Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

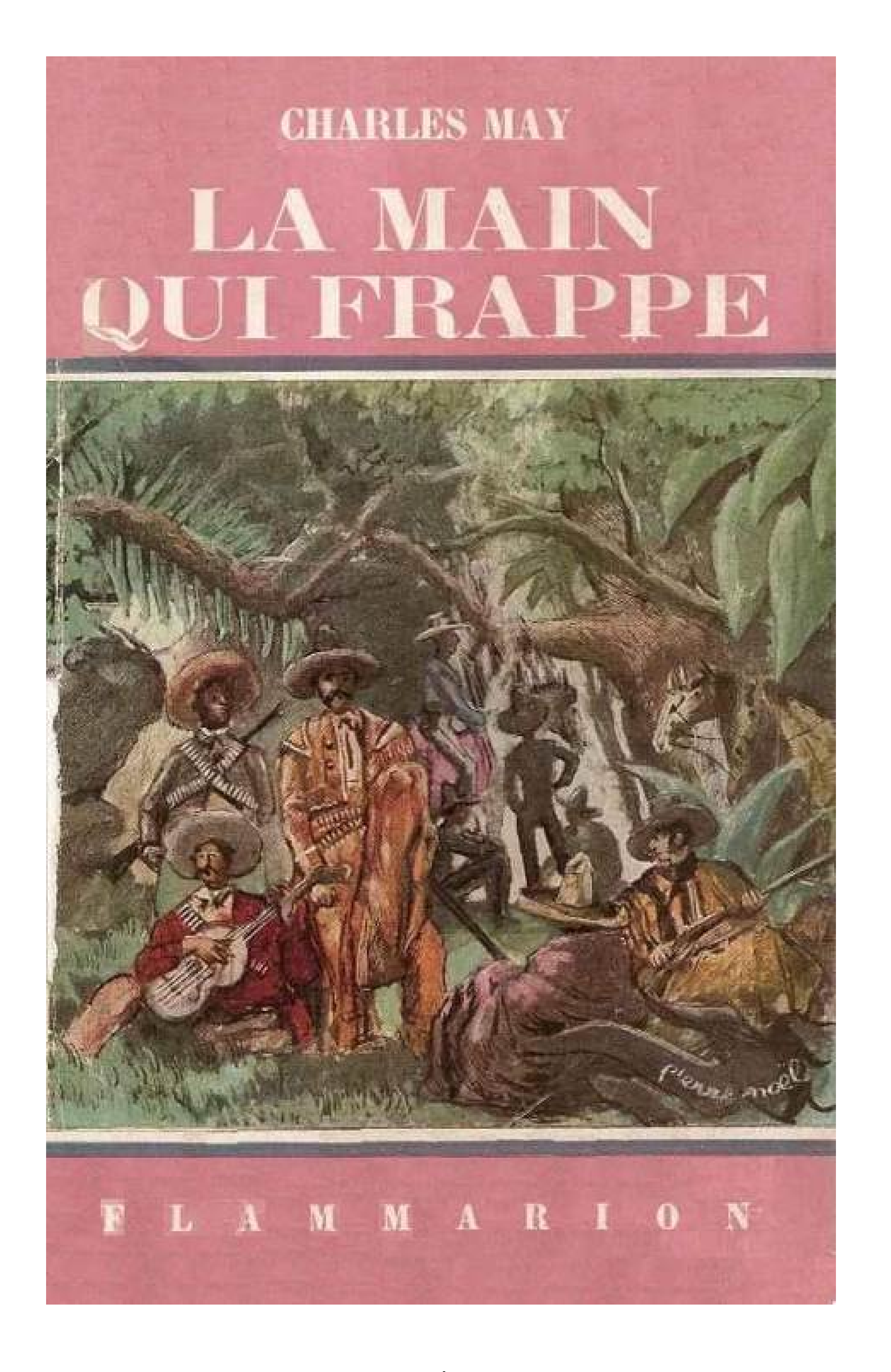


Karl May

LA MAIN QUI FRAPPE ET WINNETOU

Table des matières

LA MAIN QUI FRAPPE



CHAPITRE PREMIER

OÙ L'ON APPREND À CONNAÎTRE LA « MAIN QUI FRAPPE »

J'étais en route depuis l'aube et, comme j'avais fourni une belle traite, je me sentais déjà passablement fatigué, d'autant plus que le soleil dardait sur moi ses rayons les plus ardents. Je décidai donc de faire halte et d'en profiter pour déjeuner. La Prairie s'étendait à perte de vue en ondulations régulières. Depuis cinq jours, c'est-à-dire depuis qu'une attaque des Ogellallahs avait provoqué la débandade de notre groupe, je n'avais aperçu la moindre trace d'animal ou d'homme et j'aspirais à la rencontre d'un être doué de raison, car je commençais à craindre que ce long silence forcé ne m'ait fait perdre complètement l'usage de la parole.

Il n'y avait là aucun ruisseau ni cours d'eau ; la Prairie était rase, sans un arbre. Le choix d'un emplacement pour camper en était singulièrement facilité : tout endroit valait l'autre. Je mis donc pied à terre, entravai les jambes de mon mustang avec mon lasso, pris ma couverture et montai sur un tertre assez élevé pour m'y installer. Il valait mieux laisser le cheval en contrebas, afin de le dissimuler à la vue d'agresseurs éventuels. Quant à moi, je préférais adopter une situation plus élevée pour surveiller les alentours.

J'avais de bonnes raisons pour prendre toutes ces précautions. J'étais parti avec un groupe de douze hommes des bords de la rivière Platte, afin de gagner le Texas, à l'est des Montagnes Rocheuses. Quelque temps auparavant, plusieurs tribus de Sioux avaient abandonné leur village, afin d'aller venger la mort de quelques-uns de leurs guerriers. Nous étions au courant

de leur expédition, mais, malgré toutes les précautions prises, nous n'avions pu éviter une rencontre sanglante au cours de laquelle cinq d'entre nous avaient trouvé la mort. Les autres s'étaient dispersés dans la Prairie.

Comme les Indiens avaient probablement deviné, à notre piste, que nous nous dirigions vers le sud, il était à peu près certain qu'ils nous poursuivraient. Il s'agissait donc d'être sur ses gardes si on ne tenait pas, après s'être endormi un soir bien enveloppé dans sa couverture, à se réveiller, privé de son scalpe, dans le territoire des chasses éternelles.

Je me couchai, sortis de ma poche un morceau de viande de buffle séchée, le frottai d'un peu de poudre à canon en guise de sel, et m'efforçai, en le mastiquant, de rendre tant bien que mal cette substance coriace assimilable à mon estomac. Puis je pris un cigare de ma confection, rallumai à l'aide d'un punk[1] et me mis à lancer des bouffées de fumée avec la même volupté que si j'avais été en train de savourer une fine cigarette de tabac de Virginie.

Je me reposais ainsi depuis quelque temps, lorsque, en jetant accidentellement un regard derrière moi, j'aperçus à l'horizon un point qui semblait avancer dans ma direction. Je glissai un peu plus bas, de manière à pouvoir, en restant inaperçu, observer cette inquiétante apparition, dans laquelle je ne tardai pas à reconnaître un cavalier monté à la manière indienne. Au moment où je fis cette découverte, le cavalier était encore séparé de moi d'un mille anglais et demi environ. Son cheval avançait au pas, si lentement qu'il devait bien mettre une demi-heure à parcourir un mille. En scrutant la direction d'où venait ce cavalier, j'aperçus, à mon grand étonnement, quatre autres points qui s'avançaient exactement sur la piste du pre-

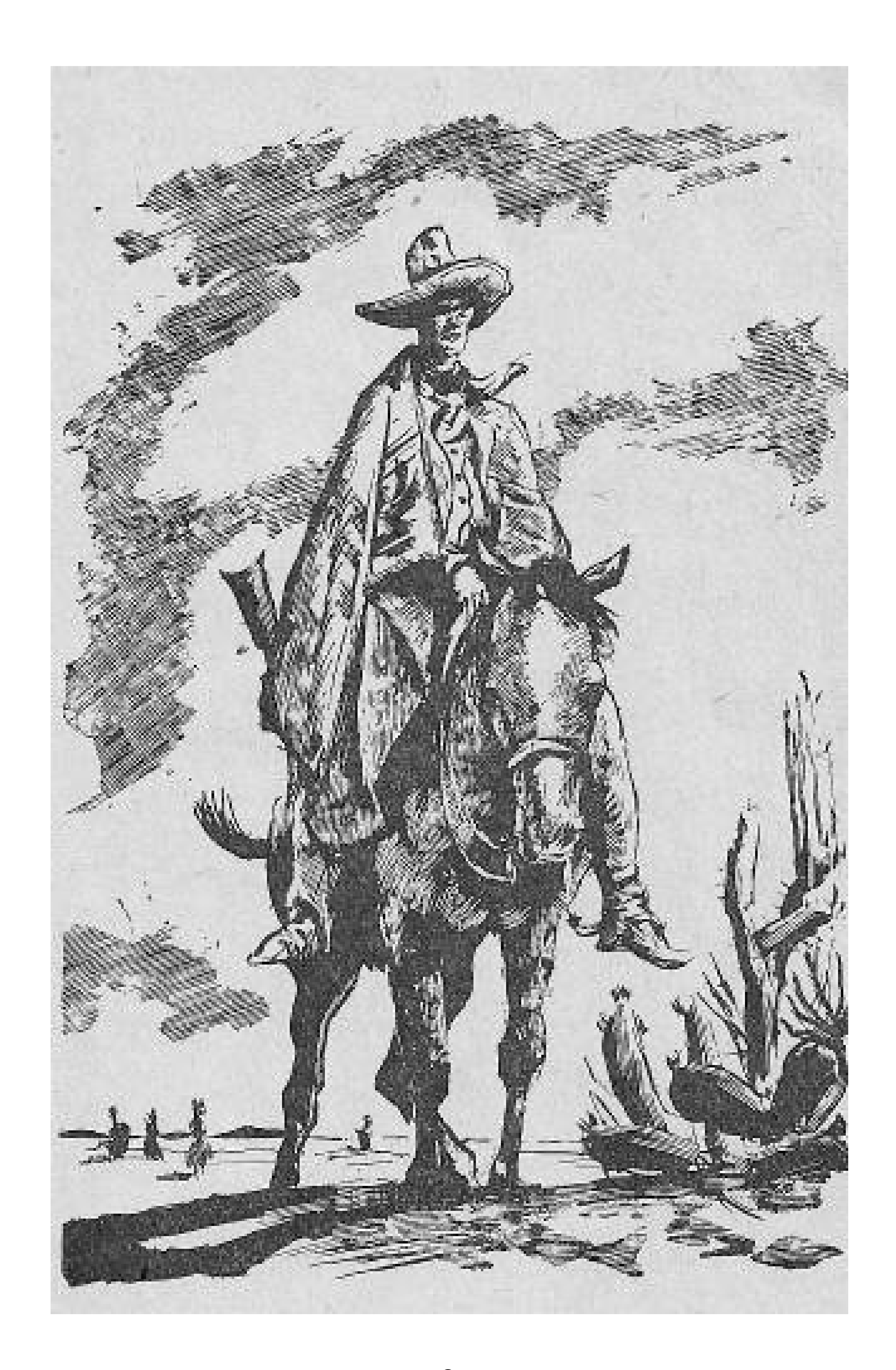
---

[1] Sorte d'allume-feu de la Prairie.

mier. Je commençais à être intrigué. Le premier cavalier était un blanc, ainsi que ses vêtements me permettaient de le constater. Les autres étaient-ils des Indiens lancés à sa poursuite ? Je pris ma longue-vue. Je ne m'étais pas trompé. À mesure qu'ils s'approchaient, leurs armes et leurs tatouages me révélaient qu'il s'agissait d'Ogellallahs, cette tribu de Sioux pillards, redoutable entre toutes et bien différente de tant d'autres peuplades indiennes, telles que celle des Apaches auxquels j'avais voué une affection fraternelle. Ils possédaient des montures excellentes, alors que le cheval du blanc semblait être une bête fort ordinaire. Le premier cavalier était maintenant si près de moi que je pouvais l'observer en détail.

C'était un homme de petite taille et d'allure chétive, coiffé d'un vieux feutre sans jugulaire, fait en lui-même banal, mais qui me révéla un détail assez particulier : l'homme n'avait pas d'oreilles. Là où se dessinent habituellement les pavillons, il n'y avait guère que des cicatrices.

Le cavalier portait sur ses épaules une immense couverture qui enveloppait entièrement son torse, si bien que seules étaient vraiment visibles ses jambes maigres, chaussées d'une paire de bottes si bizarres qu'en Europe elles auraient provoqué immanquablement l'hilarité. C'était une paire de ces chaussures fabriquées et portées par les Gauchos de l'Amérique du Sud ; le procédé de leur fabrication est très original : on écorche la jambe d'un cheval préalablement amputée de son sabot et on enfonce les jambes dans la peau encore toute chaude de l'animal qui se refroidit sur sa forme. La botte épouse les contours de la jambe et elle a ceci de particulier qu'elle permet à l'homme de marcher sur ses semelles naturelles, c'est-à-dire sur la plante de ses pieds.



Accroché à la selle du voyageur, j'aperçus un objet qui semblait prétendre au titre de fusil, mais qui tenait bien davantage d'un rondin, comme on en trouve dans les bois, que d'une arme à feu. La monture était une jument aussi haute sur pattes qu'un chameau, complètement dépourvue de queue, dont la tête accusait des proportions exagérées et les oreilles une longueur impressionnante. La bête semblait avoir été confectionnée avec des parties rapportées, prises à divers animaux, cheval, âne et dromadaire. En courant, elle portait la tête très basse et ses oreilles pendaient comme celles d'un terre-neuve. En d'autres circonstances, ou si j'avais été un novice, j'aurais éclaté de rire à la vue de ce cavalier et de sa monture, mais, au premier coup d'œil, ce petit homme aux allures grotesques m'apparut comme un de ces chasseurs de l'Ouest qu'il faut connaître pour les apprécier à leur juste valeur. Selon toute apparence, il ne se doutait pas que quatre redoutables bandits rouges, de la plus dangereuse espèce, étaient à ses trousses, sans quoi il n'aurait pas avancé à une cadence aussi lente et d'un air aussi insouciant.

À cent pas environ de ma cachette, il aperçut ma piste. Je ne sais d'ailleurs qui l'aperçut le premier de lui ou de son cheval, toujours est-il que ce dernier s'arrêta net, baissa la tête encore plus bas et fixa les empreintes de mon mustang en agitant nerveusement ses oreilles. Le cavalier s'apprêtait à mettre pied à terre afin d'examiner de plus près la piste, mais, comme c'eût été une perte de temps peut-être irréparable, je l'appelai :

– Hello, heda, l'ami ! Approchez donc un peu.

Je changeai de position pour qu'il pût m'apercevoir. Sa jument, elle aussi, leva la tête, dressa ses oreilles en avant comme pour saisir mon cri au vol comme une balle et agita son tronçon de queue.

– Hello, mister, répondit l'homme, ce n'est pas la peine de rugir comme un lion. Dans cette Prairie, on ne sait jamais si une paire d'oreilles n'est pas là à vous écouter. Viens, Tony.

À cet appel, la jument mit en mouvement ses jambes interminables et se trouva bientôt près de mon mustang. Elle semblait appartenir à cette race d'animaux assez courante dans la Prairie, qui ne vivent que pour leur maître et seraient inutilisables pour toute autre personne.

– Merci du conseil, dis-je ironiquement, d'où venez-vous et où allez-vous, mon ami ?

– Cela ne vous regarde pas, rétorqua le bonhomme.

– Vous croyez ? Vous n'avez pas l'air de pécher par excès de politesse, cependant je vous ferai remarquer que j'ai l'habitude qu'on réponde à mes questions.

– Tiens, tiens, vous êtes à ce qu'il paraît une personnalité éminente, ricana le petit homme avec dédain. Eh bien ! je vais vous satisfaire. Il se tourna en arrière, puis en avant : je viens de par là et je vais par ici.

Décidément, cet homme commençait à me plaire. Il était néanmoins certain qu'il me prenait pour un chasseur d'occasion, race méprisée, et non pour un vieux routier, moi qui battais la Prairie depuis tant d'années déjà et qui en connaissais tous les pièges. Les hommes de l'Ouest affichent un dédain absolu de l'élégance et tout ce qui est même simplement propre leur inspire souvent de l'aversion. En effet, quiconque a passé plusieurs années dans l'Ouest ferait singulière figure dans un salon, et l'original qui semble se soucier de sa tenue passe aux yeux de ces chasseurs endurcis pour un novice peu digne de respect. Or je m'étais pourvu d'un costume neuf au Fort Wilfers et j'avais, depuis toujours, l'habitude d'entretenir minutieusement mes armes, deux particularités qui n'étaient pas de nature à inspirer de l'estime pour ma personne à cet habitué de la savane. Aussi ne gardai-je pas rancune au petit bonhomme de son langage à mon endroit. Je lui dis donc en désignant la direction d'où il venait :

– Si vous voulez un bon conseil, méfiez-vous de ces quatre Indiens qui suivent votre piste. Je parie que vous ne vous doutez seulement pas de leur présence, et pourtant, s'ils vous joignent, vous avez quelque chance d'y laisser votre peau.

Ses petits yeux malicieux me lancèrent un regard où perçait une stupéfaction sans borne :

– Je ne me suis pas aperçu de leur présence ? Hihihihi, laissez-moi rire ! Quatre Indiens à mes trousses sans que je le sache ! Vous en avez de bonnes. Ces quatre gaillards me suivent depuis ce matin et je n'ai pas à m'inquiéter ; je connais bien la manière d'agir de ces messieurs. Ils se tiendront à une distance respectable tant que durera le jour et ne chercheront à se glisser auprès de moi, pour me faire mon affaire, que lorsque j'aurai choisi mon lieu de campement. Mais ils se trompent fort dans leur calcul, car je m'en vais exécuter un manège qui me permettra de me retrouver dans leur dos. Pour le moment, le terrain ne s'y prête pas. Mais, si vous voulez voir comment un chasseur de l'Ouest s'y prend avec les Ogellallahs, vous n'avez qu'à attendre ici dix minutes. Au reste, je n'ai pas besoin de vous le recommander, car un homme de votre trempe ne doit pas avoir grande envie de respirer de près l'odeur des Peaux-Rouges. *Come on*, Tony.

Et, sans plus s'occuper de moi, il s'éloigna sur sa jument inénarrable et disparut bientôt derrière la colline.

Son plan m'apparaissait très clairement, car, à sa place, j'aurais certainement conçu la même idée. Il voulait décrire un arc qui le ramènerait derrière ses poursuivants avant que ceux-ci aient pu déjouer sa tactique. Mais, pour ce faire, il lui fallait poursuivre sa route dans une vallée. Il aurait été encore préférable qu'au lieu de revenir derrière les Indiens il décrivît un arc si court que ceux-ci soient amenés à le dépasser. Jusque-là ils avaient pu l'observer, ils savaient qu'une distance considérable les séparait et ne pouvaient se douter qu'il pourrait se trouver bientôt tout près d'eux.

Mais le petit cavalier était seul contre quatre, ce qui me fit penser que j'aurais peut-être besoin de faire appel à mes armes, si sa vie venait à être en péril. Je les vérifiai donc et attendis les événements.

Les Ogellallahs s'approchaient à vue d'œil, toujours avançant en file indienne. Ils atteignirent l'endroit où la piste du petit homme rencontrait la mienne et celui qui marchait en tête arrêta son cheval et se tourna en arrière. Les Peaux-Rouges semblaient étonnés de ne plus apercevoir le cavalier blanc. Ils se concertèrent. Mon tueur d'ours les aurait facilement atteints, mais j'avais trop le respect de la vie humaine pour attenter à celle des bandits, bien qu'ils fussent sans aucun doute animés des pires intentions. Mon intervention s'avéra d'ailleurs aussitôt superflue, car, au même instant, un coup de feu retentit, suivi bientôt d'un autre. Deux des Indiens s'écroulèrent et, en même temps, un cri de triomphe retentit :

– Oh... Hi... Hihihihi !

C'était le farouche cri de guerre des Peaux-Rouges. Cependant, il ne provenait pas de la bouche des Indiens, mais de celle du petit chasseur qui venait de surgir d'un ravin. Il avait exécuté son plan, car, étant parti par derrière, il se trouvait maintenant en face de moi. Il semblait voler à la suite de ses deux balles. Une métamorphose surprenante s'était également opérée dans sa jument ; elle ruait des quatre fers si énergiquement que le sol tremblait sous elle, tandis que ses oreilles se dressaient d'un air belliqueux. Cavalier et monture formaient maintenant un tout inséparable. Le petit bonhomme lança son cheval au galop et son attitude révélait que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en pareille situation.

Derrière lui, deux coups de feu crépitèrent. C'étaient les deux Indiens survivants qui l'avaient mis en joue, mais aucune des balles ne l'atteignit. Fous de rage, les Ogellallahs se ruèrent en hurlant sur lui, le tomahawk brandi...

Jusqu'alors, le petit homme semblait ne pas avoir pris garde à eux, mais, à ce moment, ayant rechargé son arme, il tira sur la bride de son cheval. On eût dit que la monture avait pressenti la volonté de son maître. Elle se figea dans une immobilité complète. L'homme visa et, l'instant d'après, sans que la jument bronchât, deux coups de feu partirent et les têtes des deux Indiens chancelèrent.

Pendant cette terrible scène de tuerie, je n'avais pas bougé de ma cachette, consterné comme je l'étais toujours, malgré ma connaissance des mœurs de la savane, du dédain témoigné par ces hommes de fer envers la vie humaine. Je vis alors le petit homme descendre de cheval et examiner le corps de ses victimes.

– Eh bien ! sir, vous avez vu maintenant comment il faut s'y prendre avec ces canailles ? me dit-il.

– Oui, et je vois aussi que votre compagnie ne peut être qu'instructive.

Le sourire qui accompagna ces paroles dut lui sembler quelque peu équivoque. Il me lança un regard peu amène et remarqua :

– Je parie que vous n'auriez jamais eu cette idée.

– À mon avis, il était même superflu de décrire un demicercle. Étant donné ce terrain accidenté, on peut se rendre invisible en se cachant dans les ravins et il suffit par conséquent, après s'être montré à l'ennemi à une distance respectable, de revenir simplement sur ses pas. Votre manège est surtout utile dans la Prairie découverte.

– Tiens, tiens, où avez-vous appris tout cela ? Et, au fait, qui êtes-vous au juste ?

Ne voulant pas encore révéler le nom sous lequel j'étais connu dans la Prairie, je répondis négligemment :

– Je suis romancier !

– Hein ?... Romancier.

D'étonnement, il eut un mouvement de recul et son visage prit un air de commisération infinie :

– Vous devez être malade, monsieur.

Ce disant, il porta un doigt à son front, de sorte que je ne pus me méprendre sur le genre de maladie qu'il m'attribuait.

– Ma foi, non ! pas du tout.

– Pas du tout ? Vraiment ? Le diable vous comprenne, car moi je n'y comprends rien. Moi je chasse le buffle pour avoir de quoi manger, mais quel besoin avez-vous d'écrire des romans ?

– Pour être lu.

– Ne m'en veuillez pas, monsieur, mais vous dites là la plus grande bêtise qu'on puisse concevoir. Celui qui veut lire un roman n'a qu'à l'écrire. Un enfant comprendrait cela. Moi, je chasse le gibier pour me procurer de la viande pour ma propre nourriture et non pas pour celle des autres. Ainsi vous êtes un fabricant de romans ? Après tout, je le veux bien, mais que diable venez-vous faire ici dans la savane ? Vous n'allez pas me dire que c'est pour écrire des romans.

– Non, je ne commence à écrire qu'une fois rentré chez moi. Alors je relate toutes mes aventures, et les milliers d'êtres humains qui me lisent se font une idée de ce qui se passe dans la savane sans avoir besoin d'y mettre les pieds.

– Alors, vous parlerez de moi aussi ?

– Naturellement.

Il eut à nouveau un mouvement de recul. Puis il marcha droit sur moi, posa sa main droite sur son coutelas, sa main gauche sur mon épaule et dit :

– Sir, voici votre cheval. Montez dessus et fichez-moi le camp tout de suite si vous ne voulez pas sentir un morceau de métal froid s'enfoncer sous votre peau. Ouste, en route !

Le petit homme me venait à peine aux épaules et le ton grave de sa menace ne pouvait que me faire sourire. Cependant je gardais tout mon sérieux.

– Je vous promets de n'écrire que de bonnes choses sur vous.

– Allez-vous-en, je vous l'ai dit et je vous le répète.

– Puisqu'il en est ainsi, je vous promets de ne pas parler de vous du tout.

– Cela m'est bien égal. Un homme qui écrit pour les autres est un fou et un fou ne tient pas sa parole. Je vous répète donc de vous en aller, car ma main commence à me démanger, tant elle a envie de faire quelque chose.

– Quoi, par exemple ?

– Vous allez voir.

Je fixai en souriant ses yeux qui lançaient des étincelles de colère.

– Eh bien ! j'attends ?

– Vraiment ? Regardez un peu ceci. Que pensez-vous de cette lame ?

– Elle n'est pas mal. Vous allez vous en rendre compte.

En un tour de main, je saisis le petit homme, ramenai ses bras en arrière, glissai entre eux et son dos mon bras gauche que je serrai fortement contre moi, puis, de ma main droite, je pressai si vigoureusement son poignet qu'avec un gémissement il lâcha le couteau. Cette attaque brusquée l'avait tellement stupé-

fait que les courroies de ma cartouchière avaient lié ses mains avant même qu'il ait pu esquisser la moindre résistance.

– Au diable, cria-t-il, qu'est-ce que vous fabriquez ? Que me voulez-vous ?

– Je vous conseille, monsieur, de ne pas rugir comme un lion, rétorquai-je en le parodiant. Dans cette Prairie, on ne sait jamais si une paire d'oreilles n'est pas à vous écouter.

D'un geste rapide je saisis son fusil, qu'il avait déposé pour examiner les cadavres. Il tenta, pour dégager ses mains, un effort qui fit affluer le sang à son visage, mais les courroies tinrent bon.

– Restez tranquille, monsieur, vous voyez bien que vous ne serez libre que quand je le voudrai bien. D'ailleurs, je veux seulement vous prouver qu'un faiseur de romans sait riposter quand il le faut. Vous avez tiré votre couteau sans que je vous aie offensé et, d'après la loi de la savane, je peux faire de vous ce que bon me semble. Personne ne trouvera rien à redire si j'enfonçais maintenant cette lame froide sous votre peau, comme vous menaciez de me le faire.

– Allez-y, répondit l'homme d'un air sombre. Je ne tiens plus à la vie, car je serais jusqu'à la fin de mes jours couvert de honte pour avoir été maîtrisé par un homme qui n'a pas perdu, au cours de la lutte, un seul cheveu. Sans-Ears ne pourrait survivre à cette honte.

– Sans-Ears ? Est-ce que vous seriez Sans-Ears ?

J'avais beaucoup entendu parler de ce célèbre chasseur de l'Ouest, que personne n'avait jamais vu avec un compagnon, car il n'avait encore trouvé personne digne de lui. De longues années auparavant, il avait perdu ses oreilles chez les Navajos et, depuis, portait ce sobriquet hétéroclite, curieux mélange de français et d'anglais, et qui voulait dire Sans-Oreilles. C'est sous ce nom d'ailleurs qu'il était célèbre dans la savane.

Il se tut et ce n'est que lorsque j'eus répété ma question qu'il répondit :

– Mon nom ne vous regarde pas. Je ne tiens pas à me présenter à vous.

Je m'approchai de lui et défis ses liens.

– Voici votre couteau et votre fusil, vous êtes libre.

– Votre plaisanterie manque de goût. Vous voulez que je m'en aille en emportant la honte d'avoir été vaincu par un greenhorn, un novice ? S'il s'agissait encore d'un guerrier rouge comme Winnetou ou d'un chasseur célèbre comme Old Firehand ou Old Shatterhand...

Le petit homme me faisait pitié. Je vis qu'il avait pris très à cœur sa défaite et je ne fus pas mécontent de pouvoir le consoler, lorsque je l'entendis citer mon nom parmi ceux des hommes qu'il aurait acceptés pour vainqueurs.

– Un greenhorn ? fis-je. Croyez-vous donc qu'un novice soit réellement capable de mettre en échec Sans-Ears ?

– Qui êtes-vous donc, si vous n'êtes pas un greenhorn ? Vous avez l'air de sortir de la boutique d'un tailleur et vos armes sont si bien astiquées qu'on dirait un harnachement de mardi gras.

– Cela ne les empêche pas d'être excellentes. Jugez-en par vous-même.

Je ramassai une pierre environ deux fois plus grosse qu'une pièce d'un dollar, la lançai en l'air et visai rapidement ; au moment où la pierre atteignait son point le plus élevé, mon projectile la rencontra et la projeta de nouveau en l'air.

Je m'étais autrefois exercé à maintes reprises à ce tir d'un assez bon effet spectaculaire, mais ne présentant pas de très

grosses difficultés d'exécution. Pourtant, le petit vieux me regarda comme si je venais d'accomplir un véritable prodige.

– Sacrebleu, cria-t-il, vous êtes rudement fort ! et vous ne ratez jamais votre coup ?

– Si, à peu près une fois sur cent.

– Alors vous êtes un fameux gaillard. Comment vous appelez-vous ?

– Old Shatterhand[2].

– Pas possible !... J'aurais cru qu'il était beaucoup plus vieux.

– Et pourtant c'est bien lui que vous voyez en chair et en os.

– Je veux bien vous croire, mais permettez-moi de vous faire remarquer que Old Shatterhand a été, un jour, attaqué pendant son sommeil par un ours qui a laissé la marque de ses griffes sur son épaule. Eh bien !...

Sans attendre la suite, j'ouvris ma veste de cuir et écartai ma chemise de peau de renne.

– Regardez.

– Diable ! en voilà une cicatrice ! À ce que je vois, tous les os de votre ; épaule ont dû être mis à nu par cette bête.

– Vous ne vous trompez pas. Je suis resté quinze jours en proie à une fièvre terrible auprès du cadavre de l'animal, jusqu'au moment où je fus retrouvé par Winnetou, mon frère rouge, le chef des Apaches.

---

[2] La main qui frappe.

– Ainsi, il n’y a pas de doute, c’est bien vous Old Shatterhand ! Permettez-moi de vous poser une question : répondez-moi sincèrement, vous m’avez pris pour un imbécile, n’est-ce pas ?

– Ça non. La seule erreur que vous ayez commise, c’est de m’avoir pris pour un greenhorn. Vous n’auriez pas dû attribuer une pareille attaque à un novice, car on ne peut avoir raison de Sans-Ears qu’en l’attaquant par surprise.

– Je vois que vous n’avez pas besoin de ruse pour vaincre. Il y a peu d’hommes au monde qui puissent s’enorgueillir d’une force pareille à la vôtre. Être vaincu par vous n’est pas une honte. De mon vrai nom, je m’appelle Sam Hawerfield et, si vous voulez me faire plaisir, vous m’appellerez Sam tout court !

– Et vous, je vous demanderai de m’appeler Charlie comme le font tous mes amis.

– Tope-là, c’est entendu. Le vieux Sam n’a pas l’habitude de serrer la main d’autrui, mais vous, c’est tout autre chose. Aïe !... Seulement, je vous recommande de ne pas réduire la mienne en marmelade, j’en aurai encore besoin.

– N’ayez crainte, Sam, j’espère que cette main me sera d’une aide précieuse à l’avenir. Quant à la mienne, elle est à votre service. Et maintenant laissez-moi vous répéter ma première question : d’où venez-vous et où allez-vous ?

– Je viens du Canada et je compte me rendre entre autres au Texas et au Mexique, où ce ne sont pas les gredins qui manquent, de sorte que mon cœur se réjouit à la pensée de toutes les balles et de tous les coups de couteau qui les attendent.

– C’est également mon chemin. Je me rends au Texas et en Californie et je ne serais pas mécontent de faire un petit détour et de passer par le Mexique. Ma compagnie ne vous importunera-t-elle pas ?

– Quelle idée ! Comme vous connaissez bien le Sud, vous êtes tout à fait l'homme qu'il me faut. Mais, dites-moi, sérieusement cette fois, vous êtes réellement romancier ?

– Oui.

– Hum, puisque Old Shatterhand est romancier, cela doit être tout autre chose que ce que j'avais jusqu'ici imaginé. Pour ma part, je vous avoue que je préférerais tomber dans le repaire d'un ours que de tremper une plume dans un encrier. Mais, à propos, vous savez peut-être ce que les Indiens venaient chercher dans cette région. Ce sont des Ogellallahs, dont il est prudent de se méfier.

Je lui racontai ce que je savais.

– Tiens, tiens, dit-il, pensif, dans ce cas, il vaudrait mieux ne pas s'éterniser ici. Hier, j'ai rencontré une piste qui m'a donné à réfléchir. J'ai compté les empreintes de soixante chevaux au bas mot. Ces quatre gaillards faisaient certainement partie de la troupe et avaient dû être envoyés en éclaireurs. Êtes-vous déjà venu par ici avant ?

– Non.

– À environ vingt milles à l'ouest, la Prairie est tout en plaine et, dix milles plus loin, il y a un cours d'eau où les Indiens ne manqueront pas d'aller abreuver leurs chevaux. Nous ferons donc mieux de nous diriger vers le sud pour éviter leur chemin, quitte à nous priver d'eau jusqu'à demain environ vers midi. Si nous partons tout de suite, nous atteindrons la ligne de chemin de fer qui relie les États avec l'Ouest et, si nous avons de la chance, nous pourrons trouver un train.

– Je suis prêt à partir, mais qu'allons-nous faire de ces cadavres ?

– Pas grand’chose, nous les laisserons simplement ici. Mais, auparavant, je m’en vais leur couper les oreilles. Dent pour dent, oreilles pour oreilles !

– Il faut les enterrer pour qu’on ne les trouve pas, car ils trahiraient notre passage...

– Mais je ne vois pas du tout d’inconvénient à ce qu’on les trouve.

Il hissa les cadavres sur le tertre, les allongea côte à côte et leur coupa les oreilles, qu’il plaça dans leurs mains.

– Vous voyez, Charlie, dès qu’on les trouvera on saura que Sans-Ears est passé par ici. Croyez-m’en, c’est une sensation bien désagréable quand, en hiver, on n’a pas d’oreilles à faire geler. J’ai été une fois assez imprudent pour me faire prendre par les Peaux-Rouges. J’en ai tué quelques-uns ; mais à l’un d’entre eux je ne réussis qu’à couper une oreille, au lieu de l’atteindre mortellement avec mon tomahawk. Pour me rendre ridicule, ils m’ont coupé les oreilles avant de m’exécuter. Ils les ont eues mes oreilles, mais ils n’ont pas eu Sam Hawerfield, qui a pris la fuite. Pour mes deux oreilles, voici ce qu’ils ont payé : comptez vous-même, ajouta-t-il en désignant une rangée d’encoches sur son fusil. Chaque entaille, poursuivit-il, représente la vie d’un Indien, je m’en vais en ajouter quatre.

Et il fit quatre nouvelles encoches sur son fusil.

– Ça, c’est le compartiment des Rouges. Plus haut, voyez-vous, là, ces huit encoches représentent les bandits blancs qui ont eu à goûter à mes balles. Je vous raconterai leur histoire une autre fois. Il ne m’en reste plus que deux à trouver. C’est un père et son fils : les deux plus grands gredins que la terre ait jamais portés. Le jour où j’aurai mis la main dessus, ma mission sera terminée.

Soudain ses yeux s’embuèrent. Son visage reflétait maintenant une profonde mélancolie. Je pensais, malgré moi, que le

cœur de ce vieux chasseur avait dû être profondément mis à l'épreuve. Peut-être était-ce la douleur et la soif de justice qui l'avaient poussé à embrasser la rude vie de la Prairie.

Il rechargea son fusil. C'était une de ces armes à feu redoutables comme on en trouve parfois dans l'Ouest. La crosse en était complètement déformée par des entailles qui s'y serraient, comme autant de symboles macabres. Le canon était tout rongé par la rouille et une main étrangère n'aurait sans doute pas pu en tirer un seul coup de feu. Mais, dans la main de son propriétaire, une telle arme ne rate jamais son coup. À force de vivre avec elle, le chasseur finit par connaître son âme comme celle d'un animal familier.

– Tony ! cria soudain Sans-Ears.

La jument qui broutait tranquillement l'herbe s'approcha aussitôt de son maître, de sorte que celui-ci n'eut qu'à tendre le bras pour l'atteindre.

– Sam, vous avez là une bête exceptionnelle. En la voyant pour la première fois, on n'en donnerait pas un dollar, mais, en l'examinant de plus près, on devine que vous ne la céderiez pas pour un millier de livres.

– Un millier de livres ? Dites plutôt un million ! Je connais dans les montagnes Rocheuses des filons où l'on peut puiser de l'or à profusion et, si un jour je rencontre quelqu'un qui le mérite, je lui indiquerai ces endroits. Ce n'est donc pas pour de l'or que je me déferais de ma Tony. Écoutez-moi bien, Charlie : le Sans-Ears que vous avez devant vous n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. C'était, autrefois, un jeune homme qui rayonnait de bonheur comme le soleil de lumière. Il était fermier et avait une femme, pour laquelle il aurait donné mille fois sa vie, et un enfant qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux. Sa femme, il l'avait amenée sous son toit sur sa meilleure jument qui s'appelait Tony, et comme la jument eut par la suite une pouliche aussi intelligente, aussi courageuse que jamais

cheval ne fut, pourquoi ne pas l'appeler, elle aussi, Tony comme sa mère ? N'ai-je pas raison, Charlie ?

– Tout à fait, dis-je, ému par la simplicité presque candide que révélaient ces paroles.

– Eh bien ! j'en arrive à ces dix Blancs dont je vous parlais tout à l'heure. Une bande de brigands terrorisait la région. Un jour, ils attaquèrent ma ferme, y mirent le feu, tuèrent ma femme et mon enfant, abattirent ma jument qui ruait dans la figure de ceux qui voulaient l'enfourcher. Seule, la pouliche leur échappa, car elle s'était égarée ce jour-là. En rentrant de la chasse, je ne retrouvai plus que cette bête, le seul témoin de mon bonheur détruit. Je ne m'étendrai pas trop sur ce qui se passa ensuite. Huit sur les dix assassins sont tombés sous mes balles. Les deux derniers ne m'échapperont pas non plus, car ceux dont Sans-Ears a juré la perte auraient beau s'enfuir en Mongolie, sa main les y atteindrait. C'est aussi pourquoi je me rends au Texas et au Mexique. Le jeune et gai fermier est devenu un vieux loup de la Prairie qui ne songe qu'à faire justice, et la jeune pouliche est maintenant un vieil animal, ressemblant plus à un bouc qu'à un cheval. Mais tous deux sont restés courageux comme au temps de leur jeunesse et seule une flèche, une balle ou un tomahawk, en mettant fin à la vie de l'un d'eux, parviendra à les séparer. Pas pour longtemps, d'ailleurs. Car le survivant – que ce soit l'homme ou le cheval – ne tardera pas à s'éteindre, de tristesse et de désespoir.

Il se passa la main sur les yeux, puis, en se secouant :

– Ne parlons plus du passé, Charlie, vous êtes le premier devant qui j'ai évoqué ces souvenirs, bien que je vous voie aujourd'hui pour la première fois, et vous serez aussi le dernier. Je vous donne ainsi la preuve que je ne vous considère pas comme un étranger. Et, maintenant, je vous demanderai d'oublier ma défaite ridicule de tout à l'heure. J'aurai, j'espère, l'occasion de vous prouver que Sam Hawerfield ne manque pas toujours de sang-froid.

Je défis les liens de mon mustang et l'enfourchai. Sans-Ears avait proposé que nous prenions la direction du sud, cependant il se tourna vers l'ouest. Je ne lui posai pas de question, certain qu'il le faisait à bon escient. Je m'abstins également d'observations quand je le vis emporter les lances des Indiens.

Nous avions parcouru une longue distance sans échanger une parole, lorsque enfin il arrêta sa monture. Il mit pied à terre et ficha une lance au sommet d'un monticule de terre. Je compris alors son idée. Les lances devaient servir en quelque sorte de poteaux indicateurs permettant aux Indiens de retrouver leurs morts et d'apprendre que la vengeance de Sans-Ears avait atteint de nouvelles victimes.

Ceci fait, Sam Hawerfield sortit de ses fontes un paquet de chiffons d'un tissu épais. Il m'en passa quatre et garda les quatre autres pour lui.

– Tenez, Charlie, descendez de votre mustang et enveloppez ses sabots avec ça. Je vais en faire autant pour Tony. Ainsi, nos montures ne laisseront pas d'empreintes et les Peaux-Rouges penseront que nous nous sommes évaporés. Maintenant, marchez vers le sud jusqu'à la voie ferrée et arrêtez-vous là-bas pour m'attendre. Moi, j'irai planter les trois autres lances et je vous rejoindrai ensuite. Pour être plus sûrs de nous retrouver, nous allons convenir d'un appel ; mettons que dans la journée ce sera le cri du vautour et la nuit le hurlement des coyotes.

Cinq minutes plus tard, nous nous étions perdus de vue. J'avançais, perdu dans mes pensées. L'enveloppe feutrée de ses sabots empêchait mon mustang de prendre le grand galop. Aussi, après avoir parcouru cinq milles, je descendis et le délivrai de ses chiffons. Je pensais, en effet, que cette précaution n'avait eu de raison d'être qu'afin d'éviter de laisser des empreintes sur la route marquée par les lances.

Dès lors, le mustang put donner toute sa mesure. La Prairie continuait en plaine avec, çà et là, de petits arbustes de noyers

sauvages ou de merisiers. Le soleil n'avait pas encore complètement disparu à l'horizon, lorsque au sud j'aperçus une ligne allant de l'ouest à l'est.

Était-ce la voie ferrée ? Probablement. Je m'approchai et fus confirmé dans mes suppositions. Des rails s'étendaient sur un remblai de la hauteur d'un homme.

Une sensation étrange s'empara de moi. C'était, depuis longtemps, mon premier contact avec la civilisation. Il m'aurait suffi, à l'approche d'un train, de faire signe au machiniste pour rentrer dans le monde que j'avais quitté…

Après avoir entravé les pieds de mon mustang, je me mis à la recherche de bois sec pour faire du feu. J'avisai un arbuste près du remblai et me penchai pour en arracher quelques branches. Quelle ne fut pas alors ma surprise lorsque j'aperçus un marteau gisant sur le sol. Il ne devait pas être là depuis longtemps, car il ne portait aucune trace de rouille et la rosée de la nuit n'aurait pas manqué d'attaquer le métal. Des hommes avaient dû passer par ici le jour même ou, au plus tard, la veille.

Je me mis, en devoir d'inspecter les environs, mais sans pouvoir y découvrir rien de révélateur. Je montai sur le remblai et continuai mes investigations, qui restèrent infructueuses. Soudain, j'aperçus un bouquet de graminées qui attira mon attention, car il s'agissait d'une espèce rare dans la région. Non, je ne me trompais pas, il y avait la trace d'un pied humain, et cette trace était récente : elle ne devait pas dater de plus de deux heures. Les brins écrasés par les bords de la semelle s'étaient déjà relevés, alors que ceux qui avaient eu à supporter tout le poids du corps étaient complètement couchés et présentaient une trace nette de mocassin indien. Les Peaux-Rouges se trouvaient-ils dans les parages et dans quelle intention avaient-ils apporté un marteau ? D'autre part, il arrive que des Blancs adoptent la chaussure indienne et il était possible, en somme, que la trace ait été tout simplement laissée par un inspecteur de

la compagnie de chemin de fer. Mais je préférais une certitude aux présomptions.

Toutefois, je me rendais parfaitement compte qu'une exploration minutieuse de la région n'était pas exempte de danger. L'ennemi pouvait surgir à tout instant de derrière un arbuste. En d'autres circonstances, la découverte d'un marteau ne m'aurait pas causé tant d'inquiétude et je n'aurais pas hésité à inspecter tout de suite les lieux. Mais, comme je savais que les Ogellallahs sévissaient dans la région, aucune précaution n'était superflue. Je déposai mon fusil et ne gardai sur moi que mon revolver. En me faufilant parmi les arbustes, je parcourus une distance assez considérable, toujours sans résultat. Jusque-là, je n'avais cherché qu'à l'ouest de l'endroit où mon mustang pâturait. J'étendis mes investigations à l'est, mais sans plus de succès. Je me proposais de traverser la voie ferrée à un endroit peu découvert. Je me mis à ramper par-dessus les rails. Tout à coup, je sentis le sable devenir plus humide sous mes mains. Je m'aperçus également qu'à cet endroit le sable formait un monticule. Cela devait avoir un sens. Je me mis à gratter le sable et, je l'avoue, je frissonnai. Ma main se colora de rouge ; le sable était imprégné de sang. Je compris aussitôt qu'une mare de sang avait été couverte avec du sable.

La chose ne faisait pas de doute : un meurtre avait été commis à cet endroit. Si ç'avait été le sang d'un animal, on n'aurait pas cherché à le dissimuler… Où pouvaient bien être la victime et le meurtrier ? Aucune trace n'était visible sur la voie, car le sol était trop battu pour garder des empreintes. Mais, en jetant un regard de l'autre côté du remblai, je reconnus sans peine des traces de pied humain qui semblaient avoir été laissées par un homme qui, saisi par le torse, aurait été traîné du remblai jusqu'en bas.

Le passage de la voie était plus dangereux que je ne le pensais. La fluidité du sang qui imprégnait le sol et les traces fraîches encore indiquaient que le meurtre était tout récent et,

par conséquent, le meurtrier ne pouvait pas être bien loin. Aussi usai-je des plus grandes précautions pour traverser la voie ferrée. Je déployai toute mon adresse pour me rendre invisible. Une fois en bas, j'avançai à la faveur des arbustes en rampant dans les intervalles.

Au-dessous de l'endroit où j'avais découvert les traces de sang se trouvait un buisson sous lequel j'aperçus une masse sombre qui me sembla être un corps humain. Était-ce le corps de la victime ? Le meurtrier pouvait également s'être étendu là. Je voulais, à tout prix, avoir une certitude.

Au fait, pourquoi m'exposai-je à ce danger ? Ne valait-il pas mieux attendre tranquillement le retour de Sam, puis continuer la route ? Mais le chasseur de la Prairie doit connaître son adversaire éventuel et mettre à profit les moindres indices pour se renseigner.

Je ramassai une branche solide, plaçai mon chapeau au bout et l'agitai en le frôlant contre un arbuste pour provoquer un léger bruit qui puisse faire penser que quelqu'un cherchait à se frayer un chemin. Mais rien ne bougea autour de moi. De deux choses l'une, ou bien il n'y avait pas d'adversaire aux environs, ou bien, s'il y en avait un, il était trop rusé pour se laisser prendre à ce manège.

Je décidai de risquer le tout pour le tout ; je reculai un peu, puis en deux bonds je gagnai le buisson, le couteau à la main. Sous les feuillages, un homme était en effet étendu, mais il n'était plus en vie. En écartant les branches, j'aperçus un visage crispé dans un rictus d'agonie et un crâne sanglant. C'était un Blanc ; il était scalpé...

Je l'examinai et, dans son dos, je découvris un fragment de flèche pourvu d'un crochet. Ainsi, des Indiens étaient passés par ici, des Indiens qui se trouvaient sur le sentier de la guerre. L'existence du crochet ne laissait aucun doute là-dessus.

Restait à savoir s'ils s'étaient éloignés ou se trouvaient encore dans les environs. Il me fallait absolument le savoir. Leurs traces apparaissaient maintenant très nettement ; elles partaient de la voie ferrée et s'engageaient dans la Prairie. Je les suivis, m'attendant à tout instant à recevoir une flèche ou à mettre mon couteau à l'œuvre. Les Peaux-Rouges étaient au nombre de quatre, deux jeunes et deux vieux, ainsi que je pouvais le déduire de leurs empreintes. Alors que moi j'avançais sur la pointe des pieds, exercice assez fatigant et qui demande une grande endurance, eux n'avaient même pas cherché à dissimuler leurs traces, probablement parce qu'ils se croyaient en parfaite sécurité.

Le vent soufflait du sud-ouest, direction dans laquelle j'avançais. Aussi, ne fus-je pas effrayé en entendant le souffle d'un cheval. Il n'avait pu m'éventer. Je continuai à avancer, jusqu'au moment où j'en vis assez pour pouvoir reculer. En effet, parmi les arbustes, mon regard venait de rencontrer une troupe de soixante chevaux environ, tous harnachés à l'indienne. On leur avait ôté leurs selles, sans doute pour s'en servir comme sièges ou oreillers dans un camp proche. Deux gardiens les surveillaient. L'un d'eux, un homme encore jeune, portait des bottes en peau de bœuf, qui, peut-être, avaient appartenu à la victime que j'avais trouvée complètement nue sous le buisson. Ses vêtements, ainsi que ses autres biens, avaient sans doute été partagés entre les assassins. L'homme aux bottes faisait apparemment partie des quatre Peaux-Rouges dont la piste m'avait conduit ici.

Les Indiens fréquentent souvent des Blancs, qui ne comprennent pas leur langue, et ils s'entendent avec eux d'une manière qui tient plus de la pantomime que du langage. Toute une série de signes et de gestes ont fini par avoir un sens déterminé et les Peaux-Rouges les plus impétueux s'en servent même entre eux, pour accompagner leurs paroles et leur donner plus de force. Les deux gardiens des chevaux menaient justement une de ces conversations animées, où le geste joue au moins un aus-

si grand rôle que la parole. Ils désignaient l'ouest en faisant le signe du feu et du cheval, c'est-à-dire de la locomotive que les Indiens appellent Cheval de Feu, frappaient le sol de leurs arcs pour figurer des coups de marteau, visaient comme pour tirer, mimaient le maniement de la lance et du tomahawk.

J'en eus bientôt assez vu pour pouvoir m'en retourner en évitant, autant que possible, de laisser des traces.

Toutes ces précautions rendirent mon retour très lent et de longs moments s'écoulèrent avant que je pusse revoir mon mustang. Il avait entre temps trouvé de la compagnie, car je vis la jument de Sam pâturer à ses côtés. Quant au maître de celle-ci, il se reposait tranquillement sous un arbuste tout en mâchant un gros morceau de viande sèche.

– Combien sont-ils, Charlie ? me demanda-t-il en m'apercevant.

– Qui donc ?

– Mais les Peaux-Rouges, parbleu !

– En voilà une idée !

– M'est avis que vous prenez Sans-Ears pour un greenhorn, comme je l'ai d'abord fait pour vous. Mais, dans ce cas, vous vous trompez gravement, hihihihi !

C'était le même rire étouffé et plein de suffisance que j'avais déjà entendu une fois et qu'il faisait entendre quand il sentait son interlocuteur très confus.

– Qu'auriez-vous fait, Charlie, poursuivit-il, si, en arrivant ici, comme moi, vous aviez trouvé ce marteau à côté du cheval de Old Shatterhand ?

– J'aurais attendu le retour de celui-ci.

– Vraiment ? Je ne le crois pas. Vous aviez disparu et il aurait pu vous être arrivé quelque chose.

– Mais j'aurais pu aussi m'être lancé dans une entreprise que votre présence aurait risqué de compromettre. D'ailleurs, je crois que Old Shatterhand n'entreprend rien sans avoir pris ses précautions. Jusqu'à quel endroit m'avez-vous suivi ?

– Jusqu'à l'endroit où j'ai trouvé le pauvre diable tué par les Indiens. J'avançais évidemment assez rapidement, vous sachant devant moi. Lorsque j'ai aperçu le mort, je me suis dit que vous étiez parti en reconnaissance ; je suis donc revenu et je vous ai attendu tranquillement. Combien sont-ils en tout ?

– Une soixantaine.

– Sur le sentier de la guerre ?

– Précisément.

– Ils font une courte halte ?

– Ils ont dessellé leurs chevaux.

– Diable... Ils préparent sans doute un mauvais coup. Vous ne vous êtes aperçu de rien ?

– Je crois qu'ils se proposent de faire sauter les rails, afin de provoquer un accident et de détrousser les voyageurs.

– De mieux en mieux... Bien entendu, nous ne pouvons pas les laisser faire, les bras croisés. Mais il ne s'agit pas d'agir à la légère, il faudra bien préparer notre manœuvre.

– L'essentiel, dis-je après un moment de réflexion, est d'avertir le mécanicien du train. Cependant, comme le convoi peut aussi bien arriver de l'ouest que de l'est, il faudra nous séparer. Vous irez par exemple vers l'est et moi vers l'ouest.

– C'est entendu, mais nous sommes à peu près sûrs qu'ils ne tenteront rien avant la tombée de la nuit.

– Nous avons une demi-heure devant nous jusqu'au crépuscule. Alors nous ferons une nouvelle reconnaissance pour avoir de plus amples renseignements.

– Je me range à votre avis. Pour tout cela nous aurons d'ailleurs un allié précieux en Tony. C'est un quadrupède d'une intelligence rare et d'un flair absolument unique. Et puis avez-vous déjà vu un cheval qui ne hennisse pas quand il flaire un ennemi ?

– Non, jamais.

– Eh bien ! désormais, vous en connaîtrez un. Vous savez combien un hennissement en de telles circonstances est une arme à double tranchant : en même temps qu'il avertit le cavalier de la présence d'un ennemi, il avertit l'ennemi de la présence du cavalier ; de plus il avertit l'ennemi que sa présence est signalée. C'est pourquoi j'ai fait perdre à Tony cette mauvaise habitude ; maintenant, je la laisse pâturer en liberté et, lorsqu'elle flaire un danger, elle vient tout simplement se frôler contre moi.

– C'est parfait, dis-je, je me fierai donc aux avertissements de Tony et je suis sûr que je n'aurai pas à m'en plaindre.

Nous restâmes au même endroit encore un quart d'heure environ, jusqu'au coucher du soleil, en fumant chacun un de ces cigares de ma confection, qui semblèrent tout à fait du goût de Sam.

Le moment d'agir était venu.

– Nous allons avancer tous les deux, dis-je, jusqu'au camp des Indiens. Là nous nous séparerons, nous partirons chacun de notre côté en reconnaissance et nous nous retrouverons derrière le campement.

– C'est parfait. Maintenant si, pour une raison ou pour une autre, il nous était impossible de nous retrouver, rendez-vous au

bord de la rivière. À deux lieues d'ici, vers le sud, vous trouverez un endroit où la rivière longe la forêt sur une certaine longueur. C'est là que nous nous attendrons.

– Entendu. En avant.

Nous nous mîmes en route.

Il faisait si sombre que nous ne courions aucun danger à traverser le remblai de la voie ferrée. Puis nous tournâmes à gauche et longeâmes les rails, la main sur le manche de notre couteau. Nous passâmes près du cadavre de l'homme assassiné et gagnâmes l'endroit où j'avais tout à l'heure aperçu les chevaux. C'est là que campaient les Indiens.

– Allez à droite, moi j'irai à gauche, me glissa Sam, – et il disparut dans les ténèbres.

Je décrivis un demi-cercle pour contourner l'endroit où se trouvaient les chevaux et, bientôt, j'arrivai à une clairière où les silhouettes sombres des Indiens se profilaient dans l'herbe. Par prudence, ils n'avaient allumé aucun feu. De plus, ils restaient silencieux, à l'exception de trois d'entre eux, qui, un peu à l'écart des autres, s'entretenaient à voix basse.

Je décidai de m'approcher d'eux et d'écouter leur conversation.

Avec d'infinies précautions, je me glissai en avant et, lorsque cinq ou six pas seulement me séparèrent du groupe, je découvris à ma profonde stupéfaction que l'un des trois interlocuteurs était un Blanc. Que diable pouvait-il bien faire dans cette tribu de pillards, dont, selon toute apparence, il n'était pas prisonnier ? Était-ce un de ces vagabonds de la savane qui tantôt se rangent du côté des Blancs, tantôt du côté des Rouges, selon que les circonstances leur paraissent propices pour commettre leurs forfaits ?

Quant aux deux Peaux-Rouges, c'étaient tous les deux des chefs, ainsi qu'en témoignait la plume d'aigle fichée dans leur chevelure. L'entreprise qu'ils projetaient était donc l'affaire commune de deux tribus alliées.

Comme j'étais incapable de saisir leurs paroles, je m'approchai si près d'eux que j'aurais pu les toucher de la main.

C'est ainsi que je pus entendre l'un des chefs rouges demander au Blanc, dans un mélange d'anglais et de patois indien fort répandu dans la savane :

– Ainsi, mon frère blanc est absolument sûr que le Cheval de Feu qui arrivera tout à l'heure portera beaucoup d'or ?

– Absolument sûr. Je l'ai appris d'un de ceux qui travaillent dans l'écurie du Cheval de Feu.

– Cet or est destiné, n'est-ce pas, au Père des Visages-Pâles, qui se propose d'en faire des dollars ?

– Tu l'as dit.

– Le Père des Visages-Pâles n'aura pas suffisamment de cet or pour frapper un cent. Le Cheval de Feu emportera-t-il beaucoup de Blancs ?

– Je ne sais, mais, quel que soit leur nombre, mon frère rouge saura les vaincre avec ses guerriers.

– Les guerriers des Ogellallahs se procureront beaucoup de scalpes et danseront la danse de la victoire. Les hommes qui montent le Cheval de Feu auront-ils beaucoup d'objets utiles aux Indiens ? Du tissu, des vêtements, des armes ?

– Ils auront tout cela et même plus, et tout deviendra la possession de mes frères rouges. Mais je voudrais savoir si, eux, me donneront tout ce qu'ils m'ont promis.

– Mon frère blanc aura tout l’or et l’argent que le Cheval de Feu emportera avec lui. Les Ogellallahs peuvent trouver dans les montagnes autant d’or qu’ils en veulent. Ka-Wo-Mien, chef des Ogellallahs – et ce disant il se désignait, – a connu autrefois un Visage-Pâle qui lui disait que la poudre d’or était la poudre de la mort créée par le mauvais Esprit pour inciter les hommes au vol et au meurtre.

– Ce Visage-Pâle était un fou. Comment s’appelait-il ?

– Ce n’était pas un fou, mais un guerrier sage et courageux. Un jour, les Ogellallahs s’étaient réunis près du Broad-Folk pour ramener sous leurs tentes le scalpe de quelques Visages-Pâles, qui avaient capturé beaucoup de castors sur le territoire de chasse des hommes rouges. Parmi ces chasseurs blancs, il s’en trouvait un que mes frères rouges avaient pris d’abord pour un fou, car il collectionnait les herbes et les insectes et que son seul désir était de bien connaître la savane. Et, pourtant, la sagesse habitait son cœur et la force ses bras ; son fusil ne ratait jamais son coup et la lame de son couteau ne tremblait pas devant l’ours gris. Il avait voulu sauver par sa sagesse ses frères blancs, mais ceux-ci s’étaient moqués de lui. Aujourd’hui, ils sont tous morts et leurs scalpes ornent les tentes des Ogellallahs. Quant au Visage-Pâle, il ne voulut pas abandonner ses frères blancs et dans la bataille tua beaucoup de nos guerriers, mais il fut finalement vaincu par le nombre. Il fut fait prisonnier et transporté dans le village des Ogellallahs. Cependant, ceux-ci ne le tuèrent pas, car c’était un guerrier valeureux, et bien des jeunes filles rouges auraient voulu partager son wigwam. Ma-Ti-Ru, grand chef des Ogellallahs, lui offrit même la tente de sa fille, mais le Visage-Pâle eut l’audace de refuser la Fleur de la Prairie. Il vola le cheval du grand chef, reprit ses armes et s’enfuit, non sans avoir tué plusieurs de nos guerriers.

– Quand cela se passait-il ?

– Il y a quatre printemps de cela.

– Et ce Blanc, comment s'appelait-il ?

– Sa main était aussi vigoureuse que la patte de l'ours, avec son seul poing il avait terrassé bien des guerriers rouges et blancs et c'est pourquoi les chasseurs blancs l'appelaient Old Shatterhand, la Main-qui-Frappe.

En effet, c'était une de mes propres aventures que Ka-Wo-Mien racontait au Blanc. Pendant qu'il parlait, je l'avais reconnu, lui et Ma-Ti-Ru le chef de la tribu qui m'avait fait prisonnier. Son récit était véridique. Tout au plus avait-il exagéré mes qualités.

– Old Shatterhand ? fit le Blanc. Mais je le connais bien. Je l'ai rencontré dans la forteresse de Old Firehand un jour où, avec quelques camarades, j'avais entrepris de leur prendre des peaux de bêtes. Malheureusement, notre tentative échoua, malgré la vaillance de mes compagnons, et c'est à peine si je pus me sauver avec deux autres camarades. Tout le reste de ma troupe trouva la mort dans cette aventure. Je voudrais bien retrouver ce scélérat de Old Shatterhand, pour lui faire payer la mort de mes amis.

Il m'avait semblé, en effet, le reconnaître à mon tour. C'était un de ces bandits sans scrupule de la Prairie, plus redoutables que les pillards indiens de la plus mauvaise espèce.

Ma-Ti-Ru, qui s'était tu jusqu'alors, leva maintenant la main.

– Malheur à lui s'il nous tombe une fois encore entre les mains ! Il sera lié au poteau de tortures et le chef des Ogellallahs lui-même mettra sa chair en lambeaux. Il a tué des guerriers Ogellallahs, volé le meilleur cheval du grand chef et refusé le cœur de la plus belle fille de la savane...

Je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée de la tête qu'ils feraient tous s'ils apprenaient que cet homme tant maudit ne se trouvait pas à plus de cinquante centimètres d'eux.

– Il reviendra sûrement, dit Ma-Ti-Ru d'un air sombre. Celui qui a respiré un jour l'air de la savane ne pourra plus y renoncer tant que le Grand-Esprit le conservera en vie.

Ka-Wo-Mien désigna les étoiles.

– L'heure est venue d'aller sur le sentier du Cheval de Feu. Les mains de fer que les guerriers ont prises au serviteur blanc du Cheval de Feu sont-elles assez fortes pour détruire le sentier de métal ?

Ces paroles me permirent d'identifier le mort. C'était sans aucun doute un employé de la compagnie de chemin de fer chargé de vérifier l'état des rails avec ses outils, que le chef rouge appelait des « mains de fer ».

– La main de fer est plus forte que les bras de vingt de mes frères rouges.

– Mais mon frère blanc sait-il s'en servir ?

– Très bien. Que mes frères rouges me suivent. Dans une heure, le Cheval de Feu va arriver. Mais que mes frères rouges se le disent bien : tout l'or qu'ils trouveront sera pour moi.

– Ma-Ti-Ru ne ment jamais, dit le chef avec orgueil et se levant. L'or t'appartiendra, mais tous les autres objets et les scalpes des Visages-Pâles : deviendront la propriété des braves guerriers Ogellallahs.

– Et vous me donnerez aussi des mulets pour transporter l'or et des guerriers pour me faire escorte.

– Tu auras des mulets et nos guerriers t'accompagneront jusqu'à la frontière du pays des Aztlans[3]. Et si le Cheval de Feu contient beaucoup d'objets qui plaisent à Ka-Wo-Mien et à Ma-

[3] Le Mexique.

Ti-Ru, nous t'accompagnerons même jusqu'à la capitale du pays des Aztlans, où tu dis que ton fils t'attend.

Il fit entendre un cri et tous les guerriers sautèrent sur leurs pieds. Ils se préparaient visiblement au départ. Je tournai la tête. Il me semblait avoir entendu derrière moi un bruit très faible, comme un souffle léger.

– Sam !

Je chuchotai à peine distinctement ce nom et pourtant, à quelques mètres derrière moi, je pus distinguer l'ombre de mon ami, qui se souleva légèrement.

– Charlie !

Je me glissai auprès de lui.

– Qu'avez-vous vu ? murmurai-je.

– Pas grand'chose, dit-il, quelques Indiens.

– Vous n'avez rien entendu ?

– Non, pour ainsi dire rien. Et vous ?

– Moi, j'ai tout entendu. Maintenant, venez vite. Les Peaux-Rouges vont se mettre en route. Ils se dirigeront sans doute vers l'ouest et il nous faut nous dépêcher de rejoindre nos chevaux.

Je me glissai en avant, suivi de Sam. Nous arrivâmes devant le remblai. Là, nous nous arrêtâmes.

– Sam, dis-je, allez rejoindre les chevaux et longez la voie sur un demi-mille, puis arrêtez-vous pour m'attendre. Je ne voudrais pas perdre de vue les Peaux-Rouges avant de voir la situation se préciser.

– Laissez-moi m'en occuper. Jusqu'ici, c'est vous qui avez tout fait, j'ai honte de mon inaction.

– Soyez raisonnable, Sam. Mon mustang vous obéira alors qu'il n'est pas sûr que votre Tony me fasse bon accueil.

– C'est juste, ce que vous me dites là, Charlie, je vais donc y aller moi-même.

Il partit précipitamment. C'eût été un soin superflu que d'effacer ses traces. À peine avait-il disparu dans l'obscurité que j'aperçus, de l'autre côté de la voie, les Peaux-Rouges s'avancer à la file indienne.

Je commençai à les suivre le long du remblai, de sorte que mon chemin restât parallèle au leur. À quelque distance de l'endroit où j'avais trouvé le marteau, ils s'arrêtèrent et franchirent la voie ferrée. Je me dissimulai sous les arbustes et, après quelques instants, un bruit métallique me parvint, puis des coups de marteau très nets. Les bandits s'étaient, selon toute évidence, mis à l'œuvre : ils déboulonnaient les rails avec les outils laissés par l'employé.

Le moment d'agir était venu. Je quittai mon poste d'observation et, au bout de cinq minutes, j'avais déjà rejoint Sam.

– Ils se sont attaqués aux rails ? me demanda-t-il.

– Exactement.

– Je l'ai entendu. En collant mon oreille au rail, j'ai nettement perçu chaque coup de marteau.

– Eh bien ! en avant, Sam ! Le train arrivera dans trois quarts d'heure et il s'agit de l'atteindre avant qu'ils aient le temps d'apercevoir ses phares.

– Écoutez, Charlie, je ne vais pas avec vous.

– Pourquoi ?

– Si nous nous éloignons d'ici tous les deux, nous serons obligés, au retour, de recommencer la reconnaissance, ce qui fera une nouvelle perte de temps. Au contraire, en restant à surveiller les Indiens, je pourrai vous donner des indications précieuses quand vous reviendrez.

– C'est juste. Et votre Tony ?

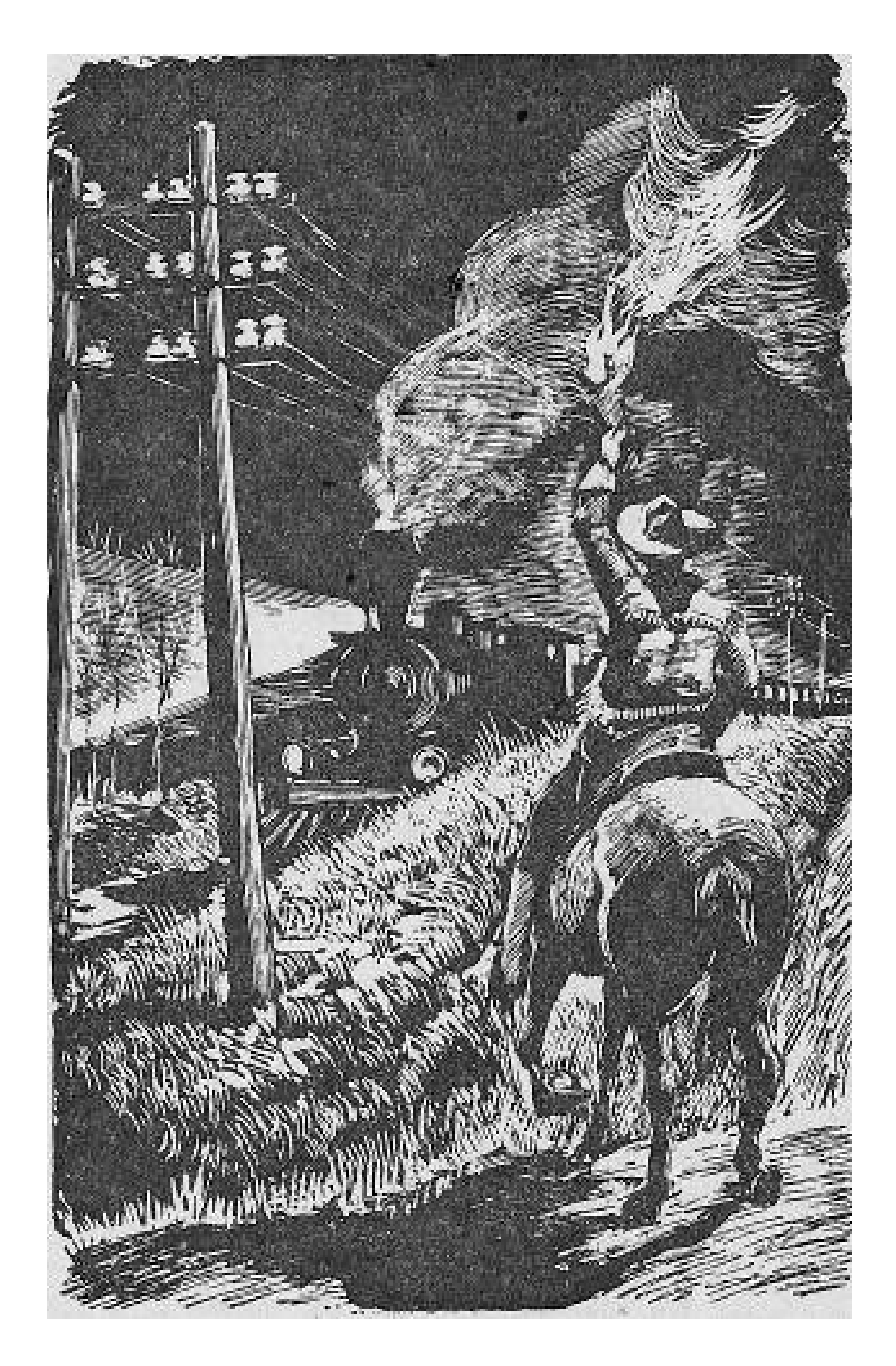
– Je la laisse ici, elle ne bougera pas avant mon retour. Croyez-m'en, vous pouvez vous fier à moi. Vous me retrouverez sain et sauf.

Je montai mon mustang et partis au-devant du train aussi vite que l'obscurité me le permettait. Il importait d'arrêter le convoi à une distance assez considérable des Indiens pour que ceux-ci ne pussent pas s'en apercevoir. Je parcourus sans encombre trois milles environ. Puis je m'arrêtai, attachai mon mustang à un arbre, sans oublier d'entraver ses jambes de devant, car le bruit du train aurait pu l'effaroucher et lui faire rompre sa bride pour s'enfuir.

Ceci fait, je me mis en devoir de ramasser des brindilles pour en confectionner une torche. Il ne me restait plus qu'à attendre l'arrivée du train. J'étendis ma couverture sur la voie et m'y couchai, de manière à pouvoir, de temps en temps, coller mon oreille contre les rails afin d'être averti à temps de l'arrivée du convoi.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une légère vibration des rails, qui allait en s'intensifiant, me fit me dresser sur mes pieds. Au loin, un point lumineux surgit, qu'on aurait pu prendre pour une étoile, s'il n'avait grossi à vue d'œil. Le train approchait.

Bientôt, le point lumineux se dédoubla. C'était le moment. J'allumai ma torche. La flamme qui en jaillit ne pouvait passer inaperçue du mécanicien. Le grondement de la locomotive s'accentuait. Dans une minute, le convoi serait là.



Brandissant ma torche au-dessus de ma tête, je courus au-devant du train. Soudain, la locomotive stoppa au milieu d'un fracas épouvantable. Le machiniste se pencha vers moi.

– Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? me cria-t-il.

– Des Indiens sont en train de faire sauter les rails.

– Les Indiens ? Nom d'un chien !

– Qu'y a-t-il ? demanda à son tour le chef de train qui venait de descendre.

– Il paraît que les Peaux-Rouges sont dans les parages, répondit le mécanicien.

– Diable ! Vous les avez vus ?

– Vus et entendus. Ce sont des Ogellallahs.

– Des Ogellallahs, les pires de tous ! Combien sont-ils ?

– Une soixantaine.

– Mille tonnerres ! C'est bien depuis un an le troisième attentat qu'ils manigancent contre un train. Mais nous en ferons perdre le goût à ces scélérats. Il y a longtemps que je cherche l'occasion de leur donner une leçon. Sont-ils très loin d'ici ?

– À trois milles environ.

– Voilez les lumières, mécanicien. Ces canailles ont de bons yeux. Vous venez de nous rendre là un fier service, monsieur. Vous êtes un chasseur de la Prairie, je suppose.

– Quelque chose dans ce genre-là. J'ai un compagnon qui est resté à surveiller les Indiens.

– Précaution dont je vous félicite. Je ne suis pas mécontent de cette aventure, qui s'annonce comme une vraie partie de plaisir.

Les voyageurs, qui avaient entendu notre conversation, ouvrirent les portières. Plusieurs d'entre eux descendirent et nous assaillirent de questions. Mais, sur la prière du chef de train, le silence se rétablit aussitôt.

– Vous transportez de l'or et de l'argent, n'est-ce pas ? fis-je.

– Comment le savez-vous ?

– Par les Indiens. Ils sont accompagnés d'un bandit blanc qui se réserve le métal, abandonnant tout le reste, vos scalpes compris, aux Peaux-Rouges.

– C'est extraordinaire ! Comment ce gredin a-t-il pu apprendre que nous transportons de l'or ?

– Il paraît que c'est un employé de chemin de fer qui l'a renseigné. C'est tout ce que je sais.

– Nous en apprendrons davantage lorsque nous l'aurons entre nos mains. Mais, à propos, monsieur, puis-je vous demander votre nom ?

– Mon camarade se nomme Sans-Ears et moi...

– Sans-Ears ? C'est un rude gaillard qui fera de la besogne pour douze, et vous, monsieur ?

– Moi ? Dans la Prairie, on m'appelle Old Shatterhand.

– Old Shatterhand, c'est vous ? Je vous connais depuis longtemps de réputation et je n'aurais jamais espéré avoir la chance de vous rencontrer. Mais, au fait, n'est-ce pas vous qui avez déjà déjoué une embuscade contre un train à Parauo ? Un attentat organisé par le chef blanc des Sioux ?

– Moi-même. J'étais alors en compagnie du jeune chef des Apaches, Winnetou, l'homme le plus célèbre de la Prairie. Mais, messieurs, je crois qu'il est temps de prendre une décision. Les

Peaux-Rouges connaissent l'horaire du train et un retard leur ferait concevoir des soupçons.

Je voyais que le chef de train manifestait des velléités de diriger l'expédition. Or l'entreprise était trop hardie pour que je pusse en abandonner la direction à un fonctionnaire de chemin de fer, aussi courageux qu'il fût.

Huit hommes s'offrirent à garder le train, au risque d'exposer leurs précieuses personnes. C'étaient les maris des trois dames et cinq autres voyageurs qui me semblaient mieux renseignés sur les cours des cigares, des vins et du chènevis, que sur le maniement des armes.

– D'autre part, le convoi ne peut rester sans fonctionnaire responsable, ajoutai-je en me tournant vers le chef de train.

– Le mécanicien et les chauffeurs resteront ici. Quant à moi, naturellement, je me joins à vous et je prends le commandement de l'expédition.

– Comme vous voudrez, monsieur. Vous avez sans doute déjà beaucoup combattu contre les Peaux-Rouges.

– Ce n'est pas nécessaire. Ces bandits ne savent qu'attaquer par derrière et, dans une lutte franche, ils cherchent toujours le salut dans la fuite. Ils ne nous donneront guère de fil à retordre, j'en suis persuadé.

– Je ne partage malheureusement pas votre assurance. Nous avons affaire aux Ogellallahs, la tribu la plus sanguinaire des Sioux, qui ont à leur tête les célèbres chefs Ka-Wo-Mien et Ma-Ti-Ru.

– J'espère que vous ne voulez pas insinuer que nous ayons à les redouter. Nous sommes plus de quarante et nous n'aurons pas de peine à en venir à bout. Je vais faire découvrir les phares et vous monterez sur la locomotive pour nous indiquer à quel endroit il faut s'arrêter. Là, tout le monde descendra à terre et,

en un tour de main, nous aurons égorgé toutes ces canailles. J'espère que nous n'aurons pas plus d'une petite heure de retard sur l'horaire.

– Votre plan de campagne est sans doute excellent et, dans d'autres circonstances, il donnerait certainement de bons résultats, mais, dans ce cas précis, vous menez ces quarante hommes à une mort certaine. Pour ma part, je refuse de participer à une telle entreprise.

– Quoi ? Vous refusez de nous aider ? Est-ce par lâcheté ou par dépit de ne pas diriger l'attaque ?

– Par lâcheté, dites-vous ? Je commence à douter que vous ayez jamais entendu parler de moi, car vous devriez savoir que le poing de Old Shatterhand est capable de vous enfoncer son nom dans le crâne de manière à vous le défoncer ! Quant au dépit que je peux éprouver, croyez bien qu'il m'est totalement indifférent que le train et vos scalpes soient, d'ici une heure, dans votre possession ou dans celle des Indiens. Mais, pour ce qui est de ma peau, je suis le seul à avoir droit au chapitre. Or je tiens à la conserver pendant quelque temps encore. Bonsoir, messieurs.

Je fis mine de partir, mais le chef de train me retint par le bras.

– Halte ! C'est moi qui commande et vous n'avez qu'à m'obéir. Vous allez nous accompagner dans le train jusqu'à l'endroit où se trouvent les Indiens, car je ne puis abandonner mon convoi. Un bon chef d'armée doit penser à toutes les éventualités et prendre ses précautions en vue d'une défaite toujours possible. Dans ce cas, le train nous servirait de refuge et faciliterait notre défense jusqu'à l'arrivée d'un prochain convoi de l'Est ou de l'Ouest. N'ai-je pas raison, messieurs ?

Tous se rangèrent à son avis. Pas un seul chasseur de l'Ouest ne se trouvait parmi les voyageurs et le plan du fonctionnaire avait une apparence de bon sens qui les induisait en

erreur. Le chef de train ne dissimula pas l'orgueil qu'il tirait de ce triomphe.

– Eh bien ! montez...

– C'est parfait. Vous commandez, j'obéis !

D'un seul bond, je fus sur le dos de mon mustang que, tout en parlant, j'avais libéré de ses entraves.

– Vous ne m'avez pas compris, je vous ai dit de monter dans la locomotive, cria le chef de train.

– Et moi, je préfère monter sur mon cheval. Une fois de plus, nos avis sont différents.

– Je vous ordonne de descendre.

Tout en serrant les flancs de mon mustang entre mes jambes, je criai au fonctionnaire :

– Il paraît que vous n'avez jamais eu l'occasion de parler à un chasseur de l'Ouest. Sans quoi, vous ne me parleriez pas sur ce ton-là. Vous n'avez qu'à monter vous-même sur votre locomotive.

De ma main droite, je le saisis par la taille et le soulevai en l'air. L'instant d'après, ce stratège des chemins de fer était juché sur sa locomotive, tandis que je m'éloignais au galop.

La nuit était déjà si claire que rien n'entravait plus ma course. Il ne me fallut pas plus d'un quart d'heure pour rejoindre Sam.

– Eh bien ? demanda celui-ci en me voyant descendre de ma monture, j'espère que vous nous amenez du renfort.

Je lui racontai mon aventure.

– Vous avez très bien fait, Charlie. Ces cheminots nous regardent de haut parce que nous n'allons pas trois fois par jour

chez le coiffeur. Naturellement, ils voudront exécuter leur plan. Eh bien ! ils auront une petite surprise, hihihihi !

Ce rire s'accompagnait d'un geste éloquent, qui semblait dépouiller de son scalpe une tête invisible.

– Mais, au fait, vous ne m'avez pas encore raconté ce que vous avez entendu, reprit-il.

– Ka-Wo-Mien et Ma-Ti-Ru sont les chefs.

– Tant mieux, ça va chauffer.

– Il y a parmi eux aussi un Blanc qui leur a révélé que le train contenait de l'or et de l'argent.

– Il a sans doute jeté son dévolu sur ce butin et abandonne les scalpes aux autres.

– Vous l'avez dit.

– Qu'allons-nous faire, Charlie ?

– Nous allons nous séparer et chacun de nous ira d'un côté du remblai, à mi-chemin des Indiens et de leurs chevaux.

– D'accord. Mais j'ai une idée : que diriez-vous d'un bon *stampedo*[4] ?

– Hum ! je ne crois pas que ce soit indiqué pour le moment. Que ferions-nous de tous ces Indiens ? Il vaut mieux leur laisser prendre la fuite.

– Vous avez peut-être raison, Charlie ; pourtant, il serait comique de voir la tête des Peaux-Rouges courant après leurs chevaux et n'en trouvant plus trace.

---

[4] Feu de prairie destiné à mettre en fuite des chevaux.

Nous nous éloignâmes de la voie et attachâmes nos chevaux en leur laissant à peine un espace de trois pas pour remuer. Puis, en décrivant un arc de cercle, nous parvînmes derrière les Indiens. Les phares de la locomotive restaient invisibles. Le plan du chef de train avait-il finalement trouvé de l'opposition ou bien, privé de mon concours, le grand stratège n'avait-il pas eu finalement le courage d'agir tout seul ?

Arrivés auprès des chevaux des Indiens, nous aperçûmes les silhouettes des deux gardiens qui, au lieu de rester immobiles à leurs postes, circulaient autour des bêtes. L'un d'eux s'approcha précisément du buisson qui nous abritait. En un clin d'œil, Sam immobilisa l'homme avec son lasso, en l'empêchant de pousser plus qu'un faible cri. Je me chargeai de l'autre gardien, et nous eûmes tôt fait d'en venir à bout. Tout à coup, mes yeux tombèrent sur un cheval qui se tenait auprès de nous. Il portait une de ces selles espagnoles si pratiques, et des étriers comme on en voit dans l'Amérique du Centre et du Sud. Il n'était d'ailleurs pas bridé à la manière indienne. Avais-je devant moi la monture d'un Blanc ? Je m'approchai de l'animal. Deux sacoches étaient accrochées à la selle. Je les ouvris et les fouillai. Elles contenaient quelques feuillets de papier et une bourse. Je m'en emparai et retournai auprès de Sam.

– Qu'allons-nous faire maintenant ? me demanda celui-ci.

– Vous irez à droite et moi à gauche. Mais voyez donc là-bas !

– Ma parole, c'est le train. Restons encore quelques instants, Charlie, pour nous divertir un peu.

Ainsi, le chef de train avait tout de même mis son plan à exécution. Les deux phares de la locomotive approchaient, mais très lentement, car il s'agissait de reconnaître l'endroit où les rails avaient été enlevés. Bientôt, le grincement des roues se fit de plus en plus fort, enfin, le train stoppa.

Les Peaux-Rouges devaient être furieux de voir leur plan échouer. Peut-être allaient-ils en conclure que le chef de train avait été averti. Le mieux que les voyageurs avaient à faire était de rester tranquillement dans leurs wagons et j'espérai, l'espace d'une seconde, qu'ils l'avaient compris d'eux-mêmes, mais, bientôt, je vis les portières s'ouvrir et les hommes sauter à terre, prêts à l'attaque. Ils n'allaient pas tarder à se rendre compte de toute l'imprudence de leur conduite. En descendant, ils s'étaient placés dans le champ lumineux des phares, en offrant une cible comme les Indiens n'auraient pu en rêver de meilleure. Une salve retentit, puis une autre, et un tumulte infernal éclata.

En brandissant leurs armes, les sauvages se ruèrent sur les Blancs, mais ils ne trouvèrent plus que les morts et les blessés graves, car ceux qui avaient échappé aux balles s'étaient immédiatement réfugiés dans les wagons. Quelques Indiens se penchèrent pour enlever les scalpes, mais ils durent y renoncer, car des coups de feu partaient du premier wagon.

À ce moment, le train aurait dû faire marche arrière. Pourtant, il n'en fit rien. Il était fort possible, d'ailleurs, que le mécanicien et le chauffeur se fussent également réfugiés dans les wagons.

– Maintenant, nous allons assister à un siège en bonne et due forme, fit remarquer Sam.

– Je ne le crois pas. Les Peaux-Rouges savent qu'un autre train ne tardera pas à arriver et ils vont donc essayer de prendre celui-ci d'assaut, bien que ce soit là une tactique qu'ils n'adoptent pas volontiers. Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à allumer notre incendie. Nous allons rejoindre nos chevaux et chacun de nous décrira un large cercle en embrasant la Prairie tous les soixante mètres environ. Mais, auparavant, nous allons faire notre *stampedo*, afin d'empêcher les ennemis d'engager l'attaque et leur couper la retraite. Malheureusement, étant données les circonstances, c'est tout ce que nous pouvons faire.



– Et si le feu atteignait les wagons ?

– À moins que le convoi ne transporte des matières inflammables telles que de l'huile ou du goudron, le bois des wagons est assez solide pour résister à un feu d'herbe. Mais les Indiens comprendront que le seul moyen qui leur restera pour échapper aux flammes est d'allumer un contre-incendie. Ils vont faire un feu tout près du train, vous pouvez en être sûr. Moi, à leur place, j'essayerais même de mettre le feu sous les wagons.

– Avez-vous réfléchi au temps qu'il va nous falloir pour allumer cet incendie avec un pauvre punk, car nous ne pouvons songer à nous servir de torches qui nous trahiraient.

– Un bon chasseur de la Prairie doit prévoir toutes les éventualités ; je me suis muni d'un nombre suffisant d'allumettes.

– Bravo, Charlie ! Maintenant, vite le *stampedo* et ensuite à nos chevaux.

– Halte, Sam ! Je m'aperçois que je ne suis qu'un sot. Nous n'avons nul besoin d'aller chercher nos bêtes. Nous en avons suffisamment ici à notre portée. Je vais prendre par exemple ce cheval pie.

– Et moi cet alezan. Coupons leurs lassos en vitesse.

Nous nous glissâmes alors d'un cheval à l'autre en allumant les broussailles derrière les bêtes. Les flammes, d'abord très basses, ne pouvaient encore être aperçues des Indiens. Nous montâmes ensuite à cheval pour disparaître avant que le feu ne fût trop vif.

– Où nous retrouverons-nous ? demanda Sam.

– Sur la voie ferrée, entre les deux feux. Ça va ?

– Ça va.

Et il serra les flancs de son alezan.

Délivrés de leurs liens, les chevaux témoignaient de quelque nervosité. L'odeur du feu achevait de les exciter et leur débandade était imminente. Je m'élançai à droite dans la Prairie en décrivant un arc d'environ un mille de rayon. À vingt reprises, je sautai à terre pour mettre le feu aux herbes. J'étais déjà tout près de la voie ferrée, quand je pensai tout à coup à nos chevaux. La fièvre de l'action nous les avait fait complètement oublier.

Je tirai sur la bride de ma monture et fis volte-face. En ligne droite, je fonçai vers l'endroit où nous avions laissé nos bêtes. Le feu éclairait maintenant toute la région. Là-bas, dans la savane, le piétinement des sabots des chevaux retentissait. Plus près dominait un vacarme où des cris d'épouvante et de rage, comme seuls les gosiers indiens savent en émettre, s'entrecroisaient dans l'air. Des langues de feu commençaient à lécher les fonds de wagons. Je ne m'étais pas trompé en supposant que les Peaux-Rouges allumeraient un contre-incendie. Sur la gauche, mon mustang était emprisonné auprès de la Tony aux longues jambes. En arrivant près d'eux, je vis Sam accourir de la direction opposée sur un cheval galopant ventre à terre, car, lui aussi, au dernier moment, s'était aperçu de notre oubli.

Mais nos montures avaient été également remarquées par les Indiens. Un groupe de Peaux-Rouges s'était élancé vers nos bêtes et deux d'entre eux n'en étaient plus qu'a quelques pas. Je resserrai les courroies de mon fusil, me redressai sur ma selle et saisis mon tomahawk. En deux magnifiques foulées, mon cheval me rapprocha d'eux. Un coup d'œil me suffit pour les reconnaître : c'étaient les deux chefs.

– Arrière, Ma-Ti-Ru ! Ces chevaux m'appartiennent.

Il tourna la tête et me reconnut.

– Old Shatterhand ! Meurs, rebut des Visages Pâles !

Il tira son couteau, d'un bond se trouva près de mon cheval et s'apprêtait à se ruer sur moi lorsque mon tomahawk l'atteignit. Il chancela. Son compagnon sauta sur mon mustang, n'ayant pas remarqué que la bête avait les jambes entravées.

– Ka-Wo-Mien ! Tout à l'heure, tu parlais de moi à un traître blanc, maintenant, c'est moi qui vais te parler.

Comprenant que, juché sur un cheval réduit à l'immobilité, il était perdu, l'Indien sauta à terre et chercha à disparaître sous les arbustes. Je lançai dans sa direction mon tomahawk qui fendit l'air en sifflant et s'abattit sur son crâne. Je descendis à mon tour à terre, pris mon fusil à répétition, don d'un vieil ami de la Nouvelle-Orléans et arme unique de son espèce, et me tournai vers les Peaux-Rouges. Trois coups consécutifs abattirent autant de sauvages. Le feu était déjà si proche qu'il eût été imprudent de continuer. Je coupai les liens de mon mustang et l'enfourchai. Le cheval pie était déjà en fuite.

– Hé, Charlie ! Gagnons vite l'éclaircie !

En un clin d'œil, il sauta de son alezan sur le dos de sa Tony dont il coupa les liens en se penchant, puis s'élança vers un endroit découvert respecté jusqu'ici par le feu.

Nous traversâmes sans accident le champ de l'incendie et nous nous trouvâmes bientôt à gauche, derrière les flammes. À cet endroit, j'avais dû embraser les herbes à trois reprises et, pourtant, le sol était seulement noirci par le feu qui s'était aussitôt éteint. Devant et derrière nous l'incendie faisait rage et absorbait l'oxygène avec une telle rapidité que nous avions peine à respirer.

À mesure que nous nous éloignons du feu, l'atmosphère devenait plus pure et, au bout d'un quart d'heure, nous ne voyions plus de l'incendie qu'un grand brasier à l'horizon. Devant nous, à perte de vue, s'étendait la plaine noire, si noire,

qu'on distinguait à peine à trois pas devant soi, la fumée ayant formé un nuage dense qui obscurcissait le ciel.

– Un beau petit incendie ! dit Sam. Le train a dû flamber comme une allumette.

– Je ne crois pas. Les wagons doivent être faits de façon à pouvoir résister au feu, car il arrive fréquemment qu'ils aient à traverser une forêt ou une savane en proie aux flammes.

» Il faut faire croire aux Peaux-Rouges que nous nous éloignons. Peut-être nous prennent-ils pour des chasseurs détachés d'un groupe ; dans ce cas, ils croiront que nous nous hâtons pour chercher du renfort. Allons au galop vers le nord, tournons vers l'est, puis retournons en demi-cercle sur les lieux.

– C'est aussi tout à fait mon avis. Ou je me trompe fort, ou bien cette aventure aura une fin qui coûtera pas mal de paires d'oreilles aux Ogellallahs...

Tout en échangeant ces paroles, nous parcourions côte à côte la Prairie. La vieille jument faisait travailler de son mieux ses jambes interminables, de sorte qu'elle suivait facilement l'allure de mon mustang. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes de nouveau près de la voie ferrée, à un endroit situé à un mille peut-être à l'est de celui où le train s'était arrêté. Là, nous attachâmes nos chevaux et nous nous mîmes à longer les rails vers le lieu de l'agression.

L'atmosphère était saturée d'une odeur de roussi et la plaine immense était recouverte d'un épais tapis de cendre qu'une brise légère soulevait, si bien que nous en avions la gorge sèche. Nous faisions des efforts inouïs pour ne pas tousser, ce qui aurait pu nous trahir. Les phares de la locomotive luisaient au loin ; cependant, malgré la lumière qu'ils répandaient, nous n'apercevions d'Indiens ni à droite ni à gauche de la voie. Nous nous approchâmes du train.

Je ne m'étais pas trompé. Pour éviter l'incendie, les Peaux-Rouges s'étaient réfugiés sur le toit ou sous les wagons. Maintenant, ils n'osaient pas quitter leur cachette, de peur de s'exposer aux balles des blancs.

Une idée me vint à l'esprit. Sans doute, le projet que je venais de concevoir était difficile à réaliser, mais il promettait d'être radical.

– Sam, retournez près des chevaux pour empêcher les Indiens de s'en emparer.

– Pensez-vous ! Ils sont trop contents d'être en sécurité pour se déranger.

– Je me charge de les déloger de leur refuge.

– À coups de fusil ?

– Non.

J'exposai mon projet à Sam qui approuva :

– C'est une excellente idée, Charlie, mais faites vite pour qu'ils ne vous aperçoivent pas pendant que vous sauterez. Moi, je serai au moment voulu avec les chevaux et, naturellement...... hihihihi... nous tomberons dessus comme des buffles sur des coyotes.

Il retourna en arrière tandis que je continuai à avancer en rampant, mon couteau dans ma main droite, prêt à me défendre en cas d'agression. Je gagnai sans encombre et inaperçu le dessous de la locomotive. Les roues et l'exiguïté de l'espace ne me permettaient pas de me rendre compte si j'avais des Indiens tout près de moi. En deux bonds je grimpai sur la locomotive.

Un cri perçant retentit à mes côtés. Je tâtonnai autour de moi et, l'instant d'après, le train s'ébranlait. Des cris de douleur et de stupéfaction déchirèrent les airs. J'avais parcouru trente

mètres environ quand une silhouette se dressa devant moi, le couteau à la main.

– Chien ! cria une voix.

C'était un blanc. Un coup de poing en pleine poitrine le fit s'écrouler.

– Ici, Charlie, vite ! vite !

C'était Sam qui m'appelait. Il était juché sur sa Tony et tenait mon mustang par la bride d'une main, tandis que de l'autre, il se défendait contre deux Peaux-Rouges. Les autres Indiens, non blessés par les roues, couraient maintenant vers l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux. Ils espéraient sans doute que les bêtes avaient échappé à l'incendie.

Je sautai à bas de la locomotive et me dirigeai vers Sam. Les deux Indiens, en entendant l'appel de Sam et en me voyant arriver, s'étaient enfuis. Nous nous lançâmes à leur poursuite. Ce n'était pas une entreprise très périlleuse, car, pris de panique, surtout lorsqu'ils s'étaient aperçus de la disparition de leurs chevaux, ils s'enfuyaient en débandade comme une troupe de chevreuils poursuivis par une meute de chiens.

Soudain, j'entendis Sam crier :

– Mille tonnerres, mais c'est Fred Morgan ! Ton heure a enfin sonné, crapule !

Je tournai la tête et, à la lumière de l'horizon encore embrasé, je vis Sam s'élancer dans un galop infernal, mais, au même moment, son adversaire disparut dans la masse grouillante des Indiens en déroute.

Sam éperonna sa jument qui, d'un bond prodigieux, se trouva au milieu des fuyards. Je ne pus suivre les péripéties de l'aventure, car plusieurs Peaux-Rouges, m'ayant attaqué, me donnèrent fort à faire.

Je renonçai à poursuivre les Indiens ; assez de sang avait déjà été répandu et il était certain qu'après cette petite leçon ils se garderaient bien de retourner sur leurs pas. Voulant faire comprendre à Sam que la poursuite des fuyards ne ferait que l'exposer inutilement au danger, j'eus recours à notre signal convenu et me mis à imiter le hurlement des coyotes de toutes mes forces. Après quoi je regagnai le train.

Le personnel était descendu à terre. Le chef du train lançait des jurons en regardant les victimes et, lorsqu'il m'aperçut, il déchargea sur moi toute sa rage.

– Vous avez eu une fameuse idée de mettre le train en branle afin de disperser les Peaux-Rouges que nous tenions si bien et que nous allions exterminer jusqu'au dernier.

– Allons, allons, mon ami, félicitez-vous de vous en être tiré à si bon compte, car ils auraient très bien pu être les premiers à vous exterminer ! Vous vous êtes mis vous-mêmes dans de beaux draps.

– Qui a incendié la Prairie ?

– Moi.

– Mais vous êtes complètement fou ! Et vous avez encore l'aplomb de vouloir me faire de la morale. Savez-vous que je peux vous arrêter et vous remettre entre les mains de la justice ?

– Non, je l'ignore, mais je vous autorise volontiers à faire descendre Old Shatterhand de son cheval, à l'enfermer dans un wagon et à le conduire devant le tribunal. Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendriez.

La confusion se peignit sur son visage.

– Ce n'était qu'une façon de parler. Mais, entre nous soit dit, vous avez commis une lourde faute, que je consens d'ailleurs volontiers à vous pardonner.

– Je vous en sais gré, monsieur. Je suis vraiment tout confus de la clémence que les puissants de la terre veulent bien me témoigner. Puis-je vous demander ce que vous comptez faire maintenant ?

– Et quoi donc ? sinon faire réparer la voie et continuer mon chemin ? Croyez-vous que nous ayons à craindre une deuxième attaque ?

– Je ne le crois pas. Votre tactique a été si géniale qu'elle aura ôté aux Indiens toute envie de recommencer.

– J'espère que vous ne vous moquez pas de moi, car je vous préviens que je ne tolère pas la raillerie. Je vous fais remarquer que ces Peaux-Rouges étaient beaucoup plus nombreux que nous et qu'ils étaient parfaitement préparés à l'attaque. Nous ne pouvions rien contre eux.

– Il me semble que je vous l'avais dit. Les Ogellallahs savent se servir de leurs armes. Voyez plutôt : sur vos seize ouvriers et vos vingt miliciens, neuf sont tombés. Je n'en porte pas la responsabilité. Quant à vous, je vous prie de considérer qu'à deux, mon compagnon et moi, nous avons mis en déroute toute la troupe des Peaux-Rouges. Vous pouvez en déduire que la rencontre aurait pris une tout autre tournure si vous aviez bien voulu vous en remettre à moi.

Il semblait avoir grande envie de riposter, mais plusieurs voyageurs s'approchèrent et, comme ils me donnaient tous raison, il se contenta de me demander, en changeant de ton :

– Resterez-vous ici jusqu'à notre départ ?

– Cela va sans dire. Un véritable homme de l'Ouest ne fait jamais son travail à moitié. Mettez-vous à l'œuvre, allumez quelques feux – vous trouverez assez de branchages secs par ici – et postez quelques sentinelles pour le cas, d'ailleurs peu probable, où les Peaux-Rouges voudraient revenir sur leurs pas.

– Ne voudriez-vous pas vous en charger ?

– De quoi ?

– De la garde.

– Je n'y tiens pas. Je vous ai déjà rendu assez de services et je crois que ce n'est pas encore fini. Vous êtes assez bon stratège pour pouvoir poster vous-même vos sentinelles.

– Mais, aucun parmi nous n'a d'aussi bons yeux ni d'aussi bonnes oreilles que vous.

– Vous n'aurez qu'à faire un petit effort, monsieur, vous verrez et vous entendrez aussi bien que moi. Tenez, je vais vous donner un exemple. Écoutez un peu à gauche. Entendez-vous quelque chose ?

– Oui, un cheval qui s'approche. C'est sans doute un Indien.

– Pensez-vous ! Comment pouvez-vous croire qu'un Indien qui se prépare à l'attaque fasse autant de bruit ? C'est tout simplement mon compagnon et je vous demanderai de lui réserver un bon accueil. Il faut que vous sachiez que Sans-Ears ne goûte pas la plaisanterie.

En effet, c'était Sam. Il descendit de sa Tony avec un air féroce.

– Vous avez entendu mon signal ? demandai-je.

Il hocha affirmativement la tête et se tourna vers le chef de train.

– C'est vous, le fameux stratège ?

– Moi-même, répondit l'interpellé d'un air si sérieux que j'eus de la peine à ne pas éclater de rire.

– Eh bien ! je vous fais tous mes compliments, car, voyez-vous, cette vieille jument a plus de cervelle que vous. Si ça continue, vous finirez dans un fauteuil de président. Attends-moi, Tony, je reviens tout de suite.

Le brave cheminot était si abasourdi qu'il ne trouva pas de réponse. Mais en eût-il trouvé une, qu'il n'aurait pas eu le temps de la formuler, car, en une seconde, Sans-Ears avait disparu dans l'obscurité. Je me demandais ce qui avait pu mettre mon brave Sam de si mauvaise humeur et je me dis que, certainement, Fred Morgan devait y être pour quelque chose. C'était sans aucun doute lui, le blanc que j'avais chassé de la locomotive.

Je me doutais un peu où Sam était parti. J'aurais déjà fait la même chose si j'en avais eu le temps.

Il revint au bout de quelques minutes. J'étais assis en train de regarder les travaux qui commençaient sur la voie, à la lumière des feux qu'on venait d'allumer. Il vint s'asseoir près de moi. L'expression de son visage ne s'était pas radoucie ; au contraire, le brave homme était plus maussade que jamais.

– Eh bien ? demandai-je.

– Quoi, eh bien ?

– Ils sont morts ?

– Morts ? Vous vous moquez du monde ! Comment voulez-vous que des chefs indiens meurent quand on se contente de les chasser comme des mouches importunes ? Avez-vous entendu, tout à l'heure, ce que j'ai dit au chef de train ?

– Quoi ?

– Que Tony avait plus de cervelle que lui.

– Et puis après ?

– Je pourrais vous en dire autant. Ma Tony aurait tué Ma-Ti-Ru et Ka-Wo-Mien pour de bon et non pas à moitié. Ils ont pris la fuite.

– Tant mieux.

– Tant mieux ? N'est-ce pas malheureux de laisser courir deux crapules de leur espèce quand on tenait presque leur scalpe dans la main ?

– Puisque je vous dis, Sam, que j'avais de bonnes raisons pour agir ainsi. Dites-moi plutôt ce qui vous a mis de si mauvaise humeur.

– Vous ne me le demanderiez pas si vous saviez qui j'ai rencontré.

– Je sais. Fred Morgan.

– C'est extraordinaire. Qui vous l'a dit ?

– Vous avez crié son nom assez fort, quand vous l'avez aperçu.

– Tiens, je ne m'en suis pas rendu compte. Savez-vous qui est ce coquin ?

Cette question, ainsi que l'air haineux de Sam, me suggérèrent une idée.

– Sans doute un des meurtriers de votre femme et de votre enfant.

– Vous l'avez dit.

Et il poursuivit :

– Et dire que ce scélérat m'a échappé. Si j'avais encore des oreilles, je me les arracherais de rage.

– Pourtant, je vous ai vu le suivre à cheval au milieu des Indiens.

– Mais je n'ai pas pu rattraper. Je ne l'ai plus revu. Peut-être s'est-il couché par terre et je l'aurai alors dépassé sans l'apercevoir. Mais je finirai bien par l'avoir. Sans-Ears n'a pas dit son dernier mot. La piste est encore visible, nous allons les suivre.

– Ce serait assez difficile. Il est vrai qu'on distingue sans peine les empreintes d'un blanc et celles d'un rouge. Mais qui vous dit que cet homme n'est pas assez rusé pour marcher en dedans comme ses compagnons rouges ? Et puis ont-ils toujours avancé sur un sol qui conserve les empreintes ?

– Vous avez raison, Charlie, mais que faire, alors ?

Pour toute réponse, je tirai de ma poche la bourse et les papiers que j'avais trouvés sur le cheval du blanc.

– Peut-être que cela nous suggérera une idée, dis-je...

J'ouvris la bourse. Tout près de nous, un feu flambait, de sorte qu'un reflet éclaira son contenu. Je poussai un cri de stupéfaction.

– Des pierres, des pierres précieuses, des diamants ! Sam, je tiens entre mes mains une fortune !

Comment ce bandit avait-il pu entrer en possession d'un tel trésor et pourquoi l'emportait-il avec lui dans la savane ? Une chose était certaine : il ne l'avait pas acquis d'une façon honnête et mon devoir était de restituer ce bien à son légitime propriétaire.

– Des diamants ? Mille tonnerres ! Vous en êtes sûr ? Faites voir. De ma vie, je n'ai encore jamais eu l'occasion de toucher à ces pierres rares.

– Ce sont des diamants du Brésil, dis-je en les tendant à Sam. Regardez-les.

– Hum ! je ne sais pas où les gens ont la tête pour attacher un tel prix à ces cailloux. Car, après tout, ce ne sont que des cailloux. Cela ne vaut pas un bon morceau de métal, n'est-ce pas, Charlie ?

– C'est du charbon, Sam, tout juste du charbon.

– Charbon ou coke, je m'en fiche. Je ne donnerais pas pour tout cela mon vieux fusil. Qu'allez-vous faire de ces cailloux ?

– Je vais les rendre à leur propriétaire.

– Mais qui est-ce ?

– Je l'ignore, mais je ne tarderai pas à le savoir, car celui qui perd une telle fortune ne se tient pas coi et l'annonce dans tous les journaux.

– Charlie ?... Il vous faut tout de suite prendre un abonnement.

– Ce n'est pas la peine. Nous trouverons, sans doute, une indication dans ces papiers-là.

– Faites voir.

Je dépliai les papiers. Il y avait là deux cartes des États-Unis et une lettre sans enveloppe. Elle était ainsi conçue :

Galveston, le...

Cher père,

J'ai besoin de toi. Arrive le plus tôt que tu pourras, même si le coup des diamants n'a pas réussi. Nous serons riches de toute façon. Vers la mi-août, tu me trouveras dans la Sierra Ranca, sur le Rio-Pecos, à l'endroit compris entre le Skettel-Peak et le Head-Peak. Je te dirai le reste de vive voix.

Ton PATRICK.

Le coin de la lettre qui portait la date avait été arraché, de sorte que je ne pouvais savoir quand elle avait été écrite.

– C'est parfait, dit Sam, lorsque j'eus fini ma lecture. C'est bien lui, car son coquin de fils s'appelle justement Patrick. Ce sont ces deux-là qui me manquent pour compléter la série des dix encoches sur mon fusil. Mais, dites donc, comment s'appellent déjà ces deux montagnes ?

– Le Skettel-Peak et le Head-Peak.

– Vous les connaissez ?

– Un peu. À Santa-Fé, on m'avait dit que, dans la Sierra Ranca et la Sierra Guadeloupe, il y avait des ours. Alors, j'ai fait un détour par là.

– Vous connaissez aussi le Rio-Pecos ?

– Très bien.

– Dans ce cas, vous êtes l'homme qu'il me faut. Je me proposais d'aller au Texas et au Mexique uniquement dans l'espoir d'y trouver mes hommes, mais, puisqu'ils sont assez gentils pour me signaler eux-mêmes le lieu où je pourrai les trouver, je serais le dernier des imbéciles si je les privais de la visite de Sans-Ears et de sa Tony. Voulez-vous me tenir compagnie, au cas où, d'ici demain, nous ne trouverions pas trace de Fred Morgan ?

– Bien sûr. J'ai besoin de le voir pour apprendre à qui appartiennent les diamants.

– Dans ce cas, cachez vos cailloux, et allons voir un peu ce que fabriquent ces cheminots.

Le chef de train avait, cette fois, suivi mon conseil et disposé des sentinelles. Le personnel du train était occupé à replacer

les rails, tandis que les voyageurs observaient les travaux ou bien prenaient soin des victimes. D'autres, enfin, attendaient que ma conversation avec Sam fût finie pour venir nous parler. En nous voyant nous lever, ils s'approchèrent pour nous remercier de notre aide. Ils semblaient plus raisonnables que le chef de train et paraissaient mieux comprendre la situation. Ils nous demandèrent ce qu'ils pourraient nous offrir pour nous exprimer leur gratitude. Je dis que j'avais besoin de poudre, de plomb, de tabac, de pain, d'allumettes et que, si cela ne les privait pas, je serais heureux de pouvoir leur en acheter. Aussitôt, tous se mirent à fouiller dans leurs bagages et, au bout de quelques minutes, nous étions abondamment pourvus de tous ces articles. Personne ne voulut entendre parler d'accepter de l'argent et, en la circonstance, il eût été déplacé d'insister.

Au bout de quelque temps, les travaux touchèrent à leur fin. On rangea les outils et le chef de train s'approcha de nous.

– Voulez-vous monter avec nous, messieurs ? Je vous déposerai volontiers où vous voudrez.

– Merci, nous restons ici, répondis-je.

– Ce sera comme vous voudrez. Naturellement, j'aurai à rédiger un rapport sur les événements et je n'oublierai pas d'y mentionner vos mérites. Vous pouvez compter sur une belle récompense.

– Merci beaucoup. Mais nous n'en avons cure, car nous ne restons pas dans la région.

– À qui reviennent les trophées ?

– D'après la loi de la savane, tout le bien des vaincus revient aux vainqueurs.

– Puisque c'est nous qui sommes les vainqueurs, nous pouvons nous emparer de tout ce que nous trouverons sur les In-

diens. Allez-y, mes enfants ! Chacun de nous sera content de garder un souvenir de cette bataille.

À ces paroles, Sam marcha tout droit au chef de train.

– Voulez-vous nous montrer, monsieur, les Indiens que vous avez vaincus et tués ?

L'homme le dévisagea sans comprendre.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Tout simplement que, si vous en avez tué un, vous êtes libre de prendre ce que vous trouverez sur lui, mais c'est tout.

– Voyons, Sam, laissez-leur ce plaisir. Nous n'avons pas besoin de nous encombrer.

– Vous croyez ? Alors, tant pis ! Mais gare à vous si vous prenez leurs scalpes.

– Par exemple, vous emporterez vos morts, ajoutai-je, c'est votre devoir.

Ils ne pouvaient refuser. Les cadavres des Indiens furent dépouillés de leurs armes et de leurs autres objets de valeur. Puis on chargea les corps des blancs dans un wagon spécial et le train se remit en route. Pendant quelque temps encore, son grondement nous parvint, puis tout retomba dans le silence.

Je me retrouvai seul avec Sam au milieu de la savane.

– Qu'allons-nous faire maintenant, Charlie ? demanda celui-ci.

– Nous allons dormir.

– Ne craignez-vous pas qu'une fois ces braves guerriers partis les Indiens reviennent troubler notre sommeil ?

– Pas du tout. Mais Fred Morgan essayera probablement de retrouver son cheval et son trésor.

– C'est possible, mais peu probable. Qui donc s'amuserait à rechercher un cheval fuyant l'incendie ? Et puis il sait bien qu'en plus des cheminots il trouverait ici quelqu'un dont la rencontre pourrait lui être fatale.

– Oui, il m'a très bien reconnu et je serais étonné s'il n'avait pas envie de me régaler d'une balle ou d'un coup de couteau.

– On verra ça, mais, pour le moment, nous sommes en sécurité. Il faudra, seulement, nous éloigner suffisamment de la voie ferrée si nous voulons ne pas être dérangés dans notre sommeil.

– Eh bien ! en route.

Il enfourcha sa Tony, moi mon mustang, et nous parcourûmes quelques milles dans la direction du nord. Puis nous nous arrêtâmes, attachâmes nos bêtes et nous enveloppâmes dans nos couvertures.

J'étais passablement fatigué et je m'endormis aussitôt.

Comme dans un rêve, je crus entendre un train passer de l'est vers l'ouest, mais mon sommeil était si profond que ce bruit ne parvint pas à me réveiller.

Lorsque j'ouvris les yeux et écartai ma couverture, le jour était déjà levé. Sam était assis près de moi en train de fumer tranquillement un des cigares dont nous avions reçu une provision la veille.

– Bonjour, Charlie. Ce tabac me change un peu des cigares de feuilles de salade dont vous avez une manufacture dans votre selle. Fumez-en un, après quoi nous nous mettrons à l'œuvre. Évidemment, il ne peut être question de déjeuner tant que nous n'aurons pas d'eau.

– Reste à savoir si nous aurons la chance d'en trouver bientôt. Ça serait pourtant bien utile pour nos chevaux, qui n'ont pas de fourrage. Quant à moi, je savourerai tout aussi bien mon cigare à cheval.

– Où allons-nous ? demanda Sam.

– D'abord à l'endroit où le train s'était arrêté, dis-je en enfourchant mon mustang. Par là, aucune trace ne nous échappera.

La cendre fine des herbes brûlées avait, comme on peut le penser, parfaitement marqué les empreintes des Ogellallahs, mais le vent avait éparpillé la cendre pendant la nuit, si bien qu'il n'y avait plus de traces visibles. Au bout de quelque temps, je retrouvai Sam, dont je m'étais séparé pour en finir plus vite. Pour ma part, mes recherches étaient restées sans résultat.

– Vous avez trouvé quelque chose, Charlie ? me demanda Sam.

– Rien.

– Moi non plus. Peste soit du vent qui vient toujours quand on n'a pas besoin de lui ! Si vous n'aviez pas trouvé cette lettre, je me demande comment nous aurions pu nous débrouiller.

– Eh bien ! en route pour le Rio-Pecos.

– En route, mais, avant, je vais laisser ma carte de visite aux Indiens. Il faut qu'ils sachent à qui ils doivent la partie de plaisir d'hier.

Tandis que je me reposais sur la voie, mon compagnon se livrait à sa macabre besogne à laquelle j'avais refusé de participer. Au bout d'un quart d'heure, les cadavres des Indiens étaient rangés côte à côte, leurs oreilles coupées, serrées dans leurs mains jointes.

– Et maintenant nous pouvons partir, fit Sam. Nous avons une belle traite à fournir avant de trouver de l'eau et je brûle déjà d'impatience de savoir qui soutiendra mieux cette épreuve, de votre mustang ou de ma vieille Tony.

– Je vous fais remarquer que votre bête a un fardeau moins lourd à porter.

– Si vous voulez, elle porte un peu moins de chair, mais par contre un peu plus de cervelle. Car, si Fred Morgan m'a échappé, ce n'est pas ma faute, mais que vous ayez laissé en vie ces deux chefs rouges, voilà ce que je ne pourrai jamais vous pardonner... à moins que vous ne m'aidiez à mettre la main sur Fred Morgan.

CHAPITRE II

OÙ LA « MAIN QUI FRAPPE » RETROUVE UN VIEIL AMI

Entre le Texas, l'Arizona, le Nouveau-Mexique et la réserve des Indiens, autrement dit entre les chaînes des monts Ozarques, la Sierra Guadeloupe inférieure et supérieure et les monts Gualpa, encerclée de montagnes qui voisinent avec le Rio-Pecos supérieur et les sources de la Red River, de la Sabine, de Trinidad, du Brasos et du Colorado, s'étend une immense et effrayante région qu'on pourrait appeler le Sahara des États-Unis. Des étendues désertes recouvertes de sable brûlant alternent avec des plateaux rocailleux dont le sol nu et desséché n'offre pas la moindre possibilité de vie, même au plus modeste des êtres vivants. Nuits glaciales et journées caniculaires se suivent sans aucune transition. Aucune oasis n'interrompt, comme au Sahara, la monotonie du paysage. Pas le moindre cours d'eau n'anime de sa fraîcheur vivifiante ce pays désolé. La riche région montagneuse se transforme soudain en un désert infini où la mort semble rôder sans cesse. Çà et là, créé par quelque force mystérieuse, se dresse un arbuste solitaire de mezquite comme pour se rire de l'œil assoiffé qui se pose sur cette tache verte. Çà et là, autre phénomène surprenant, une variété sauvage de cactus surgit du sol, formant parfois des bouquets, parfois de véritables tapis, sans que l'on puisse comprendre comment cette végétation trouve sa subsistance dans ce sol déshérité.

Mais ni le mezquite ni les cactus ne reposent l'œil de la monotonie environnante. Leurs feuilles sont d'un vert gris et couvertes d'une épaisse couche de poussière, et leur silhouette rigide est sans grâce. Gare au cheval que son cavalier imprudent dirigerait vers une de ces oasis de cactus ! Les piquants de cette

plante, durs comme des pointes d'acier, lui blesseraient si cruellement les sabots que plus jamais il ne pourrait marcher. La seule ressource qui reste au cavalier est alors de donner à sa monture le coup de grâce.

Malgré l'horreur qui règne sur cette région, l'homme n'a pas hésité à braver ses frontières. Des routes y sont tracées, qui mènent vers Santa-Fé et Fort-Union, d'un côté vers le Paso-del-Norte, de l'autre vers les prairies et les forêts fertiles du Texas. Mais par le mot « route » il ne faut pas comprendre les voies construites qui, dans les pays civilisés, portent ce nom. Certes, de temps en temps, un chasseur solitaire y passe ou une troupe d'Indiens ou encore un troupeau de buffles, mais ils ne suivent ni les uns ni les autres aucun chemin tracé ; ils se frayent leur propre passage aussi longtemps que le terrain le leur permet et que certains indices du sol leur font supposer qu'ils sont sur la bonne voie. Mais, même pour l'œil le plus exercé, ces indices finissent par manquer. Aussi, les voyageurs ont-ils eu recours à des jalons qu'ils plantent d'intervalle en intervalle.

Ce désert réclame des victimes qui, étant donnée son étendue, sont plus nombreuses que celles du Sahara d'Afrique ou du Chamo d'Asie. Les cadavres humains, les charognes animales, les fragments de harnachements, vestiges de chariots et autres tristes épaves jonchent le chemin, témoins muets mais combien éloquents d'autant de drames poignants. Au-dessus de tous ces restes, des vautours planent inlassablement, s'attachant à la suite de chaque être vivant échoué dans ces parages, sûrs que tôt ou tard il deviendra leur proie.

Quel est donc le nom de ce désert ?

Les habitants des régions voisines lui donnent toutes sortes de noms, tantôt anglais, tantôt français, tantôt espagnols. Mais,

le plus souvent, on l'appelle, à cause de ses jalons points de repère, le *Llano Estacado*[5].

Venant du côté des confluents de la Red-River, et se dirigeant vers la Sierra Rianca, avancent deux cavaliers dont les montures semblent complètement épuisées. Les pauvres bêtes ne sont plus que des squelettes ; elles font penser à ces oiseaux amaigris qu'on s'attend à trouver le lendemain morts dans leur cage. Elles traînent péniblement leurs membres décharnés, si lentement qu'à chaque pas on croit qu'elles vont s'effondrer. Leurs yeux sont injectés de sang, leur langue sèche pend entre leurs brides relâchées et, malgré la chaleur intense, pas la moindre goutte de sueur ne suinte sur leur échine, pas la moindre goutte d'écume n'apparaît à leur bouche : l'âpre désert ne trouve pas une goutte de plus à tirer de leurs malheureuses carcasses. Ces deux chevaux, c'est Tony et mon mustang, et leurs deux cavaliers ne sont autres que Sam et moi.

Depuis cinq jours, nous traversions le Llano Estacado où, tout d'abord, nous avions trouvé de temps à autre un petit cours d'eau. Maintenant, seulement, je comprenais tous les avantages qu'ont les voyageurs africains à avoir pour montures des chameaux, bêtes particulièrement résistantes à la soif.

Le petit corps desséché de Sam était penché sur sa jument comme s'il n'y était plus maintenu que par un fil invisible. Sa bouche était ouverte et ses yeux avaient ce regard fixe, signe précurseur d'une apathie complète. Moi aussi, d'ailleurs, j'avais l'impression que mes paupières étaient en plomb. Mon gosier était si sec que je ne pouvais émettre le moindre son. Il me semblait que la moindre parole le ferait éclater. J'avais l'impression que mes veines charriaient du métal en fusion. Je sentais qu'avant une heure nos chevaux s'affaleraient sans force.

---

[5] La plaine jalonnée.

– De l’eau !... murmura Sam.

Je levai la tête. Que pouvais-je répondre ? Je restai silencieux. Tout à coup, mon mustang s’arrêta. Je fis des efforts surhumains pour le remettre en marche. En vain. Il refusait d’avancer. La vieille Tony suivit son exemple.

– Descendons, balbutiai-je, et ce simple mot me causa une douleur infinie à prononcer. C’était comme si toutes mes voies respiratoires, des poumons jusqu’aux lèvres, étaient piquées par des milliers de petites épingles.

Je descendis de mon cheval, le pris par la bride et continuai à avancer en chancelant. Libéré de son fardeau, il me suivait tant bien que mal. Sam fit de même pour sa jument, mais il était évident qu’il était encore plus épuisé que moi. Il titubait presque et menaçait de tomber à chaque pas. Nous nous traînâmes ainsi un demi-mille environ, puis j’entendis derrière moi un gémissement. Je me retournai. Le brave Sam était couché sur le sable, les yeux fermés. Je m’assis près de lui, silencieux, car aucune parole n’aurait pu le soulager.

C’était donc là le terme de ma vie, l’ultime but de mes pérégrinations. Je m’efforçais de penser à mes parents, à ma famille, de concentrer mes pensées pour une prière, mais je ne parvenais pas à maîtriser mon cerveau en ébullition.

De Santa-Fé et du Paso-del-Norte, souvent des caravanes de chercheurs d’or reviennent avec une riche moisson pour gagner l’Est. Il leur faut traverser le Llano Estacado et c’est là que le pire des dangers les guette. Ceux que les mines n’ont pas favorisés et qui ont perdu le goût du travail honnête, les dévoyés rejetés par l’Est, les rebuts de la société viennent souvent dans ces parages dans l’espoir de surprendre une de ces caravanes de chercheurs d’or qui leur procure un riche butin. Mais, comme ces chercheurs d’or sont pour la plupart des gaillards solides, trempés dans plus d’une bataille, une telle rencontre n’est pas sans danger pour les agresseurs. Aussi les bandits ont-ils sou-

vent recours à un moyen aussi cruel qu'infâme : ils enlèvent les jalons et les plantent dans une fausse direction, dirigeant ainsi leurs victimes dans les régions les plus arides du désert et les précipitant littéralement dans les bras de la mort. Alors, ce n'est plus pour eux qu'un jeu d'enfant de s'emparer du bien des victimes, de sorte que les ossements de centaines d'êtres humains blanchissent ici sous les rayons ardents du soleil, pendant que leurs familles attendent toujours leur retour, l'espoir dans le cœur.

Jusque-là, nous nous étions fiés aux jalons et ce n'est que vers midi que nous remarquâmes qu'ils nous menaient sur une fausse route. Depuis quand avions-nous dévié du vrai chemin ? Je n'en avais aucune idée. D'ailleurs, il eût été inutile de revenir sur nos pas, car, dans l'état où nous nous trouvions, chaque minute était précieuse. Sam ne pouvait plus avancer et moi-même j'aurais tout au plus pu faire un mille en bandant mes dernières forces. Il était clair que bien que vivants nous étions déjà au seuil de la tombe et que seul un hasard imprévisible pouvait encore nous sauver.

Un cri perçant et rauque retentit au-dessus de moi. Je levai les yeux et aperçus un vautour qui, sans doute venait seulement de prendre son vol. Il décrivit un cercle au-dessus de nous, nous considérant, sans doute, déjà comme sa proie. Non loin de nous devait se trouver une victime du désert ou un *stakeman*, ainsi qu'on appelle les pillards qui sévissent dans l'Estacado.

Je jetai un regard circulaire dans l'espoir de découvrir une trace.

Bien qu'injectés de sang par suite de l'ardeur du soleil et de la fièvre mes yeux fussent prêts de me refuser tout service, j'aperçus, à un millier de pas de là, un point qui ne pouvait être ni une pierre, ni une élévation du sol. Je pris ma longue-vue et me traînai dans cette direction.

À mi-chemin de l'endroit, je reconnus trois coyotes, ces animaux de la Prairie qui tiennent le milieu entre le loup et la hyène, et, un peu plus loin, quelques vautours. Ils entouraient un corps que je ne pouvais pas encore distinguer nettement. Ce devait être soit un animal, soit un homme qui n'avait pas encore rendu l'âme, car, dans le cas contraire, les bêtes se seraient déjà partagé leur proie. La vue des coyotes me remplit d'un nouvel espoir, car ces animaux, qui ne peuvent vivre longtemps sans eau, ne se hasardent pas au fond du désert. Mais, ce qui importait avant tout, c'était de voir quel était ce corps guetté par les rapaces. J'étais sur le point de reprendre ma route, lorsqu'une idée me vint à l'esprit. J'épaulai aussitôt mon fusil.

Nous nous mourions de soif. Nous n'avions pas d'eau, mais le sang de ces animaux ne pouvait-il pas nous rafraîchir ? Je couchai donc un des coyotes en joue, mais ma faiblesse était si grande que l'arme vacillait entre mes mains. Je mis donc un genou à terre et appuyai la crosse du fusil sur l'autre pour être sûr de ne pas rater mon coup.

J'appuyai sur la gâchette deux fois de suite. Deux coyotes culbutèrent et roulèrent sur le sable. Ce spectacle me fit oublier ma faiblesse. C'est au pas de course que je les gagnai. L'un des coyotes avait été atteint à la tête, mais le deuxième coup avait été si maladroit que j'en aurais rougi dans des conditions normales : il avait broyé les pattes de devant de la bête qui se roulait dans le sable en hurlant.

Je tirai mon couteau, l'enfonçai dans le cou du premier coyote pour couper la carotide, et j'appliquai mes lèvres à la blessure, d'où jaillissait un flot de sang, avec tant de volupté que s'il se fût agi de boire un nectar divin. Puis je pris à ma ceinture mon gobelet en cuir, le remplis et m'approchai de l'homme qui gisait, à moitié mort, sur le sable. C'était un nègre et, à peine eus-je jeté un regard sur ce visage, qui n'était plus noir mais d'un gris sombre, que je m'écriai, manquant de laisser tomber mon gobelet d'étonnement :

– Bob !

L'homme ouvrit les yeux.

– De l'eau !... gémit-il.

Je m'agenouillai près de lui, soulevai son torse et appliquai le gobelet contre sa bouche.

– Bois !

Il entrouvrit les lèvres, mais son gosier desséché n'était plus capable d'ingurgiter le liquide et j'eus beaucoup de peine à y faire pénétrer ce liquide épais et écœurant. Sa tête retomba en arrière.

Il était temps de penser à Sam. C'était à dessein que j'avais d'abord utilisé le sang du coyote atteint mortellement, car, plus tard, il n'aurait plus été utilisable alors que celui du coyote blessé pouvait attendre.

Je m'approchai de ce dernier et, malgré ses hurlements de rage, je ne l'achevai pas, mais le tirai vivant vers Sans-Ears. Là, je l'appuyai avec mon genou contre le sol, afin de l'empêcher de se débattre, et lui tranchai la carotide.

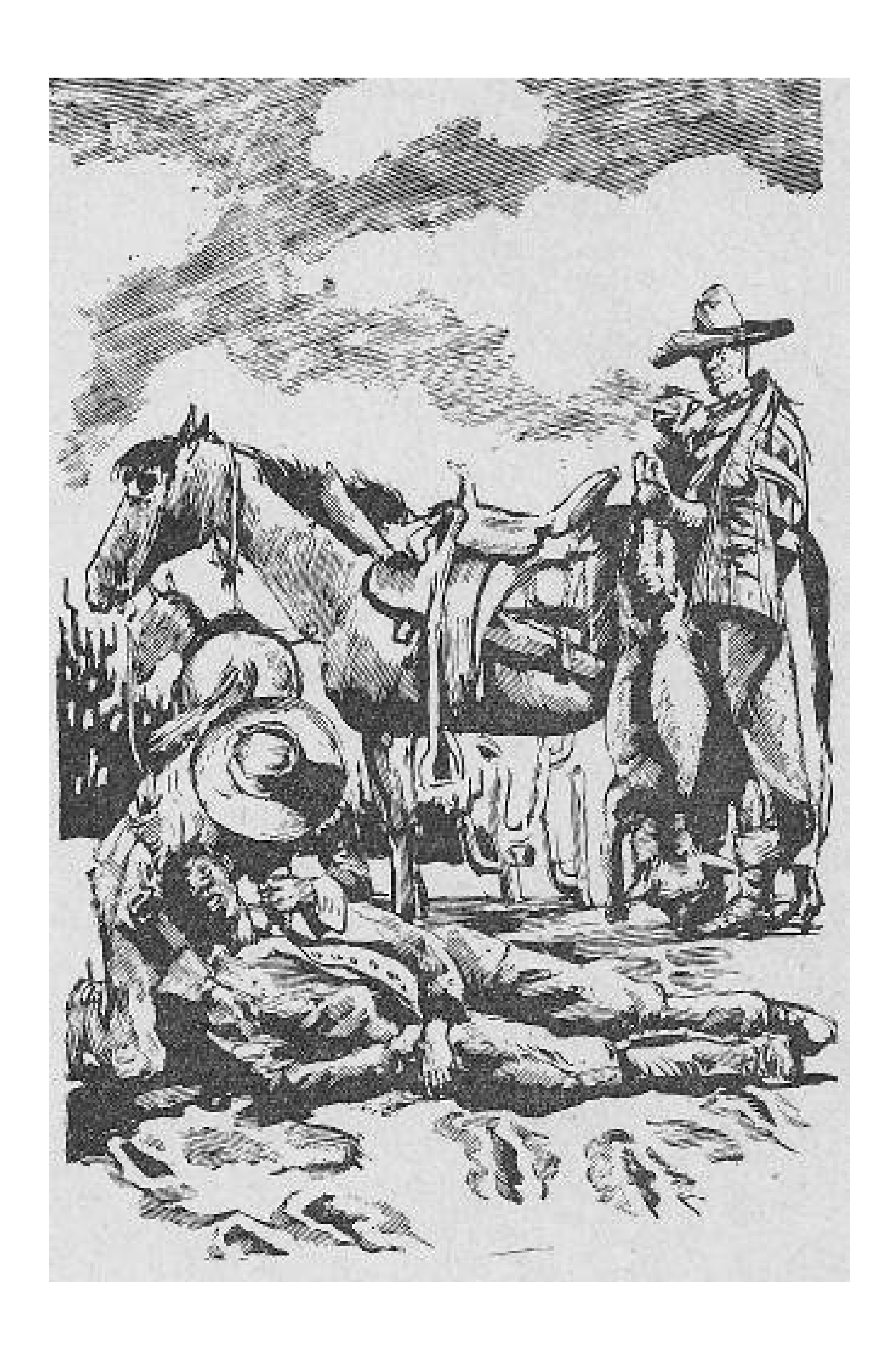
– Sam, buvez !

Il était étendu dans un état d'apathie complète, mais, en entendant mes paroles, il se secoua.

– À boire ?... Oh !...

Il saisit le gobelet et le vida d'un trait. Je lui repris le récipient et le remplis à nouveau. Il l'avala d'un seul coup.

– Du sang !... Fi !... Brrrr... Ah !... C'est meilleur que je ne l'aurais cru.



Il fit tomber soigneusement les dernières gouttes dans sa gorge. Le troisième coyote en fuite revint à ce moment, et, malgré la présence du nègre, se rua sur la charogne de son congénère.

Je rechargeai mon fusil, me rapprochai un peu du but et fis feu sur l'animal. Avec le sang de celui-ci, je ranimai définitivement le nègre qui pouvait, maintenant, remuer un peu ses membres.

Tout voyageur connaît ces coïncidences extraordinaires qui vous font faire des rencontres presque miraculeuses. C'était un de ces hasards incroyables qui avait mis sur mon chemin ce nègre que je connaissais bien. Je l'avais rencontré dans la maison de son maître, le joaillier Marshall, de Louisville, dont j'avais reçu une charmante hospitalité, et c'était là que je m'étais attaché à ce brave noir. Les deux fils du joaillier m'avaient accompagné dans une partie de chasse, puis m'avaient reconduit jusqu'aux bords du Mississipi. C'étaient deux jeunes hommes fort sympathiques, dont j'avais beaucoup goûté la compagnie. Par quel hasard le serviteur noir se trouvait-il en plein milieu du Llano Estacado ?

– Ça va mieux, Bob ? demandai-je.

– Mieux, beaucoup mieux.

Il se leva, me dévisagea, étonné.

– *Massa*, est-ce possible ? Massa Charlie, le très grand chasseur. Oh ! Bob très content il rencontrer Massa. Massa Charlie sauver massa Bern', il mourir là-bas.

– Bernard ? Où est-il ?

– Où ?

Il promena son regard tout autour de lui, puis m'indiqua la direction du Sud.

– Massa Bern' là-bas... ou là-bas... ou là-bas... Ce disant, il tournait sur lui-même, indiquant tour à tour le nord, le sud, l'ouest et l'est. Le brave Bob ne savait pas au juste où se trouvait son maître.

– Que fait Bernard ici dans le Llano Estacado ?

– Bob pas savoir. Massa Bern parti avec d'autres Massas.

– Qui sont ces hommes avec lesquels il voyage ?

– Ils chasseurs, ils marchands... Bob pas savoir.

– Où se rendait-il ?

– À Californie, à San-Francisco, pour jeune Massa Allan.

– Ainsi, Allan est à San-Francisco ?

– Oui, Massa Allan là-bas acheter beaucoup d'or pour Massa Marshall. Mais Massa Marshall plus besoin d'or depuis qu'il être mort.

– M. Marshall est mort ? demandai-je, étonné, car le joaillier m'avait semblé jouir d'une parfaite santé.

– Oui, il pas malade, il tué.

– Il a été assassiné, m'écriai-je, indigné. Par qui ?

– Bob pas savoir... personne pas savoir... Bandit venu la nuit, mettre couteau dans la poitrine de Massa Marshall et emporter pierres, bijoux et or. Où bandit parti après, shérif pas savoir, tribunal pas savoir, Massa Bern' pas savoir et Bob pas savoir non plus.

– Quand cela est-il arrivé ?

– Beaucoup de semaines avant, beaucoup de mois avant, cinq peut-être. Massa Bern' maintenant pauvre. Massa Bern'

écrire à Massa Allan en Californie, mais il pas répondre. Alors Massa, Bern' partir chercher Massa Allan.

*
* *

C'était là, pour moi, une effroyable nouvelle. Un crime crapuleux avait détruit le bonheur de cette brave famille, ôté la vie au père et réduit les fils à la misère. Toutes les pierres précieuses et les bijoux avaient disparu. Malgré moi, je pensai aux diamants que j'avais trouvés dans la selle de Fred Morgan et que je portais encore sur moi. Mais que serait venu chercher dans la Prairie le meurtrier de Louisville ?

– Quel chemin avez-vous pris ? demandai-je.

– De Memphis à Fort-Smith, et par montagne à Preston. Après dans terrible désert Estacado où plus jamais d'eau. Cheval et Bob devenus sans force ; eux avoir grande soif comme Mississipi. Puis Bob tomber du cheval et cheval courir tout seul. Puis Bob mourir petit à petit de soif, puis Massa Charlie lui donner le sang dans la bouche. Ô Massa, sauver Massa Bern' et Bob aimer Massa Charlie gros comme le monde, gros comme la terre.

C'était là un désir que je n'avais guère l'espoir de pouvoir réaliser. La confiance que ce nègre mettait en moi était émouvante et je n'avais pas le cœur de le désillusionner.

– La compagnie était-elle nombreuse ?

– Oui, Massa. Neuf hommes et Bob.

– Où se dirigeaient-ils ?

– Bob toujours marcher derrière, il pas savoir ce que dire Massas.

– Je vois que tu as un couteau et un sabre. Est-ce que tous les autres étaient armés ?

– Pas beaucoup canons, mais beaucoup carabines, fusils, couteaux, pistolets et revolvers.

– Qui était votre guide ?

– Massa Williams.

– Tâche de te rappeler où ils allaient quand tu es tombé du cheval.

– Bob pas savoir. Par ici... Non, par là...

– Quand était-ce ? À quelle heure de la journée ?

– Le soir tout près et... Ah ! maintenant Bob savoir : Massa Bern' marcher dans le soleil quand Bob tombé du cheval.

– Parfait. Es-tu capable de marcher ?

– Bob courir comme cerf. Sang y a bon médicament pour soif.

En effet, cette étrange boisson m'avait, moi aussi si bien rafraîchi que je ne sentais plus la fièvre. Le petit Sam m'avait rejoint et la même métamorphose semblait s'être opérée dans sa personne. Nul n'aurait reconnu en lui la pauvre loque humaine qui mourait de soif quelques minutes auparavant.

La caravane dont faisait partie Bernard Marshall devait se trouver également à bout de forces, sans quoi le brave jeune homme n'aurait pas abandonné son fidèle serviteur. Il n'était pas impossible que la soif et la fièvre eussent à tel point obscurci son esprit qu'il ne fût capable d'enchaîner ses pensées. La dernière indication de Bob me laissait supposer que la caravane s'était dirigée vers l'ouest. Mais comment l'atteindre, comment lui porter secours, alors que nous-mêmes avions tant besoin de secours et que nos montures étaient inutilisables ?

Je cherchais une solution, mais je n'en trouvai aucune qui fût satisfaisante. Je savais cependant que la caravane ne devait

pas être très éloignée, mais, étant donnée l'absence totale de traces, je ne voyais guère comment la retrouver.

Je me tournai vers Sam :

– Reste avec les chevaux, peut-être que le repos leur redonnera des forces et qu'ils pourront ensuite continuer la route au moins pendant un mille. Si je ne suis pas de retour dans deux heures, tu suivras ma trace.

– Bien, Charlie, mais je te préviens que tu n'iras pas bien loin, car une gorgée de sang de coyote n'est pas une réserve inépuisable.

Depuis que tant de dangers nous avaient réunis, nous avions adopté le tutoiement, en vieux amis que nous étions.

Je me mis en devoir d'inspecter attentivement le sol et finis par constater que les traces laissées par Bob jusqu'à l'endroit où il s'était effondré se dirigeaient vers le nord. Je les suivis, et, au bout de dix minutes, je me trouvai devant une piste de dix chevaux allant de l'est à l'ouest. C'était là que le nègre, complètement épuisé, était tombé de son cheval sans que ses compagnons s'en fussent aperçus. Il est possible, d'ailleurs, qu'il se trouvât assez loin derrière eux. Je suivis encore la piste, ce qui me permit de faire une nouvelle constatation : toutes les bêtes étaient fourbues ; elles s'arrêtaient de temps en temps et traînaient si péniblement leurs jambes qu'au lieu d'empreintes nettes elles avaient laissé de longues traînées.

Cette circonstance précisait la piste, de sorte que je pus la suivre vite et sans le moindre effort. Je dis « vite » et, en effet, j'avançai rapidement, bien qu'aujourd'hui encore j'ignore moi-même si c'est cette étrange boisson, ou mon inquiétude pour le sort de Bernard Marshall, qui m'avait si subitement rendu des forces.

Je parcourus ainsi un mille et j'aperçus quelques cactus si desséchés que leurs feuilles étaient complètement jaunies. Ils

croissaient par bouquets, d'abord espacés, puis de plus en plus nombreux, pour former enfin une sorte de massif dense, qui s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon.

Naturellement, la piste ne s'engageait pas dans cette forêt dangereuse, elle semblait la contourner. Je continuai à la suivre, mais, soudain, une idée me vint à l'esprit, qui me fit m'arrêter net et qui me remplit de nouvelles forces.

Dans les vallées de Floride où la chaleur est si torride qu'elle absorbe l'eau jusqu'à la dernière goutte, condamnant hommes et bêtes à périr de soif, dans cette contrée où la terre ressemble à du plomb fondu, le ciel à du fer rouge, et où on chercherait en vain le moindre nuage, les hommes mettent parfois le feu aux champs de cactus desséchés et, par une sorte de miracle, la pluie ne tarde pas à tomber. Moi-même, j'avais pu observer ce phénomène à deux reprises, et quiconque est initié aux forces mystérieuses de la nature peut comprendre ce miracle, sans pouvoir en donner une explication scientifique rigoureuse.

C'est à cela que je pensais en ce moment. À peine cette idée avait-elle surgi dans mon esprit que déjà je m'agenouillais près des cactus afin d'en couper avec mon couteau les parties les plus sèches pour les enflammer. Quelques minutes plus tard, un feu joyeux crépitait dont les flammes léchèrent d'abord doucement les arbustes les plus proches, mais qui, bientôt, se mua en une mer de feu qui s'étendait à perte de vue.

J'avais déjà assisté à de nombreux incendies de Prairie, mais aucun n'était comparable avec cet enfer de la forêt de cactus en flammes où, un à un, les arbustes s'enflammaient avec des détonations de fusils et où des débris, étaient projetés en l'air, enflammés comme des feux d'artifice. Les flammes semblaient monter jusqu'au ciel et, au-dessus d'elles, vibrait un tourbillon de nuées ardentes semé d'éclats de cactus qui semblaient des flèches incandescentes. Le sol tremblait littérale-

ment sous mes pieds et l'air était âcre de fumée comme sur un champ de bataille.

C'était, en l'occurrence, le meilleur moyen dont je disposais pour porter, tant bien que mal, secours à Bernard Marshall et à ses compagnons. Je revins sur mes pas le cœur plein d'espoir et avec tant d'allégresse qu'il ne m'aurait pas fallu plus d'une demi-heure pour rejoindre Sam ; mais, à mi-chemin, je rencontrai, venant au-devant de moi, Sam, Bob et les deux chevaux qui avaient repris quelques forces.

– Mille tonnerres, Charlie, que se passe-t-il ? J'ai pensé d'abord que c'était un tremblement de terre, mais maintenant il me semble que c'est le sable qui a pris feu.

– Pas le sable, Sam, mais les cactus qui poussent là en quantité !

– Mais, comment le feu a-t-il pu éclater ici, je ne suppose pas que ce soit toi qui l'ai mis ?

– Et pourquoi pas ?

– C'est toi, donc ? Ça, par exemple ! Et pourquoi diable ?

– Pour faire tomber de la pluie.

– Pour faire tomber de la pluie ? Ne m'en veuille pas, Charlie, mais j'ai l'impression que tu as l'esprit dérangé.

– Tu ne sais donc pas que, chez certaines tribus sauvages, les gens à l'esprit dérangé passent pour être les plus intelligents et jouissent du respect général ?

– Tu prétends donc te faire passer pour un être intelligent et m'inspirer du respect avec ces bêtises. Tu ne sens donc pas que la chaleur s'est encore accrue ?

– C'est précisément parce que la chaleur s'est accrue que l'air se chargera d'électricité.

– Que veux-tu que je fasse de ton électricité ? Ça ne se mange pas et ça ne se boit pas. Après tout, je ne sais même pas ce que c'est au juste.

– Tu ne tarderas pas à en avoir une manifestation, car nous allons avoir un bel orage avec des coups de tonnerre.

– Assez, mon pauvre Charlie, tais-toi ! Tu es tout à fait toqué.

Il me regarda d'un air si compatissant que je compris qu'il ne plaisantait pas. Je m'empressai donc de lui expliquer plus clairement mon idée.

– Tu vois ces vapeurs qui s'amassent dans l'air ?

– Ma foi, Charlie, tu n'es pas aussi bête que je le pensais.

– Elles vont former un nuage qui ne manquera pas de se résoudre en pluie.

– Charlie, si ce que tu dis là est vrai, alors, je ne suis qu'un âne et toi le garçon le plus intelligent des États-Unis, que dis-je, du monde !

– N'exagérons pas, Sam. J'ai pu observer ce moyen de provoquer la pluie, en Floride, et je n'ai fait, en somme, que l'imiter. J'ai pensé, en effet, qu'une petite averse nous ferait du bien. Regarde : voilà déjà les nuages. Je parie que, quand tous les cactus seront brûlés, l'eau commencera à tomber. Et, si tu ne me crois pas, jette un coup d'œil sur ta Tony qui agite son bout de queue et dilate ses narines. Mon mustang, lui aussi, sent l'approche de la pluie qui, cependant, sera circonscrite à peu près à l'emplacement de la forêt de cactus. Aussi, pressons-nous pour arriver à temps.

Nous nous élançâmes aussi vite que nous pûmes. Nos montures trottaient de leur mieux et l'instinct qui leur faisait pressentir la proximité de l'eau bienfaisante décuplait leurs forces.

Ma prédiction ne tarda pas à se réaliser. Au bout d'une heure, le petit nuage s'était étalé à l'horizon, si bien qu'il recouvrait presque entièrement le ciel d'un épais voile noir. Puis, soudain, il creva en précipitant sur la terre une masse d'eau qui semblait s'échapper d'un récipient énorme, subitement renversé. La pluie s'abattit sur nous avec une telle force, qu'il nous semblait que des coups de poings pleuvaient sur nos épaules et, en l'espace d'une minute, nous étions trempés jusqu'aux os, comme si nous venions de traverser un fleuve à la nage. Immobiles, les deux chevaux offraient avec des hennissements joyeux leurs corps épuisés à l'averse bienfaisante. Puis ils se mirent à hennir et à ruer de contentement. Nous pûmes constater qu'ils avaient complètement récupéré leurs forces. Nous-mêmes, nous sentions un doux bien-être nous envahir. Nous dépliâmes nos couvertures pour recueillir un peu du précieux liquide et nous conservâmes soigneusement dans des outres ce que nous ne pûmes absorber.

Celui qui se réjouit le plus de cette ondée fut encore le nègre Bob. Il bondissait et exécutait une véritable danse sauvage pour manifester sa joie. Son visage se contractait en grimaces bizarres, il riait en ouvrant toute grande sa bouche et en découvrant ses dents blanches qui contrastaient étrangement avec la couleur de son visage.

– Massa, Massa, de l'eau, de la belle eau, de la bonne eau, beaucoup de l'eau ! Y a bon, Massa ! Alors Bob être sain, Bob être fort. De nouveau Bob beaucoup courir, bien courir, bien conduire cheval jusqu'à Californie. Lui porter beaucoup d'eau à Massa Bern'.

– Tu as raison, car je ne crois pas qu'il se soit très éloigné de cette forêt de cactus. Mais bois donc, la pluie ne va pas durer longtemps.

Il ramassa son chapeau à larges bords qui était tombé par terre, le retourna pour l'emplir d'eau. Puis, écartant si largement les lèvres d'une oreille à l'autre, que sa bouche semblait un

véritable précipice, il renversa la tête et se mit à verser à grands flots l'eau dans son gosier. Il claqua la langue :

– Ah ! y a bon, Massa, y a bon ! Bob encore boire beaucoup de l'eau !

De nouveau, il tendit son chapeau, mais bientôt la déception se peignit sur son visage.

– Finie, la pluie, l'eau rester en haut.

En effet, les derniers coups de tonnerre avaient résonné et la pluie s'arrêta aussi subitement qu'elle avait commencé à tomber. Mais nous étions suffisamment rafraîchis. De plus, nos outres étaient pleines à craquer.

– Maintenant restaurons-nous un peu, dis-je, puis nous continuerons la route pour retrouver Marshall.

Le repas ne dura pas plus de quelques minutes. Il consistait en un morceau de viande de buffle séchée. Nous remontâmes aussitôt à cheval et nous nous dirigeâmes vers l'ouest. Bob se révéla un très bon coureur, car il nous suivait, à pied, sans trop de peine.

Bien que la piste ait été complètement effacée par la pluie, je marchais en tête sans hésitation, car j'étais sûr de la direction prise par la caravane. Bientôt, j'aperçus par terre une calebasse, qui avait, sans doute, glissé des mains d'un des voyageurs.

La forêt de cactus était plus étendue que je ne l'avais supposé, car l'espace portant les traces de l'incendie était interminable. Cela me consola : ainsi la caravane avait, sans doute, profité des bienfaits de la pluie. Nous arrivâmes enfin à la lisière de la forêt brûlée. J'aperçus au loin une tache sombre où il me sembla distinguer vaguement le contour d'hommes et d'animaux. Je pris ma longue-vue et comptai neuf hommes et dix chevaux. Huit hommes étaient assis sur le sol. Le neuvième était à cheval, il semblait se séparer du groupe et se diriger au

galop dans notre direction. Soudain, il parut nous apercevoir et arrêta son cheval. En le fixant plus attentivement, je reconnus Bernard Marshall.

*
* *

Je devinai ce qui se passait. La chaleur l'ayant plongé dans une torpeur complète, il ne s'était pas aperçu de la disparition de son serviteur, mais la pluie, qui avait rafraîchi son corps, avait également ranimé son esprit et il avait compris que son devoir était d'aller à la recherche de Bob. Le deuxième cheval, qui était attaché à sa bride, confirmait mes suppositions. Le fait que ses compagnons le laissaient partir seul me disposa peu amicalement à leur égard. J'aurais juré que cette compagnie se composait uniquement de cette catégorie de Yankees pour qui la vie d'un nègre n'a aucun prix, à moins qu'il ne s'agisse de leur propre serviteur.

Bernard Marshall, après avoir examiné de loin notre groupe, lança quelques mots à ses compagnons, qui se trouvèrent en un clin d'œil sur leurs chevaux, les armes à la main.

– Cours devant, Bob ! va nous annoncer.

Il accéléra sa course et nous le suivîmes d'un bon train. Dès que Marshall eut reconnu son nègre, ses craintes se dissipèrent. Ses compagnons sautèrent à terre et tous nous attendirent avec une attitude pacifique. Nous ne laissâmes à Bob qu'une avance insignifiante et pûmes même entendre les paroles avec lesquelles il nous annonçait au jeune homme.

– Pas tirer, Massa, pas faire mal, les Massas ils bons Massas, beaux Massas. Massa Charlie tuer seulement Peau-Rouge mais pas blanc ni noir.

– Charlie, est-ce possible ? s'écria le jeune homme.

Il en croyait à peine ses oreilles et ses yeux, car, dans sa ville, j'avais une tenue un peu différente de celle que j'arborais dans la savane. Mon visage, toujours rasé de frais, était méconnaissable sous une barbe broussailleuse et, comme c'était la première fois qu'il me voyait ainsi, j'aurais eu mauvaise grâce de lui en vouloir de ne pas m'avoir reconnu tout de suite.

Mais lorsque je ne fus plus éloigné de lui que d'une cinquantaine de mètres, il put vérifier la déclaration de Bob. En un clin d'œil, il se trouva auprès de moi et, avant même de descendre de cheval, me tendit la main.

– C'est donc vous, Charlie ? Quelle surprise ! Je pensais que vous étiez allé à Fort-Benton et, de là, dans les montagnes couvertes de neige. Comment se fait-il que je vous trouve ici dans le Sud ?

– Je suis déjà de retour de mon voyage. Je n'y suis pas resté longtemps, car le pays est un peu frais. Je ne pourrais pas en dire autant de cet Estacado. Mais ne voudriez-vous pas me présenter à vos compagnons ?

– Bien sûr, bien sûr, Charlie. Je ne sais comment vous exprimer ma joie de vous rencontrer ici. On m'offrirait une fortune que je ne serais pas plus content. Descendez de cheval et approchez-vous.

Il me présenta aux autres membres de la caravane en les nommant un à un : Tous m'assaillirent de mille et une questions, auxquelles je répondis de mon mieux. Ainsi que je l'avais supposé, c'étaient tous des Yankees, cinq agents d'un comptoir de fourrures bien armés et équipés, et trois marchands si hérissés d'armes qu'on voyait tout de suite que ce n'étaient pas des hommes de l'Ouest.

Cependant, je trouvais que les premiers avaient l'air de ces aventuriers qui s'en vont dans le Wild-West avec la ferme décision de faire fortune par tous les moyens. Le plus âgé, un nom-

mé Williams, le chef de la caravane, me fit un effet peu engageant. Il interrompit les questions que Bernard me posait pour m'interroger à son tour. Le petit Sam ne semblait pas du tout lui en imposer et il ne daigna pas lui adresser la parole.

– Nous savons maintenant à peu près qui vous êtes et d'où vous venez. Il ne nous reste plus qu'à apprendre où vous allez.

– Nous nous rendons au Paso-del-Norte, à moins que nous ne trouvions de l'occupation ailleurs.

Je ne jugeai pas indiqué de le mettre davantage au courant de nos affaires.

– Et en quoi consiste au juste votre occupation ?

– À étudier un peu le monde.

– Si ce n'est que ça, vous ne risquez pas de vous fatiguer beaucoup et, si vous pouvez vous permettre d'exercer un tel métier, c'est que vous êtes sans doute un homme aisé et peut-être même très riche. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder vos armes.

Inutile de dire que le bonhomme se trompait grossièrement, car, en dehors de ces armes, je ne possédais que quelques objets de valeur que j'avais d'ailleurs laissés à la maison.

Les manières de cet homme me déplurent fort ; il avait un regard rusé et ironique et, en parlant de mes prétendues richesses, sa voix avait pris un ton presque haineux. Malgré l'air bonhomme qu'il voulait se donner, il ne m'inspirait pas confiance. Je décidai de le tenir à l'œil et répondis évasivement :

– Que je sois pauvre ou riche, cela a si peu d'importance dans l'Estacado, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

– Vous avez tout à fait raison, monsieur. Pas plus tard qu'il y a une demi-heure, nous étions à demi morts de soif, et, si un miracle ne s'était pas produit, toutes les richesses du monde ne nous auraient servi à rien.

– De quel miracle parlez-vous ?

– De la pluie, parbleu. La pluie ne vous a donc pas surpris, vous aussi ?

– Surpris, c'est une façon de parler, car c'est nous qui l'avons provoquée.

– Vous l'avez provoquée ? Que voulez-vous dire par là ?

– Tout simplement que nous étions tout comme vous, à moitié morts de soif, et que nous avons pensé que, pour échapper à la mort, il ne nous restait qu'à créer des nuages, des éclairs et du tonnerre.

– Eh ! dites donc, est-ce que vous nous prenez pour des imbéciles ? Vous voulez peut-être nous faire accroire que vous êtes magicien. Si vous continuez à vous moquer de nous, je ne réponds pas de votre peau.

– Je ne me serais pas permis de vous prendre pour des imbéciles comme vous dites, et il n'est pas dans mes intentions de me faire passer pour un magicien, mais je voudrais savoir si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous nous joignions à votre groupe.

– Aucun, d'autant plus que vous semblez être un bon ami de M. Marshall. Mais comment se fait-il que vous vous soyez hasardés à deux dans le Llano Estacado ?

Toujours sur mes gardes, je préférais ne pas répondre franchement et me présenter comme un homme imprudent et inexpérimenté.

– À vous entendre, il y aurait du danger à passer par ici ? Pourtant la route est bien indiquée par les jalons. On n'a qu'à les suivre, c'est simple comme bonjour.

– Simple comme bonjour ! Vous n'avez donc jamais entendu parler des *stakemen* ?

– Non, qui est-ce ?

– Ah ! voilà ! Maintenant je comprends votre courage. Je ferais peut-être même mieux de ne pas prononcer leur nom, car le proverbe dit que quand on parle du loup on en voit la queue. Mais je ne peux pas me retenir de vous dire que vous vous êtes risqués dans une entreprise peu banale. Pour s'aventurer à deux dans l'Estacado, il faut être au moins un Old Firehand, un Old Shatterhand ou encore un Sans-Ears, cet homme rusé qui est la terreur des Peaux-Rouges. Avez-vous jamais entendu parler de ces gens ?

– C'est possible, je ne me le rappelle plus. Combien de temps nous faudra-t-il encore pour sortir de l'Estacado ?

– Deux journées de marche.

– Naturellement nous nous trouvons sur le bon chemin.

– Bien sûr, quelle question !

– C'est parce que j'avais l'impression que ces jalons avaient subitement changé de direction et qu'au lieu de se diriger vers le sud-est ils vont vers le sud-ouest.

– Oui, à vous cela peut faire cette impression, mais pas à moi, un vieux routier, qui ai l'habitude de cette région. Je connais l'Estacado comme ma poche.

Mes soupçons allaient croissant. Si cet homme connaissait le désert, il aurait dû s'apercevoir qu'il avait dévié du bon chemin. Je décidai de savoir exactement ce qu'il en était.

– C'est tout de même curieux que votre comptoir vous ait envoyé si loin dans le Sud. Il me semble que les fourrures s'achètent surtout dans le Nord.

– Vous êtes admirablement bien renseigné. Mais une maison de fourrures fait aussi le commerce des peaux. Sans parler des ours, des ratons, de l'opossum et autres bêtes à fourrure qui

se rencontrent par ici en quantité, nous sommes venus dans cette région pour acheter un millier de peaux de buffles.

– Tiens, j'aurais cru qu'il était beaucoup plus facile de se procurer tout cela dans le Nord. D'autant plus qu'en votre qualité d'agents de comptoir de fourrures vous n'avez pas à redouter les Indiens. On m'a dit, en effet, que les agents reçoivent de leur compagnie une lettre qui est un véritable talisman contre les attaques hostiles des Peaux-Rouges. Est-ce vrai ?

– Tout à fait, non seulement les Indiens ne nous considèrent pas comme des ennemis, mais encore nous pouvons compter sur leur secours.

– Ainsi vous êtes porteur d'une de ces lettres ?

– Bien sûr. Il me suffit d'en montrer le sceau et n'importe quel Indien me doit aide et assistance.

– Vous, excitez ma curiosité. Montrez-moi donc ce fameux sceau.

Je remarquai qu'il cherchait à dissimuler sa confusion sous une expression d'indignation.

– Ça, par exemple ! Comme si on pouvait montrer ces choses-là à n'importe qui. Ces lettres sont naturellement confidentielles et je n'ai le droit de les montrer qu'aux Indiens.

– Je n'ai pas demandé à voir le contenu de ces lettres, mais seulement le sceau. Ainsi je vois que vous n'avez aucun moyen de prouver qui vous êtes à un Blanc.

– Si, j'ai un moyen : mes armes. Tenez-le-vous pour dit.

Je fis semblant d'être intimidé par cette menace et me tus en simulant de mon mieux un extrême embarras. Le petit Sam ne me regardait pas, sans doute de peur de se trahir. Il fixait Tony d'un air qui était pour moi très éloquent. Je me tournai vers Marshall :

– Bob m'a raconté vos malheurs, Bernard. Je sais pourquoi vous avez entrepris ce voyage. N'avez-vous pas trouvé la moindre trace du criminel qui vous a privé de votre père et de votre fortune ?

– Pas la moindre. Sans doute ne s'agit-il pas d'un malfaiteur individuel, mais d'une bande organisée.

– Où se trouve Allan à l'heure actuelle ?

– À San-Francisco. Du moins, ses dernières lettres étaient expédiées de cette ville.

– Dans ce cas, vous n'aurez pas de peine à le trouver. Comptez-vous continuer votre route aujourd'hui ou préférez-vous camper ici pour la nuit ?

– Je crois qu'il est préférable de nous reposer ici.

– C'est bien, je vais desseller mon cheval.

Je me levai, déharnachai mon mustang et lui donnai une poignée de grains de maïs. Sam fit de même pour sa jument. Ce faisant, nous nous gardions bien d'échanger la moindre parole.

C'eût été d'ailleurs superflu, car, sans parler, nous nous comprenions parfaitement. Deux chasseurs qui restent ensemble pendant de longues semaines savent lire dans les pensées l'un de l'autre. J'évitai également de parler à Marshall. Ainsi le reste de la journée s'écoula en conversations banales. Lorsque la nuit tomba, je me tournai vers Williams :

– Désignez les sentinelles, dis-je, nous sommes fatigués, nous voudrions déjà dormir.

Il se rendit à mon désir et je pus constater que, pour les sentinelles doubles, il évitait de me réunir soit avec Sam, soit avec Marshall.

– Installez-vous pour dormir au milieu d'eux, chuchotai-je à Marshall.

Celui-ci me dévisagea, surpris de cette recommandation mystérieuse, mais s'exécuta sans demander d'explications.

Comme nous n'avions plus de fourrage pour les chevaux, ils durent dormir l'estomac vide. Je m'étendis par terre, tandis que les autres formaient un cercle autour de mon mustang dont le corps me servait d'oreiller. Quant à mes compagnons, c'est leurs selles qui leur en tenaient lieu. J'avais d'excellentes raisons pour ne pas suivre cette habitude. Sam comprit mes pensées et, de lui-même, il s'installa au milieu des voyageurs, de sorte que ceux-ci ne puissent se concerter que pendant leur tour de garde.

Les étoiles apparurent dans le ciel, mais, sans doute par suite de la pluie, une légère brume voilait leur éclat, de sorte que la clarté n'était pas aussi nette que les autres soirs. La première garde était montée par deux commerçants. Aucun incident ne se produisit jusqu'à la relève. Vint alors le tour de Williams, qui s'était choisi comme partenaire le plus jeune parmi les voyageurs. Ni l'un ni l'autre ne dormait encore. Ils se levèrent et chacun d'eux commença à contourner le camp du côté qui lui était assigné. Je les suivis du regard jusqu'à l'endroit où ils devaient se rencontrer. Là, ils se trouvaient à proximité du cheval qui appartenait à Bob ; c'était là une circonstance plutôt favorable à mon dessein, car il était peu probable que le nègre possédât une monture de race, à flair particulièrement développé. Je ne pus me rendre compte si les deux hommes se concertaient à ce moment. En tout cas, il me sembla bien percevoir un murmure venant de leur côté. Mon long séjour dans la savane avait affiné mon ouïe.

Je commençai à ramper précautionneusement dans la direction du cheval. C'était une bête encore plus inoffensive que je ne le pensais, car elle ne trahit pas mon approche par le

moindre hennissement. Je parvins à glisser si près d'elle que je n'avais plus à craindre d'être découvert par les hommes.

À ce moment précis, Williams arrivait de son côté et le jeune homme de l'autre. Lorsqu'ils furent face à face, j'entendis ces mots :

– Occupe-toi de lui, moi je me charge du nègre.

C'était Williams qui avait prononcé ces paroles. Lorsqu'ils revinrent à nouveau au même endroit, j'entendis encore :

– Naturellement, eux aussi.

J'avais l'impression que l'autre avait posé une question concernant Sam et moi. À leur rencontre suivante, près de moi, Williams dit :

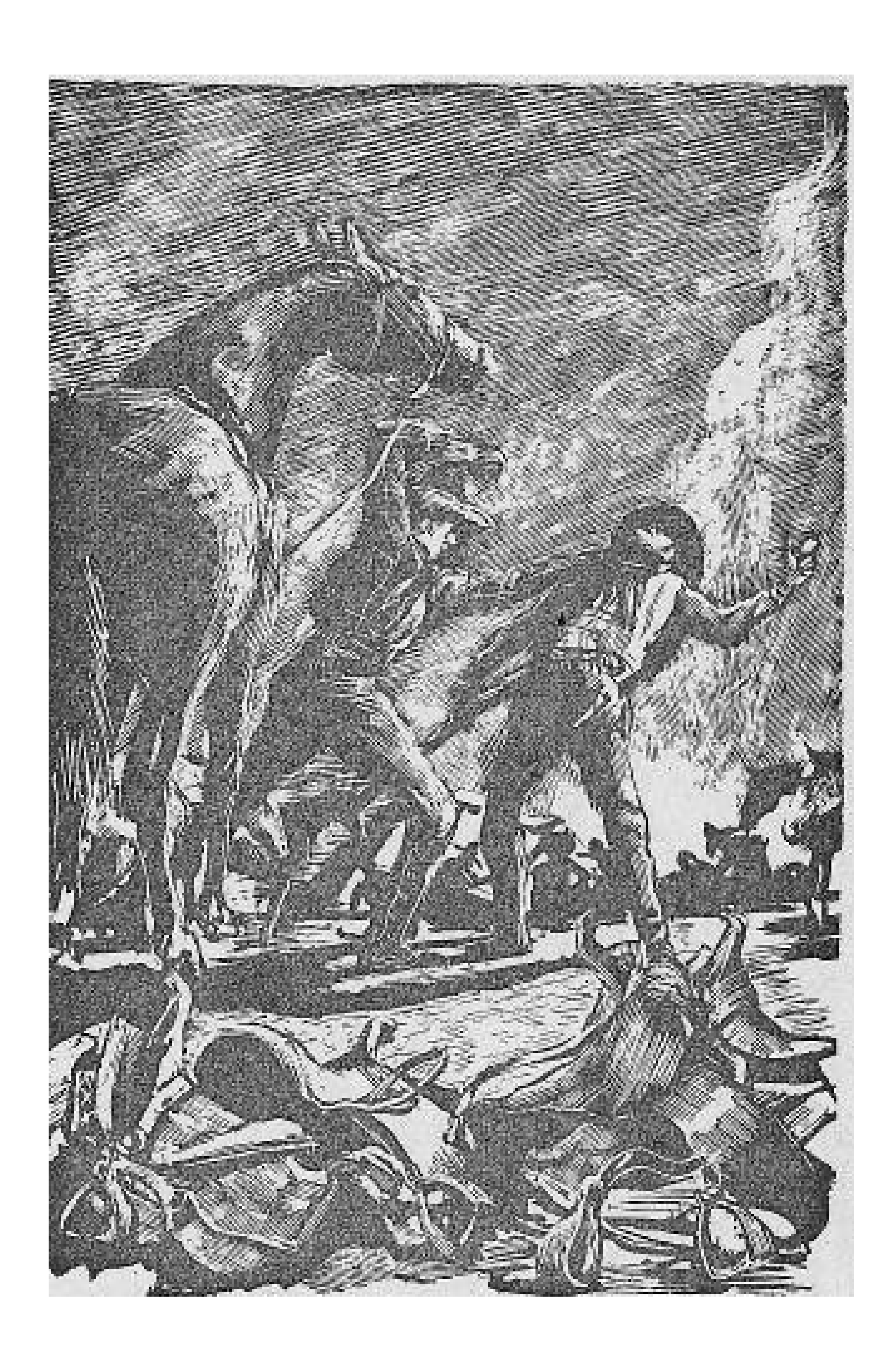
– Ce n'est pas une affaire, l'un est petit et l'autre... ça sera pendant qu'il dormira.

Il était évident que le petit était Sam et l'autre moi-même. Il était clair qu'ils voulaient nous supprimer. Cependant je ne comprenais pas encore la raison qui les poussait à agir ainsi. Comme, une fois de plus, les deux sentinelles se trouvaient l'une en face de l'autre, j'entendis nettement ces mots :

– Tous les trois.

C'était sans doute la réponse à une question posée de l'autre côté et qui concernait les trois commerçants. Probablement, le jeune homme désirait savoir si les trois commerçants devaient partager notre sort. Ainsi, ils voulaient nous attaquer cinq contre cinq. La manière dont cela se passerait était facile à prévoir : ils nous égorgeraient tranquillement sans risquer la moindre égratignure. Je me félicitai d'avoir eu l'idée de les espionner. À nouveau, les deux bandits se rejoignaient.

– Pas une minute plus tôt... et ce sera fini, dit Williams.



Ainsi, cette intéressante conversation était terminée et il était facile de deviner qu'il était question du moment où le forfait devait être commis. Mais quel était ce moment ? En tout cas, pendant notre sommeil. Cette nuit même ou le lendemain ? De toute façon, il était prudent de se tenir prêt tout de suite et, comme les deux malfaiteurs avaient au moins encore un quart d'heure à monter la garde, il n'était pas trop tard pour prévenir le pire.

Je me tenais prêt à bondir. Cette fois, en se rencontrant, ils n'échangèrent pas une parole. Ils se détournèrent tous deux en même temps et, à peine Williams était-il passé devant moi que je me précipitai sur lui, lui saisis la gorge de ma main gauche, de sorte qu'il ne put émettre un son, tandis que, de ma main droite, je lui assenai un tel coup sur la tempe qu'il s'effondra sans murmurer.

Je continuai à effectuer sa ronde à sa place et rencontrai à l'endroit voulu son partenaire. Celui-ci ne se doutait de rien et dans l'obscurité me prenait pour Williams. L'attaquant de face, je le pris par la gorge et le terrassai à son tour. Les deux compères en avaient bien pour dix minutes à rester ainsi sans connaissance.

Je me dirigeai rapidement vers le groupe des dormeurs. Seuls, Sam et Bernard veillaient. Ce dernier avait été si impressionné par mon avertissement qu'il n'avait pu fermer l'œil.

Je détachai mon lasso que je portai autour de mes reins et Sam imita mon exemple.

– Les trois agents, dis-je. – Puis, en élevant la voix : – Eh ! debout, tous !

En une seconde, tous furent sur pied, y compris le nègre, mais, aussitôt, les nœuds coulants de nos lassos emprisonnèrent les bras et le torse de deux des agents et nous serrâmes nos courroies si fortement que l'effort le plus prodigieux n'aurait pu

les relâcher. Sans réaliser la situation, mais mû par la seule intuition, Bernard se jeta sur le troisième, qu'il ligota à notre exemple. Tout cela se passa si rapidement, que nous avions déjà terminé notre travail quand un des trois marchands, se rendant seulement compte de ce qui se pesait, saisit son fusil.

– Nous sommes trahis. Aux armes !

Sam partit d'un rire sonore.

– Laisse donc ton joujou tranquille, mon garçon, et regarde un peu si vous avez bien votre capsule d'allumage, toi et ton ami, hihihihi...

Ce rusé Sam avait, pendant mon absence, rendu les armes de nos compagnons inutilisables. Une preuve de plus de la parfaite compréhension qui existait entre nous sans l'intermédiaire du langage.

– N'ayez crainte, dis-je pour les rassurer. Il ne vous arrivera rien de mal. Ces hommes là voulaient nous égorger tous, c'est pourquoi nous avons jugé utile de les réduire à l'impuissance.

Malgré l'obscurité, je pus lire sur leur visage un effroi sans borne. Bob, lui aussi, s'approcha de nous, en proie à une vive anxiété.

– Massa, coquins vouloir tuer Bob aussi.

– Oui, toi aussi.

– Alors Massa les planter bien haut sur les poteaux de torture.

Les prisonniers gardaient le silence. Sans doute comptaient-ils sur le secours des sentinelles.

– Bob, va là-bas, tu trouveras Williams et l'autre par terre, apporte-les ici.

– Eux déjà morts ? demanda le nègre.

– Non, mais ils sont sans connaissance.

– Bob courir tout de suite.

Le géant noir nous apporta l'un après l'autre, sur ses larges épaules, les deux misérables et les jeta par terre. Nous les ligotâmes prestement. Enfin, nous pûmes parler et je mis les trois marchands au courant de la situation. Ils entrèrent dans une colère terrible et réclamèrent la mise à mort immédiate des malfaiteurs. Je dus déployer toute mon éloquence pour les persuader de n'en rien faire.

– La savane a aussi ses lois. S'ils nous avaient attaqués, nous aurions eu le droit de nous défendre, quitte à les supprimer, mais, étant donnée la situation, nous ne pouvons pas les tuer sans les entendre. Formons un tribunal.

– Oh ! oui, oui, un tribunal, s'écria le nègre que la perspective de cette petite mise en scène réjouissait déjà. Et après Bob pendre tous les cinq.

– Rien ne presse, dis-je, nous n'avons pas de feu et nous attendrons le matin. Nous sommes sept. Cinq peuvent donc dormir tranquillement pendant que les deux autres monteront la garde. Les prisonniers ne nous échapperont pas.

J'eus quelque peine à faire triompher mon opinion, mais je parvins finalement à convaincre mes compagnons. Cinq se couchèrent, tandis que j'assurai la surveillance en compagnie d'un des marchands. Nous fûmes relayés au bout d'une heure. Sam se chargea de la dernière garde, seul, car l'aube commençait à poindre et une paire d'yeux suffisait amplement.

Pendant toute la nuit, les prisonniers se tinrent bien tranquilles. Mais, lorsque nous nous levâmes, je constatai que Williams et son acolyte avaient repris leurs esprits. Après le déjeuner, nous pûmes enfin tenir conseil. Sam me fit signe et dit en me désignant :

– Voici notre shérif, il va constituer le tribunal.

– Non, Sam, je ne tiens pas à assumer la présidence de cette séance. Je préfère que tu t'en charges.

– Quoi ? Ce n'est pas mal ! Sam Hawerfield transformé en shérif ? Non, mon cher, un romancier sera beaucoup mieux dans ce rôle.

– Je ne suis pas citoyen des États-Unis et mes droits de citoyen de la savane sont beaucoup plus récents que les tiens. Si tu refuses, c'est Bob que nous nommerons.

– Bob ? Un shérif noir ? Non, j'accepte plutôt cette fonction pour moi-même, puisque tu sembles résolu à la refuser.

Son attitude et son air grave prouvaient qu'il prenait sa mission très au sérieux ; la séance promettait d'être aussi solennelle et digne que dans un pays civilisé.

– Prenez place, messieurs. Toi, Bob… tu seras mon constable. Vous autres serez les échevins.

Bob porta la main à son épée et chercha à prendre une contenance aussi digne que possible.

– Constable, enlevez les liens des prisonniers, car nous sommes dans un pays libre, où même les meurtriers se présentent devant le jury, le corps sans entraves.

– Mais eux s'enfuir…, risqua le nègre.

– Exécutez mes ordres, fit Sans-Ears d'un ton autoritaire. Aucun de ces accusés ne cherchera à s'enfuir, car nous avons confisqué leurs armes et, à la moindre tentative d'évasion, ils sont sûrs de recevoir une balle dans la peau.

Libérés de leurs liens, les prisonniers se redressèrent toujours en silence. Nous étions tous armés et, en effet, toute évasion était impossible.

– Tu prétends t'appeler Williams, dit Sam. Est-ce ton véritable nom ?

D'un air maussade, l'interpellé grommela :

– Je ne vous répondrai pas. C'est vous qui êtes des criminels. C'est vous qui nous avez attaqués. C'est vous qui devriez être jugés.

– Tu es libre de ne pas me répondre si tu crois cela plus intelligent, mais je te préviens que le silence sera considéré comme un aveu. Ainsi, tu es agent d'un comptoir de fourrures ? Est-ce bien vrai ?

– Oui.

– Prouve-le. Fais voir tes papiers.

– Je n'en ai pas.

– C'est bien. Cela me suffit. Je sais ce que je dois en penser. Veux-tu me répéter maintenant les paroles que tu as échangées avec ton compagnon pendant que tu montais la garde ?

– Je n'ai rien dit du tout.

– Cet honorable gentleman que voici vous a écoutés et a très bien entendu ce que vous disiez. Il paraît que vous n'êtes pas de véritables hommes de l'Ouest, car un habitué de la savane s'y serait pris d'une manière un peu plus intelligente.

– Je ne suis pas un homme de l'Ouest ! En voilà assez de cette comédie. Je vais vous prouver que vous ne me faites pas peur. En somme, qui êtes-vous ? Des novices, des greenhorns qui attaquent l'adversaire pendant son sommeil pour l'assassiner et s'emparer de son bien.

– Ne t'énerve pas inutilement, mon garçon, je vais t'apprendre quels sont les greenhorns qui te font l'honneur de te juger. Tu as pu te rendre compte par toi-même de l'adresse avec

laquelle ce gentleman sait, de son seul poing, mettre hors de combat son adversaire, sans que personne s'en aperçoive. Tu devrais savoir que, dans toute la savane, il n'y en a qu'un seul qui en soit capable : celui-là, c'est Old Shatterhand. Et maintenant, regarde-moi un peu. Tu as peut-être entendu aussi parler de Sans-Ears, que les Navajos ont jadis privé de ses oreilles. Maintenant, tu sais qui sont ces deux greenhorns qui se sont aventurés seuls dans le Llano Estacado. Et maintenant tu sais aussi à qui tu dois la pluie d'hier.

Les regards que les prisonniers nous lancèrent témoignaient de la stupéfaction et de l'effroi dont notre identité les remplissait. Williams fut le premier à se ressaisir.

– Si vous êtes réellement ceux pour qui vous vous donnez, nous espérons que nous ferons l'objet d'un jugement équitable. D'ailleurs, je vais vous dire toute la vérité. Je ne me suis pas toujours appelé Williams ; mais, maintenant, je m'appelle ainsi et je ne crois pas commettre un plus grand crime en m'attribuant ce nom, que vous en vous faisant appeler Old Shatterhand et Sans-Ears. Chacun a bien le droit de se choisir un nom à sa convenance.

– C'est juste, et ce n'est pas ton nom qui fait ici l'objet de l'accusation.

– Vous ne pouvez pas nous accuser non plus de crime, car nous n'en avons pas commis et nous n'avions pas l'intention d'en commettre. À supposer même que notre conversation d'hier soir ait eu pour sujet un meurtre, qui vous dit qu'il s'agissait de vous ?

– Évidemment, vous ne nous avez pas nommés, dit Sam après avoir réfléchi un instant, mais il était clair que vous songiez à nous.

– C'est là une impression, et non une preuve. Or, même dans la savane, le tribunal ne peut sans preuves prononcer une

condamnation. Nous avons accueilli amicalement Old Shatterhand et Sans-Ears et, en guise de remerciements, ils voudraient nous supprimer. Tous les chasseurs de l'Ouest sauront, depuis l'océan jusqu'au Mississipi, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la Rivière des Esclaves, que ces grands chasseurs ont agi comme des criminels.

Je dus reconnaître en moi-même que ce fripon se défendait très habilement. Ses paroles avaient si bien porté que Sam, se laissant prendre au piège, sursauta, indigné.

– On ne pourra jamais dire cela ; car nous ne vous toucherons pas. Vous êtes libres... Si toutefois les autres n'y voient pas d'inconvénient.

– Ils sont libres, puisqu'il paraît qu'ils sont innocents, dirent les trois marchands, qui n'avaient d'ailleurs jamais été très persuadés de la culpabilité de leurs compagnons de voyage.

– Après tout, rien ne prouve en effet qu'ils aient voulu nous tuer, dit Bernard. Qui ils sont et comment ils s'appellent – cela ne nous intéresse pas. De sorte que le mieux que nous ayons à faire est de les acquitter.

Une déception sans borne se peignit sur le visage de Bob. Il s'était réjoui à l'avance à la pensée de pendre les bandits. Pour ma part, j'étais assez satisfait de la tournure que prenaient les événements. Je l'avais même prévue et c'est pourquoi j'avais confié la présidence à Sam. Sans-Ears, qui avait plus d'un tour dans son sac en tant que chasseur de la savane, n'excellait pas dans l'art d'arracher des aveux à un accusé, sous le feu croisé des questions. Je tenais moins à l'exécution de ces cinq hommes qu'à notre propre sécurité. Mais je pensais que Sam méritait une petite leçon pour s'être si facilement laissé duper. Nous n'aurions dû, en effet, accorder que comme une faveur suprême ce qu'il s'était laissé arracher par ruse. Aussi, lorsqu'il se tourna vers moi pour me demander ce que je pensais de sa décision, lui dis-je :

– Sais-tu, Sam, quel avantage ta vieille Tony possède sur toi ?

– Eh bien ?

– C'est qu'il y a de la cervelle sous son crâne.

Sam rougit violemment.

– Que veux-tu ? Je suis un chasseur et non pas un magistrat. D'ailleurs, toi-même tu n'aurais rien pu faire contre ces hommes. Et puis tu n'avais qu'à ne pas me nommer shérif. Voilà. Maintenant il est trop tard.

– Mais je n'ai pas l'intention de te contredire. Dans l'affaire du meurtre projeté, ils sont acquittés, mais il reste, encore une autre accusation.

Je me tournai vers le prétendu agent en fourrures.

– Monsieur, Williams, je veux vous poser maintenant une question et votre réponse décidera de votre sort. Quelle direction faut-il prendre pour gagner le plus vite le Rio-Pecos ?

– Celle de l'ouest.

– Et dans combien de temps peut-on y arriver ?

– En deux jours.

– Sachez que je vous prends pour les *stakemen* contre lesquels vous nous mettiez en garde hier et que je vous accuse d'avoir sciemment mis notre caravane sur une fausse route. Vous allez nous conduire jusqu'au fleuve et, si dans deux jours nous n'y sommes pas, vous recevrez une balle dans la peau, ou, mieux, vous passerez devant un tribunal que je présiderai moi-même. Maintenant vous savez à quoi vous en tenir.

Puis me tournant vers les autres :

– Attachez-les à leurs chevaux et en route.

– Oh ! y a bon s'écria Bob en se tapant sur les cuisses. Là-bas, sur le fleuve, Bob leur pendre aux arbres.

*
* *

Au bout d'un quart d'heure, nous étions en route. Naturellement, nos prisonniers formaient le centre de la caravane. Bob ne semblait pas vouloir se laisser suspendre dans ses fonctions de constable. Il ne quittait pas les prisonniers d'une semelle et les surveillait avec une attention sans défaillance. Sam fermait le cortège alors que Bernard Marshall et moi marchions en tête.

Notre conversation roulait sur les événements de la veille, mais je n'avais pas grande envie de m'étendre sur ce sujet. Remarquant ma réserve, mon compagnon changea de conversation.

– Est-ce vrai ce que Sans-Ears a dit ? Est-ce vous qui avez fait tomber la pluie ?

– C'est exact.

– Je n'arrive pas à le comprendre, bien que je sache que vous n'avez pas l'habitude de vous vanter.

Je lui expliquai en quelques mots le procédé dont je m'étais servi et auquel ont recours également les sorciers des peuplades sauvages afin d'accréditer la croyance en leur pouvoir surnaturel.

– Ainsi, c'est à vous que nous devons de ne pas avoir péri. Nous étions à bout de force lorsque la pluie vint à tomber. À l'heure actuelle nous serions morts de soif sans votre secours.

– Peut-être pas morts de soif, mais égorgés. Regardez donc les selles de ces prétendus agents en fourrures. Je parierais qu'elles dissimulent des outres pleines d'eau. Eux n'ont, à aucun moment, souffert de la soif. Je les aurais supprimés si je n'avais pas horreur de répandre le sang humain. Comment s'appelle ce

jeune homme qui montait la garde en même temps que Williams ?

– Meercroft.

– Encore un nom d'emprunt. Malgré son jeune âge, cet individu me paraît très suspect. Il me semble déjà avoir vu sa figure quelque part et dans des circonstances peu flatteuses pour lui. Gare à eux si nous ne gagnons pas le fleuve à temps ! Et maintenant racontez-moi plus en détail dans quelles conditions votre père a trouvé la mort.

– Je ne les connais pas moi-même très bien. Allan était parti à San-Francisco pour acheter de l'or. Comme tout le personnel habitait en dehors de la maison, j'étais seul avec mon père et nos domestiques, Bob et la servante. Ainsi que vous le savez, mon père avait l'habitude de faire un tour le soir. Un matin, nous le trouvâmes mort dans le vestibule. L'atelier avait été cambriolé. Il avait l'habitude de porter sur lui le trousseau de clefs de la maison. C'est pour avoir ces clefs qu'on l'avait assassiné.

– Et vous ne soupçonnez personne en particulier ?

– Un seul de nos ouvriers savait que mon père avait toujours les clefs sur lui, mais l'enquête de la police est restée infructueuse. Les ouvriers d'abord arrêtés durent être relâchés. Les cambrioleurs avaient tout emporté et j'eus beaucoup de peine à rassembler assez d'argent pour payer mon voyage en Californie, où je rejoindrai mon frère.

– Ainsi vous avez renoncé à jamais punir le meurtrier de votre père et à récupérer, ne fût-ce qu'en partie, les biens qui vous ont été ravis.

– À peu près. Les criminels ont certainement franchi la frontière et, bien que j'aie fait publier, dans tous les grands journaux d'Europe et d'Amérique, la description des objets vo-

lés, je ne me fais pas d'illusion, car ces bandits sont trop rusés pour se laisser prendre.

– Je voudrais bien voir votre annonce.

– Rien de plus facile. Je me suis muni à tout hasard d'un exemplaire du *Morning Herald*, où elle est insérée.

Il tira de sa poche une feuille de journal et me la passa. Tout en la parcourant, je songeais aux miracles que réalise parfois le hasard. Je pliai le journal et le rendis au jeune homme.

– Que diriez-vous si je mettais la main sur les ou tout au moins sur un des meurtriers de votre père ?

– Vous, Charlie ? dit-il, incrédule.

– Et si je vous rendais une partie de la fortune dérobée ?

– Je crois que vous plaisantez. Au moment où cet événement s'est produit, vous vous trouviez dans la Prairie. Comment pourriez-vous savoir où chercher les meurtriers ?

– Vous oubliez la Providence, dis-je en tirant de ma poche la bourse aux diamants et en la lui tendant.

Il la prit de ses mains tremblantes et à peine son regard fut-il tombé sur son contenu qu'un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

– Grands dieux ! Nos diamants. C'est incroyable. Comment se fait-il ?...

– Calmez-vous, dis-je en l'interrompant. Dominez-vous un peu, car il ne faut pas que ces gens-là se doutent de ce qui se passe. Si ces joyaux vous appartiennent, ce dont d'ailleurs je suis persuadé, gardez-les. Et, pour que vous ne me soupçonniez pas d'être votre cambrioleur, je vous raconterai comment je suis entré en possession de cette bourse.

– Charlie, mais quelle idée, comment pouvez-vous...

– Plus bas, plus bas... Vous criez si fort qu'on pourrait vous entendre en Australie.

Le brave Bernard était à ce point stupéfait de voir tout à coup la fortune revenir à lui qu'il ne parvenait pas à maîtriser sa joie. J'étais heureux d'apporter quelque consolation à ce cœur si durement éprouvé.

– Parlez vite, Charlie, je suis curieux de savoir comment ces diamants sont arrivés jusqu'à vous ou plutôt comment vous avez mis la main dessus.

– J'ai failli aussi mettre la main sur le meurtrier. Il était si près de moi que, d'un coup de pied, je l'ai fait tomber de la locomotive où nous nous trouvions. Sam s'est élancé à sa poursuite, mais en vain. J'espère pourtant le retrouver sous peu. Peut-être même au bord du Rio-Pecos. Il s'y est rendu pour commettre quelques nouveaux crimes et nous ne manquerons pas de trouver sa piste.

– Racontez-moi tout, Charlie, je vous en supplie.

Je lui relatai l'attentat des Ogellallahs contre le train et lui montrai la lettre écrite par Patrick Morgan à son père. Il m'écouta avec le plus vif intérêt et, lorsque j'eus terminé, il dit :

– Nous les aurons, Charlie, nous les aurons et nous les forcerons à nous rendre le reste.

– Voilà de nouveau que vous vous mettez à crier, Bernard. Pourtant, plus que jamais, il nous faut maintenant être prudents.

– Et vous me rendez ces diamants comme cela sans rien demander en échange ?

– Bien sûr, puisqu'ils vous appartiennent.

– Charlie, vous êtes... Mais non, mais non – et saisissant la bourse il en tira le plus beau diamant, – faites-moi le plaisir d'accepter ce souvenir.

– Je m'en garderais bien, Bernard. D'ailleurs, vous n'avez même pas le droit de m'offrir cette pierre, car votre frère a sur elle les mêmes droits que vous.

– Je suis sûr qu'Allan m'approuverait.

– C'est possible et j'en suis moi aussi persuadé, mais vous oubliez que cette poignée de diamants ne représente qu'une faible partie de la fortune qui vous a été ravie. Gardez-la donc et, quand il nous faudra nous séparer, vous m'offrirez quelque chose en souvenir, quelque chose qui ne sera peut-être pas aussi coûteux, mais qui ne m'en sera pas moins cher. Mais continuez à avancer. Moi, je m'en vais attendre Sam ici.

Je le laissai tout à sa joie d'avoir retrouvé ses diamants et fis halte en attendant que Sans-Ears m'eût rejoint.

– Qu'était-ce donc que cette conversation animée, Charlie ? me demanda le vieux chasseur quand il fut près de moi. Vous gesticuliez avec tant d'entrain que je croyais que vous répétiez un numéro de pantomime.

– Sais-tu qui est le meurtrier du père de Bernard ? demandai-je.

– Si je le savais, je ne le garderais pas pour moi. Tu ne vas pas me raconter que tu l'as trouvé.

– Mais si.

– Allons donc ! C'est absolument impossible. Il est vrai, avec toi, on ne sait jamais. Ce que d'autres cherchent des années durant, toi tu secoues ta manche, et cela en sort. Eh bien ! qui est-ce ?

– Fred Morgan.

– Quoi ? Ce scélérat ? Non, mon cher, cette fois tu fais fausse route. Morgan sévit dans l'Ouest et ne s'aventure jamais dans l'Est.

– Je ne veux pas te contredire. Néanmoins, les diamants appartiennent à Marshall et je les lui ai rendus.

– Puisque tu les lui as donnés, c'est que tu es sûr de ton fait. Je comprends maintenant pourquoi il gesticulait si fort. Tu lui as procuré une agréable émotion. J'espère qu'il me sera bientôt donné d'avoir une petite conversation avec ce Morgan.

– Et que comptes-tu faire une fois cette affaire liquidée ?

– Je n'y ai pas encore pensé. C'est à cause de lui que je suis venu dans le Sud et que j'étais prêt à le suivre au Mexique, au Brésil et jusqu'à la Terre de Feu. Mais, si je le trouve plus près, je n'aurai plus ensuite de but précis. Peut-être la Californie me tentera-t-elle. C'est un pays plein d'imprévu, où les aventures ne manquent pas.

– Dans ce cas, je te tiendrai compagnie. J'ai encore quelques mois devant moi et je ne voudrais pas laisser Bernard poursuivre seul cette route dangereuse.

– Tant mieux. Mais, pour le moment, débrouille-toi pour nous faire sortir au plus tôt de ce désert de sable et nous débarrasser de cette société. J'en ai assez de cette bande d'assassins. C'est surtout la tête du plus jeune qui ne me semble pas tout à fait étrangère.

– C'est curieux, j'ai la même impression. Je vais tâcher de me rappeler où je l'ai vu.

Nous continuâmes notre voyage sans encombre. Le soir, nous fîmes halte, donnâmes à manger à nos bêtes, nous restaurâmes tant bien que mal avec quelques morceaux de viande séchée et nous couchâmes pour reprendre des forces dans le

sommeil. Les prisonniers furent ligotés pour la nuit et une sentinelle fut désignée pour veiller sur eux.

De bon matin, nous reprîmes notre route et, dès midi, nous constatâmes que le sol sur lequel nous avancions devenait moins stérile. Les cactus que nous rencontrions étaient plus charnus. Çà et là croissait un petit arbuste ou une touffe d'herbe sur lesquels nos chevaux se précipitaient avec allégresse. La végétation se faisait de plus en plus riche et les bêtes affamées de verdure fraîche s'en donnaient à cœur joie. Évidemment, nous ne pouvions les laisser brouter à leur guise et nous les forçâmes à suivre la route en les attachant de sorte qu'ils ne pouvaient pâturer que dans un rayon de la longueur du lasso. Selon toute évidence, l'eau n'était pas loin et nous n'avions plus de raison de nous montrer économes avec nos réserves.

J'étais tout à la joie de voir le désert prendre fin, quand Williams vint me trouver.

– Dites, vous voyez maintenant que je vous ai dit la vérité ?

– Oui, je vois.

– Alors rendez-nous nos chevaux et nos armes et laissez-nous partir. Nous ne vous avons pas fait de mal et vous n'avez pas le droit de nous retenir.

– C'est possible, mais comme je n'ai pas le droit de prendre moi-même une décision à ce sujet, je demanderai l'avis des autres.

Je fis tenir un conseil que j'ouvris avec l'allocution suivante :

– Messieurs, nous avons laissé le désert derrière nous et devant nous s'étend un pays fertile. Il est temps de nous demander si nous allons continuer la route ensemble – et en me tournant vers les marchands : – Où vous rendez-vous ? Quelle direction prenez-vous ?

– Nous allons vers le Paso-del-Norte, répondirent-ils.

– Nous, nous allons à Santa-Fé, ainsi nos chemins nous séparent. Il nous faut donc décider ce que nous allons faire de ces cinq hommes.

Après une courte discussion, il fut décidé de rendre la liberté à nos prisonniers le jour même. Cela ne contrecarrait pas mes plans. Nous leur rendîmes donc leur bien et ils se mirent aussitôt en route. En nous séparant, je demandai à Williams où il comptait se rendre et il me répondit qu'il allait longer le Rio-Pecos jusqu'au Rio-Grande pour y faire la chasse au buffle. Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis leur départ que les marchands partirent à leur tour. Ce n'est qu'alors que Sam interrompit le silence.

– Qu'en penses-tu, Charlie ?

– Je pense qu'ils n'iront pas vers le Rio-Grande, mais chercheront à nous barrer la route de Santa-Fé.

– C'est tout à fait mon avis. Tu as très bien fait de leur avoir dit que c'était là que nous allions. Et maintenant, allons-nous rester encore ici, ou partons-nous tout de suite ?

– Je préfère rester ici quelque temps encore. D'abord, nous ne pouvons pas les suivre, car ils se tiennent certainement sur leurs gardes, ayant prévu cette éventualité, et, d'autre part, comme nous avons encore un voyage fatigant devant nous, nous ferons bien de donner quelque repos à nos chevaux.

– Mais si ces hommes reviennent sur leurs pas aujourd'hui et nous attaquent ?

– Dans ce cas, nous aurons au moins l'occasion de leur parler sur le ton qu'ils méritent. D'ailleurs, je m'en vais faire un tour de reconnaissance. C'est moi qui m'en charge, car mon cheval est plus résistant que les vôtres. Vous attendrez mon retour, mais ne comptez pas sur moi avant ce soir.

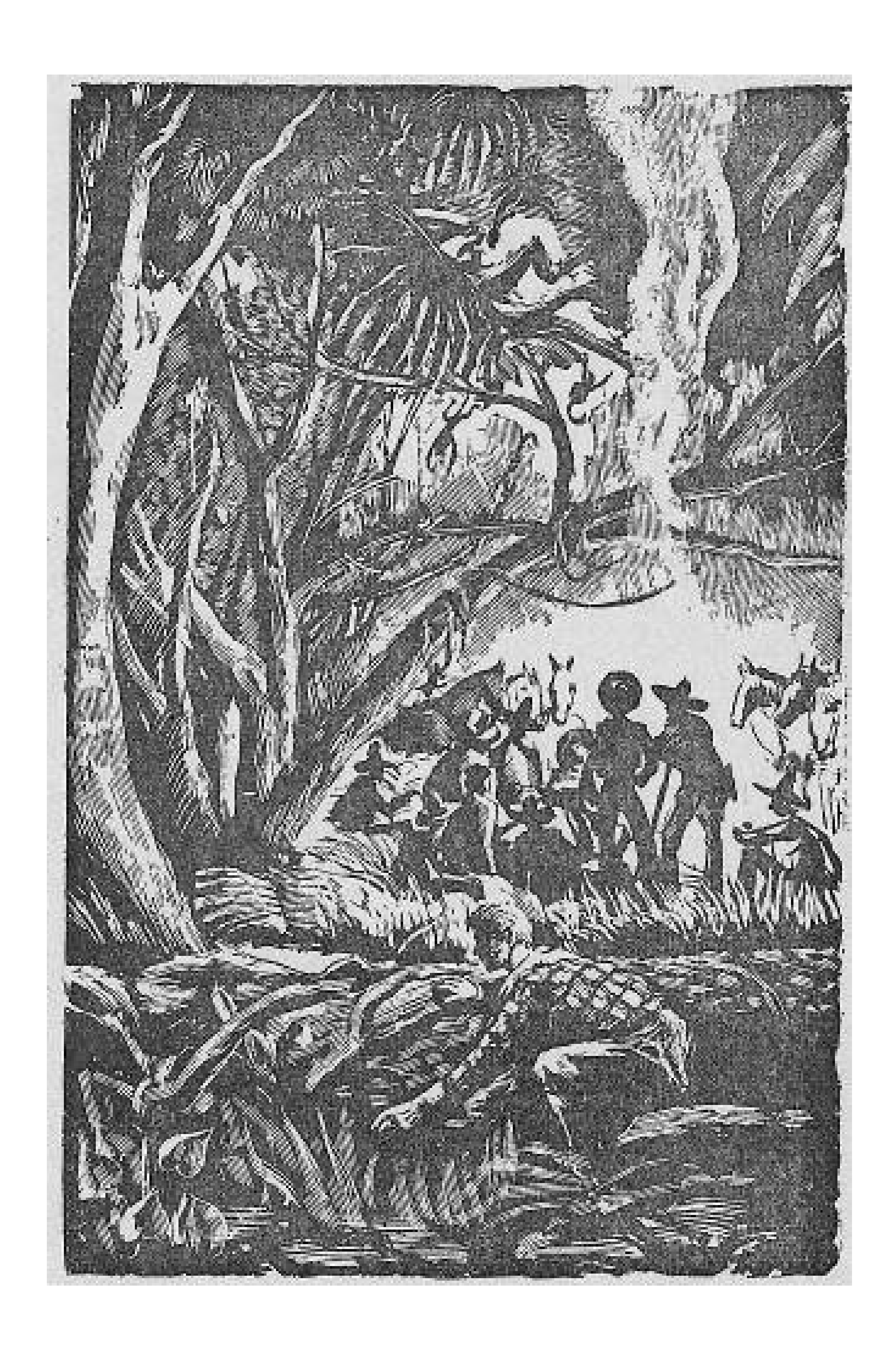
J’enfourchai mon mustang et me mis à suivre la piste laissée par la bande de Williams. Cette piste se dirigeait vers le sud-ouest, alors que celle des marchands tournait vers le sud.

*
* *

La lecture de la piste m’apprit que les pseudo-agents en fourrures, ayant d’abord avancé au ralenti, avaient ensuite accéléré. Une demi-heure plus tard, je les aperçus au loin. Je savais qu’ils ne possédaient pas de longue-vue, ce qui me permettait de les suivre inaperçu tout en les observant avec ma lorgnette.

Au bout de quelque temps, je vis avec surprise que l’un d’eux se séparait du groupe et se dirigeait tout droit vers l’ouest. Un espace couvert de petits arbustes y formait une sorte de presqu’île s’insérant sur la mer uniforme de la Prairie. Cela révélait la présence dans les environs de quelque cours d’eau. Que faire ? Qui allais-je suivre ? Le groupe ou le voyageur solitaire ? J’avais l’impression que ce dernier poursuivait un plan qui nous concernait. La question de savoir où se dirigeaient les quatre autres m’était indifférente, puisqu’ils s’éloignaient régulièrement de notre campement. Par contre, les intentions du cinquième m’intéressaient vivement. Aussi décidai-je de le suivre.

J’avançais depuis trois quarts d’heure, quand je le vis disparaître au milieu des broussailles. Je lançai mon mustang au galop et décrivis un demi-cercle, afin de ne pas rencontrer l’homme au cas où il reviendrait sur ses pas. Non loin de l’endroit où il avait pénétré dans le bois, je suivis son exemple et bientôt j’entendis un bruissement d’eau. Un ruisseau coulait au pied d’une colline. Je descendis à terre et attachai mon cheval pour le laisser pâturer. Après m’être délecté de cette eau miraculeusement fraîche et pure, je tournai dans la direction qui devait m’amener sur la piste du cavalier.



Je ne tardai pas, en effet, à l'apercevoir et, à ma grande surprise, je constatai que plusieurs cavaliers étaient passés par là, laissant sur leur passage un sentier bien frayé… Je me gardai de les suivre. Il était probable que cette piste était surveillée et j'aurais pu à tout moment recevoir une balle. Je suivais donc, à travers les broussailles, un chemin parallèle à la piste, lorsque enfin un léger hennissement me fit m'arrêter. J'étais déjà sur le point d'écarter un arbuste derrière lequel le bruit s'était fait entendre, mais au dernier moment je reculai : un homme était couché par terre, le visage collé à une brèche pratiquée dans les branches, de sorte qu'il pouvait parfaitement observer le sentier. C'était à coup sûr le gardien dont j'avais prévu la présence. Le gros de la compagnie ne devait pas être loin.

L'homme ne m'avait ni vu ni entendu. Je reculai encore de quelques pas et me mis à inspecter les environs. Le sentier menait vers une clairière dont le centre était occupé par un fourré épais où le houblon qui grimpait le long des arbres était si dense qu'il était impossible de voir ce qui s'y passait. C'est dans ce fourré que devait se trouver le cheval dont le hennissement m'était parvenu. Je me glissai le long de la lisière de la clairière dans l'espoir de trouver une ouverture dans le fourré. En vain. L'entrée devait être masquée. Les voix d'hommes qui y retentissaient me confirmèrent dans cette supposition.

Devais-je m'aventurer à ramper jusqu'auprès d'eux pour les épier ? C'était là une entreprise dangereuse, mais qui me semblait nécessaire. En quelques bonds, j'atteignis le fourré à l'opposé de l'endroit où se trouvait le gardien. Je continuai à contourner le fourré en prenant garde de ne pas me placer dans le champ de vision du gardien, mais partout la végétation était si épaisse qu'il m'était impossible de voir quoi que ce soit. À un endroit seulement, tout près du sol, en me couchant à plat ventre, je pus jeter un coup d'œil à travers des racines à fleur du sol. L'obscurité qui régnait dans le fourré rendait ma tâche difficile. Cependant, je parvins à distinguer au milieu du fourré une petite éclaircie d'une superficie de trente mètres environ. D'un

côté, dix-huit chevaux attachés les uns aux autres étaient rangés et, tout près de ma cachette, dix-sept hommes se tenaient, les uns assis, les autres couchés. Un peu partout, toutes sortes d'objets jonchaient le sol, recouvert de peaux de buffles. J'avais l'impression de me trouver devant un repaire de bandits servant de dépôt à leur butin.

Soudain, je distinguai une voix. C'était Williams. Je reconnus, en même temps, en lui le cinquième cavalier qui s'était détaché du groupe. Ses paroles me parvenaient maintenant très distinctement.

– L'un d'eux nous avait sans doute épiés, car soudain un coup de poing sur la tête me fit perdre connaissance.

– Quoi, on t'a épié ? demanda un autre, un homme vêtu d'un costume mexicain très riche. Tu n'es qu'un maladroit et nous n'avons pas besoin de maladroit ici. Comment peut-on se laisser épier et surtout dans l'Estacado, où il n'y a même pas un arbuste pour se cacher.

– Vous êtes trop sévère, capitaine, protesta Williams. Si vous saviez quel était mon agresseur, vous reconnaîtriez peut-être que vous-même n'auriez pu lui échapper.

– Que dis-tu ? Je crois que tu as envie de recevoir une balle dans la tête. Tu n'as pas honte ! Tu t'es laissé non seulement épier, mais encore abattre d'un coup de poing comme un petit enfant, comme un lâche.

Les veines des tempes de Williams se gonflèrent.

– Vous savez bien, capitaine, que je ne suis pas un lâche. Celui qui m'a vaincu serait également capable de vous terrasser d'un seul coup de poing.

Le capitaine partit d'un rire sonore.

– D'ailleurs, Patrick a été également assommé de la même façon.

– Quoi ? Patrick, avec son crâne de bœuf ?

Williams raconta alors ce qui s'était passé jusqu'à leur départ.

– Canaille, je t'abattrai comme un chien. Voyez un peu cet homme qui, avec quatre aides, se laisse prendre comme un lapin au collet. Tu ferais bien de recommencer ton apprentissage, sacrebleu !

– Quand je vous aurai dit, capitaine, qui étaient ces deux hommes, dont l'un se faisait appeler Charlie et l'autre Sam Hawerfield, vous changerez d'avis. Si ces deux-là surgissaient ici soudain avec leurs armes, plus d'un d'entre vous préférerait se rendre. C'était Old Shatterhand et Sans-Ears.

– Menteur ! cria le chef. Tu dis ça pour excuser ta lâcheté.

– Capitaine, au lieu de m'insulter, plongez-moi plutôt votre couteau dans le cœur. Vous savez bien que je ne sourcillerai pas.

– Ainsi, c'est vrai ce que tu dis ?

– Tout à fait vrai.

– Nom d'un chien, il faut qu'ils meurent et le Yankee et son nègre avec eux, car ces chasseurs ne connaîtront pas de répit avant de nous retrouver et de nous exterminer.

– Vous vous trompez, ils se proposent d'aller à Santa-Fé.

– Tais-toi, tu es mille fois plus sot qu'eux et pourtant tu ne leur aurais jamais dit où tu allais. Je connais un peu les habitudes de ces coureurs de savane du Nord. S'ils tiennent à nous rejoindre, ils découvriraient nos traces, même si nous nous étions évaporés. Je ne suis même pas sûr qu'en ce moment l'un d'eux n'est pas tapi là à nous écouter dans ce fourré.

En entendant ces mots, je me sentis mal à mon aise. Cependant le capitaine poursuivit :

– Oui, je connais parfaitement leurs habitudes, car j'ai passé une année en compagnie du fameux Florimond connu sous le nom de Grack-Smeller[6] et que les Indiens appelaient As-Kolah[7]. C'est lui qui m'a initié à toutes leurs ruses et à tous leurs manèges. Je vous dis et je vous répète que ces hommes n'iront pas à Santa-Fé et qu'ils ne quitteront même pas aujourd'hui leur campement. Ils savent que vos traces ne s'effaceront pas tout de suite et que leurs chevaux ont besoin de repos. Demain donc, après avoir repris des forces, ils se mettront en route pour nous rattraper. J'ai entendu dire que cet Old Shatterhand possède une arme avec laquelle on peut tirer des semaines entières sans être obligé de la recharger. Il la tient du diable, à qui il a vendu son âme. C'est pourquoi il nous faut les attaquer cette nuit même pendant leur sommeil. Comme ils ne sont que quatre, ils ne posteront sans doute qu'une seule sentinelle. Connais-tu l'emplacement exact de leur camp ?

– Oui, répondit Williams.

– Alors préparez-vous au départ. À minuit tapant, nous serons là-bas, mais nous ne prendrons pas nos chevaux. Nous nous glisserons vers leur camp et nous nous jetterons sur eux à l'improviste, de sorte qu'ils seront ligotés avant même d'avoir eu le temps de se saisir de leurs armes.

Le brave capitaine nous connaissait moins bien qu'il ne voulait le prétendre. Sans quoi, il aurait pris de tout autres mesures. On rencontre dans la Prairie, tout comme dans les pays civilisés, une curieuse tendance à exagérer et à faire d'une mouche un éléphant. Quand un chasseur se comporte une ou deux fois avec courage en face de l'adversaire et fait preuve de présence d'esprit dans le danger, il peut être sûr que son nom ne

---

[6] Flaireur-de-Piste.

[7] Cœur-d'Ours.

tardera pas à être connu dans la savane. Chacun ajoute quelque chose de son cru à l'histoire, de sorte qu'un jeune homme courageux se transforme vite en héros légendaire. C'est ainsi que mon fusil à répétition était devenu un engin diabolique, pouvant tirer sans arrêt pendant une semaine entière, et pour lequel j'avais vendu mon âme.

– Où est Patrick, et les autres ? demanda le chef.

– Il est allé à Head-Peak pour y attendre son père, ainsi qu'il vous l'avait annoncé. Il profitera de l'occasion pour attaquer les trois commerçants, qui ont d'excellentes armes et qui transportent un lingot d'or. À cette heure-ci, c'est peut-être déjà chose faite, car il n'avait pas l'intention de perdre trop de temps avec eux.

– Est-ce qu'il m'enverra tout de suite le butin ?

– Oui, par deux hommes. Il gardera le troisième avec lui.

– Quant aux armes, ce sont nos deux chasseurs qui vont nous fournir les meilleures. On dit, en effet, que Sans-Ears possède un fusil qui porte à une distance de 1.200 pas.

À ce moment, l'aboiement des chiens de Prairie retentit. C'était un signal très mal choisi, car ces bêtes n'existent pas dans cette région.

– Voici Antonio qui apporte les jalons, dit le capitaine. Mais il ne serait pas prudent qu'il s'en aille maintenant dans l'Estacado. Il nous faut redoubler de prudence, étant donnée la proximité des deux chasseurs.

Ces paroles me firent comprendre que j'avais affaire à une bande de ces criminels qui brouillent les routes du désert. Les objets entassés dans ce repaire avaient certainement été pris à des voyageurs égarés.

Juste en face de moi, les branchages s'écartèrent et trois cavaliers, dont les montures étaient chargées d'un grand

nombre de piquets de bois attachés par des courroies à leurs selles, apparurent dans la clairière. L’arrivée de ces hommes occupa à tel point l’assistance que je pus me retirer sans crainte d’être vu ou entendu. Le chef venait de déposer par terre sa ceinture à laquelle un couteau et deux pistolets à crosse de cuivre étaient suspendus et je n’eus qu’à tendre le bras pour m’emparer de l’un d’eux. Puis je rampai à reculons en effaçant soigneusement mes traces. Je traversai rapidement la clairière et m’engageai sous les arbustes. Là, soucieux de ne pas laisser de traces, je continuai à reculer sur la pointe des pieds jusqu’à un endroit qui me parut assez éloigné pour pouvoir, en marchant normalement, rejoindre mon cheval. Je le détachai et me mis en route en décrivant de tels zigzags que j’étais sûr de ne pas être suivi.

*

* *

La nuit était déjà tombée lorsque je rejoignis mes compagnons. L’expression de leur visage témoignait de leur inquiétude à mon égard.

– Voilà Massa Charlie, cria Bob avec une joie non feinte. Oh ! Bob y avoir grande peur et les Massas aussi y avoir peur pour Massa Charlie.

L’accueil des autres fut plus discret. Ils attendirent que je fusse descendu de cheval et que j’eusse pris place parmi eux.

– Eh bien ? demanda enfin Sam.

– Les marchands sont perdus, répondis-je. Si ces bandits, qui sont bien des stakemen, ne les ont pas encore assassinés, ils le feront avant demain matin. Mais devine qui était ce Meercroft ? Car tu penses bien que ce n’est pas son vrai nom.

– Je n’ai jamais été assez bête pour le penser.

– Eh bien ! cet homme s'appelle de son vrai nom Patrick Morgan.

– Patrick Morgan ! s'écria Sam – et, pour la première fois depuis que je le connaissais, je vis son visage refléter la plus profonde stupéfaction – Patrick Morgan, répéta-t-il, est-ce possible ? Oh ! Sam Hawerfield, quel âne tu es de ne pas avoir écrasé cette crapule entre tes doigts au lieu de faire cette comédie de tribunal et de l'acquitter par-dessus le marché. Es-tu absolument sûr de ce que tu avances, Charlie ?

– Absolument sûr. Je comprends pourquoi il me semblait le connaître. Il ressemble beaucoup à son père.

– Mon Dieu, je vois maintenant. C'était pour la même raison que j'avais l'impression de l'avoir déjà vu. Où est-il ? J'espère que cette fois il ne m'échappera pas.

– Il est en train de massacrer ces pauvres marchands, après quoi, accompagné d'un seul homme, il se rendra à Head-Peak pour rejoindre son père.

– Allons-y, mes amis, rattrapons-le !

– Un moment, Sam. La nuit est tombée et tu ne pourrais pas suivre sa piste. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à être honorés d'une visite.

– Une visite ? Que veux-tu dire ?

– Ce Patrick est membre d'une bande de stakemen qui campent à quelque distance d'ici. Leur chef est un Mexicain qui se fait appeler capitaine et qui a été à bonne école chez Florimond. Ils s'apprêtent à nous attaquer à minuit.

– Ils viendront ici naturellement ?

– Bien sûr.

– Combien sont-ils ?

– Vingt et un.

– C’est un peu trop contre quatre. Qu’en penses-tu, Charlie ? Si nous allumions un feu et disposions nos vêtements autour pour que de loin on croie que nous sommes là ? Quant à nous, nous irions nous poster un peu plus loin, de façon à les avoir entre nous et le feu. Ainsi, ils nous offriront une cible facile.

– Le plan est bon, approuva Bernard Marshall, et je crois que c’est le seul que nous puissions envisager, étant donnée la situation.

– C’est parfait, nous n’avons plus qu’à chercher du bois pour faire le feu, dit Sam en se levant.

– Ne va pas si vite, dis-je tranquillement. Crois-tu vraiment que de cette façon nous pourrons tenir tête à vingt et un hommes ?

– Pourquoi pas ? Aux premiers coups de feu, ils prendront la fuite, car ils ne sauront pas au juste quel est leur adversaire.

– Et si leur capitaine est assez perspicace pour deviner cette ruse ? Alors nous n’aurons plus qu’à recommander notre âme à Dieu.

– C’est une éventualité à laquelle un chasseur doit être prêt à tout instant.

– Mais, dans ce cas, tu te résous à laisser courir ces deux Morgan ?

– Mon Dieu, c’est juste ! Tu penses donc que nous ferions mieux de vider les lieux sans donner une petite leçon à ces bandits ? Ce serait rendre, en tout cas, un bien mauvais service à tous ceux qui doivent encore passer par l’Estacado.

– Tu n’y es pas du tout, mon plan est tout autre.

– Vas-y, je suis tout oreilles.

– Pendant qu'ils nous chercheront ici, nous irons visiter un peu leur repaire et nous emparer de leurs chevaux et autres objets.

– Excellente idée. Mais tu crois donc qu'ils laisseront leurs chevaux et qu'ils viendront ici à pied ?

– Oui, et cette circonstance me fait supposer qu'ils quitteront leur repaire deux heures avant minuit.

– Est-ce que tu as bien pesé ta décision ?

– Oui. Si nous restons ici, nous nous exposerons inutilement, mais, si nous nous emparons de leurs provisions, de leurs munitions et de leurs chevaux, nous les empêcherons de continuer avant longtemps leur odieuse besogne.

– Mais ils laisseront sans doute une sentinelle.

– Je connais l'endroit où ils la postent.

– Ne crains-tu pas qu'ils nous suivent ?

– C'est possible, mais ils pourront le faire également si nous nous laissons attaquer ici et si nous sommes ensuite obligés de prendre la fuite.

– C'est juste, je reconnais que tu as raison. Quand partons-nous ?

– Dans un quart d'heure. Il fait déjà suffisamment sombre.

– Oh ! y a bon ! cria le nègre. Bob prendre toutes les affaires aux bandits ! C'est plus bon qu'attendre ici pour recevoir coups de feu.

La nuit était si complète qu'on ne voyait rien à dix pas devant soi. Nous nous mîmes en route. Je marchai en tête et les autres me suivaient à la file indienne.

Naturellement, je ne suivis pas la route directe, mais décrivis un grand détour. À un mille environ de l'emplacement de leur repaire, nous nous arrêtâmes, attachâmes nos chevaux et continuâmes notre chemin à pied. Bien que Marshall et Bob n'eussent pas grande habitude de ramper, nous réussîmes à nous approcher sans encombre de la clairière du côté opposé à celui surveillé par la sentinelle.

Une certaine clarté au-dessus du repaire révélait l'existence d'un feu de camp ou d'une torche. Mais, tout autour de nous, les ténèbres étaient si complètes que nous pouvions nous engager dans la clairière sans crainte d'être aperçus. Je retrouvai l'endroit d'où j'avais surpris la conversation. Avant même de prêter l'oreille, j'entendis la voix du chef. J'avançai encore un peu et vis toute la bande armée jusqu'aux dents, prête au départ. Au centre, le capitaine tenait un discours à ses hommes :

– Si nous avions trouvé la moindre trace, disait-il, j'aurais pensé qu'un des chasseurs était venu nous épier, car où a bien pu disparaître ce pistolet ? Peut-être, après tout, l'ai-je perdu en route et je ne m'en serai pas aperçu en déposant ma ceinture. Hoblyn, es-tu sûr de les avoir vus tous les quatre ensemble ?

– Oui, tous les quatre. Trois blancs et un nègre ; leurs chevaux pâturaient à quelques pas de là. L'un des chevaux n'avait pas de queue et avait l'air d'un bouc qui aurait perdu ses cornes.

– C'est la vieille jument de Sans-Ears, qui est aussi célèbre que son maître. Ils ne t'ont pas aperçu ?

– Non. D'ailleurs, ni Williams ni moi n'avons osé nous approcher trop d'eux.

L'élève du vieux Florimond était donc assez prévoyant pour nous avoir fait espionner. Heureusement, ses hommes n'étaient arrivés qu'après mon retour.

– En ce cas, tout va bien. Toi, Williams, tu es fatigué, tu resteras donc ici avec Hoblyn. En avant !

À la faible lueur de leur maigre feu, je vis les branchages s'ouvrir et dix-neuf hommes quitter leur cachette. En une minute, je me trouvai auprès de Sam.

– Eh bien ! Charlie, je crois que les voilà qui se mettent en route.

– Oui, il n'y en a que deux qui restent. La sentinelle qui monte la garde sur la route et Williams dans le repaire. Williams n'est pas armé et l'autre a juste son fusil avec lui. Pour le moment, tenons-nous, tranquilles, car ces coquins pourraient revenir sur leur pas au cas où ils auraient oublié quelque chose. Viens, Sam. Quant à vous autres, restez ici ; quand le moment sera venu, nous vous appellerons ou nous viendrons vous chercher.

Nous nous glissâmes jusqu'au sentier. Dix minutes s'écoulèrent avant que la sentinelle fût sortie du repaire. L'homme manifestait une telle nonchalance que, visiblement, il se croyait en parfaite sécurité. Il mit un quart d'heure à s'approcher de nous. Maintenant, il n'y avait plus à craindre de voir les autres revenir sur leurs pas et nous n'avions plus aucune raison d'hésiter.

Je me dissimulai d'un côté du buisson et Sam de l'autre. Au moment où le bandit passait entre nous, Sam le saisit à la gorge. Je confectionnai rapidement un bâillon avec le mouchoir qu'il portait sur la tête et je le lui enfonçai entre les dents. Puis, avec son propre lasso qu'il portait enroulé autour de ses hanches, je lui ligotai les mains et les pieds et l'attachai à un arbre.

– Et maintenant, en avant !

Nous nous approchâmes de l'entrée du repaire et j'écartai l'épais rideau de houblon. Williams était assis près du feu, devant un morceau de viande qui rôtissait. Il me tournait le dos. Je m'approchai de lui sans être aperçu.

– Tournez un peu votre rôti, monsieur Williams, sans quoi il va brûler, dis-je.

Il se retourna et, en me reconnaissant, resta comme pétrifié.

– Bonsoir, j'allais oublier de vous saluer, ce qui aurait été vraiment peu convenable à l'égard d'un gentleman de votre espèce.

– Old Shatterhand !... balbutia-t-il en me fixant de ses yeux écarquillés. Vous... ici ?

– Oui, je viens rapporter au capitaine le pistolet que je lui ai emprunté ainsi qu'il le supposait justement tout à l'heure.

Il avança une jambe comme pour se préparer à prendre la fuite et jeta un regard autour de lui, sans doute pour voir si son fusil se trouvait à sa portée. Mais il ne put atteindre que son couteau.

– Restez à votre place, monsieur le stakeman, car le moindre mouvement vous coûterait la vie. D'abord, le pistolet de votre chef est chargé et, ensuite, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil vers l'entrée pour vous rendre compte que je ne suis pas venu seul vous rendre visite.

Il tourna son regard et aperçut Sam qui le tenait en joue.

– Je suis perdu ! balbutia-t-il.

– Peut-être pas encore. Il ne tient qu'à vous de garder votre peau. Mais tenez-vous tranquille. Bernard, Bob, venez par ici.

À cet appel, nos deux compagnons, qui se tenaient devant le repaire, accoururent.

– Eh ! Bob, tu trouveras des lassos attachés aux selles. Prends-en un et ligote cet homme.

– Suppôts de Satan ! cria-t-il avec rage, vous ne m'aurez pas vivant.

Ce disant, le stakeman saisit son couteau et se le plongea dans le cœur.

– Dieu ait pitié de son âme, murmurai-je.

– Ce gredin a peut-être cent vies humaines sur la conscience, observa Sam d'une voix sombre. Jamais couteau n'a eu meilleur emploi.

– Il s'est fait justice lui-même, répondis-je. Il est heureux que nous n'ayons pas eu à le faire à sa place.

J'envoyai Bob chercher Hoblyn. Celui-ci ne tarda pas à se trouver devant nous, étendu sur le sol et ligoté. Nous lui retirâmes son bâillon. Le prisonnier aspira l'air avidement. Son regard tomba sur le corps de son compagnon et une profonde frayeur se peignit dans ses yeux.

– Tu auras le même sort si tu refuses de nous répondre, dit Sam.

– Que voulez-vous savoir ? grogna le prisonnier.

– Où avez-vous caché l'or ?

– Là-bas, il est enterré sous les sacs de farine.

Nous soulevâmes les peaux de bêtes et un spectacle peu banal s'offrit à nos yeux. La cachette renfermait le butin de nombreux pillages dans l'Estacado : armes de toute sorte, poudre, plomb, lassos, selles, bourses, couvertures, vêtements de voyage et de chasse, drap et calicot, ainsi qu'une grande quantité de ces verroteries qu'affectionnent les Indiens. Il y avait des instruments et des outils, de la viande séchée et d'importantes provisions de vivres.

Bob soulevait les sacs de farine avec la même facilité que s'il se fût agi de blagues à tabac. Marshall chercha dans le tas une pioche et une pelle, puis, ayant trouvé ces outils, il se mit à creuser la terre. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvâmes en possession d'une telle quantité de poudre et de grains d'or qu'un cheval aurait difficilement pu la porter.

Je frissonnai à la pensée de toutes les souffrances qu'avaient dû subir deux pauvres êtres humains en proie à la fièvre de l'or. Ceux, parmi les chercheurs d'or, qui réussissent à gagner leur patrie échangent d'abord le métal jaune contre des lettres de change. Les victimes des stakemen portaient certainement de ces papiers sur elles.

– Où sont l'argent et les papiers que vous avez dérobés aux voyageurs ? demandai-je à Hoblyn.

– Dans une cachette éloignée. Le capitaine n'a pas voulu les garder ici, car il n'avait pas confiance dans tous ses hommes.

– Ainsi, il est le seul à connaître cette cachette ?

– Oui, lui et son lieutenant.

– Qui est son lieutenant ?

– Patrick Morgan.

Soudain la clarté se fit dans mon esprit. *De toute façon nous serons riches*, écrivait Patrick Morgan à son père. Se proposait-il de trahir sa bande ?

– Et toi, tu n'as aucune idée de l'endroit où se trouve cette cachette ?

– Non, pas une idée précise... j'ai l'impression que le capitaine n'avait pas confiance en son lieutenant. Celui-ci est allé avec un autre au Head-Peak, près du Rio-Pecos, et je devais le suivre pour l'épier.

– Ah ! ainsi ton chef t'a décrit l'endroit ?

Le prisonnier se tut, embarrassé.

– Dis la vérité. Si tu te tais, ta dernière heure a sonné. Mais, si tu nous renseignes bien, tu seras gracié, bien que tu mérites la potence autant que les autres.

– Eh bien ! dit l'homme après une courte hésitation, c'est dans une petite vallée que je connais très bien, mais la description ne vous servirait à rien, car, sans moi, vous ne la retrouverez jamais.

– Est-ce qu'il t'a parlé de la vallée en général ou t'a-t-il indiqué un endroit précis ?

– Le capitaine se serait bien gardé de m'indiquer l'endroit. Il m'a simplement dit de me cacher à l'entrée de la vallée et d'envoyer une balle à son lieutenant au cas où il viendrait par là.

– Bien. Je te laisse la vie. Naturellement à condition que tu nous conduises à cette vallée. Mais je te préviens que, si tu essaies de nous donner le change, tu es perdu. D'ailleurs, je ne te rends pas la liberté tout de suite et tu nous accompagneras en prisonnier.

– Fort bien, me dit Sam, et que comptes-tu faire maintenant ?

– Nous allons emporter l'or et ceux parmi ces objets dont nous pourrions avoir besoin : des armes, des munitions, du tabac, des vivres et quelques petites choses pour offrir aux Indiens au cas où nous en rencontrerions en route. Occupez-vous de choisir. Quant à moi, je vais voir les chevaux.

Je fixai mon choix sur quatre puissantes bêtes, qui semblaient devoir être des porteurs infatigables, ainsi que sur trois mustangs, supérieurs comme montures aux chevaux de Bernard et de Bob. Je les substituai donc à ces derniers, destinant le troisième à Hoblyn.

Je trouvai dans le tas quelques bâts, comme on en fait porter aux mulets. J'en équipai nos bêtes de somme. Les objets que nous comptions emporter furent enveloppés dans des couvertures et les huit paquets ainsi constitués répartis sur les quatre chevaux. Les autres objets furent placés sur un seul tas au-dessous duquel nous plaçâmes de la poudre et des objets inflammables.

– Qu'allons-nous faire des autres chevaux ? demanda Sam.

– Bob les détachera et les chassera dans la Prairie. Ce n'est peut-être pas le plus sage, mais je n'ai pas le cœur de les tuer. Place-toi à la tête de la caravane, je vous suivrai après avoir mis le feu à ce repaire.

– Pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite ? demanda Marshall.

– Parce que le feu se verra de loin et que les stakemen, quand ils rentreront bredouilles de leur expédition, pourraient nous atteindre facilement grâce à la clarté qu'il répandra. C'est pourquoi il est préférable que vous vous éloigniez d'abord et que je vous rejoigne ensuite au grand galop.

– Tu as raison, Charlie, dit Sam. En route, mes amis.

Il avança le premier en menant par la bride une bête de somme. Les trois autres venaient ensuite, Marshall, flanqué de Bob et de Hoblyn, fermant la marche. Je restai seul avec mon cheval. Au bout d'un quart d'heure, je n'entendis plus les pas de mes compagnons. Le moment était venu d'agir si je ne voulais pas risquer une rencontre avec les stakemen. Je pénétrai à nouveau dans le repaire.

Nous avions confectionné, avec une couverture déchirée, une sorte de mèche qui me permettait de me mettre en sécurité, avant que le feu n'atteignît la poudre. En effet, comme il y avait là beaucoup de cartouches, une explosion était à peu près certaine. J'allumai la mèche, pris mon cheval par la bride et suivis

le sentier pour gagner la Prairie. Arrivé aux derniers arbustes, je sautai en selle. Au même instant, un crépitement me parvint du repaire ; le feu avait atteint la couverture où les cartouches étaient entassées. J'éperonnai mon cheval, qui s'élança au galop aussi rapidement que l'obscurité le lui permettait ; j'avais hâte de franchir la zone illuminée par les flammes qui jaillissaient du repaire. Tandis que je parcourais la Prairie, le feu consumait le butin des stakemen.

CHAPITRE III

OÙ LA « MAIN QUI FRAPPE » REFUSE DE SE FAIRE JUGE

À l'endroit où les États d'Arizona, de Texas et de Nouveau-Mexique se rejoignent, c'est-à-dire sur les rives des confluents du Rio-Grande-del-Norte, se dressent la Sierra de los Organos, la Sierra Ranca et la Sierra Guadelupe, dont l'ensemble offre un spectacle sauvage. Par endroits, ce sont d'énormes montagnes nues, ailleurs, des étendues de forêts vierges denses et obscures séparées du reste du monde par des cañons et de profonds ravins ; cependant, le vent apporte des graines et du pollen qui permettent à ces montagnes de se couvrir d'une riche végétation. L'ours gris fait des randonnées solitaires au milieu de ces rochers, mais on y trouve aussi des bisons sauvages, dont, en automne et au printemps, des troupeaux entiers parcourent le pays. Seuls, les plus audacieux parmi les chasseurs s'aventurent dans ces parages, pour ne pas parler de ces rebuts de la société civilisée qui viennent y chercher un refuge, ou encore de ces tribus indiennes qui soutiennent une guerre sans merci contre le monde nouveau. Parmi les rochers, on voit surgir tantôt le bonnet de fourrure d'un solide trappeur, tantôt le sombrero d'un Mexicain, tantôt la plume d'aigle d'un Peau-Rouge. Que viennent-ils faire ici ? Quelle force les pousse dans cette région farouche ? Sans doute l'abîme qui les sépare à la fois de l'humanité et du monde animal et une lutte sans merci pour l'existence.

C'est là que se rencontrent les territoires de chasse des Apaches et des Comanches. C'est là que se sont déroulés tant d'actes d'héroïsme destinés à ne jamais figurer dans l'histoire.

Rio-Pecos, qui prend sa source dans la Sierra Jumenes, suit d'abord une direction sud-est, puis traverse la Sierra Ranca pour se diriger ensuite tout droit vers le sud. Au sortir de ces montagnes, il décrit à l'ouest un grand détour, encaissé, à droite et à gauche, entre les montagnes. Celles-ci s'écartent cependant suffisamment de ses bords pour former des langues de prairie, recouvertes d'une végétation luxuriante, qui vont se perdre dans les forêts vierges de la montagne.

Nous venions d'atteindre cette vallée que j'avais déjà traversée à maintes reprises, mais en nombreuse compagnie et par conséquent dans de meilleures conditions de sécurité. Cette fois, nous n'étions que quatre et pas entièrement maîtres de nos mouvements, puisque nous avions un prisonnier à surveiller. Il est vrai que celui-ci se montrait d'une docilité parfaite. Cependant il n'était pas impossible qu'il méditât un plan de vengeance.

Notre prisonnier marchait au milieu de nous, aux côtés de Bob. Sam se trouvait en tête, tandis que Marshall et moi formions l'arrière-garde. Ce matin-là, le soleil, bien que ce fût déjà la mi-août, nous baignait de ses rayons bienfaisants, d'autant plus précieux que, dans cette région ombragée, le crépuscule tombe dès le début de l'après-midi. Les nuits y sont assez froides et le matin est humide et frais, de sorte que nous avions jeté nos couvertures sur notre dos pour nous réchauffer.

Le jour, nous délivrions Hoblyn de ses liens et nous ne les lui remettions que pour la nuit. Il savait que sa vie était le gage de la véracité de ses renseignements.

– Sommes-nous encore loin du Head-Peak ? me demanda Marshall.

– Demain, nous gagnerons les montagnes, à moins que nous ne soyons obligés de changer de direction pour atteindre la vallée dont nous a parlé Hoblyn.

– Ne vaudrait-il pas mieux nous rendre d'abord dans les montagnes, où nous sommes sûrs de trouver Fred Morgan ?

– Même au cas où nous en serions sûrs, il serait imprudent de nous montrer. Mais, comme Patrick s'est rendu dans la vallée, il est probable que nous y trouverons également son père ; Patrick ne doit avoir que quelques heures d'avance sur nous ; cette nuit, il a dû parcourir six milles et, s'il est parti comme je le suppose à l'aube ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, trois heures de marche nous séparent à peine de lui.

– Prenez garde, cria soudain Sam Hawerfield. Voyez-vous là-bas, par terre, cette branche verte ? Elle ne doit pas être cassée depuis longtemps, par conséquent quelqu'un est passé par là tout à l'heure.

Lorsque nous fûmes près de l'endroit, Sam ramassa la branche, l'examina, puis me la tendit :

– Qu'en dis-tu, Charlie ?

– Hum... Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle a été cassée.

– C'est aussi mon impression. Vois-tu ces empreintes ?

Je me penchai vers le sol.

– Deux hommes. Attends !

Je tirai de ma poche deux baguettes avec lesquelles j'avais mesuré les empreintes relevées à l'emplacement du premier campement de Patrick et de son compagnon.

– Ce sont toujours eux. La longueur est exactement la même. Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin, Sam.

– C'est juste, il ne faut pas qu'ils se doutent que nous sommes à leurs trousses. Ils ont dû avoir une raison quelconque pour mettre pied à terre à cet endroit. Voyez-vous, c'est là qu'ils

ont laissé leurs chevaux – on voit les traces des sabots ; – quant à eux, ils sont entrés dans le bois. Allons un peu de ce côté.

Laissant nos trois compagnons, nous pénétrâmes à notre tour dans le sous-bois. Nous avançâmes ainsi quelques minutes en silence, puis Sam s’arrêta. À nos pieds, le tapis de mousse avait été foulé. En l’examinant de près, nous pûmes constater que la terre avait été creusée à cet endroit et que la mousse avait été remise à sa place. J’en soulevai quelques touffes.

– Une pioche ! s’écria Sam.

– En effet, dis-je non sans quelque étonnement. Une pioche a été déposée ici.

Sous la mousse, le sol portait encore la trace nette de cet outil.

– Qui donc a bien pu la cacher ici ? demanda Sam, perplexe ?

– C’est facile à deviner. Lorsque le capitaine et son lieutenant ont quitté la vallée, après avoir enfoui leur trésor, ils se sont aperçus que cet outil les encombrait et ont préféré le cacher quelque part. Allons un peu du côté de ces arbres, ils ont certainement laissé des marques pour retrouver plus facilement la route. Cette pioche était certainement destinée à permettre de sortir le trésor de sa cachette.

Je replaçai la mousse sur le sol et m’approchai des arbres. Effectivement, deux d’entre eux – ceux qui se trouvaient à droite et à gauche de la piste – portaient chacun trois entailles. De plus, quelques branches inférieures avaient été coupées.

– As-tu déjà fait tes déductions, Charlie ? me demanda Sam.

– Tu les as déjà faites sans doute toi-même. Il est évident que Patrick se dirige en effet vers la vallée.

– Il importe de le devancer et, pour cela, il nous faut savoir s'il y va directement ou s'il compte d'abord retrouver son père.

– Nous allons le savoir tout de suite.

Je me tournai vers Hoblyn :

– Sommes-nous encore loin de l'endroit où le chemin de la vallée s'écarte du fleuve ?

– Non. Si mes souvenirs sont exacts, nous n'en avons plus que pour deux heures environ.

– Dans ce cas, continuons notre route jusque-là. Sa piste nous montrera si, avant de s'emparer du trésor, il est allé rejoindre son père. Mais il nous faut faire halte ici, car si, pour une raison ou une autre, il s'arrêtait encore une fois en route, nous nous trouverions trop près de lui et il ne manquerait pas de nous remarquer.

– D'accord, Charlie, restons un peu ici. Toutefois, nous ne commettrons pas la même imprudence que nos deux compères et nous ne laisserons pas nos chevaux en liberté. Attachons-les sous les arbres et faisons une petite collation. Je n'ai rien avalé depuis ce matin et mon estomac commence à réclamer.

Nous suivîmes son conseil et nous assîmes sur la mousse qui nous offrait des sièges moelleux. Soudain Hoblyn, avec un cri d'étonnement, pointa son index vers les arbres.

– Regardez ce ravin de l'autre côté ! J'aurais juré y voir une lance d'acier.

– Impossible, dit Sam, à cette distance, personne ne serait capable de reconnaître une lance.

– Je ne suis pas de ton avis, Sam. Mais, ce qui me paraît bizarre, c'est que les Indiens sont les seuls à se servir de ces armes. Par conséquent...

À ce moment, je crus moi-même voir luire quelque chose au loin.

– Écoutez, mes amis, ce ne peut être que des Indiens. Nous avons été bien inspirés de faire halte ici. Si nous avions continué notre route, ils n'auraient pas manqué de nous apercevoir, car, comme nous nous dirigeons vers l'ouest, le soleil en se couchant aurait trahi notre présence.

Je pris ma longue-vue et la braquai sur la vallée. Ce que j'aperçus me plongea dans une vive inquiétude.

– Tiens, Sam, regarde un peu toute cette troupe ; ils sont au moins cent cinquante.

Sans-Ears jeta un coup d'œil dans ma lorgnette, puis la passa à Marshall.

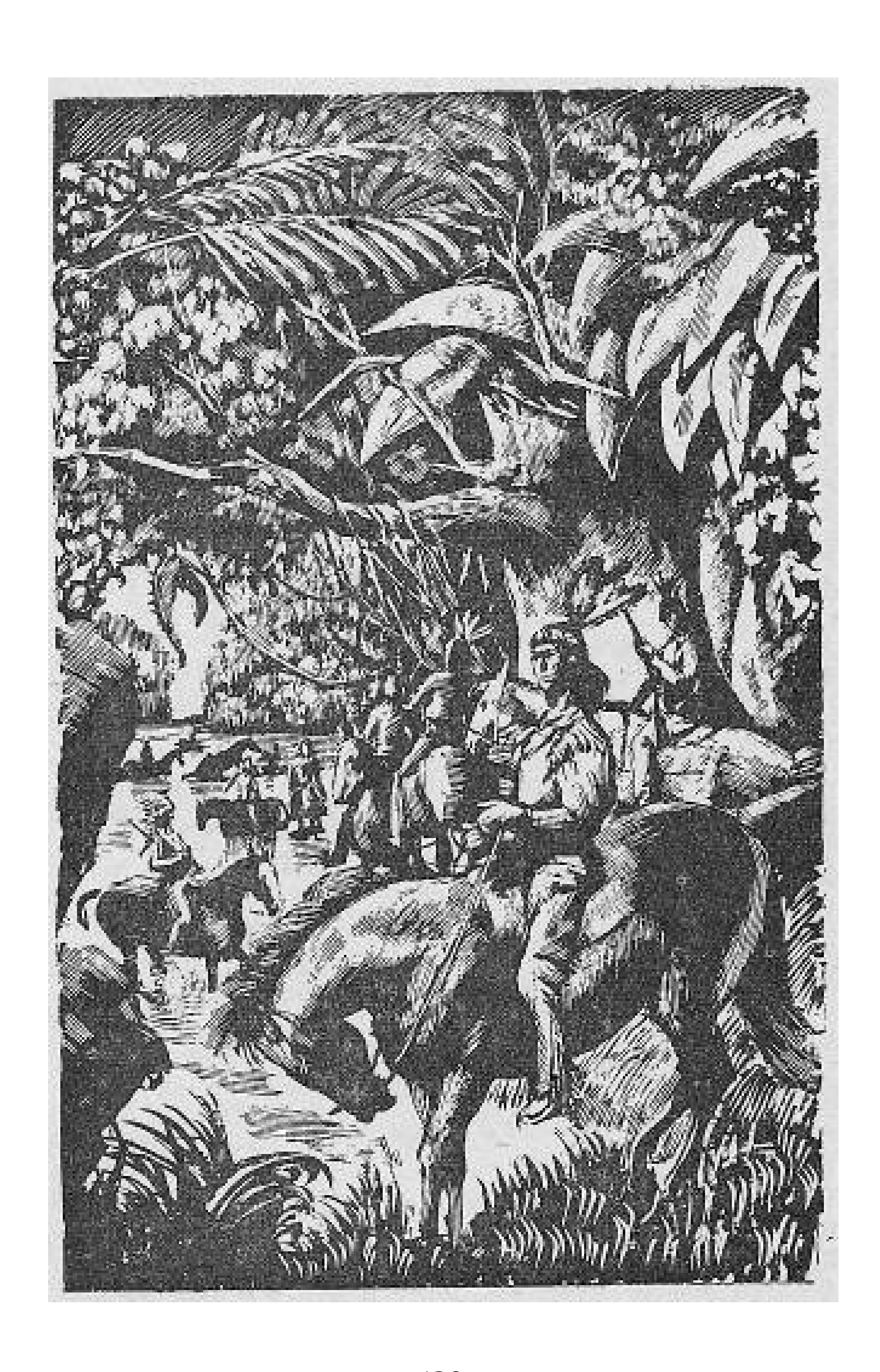
– Examinez un peu ces Peaux-Rouges, monsieur Marshall. Avez-vous déjà eu affaire à ces canailles de Comanches ?

– Non, jamais. Vous dites que ce sont des Comanches ?

– Oui. Il est vrai qu'à cet endroit nous pourrions également rencontrer des Apaches, mais ces derniers ont une coiffure différente. Et puis voyez-vous ces traits rouges et bleus qui barrent leurs visages ? Ces couleurs indiquent qu'ils sont sur le sentier de la guerre. C'est pourquoi ils ont si bien acéré les pointes de leurs lances. Leurs carquois doivent être pleins de flèches empoisonnées auxquelles j'aimerais autant ne pas avoir affaire. Ah ! s'il y avait seulement moyen de sortir de cette cachette pour effacer nos traces !

– Cela ne nous servirait à rien, Sam, dis-je, car ils finiraient tout de même par relever notre piste plus loin et par nous découvrir.

– Évidemment. Mais nous gagnerions ainsi du temps, ce qui nous permettrait de nous mettre hors de leur portée.



– C’est assez raisonnable. Les traces des sabots suivent tout à fait la lisière de la forêt. Peut-être pourrons-nous les effacer sans sortir d’ici.

Près de moi croissait un jeune sapin. Je ramassai une des feuilles de pin sèches que je trouvai sous l’arbre et les éparpillai sur les traces. Cependant celles-ci pouvaient encore être remarquées par le regard aigu des Indiens.

– Je me demande si cela servira à grand’chose, Charlie. Moi, ça ne me tromperait pas.

– Pourquoi ?

– Est-ce qu’un érable possède des feuilles de pin ?

En effet, la piste des chevaux s’étalait sous un érable, mais il était trop tard pour y remédier. Entre temps, les Indiens étaient descendus dans le ravin et s’étaient arrêtés, pendant que quelques guerriers faisaient une reconnaissance.

– À la bonne heure ! Ils ne viennent pas par ici ! s’écria Sam en poussant un soupir de soulagement.

– Qu’est-ce qui vous le fait supposer ? demanda Bernard.

– Explique-le-lui, Charlie, puisque tu sembles t’être chargé de l’instruction de ce jeune homme.

– C’est très simple. Deux de ces trois hommes, en reconnaissance, se sont dirigés en aval du fleuve, tandis que le troisième pousse son cheval dans l’eau. Il est donc certain qu’ils veulent traverser le fleuve et non pas continuer leur route en amont, car, dans ce cas, ils feraient leur inspection dans le sens opposé. Les deux premiers vont s’assurer que la route est sûre, tandis que le troisième est allé se rendre compte si on peut, à cet endroit, traverser le Rio-Pecos à la nage.

Les trois éclaireurs ne tardèrent pas à rejoindre le gros de la troupe. Sans doute avaient-ils rapporté de bonnes nouvelles,

car, aussitôt, tous se mirent en marche dans la direction du fleuve. Nous pouvions maintenant les distinguer nettement et les compter : il apparut alors que j'avais même sous-estimé leur nombre à première vue. C'étaient tous des guerriers jeunes et vigoureux, recrutés sans doute parmi deux tribus, car ils avaient deux chefs à leur tête.

– Ces deux-là, dont la tête est ornée de plumes d'aigle, sont sans doute les chefs ? dit Bernard.

– C'est exact.

– J'avais entendu dire que les chefs montent toujours des chevaux blancs.

– Des chevaux blancs ? dit Sam, amusé par l'observation de notre jeune ami.

– On vous a mal renseigné, Bernard, dis-je à mon tour. Sur le vieux continent, il arrive que les chefs d'armée montent de magnifiques chevaux blancs. Mais ici, jamais. D'une manière générale, les Indiens évitent les couleurs claires et, même pour la chasse, ils n'utilisent pas de chevaux blancs, car cette couleur effraie le gibier. À plus forte raison dans leurs expéditions guerrières. En hiver, quand c'est la couleur de la neige qui domine dans le paysage, il arrive aux chefs indiens de monter un cheval blanc, mais, alors, le cavalier lui aussi adopte un vêtement blanc. Moi-même, j'ai essayé une fois au Nord-Park un équipement de ce genre et je n'ai eu qu'à m'en féliciter.

Entre temps, les chevaux des Indiens avaient pénétré dans l'eau et, malgré la force du courant, ils avançaient avec assez de sûreté, car, lorsqu'ils remontèrent sur l'autre rive, ils ne s'étaient pas écartés de beaucoup de la ligne de leur point de départ. Là, quelques guerriers furent à nouveau envoyés en reconnaissance et l'armée rouge se remit en route.

Nous poussâmes un soupir de soulagement, car le danger que nous avions couru n’était pas à mépriser. Sam caressait maintenant le cou de sa jument.

– Qu’en penses-tu, ma vieille Tony ? Qu’aurions-nous fait si les Peaux-Rouges nous avaient coupé, à moi les oreilles et à toi la queue ? Mais, au fait, ils n’auraient pas eu ce plaisir, car, j’y pense, nous n’avons plus de trophées de ce genre à leur offrir. À propos, Charlie, qu’adviendra-t-il si les Peaux-Rouges aperçoivent les traces de Patrick et de son compagnon ? Il est peu probable que celles-ci leur échappent.

– Ils ne leur feront pas de mal, dit Hoblyn.

– Tiens, et pourquoi cela ?

– Mais parce qu’ils sont au mieux ensemble. Ce sont des Comanches de la tribu des Racurrohs. Le capitaine a fumé le calumet de paix avec leur chef, après leur avoir vendu pas mal de marchandises.

– Ce n’est pas très réjouissant, car il est possible qu’ils se liguent contre nous.

– Oui, nous devons nous tenir prêts à cette éventualité. Cependant, Patrick se gardera bien d’emmener avec lui ses alliés rouges dans la vallée. Tout au plus, par politesse, restera-t-il quelques heures dans leur camp, le temps de fumer avec les deux chefs un calumet de paix.

Je me glissai vers la lisière de la forêt et passai la tête entre les branches pour suivre du regard les mouvements des Peaux-Rouges. Ils venaient justement de disparaître derrière un coude du fleuve. Avant de retourner auprès de mes compagnons, je jetai par hasard un regard en amont et retirai précipitamment ma tête. Sam aperçut ce brusque mouvement. Intrigué, il me dit :

– Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu encore d’autres Peaux-Rouges.

– Tu l'as dit. Du moins, je viens d'en voir un, à l'entrée du ravin.

Sans-Ears, qui avait gardé ma longue-vue, la porta à ses yeux.

– Mille tonnerres ! Tu as raison, Charlie. Reste à savoir s'il est seul ou s'il annonce l'arrivée d'une nouvelle troupe. Mais, ma parole... on dirait que c'est un Apache.

– Tu en es sûr ?

– On ne peut plus sûr. Et c'est même un chef. Il porte des cheveux très longs qui tombent jusque sur la croupe de son cheval. Maintenant, le voilà qui se dirige vers nous.

– Passe-moi la longue-vue.

Mais, lorsque je voulus à mon tour examiner l'Indien, celui-ci n'était plus visible. Il venait d'entrer dans l'eau et l'élévation de la rive le dissimulait à nos yeux.

– Sais-tu à quoi je pense, Charlie ? Les Comanches sont poursuivis par les Apaches sans qu'ils s'en doutent et ce chef est allé en avant pour les épier. À ce que je vois, ce n'est pas un imbécile, car, au lieu de les suivre sur leur piste, il les a observés du ravin voisin. Quant à nous, nous ferons mieux de nous mettre en sécurité. Cachez-vous derrière les arbres, car ces bandits ont des yeux de lynx. Comme il va sans doute passer près d'ici, tenez bien les narines de vos chevaux. Ils sont probablement habitués à hennir quand ils sentent l'approche d'un Indien. Tous tes chevaux ne peuvent pas avoir la jugeote de ma Tony. Et, maintenant, silence ! Attention !

En effet, quelques minutes plus tard, un bruit de sabots nous parvint. Tandis que mes compagnons se retiraient plus au fond du fourré, moi je restai tapi sous un buisson près de la lisière. L'Indien avançait, les yeux rivés au sol. Avait-il remarqué les herbes couchées ou une trace ? C'était probable, car je voyais

maintenant son regard se poser sur les empreintes dissimulées par les feuilles de pin. Un soupçon venait de naître dans son esprit, et, en un clin d'œil, il fut à terre, son tomahawk à la main.

– Feu ! Charlie, me chuchota Sam.

D'un bond, je quittai mon buisson et me précipitai vers l'Indien. Son bras vigoureux s'apprêtait à lancer le tomahawk.

– Winnetou, le jeune chef des Apaches, souhaite-t-il la mort de son frère blanc ?

Winnetou laissa retomber son bras et une flamme joyeuse brilla dans ses yeux noirs.

– Charlie !

C'est tout ce qu'il dit, mais à l'accent de sa voix je compris combien cette rencontre inattendue le comblait de joie. Moi-même, heureux de revoir mon frère rouge, je me jetai dans ses bras. Il me serra fortement contre sa poitrine.

– Que fait mon frère Winnetou à cet endroit du Rio-Pecos ? demandai-je.

Il glissa son tomahawk dans sa ceinture et répondit :

– Les Comanches ont quitté leur village pour semer la terreur parmi les Apaches. Le Grand-Esprit a ordonné à Winnetou d'aller chercher leurs scalpes. Mais que vient faire ici mon frère blanc ? N'est-il pas parti, ainsi qu'il me l'avait dit il y a plusieurs lunes, pour regagner le wigwam de son père et de ses sœurs au delà de l'Océan ?

– J'ai, en effet, visité le wigwam de ma famille, mais l'esprit de la savane m'a rappelé.

– Mon frère blanc a bien fait de revenir. Personne ne peut se soustraire aux ordres de la Prairie. Howgh !

Il prit son cheval par la bride et pénétra avec moi sous bois. Ce n'est qu'alors qu'il aperçut mes compagnons. Cependant, il ne manifesta aucune surprise. Il tira de la poche de sa selle une pipe et du tabac et s'assit sur l'herbe.

– Winnetou est allé loin vers le Nord, chercher les herbes sacrées pour son calumet. Charlie sera le premier qui en fumera avec moi.

– D'autres encore fumeront ce soir le calumet de paix avec mon frère rouge.

– Winnetou a l'habitude de ne fumer le calumet de paix qu'avec des hommes courageux dont le cœur ni les lèvres ne connaissent le mensonge. Mais il sait que son frère blanc ne fraie qu'avec ces hommes braves et sans reproche.

– Le jeune chef des Apaches a-t-il entendu parler de Sans-Ears, le valeureux chasseur ?

– Oui, mais il ne l'a jamais rencontré. Sans-Ears est agile comme le serpent, rusé comme le renard et téméraire comme le jaguar. Il boit le sang des hommes rouges et il marque sur son fusil le nombre de ses victimes, mais il n'en veut qu'aux lâches qui ont assassiné sa femme et son enfant. Je vois là son cheval. Pourquoi ne vient-il pas fumer avec Winnetou le calumet de paix ?

Sam se leva et se dirigea vers nous, mais je vis à sa démarche que la présence de ce jeune Apache, qui avait la réputation d'être le guerrier à la fois le plus redoutable et le plus juste de la savane, l'intimidait.

– Mon frère rouge a dit la vérité. Je ne tue que les lâches et je suis toujours prêt à porter secours aux braves, dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

Je fis signe à Bernard d'approcher.

– Que le chef des Apaches daigne arrêter son regard sur ce jeune homme. Il possédait autrefois toute une fortune, mais des criminels blancs ont assassiné son père et lui ont ravi ses biens. Le meurtrier se trouve ici sur le Rio-Pecos et sa fin est proche.

– Winnetou est son frère. Il l'aidera à punir l'assassin. Howgh !

Cette dernière interjection revenait souvent dans la bouche du jeune Apache pour donner plus de force à ses paroles. Ainsi, nous venions de gagner à la cause de Bernard un allié précieux entre tous. L'Apache, qui avait bourré sa pipe, l'alluma avec soin. Après avoir lancé trois bouffées vers le sol et une vers chacun des points cardinaux, il m'offrit le calumet. Je répétai son geste et passai à mon tour la pipe à Sam. Celui-ci la tendit enfin à Marshall et la pipe revint à son propriétaire. Cette cérémonie accomplie, Sam se mit à questionner le chef Apache.

– Mon frère rouge est-il suivi de nombreux guerriers ?

– Uff !

Cette expression signifiait toujours chez Winnetou un grand étonnement. Mais Sam, qui ignorait les habitudes des Apaches, crut ne pas avoir été compris et répéta sa question.

– Je voulais savoir si mon frère rouge était suivi de nombreux guerriers.

– *Uff !* Mon frère blanc pourrait-il me dire combien il faudrait d'ours pour venir à bout de mille fourmiliers ?

– Un seul suffirait.

– Et combien il faudrait de crocodiles pour avaler cent crapauds ?

– Un seul.

– Et combien il faut de chefs apaches pour détruire cette nuée de Racurrohs ?... Quand Winnetou déterre son tomahawk de guerre, il ne se fait pas accompagner de ses hommes, mais se met en route tout seul. Il n'est pas le chef d'une tribu particulière, mais le roi de tous les Apaches. Il lui suffirait d'étendre le bras pour que des milliers de guerriers accourent de toutes parts vers lui, prêts à suivre ses ordres. Il a beaucoup de langues qui lui racontent ce que font les fils des Comanches et il a beaucoup de couteaux et de tomahawks pour détruire ses ennemis.

Puis il se tourna vers moi :

– Je serais heureux d'apprendre pourquoi mon frère blanc fait route avec ses compagnons.

Je lui fis un récit bref mais complet des événements qui nous avaient amenés à nous rendre sur le Rio-Pecos. Il m'écouta attentivement, puis baissa le regard. Il tira une dernière bouffée de sa pipe qu'il glissa dans sa poche.

– Que mes frères blancs daignent me suivre.

Il prit son cheval par la bride, le conduisit hors du fourré et l'enfourcha. Je me plaçai à ses côtés et nous nous mîmes en marche. Winnetou montait une bête agile, à l'ossature puissante, que je connaissais depuis longtemps. À première vue, elle faisait l'effet d'une haridelle fatiguée et personne n'aurait voulu croire que c'était là une monture de choix. Pourtant, elle était inégalable au galop, excellente au trot, inlassable au pas. Son intelligence ne le cédait en rien à celle de Tony et elle avait déjà mis en fuite plus d'un loup et d'un puma. Cavalier et cheval ne formaient qu'un corps et une âme, une volonté et une décision, et il n'arrivait jamais que la bête déçût les espoirs de son Maître, autant pour son courage que pour son endurance.

*
* *

Lorsque nous atteignîmes la piste des Comanches, nous pûmes nous rendre compte que la horde se croyait en parfaite sécurité, car elle ne s'était pas donné la peine d'effacer ses traces. Nous continuâmes à suivre celles-ci pendant une heure en nous arrêtant à chaque tournant pour étudier le terrain. Nous venions justement d'arriver à la lisière d'une forêt et nous nous proposions de contourner celle-ci lorsque, soudain, l'Apache tira la bride de son cheval.

De sa main droite, il désignait quelque chose devant lui et le silence qui accompagnait son geste était un avertissement éloquent qui nous incitait à la prudence. Je scrutai l'horizon, mais en vain. Je n'aperçus rien de suspect.

Cependant, Winnetou accrocha son fusil à sa selle et tira son couteau. Il descendit de cheval et disparut dans les arbres sans mot dire.

– Que se passe-t-il, Charlie ? demanda Sam.

– Je n'en sais rien.

– Il m'a l'air d'un drôle de phénomène, ton Apache ! Il ne peut pas nous dire ce qu'il y a ?

– Il n'est pas bavard de nature. Il a certainement aperçu quelque chose qui l'a alerté et il est allé se rendre compte si sa supposition était juste. Tout cela est si évident qu'il aurait été superflu d'ouvrir la bouche.

– Tout ça, c'est très beau, mais nous ne savons pas maintenant quoi faire ni de quel côté aller.

– Si, nous le savons parfaitement. Nous n'avons qu'à attendre ici son retour ou un signal quelconque. C'est simple comme bonjour.

– Massa, oh ! ah ! Massa entendre ? s’écria Bob dans son langage particulier.

– Quoi ?

– Là-bas homme crier !

– Où donc ?

– Là, dans les arbres.

Je dévisageai mes compagnons, mais aucun d’eux ne semblait avoir rien entendu. Cependant, le nègre avait l’ouïe fine et ne nous aurait pas alarmés pour rien.

Soudain, un cri retentit et cette fois nous le perçûmes très nettement. C’était le cri d’un oiseau moqueur, ou plutôt tout autre l’aurait pris pour le cri de cet oiseau appelé ici wipp-por-will, mais, moi, je n’ignorais pas que les Apaches excellaient dans l’imitation de ce cri particulier qui leur servait de signe de ralliement.

– Tiens, c’est curieux, observa Sam. Je n’aurais pas cru que le wipp-por-will se rencontrait dans cette région. Il y a bien longtemps que je n’ai pas vu ce curieux oiseau.

– Mais si, tu l’as vu à l’instant, car ce n’est autre que Winnetou qui nous appelle. En avant. Le voilà qui nous attend à la lisière de la forêt.

Nous nous dirigeâmes tous vers l’Apache, moi conduisant sa monture par la bride. Arrivés près de l’Indien, nous aperçûmes, à ses pieds, un homme ligoté avec sa propre ceinture. Le prisonnier poussait des gémissements plaintifs et un effroi sans borne se lisait dans ses yeux fixés sur Winnetou.

L’Apache le considérait avec dédain. L’homme était un blanc. En m’apercevant, une lueur d’espoir passa dans ses yeux. Sans doute, se disait-il que, frère de race, j’allais intervenir en sa faveur. À la vue de Sam, son espoir sembla encore s’accroître.

– C'est un blanc, un Yankee ! s'écria Sans-Ears. Pourquoi mon frère rouge le traite-t-il en ennemi ?

– Mauvais œil répondit sèchement l'Apache.

Derrière nous, un cri de stupéfaction retentit. Nous nous retournâmes et vîmes Marshall qui fixait le prisonnier de l'air de quelqu'un qui n'en croit pas ses yeux.

– Holfert ! Pour l'amour de Dieu, que faites-vous ici ?

– C'est vous, monsieur Marshall ?... répondit l'homme ligoté qui, selon toute apparence, connaissait bien Bernard.

Cependant, cette rencontre ne semblait lui causer qu'une joie modérée.

– Qui est cet homme ? demandai-je à notre jeune compagnon.

– C'est un nommé Holfert, un ouvrier qui a travaillé dans nos ateliers.

Un ancien ouvrier de Marshall à proximité du lieu où devait se trouver Morgan ! La chose me parut fortement suspecte. Je me tournai vers le prisonnier.

– Je suis très heureux de faire votre connaissance, monsieur Holfert. Ne voudriez-vous pas nous dire où nous pourrions rencontrer votre bon ami, je veux dire Fred Morgan ?

L'homme eut un sursaut.

– Vous êtes détective, monsieur ?

– Ce que je suis, vous l'apprendrez toujours assez tôt. Pour le moment, c'est à vous de répondre : Où est Morgan ?

– Défaites mes liens. Je vous le dirai ensuite.

L'étonnement de Marshall allait croissant.

– Il n’est pas question de défaire vos liens. Toutefois, je vais les relâcher un peu. Bob, donne-lui plus de liberté de mouvement.

À la vue du nègre, Holfert eut un nouveau sursaut. Lorsqu’il put s’asseoir, je me plaçai en face de lui et me mis à l’interroger.

– Et maintenant je vous demande pour la troisième fois où se trouve Morgan.

– À Head-Peak.

– Depuis quand le connaissez-vous ?

– Depuis plus d’un mois.

– Où l’avez-vous rencontré ?

– Il m’a donné rendez-vous à Austun.

– Un rendez-vous ? Donc vous vous connaissiez déjà.

Le prisonnier se tut. Je tirai mon revolver.

– Regardez un peu ce joujou, mon ami. Faites-moi le plaisir de me dire ce que vous savez sur la mort de votre patron. J’espère que la vue de ce revolver vous incitera à me dire toute la vérité. Dans l’Ouest, on fait encore moins de manières avec les assassins que dans les États. Ainsi vous connaissez Morgan depuis longtemps ?

– C’est un parent à moi.

– Il vous a rendu visite à Louisville ?

– Oui.

– Allons, continuez, ce n’est pas la peine d’attendre mes questions.

– Je dirai tout, mais pas devant M. Marshall.

Je pensai qu'il était préférable de donner satisfaction sur ce point au meurtrier, découvert de façon si miraculeuse. Je fis donc signe à Bernard de s'éloigner, mais celui-ci, après avoir fait un détour, s'arrêta derrière le prisonnier, caché par un tronc d'arbre.

– Et maintenant je vous écoute.

– Morgan est venu plusieurs fois me voir et il m'entraîna au jeu. Comme je perdais, je finis par lui devoir plusieurs milliers de dollars. Je ne pouvais pas lui payer ma dette et il me menaçait... Je lui avais, en effet, donné comme garantie une traite avec la fausse signature de mon patron. Mis au pied du mur, je ne pus que lui révéler l'endroit où se trouvaient les clefs du magasin.

– Et vous saviez ce qu'il allait faire ?

– Oui, nous avions décidé de partager et d'aller au Mexique. Mais d'abord il fallait nous séparer afin d'éviter les soupçons. Il me fixa une date pour nous rencontrer à Austun.

– Vous lui avez donc dit que votre patron portait sur lui la principale clef ?

– Oui, mais je ne croyais pas qu'il allait le tuer. Il avait dit qu'il ne ferait que l'étourdir. Il lui a donné un coup de couteau, mais je n'y suis pour rien. Nous avons partagé sur les lieux tout ce que nous avons trouvé.

– Il a pris les diamants et vous le reste.

– C'est cela. Comme j'étais de la partie, j'ai pu convertir facilement en argent ces objets et...

– Et je devine le reste... Morgan vous a maintenant repris votre butin.

– Mais oui.

– Il faut que vous soyez bien bête d'avoir cru qu'un homme aussi lâche pourrait se montrer loyal avec vous. Vous pouviez vous douter que, s'il vous faisait venir ici dans le désert, c'était pour s'emparer du reste du butin. Comment s'y est-il pris pour vous le voler ?

– Hier soir, c'est lui qui montait la garde et je me suis endormi profondément. En me réveillant, je vis Morgan se pencher sur moi avec son couteau. Il m'avait d'abord retiré mes armes. La peur m'a donné des forces. Je l'ai repoussé et je me suis enfui. Il s'est mis à ma poursuite, mais, comme il faisait nuit, j'ai pu m'échapper. J'ai couru toute la nuit pour me mettre hors de sa portée, car je savais qu'il ne renoncerait pas à me poursuivre. Enfin, épuisé, je me suis couché ici pour me reposer un peu. Mais je n'ai pu m'endormir, car des Indiens sont tout de suite passés par là. J'ai voulu m'éloigner, c'est alors que ce Peau-Rouge est arrivé et m'a ligoté.

Visiblement, cet homme était à bout de forces, ce qui avait facilité ses aveux. Maintenant, nous savions tout ce que nous voulions savoir. Je me tournai vers Bernard :

– Cet homme vous appartient. Faites-en ce que vous voulez.

Bernard ne répondit pas. Sans doute, le désir de vengeance et la pitié se livraient une lutte décisive dans son âme.

– Ce coquin mérite, sans doute, la mort, dit-il enfin, cependant rendons-lui la liberté. Dieu le punira.

– La punition que vous lui infligez ainsi est plus cruelle que la mort elle-même. Sans armes, sans cheval et sans secours, il est exposé aux pires dangers.

– Dans ce cas, emmenons-le avec nous et nous le renverrons dès que cela sera possible.

– Il nous encombrera, d’autant plus que nous avons déjà un prisonnier. Ils pourraient tous deux tramer un complot contre nous.

– Nous serons toujours quatre contre deux.

– Je ne veux pas dire qu’a eux deux ils mettraient notre vie en danger, je pense à d’autres éventualités qui pourraient nous causer de graves ennuis. Cependant, moi non plus, je ne veux pas être son juge suprême. Nous pourrions lui donner une de nos bêtes de somme et quelques armes. Demandez à Winnetou ce qu’il en pense.

Le jeune Apache avait assisté un peu à l’écart à cette pénible scène. Il s’approcha de nous et ôta la ceinture qui liait les bras de Holfert.

– Lève-toi !

Le prisonnier se dressa sur ses pieds. Winnetou désigna sa main et dit :

– L’homme blanc a-t-il lavé sa main du sang de sa victime ? Car seul le sang peut laver le sang. C’est la volonté du Grand Manitou, le Grand-Esprit de la savane. L’homme blanc voit-il cette branche au bord du fleuve ?

– Oui.

– Qu’il l’apporte donc ici. S’il parvient à l’arracher, il conservera la vie, car la branche est le symbole de la paix et de la grâce.

Cette singulière condition nous causa une vive surprise. Holfert se dirigea vers le fleuve dont nous nous trouvions séparés par quatre cents pas environ. Il tendit la main pour atteindre la branche lorsque Winnetou épaula son fusil à crosse d’argent. Un coup de feu partit et Holfert atteint à la tête roula dans l’eau.

Parfaitement calme, Winnetou rechargea son arme.

– L’homme blanc n’a pas apporté la branche, il devait mourir. L’Esprit de la savane est juste et généreux. Il n’accorde pas de grâce à ceux qu’il destine à la perdition. L’homme blanc aurait été tué par les Comanches ou par les stakemen et son corps aurait été dévoré par des coyotes.

Puis il sauta à cheval et s’éloigna sans tourner la tête. Nous le suivîmes, profondément émus. Les traces des Comanches étaient toujours très nettes. Craignant pour Winnetou, j’allais déjà le rejoindre, lorsque trois coups de feu retentirent. Nous nous arrêtâmes net et Winnetou revint sur ses pas. Il descendit à terre, se glissa sous les buissons, puis nous fit signe d’en faire autant.

– Les Comanches et deux Visages-Pâles, dit-il.

Il s’enfonça davantage dans le fourré et nous le suivîmes, laissant Bob et Hoblyn avec les chevaux. Devant nous s’étalait la vallée du fleuve, qui s’élargissait à certains endroits en formant un cirque. Sur la rive droite, les deux chefs des Comanches avaient planté leurs lances. Eux-mêmes étaient assis par terre en train de fumer leur calumet en compagnie de deux blancs. Ils contemplaient les jeux guerriers auxquels se livrait la troupe des Comanches. La présence des Blancs m’intrigua. Je pris ma longue-vue, puis la tendis à Sans-Ears :

– Mille tonnerres ! Mais, c’est Fred Morgan et son fils. Comment se fait-il qu’ils soient ensemble et avec les Indiens ?

– C’est très facile à expliquer. Morgan, en train de poursuivre Holfert, a sans doute rencontré Patrick, qui n’était pas très éloigné de nous. Quant à leur présences auprès des Peaux-Rouges, il ne faut pas s’en étonner, étant données leurs bonnes relations.

– Mais comment allons-nous faire pour les enlever à cette bande ?

– Je ne crois pas qu'ils restent longtemps ensemble, car ils n'ont certainement pas l'intention de révéler l'existence de leur trésor aux Indiens.

– Dans ce cas, attendons un peu les événements. Morgan a visiblement, renoncé à la poursuite de Holfert.

J'allai chercher les chevaux, que j'amenai dans notre cachette, où je les déchargeai.

Lorsque Hoblyn aperçut la partie encaissée de la vallée, il tendit le bras et dit :

– Voilà la gorge que nous devons suivre pour arriver au trésor.

– Là-bas ? Cela ne nous arrange pas.

– Pourquoi, Charlie ? me demanda Sam.

– Parce que nous ne pourrons pas y arriver avant les deux bandits. Il est certain, en effet, qu'aussitôt les Comanches partis ils se dirigeront de ce côté.

– Ne vous inquiétez pas, dit Hoblyn. Seul, le capitaine et moi connaissons ce chemin. Le lieutenant en suivra un autre, en longeant le lit d'un confluent.

– Dans ce cas, rien ne presse, nous pouvons, nous aussi, assister tranquillement à ce curieux spectacle.

*
* *

En effet, le spectacle qui s'offrait à nous était du plus haut intérêt. Les Comanches s'étaient séparés en deux groupes qui devaient figurer des adversaires. L'art de l'équitation dans cette tribu présente des particularités qui frappent un européen non initié. Les Comanches ne connaissent pas, par exemple, l'usage de la selle ni celui de la bride, dans le sens que nous donnons à

ces mots. Ils attachent au dos du cheval une couverture pliée ou une peau de bête aux deux extrémités de laquelle est fixée une courroie très large, qui entoure le cou du cheval et dans laquelle le cavalier passe le bras s'il veut se laisser glisser contre le flanc de sa monture en maintenant une seule jambe sur le dos de la bête.

Ce harnachement particulier, ainsi qu'une adresse extraordinaire acquise à force d'entraînement, permettent à ces guerriers rouges de se servir de leurs montures comme de boucliers en les plaçant entre eux et l'adversaire, tout en gardant une parfaite liberté de mouvement ; la multitude des positions qu'ils peuvent prendre sur le cheval leur permet de lancer leurs flèches ou de tirer des coups de feu tantôt d'en haut, tantôt d'en bas. Les chevaux sont éduqués pour se prêter aux manœuvres de leurs maîtres, de sorte qu'aucun mouvement inattendu de leur part ne vient compromettre la justesse de la visée. La courroie dans laquelle on passe le bras à la hauteur de l'épaule est fixée à la crinière, sur le garrot du cheval, si bien que, même au cas où la selle viendrait à glisser, le cavalier peut rester sur le cheval.

Notre attention était si complètement captée par ces exercices que nous ne pensions plus au danger. Une seule fois, je tournai la tête dans la direction d'où nous étions venus et ce fut fort heureux, car cela me permit d'apercevoir, à la lisière du bois, deux cavaliers qui examinaient la piste des Comanches. Je les désignai à mes compagnons.

– C'est le capitaine et Conchez ! s'écria Hoblyn.

– Oui, ce sont eux. Il s'agit d'effacer vite nos traces.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Tandis que les autres se retiraient à nouveau dans la cachette, Winnetou et moi continuâmes à observer les cavaliers. Soudain, un cri de guerre retentit dans le camp des Comanches. Précipitamment, nous rejoignîmes Sam, Marshall et Bob pour voir ce qui se passait de

l'autre côté. Les deux cavaliers, qui étaient descendus à terre pour mieux examiner la piste, s'arrêtèrent à proximité de deux grands érables derrière le tronc desquels j'avais trouvé un poste d'observation idéal. Je pus ainsi assister à leur conversation, mon tomahawk à la main :

– Ce sont des Comanches, disait le capitaine. Nous n'avons donc rien à craindre de ce côté. Mais il importe de savoir qui sont ces deux blancs.

– Ils sont trop loin, je ne peux pas distinguer leurs traits. Mais voyez-vous cet alezan : je jurerais que c'est le cheval de Patrick, notre lieutenant.

– Oui, ce ne peut être que lui. Ainsi mes soupçons étaient fondés. S'il passe par ici sans m'en avertir, c'est qu'il se dirige vers la vallée au trésor. C'est par hasard qu'il a rencontré les Indiens. Je me demande ce que nous allons faire : aller les punir de ce pas ou les suivre et les prendre en flagrant délit.

Conchez s'efforça de persuader son chef que la seconde solution était préférable. Il était évident qu'il tenait à connaître, lui aussi, la cachette du trésor.

Il réussit à convaincre le capitaine, qui se rendait d'ailleurs compte que les Comanches, qui se trouvaient sur le sentier de la guerre, n'allaient pas tarder à se remettre en route.

– Tu as raison, dit-il, d'autant plus que j'ai la certitude d'y arriver avant Patrick, car je connais un raccourci qu'il ignore. Ce n'est pas lui qui mettra la main sur le trésor, si toutefois celui-ci se trouve encore dans la cachette.

– Que voulez-vous dire par là, capitaine ?

– Je pense à Old Shatterhand et à Sans-Ears, qui nous ont déjà joué un mauvais tour. La disparition de Hoblyn me laisse à penser. Qui sait s'il n'a pas offert ses services à ces deux chasseurs...

– Hum... Dans ce cas, peut-être vaudrait-il tout de même mieux nous adresser aux Comanches.

– Pour trahir notre secret et leur permettre de s'emparer du trésor ? Non ! D'ailleurs, nous avons tout le temps de réfléchir, car, à ce que je vois, les Peaux-Rouges ouvrent leurs sacs à provision. Cela me rappelle que j'ai faim. Sors la viande.

En se dirigeant vers les chevaux, Conchez n'aurait pas manqué de m'apercevoir. Je me retirai à temps pour échapper à son attention. Je retournai auprès de Sam et lui demandai son avis sur la tactique à observer devant cette nouvelle situation.

– Laissons-les tranquilles, ces deux-là, Charlie.

Mais Winnetou secoua la tête d'un air désapprobateur.

– Mes frères blancs oublient qu'ils ne possèdent qu'un scalpe.

– Qui donc oserait s'en emparer ?

– Ces serpents de Racurrohs.

– Ils n'y parviendront pas. D'ailleurs, ils ne tarderont pas à partir, car ils sont sur le sentier de la guerre.

– Mon frère blanc est un chasseur plein d'astuce et de courage. Mais il ignore les chemins que suivent les Comanches. Ces hommes vont pénétrer dans les montagnes, où ils se rendent sur la tombe de leur chef, ainsi qu'ils le font tous les ans à la date où ce chef a trouvé la mort de la main de Winnetou.

– Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Qu'ils aillent sur la tombe de leur chef ou aux cinq cents diables, cela m'est bien égal ! rétorqua Sam.

– Mes frères blancs sont libres d'agir à leur guise, observa l'Apache. Ils veulent épargner un ennemi pillard et meurtrier et

ils paieront de leur sang cette légèreté. Le chef des Apaches a parlé. Howgh !

Il m'était très désagréable de contredire mon ami Winnetou, pourtant il me répugnait de répandre le sang lorsque cela n'était pas absolument nécessaire. J'étais plongé dans ces réflexions, lorsqu'un nouveau cri retentit dans le campement des Comanches. Un événement quelconque avait dû s'y produire. Nous remarquâmes que le capitaine et son compagnon étaient également alertés. Je me glissai une fois de plus vers la lisière du bois pour voir ce qui se passait.

Les Comanches formaient un groupe compact sur la rive, autour d'un objet qu'ils examinaient attentivement. Puis ils rejetèrent cet objet dans l'eau, et les guerriers formèrent un cercle autour des deux chefs et des blancs.

– Ils ont trouvé quelque chose dans le fleuve, dis-je à mes compagnons en les rejoignant. Probablement le corps de Holfert.

Winnetou se leva en silence et disparut dans les arbres. Je devinai ses intentions. Il se proposait de gagner à la nage l'endroit où se tenaient les Comanches pour savoir à quoi s'en tenir. Je n'ignorais pas que le jeune chef apache était un nageur émérite, cependant je comprenais que son entreprise était des plus hasardeuses. Il était, en effet, à redouter que le capitaine et Conchez, poussés par la même curiosité, ne tentassent la même entreprise ou, ce qui serait pis encore, que les Comanches, intrigués par ce corps percé tout récemment d'une balle, ne se missent à la recherche du meurtrier. En effet, une des lois de la savane veut qu'on cherche toujours à connaître ses adversaires éventuels.

Le trajet que Winnetou devait faire d'abord en aval, ensuite en amont, était au moins d'un mille. À un excellent nageur cela ne demandait pas plus d'une demi-heure, y compris les dix minutes de course qui nous séparaient du fleuve. Mais, à peine un

quart d'heure s'était-il, écoulé, que je vis le capitaine et son compagnon partir à leur tour. Nous n'avions aucun moyen de les en empêcher.

Ce que j'avais prévu arrivait. Les deux cavaliers se rapprochèrent des Comanches, puis se dirigèrent vers le fleuve. Je pensais que Winnetou avait dû, avant de plonger, se débarrasser de ses vêtements et de ses armes, en gardant tout au plus son couteau, et que cela pourrait le trahir. Sans hésiter une seconde, je décidai de me porter à son secours. Je saisis mon fusil.

– Attendez-moi ici !

Avec ces mots, je quittai la cachette et allai me poster dans un autre coin de la forêt, d'où je pouvais observer l'endroit où le mystérieux objet avait été jeté dans l'eau. Mais, avant d'y parvenir, je vis le capitaine épauler son fusil et tirer un coup de feu vers un point du fleuve. Le coup avait raté. Je connaissais bien les dons extraordinaires de plongeur de Winnetou. Cinq secondes après le coup de feu, je vis le jeune Apache surgir à nouveau à la surface, gagner la rive et se jeter sur le capitaine. Celui-ci épaula sa carabine. Le moment n'était pas aux réflexions. Mais déjà, avec un geste d'une adresse incroyable, Winnetou avait fait dévier l'arme et le coup partit en l'air. Il allait arracher son fusil à Conchez, lorsque les Comanches, qui avaient entendu la détonation, s'élancèrent au galop vers le théâtre de la lutte. Winnetou eut encore le temps de saisir le fusil du capitaine et de le jeter dans l'eau, puis, avec des bonds de panthère, il se mit à remonter le fleuve. Il ne lui fallait pas plus de dix minutes pour gagner l'endroit où il avait laissé ses vêtements et personne n'aurait pu le rattraper dans cette course. J'espérais qu'ensuite il serait assez prudent pour s'engouffrer dans la forêt et nous rejoindre après un détour.

– Il faut partir d'ici immédiatement, dis-je à Sam.

– Je me demande un peu où nous pourrions aller. Les Comanches et ces deux coquins de blancs nous rattraperaient vite si nous sortions de notre cachette.

– Non, ils seront trop occupés à suivre la piste de Winnetou. Vite ! sortez les chevaux jusqu'à la lisière. Vous attendrez que les Peaux-Rouges dépassent cet endroit, puis vous vous lancerez sur leur propre piste, de façon à ne pas laisser de traces. Je reste seul ici pour attendre Winnetou.

– Seul ?

– Naturellement, répondis-je en désignant du regard Hoblyn, qui ne m'inspirait toujours pas une confiance illimitée. Les autres n'ont pas assez d'expérience, il faut que tu les accompagnes.

– C'est bien, en avant ! Les Peaux-Rouges nous ont déjà dépassés.

Tandis que Sam et Marshall s'éloignaient, suivis du nègre et du prisonnier, je me mis en devoir d'effacer les quelques traces qu'ils avaient laissées sur leur passage et, à peine avais-je terminé cette besogne, que Winnetou surgit à mes côtés.

– *Uff !* Ces chacals de Comanches cherchent la trace de l'Apache. Où sont les compagnons de mon frère blanc ?

– Ils sont partis.

– Les pensées de mon frère blanc sont toujours sages. Les Visages-Pâles ne nous attendront pas longtemps.

Il endossa hâtivement les vêtements qu'il avait portés jusque-là à la main et conduisit son cheval hors du fourré. Un coup d'œil me suffit pour m'assurer que les Comanches étaient trop loin pour que nous ayons à les redouter. Aussi eus-je le temps de demander :

– Qu'a donc trouvé mon frère rouge dans le fleuve ?

– Le cadavre du Visage-Pâle. Winnetou a agi aujourd'hui, à deux reprises, avec la légèreté d'un enfant. Mais il va réparer ses fautes et il espère obtenir le pardon de ses frères blancs.

Nous ne tardâmes pas à rejoindre nos compagnons à l'endroit où notre chemin se séparait de celui des Comanches. Sam était descendu de sa Tony, dont il était occupé à envelopper les pieds. Ensuite, il s'occupa des sabots des autres bêtes. Pour ce faire, il avait découpé une des couvertures emportées du repaire des bandits. Nous descendîmes dans la gorge indiquée par Hoblyn. Winnetou nous suivait à pied pour effacer nos traces.

Lorsque nous eûmes laissé derrière nous le premier tournant du ravin, je m'arrêtai.

– Bernard, prenez mon cheval par la bride jusqu'à mon retour.

– Que veux-tu faire, Charlie ? demanda Sam.

– Attendre ici pour voir quelles sont les intentions des Comanches.

À peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que j'entendis un bruit de sabots. C'étaient quelques Comanches accompagnés des deux Morgan. Ils avançaient lentement, les yeux rivés au sol. À l'endroit où nous nous étions arrêtés pour envelopper les sabots de nos chevaux, leur attention sembla être attirée par quelque chose qu'ils ramassèrent et tournèrent, intrigués, entre leurs mains. Ils se concertèrent un moment. Puis les deux blancs et un chef rouge se détachèrent du groupe et s'engagèrent à pied dans le ravin.

Ils jetaient de tous côtés des regards scrutateurs, auxquels, je le craignais fort, la moindre trace laissée par nous n'échapperait pas. Comme ils passaient près de moi, je pus distinguer l'objet mystérieux que le chef gardait dans sa main. C'était un fil de laine qui était tombé par terre pendant que nous

déchirions la couverture pour envelopper les sabots de nos chevaux. Notre vie ne tenait qu'à un fil, c'était bien le cas de le dire.

Les hommes avancèrent un peu plus avant dans le ravin, mais ils firent bientôt demi-tour et rebroussèrent chemin. Ils étaient persuadés que personne n'était passé par là et ne jugeaient plus nécessaire d'observer le silence. Aussi pus-je entendre les propos qu'ils échangeaient.

– Ce sont, sans doute, les empreintes de nos propres chevaux qui nous ont trompés, dit Fred Morgan.

– Mais qui pouvait bien être ce Peau-Rouge et les deux blancs ? dit le fils.

– Nous ne tarderons pas à le savoir, car ils ne nous échapperont pas. Comme l'Indien était nu, il était difficile de deviner à quelle tribu il appartenait.

C'est tout ce que je pus entendre, car ils étaient déjà loin. Cependant, cela me suffit pour me persuader que nous étions en sécurité et que le capitaine avait préféré éviter une rencontre avec les Comanches. Sans doute avait-il jugé plus sage de prendre son lieutenant sur le fait.

Bientôt, les éclaireurs rejoignirent le gros de la troupe et, de mon côté, je me dirigeai vers mes compagnons. Ceux-ci avaient déjà parcouru un bon bout de chemin et il me fallut une demi-heure pour les atteindre. Winnetou me lança un regard interrogateur et je lui racontai brièvement ce que j'avais vu et entendu.

– Les fils des Comanches ont des yeux et ne voient pas, ils ont des oreilles et n'entendent pas les pas de leurs ennemis ! Mes frères blancs peuvent enlever les mocassins de leurs chevaux.

Nous suivîmes d'autant plus volontiers son conseil que les chiffons gênaient la marche de nos montures.

Ce n'était pas chose facile que d'avancer dans ce ravin, barré çà et là par des arbres déracinés par l'âge ou renversés par l'orage. À mesure que nous avancions, la région devenait plus sauvage. À la tombée de la nuit, nous installâmes un campement provisoire où nous pûmes nous reposer sans être dérangés. À l'aube, après une courte reconnaissance sur le chemin parcouru, nous continuâmes notre route.

Bientôt, les arbres se firent plus espacés et l'eau plus rare. Nous traversâmes plusieurs lits de torrents desséchés. Ils étaient très profonds, ce qui prouvait la force du courant qui les avait creusés. En temps de pluie, ils se remplissaient sans doute complètement, et l'eau avait poli les roches qui les bordaient. Nous suivîmes une de ces vallées, toujours dans la direction de l'ouest. Le lit du torrent était de moins en moins profond et, finalement, nous aperçûmes devant nous les flancs boisés de la Sierra Ranca. Au pied des montagnes, les cours d'eau étaient plus nombreux et allaient tous se jeter dans le Rio-Pecos. L'un d'eux prenait sa source dans la vallée que nous cherchions. Grâce aux indications de Hoblyn, vers le soir, nous parvînmes à notre but. La vallée mesurait environ un mille et demi de long et à peu près autant de large. Elle était entourée de collines couvertes d'une épaisse végétation. Comme nous avions, sans aucun doute, une grande avance sur les autres, nous pûmes nous restaurer et nous reposer en toute tranquillité Naturellement, nous laissions toujours à l'entrée de la vallée une sentinelle, qui devait nous avertir dès qu'elle s'apercevrait de quelque chose d'anormal.

Vers le matin, ce fut le tour de Sam. À peine avait-il pris sa faction que nous le vîmes revenir vers nous.

– Ils arrivent, annonça-t-il.

– Qui ? demandai-je.

– Tu m'en demandes trop. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'ils sont deux à cheval.

Je courus vers l’entrée de la vallée et, à l’aide de ma longue-vue, je pus distinguer les deux Morgan, qu’un quart d’heure de course séparait maintenant de nous. Comme, d’une part, nos traces avaient été soigneusement détruites et que, d’autre part, nous étions plus nombreux, nous n’avions rien à redouter. J’allais déjà m’en retourner avec Sam, lorsqu’un bruit venant des fourrés voisins attira mon attention. Je prêtai l’oreille : le bruit se répéta. Ce ne pouvait être que des hommes ou des bêtes qui se frayaient un chemin à travers les broussailles. Nous nous dissimulâmes sous un buisson. Une minute plus tard, nous pouvions voir que nous n’avions pas affaire à du gibier, mais au capitaine et à Conchez. Leurs chevaux soufflaient péniblement et l’attitude des cavaliers eux-mêmes révélait une extrême fatigue. Ils avaient certainement parcouru un chemin particulièrement difficile.

– Enfin ! s’écria le capitaine en poussant un soupir de soulagement. Je ne referais pas de si tôt un pareil voyage. Mais l’essentiel c’est que nous soyons arrivés à temps. Personne ne nous a devancés, heureusement.

– Qu’est-ce qui vous le fait supposer ? demanda Conchez.

– Ma cachette est intacte. Donc les Morgan ne sont pas encore venus. Et quel autre se serait aventuré ici ?

– Vous avez sans doute raison, mais vous ne pensez donc plus à Sans-Ears et à Old Shatterhand ?

– Non. Car, s’ils ont suivi Morgan, ils sont certainement tombés sur les Comanches et, dans ce cas, ils n’ont pu continuer leur route.

– Mais qui était donc cet Indien nu qui nageait dans le Rio-Pecos, et ce cadavre blanc ?

– Cela n’a aucun intérêt pour nous. Nous n’avons plus rien à craindre, du moment que nous avons les Comanches entre nous et ceux qui s’aviseraient éventuellement de nous suivre.

– Et que ferons-nous si les Comanches nous trouvent ici, car nos traces sont aussi nettes que celles d'une troupe de bisons ?

– Ça n'a pas d'importance. Tout au plus s'étonneront-ils que nous ne nous soyons pas fait connaître plus tôt, mais il suffira que je leur raconte la trahison de mon lieutenant pour qu'ils trouvent cela naturel. Quant à ce lieutenant, il..., mais, par Satan ! n'est-ce pas lui que j'aperçois ?

– Lui-même !

– Tant mieux. Ainsi, nous le tenons. Il apprendra quelle punition je réserve à ceux qui trahissent leurs camarades.

– Dites, capitaine, quand vous lui aurez fait son affaire, est-ce que vous avez vraiment l'intention de sortir votre trésor en ma présence ?

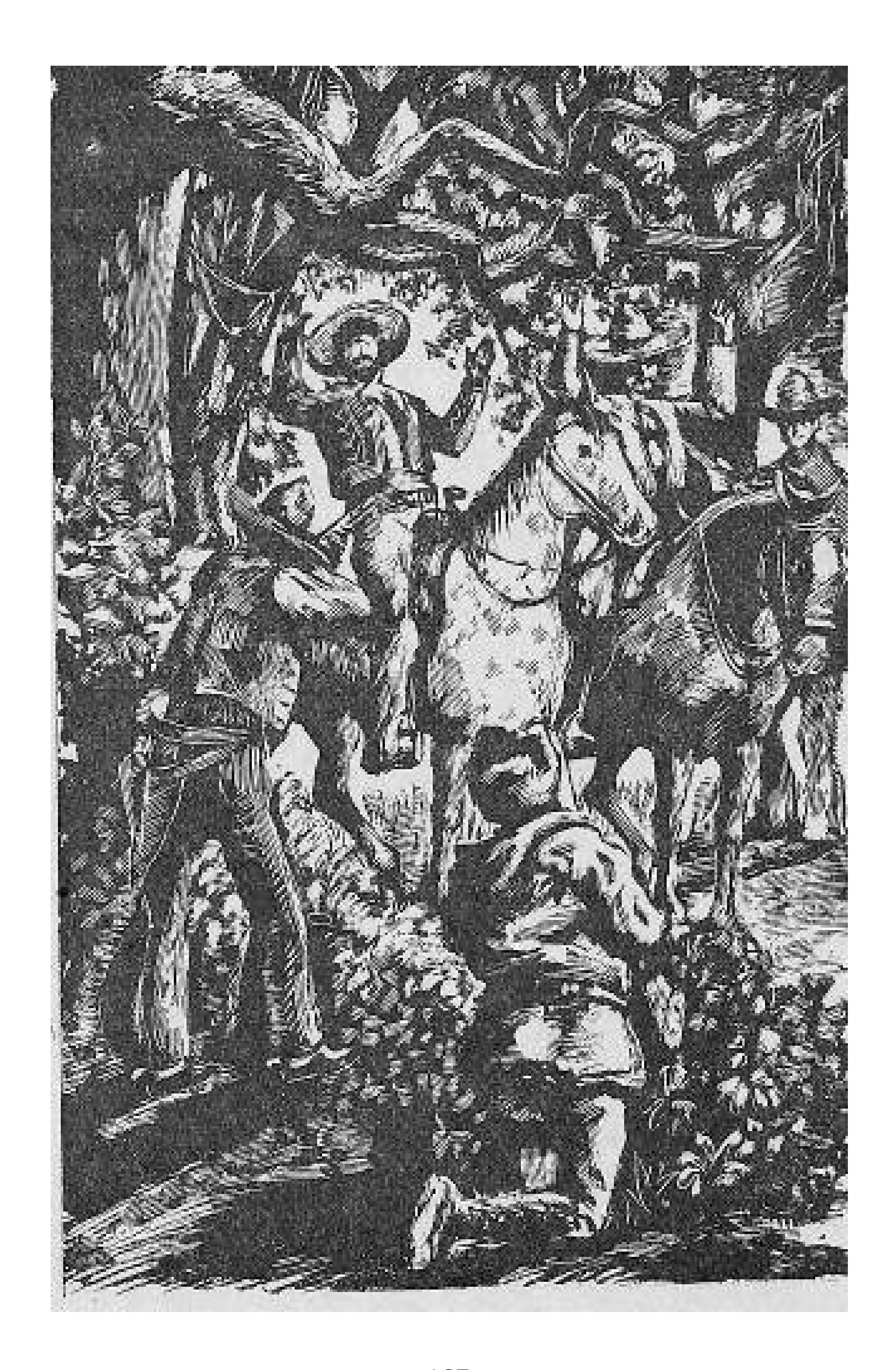
– Certainement.

– Et vous comptez le partager entre tout le monde ou simplement entre nous deux ? Il me semble qu'après un tel voyage j'ai bien mérité ma part.

– Tu as tout à fait raison, Conchez, mais, avant tout, il faudra donner une leçon à ces deux canailles. J'aperçois un endroit où nous serons très bien pour les observer.

Et il indiquait notre propre campement à l'abri des arbres. Ils venaient délibérément vers nous, avec une telle insouciance qu'ils n'avaient même pas remarqué les empreintes que Sam et moi avions laissées sur notre passage.

Nos compagnons, qui avaient entendu le bruit, s'étaient levés. Je n'oublierai jamais la stupéfaction qui se peignit sur le visage des deux cavaliers, lorsque en approchant du fourré ils aperçurent le Peau-Rouge qu'ils avaient vu nager dans le Rio-Pecos. Leur ébahissement était vraiment comique.



– Hoblyn ! s'écria Conchez en reconnaissant son ancien compagnon d'armes.

– Comment ? c'est Hoblyn ? fit à son tour le capitaine. Que viens-tu faire ici dans la Sierra Ranca et qui sont ces gens ?

Je m'approchai de lui et lui donnai une tape sur l'épaule.

– Ce sont vos bons amis, capitaine. Approchez-vous et mettez-vous à votre aise. Vous êtes les bienvenus !

– Mais qui êtes-vous ?

– Avant de me nommer, permettez-moi de vous présenter mes camarades. Ce gentleman noir est Bob, ancien compagnon de route de M. Williams, que vous connaissez bien. Ce gentleman blanc est M. Marshall, de Louisville, qui a quelques mots à dire à ce même Morgan qui s'apprête à sortir les œufs d'or de votre nid. Ce seigneur indien est Winnetou. Vous devez le connaître de nom, ce qui me dispense de plus amples présentations. Enfin, ce personnage est appelé couramment Sans-Ears, quant à moi, on me nomme parfois Old Shatterhand.

La peur avait fait perdre l'usage de la parole au capitaine, qui ne put que marmonner :

– Est-ce possible ?

– Tout à fait possible Maintenant, je vous en prie, prenez place et mettez-vous à votre aise comme je l'ai fait moi-même, quand je suis allé vous écouter dans votre retraite. Je vous ai même, je crois, emprunté, sans plus de façon, votre pistolet. Pas plus tard qu'avant-hier, je vous ai encore écouté pendant que vous étiez en train d'observer les Comanches et d'échanger des idées que j'ai trouvées fort intéressantes. Bob, débarrasse donc ces messieurs de leurs armes qui pourraient les gêner et, pour leur permettre de mieux se reposer, ligote-leur les jambes et les bras.

– Voyons, señor ! balbutia le capitaine.

– Ça va, ça va, nous vous parlons le seul langage que méritent les stakemen. Ne faites pas d'efforts inutiles. Avant même que les Morgan soient ici, vous serez ligotés ou, si vous le préférez, morts.

Toute cette scène s'était déroulée avec une telle rapidité que les scélérats n'eurent même pas le temps de penser à opposer de la résistance.

– Et maintenant, cher capitaine, dites-nous où se trouve cette cachette qui fait tant envie aux deux Morgan ?

– Cela ne vous regarde pas.

– Vous nous ferez tout de même le plaisir de satisfaire notre curiosité, mais d'abord apprenez-nous ce que sont devenus les marchands ainsi que le compagnon de votre lieutenant.

– Les marchands... hum... je n'en sais rien...

– Tiens ! dans ce cas, je suis mieux renseigné que vous. Et les faux agents en fourrures ?

– Deux sont rentrés et le troisième a été tué par le lieutenant. Nous avons trouvé son cadavre.

– C'est ce qui me semblait bien. Laissez-vous bâillonner sans faire de manières. Il est inutile que vos cris trahissent notre présence aux deux nouveaux venus.

Fred Morgan et son fils venaient justement d'apparaître à l'entrée de la vallée. Ils s'arrêtèrent un moment pour inspecter le terrain. Puis Patrick éperonna son cheval et se dirigea au trot dans notre direction, suivi de son père. Ils ne semblaient pas avoir l'intention de séjourner dans les parages et s'arrêtèrent devant une touffe de ronces.

– C'est ici, père, dit Patrick. Dépêchons-nous, au cas où nous serions suivis.

Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre qui se trouvait au bord du cours d'eau. Tandis que les bêtes s'abreuvaient, les deux gredins déposèrent leurs armes sur le sol et, à l'aide de leurs couteaux, se mirent en devoir de couper les ronces.

Lorsque la terre fut mise à nu, Patrick la creusa un peu, puis en sortit un paquet entouré d'une peau de buffle.

– C'est tout ? demanda le père.

– Oui, c'est tout, mais ça suffit. Les billets de banque et les papiers de valeur ne prennent pas beaucoup de place. Et, maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, allons-nous-en.

– Si vous restiez encore un peu pour nous tenir compagnie ?

C'était Sam qui avait prononcé ces paroles. D'un bond, je me trouvai, à mon tour, entre les hommes et leurs armes. Sam avait maintenant l'air d'un tigre prêt à se jeter sur sa proie. Les deux hommes esquissèrent un geste, comme pour se saisir de leurs fusils, mais la vue de mon revolver arrêta leur élan.

– Qui êtes-vous ? cria Fred Morgan.

– Demandez donc à monsieur votre fils, le soi-disant Meercroft ?

– De quel droit nous attaquez-vous ?

– Du même droit qui vous a fait attaquer M. Marshall à Louisville, répondit Sam, qui, un peu plus tard, vous a poussé à faire dérailler un train et, qui, autrefois, vous a fait tuer la femme d'un nommé Sam Hawerfield.

– Soyez assez aimables pour vous allonger ici par terre, dis-je à mon tour. Vous vous exécuterez d'autant plus volontiers que je vais vous dire à qui vous avez à faire. Voici Winnetou, le chef de tous les Apaches, voici Sans-Ears, ci-devant Sam Hawerfield.

Quant à moi, votre fils vous dira qui je suis. Je compte jusqu'à trois. Si vous n'êtes pas couchés d'ici là, vous pourrez recommander votre âme à Dieu. Un. Deux. Trois.

Les poings serrés et en se mordant les lèvres, ils obéirent.

– Bob, ligote-les.

– Bob bien content ! Bob savoir bien ligoter, dit le nègre – et, en un clin d'œil, il nous démontra que ce n'était pas chez lui une simple vantardise.

Bernard, qui était resté avec les autres prisonniers, s'approcha de nous. Fred, en l'apercevant, écarquilla les yeux comme s'il voyait un revenant.

– Marshall !

Bernard lui lança un regard sombre, mais ne dit mot. Je vis qu'il était altéré de vengeance.

– Bob, amène les autres ici, dit Sam, nous n'avons pas l'intention de nous éterniser dans ce coin.

L'instant d'après, le chef des bandits et son acolyte étaient allongés aux côtés des deux Morgan.

– Qui va les juger ? demanda Bernard.

– Charlie, proposa Sam.

– Non, nous tous, nous avons plus ou moins un compte personnel à régler avec eux. Seul, Winnetou pourra être un juge impartial. Il a la parole.

Mes compagnons m'approuvèrent et l'Apache fit un signe de tête pour marquer son acquiescement.

– Le chef des Apaches entend la voix de l'Esprit de la savane et il tâchera d'interpréter fidèlement sa volonté. Il jugera équitablement les Visages-Pâles. Que mes frères blancs pren-

nent leurs armes, car seuls les hommes armés peuvent disposer du sort des prisonniers.

C'était une coutume indienne et, par respect pour l'Apache, nous ne voulions pas la transgresser.

– De quoi accusez-vous cet homme ? demanda-t-il en désignant Hoblyn ?

– D'avoir exercé le honteux métier de stakeman.

– S'est-il rendu coupable, à votre connaissance, d'un meurtre ?

– Non.

– Qui sert-il en ce moment, vous ou les stakemen.

– Nous.

– Dans ce cas, mes frères blancs doivent le juger avec leur cœur et non pas avec leurs fusils. Winnetou souhaite que cet homme soit libre, mais ne retourne jamais avec les stakemen.

Nous fîmes un signe approbatif de la tête. Je tendis à Hoblyn le fusil et le couteau de Fred Morgan.

– Prenez, vous êtes désormais libre et vous avez le droit de porter des armes.

– Merci, dit Hoblyn avec gratitude. Je ne vous donnerai pas de raisons de regretter votre acte.

Cependant, Winnetou continua son instruction.

– Qui est ce Visage-Pâle ?

– C'est le chef des stakemen.

– Cela suffit. Il doit mourir. Mes frères blancs partagent-ils mon avis ?

Notre silence marqua notre approbation. Le verdict était accepté à l'unanimité.

– De quoi accusez-vous cet homme ? demanda Winnetou en désignant Conchez.

– D'être un stakeman.

– Qu'est-il venu chercher ici ? Il vient avec l'idée de priver ses camarades de leur part du trésor. Qu'il meure !

Nous hochâmes la tête toujours en silence. Winnetou poursuivit :

– Mais ce n'est pas de la main d'un homme libre qu'il recevra la mort. – Et, en désignant Patrick : Ôte les liens de cet homme. C'est lui qui noiera les deux stakemen, car ils ne méritent pas d'être tués avec une arme.

Dans son âme sanguinaire, le jeune Morgan n'était pas mécontent de jouer le rôle de bourreau. Tandis qu'il exécutait sa sinistre besogne, je tournai la tête pour ne pas assister à la mort des misérables qui avaient cependant mille fois mérité leur châtiment.

Deux minutes après, c'était fait. Patrick se laissa ligoter à nouveau ; sa résistance aurait d'ailleurs été vaine.

– Qui sont ce père et ce fils ? demanda ensuite Winnetou. De quoi les accusez-vous ?

– Je les accuse du meurtre de ma femme et de mon enfant, dit Sam.

– Je les accuse d'avoir assassiné mon père, ajouta Bernard.

– Et moi, je les accuse d'avoir préparé un attentat contre un train et d'avoir tué un fonctionnaire du chemin de fer, dis-je en terminant l'acte d'accusation. Enfin, j'accuse le fils de tentative de meurtre sur ma personne et celle de mes compagnons.

– Cela suffit, dit Winnetou. Ils ont mérité la mort. Que cet homme noir mette terme à leur vie.

– Non ! dit Sam. Je réclame le droit de les punir moi-même. Depuis de longues années, je les poursuis dans l'espoir de venger les deux êtres qui m'étaient les plus chers au monde.

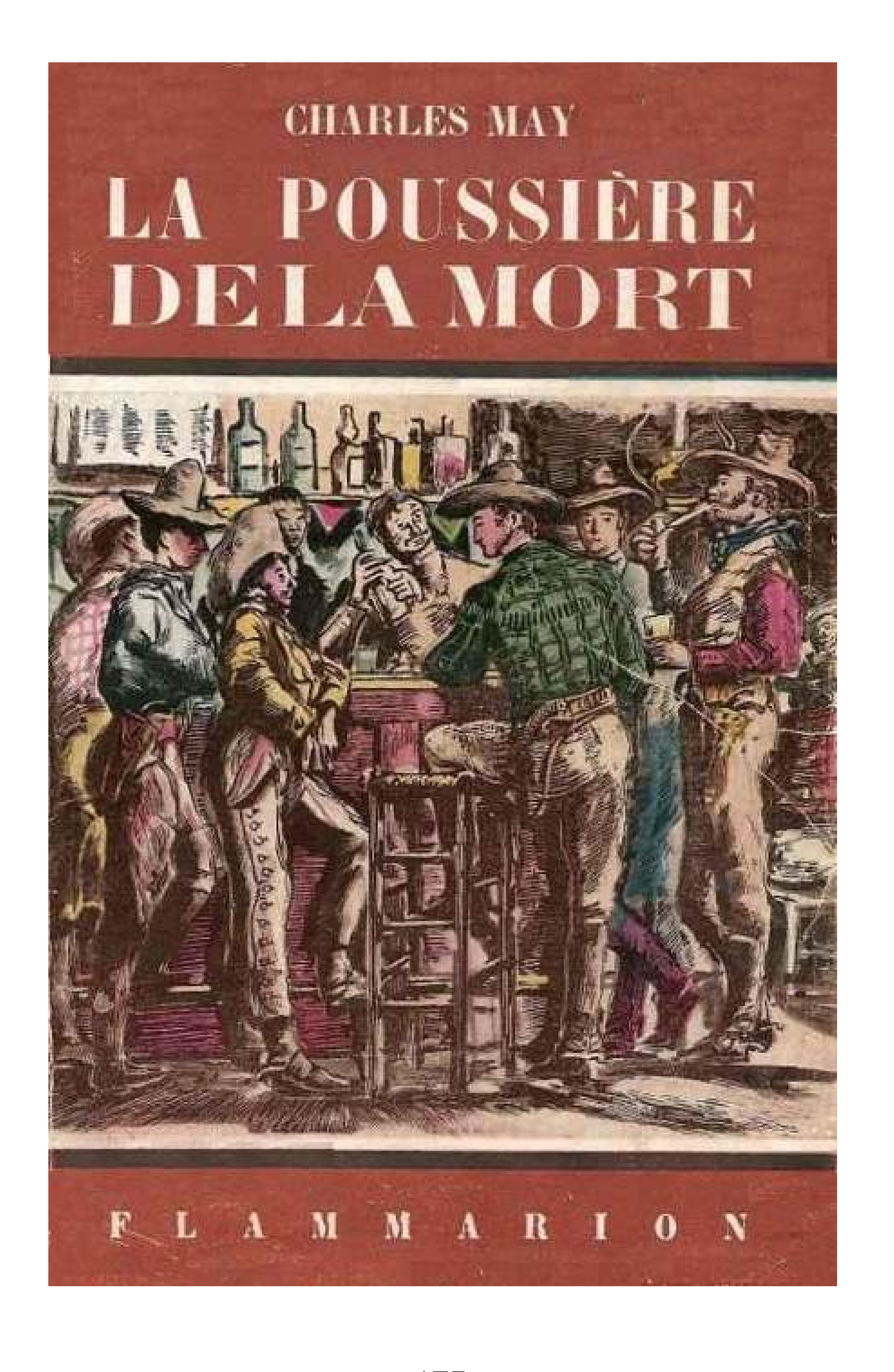
– La revendication de mon frère est juste. Qu'il dispose de ces deux vies.

– Sam, murmurai-je en me penchant vers lui pour ne pas être entendu des autres, ne souille pas tes mains du sang de ces meurtriers. Il n'est pas digne de toi d'accomplir ta vengeance sur deux prisonniers sans armes. Laisse-les au nègre.

Le rude chasseur fronça les sourcils et garda un silence farouche. Afin de lui laisser le temps de réfléchir, je me dirigeai avec Bernard vers le cheval de Fred Morgan. Dans les fontes nous trouvâmes des perles, dans lesquelles le fils du joaillier reconnut celles qui avaient appartenu à son père. En fouillant l'homme, nous trouvâmes également, dans une poche de sa chemise de peau de buffle, un paquet qui contenait la part de butin soustraite à Holfert. Je les remis à Bernard.

Cependant Bob entraînait vers le fleuve les deux coupables qui allaient enfin expier les horribles forfaits de leur existence criminelle.

LA POUSSIÈRE DE LA MORT



CHAPITRE PREMIER

AU CAMP DES COMANCHES

Un silence profond régnait sur la vallée.

Nous étions quatre à partager ce sentiment pénible que doit éprouver tout justicier lorsque le coupable qu'il a démasqué subit le châtiment suprême en expiation de ses crimes. En dépouillant et en tuant maint voyageur inoffensif, en organisant des attentats contre des trains où périrent des centaines d'innocents, les deux redoutables bandits, Patrick et Fred Morgan, que nous venions de condamner à mort, avaient, certes, cent fois mérité leur sort[8]. Et pourtant, une fois le jugement prononcé au milieu de la savane où nous avions capturé les bandits, nous ne pouvions nous défendre de ce malaise indéfinissable qu'inspire infailliblement la mort d'un être humain, si détestable soit-il. Aussi, avions-nous préféré ne pas nous charger personnellement de l'exécution des deux pirates de la prairie et les livrer au serviteur noir de mon ami Bernard Marshall, qui les avait entraînés vers le fleuve...

Mes trois compagnons étaient : Bernard Marshall, un marchand de Louisville, dont je viens de parler, Winnetou, le jeune et déjà célèbre chef des Apaches, auquel me liait une amitié de plusieurs années, et enfin le fameux chasseur de l'Ouest, Sam Hawerfield, plus connu sous le surnom mi-français mi-anglais de Sans-Ears[9], que lui avait valu la perte de ses oreilles dans

---

[8] Voir dans la même collection *: La Main qui frappe.*

[9] Sans-Oreilles.

une sanglante aventure avec des Indiens. C'est à la poursuite des Morgan, qui avaient assassiné, tout récemment, le père de Bernard Marshall, pour s'emparer de ses richesses, que nous nous étions trouvés réunis.

Un peu à l'écart de notre groupe se tenait Hoblyn, un autre aventurier de la prairie, homme faible et sans caractère, dont les Morgan avaient fait leur instrument et que nous avions réussi à capturer. Repenti, il nous accompagnait maintenant, résolu à racheter, en servant une juste cause, ses anciens crimes.

Tout à coup, un hennissement anxieux partit du fourré où j'avais attaché mon cheval. C'était mon mustang qui m'appelait à sa manière. D'un bond, j'y courus pour voir mon cheval, les yeux brillants de frayeur, tirer sur ses liens comme pour chercher à s'en libérer. Aucun doute n'était permis : quelque bête féroce rôdait dans les environs, ou encore des Indiens s'approchaient de nous.

Inquiet, je lançai un appel à mes amis, dont j'étais éloigné d'une soixantaine de mètres. Malheureusement, je ne fus pas entendu, car, au même moment, un vacarme épouvantable s'éleva, dominant tout autre bruit.

Je courus à l'orée du bois où je me trouvais. Un spectacle atroce s'offrit à mes yeux. La clairière où j'avais laissé mes amis était envahie par des Peaux-Rouges de la tribu des Racurrohs. Lançant leur cri de guerre, ils avaient attaqué notre groupe. Trois ou quatre guerriers étaient occupés à ligoter Sam, qu'ils venaient de terrasser, deux autres entraînaient vers eux Bernard pris au lasso, Hoblyn gisait à terre, le crâne fracassé ; quant à Winnetou, je ne le voyais même pas, entouré qu'il était d'Indiens, contre lesquels il combattait sans doute avec son courage habituel, mais qui n'allaient pas tarder à le maîtriser et à l'enchaîner à son tour.

Que faire ?

Mon premier mouvement fut bien de me jeter dans la mêlée pour essayer de délivrer mes amis. J'eus vite fait, cependant, de réprimer cette impulsion. Si je restais en dehors de la lutte, je pourrais, tôt ou tard, porter secours à mes amis, tandis qu'en m'exposant aussi à la légère je succomberais infailliblement à mon tour.

Et puis, sauf Hoblyn, mes trois amis étaient vivants, il me restait donc quelque chance de les délivrer. Enfin, ce que je savais des Comanches, auxquels appartenait la tribu des Racurrohs, me laissait supposer qu'ils emmèneraient les prisonniers dans leur camp pour leur faire subir des tortures raffinées. Or tout cela demanderait quelque temps, et, selon le proverbe indien : « Qui gagne du temps gagne la vie. »

Je retournai donc à mon cheval et, coupant rapidement ses liens, je sortis prudemment avec lui de l'épais taillis où nous nous trouvions.

À quelques centaines de mètres de là, la végétation se faisait moins dense. Sautant en selle, je m'élançai au grand galop dans la direction d'une haute colline qui se dressait à quelque distance. Je ne faisais rien pour dissimuler mes traces, espérant qu'au contraire mes poursuivants me découvriraient facilement et s'engageraient sur ma piste. Je me faisais fort de les égarer par la suite si mon stratagème réussissait.

Il devait en être comme je l'escomptais.

Plusieurs heures durant, je chevauchai vers l'Ouest, sur un terrain assez accidenté. Enfin, j'atteignis un cours d'eau, qui se prêtait merveilleusement à l'exécution de mon plan. Je fis entrer mon cheval dans l'eau et me mis à remonter le cours de la rivière. Les sabots de ma monture ne laissaient aucune trace sur le fond rocailleux, ce qui arrêtait net ma piste. À quelques kilomètres en amont, la distance me paraissant suffisante pour décourager les recherches des Comanches, je montai sur la berge et me dirigeai, après ce détour, vers mon point de départ.

Lorsque j'y parvins, la nuit commençait déjà à tomber. La vallée tragique, où avait eu lieu l'attaque qui avait coûté la vie à l'infortuné Hoblyn, était déjà baignée d'une ombre qui allait s'épaississant, et je ne pouvais rien entreprendre avant le lever du jour. Je m'enfonçai donc dans la broussaille et me mis à la recherche d'un coin propice à me servir de campement. Je ne tardai pas à découvrir une moelleuse couche de mousse et attachai mon cheval à un arbre proche. La brave bête était exténuée. Les chiffons dont j'avais eu soin d'envelopper ses sabots au retour, afin de laisser le moins de trace possible, l'avaient considérablement gênée dans sa course, et sa fatigue était telle que, sans accorder la moindre attention à l'herbe tendre des alentours qui pouvait lui fournir un copieux repas, elle s'allongea aussitôt à mes côtés.

Quel changement, en quelques heures, dans ma situation ! Le matin encore, entouré d'un groupe d'amis fidèles, j'étais plein de courage et d'entrain, et j'avais toutes raisons d'envisager avec confiance les jours qui allaient venir. Et voici que je me retrouvais seul dans la forêt, traqué par la tribu la plus redoutable de la savane, qui avait réussi à capturer mes compagnons. Et il ne suffisait pas de chercher à échapper à leurs ravisseurs. Mon devoir était de libérer mes amis, dont le salut reposait uniquement sur moi. Je savais que, dans leur malheur, tous comptaient sur mon aide, et j'étais prêt, d'ailleurs, à partager leur sort plutôt que de décevoir la confiance qu'ils mettaient en moi.

Le moment n'était pas, cependant, à de vagues considérations sentimentales. Il fallait agir ! Mais, en attendant, il fallait réparer mes forces. Le cœur lourd, je me recommandai à la protection du Tout-Puissant et m'allongeai pour un sommeil réparateur.

Lorsque j'ouvris les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel : j'avais dû dormir pendant de longues heures. Je me sentais frais et dispos.

Pour commencer la réalisation de mon plan, je me mis à la recherche d'un endroit suffisamment caché, mais où l'herbe serait assez drue pour la pâture de mon cheval. L'ayant trouvé, j'attachai ma brave monture, en prenant soin de lui laisser assez de champ pour qu'elle ne se sente pas trop entravée.

Puis je retournai à la clairière où mes amis avaient été faits prisonniers.

Je n'ignorais pas les dangers que présentait cette expédition. Escomptant mon retour, les Comanches avaient fort bien pu poster des gardes aux alentours, chargés de me cueillir. Mais hésiter, alors que la vie de Winnetou et de Sam était en jeu, c'eût été une lâcheté.

À pas feutrés, et avec mille précautions, je me dirigeais à travers les broussailles, faisant de fréquentes haltes pour prêter l'oreille et scruter les parages. Je mis deux pleines heures à faire le trajet qui, normalement, ne m'aurait pas demandé plus de dix minutes…

Je passais sous un vieux chêne lorsqu'un bruit étrange me parvint.

– Pssst !

J'étais sûr d'avoir distingué cet appel, qui semblait venir du haut de l'arbre, mais j'eus beau y fixer les yeux, je ne vis personne. L'instant d'après, la voix se fit entendre de nouveau.

– Pssst !

C'était bien d'en haut que venait la voix. Quelqu'un cherchait à attirer mon attention.

– C'est vous, Massa ?



Je remarquai alors que le tronc du chêne, au-dessus des branches inférieures, était creux et que, dans le trou, s'encadrait le visage noir et luisant de Bob, le serviteur de mon ami Marshall.

– Vous attendre, Massa Charlie. Bob venir tout de suite !

J'entendis un bruit assez semblable à celui du ramoneur qui descend dans une cheminée. Puis des branchages craquèrent et la végétation qui entourait le pied de l'arbre s'écarta. Le chêne était complètement creux, avec un trou en bas, mais tellement recouvert de plantes grimpantes qu'il fallait regarder de très près pour le découvrir.

– Massa Charlie rentrer dans la chambre, dit Bob. Les Peaux-Rouges jamais trouver le rusé Bob et Massa Charlie.

Je ne me fis pas répéter cette invitation deux fois et, à travers les lianes, je me glissai dans ce que le « rusé Bob » appelait pompeusement sa chambre.

– Mes compliments, dis-je à mon hôte. Comment as-tu découvert ce magnifique appartement ?

– Bob vu animal entrer dedans et regarder par la fenêtre. Ce qui est bon pour animal est bon pour Bob.

– Un animal ? fis-je. Quel animal ?

– Bob pas savoir. Animal assez grand, avec quatre pattes, deux yeux et une queue.

Ce signalement d'une précision merveilleuse me fit conclure, ma connaissance de la région aidant, que l'animal dont Bob s'était approprié le repaire n'était autre qu'un *racoon*, nom que les Américains donnent au raton laveur, curieux petit mammifère connu pour ses habitudes hygiéniques : il n'avale jamais la moindre bouchée sans avoir au préalable rincé sa nourriture dans une source.

– Quand as-tu découvert cet arbre ? demandai-je.

– Après que les deux bandits Morgan se sauver au moment où Indiens venir.

– Tu es donc là depuis hier ? Je t'en félicite. Et qu'as-tu pu voir de cet observatoire ?

– Bob entendu et vu beaucoup, beaucoup Indiens.

– Est-ce tout ? Sont-ils venus jusqu'ici ?

– Oui, mais eux pas pu trouver Bob trop bien caché. Plus tard, quand faisait noir, eux faire grand feu et rôtir gigot de l'ours que nous tué hier. Eux manger notre viande, c'est dégoûtant.

L'indignation du brave nègre était sans doute légitime, mais j'aurais abandonné volontiers à nos agresseurs toutes nos réserves de victuailles pour la liberté de mes compagnons.

– Continue, dis-je à Bob.

– Puis le jour venir et Peaux-Rouges s'en aller.

– Et mes amis ? Que sont-ils devenus ?

– Bob pas savoir, parce que pas pouvoir aller avec eux. Mais lui vu Massa Winnetou, Massa Sam et Massa Bern ! Eux partis avec les Indiens avec beaucoup de cordes sur le corps. De sa petite fenêtre, Bob tout voir.

– Les Peaux-Rouges ont-ils laissé des sentinelles par ici ?

– Bob voir quelques Peaux-Rouges rester. Eux voulu faire Bob prisonnier, mais Bob trop malin.

– Combien sont-ils à garder cet endroit ?

– Bob pas compter, mais savoir où ils sont.

– Eh bien ! où sont-ils ?

– Là-haut, à côté viande ours. Bob tout voir par sa fenêtre.

Je levai le regard. Puisque Bob était parvenu à se hisser jusqu'à l'ouverture qu'il appelait « sa fenêtre », pourquoi n'en ferais-je pas autant ? À mon tour, je grimpai à l'intérieur du tronc et, une minute après, je pouvais, du haut du poste de guet improvisé par Bob, embrasser du regard les environs.

Au fond de la vallée, j'aperçus en effet sous un arbre la silhouette d'un Indien, chargé visiblement de monter la garde. Le gros des guerriers était parti avec les prisonniers, et un petit détachement restait avec la mission de nous capturer à notre tour, Bob et moi, au cas où nous serions revenus.

Je redescendis, méditant sur le parti à prendre. Je déclarai au noir :

– Je n'en vois qu'un seul. Es-tu sûr qu'ils soient plusieurs ?

– Y en a, y en a, dit Bob avec assurance, mais Bob pas savoir où.

– C'est parfait, lui dis-je. Je vais tâcher de m'en rendre compte par moi-même. Attends-moi ici.

– Massa vouloir partir ? Oh ! Massa Charlie, mieux faire rester à côté Bob.

– Tu n'es pas raisonnable, Bob, fis-je. Ce n'est pas en restant ici que nous réussirons à sauver nos amis.

– Massa Charlie vouloir sauver Massa Bern ! Alors Bob très content et faire tout ce qu'on dira. Mais Bob vouloir aider à sauver Massa Bern, Massa Sam et Massa Winnetou.

– Nous sommes d'accord, lui dis-je. Tu m'aideras, et, pour commencer, reste ici et observe ce qui se passe. Et surtout ne te laisse pas prendre.

– Massa Charlie être tranquille. Bob plus rusé que Peaux-Rouges.

Laissant dans l'arbre le fidèle noir, j'écartai les lianes et je quittai le refuge. C'était un réel soulagement pour moi de ne plus me savoir le seul rescapé de cette agression et de pouvoir compter désormais sur l'aide d'un auxiliaire dévoué, encore qu'il ne fallût pas s'attendre à un secours très actif de la part du brave Bob.

Comme d'habitude, les Comanches avaient agi avec astuce, en postant leurs sentinelles à proximité même de la dépouille de l'ours tué la veille. Dans ces parages où le gibier n'était pas très abondant, la chair encore fraîche de la bête constituait un puissant appât. Un imprudent n'aurait manqué de tomber dans le piège.

L'utilisation judicieuse des plus petites anfractuosités du terrain, des moindres broussailles m'amena, une heure plus tard, de l'autre côté de la vallée, à quelques pas à peine de l'Indien. Immobile comme une statue, son seul geste était de jouer distraitement de ses doigts avec un sifflet qu'il portait en sautoir. Sans doute était-il prêt, au moindre bruit, à alerter ses compagnons à coups de sifilet.

C'était un jeune homme âgé de dix-huit ans tout au plus, qui en était apparemment à sa première campagne. Son port noble, la finesse de ses traits expressifs, ainsi que la qualité de ses vêtements et de ses armes, révélaient un guerrier bien né. Je devinai en lui le fils d'un des chefs de la tribu.

La prudence la plus élémentaire me dictait, semblait-il, de le supprimer. Car, quand bien même je réussirais à le maîtriser, pour peu qu'il parvînt, au cours de la lutte, à alerter ses compagnons, j'étais perdu. Mais je ne pouvais me résoudre à détruire cette jeune existence, et puis sa capture pouvait m'aider à sauver mes amis. Je me décidai donc à risquer le tout pour le tout.

Avec d’infinies précautions, je m’approchai encore de l’arbre sous lequel se trouvait le jeune Indien. Puis, d’un bond, je m’élançai sur lui, je le saisis au cou de ma main gauche, tandis que, de mon poing droit, j’assénai sur son crâne un coup qui n’aurait sans doute pas suffi pour un guerrier endurci, mais qui étendit sans connaissance l’adolescent.

Seul, un faible gémissement se fit entendre, pendant que le jeune Comanche s’écroulait. Je lui ligotai aussitôt les membres et l’attachai à l’arbre, assez entouré d’arbustes pour qu’on ne pût l’apercevoir de loin.

Ceci fait, je lui enlevai le sifflet du cou et le portai à ma bouche, m’efforçant d’imiter du mieux possible le signal strident des Comanches, que j’avais entendu à maintes reprises.

L’instant d’après surgissait des broussailles, à une cinquantaine de mètres de là, un vieux guerrier, qui prit le pas de course vers l’arbre où j’avais surpris la sentinelle.

Dissimulé dans un massif, je le laissai me dépasser, puis je l’attaquai par derrière, le frappant de la crosse de mon fusil sur la tête. Cette fois non plus, je ne voulais pas tuer, mais seulement mettre l’homme hors de combat pour quelque temps.

J’attendis alors une ou deux minutes, mais personne ne vint plus.

Il y avait sans doute encore quelques Indiens dans les parages, toutefois c’eût été une piètre ruse de guerre que de les attirer un à un à coups de sifflet pour les assommer à tour de rôle. Aucune certitude d’ailleurs qu’ils n’accourraient pas tous à la fois, me donnant du fil à retordre. Pareil stratagème n’était bon qu’une fois et, si j’y avais eu recours, c’était principalement dans l’espoir que le coup de sifflet aurait pour résultat de me révéler l’endroit où étaient cachés les chevaux.

En effet, je venais à peine de me débarrasser du vieux Peau-Rouge que j’entendis un faible hennissement provenant

de la direction où j'avais vu déboucher l'Indien et où, la veille, nous avions laissé paître nos propres chevaux.

Je décidai de tenter la chance. Le vieux guerrier une fois ligoté avec sa propre ceinture, je jetai le jeune sur mon épaule, et, à la faveur des broussailles, je me dirigeai vers les chevaux. Bientôt je pus dénombrer six montures broutant paisiblement l'herbe, et je conclus de leur nombre que quatre autres sentinelles se trouvaient dans les environs, postées sans doute à l'entrée de la vallée.

Ainsi renseigné, et avant d'entreprendre la partie la plus délicate de mon plan, je décidai de retourner à l'arbre de Bob, dont, d'ailleurs, je ne m'étais pas beaucoup éloigné. Le nègre, perché dans son observatoire, guettait déjà mon retour. À ma vue, il dégringola rapidement et courut à ma rencontre.

– Massa Charlie capturé Peau-Rouge ! s'exclama-t-il en distinguant la nature de mon fardeau. Peau-Rouge bien mort, pas vrai ?

– Non, lui dis-je, il est seulement évanoui. Mais tu n'as rien à craindre, il est bien ligoté.

Visiblement rassuré, le nègre fit une grimace de mépris à l'adresse du Comanche. Il ne pouvait pardonner à cette tribu d'avoir fait prisonnier son maître adoré. Je compris le fond de sa pensée et lui dis :

– Tu veux bien m'aider à sauver Mister Bernard, n'est-ce pas ?

– Bob vouloir tout faire pour sauver Massa Bern.

– Eh bien ! prends cet Indien sur tes épaules et marche tout droit jusqu'à ce que tu arrives au Grand Hicory. Là, tu le déposeras à terre et tu m'attendras.

– Bob fera ainsi, Massa Charlie.

– Et surtout ne touche pas à ses liens. S'il arrive à se libérer, tu es perdu.

– Pas de danger Bob faire ça, dit le Noir avec un sourire assuré.

– C'est bien. Alors, en avant !

Le colosse nègre jeta l'Indien sur son épaule, et je le vis se diriger de sa démarche lourde vers l'endroit indiqué.

Quant à moi, je retournai auprès des chevaux. Ce n'était certes pas une entreprise aisée que d'emmener les six bêtes hors de la vallée, car il fallait monter une rude côte pour gagner l'autre versant de la montagne. Deux hommes n'auraient pas été de trop pour mener à bien cette besogne. Cependant je ne regrettais point de m'être séparé de Bob, sachant par expérience que les chevaux des Indiens supportent mal l'odeur spécifique des nègres. Ils tolèrent à la rigueur d'être montés par eux, mais il n'en est pas de même quand ceux-ci veulent les conduire par la bride.

J'attachai tous les chevaux à la file, liant la queue de chacun d'eux à la tête du suivant, puis, tenant à la main la bride du cheval qui se trouvait en tête, j'entrepris la grimpée de la côte. La chose n'était pas facile, et les chevaux avançaient non sans peine. Par bonheur, les Comanches se trouvaient suffisamment loin pour ne pas entendre leurs hennissements. J'atteignis enfin le sommet et me mis à descendre doucement le versant opposé.

Privés de leurs montures, les guerriers indiens n'avaient plus la possibilité de rattraper leurs compagnons et encore moins de chance de mener à bien leur mission, qui était de s'emparer de Bob et de moi-même.

Le fidèle nègre surveillait de son mieux le prisonnier, et il fut visiblement soulagé de me voir arriver. La compagnie d'un Peau-Rouge, encore que captif, ne devait pas précisément l'enchanter.

– Bob content Massa venir ! s'écria-t-il joyeusement. Comanche rouler ses yeux comme diable, grogner et gémir comme bête féroce, mais Bob le faire taire avec tape sur la bouche.

– Tu ne dois pas le frapper, Bob, dis-je, d'abord parce que ce n'est pas bien, ensuite parce que c'est à ses yeux un outrage, que seule la mort peut effacer. Si jamais il retrouve la liberté et qu'il te rencontre, tu es perdu.

– Bob perdu, vraiment ? Oh ! Massa ! Alors Bob mieux tuer tout de suite Indien pour que ça n'arrive pas.

Et déjà il tirait de sa ceinture son couteau de chasse et le brandissait d'un air menaçant.

Je l'arrêtai d'un geste.

– Non, Bob. Je t'interdis formellement de faire du mal à ce prisonnier. D'ailleurs, vivant, il pourrait nous rendre plus d'un service, à nous et à ton maître. Aide-moi plutôt à l'attacher sur son cheval.

Ce disant, j'enlevai le bâillon de la bouche du jeune Indien.

– Mon frère rouge peut respirer, mais il ne doit pas parler, à moins que je l'interroge.

– Ma-Ram parlera quand il voudra, répondit fièrement le guerrier. Le Visage-Pâle me tuera et prendra mon scalpe quand bien même je me tairais.

– Ma-Ram ne sera pas tué et il gardera son scalpe, répondis-je, car Old Shatterhand[10] ne tue ses ennemis que dans le combat, et seulement quand il ne peut faire autrement.

---

[10] La Main-qui-frappe.

En apprenant qui j'étais, l'adolescent manifesta une vive surprise.

– Est-ce bien vrai ? Le Visage-Pâle serait-il Old Shatterhand ?

– Je dis la vérité, répondis-je. Et Ma-Ram n'est plus l'ennemi de Old Shatterhand, mais son frère. Old Shatterhand le conduira dans le wigwam de son père.

– Le père de Ma-Ram est To-Kei-Chun[11], le grand chef des Comanches, qui commande les guerriers des Racurrohs. Il tuera Ma-Ram parce qu'il s'est laissé capturer par les Visages-Pâles.

– Mon frère veut-il redevenir libre ? demandai-je.

Le jeune guerrier me dévisagea avec étonnement.

– Old Shatterhand voudrait-il libérer un prisonnier dont la vie et le scalpe lui appartiennent.

– Si mon jeune frère rouge me promet de ne pas chercher à s'enfuir et de me conduire auprès de son père, j'ôterai ses liens et je lui donnerai un cheval. Il pourra aussi conserver les armes attachées à sa selle.

– *Uff !* Old Shatterhand a un poing de fer et un cœur d'or. Il n'est pas comme les autres Visages-Pâles. Mais n'a-t-il pas deux langues ?

– Je n'ai qu'une parole, fis-je pour le rassurer. Eh bien ! mon frère rouge veut-il m'écouter et attendre jusqu'à ce que nous arrivions devant To-Kei-Chun ?

– Ma-Ram veut bien.

---

[11] Taureau-aux-grandes-cornes.

– En ce cas, prends de ma main le feu de la paix ; il dévorera celui qui aura failli à sa parole.

Mon cheval était caché tout près de là. J'allai le chercher et tirai de la poche de la selle deux cigares. Puis, frottant une allumette, j'offris du feu à Ma-Ram, que j'avais libéré de ses liens. Et nous fumâmes chacun un cigare, selon le rite d'usage.

– Les Visages-Pâles n'ont-ils pas un Grand Esprit qui fait pousser les herbes aromatiques dont on bourre les calumets de paix ?

– Ils ont bien un Esprit, qui est plus puissant que tous les autres, et qui leur a fait don d'un grand nombre de plantes aromatiques. Pourtant ils préfèrent fumer leur calumet dans leurs wigwams, et quand ils sont dehors ils fument plus volontiers les cigares, qui sont moins encombrants que les pipes.

– *Uff !* des ci-cars ! Le Grand Esprit des Visages-Pâles est sage. Ces ci-cars sont plus faciles à transporter que les calumets.

Bob était passablement étonné de me voir tranquillement fumer aux côtés du guerrier rouge qui lui avait inspiré une si vive frayeur. Il hocha plusieurs fois la tête, puis, s'approchant de nous :

– Bob aimer aussi fumer un cigare de paix, dit-il.

– Tiens, en voici un, lui dis-je en lui tendant un troisième cigare. Mais tu ne l'allumeras qu'une fois en selle, car il est temps de partir.

Le Comanche alla chercher son cheval et le monta. Je connaissais trop bien les Indiens pour redouter qu'il ne cherchât à s'enfuir. Bob se mit, lui aussi, en selle, non sans quelque mal, cependant que je liais les autres bêtes, de manière à pouvoir les conduire facilement. Puis j'enfourchai à mon tour ma monture, et notre petite caravane s'ébranla.

Nous quittâmes la vallée qui nous avait été si fatale et, après avoir gagné le haut plateau, nous découvrîmes la trace des Comanches. Nous la suivîmes pendant longtemps, tout en prenant garde de rester invisibles aux Indiens. Ceux-ci avaient sans doute découvert le vieux guerrier ligoté et bâillonné, car ils menaient maintenant grand tapage et remplissaient les environs de leurs cris de fureur. Mais je n'y prêtai pas attention. Quant à Ma-Ram, il avait suffisamment de caractère et de sang-froid pour ne pas laisser paraître ses sentiments.

Notre chevauchée silencieuse, toujours sur la même piste, nous mena le soir jusqu'au Rio-Pecos. La berge de la rivière se prêtait fort bien à un campement de nuit. Nous nous y installâmes, non sans avoir pris toutes les précautions imposées par les circonstances.

Sous les selles des chevaux indiens, nous trouvâmes une provision de viande sèche, ce qui nous dispensa de nous livrer à une partie de chasse avant le repos. Un examen attentif de la piste me révéla que le gros des Comanches avait sur nous une avance considérable et telle qu'elle écartait de nous toute menace d'attaque nocturne. Néanmoins, je décidai de monter la garde une partie de la nuit et de me faire relayer, pour l'autre, par Bob. Quant à Ma-Ram, il s'endormit aussitôt du sommeil profond propre à son âge.

Lorsque le jour se leva, je débarrassai les quatre chevaux sans cavaliers de leurs harnais et les poussai vers la rivière. Ils la traversèrent facilement et disparurent bientôt à notre vue, cachés par les broussailles de la rive opposée. Ma-Ram assistait, impassible, à cette scène, s'abstenant de faire la moindre remarque.

La piste que nous suivions était très nette, les Comanches n'ayant pas cherché à la dissimuler. Il était évident qu'ils se croyaient en parfaite sécurité. Ils avaient longé la rive droite du Rio-Pecos jusqu'à la Sierra Guadeloupe. Là, à mon étonnement, la piste bifurquait. L'une de ses branches, qui marquait le pas-

sage du plus fort des deux détachements, s'engageait dans la montagne, alors que l'autre continuait à longer la rivière.

Je mis pied à terre pour examiner les deux pistes de plus près. Parmi les empreintes qui formaient la seconde, celle qui continuait à suivre le Rio-Pecos, j'identifiai sans peine les traces des sabots de la vieille Tony, la vénérable jument de mon ami Sam. Cette piste aboutissait à une clairière, qui portait les traces d'un campement de nuit. Je me tournai alors vers Ma-Ram.

– Les fils des Comanches se sont rendus dans la montagne pour s'incliner sur la tombe de leur grand chef, lui dis-je.

– Mon frère dit vrai, fit-il.

– Quant à l'autre piste, celle que nous suivons, elle mène au wigwam des Comanches, où les guerriers rouges conduisent leurs prisonniers.

– Tel fut en effet l'ordre des deux chefs des Racurrohs.

– Les fils des Racurrohs ont-ils emporté avec eux le trésor des Visages-Pâles ?

– Oui, ils l'ont gardé, car ils ignoraient auquel des Visages-Pâles il appartenait.

– Où se dressent les wigwams des Comanches ? demandai-je.

– Dans la savane qui sépare cette rivière du fleuve que les Visages-Pâles appellent Rio-Grande.

– Cette savane est aussi limitée par deux montagnes, n'est-ce pas ?

– Le Visage-Pâle ne se trompe pas.

– Dans ce cas, nous n'emprunterons pas cette piste et prendrons la direction du sud.

– Mon frère fera comme il voudra, dit Ma-Ram, toutefois je crains qu'il ne puisse trouver, sur ce chemin, de l'eau pour lui et pour ses bêtes.

Je fixai sur lui un regard scrutateur.

– Mon frère rouge a-t-il jamais vu des montagnes proches d'un grand cours d'eau d'où ne coulerait pas la moindre source ? Pour ma part, je n'en ai point connu.

– Mon frère verra qui a raison, de lui ou du Comanche.

– Je sais pourquoi le Comanche répugne à aller dans la montagne, dis-je en souriant.

– Que mon frère le dise, s'il le sait.

– Pour rentrer chez eux, les fils des Racurrohs suivent le bord de la rivière. Or ce chemin décrit un grand arc de cercle. Si nous prenons le raccourci par la montagne, nous avons de grandes chances de les rattraper avant qu'ils aient gagné leurs wigwams.

Voyant sa pensée percée à jour, Ma-Ram se tut. Je dénombrai alors les empreintes des chevaux : ils étaient au nombre de seize. Mes trois amis, Winnetou, Sam et Bernard, étaient escortés de treize hommes. Et, comme ils devaient être solidement ligotés, il me faudrait, même si je parvenais à les rejoindre à temps, compter plus sur la ruse que sur la force pour les libérer.

Décidé, malgré tout, à tenter la chance, je pris la direction du sud et m'engageai résolument dans la montagne. Notre route présentait de plus en plus de difficultés, et je comprenais maintenant pourquoi les Comanches avaient préféré suivre le bord de la rivière, quitte à allonger sensiblement leur itinéraire. Notre avance se faisait d'autant plus laborieuse que je ne connaissais pas du tout la région et que Ma-Ram se gardait bien de me donner la moindre indication.

Au début de l'après-midi nous avions cependant franchi la montagne et nous nous trouvions dans une savane qui s'étendait à perte de vue. À gauche, on apercevait, au loin, le ruban scintillant du Rio-Pecos.

La pente que nous venions de descendre était boisée, et la forêt qui se prolongeait le long du fleuve gagnait même sur la prairie.

Au bord d'un ruisseau, dont les méandres serpentaient vers le Rio-Pecos, les traces des Comanches redevenaient visibles. Elles dataient de la veille, vers le milieu de la journée. Un peu plus loin, sur la berge d'un autre cours d'eau, où les arbres répandaient une ombre bienfaisante, nous découvrîmes l'emplacement d'un campement de fortune, où les Peaux-Rouges avaient dû passer quelques heures, sans doute les plus torrides du jour.

Je décidai d'imiter leur exemple, tout en choisissant pour notre halte un endroit situé à quelque distance du fleuve, au milieu des broussailles, qui offrait ainsi plus de sécurité. J'avais été bien inspiré de prendre cette précaution puisqu'à peine m'étais-je allongé et avais-je conseillé à Ma-Ram d'en faire autant que je vis Bob, parti pour faire boire son cheval dans la rivière et y prendre un bain, accourir tout haletant.

– Massa ! Massa ! Bob voir des cavaliers venir ici ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six cavaliers. Partir vite d'ici ou les abattre ? Comment faire, Massa ?

D'un bond je fus au bord du fourré qui nous abritait : six chevaux se dirigeaient effectivement à toute allure vers notre campement. Ils avançaient par deux rangs de trois, chacun dirigé par un cavalier et les deux autres montures de chaque groupe ne portaient sur leur dos que de volumineux paquets. Bob s'était donc trompé quand il avait estimé à six le nombre de nos adversaires. Mais était-ce bien des adversaires ? Je reconnus vite que les cavaliers n'étaient point des Peaux-Rouges mais deux blancs.

L'instant d'après, cependant, j'aperçus à l'horizon un autre groupe de cavaliers, qui, de toute évidence, étaient les poursuivants des premiers. Je portai aussitôt mes jumelles à mes yeux, mais je faillis les laisser tomber tant ma stupéfaction fut grande. Je venais de reconnaître que les deux blancs traqués par les Indiens n'étaient autres que Fred Morgan et son fils Patrick, les deux redoutables pirates de la savane, qui, à la faveur de la confusion créée par l'attaque des Comanches, avaient échappé au châtiment qui les attendait.

– *Lounds* ! m'écriai-je. Comme on se retrouve !

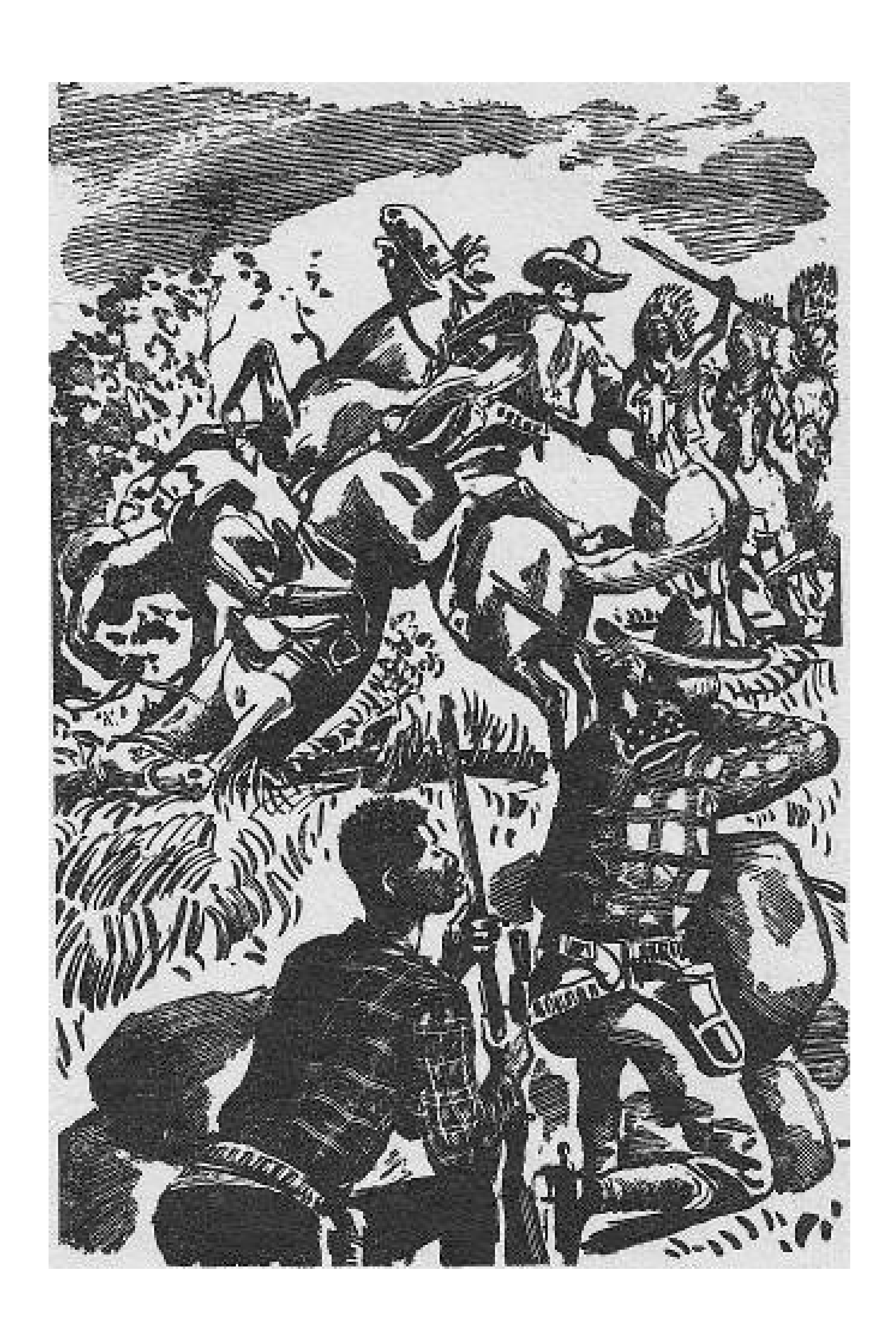
Les deux cavaliers, serrés, à chaque minute, de plus près par leurs poursuivants, continuaient à galoper dans ma direction. Encore quelques instants et ils se trouveraient à la portée de mon fusil. Devais-je abattre ces criminels ou les capturer vivants ? Entre ces deux solutions, je ne balançai pas longtemps : je ne souillerais pas mes mains du sang de ces malfaiteurs. Le fusil à l'épaule, j'attendis.

Les deux fugitifs se dirigeaient sans aucun doute vers la rivière, et quelques centaines de mètres à peine les séparaient des Indiens qui étaient au nombre de cinq. Déjà j'entendais distinctement le halètement des chevaux à bout de forces. Je pressai deux fois sur la gâchette et les deux montures atteintes à la tête s'écroulèrent, entraînant dans leur chute leurs cavaliers.

Je me précipitai vers eux, mais déjà retentissait tout près de moi le cri de guerre des Comanches.

– Oh-hi-hi-hihihi !

La voix de Ma-Ram s'était jointe au chœur de ses frères de race. Avant que j'eusse pu faire un geste, j'étais cerné et voyais brandir au-dessus de ma tête trois tomahawks et deux couteaux de chasse.



– *Cha !* cria Ma-Ram en étendant son bras en un geste protecteur. Arrêtez-vous ! Ce Visage-Pâle est un ami de Ma-Ram.

Aussitôt tomahawks et couteaux de chasse s'abaissèrent, et, d'hostile, l'attitude des Comanches à mon égard devint respectueuse. Puis ils se tournèrent vers les deux fugitifs, mais ceux-ci avaient bien mis à profit l'instant de répit procuré par cet incident. Ils avaient pris la fuite et disparu dans les broussailles. Quant aux bêtes de charge, elles avaient réussi à se débarrasser de leurs liens, et, de leur galop affolé, venaient d'atteindre le fleuve. Je pus encore les apercevoir comme elles s'y jetaient, mais, trop lourdement chargées, elles coulèrent à pic aussitôt.

Quatre Comanches s'étaient précipités dans la forêt à la suite des fugitifs : je retins le cinquième.

– Mon frère rouge voudrait-il me dire, lui demandai-je, pourquoi les guerriers comanches poursuivent ces Visages-Pâles ? Je crois savoir que Morgan et son fils entretenaient de bons rapports avec votre tribu, il n'y a pas encore bien longtemps.

– C'est exact, répondit l'Indien, l'air sombre. Malheureusement, les blancs ont la langue fourchue, tout comme les serpents. Nous avons accueilli ces deux hommes-là comme des amis, et ils nous ont récompensés en tuant, la nuit, une sentinelle, et en s'enfuyant avec le trésor.

– Le trésor ?

– Oui, l'or et les ordonnances des médecins.

Ce que les Peaux-Rouges appelaient les ordonnances des médecins ne pouvait être que les lettres de crédit et des billets de banque. Quant au trésor, c'était celui que nous avions saisi sur les deux bandits et dont une grande partie était le produit du vol commis au préjudice de mon ami Bernard et de son infortuné père. Maintenant or et billets de banque gisaient au fond de l'eau, où l'on ne pouvait songer à les repêcher, car le

fleuve, dans cette partie de son cours, était très profond, et ses eaux tumultueuses laissaient pressentir de nombreux tourbillons.

Ainsi la maudite poussière d'or et les âpres convoitises autour d'elle venaient de faire une victime de plus : le malheureux garde Peau-Rouge assassiné par les deux Morgan pour s'emparer à nouveau du butin déjà ensanglanté. *Deadly dust !* Poussière de mort, comme disent les hommes de la savane.

Que fallait-il faire ? Poursuivre nos ennemis ou voler au secours de nos amis ? C'était tout naturellement d'essayer de libérer les prisonniers des Comanches. D'ailleurs, je pouvais fort bien laisser le soin de poursuivre les Morgan aux cinq guerriers indiens, qui connaissaient infiniment mieux la région.

– Pourquoi mon frère blanc tire-t-il sur les chevaux et non point sur les cavaliers ? me demanda Ma Ram. Old Shatterhand connaît pourtant l'art de tirer à la cible ?

– Pourquoi Old Shatterhand n'a-t-il pas tué Ma-Ram alors que la pointe de son couteau était placée contre le cœur de celui-ci ? ripostai-je du tac au tac. Old Shatterhand ne tue jamais sans y être absolument contraint. Au surplus, il a tiré sur les chevaux, car il désire parler aux cavaliers.

– Il pourra satisfaire ce désir, dit Ma-Ram, lorsqu'il aura rattrapé les fugitifs en compagnie de ses frères rouges.

Je ne pus réprimer un sourire. Ma-Ram avait vraiment à cœur de m'empêcher de rejoindre mes amis, et, pour cela, de m'entraîner à la poursuite des deux Morgan.

– Il ne cherchera pas à les rattraper, dis-je. Dommage que les guerriers comanches aient jugé plus opportun de s'en prendre à Old Shatterhand qu'à ces criminels qui, sans cela, seraient déjà pris tous les deux. Mais Old Shatterhand connaît la bravoure des Comanches : il ne doute pas qu'ils réussissent à rattraper les deux méchants Visages-Pâles et à les ramener dans

leurs wigwams. Que Ma-Ram monte sur son cheval et qu'il me suive.

Depuis cet incident, j'avais autre chose à faire que de m'attarder à cet endroit. Un calcul rapide s'était en effet imposé à mon esprit : au départ, mes amis étaient accompagnés de treize cavaliers. De ce nombre, si on retirait la sentinelle assassinée par les Morgan, les deux bandits eux-mêmes et enfin les cinq Comanches qui les poursuivaient, la garde de mes amis restait réduite à cinq Indiens. Mes chances de les libérer grandissaient considérablement, toujours à condition que je puisse rejoindre leur groupe à temps.

Nous nous remîmes donc en route à une vitesse redoublée. Vers le crépuscule, un nouvel examen de la piste de la petite caravane me permit de constater avec satisfaction que celle-ci n'avait plus que quelques heures d'avance sur nous. L'assassinat de la sentinelle, la fuite des deux Morgan et enfin la conviction des Comanches qu'ils n'étaient pas poursuivis étaient sans aucun doute autant de raisons qui avaient ralenti leur marche.

Aussi, malgré maintes allusions de Ma-Ram à l'opportunité d'une halte, fis-je hâter notre allure jusqu'à une heure très avancée du soir et je ne m'arrêtai que lorsque l'obscurité presque totale rendît impossible toute reconnaissance de la piste.

Quelques heures de repos et, dès la pointe du jour, nous nous remettions en selle.

La piste s'éloignait maintenant du fleuve et s'engageait au fond de la savane, toujours vers le sud. Elle était de plus en plus fraîche, signe que la caravane était de plus en plus proche. Je me réjouissais déjà de pouvoir la rejoindre vers midi, lorsque, soudain, mon attention fut attirée par une autre piste, croisant la première, et qui marquait le passage d'un groupe d'au moins quarante cavaliers. À cet endroit, les deux détachements s'étaient unis, pour se diriger, au nombre d'une cinquantaine de cavaliers, vers le sud.

– *Uff !* s'exclama Ma-Ram.

Mais déjà il avait dissimulé sa satisfaction sous un air impassible, et seuls ses yeux rayonnaient de joie et, pour cause, laissaient deviner les espoirs que soulevait en lui l'apparition de ce renfort.

– À quelle distance sommes-nous du camp des Comanches ? demandai-je au jeune Indien.

– Les Racurrohs n'ont pas de camp, me répondit-il. Ils ont construit un village, qui est plus vaste que les petites villes des Visages-Pâles, dans la savane. Si mon frère blanc maintient cette allure, nous y arriverons avant que le soleil ne disparaisse derrière les hautes herbes.

À midi, nous faisions une courte pause pour reprendre aussitôt notre marche. Vers le soir, j'aperçus à l'horizon des contours sombres, qu'à l'aide de mes jumelles je pus identifier : c'était des tentes.

La récente arrivée des prisonniers avait dû provoquer là-bas une vive sensation, parfaitement justifiée par la renommée de mon ami Winnetou. Les Comanches avaient même oublié, dans leur émotion, de poster des sentinelles autour de leur village, de sorte que nous pûmes parvenir tout près des habitations sans la moindre difficulté.

J'arrêtai alors mon cheval et me tournant vers Ma-Ram :

– C'est bien ici que se trouvent les wigwams des Comanches ? lui demandai-je.

Ma-Ram fit oui de la tête.

– Mon frère rouge croit-il que nous y trouverons To-Kei-Chun, le grand chef des Racurrohs ?

– Le père de Ma-Ram ne quitte jamais ses enfants.

– Mon frère rouge voudrait-il se rendre auprès de lui et lui annoncer la visite de Old Shatterhand ?

Ma-Ram me dévisagea avec étonnement.

– Old Shatterhand ne redoute-t-il pas les Comanches ? Il tue bien le buffle et l'ours gris, mais il ne viendra jamais à bout des Comanches, qui sont aussi nombreux que les arbres dans la forêt.

– Old Shatterhand tue assurément les bêtes féroces de la forêt, mais il n'est pas l'ennemi de ses frères rouges. Il ne craint ni les Sioux, ni les Kiowas, ni les Apaches, ni les Comanches. Il est l'ami de tous les guerriers vaillants et ne réserve ses balles qu'aux criminels. Ma-Ram peut aller rejoindre son père ; je l'attendrai ici.

– Comment cela ? Ma-Ram n'est-il pas prisonnier de Old Shatterhand ?

– Ma-Ram n'est plus mon prisonnier depuis que nous avons fumé ensemble le calumet de paix. Il est libre.

– Uff !

Ce seul son guttural exprima la joie du jeune Indien, qui, déjà, éperonnant son cheval, partait au galop. Quant à moi, je descendis de ma monture en la laissant paître paisiblement et je m'assis par terre.

Bob imita mon exemple, mais son visage était soucieux.

– Que feront Peaux-Rouges de Bob quand Massa l'emmènera chez eux ?

– Nous verrons bien, répondis-je.

– Bob pas tenir à voir, répondit le noir. Bob pas envie se faire empaler et rôtir par Indiens.

– D’abord, il n’est pas dit qu’il en sera ainsi, fis-je pour le rassurer. Ensuite, une chose est certaine si nous voulons sauver Massa Bernard, il nous faut aller chez les Comanches.

Cet argument eut raison des dernières hésitations de Bob.

– Si c’est pour Massa Bernard, Bob y aller tout de suite. Tant pis que Peaux-Rouges l’empaler, le rôtir et le manger, pourvu que Massa Bern avoir liberté.

Et cette déclaration héroïque s’accompagnait d’une mimique épouvantable. Puis il sortit de sous la selle de son cheval un morceau de viande sèche et y mordit à belles dents, voulant goûter sans doute une dernière fois, avant son martyre, aux plaisirs de la bonne chère.

Notre attente ne devait guère se prolonger et bientôt nous vîmes un groupe de cavaliers s’approcher. Formés en cercle qui se resserrait de plus en plus autour de nous, ils poussaient des cris en agitant leurs armes et, soudain, quatre d’entre eux, quatre chefs bondirent vers nous à bride abattue, comme pour nous écraser. Dans sa frayeur, Bob s’aplatit à terre. Quant à moi, je restai assis et immobile. Le moment d’après, les quatre cavaliers passaient au-dessus de nos têtes dans un galop infernal.

– Aïe ! Aïe ! Indiens écraser Bob et Massa ! hurlait le nègre, tout en levant prudemment la tête pour s’assurer que le danger était passé.

– Ils n’en ont pas la moindre intention, dis-je. Ils veulent simplement mettre à l’épreuve notre courage.

– Mettre à l’épreuve courage ? Très bien. Eux venir et voir que courage pas manquer à Bob.

Il se remit sur son séant et prit un air farouche, destiné, dans son esprit, à inspirer une crainte profonde à tous les Peaux-Rouges du monde.

Cependant, les chefs avaient mis pied à terre, et ils s'approchaient de nous.

Le plus vieux prit la parole :

– Pourquoi l'homme banc ne se lève-t-il pas lorsqu'il voit devant lui les chefs des Comanches ?

– En les accueillant assis, il leur montre qu'ils sont les bienvenus, répondis-je. Que mes frères rouges prennent place à mes côtés.

– Un chef comanche ne s'asseoit qu'aux côtés d'un autre chef, répondit-il. Où se trouve donc le wigwam du Visage-Pâle et où sont ses guerriers ?

Je m'armai d'un tomahawk.

– La marque d'un chef est d'être fort et courageux. Si les hommes rouges doutent de ma qualité de chef, qu'ils se mesurent avec moi. Ils verront bien si je dis la vérité ou non.

– Quel est le nom du Visage-Pâle ?

– Les guerriers rouges et blancs m'appellent Old Shatterhand.

– C'est l'homme blanc lui-même qui s'est sans doute décerné ce nom.

– Si le chef comanche refuse de se battre avec moi à armes égales, qu'il prenne son tomahawk et son couteau. Moi, je me contenterai de mes mains nues. *Howgh !*

– Le Visage-Pâle vient de prononcer là des paroles bien téméraires. Il aura l'occasion de montrer s'il a du courage. Qu'il monte à cheval et qu'il suive les guerriers racurrohs.

– J'accepte, mais, auparavant, les guerriers racurrohs ne veulent-ils pas fumer avec moi le calumet de paix ?

– Ils en décideront en leur conseil.

– Ils ne s'y refuseront pas, puisque je viens parmi eux dans un esprit de paix.

Je montai en selle, cependant que Bob enfourchait, non sans peine, sa monture récalcitrante. Les chefs comanches continuaient à affecter d'ignorer sa présence ; chacun sait, en effet, que les Indiens affichent le plus profond mépris à l'égard des nègres.

Escorté par les quatre Comanches, notre groupe se dirigea à vive allure vers le village. Après nous être engagés dans l'allée principale, nous nous arrêtâmes devant une tente plus vaste que les autres, qui devait être celle du grand chef. Les quatre Comanches mirent pied à terre et j'imitai leur exemple.

Entre temps, toute la suite des quatre chefs nous avait rejoints et je me trouvais entouré de nombreux guerriers. Pendant le trajet, j'avais perdu de vue Bob, et je ne parvenais pas à le repérer dans la foule.

Le chef qui s'était fait le porte-parole des autres désigna alors de sa main ma ceinture :

– Le Visage-Pâle doit maintenant me remettre ses armes.

Je secouai négativement la tête.

– Je ne suis pas votre prisonnier, puisque je suis venu chez vous de mon plein gré. Par conséquent j'ai le droit de conserver mes armes.

– Nous ne pouvons laisser ses armes au Visage-Pâle puisque nous ignorons encore quelles sont ses intentions.

– Les Comanches auraient-ils donc peur de moi ? Car, dans le cas contraire, pourquoi insisteraient-ils pour que je leur remette mes armes ?

Cette remarque sembla piquer au vif l'amour-propre du chef. Il consulta du regard ses compagnons et, sûr de leurs sentiments, il dit :

– Les guerriers comanches ignorent la peur. L'homme blanc peut conserver ses armes.

– Bien, fis-je. Puis-je savoir le nom du noble guerrier à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Old Shatterhand a devant lui To-Kei-Chun, dont le seul nom fait trembler ses ennemis.

– Je demande à mon frère To-Kei-Chun de me faire donner une tente. J'y demeurerai jusqu'à ce que les guerriers racurrohs aient pris une décision à mon égard.

– Les paroles du Visage-Pâle sont sages. Il recevra une tente où il pourra attendre la décision des guerriers racurrohs. Ceux-ci vont délibérer pour savoir s'il leur convient ou non de fumer le calumet de paix avec Old Shatterhand.

D'un signe de tête il m'invita à le suivre, ce que je fis en conduisant mon mustang par la bride. Les Comanches formaient une double haie sur notre passage. Nous traversâmes ainsi le village. Dissimulées sous leurs tentes, les femmes regardaient avec une vive curiosité le Visage-Pâle qui avait osé s'aventurer avec une telle témérité dans le camp. Certes, ma situation ne laissait pas d'être très précaire. Quelle chance surtout que les sujets de To-Kei-Chun ne fussent pas de la même tribu combattue à Mapimi par mon frère rouge prisonnier, Winnetou, le chef des Apaches !

Les tentes des habitants rappelaient celles des tribus du Nord, que j'avais eu déjà l'occasion de voir de près. Leur édification, assez sommaire, est exclusivement l'ouvrage des femmes, car les hommes de cette région laissent toute occupation n'ayant pas trait à la guerre, à la chasse et à la pêche, au sexe que nous qualifions communément de faible.

Ce sont les femmes qui préparent les peaux de bêtes, avec lesquelles elles confectionnent les huttes. Séchées au soleil, les peaux sont ensuite découpées, tendues et fixées sur des pieux, qui constituent la charpente de ces constructions rudimentaires. Et tous ces travaux pénibles, et qui demandent une certaine adresse, sont leur œuvre.

L'enceinte de chaque tente, toujours de forme conique, comprend deux compartiments concentriques, l'un intérieur, l'autre formant une sorte de couloir extérieur. Une ouverture ménagée au sommet de la tente sert de voie d'échappement à la fumée de l'âtre. Chacune des deux parties de la tente peut aussi être divisée en plusieurs pièces par des cloisons constituées par des peaux de bêtes.

La tente à laquelle je fus conduit était fort exiguë. Laissant mon cheval au dehors, attaché à un pieu, j'écartai le rideau de l'entrée, formé de deux moitiés de peaux de bêtes, et pénétrai à l'intérieur, sans plus me préoccuper du chef qui, d'ailleurs, ne manifestait pas l'intention de m'y suivre. La tente était vide.

Quelques minutes plus tard, le rideau s'écartait pour livrer passage à une vieille Indienne portant un fagot sur son dos. Elle jeta le bois par terre, sortit pour revenir peu après avec un grand pot fortement ébréché rempli d'eau et de divers ingrédients que je ne pus reconnaître. Elle se mit en devoir d'allumer le feu, puis se mit à faire cuire ma soupe au-dessus de la braise.

Étendu à même le sol, je l'observais, tandis qu'elle vaquait à ses occupations. Pendant tout ce temps, je ne lui adressai pas la moindre parole. C'eût été baisser singulièrement dans l'estime de mes hôtes que d'engager une conversation avec la vieille femme. J'étais bien certain, en effet, que cette scène avait des témoins invisibles pour moi, car les chefs des Comanches tenaient trop à être au courant de mes moindres faits et gestes pour qu'il en fût autrement.

Bientôt l'eau dans le pot se mit à chanter, et mon odorat décela vite le bouillon de bœuf. Au bout d'une heure, la vieille servante jugea que la soupe était suffisamment cuite, et elle se retira afin de ne pas me gêner pendant mon repas.

J'avoue sans fausse honte que je fis honneur à ce plat et que mon appétit ne se laissa décourager ni par la propreté douteuse de l'ustensile où mijotait la mixture, ni, chose plus grave, par la fadeur du bouillon, confectionné sans être salé, le sel de cuisine étant à peu près inconnu des Indiens.

Je constatai avec plaisir que j'étais convenablement traité. À lui tout seul, le pot ébréché, unique ustensile de ce genre dans tout le village, sans doute, en était déjà la preuve probante. L'art culinaire des Comanches est, en effet, des plus rudimentaires, car ils se bornent, la plupart du temps, à faire griller la viande au-dessus du feu.

Mon repas terminé, je m'allongeai, la tête appuyée sur ma couverture pliée en guise d'oreiller, et me livrai à une récapitulation générale de la situation. Celle-ci soulevait des problèmes suffisamment ardus pour me tenir éveillé. Maints projets audacieux s'échafaudèrent tour à tour dans ma tête, mais, après mûre réflexion et surveillé comme j'étais par deux sentinelles postées à quelque distance de ma tente, je dus les rejeter les uns après les autres. Aucun n'avait de chance de réussir dans les circonstances actuelles. Le mieux était de dormir, puisque, aussi bien, j'aurais besoin, le lendemain, de toutes mes forces pour faire face aux événements. Une nuit sans sommeil n'aurait pu qu'épuiser vainement mon énergie.

Après m'être assuré que la vieille Indienne avait fait boire et manger mon cheval, je m'étendis de nouveau sur ma couche rudimentaire et m'efforçai de ne plus penser à rien. Le feu de l'âtre mourait lentement et je ne tardai pas à trouver le sommeil en regardant pâlir, puis noircir ses braises rougeoyantes.

Un vif pétillement m'arracha de rêves pleins de nouvelles aventures ; aussi ne réalisai-je pas immédiatement ce qui se passait autour de moi. Mais je reconnus vite ma hutte indienne et l'âtre où quelques bûches flamboyaient. La vieille femme avait allumé le feu et préparait mon repas du matin. Elle ne semblait porter aucun intérêt à ma personne, ce dont je ne pouvais que la louer intérieurement.

J'absorbai rapidement – et je l'avoue avec autant de plaisir que la veille – le plat indien. Puis je voulus sortir de la tente pour en explorer les environs. À peine avais-je passé la tête dans l'entrebâillement de la tenture de peaux de bêtes que l'un de mes gardiens se précipita vers moi, brandissant sa lance comme s'il voulait m'en transpercer de part en part.

Il s'agissait de ne pas se laisser intimider par cette menace, sinon j'aurais immédiatement perdu tout prestige aux yeux de mes hôtes. Saisissant la lance un peu au-dessous de sa pointe, je la repoussai d'abord légèrement, puis la tirai à moi si fortement que la sentinelle perdit l'équilibre et vint s'affaler à mes pieds.

– *Uff !* cria l'Indien, tandis qu'il se redressait d'un bond et tirait son couteau d'un geste furieux.

– *Uff !* m'exclamai-je à mon tour, dégainant, moi aussi, mon couteau, cependant que, de la main gauche, je lançai l'arme conquise à l'intérieur de ma tente.

– Le Visage-Pâle doit me rendre immédiatement, ma lance, dit l'Indien.

– L'homme rouge n'a qu'à aller la chercher lui-même, ripostai-je d'une voix ferme, tout en prenant un air rien moins que rassurant pour inciter le gardien à la prudence.

Mais déjà l'autre sentinelle venait au secours de son camarade en agitant sa lance.

– Que le Visage-Pâle rentre immédiatement dans sa tente, dit-il.

Le temps de recommencer la petite manœuvre qui m'avait si bien réussi tout à l'heure, et le second Peau-Rouge s'allongeait à son tour à mes pieds, tandis que sa lance allait rejoindre là première à l'intérieur de la tente.

Les deux Indiens, qui étaient loin – comme on peut le penser – de trouver cette plaisanterie de leur goût, se mirent à crier comme si on les écorchait, afin d'alerter le village.

Face à ma tente se trouvait une hutte de dimensions un peu plus grandes, à l'entrée de laquelle étaient suspendus trois boucliers. Aux cris des sentinelles, je vis le rideau s'écarter et laisser apparaître le visage d'une jeune fille, dont les yeux noirs et ardents me dévisageaient avec une vive curiosité. Puis le rideau se referma presque aussitôt, et l'instant d'après les quatre chefs qui étaient venus à ma rencontre la veille sortaient successivement de la même tente. D'un geste autoritaire, To-Kei-Chun, qui les précédait, renvoya les sentinelles.

– Que fait le Visage-Pâle devant sa tente ? me demanda-t-il.

– Ai-je bien entendu la question de mon frère rouge, ou mes oreilles bourdonnent-elles ? fis-je placidement. To-Kei-Chun veut sans doute savoir ce qu'y faisaient ses deux guerriers ?

– Les sentinelles comanches veillent à ce que rien de fâcheux n'arrive au Visage-Pâle, répondit le chef. Dans son propre intérêt, celui-ci ferait bien de ne pas sortir.

Je jouai l'étonné.

– Je ne puis comprendre ce langage. Les sujets de To-Kei-Chun pousseraient-ils la désobéissance jusqu'à s'attaquer à un invité de leur chef ? Les ordres de celui-ci seraient-ils si mal

respectés ? Ce serait faire injure à To-Kei-Chun que de le supposer. D'ailleurs, Old Shatterhand n'a nul besoin de gardes de corps, son poing suffit à écraser quiconque nourrit à son égard des projets malveillants. Mon frère rouge peut rentrer tranquillement dans son wigwam, j'irai faire un petit tour dans son camp et, lorsque je reviendrai, nous aurons un entretien ensemble.

Je rentrai dans ma tente pour prendre mon fusil automatique dont je voulais me séparer moins que jamais. Cependant, lorsque j'en ressortis, ce fut pour me trouver en face du barrage d'une douzaine de lances braquées sur moi. J'étais, de toute évidence, traité en prisonnier.

Je battis en retraite, mais non point pour m'avouer vaincu. À l'aide de mon tomahawk je pratiquai une ouverture dans la paroi de la tente opposée à l'entrée et sortis par là, avec toute l'assurance que nécessitait un geste aussi téméraire.

À ma vue, les sentinelles postées de l'autre côté se mirent à pousser de tels hurlements que les chefs, déjà retirés sous leur tente, en sortirent en toute hâte. Leur attitude nerveuse contrastait singulièrement avec la majesté dont ils avaient fait montre jusqu'ici envers moi. Comme ils se précipitaient pour se saisir de ma personne, je compris instantanément que résister les armes à la main eût été pure folie. Une fois de plus, il valait mieux recourir à la ruse.

Je tirai brusquement de ma poche ma longue-vue, la dévissai et, brandissant les deux tubes dans la direction des chefs comanches d'un air menaçant, je m'écriai d'un ton terrible :

– Arrêtez, sinon tous les fils des Comanches sont perdus !

La menace produisit son effet, et l'élan des chefs comanches se trouva tout à coup brisé. Visiblement, ils ignoraient ce qu'était cet instrument et, d'autre part, impressionnés par

mon attitude énergique, ils étaient convaincus qu'il devait posséder des propriétés maléfiques redoutables.

– Quelles sont les intentions de l'homme blanc ? demanda To-Kei-Chun. Pourquoi ne reste-t-il pas dans son wigwam ?

– Old Shatterhand est un grand médecin des Visages-Pâles, dis-je, et il va montrer aux Comanches qu'il est capable de tuer les âmes de tous les Racurrohs.

Je revissai ma longue-vue et saisis ma carabine Henry.

Le lecteur familier avec mes précédentes aventures a déjà reconnu en elle l'arme automatique incomparable, unique en son genre, chef-d'œuvre de mon ami de la Nouvelle-Orléans, l'armurier Henry.

Montrant d'un geste rapide un pieu dressé devant une tente assez éloignée, j'épaulai, visai et tirai. Ma balle perça le pieu à son sommet.

Un murmure admiratif parcourut les rangs des Comanches. Les Peaux-Rouges sont très sensibles au courage et à l'adresse, même chez leurs plus farouches ennemis.

Je tirai une seconde fois, et la balle traversa le pieu un demi-pouce plus bas. La suivante se plaça à la même distance de la précédente, et, cette fois-ci, un profond silence régna parmi les Indiens. En effet, si certains d'entre eux avaient déjà eu l'occasion d'observer l'effet du fusil à deux coups, aucun n'avait la moindre idée des armes à répétition. La perfection technique si rare de ma carabine Henry, jointe à mon adresse, étaient en train de faire merveille, et, aux quatrième, cinquième et sixième coups, l'étonnement des Comanches faisait déjà place à la plus grande stupéfaction... que dis-je, au plus profond respect.

Je criblai le pieu d'une vingtaine de balles en observant toujours le même intervalle, puis, prenant mon air le plus naturel, je déclarai fermement :

– Les hommes rouges ont maintenant la preuve que Old Shatterhand est un grand médecin. Quiconque s'aviserait de lever la main sur lui mourrait sur-le-champ. *Howgh !*

C'est à dessein que je m'affublais du titre de « médecin », ce terme étant synonyme de « sorcier » chez les Comanches comme chez la plupart des tribus de l'Ouest. Puis je mis mon fusil en bandoulière et fis quelques pas en avant.

La foule des guerriers comanches s'ouvrit alors devant moi et je pus avancer sans que personne fît la moindre tentative pour m'arrêter.

Devant chaque rangée des tentes, alignées en forme d'allée, femmes et enfants assemblés me regardaient passer comme un être supérieur.

Devant une tente, j'aperçus une sentinelle et j'en conclus qu'elle renfermait un prisonnier. Qui cela pouvait être ? Une voix bien connue ne tarda pas à répondre à la question que je venais de me poser intérieurement.

– Massa ! Massa ! Venir libérer Bob ! Indiens fait prisonnier Bob pour lui couper tête et manger.

Je m'approchai de la tente, écartai le rideau et invitai Bob à sortir. La sentinelle, complètement abasourdie, n'esquissa pas le moindre geste d'opposition, et, d'ailleurs, personne ne protesta parmi la foule des Comanches.

– As-tu été arrêté immédiatement après notre arrivée au village ? demandai-je au nègre.

– Oui, Massa, répondit Bob, avec indignation. Peaux-Rouges arracher Bob de son cheval et le faire entrer tout de suite dans la tente.

– Alors tu ne sais rien sur l'endroit où pourraient se trouver Massa Bernard et Winnetou ?

– Bob rien vu ni entendu.

– Viens et tiens-toi près de moi.

À peine avais-je fait quelques pas que je vis de nouveau les quatre chefs entourés d'une nombreuse escorte. Les rusés Indiens m'avaient devancé pendant que je parlais à Bob et, maintenant, ils se dirigeaient vers moi. D'un geste, To-Kei-Chun me fit comprendre d'ailleurs qu'il ne nourrissait pas d'intentions agressives à mon égard. Je m'immobilisai donc et j'attendis.

– Où mon frère blanc se propose-t-il d'aller ? me demanda To-Kei-Chun. Il ferait bien d'interrompre sa promenade et de me suivre à la réunion des chefs comanches, qui ont à lui parler.

Jusqu'ici il m'avait traité de Visage-Pâle ou d'homme blanc. Or, voici que maintenant il me décernait le titre de frère blanc. Décidément, j'avais grandi singulièrement dans son estime.

– Mes frères rouges voudront-ils fumer le calumet de paix avec moi ?

– Nous allons discuter ensemble, et, si tes paroles sont sincères, tu seras traité comme si tu étais un fils des Comanches.

– C'est parfait. Que mon frère rouge me précède, Old Shatterhand le suit.

To-Kei-Chun reprit le chemin de ma tente, la dépassa, suivant toujours l'allée. Un peu plus loin, j'aperçus un cheval que j'aurais reconnu entre mille autres : c'était Tony, la vieille jument squelettique de Sam, qui paissait paisiblement aux côtés des montures de Winnetou et de Bernard Marshall. Mais, aucune sentinelle n'étant postée dans le voisinage, j'en déduisis que les prisonniers devaient être enfermés ailleurs.

À une cinquantaine de mètres de là, l'allée s'élargissait pour former une sorte de rotonde, où un certain nombre d'Indiens étaient déjà assemblés. C'était là sans doute le lieu habituel des réunions du conseil de la tribu.

Les chefs prirent place au centre. Quelques guerriers d'âge mûr s'approchèrent alors et s'assirent en face des chefs, en demi-cercle. Je ne fis point de cérémonie et m'assis à mon tour, puis, d'un geste, je fis signe à Bob d'imiter mon exemple.

Ce sans-gêne souleva la réprobation des chefs.

– Pourquoi l'homme blanc s'assied-il alors que nous nous apprêtons à le juger ? demanda To-Kei-Chun.

De « frère blanc », voilà que j'étais redevenu l'homme blanc, mais, sans m'émouvoir de cette nouvelle disgrâce :

– Et pourquoi les hommes rouges s'asseoient-ils alors que Old Shatterhand s'apprête à les juger ? ripostai-je.

Ma réponse suscita chez les chefs rouges un vif étonnement, qu'ils ne réussirent pas à dissimuler malgré leur impassibilité affectée.

– L'homme blanc, dit To-Kei-Chun, a la repartie prompte et la plaisanterie facile. Qu'il reste donc assis s'il y tient. Mais de quel droit a-t-il libéré l'homme noir et l'a-t-il amené dans notre réunion ? Ignore-t-il que jamais un nègre ne doit assister au conseil des hommes rouges ? et surtout s'asseoir en présence de leurs chefs ?

– Ce noir est mon serviteur, et, s'il me plaît qu'il m'accompagne partout, il doit le faire. Et si je lui ordonne de s'asseoir, il s'assoira, quand bien même des milliers de chefs rouges seraient présents. Je suis prêt. Que les délibérations commencent.

Sans doute c'était outrepasser quelque peu les mesures de la politesse, mais je me rendais compte que, dans une telle situation, il fallait à tout prix en imposer aux Comanches. Plus je me montrerais ferme, à condition, bien entendu, de ne pas blesser outre mesure leur dignité, et plus j'aurais de chances de ga-

gner la terrible partie qui s'annonçait. La moindre concession, par contre, à leurs ordres, m'eût valu les pires déboires.

To-Kei-Chun alluma alors son calumet et le tendit à un guerrier qui, après avoir absorbé une bouffée de fumée, le passa à son voisin. Celui-ci imita son exemple, et bientôt le calumet eut fait le tour des présents, Bob et moi exceptés.

Cette cérémonie préliminaire achevée, To-Kei-Chun se leva et commença son discours.

Les Indiens se montrent généralement peu loquaces en présence des étrangers, à plus forte raison devant des ennemis. Il leur arrive cependant, dans certaines circonstances, de faire étalage de véritable éloquence, et, alors, ils pourraient se mesurer avec nos bons orateurs européens. Il n'est pas rare de rencontrer, parmi les chefs indiens, de véritables maîtres dans l'art de la rhétorique et dont les tirades seraient fort goûtées dans n'importe quelle assemblée. Leur langage, toujours émaillé d'images et de métaphores, n'est pas sans rappeler quelque peu celui des peuples d'Orient.

Comme chaque fois qu'un chef indien prend la parole en présence d'un blanc, To-Kei-Chun commença son discours par un réquisitoire nourri contre les Visages-Pâles :

– Que l'homme blanc écoute, car To-Kei-Chun, chef des Comanches, va parler. Il y a de nombreuses années, les hommes rouges vivaient seuls sur cette terre entre les deux grandes eaux. Ils bâtissaient des villes et des villages, plantaient des arbres et chassaient le bison. Les fleuves et les mers, la forêt, les montagnes et la savane, les rayons du soleil et la pluie leur appartenaient sans partage. Ils avaient des femmes et des filles, des frères et des fils, et ils étaient heureux.

» Puis vinrent les Visages-Pâles, dont le teint rappelle la couleur de la neige, mais dont le cœur est noir comme la fumée. D'abord peu nombreux, ils étaient fort bien accueillis par les

hommes rouges dans leurs wigwams. Ils apportaient avec eux les armes à feu et l'eau de feu ; ils apportaient avec eux d'autres dieux et d'autres prêtres ; ils apportaient avec eux la trahison, la maladie et la mort.

» Ils venaient en nombre toujours croissant de l'autre côté de la grande eau, leur langue était fausse et leur couteau pointu. Les hommes rouges leur accordaient leur confiance, mais ils furent dupés. Ils durent livrer le pays où se trouvaient les tombes de leurs ancêtres, force leur fût d'abandonner wigwams et terrains de chasse les uns après les autres ; quand ils résistaient, les blancs les exterminaient.

» Pour triompher de leur courage, les Visages-Pâles semèrent la discorde parmi les tribus rouges. Traqués, les hommes rouges tombaient comme des coyotes dans le désert. Maudits soient les blancs et qu'ils soient frappés par des maux aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les feuilles dans la forêt !

Ces paroles soulevèrent un vif enthousiasme. Après une pause brève, To-Kei-Chun poursuivit :

– L'un des Visages-Pâles est venu maintenant parmi les wigwams des Comanches. La couleur de sa peau est celle des menteurs et son langage celui des traîtres. Cependant, les hommes rouges écouteront ses paroles et le jugeront en toute équité. Qu'il parle !

Il se rassit et, tour à tour, les trois autres chefs comanches prirent la parole pour dénoncer l'injustice des blancs et m'inviter à défendre ma cause.

Pendant ces discours, j'avais sorti mon bloc et m'étais mis à esquisser les portraits des chefs assis en face de moi, avec les guerriers comanches au second plan et les tentes dans le fond.

La quatrième harangue terminée, To-Kei-Chun, attendit que les applaudissements eussent cessé, puis, se tournant vers moi :

– À quoi l'homme blanc était-il occupé pendant que les chefs des Comanches parlaient ?

J'arrachai la feuille de mon bloc et, me levant, je la lui tendis :

– Le grand chef des Racurrohs peut voir lui-même ce que j'ai fait.

– *Uff !* s'écria To-Kei-Chun, après avoir jeté un coup d'œil sur le dessin.

– *Uff ! Uff !* s'exclamèrent à leur tour les autres chefs, auxquels To-Kei-Chun avait passé la feuille.

– L'homme blanc a fixé par magie les âmes des Comanches sur cette page blanche ! fit To-Kei-Chun, perplexe et admiratif. C'est l'œuvre d'un grand médecin, ma parole ! Voici To-Kei-Chun, voici ses trois frères et voici leurs guerriers et leurs tentes. Que veut en faire le Visage-Pâle ?

– Les hommes rouges vont le voir tout de suite.

Je lui repris la feuille et la montrai d'abord aux guerriers assis derrière moi. Leur étonnement ne fut pas moindre que celui de leurs chefs. Je pliai ensuite la feuille, la roulai en boule et l'introduisis dans le canon de ma carabine.

– To-Kei-Chun a dit lui-même que j'ai fixé par magie vos âmes sur ce papier. Les voilà maintenant dans le canon de mon fusil. Voulez-vous qu'en tirant je détruise vos âmes et les empêche ainsi de jamais parvenir sur le terrain de chasse éternelle ?

L'effet de mes paroles fut encore plus profond que je ne l'escomptais. Un long cri de terreur monta des rangs des Peaux-Rouges, et les quatre chefs m'entourèrent, l'air désespéré. Aussi m'empressai-je d'ajouter :

– Les hommes rouges peuvent se rasseoir tranquillement et fumer le calumet de paix avec moi. Une fois devenus mes frères, je leur rendrai leurs âmes.

Aussitôt, chacun reprit sa place, et To-Kei-Chun saisit sa pipe. Je décidai alors d'ajouter à ces « sortilèges » un tour de passe-passe, qui devrait, pensais-je, avoir raison de la dernière résistance des Comanches.

L'un des quatre chefs portait, en guise d'ornement, sur sa veste de chasse taillée dans une peau de buffle, deux boutons de cuivre. Je m'approchai de lui et lui dis :

– Je prie mon frère rouge de me prêter ces boutons, je les lui rendrai tout de suite.

Et, avant que le chef se fût prononcé sur ma demande, j'avais déjà arraché les deux boutons et regagné ma place.

– Que mes frères rouges me regardent bien attentivement, dis-je. Chacun des boutons est là dans la paume d'une main. Et, voyez maintenant !

D'un geste rapide, j'escamotai les boutons et leur tendis mes mains vides.

– Qu'en pensent mes frères rouges ? Où sont maintenant les boutons ?

– Disparus ! cria le propriétaire des boutons de cuivre, stupéfait et furieux.

– Oui, c'est exact, ils ont disparu… pour aller faire un tour dans le soleil. J'invite mon frère rouge à les faire descendre d'un coup de fusil.

– Mon frère blanc sait bien qu'aucun sorcier rouge ni blanc n'en est capable.

– J’essaierai tout de même, fis-je. Mes frères rouges verront bien si je suis capable de reprendre au soleil les boutons disparus.

Je me saisis du vieux fusil à double canon de To-Kei-Chun, car le mien renfermait toujours les « âmes » des Comanches. Et, le braquant vers le ciel, je tirai. Quelques secondes plus tard, un objet dur tombait à terre à mes pieds. Le propriétaire des précieux boutons se précipita dessus et, à l’aide de son couteau de chasse, retira le bouton légèrement enfoncé dans le sol.

– *Uff !* C’est bien mon bouton ! cria-t-il.

Et, comme les Comanches étaient occupés à admirer l’objet qui venait de faire un si grand voyage, je plaçai discrètement le second bouton dans le canon du vieux fusil et tirai dans la direction du soleil. Tous me suivirent des yeux. Presque aussitôt Bob sursauta, poussa un hurlement de douleur et se mit à se frotter vigoureusement l’épaule gauche.

– Oh ! Massa ! Massa ! cria-t-il. Coup avoir tué Bob ! L’épaule à Bob trouée.

Il n’en était évidemment rien, mais le second bouton, en retombant, avait frappé un peu durement l’épaule du noir, pour aller rouler ensuite à terre, près de lui.

Le chef comanche se précipita de nouveau pour le ramasser et le faire disparaître à son tour. Sa mimique exprimait en même temps toute sa joie d’être de nouveau en possession de ses beaux ornements de cuivre miraculeusement retrouvés et sa résolution de ne plus jamais les laisser s’envoler vers le soleil.

Cet innocent tour de prestidigitation, pour simple qu’il fût, n’en augmenta pas moins considérablement mon prestige à leurs yeux. Les Comanches étaient persuadés que j’avais envoyé par magie les deux boutons sur le soleil et que je les en avais fait descendre d’un coup de fusil. Le premier n’avait-il pas creusé le sol dans sa chute, le second n’avait-il pas arraché à Bob un cri

de douleur épouvantable ? Autant de preuves incontestables pour eux.

Les chefs restaient silencieux et immobiles, ne sachant visiblement quelle contenance prendre. De son côté, l'assemblée attendait avec une curiosité inquiète la suite des événements.

Il fallait mettre fin à cette situation tendue, qui risquait d'avoir un fâcheux dénouement. Saisissant à mon tour le calumet de To-Kei-Chun placé auprès du sachet de peau d'opossum qui contenait, selon la coutume indienne, un mélange de tabac et de feuilles de chanvre, je pris une pose aussi fière que possible et déclarai :

– Mes frères rouges croient à l'existence d'un Grand Esprit. Ils ont raison, car leur Manitou est aussi le mien, c'est le Seigneur des cieux et de la terre, le père de tous les peuples du monde, et qui voudrait voir régner parmi ceux-ci la paix et l'amitié. Les hommes rouges sont nombreux comme l'herbe qui pousse parmi ces tentes, mais les hommes blancs sont plus nombreux que les herbes de toute la savane. Ils sont venus de l'autre côté de la grande eau, et ils ont chassé les hommes rouges de leurs terrains de chasse. Certes, ce fut mal agir. Mais pourquoi les hommes rouges confondent-ils, dans leur légitime rancune, tous les Visages-Pâles ? Les hommes rouges ignorent-ils qu'il y a beaucoup de nations et encore plus de tribus qui ne sauraient être rendues responsables de pareils méfaits ? Celle à laquelle Old Shatterhand a l'honneur d'appartenir n'a jamais fait encore mal aux hommes rouges.

» Mes frères rouges ont examiné attentivement Old Shatterhand ! Porte-t-il à sa ceinture ne fût-ce qu'un seul scalpe d'homme rouge ? Peut-on trouver sur sa lance ou sur ses mocassins ne fût-ce qu'un seul cheveu de l'un d'entre eux ? Où est celui qui oserait prétendre que sa main ait jamais été souillée du sang d'un Indien ? Il a fait prisonnier Ma-Ram, le fils du grand chef To-Kei-Chun, mais il ne l'a pas tué. Au contraire, il lui a rendu ses armes et l'a ramené au wigwam de son père. Après

avoir dû réduire plusieurs chefs racurrohs à sa merci, il s'est contenté de ligoter l'un d'eux et de le laisser à un endroit où ses frères purent aller le libérer. N'a-t-il pas tiré sur les chevaux des deux bandits qui avaient assassiné une sentinelle comanche, afin de retarder leur fuite et de permettre ainsi à mes frères rouges de les arrêter ? Il a bien enfermé les âmes des Comanches dans le canon de son fusil, mais les a-t-il détruites ? Non, n'est-ce pas ? Ne pourrait-il pas lancer, s'il le voulait, vos sachets de remèdes sur le soleil et ne point les faire redescendre sur terre ? »

Cette menace à peine voilée suscita un long murmure parmi les Comanches. Un Indien qui arrive dans le territoire de chasse éternelle privé de son sachet de remèdes est reçu avec mépris par les esprits de ses ancêtres.

Et j'achevai mon discours par un appel direct.

– Les chefs des Comanches sont courageux, sages et justes. Old Shatterhand est prêt à abattre de son poing ou à cribler des milliers de balles de son fusil quiconque osera leur contester ces vertus. Aussi fumeront-ils avec lui le calumet de paix.

Puis, sans attendre de réponse, je bourrai la pipe, l'allumai, tirai deux bouffées l'une vers le ciel, l'autre vers la terre et quatre vers les points cardinaux. Mis devant le fait accompli, To-Kei-Chun s'exécuta et, après avoir tiré à son tour six fois sur la pipe, il passa celle-ci au suivant des chefs.

Lorsque les quatre chefs eurent tous fumé, je pris place parmi eux, car j'étais devenu leur égal.

– Notre frère blanc veut-il maintenant nous rendre nos âmes ? demanda l'un des chefs, l'air soucieux.

Je lui répondis avec prudence :

– Les chefs rouges me considèrent-ils maintenant comme un des fils des Comanches ?

– Old Shatterhand est notre frère, il est libre. Il recevra une maison et vivra comme il lui plaira.

– Quelle tente me destinez-vous ?

– Old Shatterhand est un grand guerrier, il recevra la tente qu'il voudra bien choisir.

Ainsi le voulait la politesse indienne. La réponse m'était d'autant plus agréable qu'elle favorisait tout particulièrement mes desseins.

Je me levai, et les quatre chefs imitèrent mon exemple. Je m'engageai dans la partie de l'allée que je ne connaissais pas encore. À une centaine de mètres plus loin, j'aperçus une tente gardée par quatre Peaux-Rouges. C'était évidemment là que se trouvaient mes amis.

Je portai la main à la bouche et imitai le cri du coyote. Une réponse me parvint aussitôt de l'intérieur de la tente.

D'un bond, j'en gagnai l'entrée et m'écriai :

– Voici la demeure de Old Shatterhand.

Stupéfaits, les chefs se consultaient du regard. Visiblement, ils n'avaient pas prévu pareille tournure des événements.

– Mon frère blanc ne doit pas demander cette tente, protesta To-Kei-Chun.

– Et pourquoi non ?

– Elle est occupée par des ennemis des Comanches.

– Quels sont ces ennemis ?

– Deux Visages-Pâles et un homme rouge.

– Quel est leur nom ?

– Le guerrier rouge est Winnetou, le chef des Apaches, et l'un des Visages-Pâles est Sans-Ears, le tueur des Indiens.

Sans-Ears avait effectivement une mauvaise réputation parmi les Comanches, depuis qu'il parcourait la prairie à la recherche des assassins de sa femme et de sa fille, y faisant de nombreuses victimes parmi les Indiens ennemis.

To-Kei-Chun ignorait-il que j'avais été le compagnon de voyage de ses prisonniers ? Certes, je n'en avais rien dit à Ma-Ram, mais les deux Morgan étaient bien capables de m'avoir dénoncé. Néanmoins, je décidai d'agir comme s'il n'en était rien.

– Old Shatterhand désire voir ces hommes.

Ce disant, j'écartai les peaux de bête et pénétrai dans la tente, suivi des quatre chefs.

Étroitement ligotés, les captifs étaient étendus sur le sol. Pour plus de sûreté, ils étaient en outre attachés aux piquets de la tente. Mon appel leur avait signalé ma présence, ils ne manifestèrent donc aucune surprise à mon entrée.

– Que vous ont fait ces hommes ? demandai-je au grand chef.

– Ils ont tué nombre de nos guerriers.

– Mon frère rouge a-t-il été témoin de ces crimes ?

– Non, mais tous les guerriers racurrohs le savent.

– Eh bien ! les guerriers racurrohs devront prouver qu'il en est réellement ainsi. Quant à moi, j'en doute fort. En attendant, cette tente est à moi, et ces trois hommes sont mes hôtes.

Je tirai mon couteau pour trancher les liens des prisonniers. Mais aussitôt l'un des chefs me saisit par le bras.

– Ces hommes doivent mourir. Mon frère blanc ne les traitera point en invités.

– Ah ! Vraiment ? Et qui donc pourrait me l'interdire ?

– Les quatre chefs des Racurrohs.

– C'est ce que nous allons voir.

Je m'interposai entre les chefs et les prisonniers. Aucun autre Comanche ne nous avait suivis dans la tente, et la scène qui venait de se dérouler entre les quatre chefs et moi n'avait eu d'autres témoins que mes trois amis et Bob.

J'interpellai le nègre.

– Coupe vite les liens des prisonniers et commence par Winnetou.

Le nègre, qui avait déjà commencé à délivrer son maître, Bernard Marshall, m'obéit immédiatement. À ce moment critique, le secours de Winnetou, vaillant chef des Apaches, aguerri dans cent combats farouches, me paraissait d'une utilité autrement plus précieuse que celui du brave et jeune marchand.

– Veux-tu lâcher immédiatement ton couteau, lança à Bob l'un des chefs comanches, mais déjà Winnetou était libre.

– *Uff !* s'écria le chef, dépité, et il se jeta sur Bob, penché au-dessus de Sam, afin de le libérer à son tour de ses liens.

Je lui barrai le chemin. Il voulut m'écarter d'un geste furieux, mais, comme je résistai, il tira son couteau. Je fis un saut de côté et la lame n'atteignit que mon avant-bras gauche. Il n'eut pas le temps de retirer son couteau de la plaie que je l'avais déjà abattu d'un coup de poing vigoureux. Il s'écroula sans un cri, cependant qu'un « direct » bien placé envoyait rouler à terre son voisin, qui manifestait l'intention de lui venir en aide. Évanouis, ils en auraient pour longtemps avant de revenir à eux.



Quant à Winnetou, bien que ses membres fussent encore sous l'effet de leur longue immobilisation de la pression des liens, il n'en avait pas moins saisi fortement To-Kei-Chun à la gorge. Je me jetai alors sur le quatrième chef, le renversai et lui appliquai énergiquement la main sur la bouche avant qu'il pût appeler au secours.

Bientôt tous les quatre chefs étaient proprement ligotés et bâillonnés, sans que le moindre cri eût attiré l'attention des Comanches restés dehors.

Je jetai prudemment un regard à l'extérieur et vis les quatre gardiens toujours postés à une trentaine de mètres de la tente. Quant aux guerriers comanches, qui nous avaient tout d'abord accompagnés, ils avaient disparu, retournés sans doute à leurs occupations.

– *Heavens !* s'écria Sam. Pour une bonne surprise, c'est une bonne surprise. Mais comment diable as-tu fait pour venir ici ?

De petite taille et d'allure chétive, toujours coiffé de son vieux feutre sans jugulaire, mon ami Sam Sans-Ears, dont le surnom bilingue rappelait avec suffisamment de précision que ses oreilles étaient depuis longtemps le trophée de quelque Peau-Rouge, ne laissait pas d'apparaître un tantinet comique. D'un air grave, il frottait avec application ses membres les uns après les autres, puis s'essayait à en faire jouer les muscles et les articulations, comme quelqu'un qui aurait complètement oublié la manière de s'en servir.

– Patientez un peu, votre curiosité sera satisfaite. Pour l'instant, armez-vous : ces quatre chefs Comanches sont de véritables arsenaux ambulants.

Pendant que mes amis dépouillaient les Indiens de leurs tomahawks et de leurs fusils, je rechargeai ma carabine Henry. Et, après avoir recommandé à mes amis de ne pas manquer de

tuer leurs prisonniers s'ils devaient être eux-mêmes l'objet d'une attaque à main armée, je quittai la tente.

Les quatre sentinelles se tenaient toujours à la même distance respectueuse de la tente et, dans l'allée, je n'apercevais que quelques curieux.

Je m'approchai tout d'abord des gardiens.

– Mes frères savent sans doute qu'Old Shatterhand est devenu chef des Comanches ?

Les sentinelles firent oui de la tête.

– Old Shatterhand ordonne aux guerriers rouges de bien garder cette tente et de ne laisser personne pénétrer à l'intérieur.

Puis j'abordai le petit groupe de curieux.

– Je prie mes frères, leur dis-je, de convoquer tous les guerriers rouges au lieu de la réunion.

Et, tandis que les Comanches couraient exécuter mon ordre, je me dirigeai à pas lents vers la place.

« Ainsi, j'allais jouer maintenant la partie décisive », me disais-je tout en cheminant. Chose diablement difficile, mais qu'il fallait mener rondement et jusqu'au bout. Le plan échafaudé à l'instant dans mon esprit pouvait paraître au prime abord singulièrement aventureux : il ne relevait pas pour cela d'une témérité aussi déraisonnable qu'elle pourrait le sembler à ceux qui ignorent tout des mœurs de la savane.

Les Indiens ne sont pas, en effet, les « sauvages » tels que des voyageurs mal renseignés, ou pleins de partialité, les présentent généralement. Ils ont leurs lois et coutumes qu'ils respectent en toutes circonstances. Il suffit de connaître ce code d'honneur indien et savoir l'interpréter avec adresse pour sortir indemne des situations les plus délicates. Et puis, je le répète, il

s'agissait, cette fois, de sauver la vie de mes amis et la mienne ; tous les risques s'effaçaient devant cette suprême tâche.

Tout en dissimulant soigneusement la blessure qui m'avait été faite par le chef comanche, j'arrivai sur la place et m'assis de l'air le plus tranquille. Quelques minutes plus tard, tous les guerriers de la tribu s'étaient groupés autour de moi. Graves et silencieux, leur attitude était empreinte d'une parfaite dignité.

J'invitai les anciens à s'approcher et à former un demi-cercle avec moi et je pris ensuite la parole :

– Old Shatterhand est devenu, comme personne ne l'ignore ici, un chef des Comanches.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée.

– En cette qualité, il avait le droit de choisir sa tente, n'est-ce pas ?

– C'est exact, répondit l'un des guerriers, traduisant la pensée de tous.

– Il a choisi la tente des prisonniers. Cette tente est-elle, de ce fait, devenue sa propriété ?

– Elle l'est devenue.

– Pourtant ce droit lui a été contesté et même dénié. Je m'adresse donc à vous et je vous demande : les chefs des Comanches seraient-ils des menteurs ? Avaient-ils le droit de reprendre ce qu'ils avaient donné ? Non, n'est-ce pas ?

Le silence qui accueillit mes paroles pouvant être considéré comme un acquiescement tacite, je poursuivis :

– Les prisonniers ont demandé à Old Shatterhand sa protection. Était-il libre de la leur accorder ? Ou, plus exactement, avait-il le droit de la leur refuser ?

– Non.

– Il les a donc pris sous sa protection et en a fait ses invités. Était-il dans son droit en agissant ainsi ?

– C'était son droit et même son devoir, déclara solennellement un des plus vieux guerriers. Cependant il ne peut pas soustraire les prisonniers à la justice des Comanches. Et, devenu leur protecteur, il devra partager leur sort. S'ils sont condamnés à mourir, il devra mourir avec eux.

– C'est ainsi que je le comprends moi-même. Mais, en attendant, puisque Old Shatterhand s'était porté garant de ses prisonniers, avait-il le droit de les libérer de leurs liens ?

– Parfaitement.

– Eh bien ! pendant que Old Shatterhand faisait usage de son droit, l'un de vos chefs s'est attaqué à lui et l'a blessé au bras. Tenez, voyez-le vous-mêmes ! Et je montrai ma blessure.

– Or que doit faire un Comanche lorsqu'on s'attaque à lui dans son wigwam ?

– Il doit se défendre et maîtriser l'agresseur.

– A-t-il le droit de le tuer ?

– Oui.

– De même que tous ceux qui chercheraient à l'aider ?

– Oui, tous.

– Mes frères sont sages et justes. Les quatre chefs des Racurrohs ont voulu assassiner Old Shatterhand. Il aurait pu les tuer, mais il s'est contenté de les terrasser de son seul poing. Maintenant ils gisent ligotés dans ma tente, surveillés par mes hôtes. Sang pour sang, grâce pour grâce. Je vous demande la liberté de mes hôtes contre celle de mes agresseurs. Que mes frères délibèrent sur cette proposition, j'attendrai leur décision et je m'y soumets à l'avance. Mais qu'ils ne cherchent pas à in-

quiéter mes hôtes, car leurs chefs seraient tués à l'instant même où l'un de vous tenterait de pénétrer dans mon wigwam.

Les guerriers rouges m'avaient écouté avec la plus grande impassibilité, mais il était évident que mon discours les avait profondément impressionnés. Je saluai l'assistance et me retirai à quelque distance, ne voulant pas troubler leurs délibérations.

Longtemps les guerriers discutèrent entre eux, parfois avec une grande véhémence, mais en gardant toujours une maîtrise étonnante d'eux-mêmes. Enfin, trois d'entre eux, choisis parmi les anciens, se levèrent et se dirigèrent vers moi.

– Notre frère blanc garde bien les chefs des Racurrohs enfermés dans sa tente ?

– Je vous l'ai déjà dit.

– Alors, il doit les remettre aux guerriers comanches afin que ceux-ci puissent les juger.

– Ce serait juste s'il s'agissait de simples guerriers et non point de chefs. Mais les chefs ne peuvent être jugés par des guerriers que s'ils se sont rendus coupables de lâcheté devant l'ennemi. Or ce n'est pas le cas. De quoi s'agit-il ? Les chefs des Racurrohs ont voulu tuer Old Shatterhand, ils se trouvent maintenant dans son wigwam, c'est à lui seul de les juger...

– Et quel sera le jugement de Old Shatterhand ?

– Les chefs des Racurrohs seront tués si les hôtes de Old Shatterhand ne recouvrent pas la liberté.

– Sait-il au moins quels sont ces hôtes qu'il défend si ardemment ?

– Il les connaît.

– L'un d'eux est Sans-Ears, le tueur des Indiens.

– Il y a des hommes bons et mauvais parmi les hommes rouges comme parmi les blancs. Des bandits dont la peau a la couleur de la vôtre ont exterminé la famille de Sans-Ears. Celui-ci a cherché à venger la mort des siens, comme le ferait tout guerrier rouge qui se respecte. Mais Sans-Ears n'est pas un assassin et ne mérite pas d'être traité comme tel. Au surplus, a-t-il jamais tué un Comanche ?

– Lui, non, mais Winnetou l'a fait. Il a tué de ses mains des centaines de Comanches.

– Le tomahawk de la guerre a souvent été déterré entre les Comanches et les Apaches, dont il est le chef. Quel est le guerrier qui se refuserait à combattre dans les rangs de sa tribu ? Mais actuellement, à ce que je sache, la guerre n'est pas allumée entre les Comanches et les Apaches. D'ailleurs, le peuple des Comanches est puissant et se compose de nombreuses tribus. La question n'est pas de savoir si Winnetou a tué des Comanches, mais s'il a tué des Racurrohs ? Qui peut, parmi vous, l'accuser du meurtre de l'un des vôtres ? Qui peut faire la preuve d'une telle accusation ?

– Personne, convint le plus vieux guerrier, que les deux autres semblaient écouter avec le plus grand respect.

– C'est bien. Reste le troisième prisonnier, un homme du Nord qui n'a jamais tué aucun fils de mère rouge. Vous ne pouvez absolument rien lui reprocher.

– Peu importe. Si notre frère blanc s'avise de tuer nos chefs, il mourra en même temps que ses protégés.

– Mes frères rouges plaisantent. Qui parmi vous oserait attenter aux jours de Old Shatterhand ? Celui-ci n'a-t-il pas enfermé dans son fusil les âmes des guerriers Racurrohs ? Ont-ils oublié qu'il les tient tous à sa merci ?

La plus profonde perplexité se lisait maintenant sur les visages des parlementaires, trahissant l'échec complet de leur mission.

– Nous allons retourner pour délibérer à nouveau. Que notre frère blanc attende notre retour.

Ils s'éloignèrent, et une longue discussion suivit le compte rendu de leur entrevue avec moi. Placé trop loin pour les entendre, je n'en pouvais pas moins scruter leurs visages, et je constatais avec grande satisfaction qu'ils ne manifestaient ni haine ni rancune. Tout ce que j'avais fait n'outrepassait pas mon droit strict. Je m'étais défendu de mon mieux contre une agression, j'avais réussi à capturer leurs chefs : la négociation avec moi était affaire d'honneur, et surtout la confiance que je leur avais témoignée leur était particulièrement sensible. Au bout d'une longue demi-heure, les parlementaires revinrent me trouver, mais cette fois avec un verdict que je compris définitif.

Leur jugement, qui voulait être juste, ne manquait pas d'astuce. Moyennant la liberté définitive de leurs chefs, ils nous accordaient, à mes amis et à moi, une avance de six heures. Rien de plus. Et, selon la coutume indienne, ils ne manqueraient pas, le délai révolu, de s'élancer à notre poursuite pour essayer de nous rattraper.

Six heures d'avance dans une région que nos poursuivants connaissaient cent fois mieux que nous, c'était maigre, sans compter que nos montures étaient passablement fatiguées. Il est vrai qu'il y avait la ressource de se mettre en route dans l'après-midi. Comme le délai expirerait à la tombée de la nuit, la poursuite ne pourrait être entreprise que le lendemain matin. Aussi, après avoir pesé, l'espace de quelques secondes, le pour et le contre, jugeai-je sage d'accepter la proposition en principe, quitte à soulever quelques objections de détail.

– Old Shatterhand trouve votre décision équitable. Toutefois, il entend que leurs armes seront rendues à ses invités.

– Elles le seront.

– Ainsi que tout ce qui leur appartient.

Je pensais surtout aux objets de valeur de mon ami Bernard, ainsi qu'à son argent. J'ignorais, en effet, s'il en avait été dépouillé.

– Tout leur sera restitué, répétèrent les parlementaires.

– Fort bien, ajoutai-je, mais mes invités blancs ont été faits prisonniers, bien qu'ils n'aient jamais fait de mal aux Comanches. De mon côté, je m'engage à libérer les Racurrohs qui voulaient me tuer. Croyez-vous que la justice soit ainsi absolument satisfaite ?

– Mon frère blanc n'a-t-il pas dit lui-même que le jugement était équitable ?

– Il l'est, mais à une condition. La blessure qui m'a été faite au bras par un chef des Racurrohs leur coûtera trois montures. Ces chevaux, c'est moi qui les choisirai. En échange, je leur abandonnerai trois des nôtres.

– Mon frère blanc est rusé comme un renard. Il sait bien que ses bêtes sont surmenées. Mais il aura satisfaction. Quand libérera-t-il les chefs des Racurrohs ?

– Ils pourront quitter son wigwam dès que lui-même aura pris congé de ses frères rouges.

– Nous rendra-t-il nos âmes qu'il tient emprisonnées dans le canon de son fusil ?

– Il vous promet solennellement de ne pas les détruire.

– C'est bien : il pourra partir quand il voudra et prendre la direction de son choix. Old Shatterhand est un grand guerrier, mais il a la ruse du chacal. L'esprit des chefs comanches était

obscurci lorsqu'ils ont consenti à fumer avec lui le calumet de paix. J'ai parlé. *Howgh !*

L'accord une fois conclu, il ne me restait plus qu'à regagner ma cabane. Les rangs des guerriers rouges s'ouvrirent devant moi, cependant qu'à pas lents et mesurés je quittai le lieu de réunion.

On imagine l'impatience avec laquelle j'étais attendu.

– Eh bien ! demanda Bernard, avez-vous pu vous entendre avec les Peaux-Rouges ?

– Je vous conterai la chose par le menu tout à l'heure. Mais, au fait, vous a-t-on confisqué vos diamants et vos lettres de change ?

– Non. Pourquoi cette question ?

– Parce que les Comanches se sont engagés à vous restituer tous vos biens, et ils nous accordent six heures pour nous éloigner.

– Nous libres, Massa ? s'exclama Bob. Tout le monde, et Massa Bern et Bob ? Ah ! seulement pour six heures, et après Comanches venir nous prendre de nouveau !

La joie de Sam fut, selon son habitude, mitigée de réalisme prudent.

– *Well !* dit-il, tu as évidemment obtenu de ces gaillards le maximum, et tu nous as tirés d'un sacré pétrin. Mais, à propos, peux-tu me dire ce que devient, dans toute cette affaire, ma vieille Tony ?

– Elle va aussi bien que possible, et on te la rendra avec tout son harnachement. Winnetou pourra reprendre, lui aussi, son cheval. Quant aux autres bêtes, elles sont malheureusement trop surmenées. Pour ma part, et bien que je ne me sépare pas sans la plus vive peine de mon brave mustang, je le laisserai aux

Comanches. En échange, j'ai obtenu le droit de choisir parmi les montures des chefs trois bêtes à notre convenance.

– *Heigh day !* s'écria joyeusement Sam. Six heures d'avance et cinq bons chevaux, c'est tout ce qu'il faut à des durs de notre espèce. Nous te laissons le choix des montures, bien certains que tu ne prendras pas des ânes à leur place. Hihihi ! elle est bonne, n'est-ce pas ?

Tandis que Sam se rengorgeait de son trait d'esprit, Marshall et Winnetou avaient hâte de connaître l'essentiel de mes aventures et de mes négociations. Comme je résumais aussi brièvement que possible les principales péripéties de ma poursuite et de son heureuse réussite, j'entendis qu'on m'appelait du dehors. C'était la vieille qui avait préparé à deux reprises mon repas.

– Le Visage-Pâle est prié de venir.

– Qui le prie ?

– Ma-Ram.

L'invitation était assez inattendue. Je demandai à mes amis de m'attendre et suivis la vieille. Elle me conduisit à une tente située en face de mon ancien wigwam. Deux chevaux étaient arrêtés devant l'entrée, dont l'un monté par Ma-Ram.

– Je prie mon frère blanc de venir avec moi choisir ses montures.

Les guerriers comanches exécutaient ponctuellement et sans tarder les conditions de l'accord. Je montai promptement en selle et, l'instant d'après, nous traversions le village et nous dirigions vers la prairie, où paissait un troupeau de chevaux aux membres entravés. Avisant un magnifique étalon noir, le jeune Indien me dit :

– Voilà le meilleur coursier des Racurrohs. Ma-Ram l'a reçu en cadeau de son père. Il prie Old Shatterhand de l'accepter en échange du scalpe qu'il a bien voulu lui laisser.

Je fus quelque peu surpris, je l'avoue, de ce don généreux. Avec une telle monture, j'étais sûr de rester hors de toute atteinte des Comanches. J'acceptai, avec une joie admirative non dissimulée, l'offre de Ma-Ram, et j'eus vite choisi deux autres montures, rapides et résistantes, pour Bernard et Bob. Après quoi, nous revînmes au village.

Ma-Ram s'arrêta alors devant sa tente.

– Je prie mon frère blanc de mettre pied à terre et de me suivre à l'intérieur de mon wigwam.

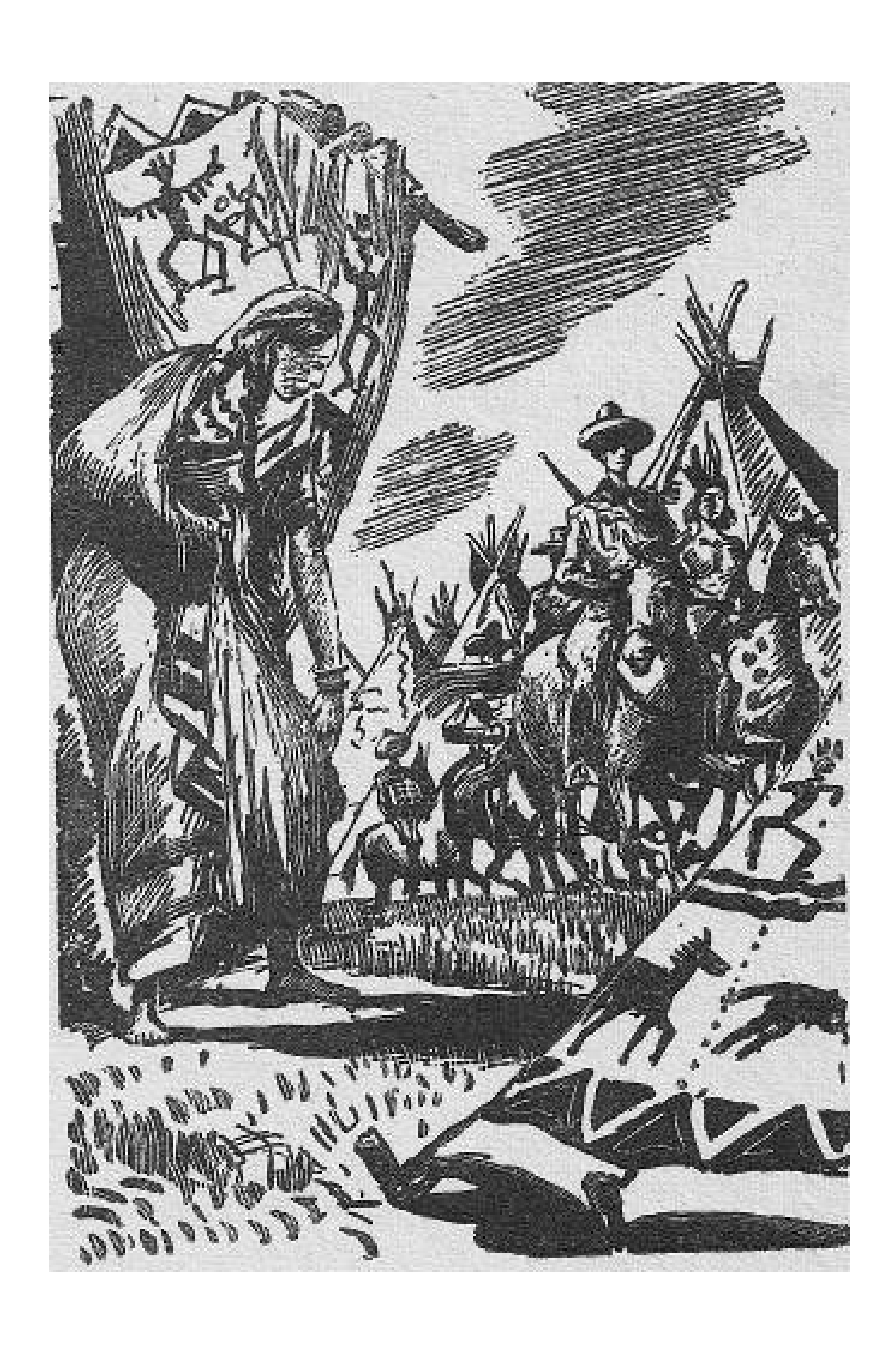
Je ne pouvais naturellement que déférer à cette invitation. Ma-Ram me fit asseoir, m'offrit un morceau d'un excellent gâteau dont les ménagères comanches détiennent jalousement le secret, sans le partager avec moi, par déférence sans doute. Puis je pris congé de lui, et il m'accompagna jusqu'au seuil de sa tente. Devant mon cheval, je trouvai, occupée à remplir de provisions de bouche les sacoches attachées à la selle, la même jeune fille dont le regard noir si ardent m'avait frappé, le matin, tandis qu'elle m'observait de cette même tente.

– Qui est cette fille des Racurrohs ? demandai-je à Ma-Ram.

– C'est Hi-Lah-Dih[12], fille de To-Kei-Chun. Elle demande à Old Shatterhand, qui a sauvé la vie de son frère Ma-Ram, d'accepter ce modeste présent.

---

[12] Source Pure.



– Que le Grand Manitou t'accorde le bonheur et de longues années, jolie fleur de la savane, dis-je. Puisse ton existence être aussi pure que ton front et aussi brillante que ton regard.

Monté sur mon magnifique pur sang, je fis sensation, surtout sur Sam, lorsque j'arrivai avec mes deux autres bêtes auprès de mes amis.

– Charlie, déclara Sans-Ears, cette bête est presque aussi splendide que ma fidèle Tony. Avec cette différence pourtant que ton cheval n'a ni la queue aussi courte, ni les oreilles aussi longues.

Un grand éclat de rire accueillit cette nouvelle saillie de Sam. Pareille comparaison entre cette haridelle qu'était Tony, aussi haute sur pattes qu'un chameau, avec son absence complète de queue et ses oreilles pendantes comme celles d'un terre-neuve et mon coursier si racé pouvait paraître d'un ridicule achevé ! Mais il y avait longtemps que j'avais appris à apprécier cette jument d'aspect minable, tout comme son cavalier, à leur juste valeur, car l'un et l'autre étaient doués d'une vigueur et d'une résistance à toute épreuve.

– À propos, continua Sam, ces gaillards rouges nous ont restitué, pendant ton absence, tous nos objets. La nuit va tomber dans six heures. Mettons-nous en route tout de suite. On verra bien si ces satanés Comanches arriveront à nous rattraper.

Nos montures une fois munies de leur charge, nous coupâmes enfin les liens des chefs prisonniers.

– Maintenant faut partir, Massa, partir très vite, dit Bob, et courir plus vite que Peaux-Rouges.

Tant que nous n'eûmes pas quitté la tente, les quatre chefs restèrent immobiles. Nous sautâmes en selle et partîmes au galop. L'allée était déserte, car tous les Indiens s'étaient retirés dans leurs tentes. Pourtant nous savions que chacun guettait, invisible, notre départ. En passant devant la tente de To-Kei-

Chun, je vis dans l'entrebâillement du rideau deux paires d'yeux sombres fixés sur moi. Si des centaines de cœurs battaient d'impatience à la pensée de la poursuite qui allait s'engager, j'emportais du moins, en quittant le village comanche, la conviction que j'y laissais deux êtres qui formaient les vœux les plus sincères pour la réussite de notre évasion.

CHAPITRE II

EN CALIFORNIE

Nous avions traversé le Rio-Grande et laissé derrière nous le pays des Pahutas. Bientôt allaient se silhouetter devant nos yeux les premiers contreforts de la Sierra-Nevada, où les environs du lac Mona nous offriraient un agréable lieu de repos.

Plusieurs jours de marche forcée nous séparaient maintenant du camp des Comanches. Nous avions parcouru de vastes savanes, franchi des montagnes escarpées, traversé un désert salin. Et, aussi endurants que nous fûmes, montures et cavaliers, les fatigues de cette longue et dure randonnée avaient entamé considérablement nos forces.

Pourquoi dirigions-nous nos pas précisément vers cette région limitrophe de la Californie ? D'abord parce que Bernard Marshall espérait y retrouver son frère, ensuite et surtout parce que nous avions appris en cours de route que les deux Morgan avaient échappé aux Comanches et que c'était au pays de l'or que nous avions les plus grandes chances de retrouver les deux gredins.

Après avoir quitté le camp des Comanches, nous avions chevauché toute la nuit, et, au milieu du jour suivant, nous avions déjà atteint la Sierra-Guadeloupe. Les montures de Sam et de Winnetou supportaient fort bien le nouvel effort qui leur était demandé et quant aux autres chevaux, tout frais, ils avançaient à vive allure.

La Sierra-Guadeloupe et, quelques jours plus tard, le Rio-Grande une fois franchis, nous pouvions nous considérer en sé-

curité, car nos poursuivants n'avaient pratiquement plus aucune chance de nous rattraper.

À l'ouest du Rio-Grande, la Cordillère de la Sonora est formée de nombreuses montagnes allongées vers le nord, et nous en avions atteint les premiers vallonnements lorsqu'un nouvel incident surgit soudain.

Nous campions, vers midi, au sommet d'un plateau quand Winnetou, qui, des yeux d'abord, puis à la jumelle, scrutait les environs du haut d'un rocher d'où l'on pouvait embrasser une vaste étendue, s'écria tout à coup :

– *Uff !* Il va falloir nous tenir sur nos gardes !

Une fois cet avertissement lancé sur le ton guttural propre aux Indiens, il quitta prestement son rocher et revint près de nous.

– Qu'y a-t-il ? demanda Marshall.

– Je viens d'apercevoir des hommes rouges.

– Combien sont-ils ?

Winnetou montra les cinq doigts de sa main gauche et trois de sa main droite.

– Huit. Et à quelle tribu appartiennent-ils ? ajoutai-je.

– Winnetou ne peut pas le dire, ces hommes ne portent aucun insigne.

– Sont-ils sur le sentier de guerre ?

– Ils sont armés, mais je n'ai pu voir aucune trace de peinture sur leurs visages, même avec la longue-vue.

– À quelle distance sont-ils ?

– Je pense que dans le quart du temps que les Visages-Pâles appellent une heure ils seront ici. Il faut nous séparer. Winnetou et Sans-Ears les laisseront venir ici tout en allant au devant d'eux. Quant à mon frère Charlie, il restera ici avec son cheval.

Il prit les quatre chevaux par la bride et les conduisit dans un fourré à l'abri d'un rocher, où ils ne risquaient pas d'être découverts. Puis notre groupe se sépara selon le plan de Winnetou. Je restai seul au camp, le regard tourné dans la direction où les Peaux-Rouges devaient déboucher, mon fusil à la portée de ma main.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je percevais nettement un galop de chevaux. Bientôt plusieurs cavaliers surgirent qui me remarquèrent aussitôt. Après avoir échangé quelques mots et s'être assurés que j'étais seul, les Indiens s'élancèrent sur moi.

Mais, comme je restais tranquillement assis, feignant d'ignorer leur venue, ils s'arrêtèrent à une dizaine de mètres, comme je le présumais.

– Que fait le Visage-Pâle dans ces montagnes ? me demanda le chef de file.

– L'homme blanc vient d'entreprendre un long voyage, et il se donne un peu de repos, répondis-je.

– D'où vient-il ?

– Des bords du Rio-Grande.

– Et où va-t-il ?

– *Uff !* s'écria un Peau-Rouge avant toute nouvelle réponse de ma part. Les guerriers comanches ont déjà rencontré l'homme blanc dans la vallée du Rio-Pecos. Il était en compagnie de Ma-Ram, fils de To-Kei-Chun, et il a tiré sur les Visages-Pâles que nous poursuivions.

Comment n'avais-je pas reconnu sur-le-champ ce guerrier qui avait fait partie du groupe des cinq cavaliers lancés à la poursuite des Morgan et dont l'intervention maladroite m'avait empêchée de capturer les bandits ? Ma mémoire des physionomies était d'ordinaire plus fidèle que cela ! Je remarquai que son visage, comme celui de ses compagnons, n'avait aucune trace de peinture. Cela avait suffi pour me dérouter sur leur compte, et puis j'avais eu à peine le temps de les entrevoir, car ils avaient vite disparu dans les broussailles où s'étaient réfugiés les deux Morgan.

Cependant mon interrogatoire continuait. Je jugeai bon de m'y soumettre de bonne grâce et de leur raconter ce qui s'était passé au camp.

– Où le Visage-Pâle conduisait-il Ma-Ram ? demanda prudemment le chef de file.

– Dans le wigwam des Comanches.

– Et dans quelles circonstances l'a-t-il rencontré ?

– J'avais fait Ma-Ram prisonnier dans la vallée, où il était resté en arrière de l'escorte des guerriers comanches qui emmenaient Winnetou, Sans-Ears et un autre Visage-Pâle, leurs captifs.

Ma réponse suscita visiblement surprise et indignation parmi eux.

– *Uff !* s'écria le conducteur du groupe. Le Visage-Pâle a capturé le fils de notre grand chef ! Et que sont devenus les autres guerriers comanches ?

Ce disant, l'Indien portait furtivement la main à son couteau.

– L'homme blanc n'a fait aucun mal aux guerriers comanches. Il s'est contenté de ligoter l'un d'eux. Quant aux autres, restés libres cependant, ils se sont comportés comme des

sourds et des aveugles sans avoir l'air de s'apercevoir que leur jeune chef était contraint de me suivre.

Les Comanches goûtaient mal ma raillerie.

– Le Visage-Pâle ne dit pas la vérité, me riposta aussitôt le guerrier qui m'avait reconnu. Ma-Ram n'était pas prisonnier ; il était libre et portait ses armes.

– C'est parce qu'il m'avait promis de me suivre loyalement que je lui avais fait enlever ses liens et rendre ses armes.

– Uff ! Et qu'allait chercher l'homme blanc dans les wigwams des Comanches ?

– L'homme blanc y allait délivrer ses amis Winnetou, chef des Apaches, et Sans-Ears, le célèbre chasseur. Après avoir capturé les quatre chefs comanches, il les a échangés contre ses compagnons. Puis ils sont partis, ayant obtenu des Comanches un quart de journée d'avance.

– Ainsi les prisonniers des Comanches se sont échappés ? demanda le guerrier, de plus en plus incrédule.

– Tu l'as dit.

C'en était trop. Furieux, et se croyant aussi mystifié, le chef de la patrouille tira son couteau et les autres l'imitèrent aussitôt.

– Alors, le Visage-Pâle doit mourir.

Cette menace ne pouvait m'impressionner. N'avais-je pas ma carabine Henry à portée de ma main ? Mes adversaires, eux, n'avaient que leurs couteaux et leurs flèches, et seul le chef de file disposait d'un fusil, d'un modèle d'ailleurs antédiluvien.

– Les hommes rouges seront morts avant qu'ils puissent lever la main sur moi, dis-je tranquillement en désignant mon arme. Mais les guerriers comanches peuvent, si tel est leur désir dès maintenant, capturer de nouveau Sans-Ears et Winnetou.

– *Uff !* Où sont-ils donc ?

– Les voici qui approchent : Winnetou et Sans-Ears, le tueur des Indiens, ainsi qu'un autre ami blanc et son serviteur noir.

Pendant que je parlementais avec les Indiens, mes compagnons, qui avaient observé la scène de leurs cachettes, s'avançaient rapidement vers nous. Parvenus à peu de distance, ils s'arrêtèrent et mirent leurs fusils en joue. C'était le moment de faire de même et j'épaulai ma carabine.

– Les hommes rouges n'ont plus qu'à se rendre, m'écriai-je. Qu'ils descendent immédiatement de leurs chevaux.

Certes, les Comanches étaient plus nombreux que nous, mais notre supériorité en fait d'armes était trop évidente. Leur chef entreprit de négocier avec moi.

– Mon frère blanc ne voit-il pas que les guerriers rouges ne sont pas sur le sentier de guerre ?

– Il le voit parfaitement, répondis-je, mais des voyageurs pacifiques ne menacent pas de mort ceux qu'ils rencontrent sur leur route.

– Les guerriers rouges n'ont pas fait de mal à l'homme blanc ni à ses amis.

– Assez discuté, ripostai-je. Votre conduite est indéfendable. Pourtant l'homme blanc est généreux et il ne veut pas verser le sang des guerriers rouges. Qu'ils descendent de leurs chevaux, et je consens à fumer avec eux le calumet de paix.

Cette proposition dérouta complètement les Comanches. Ils flairaient une ruse, et c'est avec méfiance que le chef me demanda :

– Quel est donc l'homme blanc qui me parle et comment s'appelle-t-il ?

– Cette question est bien tardive, dis-je, mais la curiosité des guerriers rouges sera satisfaite. Mon nom est Old Shatterhand.

– *Uff !* La Main-qui-Frappe ! Alors tu dois dire vrai, déclara le conducteur du groupe, visiblement atterré et sentant toute résistance impossible. Que mes frères suivent mon exemple et descendent de leurs chevaux.

Et, donnant l'exemple, il sauta de selle, s'assit à mes côtés et sortit sa pipe de son sachet à remèdes. Ses compagnons, d'abord, puis mes amis eurent vite formé le cercle rituel. La pipe, bourrée et allumée, passa ensuite de main en main. Après l'avoir fumée, Bernard eut la maladresse de l'offrir à Winnetou, assis à côté de lui. Mais celui-ci l'écarta d'un geste cassant.

– Le chef des Apaches, dit-il, a bien voulu prendre place aux côtés des Comanches par égard pour son frère blanc qui leur offre la paix. Mais il ne fumera pas avec eux le calumet. Qu'ils concluent avec mes amis tous les accords qu'ils veulent, mais qu'ils prennent garde de ne pas rencontrer Winnetou, car il ne manquerait pas de les envoyer rejoindre les chacals crevés du désert.

Évidemment, Bernard ignorait l'hostilité farouche qui, depuis longtemps, opposait Apaches et Comanches. Ces derniers feignirent de n'avoir pas entendu les paroles de Winnetou. Pour faire diversion, je demandai :

– Mes frères rouges reviennent de la poursuite des deux bandits ?

– Old Shatterhand l'a dit.

– A-t-elle été fructueuse ?

– Non. Les deux coyotes ont réussi à quitter les terrains de chasse des Comanches, et ceux-ci n'ont pu les suivre dans les régions habitées par des tribus ennemies.

– Mon frère rouge m'étonne. Lorsqu'il a vu la dernière fois ces deux bandits, ils n'avaient plus de chevaux. Comment ont-ils pu échapper à leurs poursuivants ?

– Ils ont volé les montures de deux guerriers comanches.

– *Uff !* Les guerriers comanches n'ont-ils donc pas d'yeux pour voir les voleurs, ni d'oreilles pour entendre le bruit de leurs pas ?

– Les guerriers comanches s'étaient réunis autour du tombeau de leur grand chef. Lorsqu'ils revinrent auprès de leurs chevaux, ils trouvèrent leur sentinelle poignardée et deux de leurs meilleurs bêtes enlevées par les assassins.

Après cet acte de témérité incontestable, les deux pirates de la savane se révélaient comme des adversaires vraiment redoutables et qui avaient, ma foi, plus d'un tour dans leur sac. Ma résolution de les retrouver, dussions-nous, pour cela, faire le tour du monde, n'en fut que fortifiée, et je me félicitai d'avoir rencontré ces Comanches dont les renseignements pouvaient nous être précieux. Je continuai donc à les interroger.

– Quand mes frères rouges ont-ils vu pour la dernière fois la trace de leurs ennemis ?

– Le soleil s'est couché deux fois depuis. Old Shatterhand compte-t-il les poursuivre lui aussi ?

– Old Shatterhand et ses amis sont précisément à leur recherche. Ils ont à régler des comptes avec eux.

– *Uff !* Old Shatterhand parle d'or, et les vœux des Comanches l'accompagnent. Qu'il continue de chevaucher toujours dans la direction où se couche le soleil, et demain, quand le soleil sera au-dessus de sa tête, il arrivera dans une longue vallée. Il devra la parcourir jusqu'au bout. Et, à la clarté de la lune, la nuit prochaine, il y trouvera la trace d'un feu de camp. Qu'il gagne alors la rivière qui coule dans la direction de l'ouest

et qu'il en suive le cours. Il trouvera deux autres traces de feu. Au delà de la dernière commence le territoire de chasse des Navajos.

– À quelle distance les bandits se trouvaient-ils de mes frères au moment où ils ont dû interrompre leur poursuite ?

– À moins d'une demi-journée de marche.

– Les guerriers comanches diront à To-Kei-Chun et aux trois autres chefs que Winnetou, Sans-Ears et Old Shatterhand sont sur la piste des deux bandits et qu'ils ne s'accorderont pas de répit avant de les avoir capturés. Que Ma-Ram sache aussi par vous que Old Shatterhand pense souvent à lui. Bon voyage !

Le Comanche hésita une seconde, puis me demanda :

– Nous voudrions savoir si Winnetou, le chef des Apaches, pense poursuivre les guerriers Comanches.

– Il n'en fera rien, fis-je. Certes, il reste votre ennemi, mais vous avez fumé le calumet de paix avec son frère. Vous pouvez partir sans crainte, Winnetou ne cherchera pas à vous attaquer.

Les Comanches sautèrent en selle et s'éloignèrent. Bientôt nous partions à notre tour, en suivant la direction indiquée. Restait le danger que les Comanches retrouvent trop vite leurs frères, toujours peut-être à notre poursuite. Mais la chose était peu vraisemblable après plus d'une semaine de marche accélérée. L'assurance que nous allions poursuivre leurs ennemis allait calmer quelque peu, au contraire, leur ressentiment. Quant à nous, l'espoir de mettre bientôt la main sur les Morgan ravivait nos forces.

La première partie de notre tâche, d'ailleurs simplifiée : suivre une piste jalonnée de feux de camp, fut rapidement accomplie. Et comme les Navajos étaient des alliés des Apaches, ils nous reçurent fort bien grâce à la présence de Winnetou. Le chef de la tribu nous apprit que les Morgan n'avaient passé chez

eux que quelques heures et qu'ils s'étaient enquis du chemin le plus court pour gagner le Colorado et le lac Mona.

Renseignements et prévisions s'avéraient justes : les bandits allaient au pays de l'or. Nous ne tardâmes pas à découvrir leurs traces, encore suffisamment nettes sur le sol humide.

Comme nous nous engagions dans la région de la Sierra-Nevada, notre chemin nous conduisit à travers un vaste plateau sillonné de nombreuses pistes de buffles. Cette découverte nous enchanta. La perspective de goûter à un bon rôti saignant était fort tentante après un long régime de viande sèche, et, sans être à court de provisions, nous avions là un moyen d'épargner nos réserves en puisant dans les ressources des contrées que nous traversions.

Accompagné de Bernard Marshall, qui en était à son premier essai de chasse au buffle, je quittai la route et obliquai à droite, où la végétation plus dense décelait la proximité d'un cours d'eau. Il était presque midi, la chaleur accablante devrait y attirer quelques bêtes cherchant à s'abreuver ou à se rafraîchir. Les buffles, en particulier, aiment à s'ébattre dans les rivières, tout comme les humains. J'avais raisonné juste, et bientôt nous aperçûmes au loin un troupeau de quatre buffles. Nous prîmes le galop dans leur direction. Malheureusement, le vent soufflait de notre côté : ils nous eurent vite flairés et s'enfuirent. Je pressai l'allure de mon pur sang, et, dans cette course effrénée où Marshall resta vite en arrière, je pus apprécier la pleine valeur du présent de Ma-Ram.

Sa merveilleuse rapidité m'incita à vérifier une autre qualité plus rare encore, mais que ma magnifique monture devait certainement posséder aussi, à savoir la souplesse dans la chasse au lasso.

J'atteignis les bêtes non loin d'un fourré. La troupe se composait d'un puissant taureau et de trois femelles. Je jetai mon dévolu sur l'une d'entre elles, jeune et grasse. Je réussis à

la séparer du reste de la troupe et lui lançai le lasso. Mon cheval se comporta admirablement, ainsi que je l'espérais. Tandis que le lasso fendait l'air, il s'agenouilla sur ses pattes de devant, tout le corps penché en avant. Le nœud du lasso se resserra autour du cou du buffle. Celui-ci, dans ses essais pour se dégager, tirait violemment sur la corde, mais mon cheval tint bon, tirant de son côté. Le buffle perdit bientôt l'équilibre et s'abattit. Je sautai à terre, sortis mon couteau et, d'un geste rapide, le plongeai dans le garrot de la bête. Le cheval, qui avait suivi attentivement la scène, relâcha de lui-même le lasso.

J'allai à l'animal et lui tapotai le cou, caresse à laquelle il répondit en frottant sa tête contre mon épaule.

Je retirai alors mon couteau du garrot du buffle et m'apprêtai à le dépouiller lorsque Bernard me rejoignit.

– J'arrive trop tard, dit-il avec dépit. J'aurais aimé prendre une part plus active à cette chasse. Allons-nous continuer ?

– Non, ce n'est pas la peine. Nous avons maintenant de la viande en suffisance.

Pendant que Bernard descendait de son cheval, j'aperçus sur le flanc de la bête une marque au fer rouge.

– C'est curieux, dis-je, j'avais pris ce buffle pour une bête sauvage. En réalité, il appartient au cheptel d'une estanzia, d'une hazienda ou d'un rancho.

– Mais alors nous n'avions pas le droit de l'abattre ? fit Bernard.

– Si. Dans ces régions où le bétail abonde, en pratique seules les peaux ont de la valeur. L'usage local permet aux voyageurs de tuer une bête pour se ravitailler, à condition de laisser la peau au propriétaire.

– Dans ce cas, il nous faudra nous mettre à la recherche de celui-ci.

– Ce n'est même pas indispensable. Il nous suffira d'indiquer l'endroit où nous avons laissé la dépouille. Et encore si la ferme n'est pas par trop éloignée de notre route. Lors des abatages annuels, il arrive parfois qu'un fermier se trompe et mette à mort une bête appartenant à son voisin. En pareil cas, la coutume veut que l'on restitue simplement la peau. Il n'y a jamais de litiges au sujet de la chair. Si nous ne découvrons pas de ferme aux environs, nous laisserons simplement la peau ici, ce sera au propriétaire de la trouver. Et il la trouvera, n'ayez crainte.

Le buffle était tombé à cinq pas à peine du fourré au bord duquel j'avais surpris la troupe. J'avais à peine fini de le dépouiller lorsque j'entendis un bruit étrange, suivi aussitôt d'un cri aigu de Bernard. J'accourus et vis un cavalier vêtu à la mode mexicaine qui venait de capturer Bernard au lasso et l'entraînait rapidement avec lui.

Sans perdre un instant, car la vie de Bernard était en danger, j'épaulai ma carabine et je fis feu sur le cheval du Mexicain. La bête, après deux ou trois pas, s'écroula.

Comme je m'élançai pour délivrer Bernard, le cavalier, qui avait roulé à terre, s'enfuit à toutes jambes.

Sans plus me soucier de lui, je m'occupai de mon ami.

Les enroulements du lasso lui serraient si fort les bras contre le torse qu'il était dans l'impossibilité de faire le moindre geste. Une fois Bernard libéré, je fus tout heureux de constater qu'il sortait à peu près indemne de l'aventure.

– Nom d'une pipe ! s'écria-t-il en palpant ses membres endoloris pour s'assurer qu'aucun n'était cassé. Voilà un sport, peu plaisant. Que diable me voulait cet individu ?

– C'est ce que je me demande, moi aussi.

– En tout cas, il aurait bien mérité la balle que vous avez préféré loger dans la peau de son cheval, observa Bernard.

– Si j'avais agi comme vous le suggérez, vous n'auriez pas eu à vous en réjouir, fis-je, car le cheval, même sans cavalier, aurait continué à vous entraîner. Ignorez-vous que le lasso s'attache à la selle du cheval et non pas à l'homme ?

– C'est vrai. Je n'y avais pas réfléchi, dit Bernard.

– Puisque vous n'avez rien de grave, monsieur Marshall, retournons au buffle. Mais dépouillons-le rapidement. Il ne faudrait pas s'attarder trop longtemps à cet endroit, trop fréquenté à mon gré.

– Et moi qui me figurais que nous étions hors de danger depuis que nous avions quitté le territoire des Indiens !

– Il n'en est rien, malheureusement. La région que nous traversons est infestée de bandits mexicains et d'aventuriers yankees, bien moins recommandables souvent que les Peaux-Rouges. Ou je me trompe fort ou nous ne tarderons pas à rencontrer quelques spécimens de cette catégorie de blancs, qui ne font guère honneur à notre race.

Nous dépeçâmes le buffle et découpâmes les parties les plus tendres, puis, les ayant chargées sur nos chevaux, nous nous hâtâmes de rejoindre nos amis. Ceux-ci n'avaient pas progressé beaucoup, ayant fait, entre temps, une courte halte.

Bob apprécia bruyamment notre arrivée.

– Oh ! Oh ! Massa Bern et Charlie apporter joli beefsteak ! s'écria-t-il en trépignant de joie. Bob chercher tout de suite bois et faire feu pour cuire rôti de buffle.

Comme la vue de cette viande saignante avait aiguisé notre appétit, nous approuvâmes sa proposition, et, tandis qu'il s'affairait autour du feu, je racontai à Sam et à Winnetou notre étrange aventure. La viande cuite à point, nous prîmes place au-

tour du brasier, et Bob mit à nous passer les morceaux les mêmes cérémonies qu'un maître d'hôtel de palace. Ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, une fois tous les convives servis, d'engloutir avec une rapidité ahurissante une quantité énorme de viande ; seulement ses manières avaient perdu, à ce moment, toute distinction. Il faisait claquer la langue presque à chaque bouchée, se caressait l'estomac tout en roulant les yeux, bref donnait le spectacle parfait de la gourmandise, que dis-je, de la goinfrerie satisfaite.

Tout à coup Sam s'écria :

– *Behold !* Je vois là-bas un groupe de cavaliers. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Je saisis ma longue-vue et la braquai dans la direction qu'il indiquait.

– Effectivement, des cavaliers s'avancent vers nous. Trois... cinq... huit. Oui, ils sont huit.

– Crois-tu qu'ils nous aient vus ? demanda Sam.

– Sûrement. La fumée de notre feu leur a certainement signalé notre présence.

– Peux-tu distinguer leurs costumes ?

– Ils sont coiffés de sombreros et leurs chevaux sont harnachés à la mexicaine.

– Alors nous ferions bien de tenir nos fusils prêts, car nous allons recevoir, sans doute, une visite qui n'est pas sans rapport avec la rencontre de Bernard et de l'homme au lasso.

Quelques centaines de mètres à peine nous séparaient maintenant du groupe de cavaliers : une petite caravane composée d'un maître et de ses sept serviteurs. Dans l'un de ceux-ci je reconnus l'homme dont j'avais abattu le cheval pour délivrer Bernard.

Parvenus à une certaine distance de nous, ils pressèrent leur galop, se dispersèrent, pour nous encercler peu à peu.

Cependant, nous poursuivions notre repas sans paraître apercevoir leur manœuvre.

– Ces gaillards ont tout l'air de vouloir faire notre connaissance, hihihi, fit Sam. Laissez-moi m'expliquer avec eux. Je sais quel langage il faut leur tenir. Et si, d'aventure, les choses se gâtaient, je me charge à moi seul de les mettre à la raison.

Le cercle allait en se resserrant autour de nous, et bientôt quarante mètres à peine séparaient notre groupe des Mexicains. Le chef de la caravane s'avança alors dans notre direction et nous interpella dans le langage de la région, qui est un mélange d'espagnol et d'anglais.

– Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Sam prit son air le plus sérieux pour lui répondre :

– Nous sommes des Mormons originaires de Salt Lake City. C'est en missionnaires que nous nous rendons en Californie.

– Vous avez été très mal inspirés de choisir ce pays, reprit le Mexicain d'un air sombre. Et que fait cet Indien parmi vous ?

– Pardon, répondit Sam, ce n'est pas un Indien. C'est un Esquimau de la Nouvelle-Hollande. Nous nous proposons de l'exhiber dans des foires si nos affaires ne marchent pas.

– Et le nègre ? dit le Mexicain, poursuivant son interrogatoire.

– Vous faites erreur, protesta Sam. Ce n'est pas un nègre, mais un homme de loi natif du Kamtchatka. Il se rend à San-Francisco pour plaider une affaire.

Le brave Mexicain devait posséder des notions assez rudimentaires en matière de géographie et d'ethnographie pour ac-

cepter ainsi sans méfiance les explications abracadabrantes de Sam. Et, toujours sur le même ton de mauvaise humeur, il continua :

– C'est égal, vous ne valez pas plus cher les uns que les autres. Vous m'avez volé une vache, vous avez tenté d'assassiner un de mes *vaqueros* ; et que vous soyez missionnaires, avocats ou Esquimaux, cela ne change rien à l'affaire. Je vais vous apprendre à vivre, moi. Vous êtes mes prisonniers, et vous allez me suivre dans mon rancho.

Sam écoutait cette explosion de menaces avec une fausse humilité. Puis il se tourna vers nous pour nous consulter.

– Qu'en dites-vous, Charlie ? Pour ma part, je commence à avoir soif, et je ne serais pas fâché de me faire offrir un rafraîchissement dans son rancho.

– Je n'y vois pas d'inconvénient, répondis-je. Après tout, nous ne courons aucun risque, puisqu'il ne s'agit pas d'une grande hacienda avec des centaines de domestiques, mais d'un simple rancho, selon la propre expression de son propriétaire.

– *Well !* Alors acceptons l'invitation.

S'avançant vers le Mexicain, il prit un air penaud :

– Vous parlez sérieusement, señor, et vous voulez nous arrêter pour une telle peccadille ?

De s'entendre traité de simple señor, piqua au vif notre Mexicain.

– Apprenez que je ne suis pas señor. Je suis un don, un grand d'Espagne ; mon nom est don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo ! Mettez-vous bien cela dans la tête !

Sam parut profondément impressionné par ce chapelet de noms, débité avec volubilité et sans reprendre haleine.

– Je vous présente mes plus humbles excuses, dit-il. Nous sommes vos serviteurs, et nous espérons que le grand seigneur que vous êtes se montrera magnanime à notre égard.

– Allons, en avant, marche ! cria don Fernando, et, avec la docilité d'enfants bien sages, nous nous levâmes pour le suivre.

Avant de monter en selle, je pris soin d'éteindre soigneusement le feu du camp, un incendie de prairie étant toujours à craindre dans ces régions particulièrement chaudes.

De nous tous, ce fut Bob qui se montrait le plus réjoui.

– Bob bien content ! Il devenu avocat d'un pays ne savoir où. Dans rancho, préparer pour nous beaucoup de bonnes choses à boire, et Bob pouvoir mouiller gosier desséché.

Escortés des cavaliers mexicains, nous nous mîmes en route. Ceux-ci nous menèrent à un galop effréné, normal pour eux, d'ailleurs. Tout en les suivant, j'observais les costumes magnifiques de nos gardiens, taillés dans des étoffes souples aux couleurs chatoyantes. J'admirais le large sombrero, l'écharpe noire nouée sous le menton, la veste courte aux manches largement fendues et ornée de broderies, le vaste pantalon s'évasant vers le bas, maintenu par une ceinture où brillaient d'énormes pistolets. Le pistolet et le lasso sont les armes par excellence du cavalier mexicain, et chacun est passé maître dans leur maniement.

Les montures étaient à tous égards dignes de leurs cavaliers. C'étaient des bêtes de race, d'une résistance peu commune. Elles portaient des selles très hautes à la mode mexicaine, assurant aux cavaliers un maximum d'équilibre et réduisant considérablement le risque de se laisser désarçonner, même dans les courses les plus folles.

Une demi-heure après, nous arrivions en vue d'une propriété qui ne pouvait être que le fameux rancho de notre grand d'Espagne. Bientôt nous pénétrions dans une large cour, et nos

gardiens mettaient pied à terre, nous invitant à suivre leur exemple.

– Doria Eulalia ! Doria Alma ! Venez vite ! Je vous amène du monde, cria le ranchero dans la direction du bâtiment principal.

La porte s'ouvrit, et deux silhouettes féminines s'y montrèrent, dans un accoutrement tel qu'on eût dit de simples servantes de cabaret villageois. Elles étaient nu-pieds et nu-tête, les cheveux en désordre, et leurs corsages, jadis blancs, apparaissaient d'une couleur douteuse.

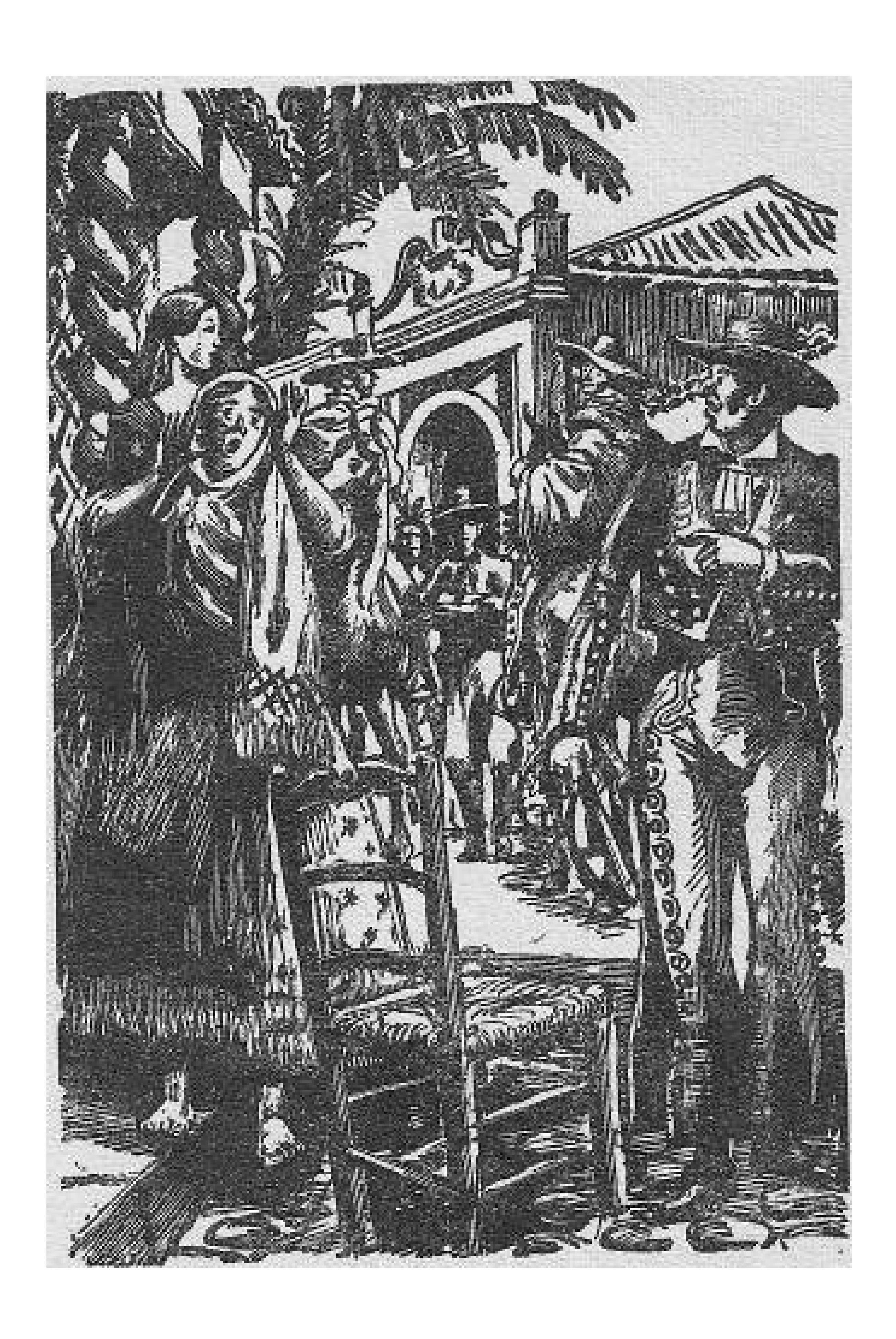
À la vue de notre groupe, d'aspect plutôt hétéroclite et déconcertant, ces dames, qui étaient bien la femme et la fille du noble Mexicain, se mirent à pousser des gloussements très peu encourageants.

– Qu'est-ce que c'est que ces gens, don Fernando de Venango e Colonna ? s'écria la plus âgée d'un ton aigre. Des invités sans doute ! Mais ne songez-vous pas à la besogne que cela nous donne, à nous autres pauvres femmes ? Ces cinq gaillards voudront sûrement manger, boire, jouer, fumer et dormir ! Et vous avez fait cela sans nous prévenir ? Eh bien ! non, vous passez la mesure, don Fernando ! Et, puisqu'il en est ainsi, allons-nous-en, Alma. Débrouillez-vous avec vos cinq amis, don Fernando ! Ah ! pauvre de moi, hélas ! pourquoi vous ai-je écouté quand vous m'avez suppliée, il y a vingt-cinq ans, de vous épouser et de quitter tout pour vous...

– Regarde, maman ! s'exclama la jeune fille en interrompant les lamentations de sa mère, comme ce monsieur ressemble à notre cher don Allano !

En même temps, elle montrait de la main Bernard Marshall.

– Peut-être bien, mais ce n'est pas lui, répliqua doña Eulalia.



Puis elle recommença à dévider le chapelet de ses rancunes conjugales :

– Vous avez des manières insupportables, don Fernando de Venango e Colonna ! Où êtes-vous allé chercher ces nouveaux hôtes ? Le ménage ne me donne-t-il pas assez de mal sans cela ?... Je trime du matin au soir, je ne sais plus où donner de la tête, je suis à bout de forces, et c'est ce moment-là que vous choisissez pour m'amener cinq personnes de plus à table...

– Mais, doña Eulalia, ce ne sont pas des invités, protesta le ranchero, qui avait vainement essayé, à plusieurs reprises, d'arrêter le flot intarissable des protestations de son irascible épouse.

– Et qu'est-ce donc alors ?

– Ce sont des prisonniers, doña Eulalia.

– Des prisonniers ? Et pourquoi faire, grand Dieu, don Fernando de Venango de Molynarès ?

– Je les ai capturés parce qu'ils ont tué une de mes vaches et trois de mes vaqueros. Telle est la vérité, doña Eulalia.

Décidément, notre hôte ne manquait pas d'imagination, à en juger par les prouesses qu'il nous prêtait si généreusement.

– Est-ce possible ? s'écria l'épouse courroucée. Une vache et trois vaqueros, dites-vous ? Mais c'est épouvantable, c'est horrible, c'est criminel. Et vous les avez pris sur le fait, don Fernando de Colonna de Gajalpa ?

– Je pense bien, doña Eulalia. Quand nous les avons surpris, ils étaient en train de dévorer leurs victimes, déjà tuées et dépouillées.

Les yeux de doña Eulalia s'arrondirent de stupeur.

– Quoi ? Dépouillées et dévorées ? Parlez-vous de la vache ou des trois vaqueros, don Fernando de Gajalpa y Rostredo ?

– De la vache d'abord, doña Eulalia.

– Et après, don Fernando de Rostredo y Venango ?

– Après ? Après, ils ont été heureusement dérangés au milieu de leur festin de cannibales. Nous les avons matés, fait prisonniers, puis amenés ici.

– Matés et fait prisonniers ! Mon Dieu ! comme vous avez été courageux ! Ah ! vous méritez grandement la considération dont on vous entoure, déclara d'un ton plein d'admiration l'épouse soudain calmée.

Cependant l'hommage rendu à sa vaillance chatouillait agréablement l'amour-propre de l'ex-grand d'Espagne.

– Mais qui sont ces hommes, don Fernando de Molynarès e Colonna ?

– Les trois blancs sont des missionnaires mormons, qui vont à San-Francisco convertir les Californiens.

– Oh, par exemple ! s'écria la brave dame, de nouveau épouvantée. Des missionnaires qui volent des vaches et dévorent des vaqueros, mais c'est la fin du monde ! Et les autres, don Fernando de Rostredo de Venango ?

– Ce noir qui a l'air d'un nègre, poursuivit son mari, est un avocat de hum... hum... de la Terre de Feu. Il va à San-Francisco pour recueillir un héritage.

– À la bonne heure ! Et, en attendant, il voulait cueillir nos vaches. Et voilà un bel avocat !... Il pourra attendre, celui-là, avant que je lui confie un procès ? Et le dernier, don Fernando de Colonna y Gajalpa ?

– Vous voulez dire l'homme qui a l'air d'un Indien ? Eh bien ! c'est un Hottentot du... hum... hum... du Groenland. Il se propose d'exhiber les missionnaires à la foire. Mais, moi, c'est ailleurs que je compte les exhiber. Vous allez le voir tout de suite, doña Eulalia.

– Oh ! mon Dieu ! Qu'est-ce que vous voulez faire, don Fernando de Molynarès, y Gajalpa de Venango ?

– Vous allez voir comment je les ferai pendre et fusiller. Faites venir tous mes gens, doña Eulalia.

– Tous vos gens, don Fernando y Rostredo de Venango ? Mais, sauf la vieille négresse Betty, nous sommes au complet. D'ailleurs, la voici justement qui arrive. Au fait, n'avez-vous pas dit que trois de vos vaqueros ont été tués ? Or je constate que tout le monde est là. Quelles sont donc les victimes, don Fernando y Rostredo de Colonna ?

– Les victimes ? Ne vous inquiétez pas, doña Eulalia, nous en trouverons bien. En attendant, señores, fermez toutes les issues afin que les prisonniers ne puissent pas s'enfuir. Nous allons immédiatement nous constituer en cour martiale pour juger ces criminels.

Et « toutes les issues », c'est-à-dire, en l'occurrence l'unique porte du rancho, furent fermées à l'aide d'un énorme verrou, ce qui mettait, entre parenthèses, ce brave don, avec ses doñas et ses señores, entièrement à notre merci.

– Parfait ! déclara le ranchero. Maintenant attachez les montures des prisonniers, apportez-moi une chaise, et nous allons les juger.

Nous nous gardâmes bien de déranger ces braves gens dans leurs préparatifs. Nos cheveux étant éloignés, plus rien ne nous gênait, et la partie pouvait commencer.

Trois chaises furent placées au centre de la cour : une pour don Fernando et les autres pour les dames. Quant à nous, on nous mit debout devant nos juges, sous la garde vigilante des vaqueros.

– Nous procéderons d'abord à l'identification des inculpés, dit le ranchero, montrant ainsi qu'il avait l'occasion d'assister à quelque séance de tribunal. Comment t'appelles-tu ? dit-il en se tournant vers le nègre.

– Bob, répondit l'interpellé.

– Un vrai nom de bandit. Et toi ?

– Winnetou.

Le ranchero s'esclaffa.

– Winnetou ! Pas mal ! Non content de voler une vache, il se met maintenant à voler un nom célèbre ! Regardez cet homme qui a la prétention de se faire passer pour le plus fameux des chefs indiens ! Et toi ? dit-il en s'adressant à Bernard.

– Marshall, répondit le jeune homme.

– Vois-tu, maman, non seulement il ressemble à notre ami, mais il porte le même nom ! s'écria la jeune fille.

– Silence ! tonna don Fernando. Sur deux yankees trois s'appellent Marshall. Et ton nom à toi ?

– Sans-Ears.

– De mieux en mieux ! Encore un voleur de nom. Nous sommes ici, paraît-il, en illustre compagnie.

– Et toi, mon gaillard, tu ne t'appellerais pas Washington, par hasard ?

– Non, je m'appelle Old Shatterhand.

Cette fois, la mesure était comble. L'ex-grand d'Espagne, de plus en plus convaincu qu'on se moquait de lui, se mit à hurler et à trépigner.

– Ah vous voulez vous payer ma tête ! Je vous apprendrai à me respecter, crapules que vous êtes ! Vous allez me donner vos vrais noms, et plus vite que ça !

Je m'étais approché petit à petit du groupe des vaqueros, de façon à me poster à côté du gaillard qui avait pris au lasso mon ami Bernard, car je pensais qu'il méritait une bonne correction.

– Personne ne vous a menti, fis-je. Voulez-vous que je vous prouve, moi, mon identité ?

– Commençons par vous, répondit le ranchero.

– Voici la carte de visite de la Main-qui-frappe, dis-je, tandis que, de mon poing nu, j'assenais un coup vigoureux sur la tête du vaquero, qui s'écroula sans un gémissement.

– Au secours, Alma ! Au secours ! Je vais m'évanouir, piailla doña Eulalia, qui se leva, vacilla et tomba de tout son poids dans les bras de son mari, tout empêtré du volumineux paquet.

Certes, les Mexicains sont, comme chacun sait, d'excellents cavaliers, mais, une fois qu'ils ont mis pied à terre, ils se révèlent généralement de piètres combattants. Les vaqueros, appelés à l'aide par notre noble Mexicain, ne faisaient pas exception à la règle et, quoique supérieurs en nombre, ils comprirent instinctivement que toute résistance était impossible. Je m'écriai alors :

– Ne craignez rien, señores, nous ne vous ferons aucun mal à condition que vous vous montriez raisonnables.

Et, m'avançant vers les trois juges, je m'inclinai respectueusement :

– Doña Eulalia, dis-je, permettez-moi de rendre hommage à votre beauté et à vos belles vertus féminines. Daignez sortir de votre torpeur et accorder un regard à vos admirateurs.

En guise de réponse, la noble dame poussa un faible gémissement, puis se décida à ouvrir ses petits yeux. Je vis qu'elle était rassurée par mes paroles, mais ne savait encore quelle contenance prendre.

– Gracieuse dame, continuai-je, souffrez que je fasse appel à la générosité de votre cœur. Le jugement que don Fernando se proposait de rendre ne pouvait être équitable, puisque lui-même est juge et partie. Permettez-nous donc de remettre notre sort entre vos douces mains. Ainsi, nous en sommes sûrs, justice nous sera rendue.

– Vraiment, señor, vous voulez que je vous juge ? dit la brave femme d'une voix qu'elle s'efforçait de faire aussi douce que possible, sans doute pour justifier le portrait flatteur que je venais de faire d'elle.

– C'est notre vœu le plus cher, doña Eulalia. Veuillez excuser notre tenue indigne de votre gracieuse personne. C'est que, depuis des semaines, nous parcourons la savane. Mais nous savons que le cœur d'une belle femme cache toujours des trésors d'indulgence.

– Êtes-vous vraiment les personnalités dont vous avez cité les noms ?

– Nous avons dit l'exacte vérité, doña Eulalia.

– Ces illustres señores m'ont demandé d'être leur juge, Fernando. J'entends bien leur donner satisfaction. Avez-vous quelque chose à objecter ?

L'infortuné don Fernando aurait eu, certes, plus d'une sérieuse réserve à faire, mais doña Eulalia lui jeta un regard si courroucé qu'il se retrancha derrière un mutisme farouche.

Puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il quitta sa chaise et déclara, mais sans beaucoup de conviction :

– Prenez mon siège, doña Eulalia. J'espère que vous ferez pendre ces cannibales.

– Justice sera rendue, n'ayez aucune crainte, don Fernando de Colonna y Molynarès.

S'adressant ensuite à moi avec bienveillance.

– Je vous écoute, señor. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

– Certes, ce que je vais prendre la liberté de vous exposer, gracieuse doña Eulalia, est bien prosaïque, et je m'excuse à l'avance. Cependant, je vous demanderai de faire effort pour comprendre la terrible situation dans laquelle nous nous sommes trouvés. Figurez-vous que vous êtes un voyageur affamé et harassé de fatigue. Vous rencontrez dans la savane une vache, ou, plus exactement, la femelle d'un buffle, dont la chair pourrait apaiser la faim qui vous tenaille. Vous considéreriez-vous alors en droit de tuer cette bête, si vous aviez, d'autre part, la ferme intention d'en restituer la peau à son légitime propriétaire ?

– Cela va de soi. Telle est, d'ailleurs, la coutume de notre pays.

– Comment ? protesta le ranchero, en se dressant comme un ressort.

Mais son épouse lui coupa net la parole.

– Silence ! don Fernando de Colonna y Gajalpa. Asseyez-vous. Vous parlerez lorsque je vous en aurai donné l'autorisation !

Le ranchero se laissa tomber sur son siège avec un soupir de résignation. Les sourires et les mimiques des vaqueros révé-

laient à ce moment ce que le déroulement de la scène conjugale laissait déjà deviner : dans le ménage du noble Mexicain, c'était doña Eulalia qui portait la culotte.

– Eh bien ! nous avons rencontré une vache, poursuivis-je, et nous avons tué cette bête que le hasard mettait sur notre chemin pour nous procurer de la nourriture. Voilà notre crime. Pendant que je m'apprêtais à la dépecer, arriva le vaquero que voici, dis-je en désignant l'homme gisant toujours évanoui derrière moi. Prenant au lasso le señor Marshall, il essaya de l'entraîner derrière son cheval. Si je n'étais pas accouru et n'avais pas abattu la monture de ce malotru, c'en était fait de mon compagnon.

– Marshall, vous dites bien Marshall, fit la dame. Ce nom m'est très cher. C'est celui d'un grand ami de notre famille, le señor Allano Marshall, qui habitait chez ma sœur à San-Francisco.

– Alain Marshall ? m'écriai-je. N'était-il pas originaire de Louisville, aux États-Unis ?

– Mais oui. C'est lui. Le connaissez-vous ?

– Bien sûr. Mon ami Bernard Marshall, joaillier à Louisville, est son propre frère.

– Santa Lauretta ! Quelle bonne surprise ! Señor Allano, en effet, nous a parlé souvent de son frère, joaillier à Louisville. Alma, ma chère Alma, ton pressentiment ne t'a pas trompée. Venez sur mon cœur, señor Bernardo, vous êtes le bienvenu parmi nous.

Elle se précipita sur Bertrand, qui fit une timide tentative pour échapper à l'étreinte qu'il prévoyait et voulait s'en tirer avec un respectueux baise-main. Ce fut peine perdue. Déjà la corpulente personne le serrait contre son opulent corsage et appliquait sur chacune de ses joues un baiser retentissant.

Bernard, une fois les effusions de doña Eulalia calmées, s'informa :

– Je suis précisément à la recherche de mon frère. Pourriez-vous me dire où il se trouve actuellement, doña Eulalia ?

– Ma fille Alma l'a vu, il y a quelque temps, chez ma sœur. À son départ de San-Francisco, elle apprit de votre frère qu'il comptait aller au pays de l'or. Mais dites-moi, señor Bernardo, ces messieurs sont-ils tous vos amis ?

– Bien sûr, ce sont même de très bons amis, à qui je dois vie et liberté. Señor Old Shatterhand m'a délivré alors que j'étais captif des Comanches et voué à une mort certaine.

Notre juge en jupons joignit les mains, pleine de compassion.

– Est-ce possible ! Quelle aventure épouvantable ! Pauvre señor Bernardo ! Il faudra me raconter tout cela en détail ! Mais comment êtes-vous Mormons ? Votre frère ne l'est pas !

– Nous ne sommes pas Mormons, doña Eulalia. Mon ami Sans-Ears a voulu simplement en conter à votre mari.

La dame se tourna brusquement vers le ranchero.

– Vous êtes un nigaud, don Fernando, d'avoir ajouté foi à ces innocentes plaisanteries. En tout cas, je vous prie de vous mettre ceci dans la tête : ces messieurs ne sont pas plus des cannibales qu'ils ne sont des Mormons. Toutes vos accusations sont sans fondement. Señor Marshall et ses amis sont *mes* invités, et ils resteront parmi nous aussi longtemps qu'ils le voudront. Alma, ma fille, va dans la cuisine et apporte-nous une bouteille de whisky. Il faut fêter cette journée mémorable.

En entendant sa femme demander du whisky, le visage assombri du ranchero se dérida soudain. Sans doute ne lui arrivait-il pas souvent de déguster la boisson préférée des yankees, que sa femme devait réserver pour les grandes occasions. Sa sa-

tisfaction était manifeste. J'eus même l'impression, tant sa joie grandissait à vue d'œil, que le whisky allait faire office de calumet de paix.

Bientôt Mlle Alma parut avec la bouteille traditionnelle bien cambrée et des verres pour tous. Ces dames, en effet, ne dédaignèrent pas de tremper leurs lèvres gourmandes dans la célèbre boisson. Mais le whisky de nos hôtes n'avait avec la boisson si prisée des Anglo-Saxons, rien de commun que le nom. C'était une étrange mixture et qui montait fortement à la tête.

Seul, Winnetou refusa énergiquement le verre qu'on lui tendait : il avait fait vœu, depuis longtemps, de ne jamais goûter à l'« eau-de-feu ». Son attitude dédaigneuse contrastait violemment avec la satisfaction béate de notre ranchero qui, absorbant force rasades, coup sur coup, s'attira une nouvelle observation de son épouse attentive.

– Doucement, doucement, don Fernando de Venango de Rostredo y Colonna. Vous savez bien qu'il ne m'en reste plus que deux bouteilles. Conduisez maintenant les señores dans la chambre d'amis. Les dames iront faire toilette, puis nous nous mettrons à table, car nos invités ont sûrement grand faim. Viens, Alma. Adios, señores.

Les « dames » disparurent alors derrière une tenture qui devait dissimuler soit un cabinet de toilette, soit une cuisine, soit une pièce faisant office des deux à la fois. Conduits par don Fernando, nous pénétrâmes dans la fameuse chambre d'amis qui était, en réalité, un simple hangar. Nous n'en avions pas moins là une table et surtout des bancs en bois blanc, c'est-à-dire de quoi nous asseoir.

Mais, auparavant, je voulus aller jeter un coup d'œil aux chevaux. Cela me paraissait très nécessaire, car j'avais constaté, dès le début, que les vaqueros les avaient examinés avec beaucoup d'intérêt et qu'ils avaient palpé non sans envie les sacoches rebondies de nos selles. Je connaissais aussi l'honnêteté très re-

lative des valets de ferme des rancheros mexicains. Je sortis donc dans la cour afin de m'assurer que tout était bien en sûreté.

Avisant Bob, je lui fis signe de rester auprès des chevaux, qui paissaient sur le pré devant l'entrée du rancho. Mais le noir ne parut pas enthousiasmé de mon ordre.

– Massa aller manger beaucoup bonnes choses dedans maison. Pourquoi Bob faut rester dehors ?

– Parce que tu es plus brave que Winnetou et plus rusé que Sans-Ears. Je sais que tu t'acquitteras à merveille de cette tâche difficile.

– Massa être tranquille. Bob brave et rusé. Tant qu'il est à côté chevaux, il y a pas danger.

Comme je rentrais dans la pièce, où toute la société masculine se trouvait déjà réunie, les dames parurent. Elles arboraient des costumes mexicains très seyants, que rehaussait encore le *rebozo*, somptueux fichu tissé par les Indiens et qui sert de coiffe. Propres et bien mises, elles eurent vite fait disparaître la fâcheuse impression que leur tenue négligée avait produite sur nous à notre arrivée.

On se mit à table, et le repas commença. Le service était assuré par la vieille négresse, mais les maîtresses de maison s'occupaient sans cesse de nous, veillant à ce que nous ne manquions de rien.

Les plats qu'on nous servit étaient tous des spécialités de la région : un rôti de bœuf au riz, fortement assaisonné de poivre rouge de Cayenne, des pâtes à l'ail, des pois secs aux oignons, un ragoût de mouton très pimenté, des poulets de grains et un tournedos, ma foi, succulent. Tout cela tellement relevé d'épices que, pour éteindre l'incendie qui ravageait nos gosiers, force nous fut de les noyer au moyen de copieuses rasades de vin.

Le festin terminé, ce fut le tour des liqueurs et des cigares. Je fus soudain saisi de remords à la pensée de Bob, oublié dans la cour. Mais la maîtresse de maison avait donné des ordres pour que le brave noir fût également servi, et il avait reçu sa part de tous les mets, y compris les boissons qui lui furent servies dans un pot de pommade vide, tous les verres étant occupés.

Après de telles agapes, il ne fallait pas songer à se remettre en route le jour même. D'ailleurs, nos aimables hôtesses ne l'entendaient pas ainsi. La jeune doña Alma, qui avait gardé une vive sympathie à Alain Marshall, ne cessait d'interroger à son sujet Bernard, et, quant à moi, la courtoisie exagérée que j'avais prodiguée tout à l'heure à doña Eulalia me valait maintenant d'être submergé sous les flots de paroles de cette dame extraordinairement loquace. Je montai si vite en son estime qu'utilisant mon prénom Charles elle me baptisa bientôt señor Carlos, et puis même don Carlos. Excédé de son éloquence, je pris prétexte pour sortir d'aller voir nos chevaux.

Je les trouvai parfaitement reposés et en très bonne forme. Il n'en était malheureusement pas de même pour Bob, qui, non loin d'eux, se roulait dans l'herbe, ruait, poussait des gémissements à fendre l'âme.

– Qu'as-tu donc, Bob ? lui demandai-je en me penchant sur lui.

– Oh ! Massa, massa ! Bob mourir ! me répondit-il d'une voix plaintive.

– Que t'est-il arrivé ? Parle !

– Oh ! mon Dieu ! Bob avoir mangé braises, et maintenant il a feu dans gorge et flammes dans estomac. Massa aider Bob pas mourir !

Le pauvre nègre était victime de la cuisine mexicaine. Il s'était gavé de tous les mets qu'on lui avait apportés, et le pot de pommade, souvent vidé jusqu'à la dernière goutte, fit le reste.

– Il faut calmer ton gosier, mon brave Bob, si tu veux que ça se passe. Que préfères-tu, de l'eau, du lait ou du whisky ?

D'un bond le noir fut sur ses pieds, le visage épanoui, les yeux humides de reconnaissance.

– Oh ! massa, eau, lait pas bon pour estomac. Seulement whisky pouvoir sauver Bob.

– Cours vite trouver doña Eulalia et demande-lui du whisky, sinon je ne réponds pas de ta vie.

Bob disparut en courant dans la maison pour revenir l'instant d'après, avec un bon tiers de bouteille de whisky. Comment avait-il pu obtenir ce qui représentait le précieux reste de la provision du rancho ?

Bob, devinant ma pensée, expliquait déjà :

– Miss Eulalia pas vouloir donner whisky à Bob, mais Bob dire c'est pour massa Charlie et alors elle donner toute la bouteille.

Je n'eus pas le cœur de le blâmer pour sa supercherie. Fort de mon silence approbateur, il se mit à boire, d'ailleurs avec modération, à petites gorgées, et son malaise eut vite disparu.

L'après-midi s'écoula rapidement. Le souper fut servi dans la même pièce, avec un menu aussi copieux qu'à midi. Je me trouvais être, cette fois encore, le voisin de doña Eulalia qui, pendant le repas, trouva l'occasion de me glisser à voix basse :

– Don Carlos, j'ai un secret à vous confier.

– Ah ! vraiment ?

– Oui, et un secret important. Mais je ne peux rien dire de plus ici, devant tout le monde. Trouvez-vous, après le repas, sous l'un des trois platanes, à droite dans la cour.

J'avoue que ma curiosité fut fortement aguichée par l'allusion confidentielle de ma voisine, et le souper me parut interminable. Dès qu'il fut achevé, j'allai m'étendre sous l'un des platanes indiqués. Mon attente fut courte. Bientôt arrivait doña un éventail à la main.

– C'est bien à vous d'être venu, me dit-elle. J'irai tout de suite au fait. Señor Bernardo m'a parlé, au cours du dîner, de deux malfaiteurs que vous poursuivez. Je ne pouvais rien révéler à table, mais sachez que ces deux hommes ont fait halte dans notre rancho.

– Voilà qui est intéressant, fis-je.

– Ils ont passé ici la nuit d'avant-hier et sont repartis aussitôt.

– Ont-ils dit où ils comptaient se rendre ?

– Ils devaient gagner San-Francisco en passant par la Sierra Nevada. Je leur ai beaucoup parlé de señor Allano, et ils se proposaient de lui rendre visite.

Tout cela était du plus haut intérêt. D'un naturel bavard, doña Eulalia avait parlé du jeune homme aux deux voyageurs.

Quelle proie magnifique en perspective pour nos lascars, sans compter l'occasion inespérée pour eux de se venger de Bernard sur son frère !

– Ces gens se sont beaucoup intéressés à votre sœur et à señor Allano ?

– Eh oui ! Ils ont été jusqu'à manifester le désir de se faire confier en guise d'introduction, une lettre que le mari de ma sœur nous a envoyée assez récemment.

– N'aurait-il pas été plus simple de leur donner quelques mots de recommandation de votre main ? demandai-je.

Ma question causa à mon interlocutrice un visible embarras.

– Oh ! dit-elle, se ravisant vite, nous n'y avons pas songé.

Je compris que l'écriture n'était pas le fort de doña Eulalia. Je n'insistai pas davantage.

– Que fait votre beau-frère ? demandai-je encore.

– Il est directeur de *l'Hôtel Vallaloïd* à San-Francisco et s'appelle Enrico Gonzalès.

Désireux de dissiper les derniers doutes, tout en pensant que notre hôtesse avait bien deviné la véritable identité de ses deux récents invités, je me fis donner par elle un signalement aussi précis que possible de leurs personnes. Ses renseignements levèrent mes dernières hésitations : il s'agissait bien des deux Morgan. Mais pourquoi diable ce secret dont doña Eulalia entourait ces révélations ? Elle aurait pu, me semblait-il, en parler à table. Finalement, je mis cela sur le compte de sa nature romanesque. Il ne restait qu'à la remercier chaleureusement. Je la complimentai à ce propos sur son génie policier et pris congé d'elle par un baise-main des plus cérémonieux.

Je rentrai dans le rancho et gagnai un dortoir, non pas notre chambre, mais bien l'unique pièce de la maison où se réunissaient pour dormir propriétaires, invités vaqueros, chiens, chats et jusqu'aux volatiles de la basse-cour.

Les couches à même le sol, préparées à notre intention, n'avaient rien de confortable. Nous aurions cent fois préféré passer la nuit à la belle étoile, comme de coutume ; mais c'eût été faire affront à nos hôtes.

Levés dès l'aube, nous remerciâmes don Fernando et les deux dames de leur « brillante » hospitalité, pour conserver le langage fleuri qui nous avait si bien réussi et partîmes, accompagnés des vœux de tous. Le vaquero, à qui j'avais infligé une si

sévère correction la veille, se joignit lui-même au concert de souhaits. Il ne le fit, il est vrai, que sur l'ordre impératif de doña Eulalia qui, femme de tête, avait décidément l'œil à tout.

Don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès y Rostredo voulut nous accompagner en personne un bout de chemin et ne nous quitta que vers midi. Dès la veille du soir, le whisky et les autres mixtures alcooliques aidant, il nous avait juré amitié éternelle, mais, au cours de la route, il ne cessa de nous assurer de son vif désir de nous revoir sous son toit le plus tôt possible. Le juge sanguinaire de la veille avait fait place au blanc qu'une visite de gens civilisés avait, pour un instant, sorti de l'isolement monotone de la savane.

Grâce aux renseignements précieux de dopa Eulalia, nous pûmes raccourcir considérablement notre trajet. Après une brève halte sur les bords du lac Mona, nous nous dirigeâmes à marche forcée vers la Sierra Nevada pour gagner, en passant par Stockton, San-Francisco, la fameuse capitale de la Californie.

Devancer les deux bandits afin de les empêcher de commettre quelque nouveau crime et réunir les deux frères Marshall, justifiait, aux yeux de tous, cette folle et exténuante chevauchée.

CHAPITRE III

DANS LA CITÉ DE L'OR

Quelques jours après avoir quitté le rancho de l'ex-grand d'Espagne, nous atteignîmes le sommet d'une colline d'où l'on pouvait déjà distinguer le panorama immense, mais encore très confus, de San-Francisco.

La capitale de la Californie est située à l'extrémité d'une langue de terre s'avançant vers le Pacifique. Son port, qui est l'un des plus pittoresques et des plus vastes du monde, est au fond d'une baie très profonde, où seraient à l'aise les flottes entières des deux Amériques.

À l'époque où se passe ce récit, la fièvre de l'or battait son plein. Les gens ne pensaient qu'à faire fortune du jour au lendemain. L'animation la plus intense secouait la cité. Partout les gens se démenaient, couraient, s'agitaient.

Dans les larges avenues de l'énorme cité internationale, se coudoyaient les représentants de tous les pays d'Amérique, d'Europe et d'Asie. Ici, c'étaient des Peaux-Rouges apportant sur le marché le produit de leurs chasses, là des Mexicains arborant leur chatoyant costume national, plus loin des Tyroliens coiffés de leur petit chapeau vert orné d'une plume de casoar, des Hindous magnifiques enveloppés dans une ample houppelande d'un blanc éclatant et qui contrastaient singulièrement avec des chercheurs d'or à la peau bronzée et à la barbe hirsute. On y pouvait voir également des Mongols venus des hauts plateaux de l'Asie Centrale, des Malais qui avaient quitté les îles de la Sonde, des Chinois à nattes, originaires des bords du Yang-Tse. Involontairement, la pensée évoquait une Babel moderne, grouillante, d'où montait vers le ciel le plus infernal des chariva-

ris. Quel contraste étrange avec le silence solennel et la solitude apaisante de la prairie.

Dès notre arrivée, nous nous mîmes à la recherche de Sutter Street, où nous découvrîmes facilement *l'Hôtel Vallaloïd*. C'était un bâtiment du style californien de l'époque, c'est-à-dire une bâtisse rudimentaire d'un seul étage, n'ayant guère plus d'allure qu'une baraque foraine.

Nous laissâmes nos chevaux à un *horse-keeper* (palefrenier) de l'hôtel, tandis que nous pénétrions dans l'immense salle du rez-de-chaussée, où nous eûmes quelque peine à trouver une table libre, tant elle était bondée de consommateurs.

J'avisai aussitôt le garçon qui vint nous servir que j'avais une communication urgente à faire à señor Enrico Gonzalez.

– *Yes*, sir, me répondit-il. Voulez-vous le voir personnellement ?

– Bien sûr. Annoncez-lui que des voyageurs désirent lui parler de choses importantes.

Quelques minutes plus tard, un homme à la taille élevée et au visage tanné s'approchait de notre table.

– Qu'y a-t-il à votre service ? demanda-t-il.

– Avez-vous un pensionnaire du nom d'Alain Marshall ? demandai-je.

– Mille regrets, señor, mais je ne connais pas les noms de mes pensionnaires. Il faut vous adresser pour cela à la patronne.

– Est-elle visible maintenant ?

– Je l'ignore totalement. Mais vous serez renseigné par la servante à laquelle il faut vous adresser.

Et, ceci dit, l'Espagnol s'éclipsa. Première constatation d'évidence : la gérance de l'hôtel incombait à l'épouse de señor

Enrico, tout comme celle du rancho reposait sur doña Eulalia, sa sœur.

Sans plus tarder, je me mis à la recherche du buffet, que je ne pouvais apercevoir dans cette salle encombrée et saturée de fumée. Entre temps, je croisai une petite femme grassouillette aux cheveux blonds, et qui portait un plateau chargé de plats fumants.

– Excusez-moi, mademoiselle, lui dis-je du ton le plus aimable. Aidez-moi à trouver la patronne. J'ai à lui parler d'urgence.

La jeune femme haussa les épaules.

– Trouver la patronne ? Croyez-vous donc que c'est si simple que cela ?

– Pourquoi ne serait-ce pas si simple ?

– On voit bien que vous venez de loin, reprit-elle avec condescendance. Madame n'est visible que de onze heures à midi et de six à sept, le soir. Madame ne reçoit pas le premier venu, à n'importe quel moment.

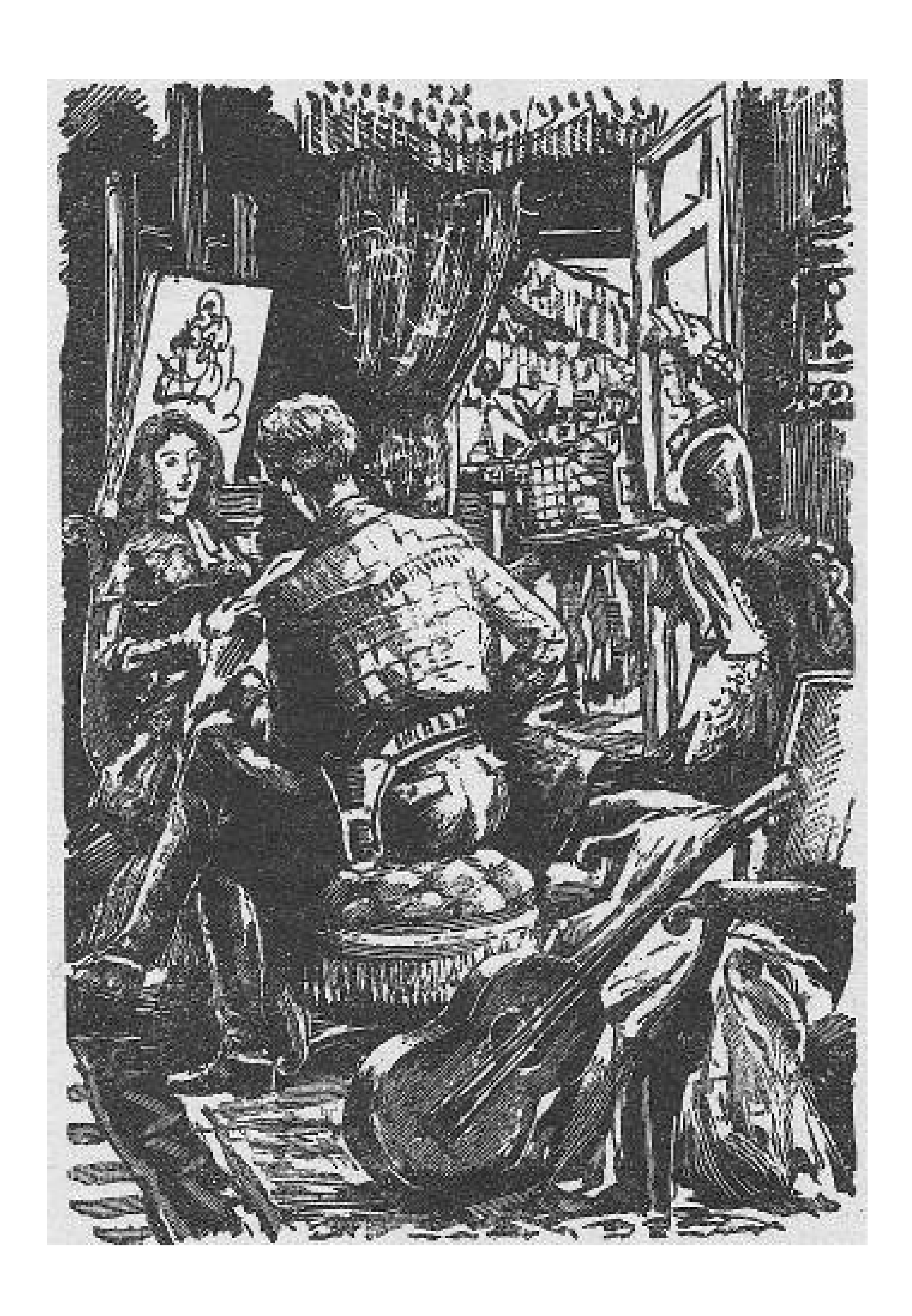
– Le premier venu ? répétai-je, piqué au vif. Mais je ne suis pas du tout le premier venu !

– Qui êtes-vous alors ? Un savant ? Un astrologue ? Un artiste ?

Devant cette avalanche de titres, je compris qu'il ne fallait pas craindre de m'en octroyer un des plus honorifiques.

– Je suis tout cela à la fois, dis-je avec assurance, et je vous prie d'annoncer à votre maîtresse le professeur Charles.

La servante parut favorablement impressionnée.



– C’est bien, dit-elle. Montrez-moi votre table. C’est là-bas ? Eh bien ! retournez à votre place, je m’occuperai de votre affaire dès que j’aurai servi mon client.

Au bout de cinq minutes la servante revint.

– La patronne veut bien vous accorder quelques minutes. Suivez-moi.

Je fus introduit dans la petite antichambre, où je devrais attendre. Une sonnerie m’avertirait, ajouta la servante, du moment où je serais autorisé à entrer chez Madame.

Ce n’est qu’au bout d’une demi-heure que je pus pénétrer dans la pièce attenante, espèce de bric-à-brac encombré d’objets les plus hétéroclites, mais qui témoignaient, malgré tout, d’une certaine recherche.

Doña Elvira était assise sur un sofa. Devant elle était étalée une grande carte de géographie. Elle avait sur les genoux une guitare et, à la portée de la main, un ouvrage de broderie commencé. Près de la fenêtre se trouvait un chevalet, avec une feuille de papier à dessin, où deux esquisses étaient ébauchées. La première représentait une tête de matou, à moins que ce ne fût celle d’une vieille femme ; la seconde relevait aussi du règne animal, mais sans que je puisse hasarder d’autres précisions quant à l’espèce ou à la variété de l’être qui avait pu servir de modèle.

Je m’inclinai profondément devant la maîtresse de céans, mais celle-ci ne semblait nullement s’apercevoir de ma présence : elle continuait à tenir les yeux fixés sur un point du plafond où, malgré tous mes efforts, il m’était impossible de distinguer quoi que ce soit qui pût ainsi attirer son attention. Enfin, tournant la tête vers moi, elle me demanda brusquement :

– Quelle est la distance exacte de la lune à la terre ?

Dans ce décor extravagant, la question ne me surprit qu'à moitié. Comment le bagage intellectuel de cette femme n'aurait-il pas été bizarre et cocasse, alors que le cadre dans lequel elle vivait était si étrange, si abracadabrant.

– Trois cent quatre-vingt-quatre mille kilomètres en moyenne, cette distance étant sujette à de légères variations, répondis-je imperturbablement.

– Très juste.

Elle se replongea dans l'examen attentif du plafond, puis, sans transition :

– Qu'est-ce qu'un madrépore ?

– C'est une colonie de polypes dits madréporaires de nature calcaire, répandus surtout sous les tropiques.

– Très juste.

Le mystérieux point du plafond capta de nouveau toute l'attention de mon hôtesse, puis vint la troisième question, aussi inattendue que les deux précédentes.

– Qui était Solon ?

– Un législateur d'Athènes qui a donné une constitution à son pays.

– Très juste. Et maintenant, soyez le bienvenu, señor. Augusta m'avait fait prévoir un voyageur distingué et savant. Elle ne s'est pas trompée.

Ouf ! l'examen était terminé, et j'en étais fort honorablement sorti.

– Merci, doña Elvira de Gonzalez, répondis-je simplement, et, d'un pas ferme, je me dirigeai vers le siège qu'elle me montrait du doigt.

– Vous désirez sans doute être accueilli dans mon établissement ?

– C'est mon plus grand désir.

– Nous ferons tout pour vous donner satisfaction. Voici de l'encre et une plume, voulez-vous bien inscrire votre nom sur ce registre.

Je fis ce qu'elle me demandait, puis j'ajoutai :

– Je vous demande la permission d'inscrire également le nom de mes compagnons de voyage.

– Vous n'êtes donc pas seul ?

– Non, nous sommes cinq à la recherche d'un gîte.

– Ah ! vraiment ?

– Parfaitement. Il y a d'abord mon serviteur noir.

Il y avait là une légère entorse à la vérité, mais j'espérais que, grâce à ce petit mensonge, Bob ne serait pas trop mal reçu dans cette maison distinguée, où, pour avoir une chambre, il était bon d'avoir des notions étendues en matière d'astronomie, de zoologie et d'histoire.

– Très bien, dit doña Elvira. Et les trois autres sont-ils aussi vos domestiques ? S'il en est ainsi, inutile de les porter sur le registre.

– Non, pas précisément, fis-je. L'un de mes compagnons est Winnetou, le chef des Apaches.

Doña Elvira poussa un petit cri de surprise.

– Le célèbre Winnetou ?

– Lui-même.

– Il ne faudra pas manquer, je vous prie, de me le présenter. J'aime les gens de qualité. Et inscrivez vite son nom sur le registre. Quels sont les autres ?

– Il y a également avec moi M. Sans-Ears, le...

– Le tueur d'Indiens ?

– On l'appelle ainsi, quoique ce surnom ne soit pas entièrement justifié.

– Inscrivez-le également. Je vois que vous êtes en illustre compagnie. Il en manque encore un, n'est-ce pas ?

– Le quatrième est mon ami Bernard Marshall, joaillier de Louisville, dans le Kentucky.

Cette fois la brave dame sursauta sur son siège.

– Pas possible ? Marshall, le joaillier de Louisville ?

– En personne. Il a un frère du nom d'Alain, qui a eu l'honneur de compter parmi vos pensionnaires, doña Elvira de Gonzalez.

– Quelle chose extraordinaire ! J'en suis ravie. Nous allons vous donner notre meilleur appartement. Il n'y a malheureusement pas de chambres disponibles pour le moment dans notre hôtel, mais je vais faire le nécessaire pour vous loger convenablement. En outre, vous me ferez le plus vif plaisir en venant dîner ce soir en notre compagnie.

– Je vous remercie infiniment, doña Elvira. Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites, ainsi qu'à mes amis. J'ai l'habitude de conter mes impressions de voyage, et je ne manquerai pas de recommander très chaleureusement à mes futurs lecteurs *l'Hôtel Vallaloïd*.

– J’en serai bien aise, señor, mais je vous avoue que votre tenue évoque davantage, à première vue, le chasseur de la savane que l’homme de lettres.

– C’est vrai, quoique les deux choses ne soient pas forcément incompatibles. Pour l’instant, permettez-moi de vous demander un renseignement. M. Alain Marshall se trouve-t-il actuellement à San-Francisco ?

– Non. Il a quitté notre ville il y a quelques semaines.

– Savez-vous où il s’est rendu ?

– Dans les mines d’or du Sacramento. Il m’a écrit voici trois semaines environ pour m’indiquer l’adresse à laquelle je devrais faire suivre son courrier. Il habite chez un Mr. Holley, que je connais personnellement. C’est un commerçant établi à Yellow-Wattergrounds.

– Avez-vous eu l’occasion, depuis, d’utiliser cette nouvelle adresse ?

– Oui, à deux reprises. D’abord je lui ai envoyé une lettre de la Nouvelle-Orléans, ensuite j’ai communiqué tout récemment cette adresse à deux clients de M. Marshall, qui étaient venus ici dans l’espoir de le rencontrer.

– Il y a combien de jours de cela ?

– Avant-hier. Les deux personnes en question ne sont parties qu’hier à l’aube.

– L’un d’eux ne paraissait-il pas bien plus âgé que l’autre ?

– Si, on aurait dit le père et le fils. Ils m’avaient été recommandés par ma sœur, chez qui ils avaient passé quelque temps.

J’étais suffisamment fixé sur l’identité des deux visiteurs.

– Je sais, dis-je. Nous-mêmes nous avons eu l’honneur, il y a quelques jours, d’être les hôtes de don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo.

– Vraiment ? fit doña Elvira, agréablement surprise. Je suis enchantée.

Tant de prévenance à mon égard méritait bien quelques compliments. Me tournant vers les tableaux, dont les sujets sibyllins m’avaient si fort intrigué dès mon entrée dans la pièce, je louai la délicatesse des lignes, le jeu des lumières et des ombres, ainsi que l’originalité des compositions.

– Je vois avec plaisir que vous vous entendez en art, señor, dit la dame, agréablement chatouillée dans son amour-propre d’artiste. Vous êtes le premier chasseur de l’Ouest qui, à ma connaissance, sache parler à une dame espagnole. J’en suis très heureuse, car je dois dire que les relations que ma sœur se fait généralement dans son rancho sont loin d’être aussi estimables.

– Ah ! puis-je vous demander ce qui motive un jugement aussi sévère de votre part ?

– Tenez, par exemple, ces deux autres voyageurs recommandés par doña Eulalia qui sont, je n’en veux pas douter, de très honnêtes gens, manquaient totalement de savoir-vivre. Jugez-en vous-même. Ils ont poussé l’indiscrétion jusqu’à me demander si mon ancien protégé, le jeune Alain Marshall, avait emporté avec lui en voyage un vrai « magot », parce que, disaient-ils, ils avaient à lui proposer une affaire aussi magnifique qu’importante, mais qui devrait être réglée comptant. Comme si ces considérations sordides pouvaient intéresser un esprit de ma qualité !

Ainsi nous avions deviné juste : les deux Morgan avaient bien jeté leur dévolu sur le reste de la fortune des Marshall, qui se trouvait entre les mains d’Alain. Et ils s’acharnaient à sa poursuite !

Doña Elvira se leva et me tendit la main, que je baisai respectueusement.

– Je compte sur vous pour le dîner, je serai ravie de faire la connaissance de vos amis. *Adios !*

Je gagnai la porte à reculons et pris congé d'elle avec la même révérence que j'eusse faite à une reine. Rentré dans la grande salle, j'y retrouvai mes amis un peu impatients, à qui je racontai en détail mon entrevue avec la distinguée belle-sœur du ranchero.

La servante ne tarda pas à venir nous chercher pour nous conduire dans « notre appartement ». On mettait, en effet, à notre disposition la partie de l'habitation privée des patrons, qui servait aux amis, et qu'avait occupée précédemment la fille de don Fernando. Elle était composée de deux pièces. Dans l'une s'installèrent Winnetou et Sans-Ears, tandis que nous nous casions, Bernard et moi, dans la seconde. Quant à Bob, il dut se contenter d'une chambre plus modeste dans les communs.

La jeune servante ne tarda pas à nous apporter, sur les instructions de sa charmante maîtresse, rasoirs, savon, eau chaude, serviettes, bref, tout ce qu'il fallait pour nous aider à reprendre promptement notre aspect d'hommes civilisés. Nous procédâmes avec grand plaisir à d'abondantes ablutions, et nous nous débarrassâmes non moins joyeusement de nos barbes de plusieurs semaines. Enfin, nous allions pouvoir nous mêler à la foule bigarrée de San-Francisco sans attirer trop l'attention. Winnetou, cependant, déclara préférer ne point quitter sa chambre. Il se rendait compte qu'il ne pourrait passer inaperçu dans les rues de la cité, et, s'il y avait quelque chose qu'il détestât, c'était de s'offrir en spectacle et d'être considéré comme un objet de curiosité. Sans-Ears, de son côté, renonça à la promenade.

– Les trottoirs des grandes villes usent trop les semelles, nous déclara-t-il d'un ton sentencieux. Quant aux maisons et

aux gens, je n'en ai que trop vus dans la vie. Dépêchons-nous de retourner dans la savane, sinon, à force de m'ennuyer, je risquerais de voir mes oreilles repousser. Et, du coup, c'en serait fait de Sans-Ears.

Cette heure brève passée dans la grande cité avait déjà suffi à éveiller chez Sam la nostalgie des vastes étendues de la prairie. Quelle devait être alors la profondeur des souffrances subies par ces prétendus sauvages qui, pour avoir défendu leur patrimoine sacré, arrosé de leur sang les terres jalonnées des tombeaux de leurs ancêtres et résisté courageusement aux envahisseurs blancs, s'étiolaient maintenant dans les prisons de Philadelphie ou d'Auburn !

Je sortis donc seul avec Bernard. Notre première visite fut pour le banquier de la famille Marshall. Celui-ci nous apprit que, la veille de son départ, Alain s'était fait délivrer une somme très importante destinée à l'achat d'une grosse quantité de poudre d'or.

Au cours de notre promenade dans la ville, nous entrâmes dans un *store* (magasin), dont les vitrines regorgeaient des costumes les plus divers.

On trouvait de tout dans cet imposant magasin, depuis le costume d'apparat mexicain, pittoresque à souhait, jusqu'aux sobres combinaisons de travailleurs d'usine.

Rasés de frais, ayant fait grande toilette, il nous manquait cependant, pour être de vrais citadins, des costumes au moins présentables, car les nôtres portaient, hélas ! les traces par trop visibles de nos nombreuses aventures dans la savane.

Bernard arrêta son choix sur un costume mi-indien mi-trappeur. Le prix m'en parut élevé, mais je n'en laissai rien paraître, pensant que j'avais peut-être simplement oublié la vraie valeur des billets de banque, depuis que j'errais dans les solitudes où ils jouaient un rôle si effacé.

– À votre tour maintenant, Charlie, dit Bernard. Je veux vous trouver quelque chose de bien.

Malgré mes protestations – car je redoutais fort que le prix d'un costume neuf ne dépassât mes moyens, – je fus bientôt habillé de la tête aux pieds. Mon nouveau costume était composé d'une chemise en peau de jeune cerf parée de broderies indiennes, d'une paire de leggings en daim, avec des franges sur le côté, et d'une veste de peau d'ours. Rien ne manquait, pas même le bonnet de castor bordé de peau de serpent à sonnettes.

J'étais à peine sorti de la cabine d'essayage, revêtu de ces magnifiques atours, que Bernard avait déjà réglé toute la note. J'allais sérieusement me fâcher, quand il me coupa la parole :

– Vos scrupules sont sans valeur, mon cher Charlie. Acceptez avec calme ce petit acompte sur l'énorme dette dont je vous suis redevable. Nous réglerons nos comptes quand le moment sera venu.

Bernard voulut également acheter quelques effets pour Sam, mais, malgré mon désir de voir mon vieil ami équipé de neuf, j'en dissuadai Marshall, car je savais trop combien ce fameux chasseur de l'Ouest tenait à son accoutrement original, confectionné en grande partie par lui-même, et dont il ne se serait séparé pour rien au monde.

Ce fut Bob qui marqua le plus d'enthousiasme à la vue de mon costume, à notre retour à *l'Hôtel Vallaloïd*.

– Oh ! Massa ! Vous être maintenant très beau, presque aussi beau que Bob si lui reçoit nouveau costume !

Je fus très sensible à ce compliment, sachant que, de la part de mon ami noir, c'était là une appréciation on ne pouvait plus flatteuse.

Sam n'était pas dans la chambre, où, décidément, il se sentait trop à l'étroit. Je le trouvai dans la grande salle, qui servait à

la fois de buvette et de restaurant. Il me fit signe de m'approcher et de prendre place auprès de lui.

– Tendez l'oreille, mes amis, dit-il à voix basse. Vous pourrez entendre ici une conversation qui ne manquera pas de vous intéresser.

Je ne dissimulai pas ma surprise.

– Voyez-vous ce bonhomme qui parle, dit-il en indiquant de la tête la table derrière nous, autour de laquelle plusieurs hommes menaient une conversation animée, il a raconté des choses fort instructives sur les mineurs et les *diggers*[13]. Il paraît qu'une bande de *bravos*[14] sévit dans ces parages, spécialisée dans l'attaque des diggers qui reviennent des mines d'or la bourse bien garnie.

Je prêtai l'oreille et, grâce aux explications préliminaires de Sam, je m'efforçai alors d'écouter l'homme d'un certain âge, un vieux chercheur d'or sans doute, parlant avec animation, que je venais d'apercevoir à peu de distance de nous.

– *Well*, disait-il, vous savez déjà que je suis d'Ohio, c'est dire si je connais la savane, les fleuves et les montagnes. J'ai déjà eu affaire aux pirates du Mississipi et aux brigands du Woodland. Eh bien ! malgré tout, je n'aurais jamais cru que pareilles choses fussent possibles, et surtout qu'on pût les voir se produire en plein jour !

– En effet, fit un autre. C'est tout à fait extraordinaire. Huit hommes s'attaquer à une caravane de quinze hommes bien armés, quelle audace incroyable !

---

[13] Chercheurs d'or.

[14] Bandits.

– Oui, c'est incroyable, mais vrai, reprit le premier. En vérité, non pas quinze contre huit, car, sur ce nombre, il y avait six *tropeiros*[15], sur lesquels il ne fallait pas trop compter dans la bagarre. Nous n'étions que neuf mineurs avec moi, et encore trois d'entre nos compagnons avaient la fièvre et étaient si malades que c'est tout juste s'ils pouvaient se tenir sur leurs mulets. Comment, dans cet état, auraient-ils pu tirer juste ou combattre au couteau ? Vous voyez donc qu'en fait de quinze, nous n'étions que six.

– C'est vrai, fit un autre. Mais le chemin est très fréquenté, et les bandits couraient grand risque en vous attaquant.

– Ils avaient préparé habilement leur coup à l'avance et savaient qu'à certaines heures de la journée le trafic sur la route est très faible. Mais écoutez plutôt : je m'en vais tout vous conter par le détail.

» Nous avions trouvé, au delà du lac des Pyramides, un filon très riche. Après huit semaines d'un travail acharné, chacun de nous quatre avait ramassé une centaine de livres de poussière d'or et de *nuggets*[16]. Mais le filon s'était épuisé, et d'ailleurs deux d'entre nous, à force de barboter dans l'eau à longueur de journée, ont fini par attraper des rhumatismes épouvantables. On a beau dire, rester à tremper toute la journée comme un marsouin en secouant sans cesse sa *battea*[17] n'est pas un métier digne d'un homme. Bref, nous pliâmes bagages et retournâmes à Yellow Watergrounds, où nous échangeâmes nos sacs de poudre contre de l'argent chez un Yankee qui nous avait offert un prix plus honnête que ces trafiquants éhontés qui pul-

---

[15] Conducteurs de mulets.

[16] Pépites.

[17] Batte : outil dont se servaient les chercheurs d'or.

lulent aux abords des mines. Ces profiteurs, qui font du troc ne se gênent pas pour vous proposer, en échange d'une once d'or, une livre de farine moisie ou une demi-livre d'un tabac infect. Dans ces conditions, on préfère porter son or un peu plus loin, et notre Yankee avait pas mal de clients. Il s'appelle, je crois, Marshall, et il est originaire du Kentucky. »

À ces mots, Bernard, qui était venu nous rejoindre entre temps, se retourna subitement et s'adressant à l'homme qui parlait :

– Ce Yankee est-il toujours à Yellow Watergrounds ?

– Je n'en sais rien, dit-il, et d'ailleurs cela ne me regarde pas. Mais, si vous continuez à m'interrompre, je ne viendrai jamais à bout de mon histoire. Ce Marshall, donc, nous acheta tout ce que nous avions. Si nous avions eu un peu plus de jugeote, nous ne nous serions pas attardés à cet endroit. Mais nous fîmes la bêtise de rester, d'abord pour nous reposer, ensuite pour attendre d'autres chercheurs d'or qui feraient route ensemble avec nous. Déjà des bruits couraient que certains mineurs partis de Yellow Watergrounds n'étaient jamais arrivés à Sacramento ou à San-Francisco.

– Toujours les bandits ?

– Bien sûr. Nous attendîmes donc quelques semaines, au bout desquelles nous nous décidâmes tout de même à partir, parce que les aubergistes et les commerçants, sachant que nous avions un peu d'argent, nous écorchaient sans vergogne, pour ne pas parler des joueurs de cartes ni des pipeurs de dés professionnels qui nous harcelaient du matin au soir afin de nous entraîner au jeu. Or, comme cinq autres mineurs s'apprêtaient à partir, nous finîmes par nous décider à former ensemble une caravane. Nous louâmes des mulets et des *tropeiros* et achetâmes quelques armes. Au départ, nous étions fort bien équipés. À défaut de courage véritable, nos tropeiros, en particulier, étaient

armés jusqu'aux dents, de quoi décourager, semblait-il, tous les bandits qui se trouveraient sur notre chemin.

» Les premiers jours de notre voyage se passèrent sans incident, mais bientôt le temps se gâta, la pluie commença à tomber, et ceux d'entre nous qui avaient contracté des fièvres tombèrent malades. Nous fûmes obligés de les attacher à leurs montures et de ralentir notre marche, déjà fort entravée par les intempéries, si bien que nous n'arrivions plus à parcourir que huit milles par jour. Et encore, c'était de notre part un miracle de volonté, car nous avancions littéralement dans un océan de boue.

– Je sais ce que c'est. J'ai fait le voyage dans des conditions pareilles, observa un auditeur. Ce n'était certes pas une partie de plaisir.

– *Well !* Nous avions fait environ les deux tiers de notre chemin, lorsqu'un soir, occupés à dresser nos tentes pour la nuit, nous entendîmes des coups de feu. Comme je levais les yeux, j'eus à peine le temps de voir nos tropeiros se précipiter sur leurs mulets et s'enfuir à toute vitesse. Je sautai sur mon fusil, tandis que les balles volaient déjà autour de moi. Mes cinq compagnons valides, qui travaillaient à la lueur des torches, étaient déjà victimes de cette agression subite, et les bandits, qui venaient de repérer les trois malades, les prenaient à leur tour pour cible. Sans le hasard qui m'avait fait travailler un peu à l'écart des autres je ne serais pas là à vous raconter cette lamentable histoire. Que me restait-il à faire ? Et, à ma place, les amis, qu'auriez-vous fait ?

– *Damn !* grommela un mineur. Je me serais jeté sur les bandits pour en tuer le plus possible et vendre ma peau au plus cher.

– Moi, dit un autre, j'aurais cherché à les exterminer en les canardant à distance.

– Vraiment ? riposta le héros de l'aventure. C'est facile à dire quand on est là, attablé devant son verre plein, dans une auberge, mais je vous garantis qu'à ma place vous n'auriez pas plus fait le malin que moi. Me jeter sur les bandits aurait été pure folie. Essayer de les abattre à coups de fusil eût été courir au-devant d'une mort certaine, sans grands résultats non plus.

– Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

– Écoutez la suite. J'avais mon argent en bons billets de banque dans ma poche, et je savais que mon mulet n'était pas loin, attaché au poteau d'une tente. Je décidai de rejoindre ma monture et de m'enfuir. À ce moment même retentit un coup de sifflet, suivi d'une bruyante galopade. Devinez d'où cela provenait ? Ne cherchez pas plus longtemps, vous ne devineriez jamais.

Et le vieux mineur poursuivit son récit dans un silence absolu :

– C'étaient nos *tropeiros* qui, de connivence avec les bandits, revenaient chercher leur part du butin. Je n'avais donc plus affaire alors à huit, mais à quatorze adversaires. Heureusement, à la faveur de l'obscurité déjà assez grande et du bruit tapageur de leur retour sur le champ de bataille, je réussis à détacher mon mulet et à détaler sans attirer immédiatement leur attention. Chance inespérée, ma monture se trouvait extraordinairement docile. Si souvent, comme vous savez, ces bêtes s'arrêtent, butées, dans les circonstances les plus inopportunes, et ni les cris ni les coups ne peuvent alors les faire avancer. Mon brave mulet se mit à galoper comme un cheval de course. Les bandits, qui avaient fini par remarquer ma fuite et par se mettre à ma poursuite, ne purent me rejoindre. La nuit noire aidant, ils perdirent bientôt complètement ma piste.

– Vous étiez sauvé ! s'exclama joyeusement Marshall, qui avait suivi avec une ardente curiosité le récit du chercheur d'or.

– Oui, monsieur, lui répondit celui-ci, en lançant, cette fois, un regard, sympathique. Je suis arrivé sain et sauf à San-Francisco et ne suis pas trop mécontent, voyez-vous, camarades, de pouvoir déguster ici un verre de *porter*[18] en votre compagnie.

– Sauriez-vous reconnaître vos agresseurs ? demanda l'un des auditeurs.

– Ma foi non, ils étaient tous masqués. Toutefois l'un d'eux, le chef, je crois, a ôté son masque pour donner un coup de sifilet. J'ai pu assez bien distinguer ses traits. C'était un mulâtre portant une balafre sur sa joue droite, probablement la trace d'un coup de couteau.

– Et les *tropeiros* ?

– Ceux-là, je les reconnaîtrais, mais j'espère bien ne plus devoir retourner dans cet enfer, où Satan entraîne les pauvres bougres en leur faisant miroiter la poussière d'or. Toutefois, si la chose vous intéresse, je peux vous donner le nom du *mulero*, le chef de l'équipe des *tropeiros* : il s'appelle Sanchez. Si vous voulez mon conseil, tâchez de l'éviter. Remarquez bien qu'aujourd'hui il s'appelle Sanchez, mais que demain il peut s'appeler tout à fait autrement. Ces types-là ne sont pas à un nom près.

– Ainsi, d'après vous, il s'agirait d'une bande organisée.

– Bien sûr ! Tropeiros, muleros, bandits des grands chemins, trafiquants louches s'entendent tous fort bien et constituent de véritables bandes de malfaiteurs, qui rappellent les fameux *hounds* de San-Francisco de triste mémoire. Pour s'en débarrasser, les diggers et les mineurs devraient fonder des comités de vigilance, chargés de faire la chasse à ces criminels,

---

[18] Bière brune d'origine anglaise, à base de malt.

comme on a fait jadis pour les *hounds* dans cette ville. Il n'y a pas d'autre moyen.

– Excusez-moi, dit Bernard, voyant que le chercheur d'or avait achevé son récit. Vous avez parlé, tout à l'heure, d'un marchand du nom de Marshall. Je suis son frère. Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous savez de lui.

– Vraiment, vous êtes son frère ! dit le chercheur d'or, vivement intéressé. Vous lui ressemblez, effectivement. Que voulez-vous savoir au juste ? Je suis à votre entière disposition.

– D'abord quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Voyons, il y a de cela quatre semaines... Oui, c'est bien cela.

– Croyez-vous que j'aie encore quelque chance de le trouver à Yellow Watergrounds ?

– Je ne saurais vous l'affirmer. C'est que, chez nous, dans les mines, on est aujourd'hui ici et demain ailleurs. Il arrive qu'on parte en voyage sans y avoir songé la veille.

– C'est tout de même étrange qu'il ne réponde pas à mes lettres.

– Êtes-vous sûr qu'il les ait reçues, vos lettres ? fit le vieux chercheur d'or. Il est fort possible que même s'il est resté à Yellow Watergrounds, il n'ait jamais eu l'occasion de lire une seule des lignes que vous lui destiniez ! Cela ne serait pas la première fois qu'une lettre envoyée dans la région des mines d'or ne fût jamais parvenue à son destinataire. Il y aurait des *hounds* derrière cet escamotage de vos lettres que cela ne m'étonnerait pas du tout. Vous descendez dans une auberge et vous découvrez subitement que l'aubergiste appartient aux *hounds*. Vous allez faire vos emplettes dans un *store* et vous constatez assez vite que le propriétaire est un *hound*. Vous faites une partie de cartes avec trois consommateurs d'un cabaret, et il apparaît le

plus souvent que l'un d'eux et parfois tous les trois sont membres de l'association secrète des *hounds*. J'irai plus loin : vous avez entrepris, en compagnie d'un homme qui a su vous inspirer confiance, l'exploitation d'un filon aurifère, et, un beau jour ; vous apprenez à vos dépens – quand cela ne vous coûte pas la vie – que votre associé est un *hound* qui s'approprie sans façon le fruit de votre travail. Ou, s'il ne se sent pas de taille à se mesurer avec vous, il vous vend alors à des *bravos* chargés de vous détrousser et qui lui versent pour ce renseignement une part du butin. Partout, dans les mines, vous avez les plus grandes chances de tomber sur des *hounds*. Voilà pourquoi je suppose que la poste non plus n'est pas indemne de ces brigands. Mais, si j'ai bien compris, vous voulez rejoindre votre frère ?

– Parfaitement.

– Dans ce cas, je vous donnerai un bon conseil. À vous de le suivre si vous le voulez, cela vous regarde. Pour aller à Yellow Watergrounds, vous avez le choix entre deux routes principales : la première se dirige vers le sud et passe par un contrefort montagneux, que l'on appelle la Nouvelle-Almade, connue pour ses gisements de mercure et de cinabre ; la seconde se dirige vers le nord et, après avoir bifurqué vers l'ouest, débouche dans la fameuse région aurifère du Sacramento. Yellow Watergrounds se trouve, comme vous le savez, dans la vallée d'un affluent du Sacramento.

– J'ai entendu beaucoup parler de la région, mais je ne la connais pas, répondit Marshall.

– *Well !* Je disais donc que cette première route suit, vers le sud, d'abord la baie de San-Francisco, puis s'en écarte, traverse le Rio-San-Joachim, pour monter ensuite vers la vallée du Sacramento. Là, il n'y a plus qu'à monter tout droit. Il est facile, d'ailleurs, de rencontrer, chemin faisant, des gens qui vous indiqueront la route. Si vous n'avez pas beaucoup de bagages, en

cinq jours vous êtes rendu. Et, cependant, je vous déconseille vivement de prendre ce chemin.

– Pourquoi ?

– D'abord parce que, si c'est le moins pénible, ça n'est pas le plus court. Ensuite parce que cette région fourmille de *hounds*. Enfin parce qu'au cours de ce voyage vous vous ferez délester d'un nombre impressionnant de dollars.

– Délester ? Comment cela ?

– Mais, tout naturellement, dans les cabarets où vous descendrez et qui pratiquent cyniquement ce qu'on appelle le « coup de fusil »... À chaque nuit passée dans l'un de ces établissements, on va vous remettre une note dont le détail vous fera dresser les cheveux sur la tête. C'est ainsi qu'on vous compte pour la chambre un dollar, alors que vous avez passé la nuit dans la cour, un dollar pour le lit qui, en l'occurrence, est une simple botte de paille ; un dollar pour l'éclairage, fourni uniquement par la lune ; un dollar pour le service, alors que vous n'avez pas vu la trace de domestique ; un dollar pour la cuvette, alors que vous avez dû vous laver dans le Sacramento ; un dollar pour la serviette aussi invisible que le pot à eau. Le seul article que vous avez à payer pour l'avoir réellement reçu, c'est précisément la note sur laquelle sont énumérées toutes choses fantaisistes dont vous n'avez pas eu le moindre usage, note pour la présentation de laquelle vous avez à acquitter encore un dollar de plus.

– Tout à fait charmant ! s'esclaffa Marshall au milieu des jurons et des éclats de rire des consommateurs de l'estaminet.

– Aussi vous engagerai-je plutôt à passer par San-Joan pour bifurquer ensuite à l'est, ce qui vous amènera jusqu'au bord du Sacramento, non loin du but de votre voyage. Mais si jamais vous rencontrez dans cette région un mulâtre portant une balafre sur la joue droite, tirez sur lui sans scrupule et sans

attendre, car le gredin ne vous manquerait pas, lui. Et, de toutes façons, vous aurez débarrassé cette terre d'un fameux coquin.

Nous remerciâmes chaleureusement le chercheur d'or de ses précieux conseils. Quelques minutes plus tard, la bonne venait nous annoncer que le dîner était servi. Nous fûmes conduits dans une petite salle, où doña Elvira, ayant fait magnifique toilette, nous attendait déjà. La maîtresse de maison avait l'air d'une reine donnant audience à ses sujets. Elle n'aurait pu mettre plus de cérémonie, je pense, à recevoir à sa table un authentique maharadjah. Par contre, le patron de céans était invisible.

Pendant le repas, qui fut excellent, doña Elvira ne cessa de nous questionner sur nos aventures, et nous nous fîmes un plaisir de lui raconter par le menu les dramatiques péripéties de notre voyage jusqu'à San-Francisco, ce qui parut l'intéresser grandement. Tout à fait charmante, elle trouva le moyen de glisser un compliment à chacun de nous et, en se levant de table, elle exprima le désir de nous garder longtemps sous son toit.

– Nous vous remercions de votre bonté, doña Elvira de Gonzalez, lui répondis-je. Nous ne manquerons pas de profiter de votre aimable invitation, mais il nous faut faire un petit voyage avant de pouvoir nous abandonner aux délices d'un repos qui sera alors bien gagné.

– Un voyage ? Et pourquoi donc ?

– Nous nous rendons à Yellow Watergrounds, d'où nous comptons vous ramener Alain Marshall.

– Très bien, señores. Je vais donner des ordres à Augusta pour qu'elle mette à votre disposition tout ce dont vous pourriez avoir besoin pendant votre voyage. J'espère vous revoir encore avant votre départ. Adios, señores.

Elle quitta la salle de sa démarche souple et distinguée.

Un rapide coup d'œil à nos montures, et nous rentrions nous étendre, non sans une vive joie, sur les lits confortables de *l'Hôtel Vallaloïd*.

Le lendemain matin, nous étions levés dès l'aube et, vu l'heure matinale, nous chargeâmes de nos adieux à doña Elvira sa servante qui avait rempli nos sacoches de toutes sortes de victuailles appétissantes, et nous nous mîmes en route en longeant la baie de San-Francisco, en nous efforçant de suivre les indications du sympathique chercheur d'or.

Mais arriverions-nous à temps à Yellow Watergrounds ? Cette crainte, ainsi que l'hospitalité réconfortante de doña Elvira allaient, nous le sentions bien, nous donner des ailes...

CHAPITRE IV

PARMI LES CHERCHEURS D'OR

Le soir du troisième jour, nous atteignîmes les gorges de San-Joan. Comme le digger nous l'avait conseillé, nous tournâmes à l'est et, après une courte halte à la nuit tombée et quelques heures de sommeil, nous nous hâtions de nous remettre en route.

C'est le lendemain, vers midi, que nous pénétrâmes dans la vallée du Sacramento, où tout portait la marque de cette activité fiévreuse, de cette folie qui s'était emparée, peu auparavant, de tant d'hommes, sous toutes les latitudes, les arrachant à leurs foyers, ateliers, chantiers ou champs pour les faire se ruer là, à la recherche du *deadly dust*, cette poussière de la mort, qui éblouit les yeux et aveugle les cœurs.

Trop de livres ont relaté l'existence aventureuse et souvent tragique des chercheurs d'or de Californie pour que je tente ici, à mon tour, de retracer ce qu'était la vie de ces « damnés de l'or ». Il faut cependant reconnaître que même le voyageur le mieux équilibré n'est pas complètement à l'abri de la fièvre de l'or lorsqu'il arrive dans cette région, où la poussière jaune apparaît instantanément comme la seule et unique raison de vivre. En amasser assez pour faire fortune en quelques semaines ou en quelques mois, telle était visiblement la pensée obsédante de tous dans la fameuse vallée du Sacramento. Et pourtant quels déboires, quelles désillusions ne rencontraient-ils pas, ces malheureux, et combien ils étaient nombreux ceux qui devaient payer de leur santé, quand ce n'était pas de leur vie, leurs rêves hallucinants d'enrichissement rapide ? Sur cent chercheurs, c'est à peine si un ou deux parvenaient véritablement à se cons-

tituer une petite fortune, alors que la plus grande partie d'entre eux devait quitter la région maudite, l'âme aigrie et le corps durement éprouvé par les privations et les maladies.

Le soir tombait lorsque nous arrivâmes en vue de Yellow Watergrounds. C'était une vallée assez étroite traversée par un cours d'eau, dont les eaux tumultueuses se précipitaient vers le Sacramento. De nombreuses huttes et cabanes se dressaient des deux côtés de la rivière. On voyait encore, un peu partout, des traces de travaux, mais la vague montante de la fièvre d'or était depuis longtemps étale, et plus d'un signe révélait qu'elle était déjà en plein recul.

Barrant la vallée, nous apparut soudain une large baraque, pas très élevée, dont l'enseigne portait, tracés à la craie, les mots suivants : *Store and Boarding House of Yellow Watergrounds*. C'était la boutique-cabaret du village. Dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements du patron, nous mîmes pied à terre et, après avoir confié la garde de nos montures à Bob, nous y pénétrâmes.

Dans la buvette, aux tables et aux sièges de bois non raboté, tout était rudimentaire à l'extrême. Les quelques consommateurs à l'aspect peu engageant, sinon franchement suspect, nous dévisageaient avec un air mi-goguenard mi-inquiet.

– Tiens ! Tiens ! Encore des diggers qui arrivent ! Ils auront peut-être plus de chance que nous, dit l'un d'eux en ricanant.

– Approche un peu, Peau-Rouge, dit un autre en se tournant vers Winnetou, que je te paie un verre.

Winnetou, qui ne buvait jamais d'alcool, feignit de n'avoir pas entendu l'invitation et s'assit tranquillement à la table où je venais de m'installer.

Cependant l'individu qui l'avait interpellé se leva et, son verre d'eau-de-vie à la main, se dirigea vers nous, la mine menaçante.

– Alors il faut que je t'apprenne maintenant, espèce de sauvage, que refuser un verre à un digger est une insulte ? Videras-tu, oui ou non, ce verre ?

– Le guerrier rouge ne veut pas faire outrage à l'homme blanc, mais il ne boit jamais d'eau de feu.

– C'est trop fort, tu vas me payer ça !

Et le chercheur d'or, en même temps qu'il lançait le contenu de son verre au visage du chef apache, tira son couteau et bondit sur Winnetou pour lui transpercer le cœur. Avec une souplesse féline, l'Apache esquiva le coup, mais, tirant à son tour son couteau, il frappa son adversaire. Celui-ci s'écroula avec un faible cri, touché à mort. Toute cette scène n'avait pris que quelques secondes.

Là-dessus, les compagnons de la victime s'étaient dressés de leurs sièges avec des hurlements de possédés et en brandissant leurs couteaux. Mais, à notre tour, nous avions saisi nos armes et Bob lui-même, attiré par les vociférations, mettait son fusil en joue.

– Halte-là ! s'écria l'aubergiste. Reprenez vos places, les gars. Cette querelle ne nous regarde pas, elle a été réglée entre Jim et l'Indien. L'incident est clos. Nell, enlève le corps !

Pareil sang-froid confinait au cynisme, et cependant ces quelques paroles suffirent pour mettre fin à l'effervescence. Les consommateurs, visiblement impressionnés à la fois par le ton ferme de l'aubergiste et par la menace de nos fusils, se rassirent. Quittant le comptoir, le garçon prit le corps inerte sur son épaule et sortit de la salle. Par la porte restée ouverte derrière lui nous pûmes le voir comme il déposait le mort dans une fosse abandonnée et le recouvrait de quelques pelletées de terre.

Après tant d'autres, l'infortuné Jim était venu là à la recherche de la « poussière de la mort ». C'était peut-être, jadis, un homme raisonnable et doux, mais quelques mois passés dans cette région maudite avaient suffi pour en faire une brute. Et combien de malheureux trop faibles pour résister à l'influence dégradante de ce milieu connurent la même déchéance et le même sort !

Nous prîmes place un peu à l'écart.

– Qu'est-ce qu'on vous sert, Messieurs ? demanda l'aubergiste.

– De la bière, répondit Bernard.

– *Porter* ou *ale* ?

– Quelle est la meilleure ?

– Je vous conseille l'*ale*, Messieurs. C'est du *Burton ale* authentique : il vient de Burton, dans le Stratfordshire.

Il eût été curieux de savoir quel chemin avait suivi cette bière anglaise, célèbre à juste titre, avant d'échouer dans la vallée du Sacramento. Chacun de nous en reçut une bouteille, mais pas de verre. Sans perdre de temps, Bob eut vite débouché la sienne et, enfonçant le goulot dans sa bouche si profondément qu'on eût dit qu'il voulait atteindre son gosier, il but ou plutôt engloutit d'un trait son contenu. Il fit aussitôt une grimace épouvantable.

– *Ale* pas bon ! s'écria-t-il après avoir extirpé la bouteille de sa bouche grande ouverte. Bob avoir ventre plein esprit de sel.

Pendant que je m'efforçais de rassurer ce grand enfant noir, victime, une fois de plus, de sa gloutonnerie, l'aubergiste s'adressait à Bernard.

– Voulez-vous régler votre addition, Messieurs ?

Comme Marshall fouillait dans sa poche, Sam intervint.

– Laissez ça, Mister Bernard, dit-il. Le patron est bien pressé d'encaisser le prix de la bière. Nous n'avons pas pu encore la goûter. S'il n'a pas confiance en nous, c'est son affaire. D'ailleurs, c'est mon tour de payer. Qu'est-ce que je vous dois ?

– Cinq bouteilles à trois dollars, cela fait quinze dollars.

Pour cette somme, nous aurions pu, à San-Francisco, nous en offrir non pas cinq, mais cinq douzaines. Cependant Sam, sans se laisser démonter le moins du monde par l'énormité du prix, acquiesça :

– C'est raisonnable, patron, mais bouteille comprise, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Bah ! nous pouvons vous laisser encore les bouteilles, car des gens comme nous, qui connaissent des filons où l'on ramasse l'or à pleines poignées, ne s'embarrassent pas de telles bagatelles. Approchez vos balances.

– Vous voulez payer en or ?

– Et pourquoi pas ?

Sam ouvrit sa cartouchière et en sortit quelques pépites, dont l'une avait la grosseur d'un œuf de pigeon.

– Sapristi ! où avez-vous déniché ce beau caillou ?

– Dans mon filon, parbleu, répondit Sam, imperturbable.

– Mais où est-il, votre filon ?

– Quelque part en Amérique. Excusez, j'ai mauvaise mémoire, et je ne le retrouve que lorsque j'ai absolument besoin de renouveler ma provision.

L'aubergiste feignit de se contenter de cette dérobade, mais, pendant qu'il pesait la pépite d'or et rendait l'argent à Sam, ses yeux ne cessaient de briller de convoitise. La somme qu'il offrit en échange de l'or était vraiment dérisoire, et j'aurais gagé que ses balances étaient truquées.

Cependant Sam empocha l'argent sans sourciller, avec un air de grand seigneur qui n'en est pas à quelques dollars près. Ainsi, Sans-Ears portait dans sa cartouchière, sans que nous nous en doutions, une véritable petite fortune. Cette scène évoqua dans mon esprit ma première rencontre avec lui. Au cours de notre conversation, il avait fait allusion, en passant, aux nombreux filons qu'il connaissait dans les montagnes et qui suffiraient, avait-il ajouté, à l'enrichir, lui et ses amis, s'il voulait seulement en ramasser les pépites. Mais Sam ne se souciait nullement de faire fortune.

Le garçon apporta enfin les verres et nous goutâmes à la bière. À la vérité, je dois dire que si nous étions venus directement de la savane sans avoir dégusté les vins et liqueurs de l'excellente cave de doña Elvira, cette *ale* nous aurait paru très buvable. Mais cette incursion dans les boissons de haut goût à San Francisco, pour brève qu'elle eût été, avait rendu notre palais difficile. Sans être experts en la matière, nous n'eûmes pas de peine à constater que cette prétendue bière de Burton était tout simplement faite sur place, avec des herbes de la région. La tromperie sur marchandise était manifeste, et, par surcroît, le prix de trois dollars la bouteille était un vol éhonté et le bénéfice prodigieux. Sans être chercheur d'or, notre aubergiste avait trouvé, dans sa vente, le meilleur filon de Yellow Watergrounds.

En attendant, sa curiosité avait été trop piquée à vif par les vagues explications de Sam sur le miraculeux filon d'or. Voulant en apprendre plus long, il vint s'asseoir à une table voisine de la nôtre pour chercher à faire parler Sam.

– À propos, sir, ce filon dont vous parlez, est-il loin d'ici ?

– De quel filon parlez-vous ? J'en connais quatre ou cinq.

– Quatre ou cinq ? Oh ! par exemple. Mais que venez-vous chercher alors dans cette damnée vallée dont tous les gisements sont à peu près taris ? Et quelle imprudence de planter là vos filons ! D'autres peuvent les découvrir à leur tour et rafler jusqu'au dernier *nugget*.

– N'ayez crainte, cher monsieur, j'ai pris mes précautions.

– Vous ne vendriez pas un de vos filons ?

– Je ne connais personne avec des moyens suffisants pour l'acheter. Il faudrait compter le prix d'une cinquantaine de quintaux d'or.

– Sacrebleu ! mais alors pourquoi ne fonderiez-vous pas une société pour l'exploitation de vos filons. Quatre ou cinq personnes, en réunissant leurs fonds, pourraient bien réunir le capital nécessaire. Je me fais fort de trouver l'argent si vous me fournissez la garantie que le jeu en vaut la chandelle.

– Ce serait intéressant, dit Sam sans se départir de son flegme.

– Je connais justement plusieurs hommes susceptibles de s'intéresser à une société de ce genre. Par exemple un certain Alain Marshall, venu ici il y a quelque temps avec quelques milliers de dollars et qui est parti, il y a deux ou trois jours seulement, la bourse bien garnie. En voilà un qui s'y entend aux affaires.

– Vous le connaissez bien ?

– Très bien. D'ailleurs un employé congédié par lui est encore à Yellow Watergrounds. Il m'a expliqué comment pratiquait son ancien patron. Il revendait la poussière et les petites pépites à un grand établissement de Sacramento. Quant aux gros cailloux, il les enfouissait sous terre, dans sa tente. L'autre jour, il est parti à l'improviste, sans avoir prévenu personne.

– Et vous n'avez pas idée du lieu où il s'est rendu ?

– Pas du tout. J'ai dû répondre de la même façon aux trois types qui le cherchaient avant-hier.

– Trois types, dites-vous ?

– Oui, deux blancs et un mulâtre. Ils m'ont paru très déçus d'apprendre que Marshall n'était plus ici. Ils se sont fait montrer l'emplacement de sa tente, ont fureté tout autour et ont même longtemps examiné un morceau de papier qu'ils y ont trouvé. Mais, au fait, cela semble beaucoup vous intéresser ? Connaîtriez-vous Marshall ou ses visiteurs ?

– Un peu, dit Sam, toujours du même ton nonchalant. Ces gens si curieux vous ont-ils dit où ils allaient en quittant Yellow Watergrounds ?

– Ils m'ont demandé le chemin de la vallée du Short Rivulet. Je le leur ai indiqué, et ils sont partis le soir même.

– Je doute fort qu'ils trouvent cette vallée, même avec vos explications.

– Vous connaissez l'endroit ?

– Parfaitement. À propos, où se trouve l'emplacement de la tente de Marshall ?

– On le voit d'ici, par la porte. Tenez, là, à droite, près de ce talus couvert d'arbustes. La trace du foyer est encore très visible.

– Et son ancien employé, comment s'appelle-t-il ?

– Fred Buller. Il travaille au deuxième *plazer* à gauche, en descendant la rivière.

Je fis signe à Bernard et, laissant Sam continuer son entretien avec l'aubergiste, nous partîmes tous deux vers l'endroit indiqué.

Deux hommes y travaillaient, à l'écart des autres.

– Bonjour, Messieurs. Nous voudrions parler à M. Buller. Est-il ici ?

– *Yes*, sir, répondit l'un d'eux. C'est moi.

– Pourriez-vous nous consacrer quelques minutes ? Nous avons à vous parler.

– Peut-être, répondit Buller d'un air bourru. Mais ici le temps est précieux. Chaque minute sans travail signifie une perte d'argent.

– Très juste. Combien demandez-vous pour dix minutes d'entretien ?

– Trois dollars.

– Les voici, dit Marshall en lui tendant la somme demandée.

– *Thank you* ! sir, je vois que j'ai affaire à des gentlemen.

– Vous en serez encore mieux convaincu, déclarai-je pour le mettre en appétit, lorsque vous aurez répondu à nos questions.

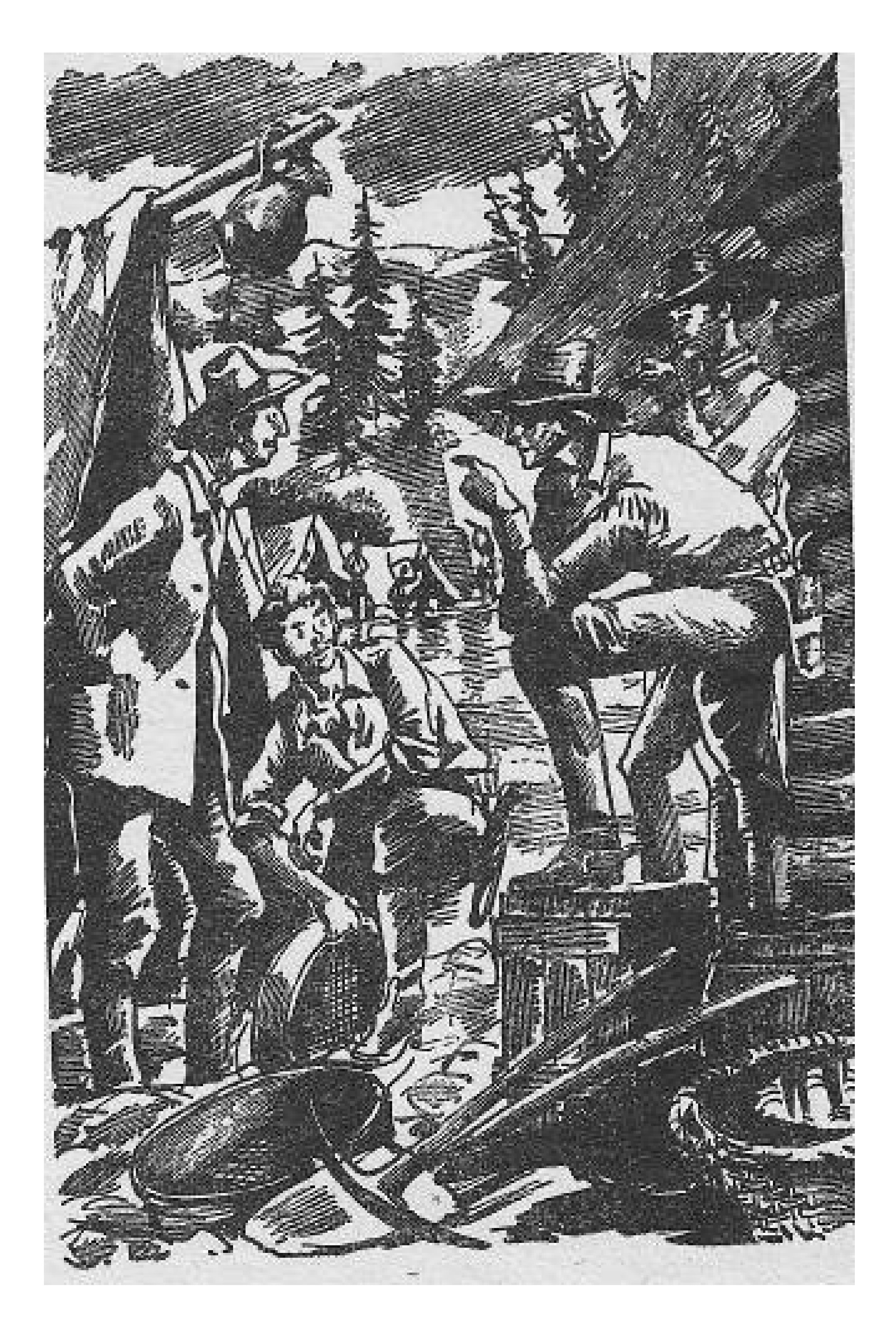
– *Well*, sir, je vous écoute.

L'homme me semblait être un filou fieffé. Comment gagner sa confiance sinon en lui laissant croire que nous étions de son milieu ?

– Ce que j'ai à vous dire est un peu confidentiel, fis-je d'un air entendu.

Butler nous examinait non sans méfiance.

– Dites donc, vous me semblez bougrement armés.



– Nous avons en effet des armes redoutables pour nos ennemis et des pièces sonnantes et trébuchantes pour nos amis.

– C'est bon, je vous suis.

Buller sortit de l'eau, où il plongeait jusqu'aux genoux, comme l'exigeait son travail, et nous fîmes quelques pas ensemble pour nous mettre à l'écart.

– Est-il vrai que trois hommes sont venus vous voir hier ?

– C'est exact.

– Deux blancs et un mulâtre ?

– C'est ça. Pourquoi ?

– Les deux blancs étaient le père et le fils ?

– Oui. Quant au mulâtre, c'est un de mes amis et des nôtres, comme je pense.

Un souvenir me traversa l'esprit en éclair. J'ajoutai :

– Porte-t-il une balafre sur la joue droite ? Si oui, je le connais.

– Ah ! bien, vous connaissez le capit..., je veux dire Mr. Shelley.

– Nous avons fait autrefois des affaires ensemble, et nous voudrions savoir où il est.

– Je regrette, Messieurs, je l'ignore moi-même.

Je le fixai pendant qu'il parlait : il semblait sincère. Je poursuivis :

– Qu'est-ce qu'il vous voulait au juste ?

– Je crains, sir, que les dix minutes soient déjà écoulées.

– Pas encore. D'ailleurs, pour rafraîchir votre mémoire, je vous dirai qu'il venait vous demander des renseignements sur votre ancien patron, Alain Marshall. Cessez d'être réticent et, à la fin de notre entretien, vous toucherez encore cinq dollars.

Déjà Marshall avait sorti un billet de sa poche et le lui tendit.

– Merci, Messieurs. Vous êtes bien plus réguliers que les Morgan et Shelley et vous en aurez pour votre argent. D'ailleurs, si vous avez travaillé avec Shelley, vous devez savoir que ce n'est pas un type commode et qu'il est ladre par-dessus le marché.

– Et comment ! dis-je en riant.

– En tout cas, poursuivit Buller je ne sais pas où sont allés les trois types ; tout ce que j'ai remarqué, c'est qu'ils ont cherché longuement sur l'emplacement de la tente de Marshall et qu'ils y ont ramassé un papier. Or, si Shelley s'était montré plus chic à mon égard, je lui en aurais montré d'autres, et bien plus intéressants que tout ce qu'il a pu trouver.

– De quels papiers s'agit-il ? demandai-je.

– De lettres, répondit Buller.

– Écrites par qui et à qui ?

L'homme eut un sourire rusé.

– Je vous le dirai quand je verrai que la chose vous intéresse vraiment.

– Allons, ne faites pas d'histoires. C'est combien ?

– Cent dollars.

– Voyez-vous ça ! Vous interceptez les lettres de votre patron pour les vendre au capitaine. Comme celui-ci vous offre trop peu, vous les gardez, en vous disant que ce qui avait de la valeur pour Shelley peut en avoir aussi par ailleurs. Je vous

l'assure, tout cela pourrait bien finir par mal tourner pour vous. Je vous en offre cinquante dollars, c'est à prendre ou à laisser.

J'avais lancé mon accusation à tout hasard, mais la réaction du lascar me prouva que j'avais touché juste.

– Je vois maintenant que vous avez été à l'école du capitaine, dit Buller. Puisqu'il en est ainsi, je ne marchanderai pas. Ça va pour cinquante dollars. Venez chez moi.

Le « chez moi » de Buller était une misérable hutte de terre recouverte, en guise de toit, d'une couverture de lit. L'homme sortit d'un tas hétéroclite un paquet enveloppé dans un vieux chiffon. Il en tira deux feuilles de papier et me les mit sous les yeux. Comme je voulais les prendre, il retira la main.

– Vous êtes trop pressé, sir. C'est donnant donnant.

– Sans doute, mais auparavant il faut que je voie à qui elles sont adressées.

– D'accord, dit Buller. Je garde les lettres à la main. Regardez, s'il vous plaît.

J'y jetai un coup d'œil : c'étaient bien des lettres d'Alain, et elles étaient adressées à son père, dont il ne pouvait encore soupçonner la mort.

– Ça va, dis-je. Donnez-lui l'argent, Bernard.

Mon ami compta aussitôt à Buller les cinquante dollars, mais non sans dissimuler une colère bien légitime, et je pris possession des précieux documents.

Cependant, comme le sacripant glissait dans le paquet la somme rondelette si prestement gagnée, nous eûmes le temps d'apercevoir, parmi les autres objets, une montre au boîtier d'or massif. Bernard tressaillit et, d'un geste rapide, il s'en saisit avant que Buller ait pu l'en empêcher.

– Rendez-moi ma montre, cria Buller, soudain furieux.

– Je voulais voir quelle heure il est, dit Bernard.

– Elle ne marche pas, fit Buller de plus en plus furieux. Monsieur, la plaisanterie a assez duré.

– Minute ! m'écriai-je. Si cette montre ne peut pas nous renseigner sur l'heure qu'il est, elle nous révélera peut-être l'identité de son propriétaire.

– C'est la montre d'Alain ! s'écria Bernard.

– Vous entendez, ajoutai-je en élevant la voix, ce gentleman est le frère du propriétaire de cette montre. Serait-il trop indiscret de vous demander comment elle se trouve entre vos mains ?

– M. Marshall m'en a fait cadeau, répondit Buller non sans embarras.

– Vous mentez, s'écria Bernard. Cette montre est un souvenir de famille, et mon frère n'aurait jamais eu l'idée de l'offrir à un employé.

– Très bien, Bernard. Mais, s'il en est ainsi, il ne faut pas nous en tenir là dans nos recherches. Regardez un peu si vous ne trouvez rien d'autre qui puisse nous intéresser, pendant que je m'occuperai de notre homme.

Et je saisis si solidement Buller par les bras que, renonçant à toute tentative de résistance, il se contenta de rouler des regards haineux qui allaient sans cesse de Bernard à moi et inversement. Et, d'une voix furieuse, il s'écria :

– Qui êtes-vous et de quel droit fouillez-vous ma hutte ? Je vais appeler au secours et vous serez lynchés.

– Vous plaisantez, jeune homme, lui dis-je. Assez de menaces ! Tenez-vous bien sage. Si vous criez, je vais serrer un peu plus fort, cela vous ôtera toute envie de recommencer.

Et, à l'étreinte de mon bras gauche sur ses bras allongés contre son corps, j'ajoutai celle de ma main droite qui enserrait le cou, ce qui le réduisait complètement à l'impuissance.

– Je n'ai rien trouvé d'intéressant, dit Bernard qui venait de terminer la perquisition.

– Eh bien ! dit Buller, lâchez-moi maintenant et rendez-moi ma montre.

– Doucement, doucement, fis-je, consultons d'abord mon camarade. Qu'en pensez-vous, Bernard ?

– Je pense qu'il a volé la montre à mon frère et qu'il doit me la rendre.

– C'est également mon avis. À vrai dire, il mériterait même d'être puni, mais nous saurons nous montrer généreux. Nous nous contenterons simplement de lui reprendre les cinquante, les cinq et les trois dollars. Tenez, faites-le pendant que je le tiens.

Buller eut beau se débattre comme un beau diable, il ne put empêcher Bernard de reprendre son argent. Et ce n'est qu'une fois la restitution accomplie que je desserrai mon étreinte et lui rendis la liberté.

Sans un mot, Buller se précipita hors de la hutte et courut comme un possédé dans la direction de l'auberge.

Nous le suivîmes sans trop nous presser. Mais, arrivés à quelque distance de l'auberge, nous entendîmes un vacarme épouvantable. Pressentant une bagarre nous fûmes, en quelques enjambées rapides, dans la cour. Nos chevaux étaient toujours attachés à proximité de l'entrée, mais Bob, qui devait les garder, avait disparu.

La salle de l'auberge, dont la porte était béante, ressemblait à un véritable champ de bataille. Chaises et tables gisaient pêle-mêle. Dans un coin, Winnetou serrait d'une main la gorge de Bullet et, de l'autre, brandissait la crosse de son fusil, qu'il tenait par le canon.

Dans un autre coin, se trouvait Bob, son couteau à la main – qu'avait-il fait de son fusil ? – se débattant désespérément contre plusieurs agresseurs. Au milieu de la pièce se tenait Sam, qui, le fusil et le revolver braqués sur quatre ou cinq gaillards, dont l'aubergiste, les tenait ainsi en respect.

J'eus vite reconstitué la scène, telle qu'elle venait de se dérouler. Buller avait ameuté ses compagnons contre nous, et le patron, qui avait perdu tout espoir de conclure une bonne affaire avec Sam, s'était joint aux agresseurs. Les diggers s'étaient lancés dans la bagarre avec d'autant plus de résolution qu'ils avaient pensé que le moment était venu de venger leur camarade mort et de faire main-basse sur la cartouchière aux pépites de Sam.

Mais, dans cette situation si critique pour nos amis, il fallait intervenir de la façon la plus judicieuse.

Comme Sam et Winnetou n'étaient pas en danger immédiat, nous nous précipitâmes d'abord au secours de Bob.

– Ne tirez qu'à toute extrémité, criai-je à Bernard, frappez à coups de crosse.

Puis je me jetai dans la mêlée. Ce fut aussitôt une terrible pluie de coups de part et d'autre, mais, bientôt, la plupart des agresseurs de Bob étaient acculés dans un coin de la salle, et le nègre avait même réussi à récupérer son fusil. Comme un tigre, il fonça alors sur les deux ou trois chenapans qui continuaient à lui tenir tête. Par bonheur, les diggers n'étaient pas munis d'armes à feu.

Je me tournai alors vers Sam.

– Lâchez votre fusil, Charlie, me cria-t-il. En avant les tomahawks ! Frappez avec le dos de l'arme.

Dès lors, ce ne fut plus une bataille, mais un jeu. À peine avions-nous asséné quelques coups secs avec le dos de nos tomahawks, sur le crâne des diggers, que toute la bande prenait la fuite, abandonnant en hurlant la salle, qui se vida comme par enchantement. Nous restâmes seuls avec l'aubergiste et Buller, que Winnetou tenait toujours prisonnier.

– Tu sais, Charlie, cet individu prétend que tu lui as volé sa montre et son portefeuille ? m'interpela alors Sam.

– Quel toupet ! C'est lui, au contraire, qui a volé les lettres du frère de Bernard, et sa montre par-dessus le marché.

– Et, malgré cela, tu l'as encore laissé courir, me reprocha Sam. Mais, enfin, je ne veux pas me mêler de ces histoires-là. Par contre, il y a une chose que je ne suis pas près de pardonner à ce gredin : c'est d'avoir excité les diggers contre nous. Si vous n'étiez pas venus à temps, cette bande de vauriens m'aurait coupé pour la seconde fois les oreilles. Il va me payer ça.

– Voyons, Sam, tu ne vas tout de même pas le faire passer de vie à trépas, dis-je en regardant Buller, qui tremblait comme une feuille.

– Ce serait lui faire trop d'honneur, répondit Sans-Ears. Mais j'ai reçu dans la bagarre un coup un peu fort sur le nez ; et je goûte fort mal les plaisanteries de ce genre. Quand on n'a plus d'oreilles, on tient doublement à son appendice nasal. Ne le lâche pas, Winnetou !

Et, pendant que l'Apache serrait toujours vigoureusement le misérable, Sam tira son couteau et fit un pas vers eux. Un geste rapide de Sam, un hurlement de Buller : Sam lui avait tranché le bout du nez.

– Voilà, dit-il, satisfait. Œil pour œil, nez pour nez. Maintenant qu'il n'a plus de nez, il ne pourra plus le fourrer dans les affaires qui ne le regardent pas... Essayer de faire lyncher d'honnêtes chasseurs de l'Ouest, a-t-on jamais vu chose pareille ! Mais que devient notre cher aubergiste dans tout cela ? Approchez un peu, patron, j'ai comme une idée que votre nez est un peu plus long qu'il ne sied.

Cette aimable invitation n'eut guère le don de séduire l'aubergiste.

– J'espère, gentlemen, que vous n'aurez pas l'ingratitude d'oublier mon hospitalité. Je ne vous ai pas fait de mal et...

– Tatata ! faire payer trois dollars la bouteille l'infâme mixture que vous nous avez servie, c'est cela que vous appelez votre hospitalité.

– Mais, Messieurs, je suis disposé à vous rembourser ce que vous m'avez payé si ma boisson...

– Gardez votre argent, l'interrompit Sam avec mépris. Pour cette fois, je vous fais même cadeau de votre nez. Mais ne vous avisez pas de recommencer, sinon gare à vous, ou plutôt gare à quelque partie de votre répugnante personne ! Maintenant, partons.

Ces derniers mots, cependant, soulevèrent de violentes protestations de la part de Bob.

– Massa Sam vouloir déjà partir. Pas bien. Si massa Sam pas vouloir punir patron pour bière pleine d'esprit de sel donnée à Bob, alors, Bob vouloir le punir.

Il se saisit d'une bouteille, la déboucha et la tendit à l'aubergiste.

– Allez, verse tout ça maintenant dans estomac. Vite, sinon, Bob...

Bon gré, mal gré, l'homme dut ingurgiter le contenu de la bouteille. Mais déjà Bob lui tendait une seconde.

– Une pas assez, bois deux !

Et le patron de s'exécuter, toujours tremblant.

– Deux pas assez, bois trois, fit Bob, tandis qu'il lui en tendait une troisième.

Et le nègre, impitoyable, s'acharna à lui faire vider l'une après l'autre cinq bouteilles de bière sans se soucier le moins du monde de ce que pouvait éprouver le cabaretier.

– Maintenant Bob content. Nous boire cinq bouteilles, lui boire cinq bouteilles. Nous consommer quinze dollars, lui consommer quinze dollars. Nous avoir crampes dans estomac, lui avoir crampes dans estomac. Bob lui donné une bonne leçon.

Nous n'avions plus rien à faire dans cette auberge. Winnetou lâcha enfin Bullet. Celui-ci, qui n'avait fait que gémir pendant toute la scène, fit entendre alors un hurlement féroce et se précipita au dehors. Nous sortîmes. Nous fûmes bientôt en selle et partîmes au galop.

Il était grand temps, car une quarantaine de diggers, alertés par l'aubergiste et ses acolytes, s'étaient à la hâte armés de fusils et de carabines et s'avançaient dans la direction du cabaret, en proférant d'horribles menaces. Les premiers de la bande lâchèrent même quelques coups de feu sur nous, mais sans atteindre personne. Grâce à nos excellentes montures, nous étions déjà hors de portée, et nous pûmes gagner sans encombre les bords du Sacramento.

– Où se trouve exactement Short Rivulet ? demanda Bernard.

– Pour le moment, remontons le fleuve, répondit laconiquement Sam. Nous verrons ensuite.

Après une heure de chevauchée, nous pûmes nous estimer hors d'atteinte des aventuriers de Yellow Watergrounds.

– Faisons halte, proposa Bernard, je brûle d'impatience de lire les lettres de mon frère.

Nous accédâmes à son désir et mîmes pied à terre. Marshall tira les lettres de sa poche, en commença la lecture.

– Elles sont récentes et ne manquent pas d'intérêt, dit-il, après les avoir parcourues rapidement. Alain se plaint de notre silence, dont il ne peut s'expliquer la raison. Voici le passage le plus intéressant, concernant ses projets de départ d'ici.

» Je me propose de quitter prochainement Yellow Watergrounds, où j'ai pu faire quelques bonnes affaires, mais où la plus grande partie des filons semble tarie. D'autre part, la route de San Francisco et du Sacramento, par où j'expédie mes transports d'or, est de moins en moins sûre. Même ici, je me sens entouré de bravos et, pour leur échapper, je compte filer à l'improviste et sans laisser d'adresse.

» J'irai d'abord dans la vallée du Short Rivulet avec une centaine de livres de pépites. Il y a là-bas de nombreux filons dont l'exploitation ne fait que commencer. J'y resterai un mois, puis, en descendant le Lynn, je gagnerai Port-Humboldt et, de là, par bateau, San-Francisco. »

– Fort bien, observa Sam, mais maintenant les Morgan savent, eux aussi, qu'Alain s'est dirigé vers le Short Rivulet. Du moins, c'est ce que j'ai cru conclure de votre récit.

– Malheureusement, c'est très vraisemblable, dit Bernard. Buller, qui a volé ces lettres, a dû bavarder, et, d'autre part, il est à peu près sûr que les Morgan ont trouvé quelques indices sur l'emplacement de la tente de mon frère. Que contenait, par exemple, le papier qu'ils y ont ramassé ? Une autre preuve qu'ils sont au courant de la direction de son voyage, c'est qu'ils ont

demandé à l'aubergiste le chemin du Short Rivulet. Mais j'ai trouvé encore un passage intéressant, écoutez-le.

» Je pense me passer de toute escorte, car j'ai pu me procurer d'excellentes cartes de la région, grâce auxquelles j'ai établi un itinéraire très précis. »

– Qui sait, c'est peut-être une note sur ce plan qu'ont trouvé les bandits, dit Sam, pensif. Quoi qu'il en soit, votre frère a tort de se fier entièrement aux cartes : un homme de l'Ouest ne commettrait pas pareille imprudence. Le voyage par lui-même, enfin, est assez risqué, car il faut traverser les territoires de chasse des Shoshones et...

– Cette tribu est-elle aussi redoutable que celle des Comanches ? demanda Bernard.

– Tous les Indiens sont les mêmes, répondit Sam. Bons pour les amis et impitoyables pour les ennemis. Mais j'ai passé jadis quelque temps parmi eux et tous les *Snake Indsmen* – c'est le nom qu'on leur donne – connaissent Sans-Ears, au moins de réputation.

– Le chef des Apaches connaît, lui aussi, les Shoshones, dit Winnetou de sa voix grave. Les guerriers de cette tribu sont courageux et loyaux et ils seront contents de revoir Winnetou qui a souvent fumé le calumet de paix avec eux.

C'est guidés par le chef des Apaches, qui connaissait fort bien la région, que nous nous remîmes en marche. Bientôt nous laissâmes derrière nous la vallée du Sacramento, et nous nous engageâmes sur les hauteurs de San-José, de façon à raccourcir sensiblement notre chemin. Aussi, malgré l'avance de deux jours que les bandits avaient sur nous, nous pouvions espérer les devancer, à condition d'aller à marche forcée.

Après plusieurs journées de voyage, à travers des montagnes abruptes, couvertes d'épaisses forêts, durant lesquelles nous ne nous accordâmes que de très courts repos, nous attei-

gnîmes un plateau, où étincelait le miroir argenté d'un lac immense. Les chasseurs appellent cette vaste nappe d'eau du nom de « *Black Eye* », « Œil Noir ». C'est ainsi qu'il apparaît, en effet, dès que le soleil s'apprête à disparaître à l'horizon. Plusieurs petites rivières, dont le Short Rivulet, viennent grossir ses eaux profondes, qui lancent, la nuit, comme des lueurs phosphorescentes, quand elles sont agitées par le vent du soir.

Le soleil disparaissait déjà derrière d'épais nuages lorsque nous en atteignîmes les bords.

– Continuons-nous notre marche ? demanda Bernard, qui avait hâte de retrouver son frère.

– Mes frères camperont ici cette nuit, dit Winnetou d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. On ne pourrait qu'aller à l'aventure en pleine nuit, et nous ne manquerions pas de nous égarer.

– Winnetou a raison, acquiesça Sam. Cette route n'est pas de celles que l'on puisse suivre à tâtons. Par contre, ici, le sol est recouvert d'une mousse épaisse, et nous pourrons y dormir merveilleusement. L'herbe pour les chevaux ne manque pas non plus, et je puis vous assurer que l'eau du lac est d'une fraîcheur exquise.

Devant tous ces arguments, Bernard renonça, malgré son impatience fébrile, à poursuivre son voyage. Après avoir choisi un endroit propice, nous allumâmes un feu de camp et fîmes, quelques instants après, le plus grand honneur à un délicieux dindon sauvage, tué par Bob dans la journée – le premier exploit cynégétique de notre brave compagnon noir qui vaille la peine d'être mentionné, – puis nous nous étendîmes sur la mousse.

Le lendemain matin nous fûmes réveillés, aux premières lueurs de l'aube, par Marshall, dont l'inquiétude était telle qu'il n'avait guère fermé les yeux de la nuit. Nous sautâmes aussitôt

sur nos chevaux et, après un rapide galop, nous entrâmes dans la vallée du Short Rivulet.

C'était un petit cours d'eau alimenté par quelques sources de montagne. Dans la saison chaude, il était certainement à sec, mais, à cette époque de l'année, il commençait déjà à rouler des eaux assez vives.

Nous remontâmes le cours de la rivière sur une longueur de plusieurs milles. Puis, brusquement, après en avoir franchi un coude assez prononcé, nous nous trouvâmes en vue d'un campement.

Un spectacle désolant ne tarda pas à s'offrir à nos yeux, au fur et à mesure que nous nous approchions. Les tentes, en partie détruites, en partie brûlées, ne laissaient aucun doute sur les événements qui s'étaient déroulés sur cet emplacement. Partout, on y pouvait voir les traces, encore toutes récentes, d'un combat violent.

Les chercheurs d'or qui y avaient fait halte avaient été attaqués par une bande de pirates de la steppe. Nous arrivions trop tard !

CHAPITRE V

LA TRAGIQUE DÉCOUVERTE

La première hypothèse qui s'offrit à notre esprit fut que les occupants du camp avaient tous péri au cours de l'agression dont ce camp dévasté venait d'être l'objet. Cependant une rapide inspection du théâtre du combat nous permit de constater, non sans surprise, l'absence complète de cadavres. Les chercheurs d'or du Short Rivulet avaient-ils réussi à fuir ?

Cette supposition rendit un peu de courage à Bernard, que ce spectacle désolant affligeait grandement.

Nous essayâmes alors, en examinant soigneusement les lieux, de reconstituer les tragiques événements. Winnetou, qui savait comme peu d'hommes de l'Ouest analyser les empreintes laissées sur le sol, prit la direction des recherches. À sa suite, nous parcourûmes à cheval, de long en large, la vallée entourée d'une ceinture de forêts vierges et ne tardâmes pas à découvrir, puis à suivre les traces des agresseurs. Celles-ci nous conduisirent vers la chaîne ouest de la montagne. Bien que notre tâche fût rendue très malaisée par suite de la nature rocailleuse du terrain, nous constatâmes que cette piste en doublait une autre, plus ancienne, laissée par trois cavaliers. On eût dit que les agresseurs continuaient à poursuivre les fugitifs.

– Alain se proposait de gagner Port-Humboldt en passant par la Lyhn, dit Bernard avec des yeux brillant d'espoir. C'est sans doute derrière lui que les bandits se hâtent.

– Mon frère blanc a peut-être raison, opina Winnetou. Malheureusement, l'absence de cadavres ne signifie pas nécessairement que les bandits n'ont commis aucun crime dans ce

camp. Winnetou penche plutôt à croire qu'ils ont jeté les corps dans le lac.

La crainte exprimée par le chef des Apaches était malheureusement assez plausible. Les pauvres chercheurs d'or du Short Rivulet, venus là dans l'espoir d'y trouver la fortune et toutes les joies qu'elle procure, gisaient sans doute maintenant, au fond des eaux sombres du Black-Eye. Le sinistre démon de l'or les avait cruellement arrachés à leur rêve pour les jeter dans les bras de la mort.

– Croyez-vous que cette agression soit bien l'œuvre des Morgan ? demanda Bernard.

– Ce ne peut être qu'un nouveau coup de ces deux coyotes blancs et du mulâtre que l'on surnomme le Capitaine. Mais Winnetou n'aura pas de répit avant que justice soit faite.

– Sam Hawerfield a aussi un compte à régler avec eux, dit Sans-Ears d'un air sombre.

– Que mes amis blancs veuillent bien me suivre. Il est temps de se mettre en route.

Le chef des Apaches sauta en selle, et nous imitâmes son exemple. Suivre la piste des bandits ne présentait guère de difficultés, car, un peu plus loin, le sol, de rocailleux, devenait argileux, et les traces y apparaissaient, nettement visibles. Nous mîmes à nouveau pied à terre pour dénombrer les empreintes des montures de ceux que nous suivions. Pour ma part, je crus en distinguer une vingtaine. Je communiquai mes observations à Winnetou.

– Mon frère blanc voit juste, répondit le chef des Apaches. Cette piste a été laissée par un groupe de seize cavaliers et de quatre mulets lourdement chargés. Winnetou dit « lourdement chargés », car les traces de ces bêtes sont marquées beaucoup plus profondément dans le sol que les autres. Que mon frère blanc s'en rende compte par lui-même.

– C’est exact, répondis-je. Mon frère rouge ne se trompe jamais dans la lecture de la piste, et je comprends, à mon tour, pourquoi il a deviné dans ces bêtes de trait non point des chevaux, mais des mulets ; ces traces révèlent de nombreux arrêts, ce qui est le fait de bêtes récalcitrantes.

– Nous pouvons donc en conclure, fit alors Sam, que cette caravane ne saurait avancer aussi rapidement que nous et que nous pourrons l’atteindre avant qu’elle ne rattrape Alain.

Ces paroles mirent un peu de réconfort dans l’âme attristée de Marshall.

Dans l’après-midi du même jour, nous arrivions à la première halte des bandits... Mais nous poursuivîmes sans arrêt notre chevauchée, afin de profiter le plus possible de la clarté du jour, et même, la nuit venue, nous ne prîmes que quelques heures de repos. Dès l’aube, nous nous remettions en marche et, aux premières heures de la matinée, nous atteignions l’emplacement du second campement. Sans aucun doute, la distance qui nous séparait de ceux que nous allions enfin rejoindre diminuait rapidement, et, à l’allure où nous avancions, notre poursuite devait aboutir le lendemain avant le soir.

Nous allions donc le cœur plein d’espoir, quand une difficulté imprévue surgit. À l’endroit où le Sacramento décrit un large coude, la piste se dédoublait. Les quatre mulets accompagnés de six cavaliers avaient tourné à gauche, tandis que le gros de la caravane continuait à suivre le cours du fleuve.

– *All devils !* s’écria Sam. C’est fâcheux ! Que veut dire cela ?

– En effet, pourquoi se sont-ils séparés ? demanda Bernard, interloqué.

– Que mes frères blancs réfléchissent un peu, dit Winnetou. Pour moi, la chose est claire. Les bandits ont préféré diriger par le chemin le plus court les quatre mulets chargés de leur bu-

tin, tandis qu'eux-mêmes, leur marche n'étant plus retardée par le pas trop lent des mulets, ont accéléré leur allure pour rattraper plus vite Alain et ses compagnons.

– *Well*, opina Sam. Laissons donc courir les mulets et tâchons de mettre la main sur les cavaliers. Ma Tony en a sûrement assez d'avancer à pas de tortue.

– Merci ! tu appelles cela marcher à pas de tortue ! fis-je. Depuis quarante-huit heures, nous allons comme des fous. Mais à propos, Sam, auquel des deux Morgan tiens-tu le plus ?

– *Zounds !* En voilà une question ! Je tiens à tous les deux, bien sûr.

– Je crains que tu ne sois obligé de choisir, fis-je.

– Pourquoi cela ?

– Mon frère blanc a raison, intervint Winnetou. Si Sans-Ears voulait se donner la peine de réfléchir, il comprendrait immédiatement. Le vieux bandit s'est certainement séparé de son fils.

– Je ne vois toujours pas pourquoi ?

– Parce qu'il n'a pu confier son butin qu'à un homme absolument sûr. Or, dans toute la bande qui l'accompagne, son fils est certainement le seul en qui il puisse avoir entière confiance.

– C'est juste, dit Sam visiblement contrarié. Eh bien ! puisqu'il semble bien qu'on ne puisse pas courir deux lièvres à la fois, j'opte pour le vieux. Qu'attendons-nous pour nous mettre en route ?

Aucun de nous ne pouvait hésiter quant à la direction à suivre. Entre la conquête du butin, aussi riche fût-il, et le secours à porter à un homme traqué, qui, en outre, était le frère de notre ami Bernard, le choix était fait à l'avance.

Le soir, la piste s'arrêtait au bord du fleuve. C'est là que, selon toute évidence, les bandits avaient franchi le Sacramento. Nous traversâmes le fleuve à notre tour et campâmes sur l'autre rive. Le matin, nous nous remîmes en route et, vers midi, nous débouchions dans une plaine, où les traces étaient si fraîches que les cavaliers ne pouvaient guère avoir plus de quelques milles d'avance sur nous.

Imposant à nos chevaux un dernier grand effort, nous accélérâmes encore notre course. Notre dessein était de rattraper les bandits à la tombée de la nuit et de les attaquer à la faveur de l'obscurité. Nous galopions en proie à une véritable fièvre. Après tant d'aventures et d'efforts ne tenions-nous pas enfin les malfaiteurs à notre merci ?

Le merveilleux coursier que m'avait donné Ma-Ram menait le train, filant comme le vent sur la steppe sans manifester le moindre signe d'épuisement, suivi de tout près par le mustang de l'Apache. Tout à coup, nous nous arrêtâmes net, frappés de stupeur.

Une piste dense et large, tracée par une bonne centaine de cavaliers, croisait celle que nous suivions. Au point de jonction, le sol était littéralement labouré. Un combat d'une extrême violence avait dû mettre aux prises les deux groupes de cavaliers. De larges flaques de sang le prouvaient, d'ailleurs, avec une éloquence émouvante.

Nous examinâmes attentivement le théâtre du combat. À quelque distance de là, les traces semblaient de nouveau se diviser : celles de trois cavaliers bifurquaient à gauche, dans la plaine, alors que l'autre piste, plus large, s'en allait tout droit devant nous. L'examen des empreintes nous révéla qu'il s'agissait de cavaliers indiens.

Un bref conciliabule, et nous décidâmes de suivre la large piste, c'est là, en effet, que nous avions le plus de chances de re-

trouver Alain et non en nous lançant à la poursuite des trois bandits fugitifs.

À peine avions-nous franchi un mille qu'un camp indien surgit à l'horizon.

– Un village shoshone ! s'écria Winnetou en éperonnant son cheval.

– Oui, c'est un camp de *Snake Indsmen* (Indiens-Serpents), acquiesça Sam, et nous fonçâmes tous, au triple galop, vers le village.

Au milieu de celui-ci, une centaine de guerriers étaient massés autour du chef. À notre vue, le cercle s'ouvrit et les guerriers se saisirent de leurs armes.

– Ko-Tou-Cho[19] ! s'écria Winnetou en brandissant son tomahawk et en volant littéralement vers le chef comme s'il voulait l'écraser.

À un pas cependant du Shoshone, son cheval s'immobilisa, et Winnetou salua le chef le bras levé.

Je l'avais déjà vu plus d'une fois accomplir cette brillante prouesse équestre, qui consistait à foncer à bride abattue sur l'homme qu'il avait devant lui. Cet assaut plein de fougue donnait chaque fois l'impression que « l'adversaire » allait être renversé et piétiné sans merci. Mais, chaque fois aussi, le cheval s'arrêtait net à la dernière seconde, comme sur la pression de quelque frein miraculeux. La manœuvre fut une fois de plus d'une précision telle qu'elle m'arracha un cri d'admiration.

---

[19] L'Éclair-qui-foudroie.

Le chef des Shoshones qui, pendant la charge foudroyante de Winnetou, n'avait pas bronché, écartait maintenant les bras, et une vive surprise se peignait sur son visage ridé.

– Winnetou, le chef des Apaches ! C'est une grande joie pour les Shoshones et pour leur chef que de saluer parmi eux leur frère bien-aimé, le valeureux chef des Apaches.

– Et moi ! s'écria Sam. Le chef des Shoshones ne me reconnaît-il donc plus ?

– Ko-Tou-Cho se rappelle parfaitement bien son ami Sans-Ears. Qu'il soit, ainsi que ses compagnons, le bienvenu dans les wigwams des guerriers shoshones.

Tout à coup j'entendis un cri déchirant. Je me retournai et vis Bernard agenouillé auprès du corps d'un homme gisant près d'une tente. Je m'y précipitai. Le mort était un homme jeune de race blanche, atteint d'une balle à la poitrine. Il ressemblait à Bernard comme un frère...

Nos compagnons nous rejoignirent aussitôt. Effondré auprès du corps d'Alain – car c'était lui, – Bernard ne paraissait pas me voir. Ses yeux embués de larmes fixaient désespérément le visage livide de son aîné, et, d'une main pleine de tendresse, il écartait les mèches collées sur son front. Puis il se leva.

– Qui l'a tué ? demanda-t-il d'une voix que rendait rauque la douleur.

Ce fut le chef shoshone qui lui répondit.

– Ko-Tou-Sho avait envoyé ses guerriers dans la plaine pour dresser de jeunes mustangs. Ceux-ci y aperçurent quatorze cavaliers à la poursuite de trois Visages-Pâles. Quand quatorze hommes en poursuivent trois, ce sont, le plus souvent, des gens peu courageux et mal intentionnés. Mes guerriers voulurent en avoir le cœur net, mais déjà la troupe la plus nombreuse faisait feu, et une balle atteignait ce Visage-Pâle. Les guerriers rouges

s'élancèrent alors sur les agresseurs et, après une lutte acharnée, réussirent à capturer onze d'entre eux. Trois seulement parvinrent à s'enfuir. Ce Visage-Pâle a expiré quelque temps après dans notre camp, et ses deux compagnons se reposent dans nos wigwams.

– Conduisez-moi tout de suite auprès d'eux ! s'écria Bernard. Ce mort que vous voyez ici est mon frère, le fils de mon père. Il faut que je sache exactement ce qui s'est passé.

– Mon frère blanc est venu ici en compagnie de Winnetou et de Sans-Ears, qui sont de grands amis des Shoshones. Ko-Tou-Cho satisfera donc tous ses désirs. Qu'il me suive !

Nous fûmes d'abord conduits dans une vaste tente, où se tenaient les prisonniers des Shoshones, les membres solidement ligotés à l'aide de courroies. Le capitaine, le mulâtre balafré, se trouvait parmi eux. Je le reconnus au premier coup d'œil. Par contre, les deux Morgan étaient invisibles.

– Que comptent faire les frères rouges de ces Visages-Pâles ? demandai-je.

– Mon frère blanc les connaît-il ?

– Je les connais. Ce sont des bandits qui ont bien des crimes sur leur conscience.

– Les Shoshones les abandonnent volontiers au jugement de leurs frères.

Je consultai du regard mes camarades. Ce fut Winnetou qui prit la parole au nom de nous tous.

– Ils ont amplement mérité la mort, mais nous n'avons pas le temps de les juger. Nous les remettons à la justice des Shoshones. Mais où sont donc les deux blancs qui accompagnaient l'homme mort ?

– Que mes frères me suivent, je vais les conduire auprès d'eux.

Nous pénétrâmes dans la tente voisine, où deux hommes, vêtus comme des *tropeiros*, dormaient d'un profond sommeil. Nous les réveillâmes et les questionnâmes sur Alain. Malheureusement nous ne pûmes tirer grand'chose d'eux. Le frère de Bernard les avait engagés à son service récemment ; ils semblaient l'avoir servi loyalement, mais, de toute évidence, ils ignoraient et l'état de la fortune et les projets du défunt. Nous retournâmes donc auprès du corps.

Au cours des derniers mois, Bernard avait fait son apprentissage à la dure école de la savane, et ce citadin délicat était devenu un chasseur endurci. Cependant, en fouillant les poches de son frère, il ne put maîtriser son émotion. La vue des objets familiers qu'il y découvrit aviva sa douleur, et ses yeux s'embuèrent même de larmes, tandis qu'il feuilletait le carnet de route de son aîné. Moi-même, qu'une sincère amitié liait aux frères Marshall, je ne pouvais me défendre d'une profonde tristesse qui se reflétait sans aucun doute sur mon visage.

Les guerriers shoshones qui nous entouraient semblaient réprouver notre émotion, qu'ils prenaient pour de la faiblesse. Winnetou, qui s'en aperçut, tint à rectifier leur jugement.

– Le chef des Shoshones ne doit pas penser que ces deux Visages-Pâles sont faibles comme des femmes. Le frère du mort a combattu les *stakemen* et les Comanches et il a maintes fois prouvé son courage. Quant à l'autre, mon frère le connaît certainement de nom : c'est Old Shatterhand.

Un murmure parcourut les rangs des guerriers shoshones, cependant que le chef venait à moi.

– Ce jour sera célébré dans tous les wigwams des Shoshones. Mes frères resteront parmi nous, partageront nos repas,

fumeront avec nous le calumet de paix et assisteront aux jeux guerriers de nos cavaliers.

– Old Shatterhand et ses amis remercient Ko-Tou-Cho et ses guerriers de leur aimable invitation. C'est avec joie qu'ils séjourneront parmi eux, mais ils ne pourront le faire qu'à leur retour, lorsque leur tâche sera accomplie. Ils laisseront chez les Shoshones le corps de l'homme mort, ainsi que ses biens, et se mettront aussitôt à la poursuite de ses assassins. Nous partons immédiatement.

Comme nous nous dirigions vers nos chevaux, Ko-Tou-Cho donna à ses guerriers quelques ordres à voix basse et fit amener sa monture, un magnifique alezan harnaché à l'indienne.

– Ko-Tou-Cho accompagnera ses amis. Les biens de l'homme mort seront gardés dans le wigwam du chef des Shoshones. Sa femme et ses servantes veilleront le corps et chanteront des chants funèbres.

Mais, après de brefs adieux aux guerriers shoshones, nous étions déjà en selle, et nous nous élancions à la poursuite des assassins.

La piste était facile à suivre. Morgan et ses complices avaient à peine deux heures d'avance sur nous, et nos chevaux, comme s'ils avaient compris que tout dépendait maintenant de leur vaillant effort, faisaient merveille. Si notre piste avait été plus pierreuse, leurs sabots eussent certainement fait jaillir des étincelles. Seule, la jument de Bob donnait quelques signes de fatigue, mais le nègre continuait à l'exhorter de son mieux.

– Hoo ! Huuue ! Huue ! clamait-il. Cheval courir vite, cheval courir très vite ! Bob vouloir attraper assassins du bon Massa Allan !

Après une chevauchée ininterrompue de trois heures, vers le milieu de l'après-midi, je descendis de cheval pour examiner

la piste. Elle était parfaitement nette, bien que le sol fût couvert d'une herbe épaisse.

– Les bandits ne sont plus loin maintenant, dit Winnetou. J'estime la distance qui nous en sépare à cette mesure que les Visages-Pâles appellent un mille. Mon frère blanc a certainement remarqué que les herbes n'ont même pas eu le temps de se redresser.

Le chef des Apaches avait raisonné juste. Je portai ma longue-vue à mes yeux et, après avoir scruté l'horizon pendant quelques secondes, je distinguai trois points noirs, qui semblaient se mouvoir très lentement.

– Je les vois, m'exclamai-je.

– Allons, en avant ! fit Bernard, qui, dans son impatience, serrait déjà les flancs de son cheval.

– Halte ! s'écria Winnetou. Réfléchissons une minute avant d'agir. Pour être sûrs de capturer ces bandits, nous devons les encercler.

– Oui, c'est la tactique qui me venait à l'esprit, fis-je. Ma monture et celle du chef des Shoshones sont les plus fraiches. Je tournerai donc à droite, Ko-Tou-Cho à gauche. Dans vingt minutes, à notre allure, nous les aurons dépassés, sans être aperçus, et alors nous foncerons tous sur eux de trois côtés.

– *Uff !* s'écria Ko-Tou-Cho en signe d'assentiment, et déjà il s'élançait au galop.

Je fis de même et, après dix minutes d'une folle chevauchée, j'avais complètement perdu de vue mes compagnons. Selon mes estimations, je devais me trouver à la hauteur des bandits poursuivis. Mon cheval avançait à une cadence régulière, avec des foulées magnifiques, et, malgré le terrible effort fourni, pas une goutte de sueur ne perlait sur sa robe luisante. Son

corps, merveilleusement souple et vibrant, donnait l'impression d'être fait de caoutchouc.

Après un quart d'heure de course, je tournai à gauche, avançai encore cinq minutes et, dans ma longue-vue, je vis les trois bandits, un peu en arrière de moi, à ma main droite. Quant au chef des Shoshones, il s'était strictement conformé à mon plan, et je constatai qu'il se trouvait à peu près à la même hauteur que moi, de l'autre côté des fugitifs.

Le moment était venu de foncer sur eux. De son côté, Ko-Tou-Cho exécuta la même manœuvre. Les trois bandits ne tardèrent pas à nous apercevoir. Ils regardèrent alors en arrière et constatèrent qu'ils étaient cernés. Ils essayèrent alors le seul moyen qui pouvait encore s'offrir à eux de nous échapper : à savoir rompre nos lignes. Et ils galopèrent résolument à bride abattue dans la direction du chef shoshone.

Une légère caresse sur le cou de mon cheval, et je lançai ce cri aigu par lequel les Indiens encouragent leurs bêtes lorsqu'ils leur demandent un suprême effort. En même temps, je dressai les pieds dans les étriers pour diminuer la charge de ma monture et rendre sa respiration moins pénible. Ce fut ensuite la course la plus effrénée, pareille à celle des animaux affolés qui cherchent à échapper au feu de la savane.

Comme je me trouvais à peu près à la hauteur de To-Tou-Cho, je vis l'un des bandits – c'était Fred Morgan – arrêter son cheval et épauler. Le temps d'un éclair et le coup partit. Damnation ! Le chef des Shoshones s'écrasa au sol avec sa bête, comme foudroyé. Le croyant déjà abattu par Morgan, je poussai un terrible cri de colère, mais, l'instant d'après, Ko-Tou-Cho était de nouveau en selle et fonçait, en agitant son tomahawk, sur les bandits. Il venait d'user d'une des plus fameuses ruses de guerre indiennes, auxquelles les guerriers rouges entraînent leurs montures des années durant, au prix d'efforts jamais lassés. Lorsqu'on monte un cheval ainsi dressé, il suffit d'une certaine pression pour l'amener à faire instantanément le mort. La balle du

bandit, qui pourtant avait visé juste, avait passé au-dessus du cavalier et de sa monture, grâce à ce stratagème, d'une hardiesse inouïe, qui n'avait pris qu'une fraction de seconde, juste le temps nécessaire pour en assurer la réussite.

Cependant un bandit s'était interposé entre Fred Morgan et le chef des Shoshones. Ko-Tou-Cho engagea aussitôt avec lui le combat à coups de tomahawk. Quant à moi, je fonçai sur Fred Morgan, décidé à le prendre vivant, coûte que coûte. Une cinquantaine de mètres nous séparaient encore, lorsque je le vis épauler de nouveau et tirer, cette fois, dans ma direction. Par bonheur, son cheval se cabra et la balle, destinée au cœur, traversa simplement la manche de ma veste.

– Tu es perdu, Morgan, criai-je. Old Shatterhand est là !

Le bandit eut encore le temps de lancer sur moi une hache, que j'évitai de justesse, puis, éperonnant son cheval, il voulut fuir dans la savane. Mais j'étais bien résolu à ne pas le laisser s'échapper. Sans ralentir ma course, je détachai mon lasso de ma ceinture et le lançai sur le fugitif.

Aussitôt ma monture, merveilleusement dressée, tourna sur elle-même et rebroussa chemin. Un choc brutal, mais sensiblement moins fort cependant que celui provoqué jadis par l'enroulement du buffle de l'honorable don Fernando de Vanango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo, et mon bandit, prisonnier du lasso, était désarçonné et entraîné derrière moi comme un mannequin.

Au même moment, Sam me rejoignait avec Bernard et Winnetou. Ils avaient fourni un gros effort, et leurs chevaux étaient à bout de souffle.

Se voyant cerné, le troisième bandit chercha à s'enfuir et, pour rompre le cercle, il tira un coup de feu du côté de Bernard, mais la balle sembla manquer son but et l'acolyte de Morgan

tomba comme foudroyé, touché en même temps par le tomahawk de Winnetou et par une balle de Sam.

Je descendis de ma monture. Enfin, je tenais Fred Morgan à ma merci. La violence du choc l'avait étourdi, et il était incapable d'opposer la moindre résistance. Je retirai mon lasso et le ligotai avec celui que je trouvai sur lui.

S'étant débarrassés de leurs adversaires, mes amis accoururent pour m'aider au besoin. Ils furent cependant devancés par Bob, qui venait de sauter de son cheval, le couteau tiré.

– Ah ! voilà toi, méchant assassin ! Avec son couteau, Bob toi couper en petits morceaux !

– Halte ! s'écria Sam en le saisissant par le bras. N'y touche pas. Cet homme est à moi.

– Nous allons voir ça dans un moment, dis-je. En attendant, je voudrais savoir en quel état se trouvent les deux autres. Sont-ils morts ?

– Oui, ils sont bien morts tous les deux, dit Bernard.

Je le regardai. Il avait à la cuisse gauche une blessure d'où coulait du sang.

– Êtes-vous sérieusement touché ? lui demandai-je.

– Ce n'est rien, répondit-il. Une simple écorchure.

J'examinai la plaie. Elle n'était pas profonde, en effet. La balle était ressortie sans avoir touché l'os.

– C'est exact, fis-je. Votre blessure ne présente pas de gravité ; néanmoins, elle nous empêchera de poursuivre les mulets conduits par le fils Morgan, qui emportent le butin. En attendant, il nous faut décider ce que nous allons faire du père. Qu'en pensez-vous ?

– J'ai des droits sur lui, répondit Sam, et depuis bien plus longtemps que vous. C'est donc moi qui déciderai de son sort.

– Soit dis-je. Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Confier Morgan à Bernard et à Bob. Ils le ramèneront dans le camp des Shoshones et le garderont jusqu'à notre retour.

– Je désirerais tant vous accompagner dans la poursuite du fils et de ses complices ! s'exclama Bernard.

– Tatata ! dit Sam. Ce n'est pas raisonnable. Nous sommes quatre, plus qu'il n'en faut pour mettre à la raison ces six larrons. Vous avez à soigner votre blessure et à éviter toute fatigue inutile. D'ailleurs, ne devez-vous pas vous occuper des affaires de votre frère ?

– Ton plan est bon, et nous l'acceptons, dis-je d'un ton ferme.

Force fut donc à Bernard de s'incliner. Le prisonnier fut attaché solidement à son cheval, pendant que Bernard bandait sommairement sa cuisse ensanglantée, aidé habilement par son fidèle noir. Tous trois ne tardèrent pas à reprendre le chemin du camp des Shoshones.

Nous ne demeurâmes sur le lieu du combat que le temps de laisser nos chevaux reprendre quelques forces et quelque nourriture.

– Nous ne devons pas nous attarder trop longtemps ici, dis-je enfin. Il serait bon de mettre à profit la lumière du jour pour essayer de rattraper l'autre Morgan.

– Quelle direction comptent prendre mes frères ? demanda Ko-Tou-Cho.

– Nous allons gagner le Sacramento et nous engager entre les chaînes de San-Joan et de San-Joseph.

– Dans ce cas, que mes frères blancs n'aient aucun souci. Le chef des Shoshones connaît chaque recoin des montagnes, et il a cent fois parcouru le chemin qui conduit au Sacramento. Il les guidera même dans l'obscurité. Leurs chevaux peuvent continuer à paître, et nous avancerons même de nuit.

– Ko-Tou-Cho a raison, approuva Sam. Restons ici encore une heure ou deux. Mais je commence à regretter d'avoir renvoyé Morgan si précipitamment.

– Pourquoi ?

– J'aurais dû l'interroger auparavant.

– Nous l'interrogerons plus tard, s'il le faut, dis-je. D'ailleurs, à mon avis, c'eût été complètement inutile. Nous savons tous qu'il est coupable et qu'il a cent fois mérité la mort.

– Bien sûr qu'il est coupable, et personne n'en doute, mais nous ignorons, par contre, à quel endroit il devait retrouver son fils et sa bande.

– *Pshaw !* fis-je. Crois-tu vraiment qu'il nous l'aurait dit ? Il n'a pas l'habitude de se laisser aller à de pareilles confidences.

– Je connais plus d'un moyen de lui faire prendre cette habitude, dit Sam d'un air sombre.

– J'en doute. Fred Morgan n'est pas homme à livrer son fils et ses complices à ses ennemis. Surtout que ses aveux ne le sauveraient pas, comme il en est parfaitement convaincu.

– Savoir ! objecta encore Sam d'un ton buté.

– Mon frère Charlie a raison, intervint Winnetou. Ce Visage-Pâle est un criminel, mais pas un lâche. Et d'ailleurs les chasseurs blancs et rouges ont des yeux pour retrouver eux-mêmes les traces des mulets.

– Il n'en était pas moins vrai que nous aurions gagné un temps précieux si nous avions pu connaître l'endroit où Morgan et son fils s'étaient donné rendez-vous.

– Quels sont les hommes que mes frères blancs veulent poursuivre ? demanda alors le chef des Shoshones.

D'ordinaire, les Indiens ne posent pas de questions aux étrangers, et un manquement à cette règle est contraire au savoir-vivre de la savane. Si Ko-Tou-Cho avait passé outre, c'est qu'il s'adressait à des hommes qu'il pouvait considérer comme étant du même rang que lui et, qui plus est, comme de vrais amis. Il nous questionnait, d'ailleurs, dans notre propre intérêt.

– Nous cherchons les complices des voleurs que les Shoshones ont fait prisonniers, dis-je.

– Mon frère blanc sait-il combien ils sont ?

– Nous avons vu leurs traces : ils sont six.

– Mais alors, un seul de mes frères suffirait pour avoir raison d'eux ? Or nous sommes quatre. Que mes frères blancs aient confiance, nous les trouverons et nous les capturerons.

À la tombée de la nuit, nos chevaux étaient suffisamment frais, et nous pouvions leur demander un nouvel effort. Nous remontâmes donc en selle.

Pendant tout le trajet, nous nous laissâmes guider par le chef des Shoshones. Il nous conduisait avec une assurance parfaite, et nous pûmes nous rendre compte qu'il n'avait nullement exagéré en affirmant qu'il connaissait à fond la région.

L'obscurité devenait de plus en plus épaisse, mais nous continuions notre chevauchée sans ralentir. Nous avions laissé la prairie derrière nous et traversions maintenant des montagnes et des vallées couvertes de forêts épaisses.

Le lendemain matin, après une traite ininterrompue de près de huit heures au milieu de ce terrain accidenté, nous nous retrouvâmes de nouveau dans la savane qui aboutissait à la vallée du Sacramento.

Non loin du fleuve se dressait une bâtisse rudimentaire, faite de torchis et de planches, et que son enseigne, quelque peu prétentieuse, qualifiait d'hôtel. Bien qu'il ne payât pas de mine, ce cabaret semblait bien achalandé, à en juger par le nombre de carrioles et de bêtes de trait ou de somme parquées dans un petit enclos voisin. Sur la terrasse découverte, de nombreux consommateurs prenaient le frais.

– Je pense que nous ferions bien de lier connaissance avec l'aubergiste. Il pourra peut-être nous donner quelques renseignements.

– Te resterait-il quelques pépites et aurais-tu envie d'une bouteille d'ale de Burton, du comté de Stratfordshire ? fis-je ironiquement.

– Bien sûr qu'il m'en reste, dit Sam d'un air sérieux. Cela t'étonne ?

– Nullement, protestai-je. Après tout, tu as raison, entrons.

– Je veux bien, mais pas à l'intérieur, dit Sam. Dès que je me sens enfermé entre quatre murs, j'étouffe.

Nous nous arrêtâmes donc devant l'auberge et, nos chevaux attachés, nous nous installâmes à la terrasse, autour d'une table, ou plutôt d'une planche posée sur un tronc d'arbre coupé, munie de sièges tout aussi primitifs.

– Que faut-il servir à ces messieurs ? demanda l'aubergiste qui accourait.

– De la bière, dit Sam. Combien la bouteille ?

Chat échaudé craint l'eau froide, et mon bon ami Sam prenait visiblement ses précautions.

– Une bouteille de porter coûte un demi-dollar. L'ale quarante-cinq cents.

– Apportez une bouteille de porter pour chacun de nous.

L'aubergiste revint bientôt avec quatre bouteilles. Il les déboucha et remplit nos verres. Méfiant d'abord, Sam but une première gorgée, mais, avec un geste approbateur de la tête, il leva à nouveau le verre et se mit à déguster la boisson, comme s'il la trouvait tout à fait à son goût. Mais soudain, il lâcha le verre qui alla rouler sur le plancher de bois. La bière lui restait dans le gosier, et il semblait étouffer. Je lui donnai aussitôt une tape vigoureuse sur le dos, comme on fait aux enfants qui s'étranglent, mais je m'aperçus vite que mon infortuné ami, dont les yeux semblaient vouloir jaillir de leurs orbites, regardait fixement au loin sur la route, et que c'était ce qu'il croyait y apercevoir qui lui causait cette émotion si vive.

Mais, que vis-je à mon tour dans la direction où se fixaient si obstinément les yeux courroucés du pauvre Sam, toujours incapable de proférer aucun son ? Six cavaliers, dont deux conduisaient à la bride quatre mulets. Ils descendaient un sentier de montagne et se dirigeaient paisiblement vers l'auberge. L'homme qui se trouvait en tête n'était autre que Patrick Morgan !

S'étant enfin ressaisi, Sam s'emparait déjà précipitamment de son fusil et s'apprêtait à s'élancer au-devant des bandits. Je parvins non sans peine à l'en empêcher et à le persuader que le parti le plus sage était d'attendre de sang-froid leur arrivée.

– Voyons, mon vieux Sam, un peu de calme ! Ils n'ont plus aucune chance de nous échapper, et surtout nous n'allons pas régler nos comptes avec ce scélérat ici, en nous donnant en

spectacle à tout ce monde. Rassieds-toi donc, bois ta bière et attendons.

Sam reprit sa place en maugréant, mais sans lâcher son arme.

Légèrement surélevée, la terrasse où nous nous trouvions était soutenue par des piliers de bois et entourée jusqu'à mi-hauteur d'homme d'une rampe de planches. Elle surplombait le jardin, où l'aubergiste avait également installé quelques tables. C'est autour de l'une d'elles que s'attabla la bande de Morgan. Les six hommes y prirent place d'une manière fort bruyante et, comme ils parlaient haut et que nous nous trouvions juste au-dessus d'eux, nous pouvions entendre chacune de leurs paroles. Nous n'aurions pu rêver un meilleur emplacement pour tout entendre sans être aperçus.

Dès leur arrivée, un détail me frappa. Les mulets n'étaient pas chargés. Nul doute que les lascars aient réussi à mettre le trésor volé en lieu sûr et qu'ils se proposaient maintenant de rejoindre Fred Morgan à un endroit convenu à l'avance.

Patrick Morgan commanda six verres de brandy, puis, tout en dégustant leur eau-de-vie, les bandits se mirent à parler affaires.

– Crois-tu que ton père et le capitaine soient déjà arrivés ? dit l'un d'eux, s'adressant à Patrick.

– Ma foi, c'est bien possible, répondit celui-ci. Avec leurs chevaux ils ont pu avancer plus vite que nous et ils n'ont certainement pas eu de mal à rattraper Marshall et à lui régler son compte. Il ne marchait pas vite et n'était accompagné que de deux *tropeiros*.

– Voilà un homme bien imprudent, ricana l'un des bandits. On n'emporte pas une charge de *nuggets* à travers la savane quand on ne dispose pas d'une escorte suffisante.

– Tant mieux pour nous, opina Morgan. Déjà il a laissé à Yellow Watergrounds traîner la feuille sur laquelle il avait ébauché son plan de voyage. Quand nous nous rendons quelque part, mon père et moi, nous nous gardons de laisser derrière nous trace de nos projets.

– C'est juste, observa un des hommes de sa suite, on n'est jamais trop prudent, mais, cette fois, je crois que vous l'avez été un peu trop.

– Pourquoi ?

– Parce que je me demande si votre père finira par nous retrouver.

– Ne te tourmente pas, Bill, répondit le jeune Patrick Morgan. Tout a été bien convenu. L'horloge lui indiquera l'endroit, il le sait bien.

Bill haussa les épaules d'un air peu convaincu.

– C'est possible, dit-il. En tout cas, je ne vois pas pourquoi je dois attendre jusque-là pour avoir ma part. Toute cette histoire va encore retarder mon départ pour San-Francisco.

De notre cachette, pas une parole de ce dialogue édifiant ne pouvait nous échapper. Comme nous l'avions d'ailleurs deviné auparavant, Patrick et ses acolytes avaient, sur le conseil du vieux Morgan, mis en sûreté leur riche butin, et ils parlaient évidemment du lieu de rendez-vous où tous devaient se rendre, leur besogne terminée, pour effectuer le partage.

Sam, qui, pour mieux entendre le bandit, se penchait à chaque instant par-dessus la balustrade, donnait des signes visibles d'une impatience grandissante, et, à deux reprises même, j'avais dû le prier de se contenir afin de ne pas trahir notre présence. Il m'obéissait en maugréant, mais son visage exprimait une haine mortelle, ses yeux lançaient des éclairs, et ses bras serraient déjà convulsivement son fusil.

Soudain Patrick poussa une exclamation d'étonnement.

– Mille tonnerres ! dit-il. Que vois-je là-bas ? Est-ce que je rêve ?

– Qu'y a-t-il, patron ?

– Regardez-moi ces quatre chevaux attachés dans l'enclos.

– Eh bien ! qu'ont-ils d'extraordinaire ? Ce sont de belles bêtes, sauf cette vieille jument qui paraît en piteux état.

– Tu parles d'une haridelle, dit un autre. Elle serait à exhiber à la foire. Quelle carne ambulante !

– Crapule, grommela Sam, pris d'un véritable accès de rage. Tony, une carne ! Non mais !

– Haridelle ou pas haridelle, cette jument est une des bêtes les plus célèbres de l'Ouest, dit Patrick. Savez-vous seulement à qui elle appartient ?

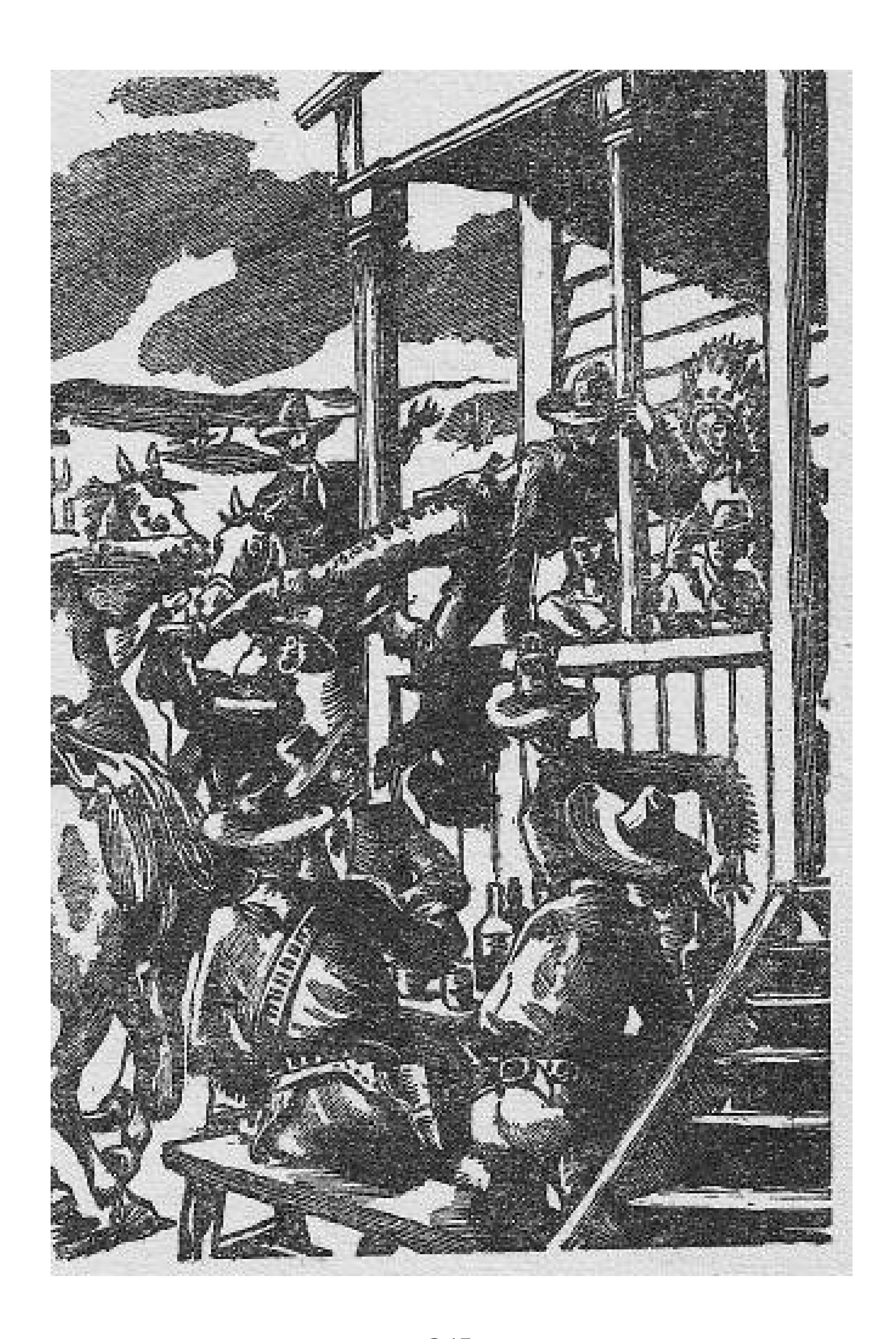
– À qui donc ?

– C'est la monture de Sans-Ears.

– Est-ce possible ? Alors, il n'est pas bien difficile. C'est tout ce qu'il a trouvé comme monture ?

– En tout cas, le moment n'est pas à la discussion. Videz vite vos verres et fichons le camp ! J'ai eu autrefois une histoire avec ce ridicule petit bonhomme, et je ne tiens pas à renouveler connaissance avec lui.

Cette fois, Sam ne put se contenir plus longtemps. Sa colère lui fit oublier les règles les plus élémentaires de la prudence. Posant son fusil sur le banc, il escalada la balustrade et sauta au milieu des bandits.



L'effet de stupeur provoqué par l'apparition du petit chasseur, tombé en quelque sorte du ciel, fut tel qu'aucun des bandits ne pensa d'abord à se saisir de son arme.

– Je te tiens, cette fois, assassin, cria Sam en se ruant sur Morgan. Il y a assez longtemps que je te cherche. Nous allons enfin pouvoir régler nos comptes ensemble.

Je réprouvais vivement cette attaque brusquée de mon irascible ami. J'avais déjà conçu un plan tout autre : nous suivrions la bande du jeune Morgan dans les montagnes afin d'essayer de découvrir la cachette du trésor et ne devrons capturer le bandit qu'en dernier lieu. Mais le manque de sang-froid de Sam bouleversait tout.

Je pensais aussi qu'il n'était pas indiqué de livrer bataille à Patrick Morgan dans ce cabaret rempli de gens de toutes sortes. J'eusse préféré m'expliquer avec eux en pleine brousse, où nous ne courions pas le risque de susciter l'intervention d'étrangers. Je savais par expérience que de telles bagarres font généralement de nombreuses victimes, que les autorités s'en mêlent à la fin, ce qui entraîne des complications qu'il vaut mieux éviter.

Cependant, Sam s'était jeté sur Patrick Morgan en l'invectivant furieusement. Celui-ci, pris au dépourvu, reculait. Mais déjà un de ses acolytes, un homme bâti en athlète, s'interposait entre les deux adversaires. Furieux de cette intervention, qui menaçait de permettre à Morgan de se dérober à sa vengeance, Sam tira son couteau et frappa son adversaire à l'épaule. Le colosse poussa un cri de douleur, mais riposta aussitôt par un vigoureux coup de poing qui toucha Sam à l'abdomen.

Sous le coup, le petit chasseur chancela fortement. Mais quelques secondes de répit suffirent à Morgan pour se ruer vers les chevaux, et, lorsque Sam eut dominé sa douleur, son ennemi, déjà en selle, partait à fond de train sur la route.

– À moi, les gars ! cria-t-il à l’adresse de ses compagnons. Filons !

Les acolytes de Morgan ne se le firent pas dire deux fois, et c’est au triple galop qu’ils suivirent l’exemple de leur chef. Sam, lancé à leur poursuite, réussit bien à se saisir un instant du colosse qui l’avait frappé, mais l’hercule, dans un suprême effort, parvint à se dégager, sauta à cheval et rejoignit les autres.

Toute cette scène n’avait duré que le temps d’un éclair. L’intervention de Sam avait été si foudroyante qu’elle n’avait permis aucune aide de notre part et, d’ailleurs, il n’avait au cours de cet incident couru aucun danger réel. Aussi ne fus-je mécontent qu’à moitié de voir que Patrick Morgan échappait à mon ami. J’espérais bien rattraper les fugitifs d’ici peu et donner à cette longue chasse aux bandits un dénouement plus conforme à mes sentiments d’humanité et de justice que celui que nous aurait imposé une bataille sanglante dans cette auberge.

Pendant la lutte brève entre Sam et Patrick Morgan, mes amis Winnetou et Ko-Tou-Cho avaient conservé l’attitude la plus impassible. Je connaissais assez le chef des Apaches pour être sûr qu’il partageait entièrement ma façon de voir. Quant à Ko-Tou-Cho, il avait attendu un signe de nous avant d’intervenir.

C’est tout penaud et en maugréant que Sam nous rejoignit. Devant le cabaret, un attroupement s’était formé, et les gens, qui n’avaient vu là qu’une rixe banale, se montraient le petit homme du doigt en riant sous cape.

– Vous feriez mieux, gentlemen, de ne pas me regarder comme un veau à deux têtes, dit Sam, exaspéré de se sentir devenu la cible de tous les regards. Les gredins qui viennent de décamper ont des comptes à me rendre, et ils ont préféré prendre le large. Retournez à vos places, le spectacle est terminé... du moins pour le moment.

Puis, se tournant vers moi :

– Ne me fais pas ces yeux-là, Charlie, je me suis conduit comme un greenhorn[20] et je m'en rends parfaitement compte. Quand j'ai entendu ces scélérats traiter Tony de carne et moi de ridicule petit bonhomme, j'ai vu rouge. Mais Sans-Ears n'a pas dit son dernier mot et je te jure que, la prochaine fois, ils ne m'échapperont pas.

– J'y compte bien, dis-je, et maintenant en avant !

Après avoir réglé notre bière, nous remontâmes à cheval et nous nous élançâmes sur le sentier que venaient d'emprunter Patrick et ses hommes.

Leur piste suivait, pendant quelques milles, la rive du Sacramento, puis obliquait vers les montagnes. À en juger par leurs traces, les fugitifs allaient à vive allure, ce qui était tout à fait compréhensible. Un peu plus loin, nous constatâmes que les cavaliers avaient abandonné leurs mulets dans une vallée pleine d'herbe, incontestablement pour détaler encore plus vite. Lorsque nous y passâmes, les bêtes n'étaient plus là, effrayées sans doute par l'approche de quelque gros animal.

Après un peu plus d'une demi-heure de course, nous arrivâmes sur un plateau, où j'espérais, à l'aide de ma longue-vue, apercevoir les cavaliers en fuite. Mais une grande déception nous y attendait. D'abord, la région que le plateau surplombait était fortement accidentée et très boisée. Non seulement je ne pouvais découvrir les fugitifs nulle part, mais il était facile de s'imaginer qu'ils avaient gagné quelque défilé comme la nature du terrain en cachait certainement plus d'un à notre vue, et qu'ils poursuivaient ainsi, en toute sécurité, leur route. Pour comble de malchance, le sol du plateau était si rocailleux que les

---

[20] Novice dans le langage des chasseurs de l'Ouest.

chevaux au galop n'y avaient laissé aucune trace. Pour retrouver la piste au delà du plateau, il allait falloir se livrer à de longues et patientes recherches.

– *Zounds !* jura Sam. Il ne manquait plus que ça. Pendant que nous nous amuserons à renifler le sol, ces gaillards continueront à filer. C'est tout de même malheureux d'en arriver là.

– Mon ami Sam est un grand chasseur, dit Winnetou, mais parfois il manque un peu de patience. Qu'il se rassure cependant. Les hommes blancs que nous poursuivons ne nous échapperont pas. Winnetou est certain que nous finirons par retrouver leur trace. Nous allons nous séparer afin d'examiner le sol dans toutes les directions, et celui qui aura la chance de retrouver la piste nous en avertira en imitant le cri du coyote.

La solution de Winnetou était fort judicieuse et j'allais y acquiescer lorsqu'une autre idée se présenta à mon esprit :

– Attendez, mes amis, dis-je : je crois que nous pouvons peut-être faire encore mieux. Réfléchissons un peu. Patrick Morgan et sa bande sont partis pour rencontrer le vieux Morgan, dont ils ignorent évidemment le sort. Certes, nous ne connaissons pas le lieu de leur rendez-vous. Cependant une phrase prononcée par Morgan au cabaret, et que nous avons tous entendue, nous fournira peut-être la clef de l'énigme.

– Oui, je me rappelle en effet, dit Sam. Il était question d'une horloge.

– Il a dit exactement ceci, fis-je : « L'horloge lui indiquera l'endroit, il le sait bien. »

– Nous voilà bien avancés, grogna Sam. Comment une horloge peut-elle indiquer un endroit, et de quelle horloge parlait-il : serait-ce de Big Ben à Londres ?

– Non, Sam, tu as tort de prendre cela à la blague, je ne plaisante pas, ajoutai-je d'un ton ferme. Procédons par ordre.

Et, d'abord, essayons de voir à quelle horloge Morgan pouvait bien faire allusion. Tu penses bien que les horloges sont plus rares que les arbres, dans cette région. Le problème se résume à retrouver la fameuse horloge, et alors il n'y a pas de raison qu'elle ne nous renseigne aussi bien que le vieux Morgan.

– Le chef des Shoshones connaît un cadran qui marque le temps, intervint Ko-Tou-Cho qui, jusque-là, avait gardé le silence. Dans un petit village, bâti par les Visages-Pâles au temps où la terre contenait de la poussière d'or aux alentours, la maison où ils allaient vénérer leur grand Manitou portait un cadran à son sommet. Ko-Tou-Cho est passé trois ou quatre fois dans ce village, il y a plusieurs hivers de cela, pour y échanger des peaux de buffles contre des armes. Depuis, les Visages-Pâles ont tous quitté leurs wigwams, car il ne restait plus de poussière d'or dans la terre. Mais le cadran est toujours là, quoique immobile et n'indiquant plus la marche du temps. Si mes frères le désirent, Ko-Tou-Cho peut les y conduire.

– Ko-Tou-Cho connaît-il d'autres cadrans de ce genre dans la région ? demandai-je.

– Il n'y en a pas d'autre, dit le chef rouge. Du moins pas avant d'arriver à la grande ville de Sacramento.

– Je crois qu'il y a intérêt à examiner cette horloge d'un peu plus près, dis-je. Je prie le chef des Shoshones de nous guider vers elle.

Nous revînmes sur nos pas, puis nous bifurquâmes à l'ouest. Après une chevauchée d'une bonne heure, nous nous retrouvâmes sur la rive du Sacramento. Sur les bords du fleuve, nous pûmes voir, en amont, les contours du village décrit par Ko-Tou-Cho.

C'était une de ces petites agglomérations comme il en avait poussé, à l'époque de la fièvre d'or, par douzaines en Californie, souvent en l'espace de quelques jours, et dont l'existence devait

se révéler aussi éphémère que celle du filon qui en était l'auteur. Les maisons, toutes abandonnées, étaient de simples cabanes de bois. Au milieu du village, sur une petite place où venaient se croiser plusieurs pistes, se dressait une modeste église, érigée en hâte par quelque missionnaire venu là dans l'espoir de sauver les âmes égarées des esclaves de l'or. Mais, depuis des années, la maison de Dieu restait vide comme les autres.

Au fronton de la petite église se voyait une vieille horloge, dont, depuis longtemps, les aiguilles ne marquaient plus le temps. Elle était arrêtée sur deux heures un quart.

Nous avions bien devant nous l'horloge dont avaient parlé les bandits, mais l'énigme restait entière : comment deux aiguilles, dont l'une indiquait le chiffre 2 et l'autre le chiffre 3 pouvaient-elles nous fournir quelque indice sur le lieu de rendez-vous des deux Morgan ?

– Déchiffrer les rébus n'a jamais été mon fort, grommela Sam. Donnez-moi une piste à suivre, et celui que je poursuis ne m'échappera pas. Quant aux pistes sur le cadran, je vous les abandonne volontiers.

– Et pourtant le renseignement inscrit sur ce cadran nous serait fort utile, ripostai-je. Nul doute que ce soit Patrick Morgan qui ait placé les aiguilles, immobiles depuis des années, dans leur position actuelle. 2 et 3 : comment interpréter cela ?

Winnetou, qui, depuis un long moment, fixait l'horloge sans mot dire, tandis que les traits de son visage exprimaient une grande tension d'esprit intervint alors.

– Mon frère Charlie est-il sûr que c'est bien de chiffres qu'il s'agit ? Ces flèches ne pourraient-elles pas indiquer une direction déterminée ?

Cette réflexion si empreinte de bon sens fit soudain jaillir la lumière dans mon esprit. La trouvaille de Winnetou était semblable à l'œuf de Colomb. Il fallait seulement y penser.

Je jetai un regard circulaire autour de moi. Des quatre pistes qui débouchaient sur la petite place où s'élevait l'église, une était tout à fait sur le prolongement de la grande aiguille arrêtée sur le chiffre 3. La route menait vers les montagnes et, devenue vite sinueuse, se perdait non loin de là.

Dès lors, la chose était parfaitement claire. Patrick Morgan devait rencontrer son père à un point quelconque de cette piste de montagne.

De l'index je montrai à mes compagnons le chemin que j'étais bien résolu à suivre.

– Le chef des Apaches a raison, dis-je. La grande flèche du cadran marque certainement la direction à prendre. Quant à la petite flèche...

Un long silence suivit, pendant lequel chacun de nous cherchait à éclaircir ce qui restait d'obscur dans le problème.

– Une chose est acquise, repris-je. Quant à l'aiguille qui monte obliquement vers le ciel, elle n'indique pas de direction. Et, d'ailleurs, celle-ci nous est déjà donnée par l'autre aiguille. Mais ce qui nous manque maintenant, comme à Fred Morgan, c'est une indication précise sur le lieu du rendez-vous, et il est évident que le chiffre 2 contient une précision destinée à situer exactement cet endroit.

– Une précision, je veux bien, opina Sam, mais d'un ton plutôt incrédule. Laquelle, s'il vous plaît ?

– J'espère bien la découvrir en cours de route, répondis-je. En tout cas, nous n'avons plus rien à faire ici. En avant !

Nous nous engageâmes donc sur le chemin, à notre droite, indiqué par l'aiguille. C'était une piste nettement dessinée, zigzaguant à travers le terrain accidenté et s'élevant de plus en plus dans les hauteurs. Assez praticable au début, elle devenait, à

mesure que nous montions, de plus en plus malaisée à suivre, ce qui ralentissait considérablement notre allure.

– Le chef des Shoshones connaît ce chemin, dit To-Kou-Cho au cours d'une brève halte. Il mène au même plateau où nous avait conduits tout à l'heure la piste des Visages-Pâles que nous poursuivons. Lorsque mes amis avaient décidé de descendre vers le cadran. Ko-Tou-Cho leur avait indiqué un autre sentier, un peu plus long, mais qui fatiguait moins les chevaux.

Après une marche très pénible, nous atteignîmes, en effet, le bord du plateau, où le sentier s'arrêtait brusquement.

C'était une étendue assez vaste, située tout en haut d'une montagne en forme de cône tronqué et probablement d'origine volcanique. À part quelques rares pins rabougris, le sol était presque dénudé. Les versants, par contre, étaient couverts d'une épaisse végétation.

– Nous voilà au même point que tout à l'heure, grommela Sam. Le chemin s'arrête net, et nous sommes gros Jean comme devant.

– C'est ce que nous allons voir, fis-je, émoustillé par cette objection. Pour le moment, examinons d'un peu plus près ce plateau.

Je tournai à droite et me mis à longer lentement la bordure du plateau pour en inspecter soigneusement les flancs. Je ne tardai pas à constater qu'on pouvait compter trois pistes à travers les broussailles, véritables tranchées creusées par les eaux, pendant la saison des pluies, qui s'écoulaient, ainsi, du haut du plateau pour rejoindre les affluents du Sacramento.

– La question à laquelle il faut pouvoir répondre ne peut être maintenant que celle-ci : laquelle de ces trois pistes faut-il emprunter ? m'écriai-je soudain l'air triomphant.

Et comme mes compagnons restaient perplexes :

– C’est maintenant que doit intervenir la seconde indication du cadran, ajoutai-je. Le chiffre 2 devient pour moi très clair. Il nous dit que nous devons suivre la deuxième piste à partir du chemin qui nous a amenés ici. Du reste, il n’y a pas d’erreur possible. Les pistes sont au nombre de trois : c’est donc toujours à la deuxième que nous arriverons, que nous commencions à compter à droite ou à gauche.

Et, sans tenir compte des hochements de tête sceptiques de Sam, je m’avançai résolument sur la deuxième piste, suivi de Winnetou et de Ko-Tou-Cho, pendant que Sam nous emboîtait le pas, un peu à contre-cœur, me semblait-il.

Quelques minutes durant nous dûmes descendre à la file indienne l’étroite tranchée creusée dans la pierre, difficilement praticable, pareille au lit desséché d’un torrent de montagne. Puis, brusquement, la nature du sol changea ; de rocailleux il devint gras, et les traces de chevaux, invisibles jusque-là, apparurent avec toute la netteté désirable.

– Mon frère Old Shatterhand a eu raison de se fier au cadran, dit Winnetou en désignant les empreintes. C’est par ici que sont passés les Visages-Pâles.

Dès lors, nous n’avançâmes qu’avec d’infinies précautions, car la bande mise en fuite par Sam ne pouvait plus être très loin.

Deux ou trois milles encore et nous découvrîmes nos lascars en train de camper tranquillement dans une vallée comme enfoncée entre les pentes abruptes des montagnes environnantes. Nous glissant à travers de hautes broussailles, nous pûmes nous assurer qu’ils se croyaient en parfaite sécurité, et, après nous être concertés du regard, nous fonçâmes droit sur eux.

– Ravi de vous revoir, monsieur Morgan, cria Sam en lançant sa Tony sur le chef de la bande. Je viens de la part de votre

papa. Il vous fait dire qu'il est inutile de résister et qu'il vous attend impatiemment dans sa prison.

Patrick Morgan poussa un juron et saisit son fusil. Mais, déjà, le lasso de Winnetou sifflait dans l'air, et, la seconde d'après, le chef des bandits, immobilisé, roulait à terre.

Cependant, les cinq hommes de l'équipe de Morgan, sans se préoccuper davantage du sort de leur chef, sautèrent à cheval, ne songeant plus qu'à fuir. Mais Sam et le chef Shoshone épaulèrent, et deux des bandits tombèrent à leur tour.

– Laissez courir les autres, leur criai-je. Nous tenons leur chef.

Mais ce fut en vain. La poursuite à cheval commença. Bien vite, deux autres coups de fusil crépitèrent, et deux corps s'allongèrent sur le sol. Quant au dernier fuyard, il fut abattu, l'instant d'après, par une nouvelle balle de Sam, qui avait rechargé son fusil en pleine course.

– Pourquoi toute cette tuerie ? dis-je à Sam, lorsqu'il revint près de nous. D'abord, il n'était pas indispensable de les abattre, ensuite leur trace nous aurait sûrement conduits à la cachette du trésor.

– Morgan nous y mènera bien, répliqua Sam.

– Je suis persuadé qu'il n'en fera rien, fis-je.

J'avais raison. Malgré les menaces les plus terribles de Sam, Patrick Morgan opposa un silence farouche à toutes nos questions. L'or dont la conquête avait entraîné la mort de tant d'être humains était irrémédiablement perdu. *Deadly dust*…

Ainsi que nous l'avions fait pour son père, nous attachâmes Patrick à son cheval, puis nous suivîmes le chef des Shoshones, qui se déclara prêt à nous ramener dans son village par le chemin le plus court.

Pendant tout le trajet, le prisonnier ne desserra pas les lèvres. Mais, lorsque nous atteignîmes le camp des Peaux-Rouges et qu'il reconnut Marshall venu à notre rencontre, il poussa un terrible juron.

Je le conduisis dans la tente où étaient gardés les autres prisonniers. Ainsi le père et le fils se retrouvaient, mais ni à l'endroit, ni dans les circonstances qu'ils avaient imaginés.

– Je vous ramène votre fils prodigue, Mister Morgan, dis-je.

Le père me lança un regard plein de haine, mais sans faire aucune réflexion.

Comme la nuit tombait, nous remîmes le jugement des prisonniers au lendemain. Après le repas du soir, pris en commun sous la tente du chef, nous fumâmes avec nos hôtes le calumet de paix, puis chacun regagna la tente qui lui était assignée, afin de prendre un peu de repos.

Une fois allongé sur ma couche, je me sentis bientôt gagné par la fatigue des derniers jours, et c'est avec peine que je m'endormis d'un sommeil lourd, agité et peuplé de cauchemars. Dans mon rêve, je luttais contre de féroces ennemis, je combattais avec l'énergie du désespoir, mais mes adversaires, une fois abattus, se redressaient, comme ressuscités et me livraient de continuels assauts. Je sentais la sueur perler à mon front et je croyais ma dernière heure venue, lorsque, tout à coup, au milieu de ces terrifiantes hallucinations, j'entendis un cri perçant, suivi de plusieurs autres. Le cauchemar cessa : j'étais réveillé.

Cependant, le vacarme ne cessait pas. Des clameurs résonnaient dans le camp, puis retentirent plusieurs coups de feu.

L'arme à la main, je me précipitai alors hors de ma tente. Je devinai vite ce qui s'était passé. Les prisonniers, qui avaient réussi à se débarrasser de leurs liens, étaient sortis de leur tente et s'étaient attaqués à leurs gardes.

Mais, de tous côtés, surgissaient des torses bruns de Shoshones, armés qui de couteau, qui de tomahawk, qui de fusil. Maintenant, je distinguais à son tour Winnetou. Sorti de sa tente, il embrassait d'un rapide coup d'œil la scène qui se déroulait à la lueur des feux de camp.

– Cernez le camp, tonna-t-il, et sa voix puissante domina le tumulte.

Aussitôt une soixantaine d'Indiens s'égaillèrent pour exécuter son ordre, pendant que le chef des Shoshones, suivi de nombreux guerriers, se lançait dans la direction des prisonniers.

Dans de telles conditions, ma présence au combat me parut inutile. Même si les bandits avaient pu s'emparer de quelques armes à feu, ils n'iraient pas loin, car les guerriers shoshones étaient dix fois plus nombreux qu'eux. Et, lorsque je perçus la voix stridente de Sam au milieu du vacarme, je compris qu'il n'y avait qu'une issue possible à cette bataille inégale.

En effet, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le dernier des prisonniers tombait, atteint mortellement. Je pus voir, de loin, le visage livide de Fred Morgan, achevé par Sam d'un coup de couteau.

Le petit chasseur de l'Ouest s'approcha alors de moi à pas lents.

– Et toi, Charlie ? me demanda-il. Pourquoi n'es-tu pas venu avec nous ?

– N'étiez-vous pas en nombre suffisant pour vous passer de moi ? dis-je.

– *Well !* c'est exact. Il n'en est pas moins vrai que, si je n'avais pas tenu à surveiller moi-même la tente des Morgan, les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal.

– Personne ne s'est échappé ? demandai-je.

– Personne. Je les ai comptés un à un. Mais je m'imaginais autrement, je te l'avoue, mon règlement de comptes avec Morgan.

Il poussa un soupir de regret, puis prit son fusil et y fit deux encoches. Elles étaient maintenant au nombre de dix.

– Les dix meurtriers de ma femme et de ma fille ont tous payé leur forfait, dit-il d'une voix tremblante d'émotion. Justice est faite. Voilà ma mission terminée, je n'ai plus rien à faire sur cette terre.

Ses yeux s'étaient embués de larmes, et tout son visage exprimait une profonde mélancolie. Le vieux chasseur endurcit montrait alors son âme véritable : une âme sensible d'enfant.

– N'y pensons plus, Sam, dis-je. Ces hommes que tu as châtiés relèvent maintenant de la justice divine. Puisse-t-elle leur être clémente !

– *Well !* Charlie, tu as raison. Ma haine ne les poursuit pas au delà du tombeau. Qu'il leur soit pardonné !

Et, en silence, Sam regagna sa tente.

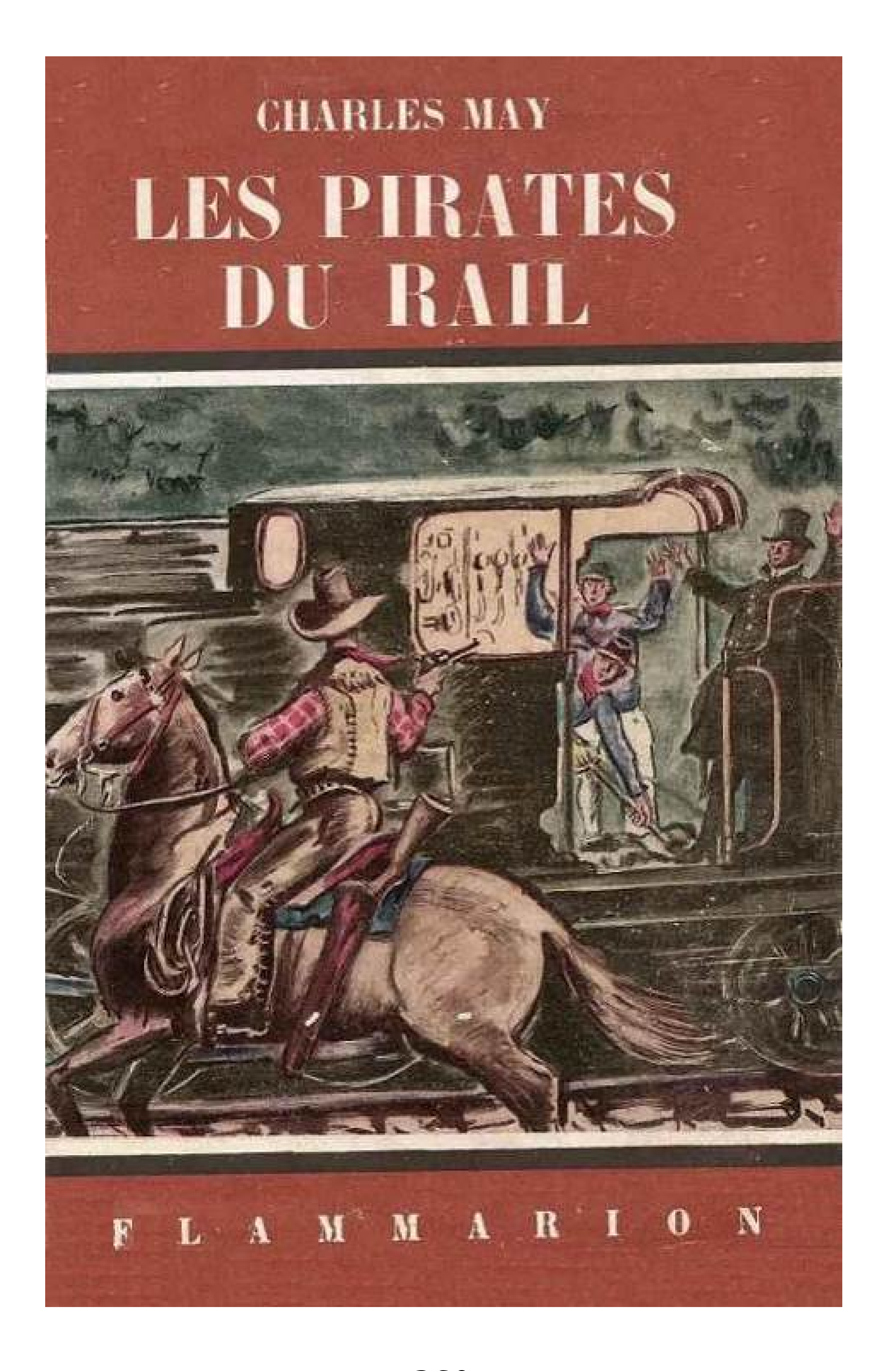
Le lendemain eut lieu l'ensevelissement d'Alain Marshall. À défaut d'une bière, la dépouille fut enveloppée dans une peau de buffle et déposée dans une fosse sertie de pierres rectangulaires, construite par les Indiens. La tombe, une fois recouverte, fut surmontée d'un amas de pierres en forme de pyramide. Je plantai au sommet une croix faite avec deux branches. Bernard me demanda de dire une prière. Je le fis avec une sincère émotion, qui grandit encore lorsque je vis les Indiens, imitant notre exemple, joindre leurs mains comme pour invoquer leur grand Manitou.

Après la cérémonie funèbre, les Shoshones s'ingénièrent pour détourner quelque peu Bernard de son cruel chagrin. Durant toute la semaine qui suivit, ce fut une succession de jeux

guerriers, de tournois et de parties de chasses et d'autres réjouissances. Au milieu de tous ces divertissements, le temps passa vite, et ce fut à regret que nous quittâmes le camp des Indiens-Serpents, mes amis et moi, pour regagner San-Francisco.

Les deux redoutables pirates de la savane n'étaient plus, mais de nouvelles tâches allaient nous appeler dans les espaces infinis du Wild-West.

LES PIRATES DU RAIL



CHAPITRE PREMIER

LES « RAILTROUBLERS »

La Chambre des Représentants et le Sénat des États-Unis ont pris la résolution suivante :

ARTICLE PREMIER. – Le territoire où le Yellowstone River prend sa source, situé en partie dans l'État de Montana, en partie dans celui de Wyoming, ne saurait faire l'objet d'aucune transaction, ne devra être acquis ni colonisé par des particuliers, étant destiné à devenir un parc national pour le bien-être et l'agrément de la population. Quiconque, au mépris de cette disposition, viendrait s'établir sur ce territoire et s'en approprierait le sol serait considéré comme contrevenant à la loi et expulsé.

ART. II. – Ce parc national sera placé sous le contrôle exclusif du Secrétaire d'État à l'Intérieur, qui prendra tout décret ou arrêté nécessaire à la sauvegarde et à l'entretien de ladite région.

C'est avec un réel plaisir que je pris connaissance du texte de cette loi fraîchement promulguée. Le Congrès venait de faire ainsi un don magnifique au peuple des États-Unis d'Amérique.

Et pourtant tout le monde ne mesurait pas, tant s'en faut, l'importance de cette décision. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire au peuple américain, se disait-on en haussant les épaules, de posséder un territoire complètement sauvage de 9.500 kilomètres carrés quelque part dans les Montagnes Rocheuses ? Quel bénéfice pouvait-on en retirer ?

Les sceptiques qui raisonnaient ainsi avaient cependant tort. Le parc que les autorités venaient de mettre à la disposition

des citoyens des États-Unis était un véritable Eldorado, sans pareil sur la terre.

C'est en 1856 que le général Warren avait reçu sur cette région les premiers rapports qui la représentaient comme la huitième merveille du monde. Bientôt, il avait organisé une expédition afin d'explorer personnellement ce pays de contes de fées. Cette tentative n'avait cependant pu aboutir, en raison de diverses difficultés, et ce n'est que dix ans plus tard que la mystérieuse contrée devait livrer son secret.

En 1871, le professeur Hayden put enfin mener à bien l'œuvre de prospection, et ses rapports, conçus pourtant dans un esprit positif et scientifique, respiraient un tel enthousiasme que les membres du Congrès décidèrent de faire bénéficier le peuple tout entier de ce don magnifique de la nature et de mettre en même temps ce nouvel éden à l'abri de la spéculation que ne manquait pas alors de faire naître en Amérique toute découverte d'une région tant soit peu intéressante.

Au delà des prairies infinies de l'Ouest, au delà des vastes plateaux de Black Hills, se dressent les murailles gigantesques des Montagnes Rocheuses, bâties, dirait-on, par un peuple de cyclopes. C'est derrière cette imposante chaîne de montagnes que l'on découvre le parc de Yellowstone, avec ses grottes et ses geysers d'origine volcanique. Le voyageur qui s'aventure dans ces parages affronte à chaque pas un nouveau péril. Le sol se dérobe souvent sous ses pieds, et il risque de choir dans les sources d'eau bouillante. Mais, d'autre part, ces gouffres effrayants peuvent offrir la guérison à des milliers de malades, puisqu'ils renferment des sources sulfureuses riches en ozone, et qui constituent le meilleur remède contre leurs maux. Quoi qu'il en soit, la beauté farouche de ces sites sauvages est impressionnante.

Ayant été obligé, pour une affaire de famille, de me rendre au Havre, je rencontrai dans ce port un ami d'Amérique, originaire de Saint-Louis, auquel me liaient bien des souvenirs

communs se rapportant à un voyage plein d'aventures dans les marécages du Mississipi. Mon ami, qui était fort riche, sinon richissime, m'offrit sans hésiter de payer mon voyage, au cas où il me serait possible de l'accompagner à Saint-Louis. Cette proposition éveilla en moi la nostalgie des étendues infinies de l'Ouest, et je ne pus résister à la tentation.

Je demandai aussitôt par télégramme qu'on m'expédiât mes armes et mon équipement de voyage, et, cinq jours à peine après cette rencontre, nous nous embarquions ensemble à destination du Nouveau Monde.

Nous passâmes dans les forêts du bas Missouri les semaines qui suivirent notre arrivée en Amérique, puis, mon ami ayant été rappelé à Saint-Louis, je me rendis à Omaha City, où je pris le Pacific Railway, qui devait m'emporter une fois de plus dans l'Ouest.

Ce n'est pas sans raisons que j'entreprenais ce voyage. Je connaissais déjà la région des Montagnes Rocheuses, depuis les sources du Frazer jusqu'au Hellgate, ainsi que la région s'étendant entre Nordpark et le désert de Mapimi. Cependant je n'avais pas encore eu l'occasion de faire le trajet Hellgate-Nordpark, qui couvre un territoire s'étendant sur six degrés de latitude. Or cette région était considérée comme l'une des plus intéressantes des Montagnes Rocheuses, encore qu'elle soit à peu près inconnue, puisque, seuls, quelques chasseurs indiens et trappeurs intrépides pouvaient se vanter de l'avoir parcourue. Je me proposais donc de l'explorer à mon tour.

L'entreprise était, certes, tentante, mais non sans danger. Du moins étais-je assez bien équipé pour la risquer. Une seule chose me manquait pour pénétrer dans ces régions que les Yankees appellent *dark and bloody grounds* (territoire sombre et sanglant) : un cheval dévoué et résistant. La monture qui m'avait conduite jusqu'à Omaha ne remplissait guère ces conditions, et je dus la vendre. En prenant le train, j'avais cependant bon espoir de trouver mon affaire une fois sur place.

À cette époque, certains secteurs du Pacific Railway n'étaient exploités que de manière intermittente, et, à bien des endroits, les travaux de construction n'étaient pas entièrement achevés, notamment les gros ouvrages comme les viaducs et les ponts. Les ouvriers de la compagnie, lorsque leur chantier était par trop éloigné d'une agglomération, logeaient dans des camps fortifiés, à cause de la menace des attaques de la part des Indiens. En effet, les Peaux-Rouges voyaient de mauvais œil la construction de la voie ferrée qui devait traverser leurs terrains de chasse, et ils entravaient méthodiquement la continuation des travaux.

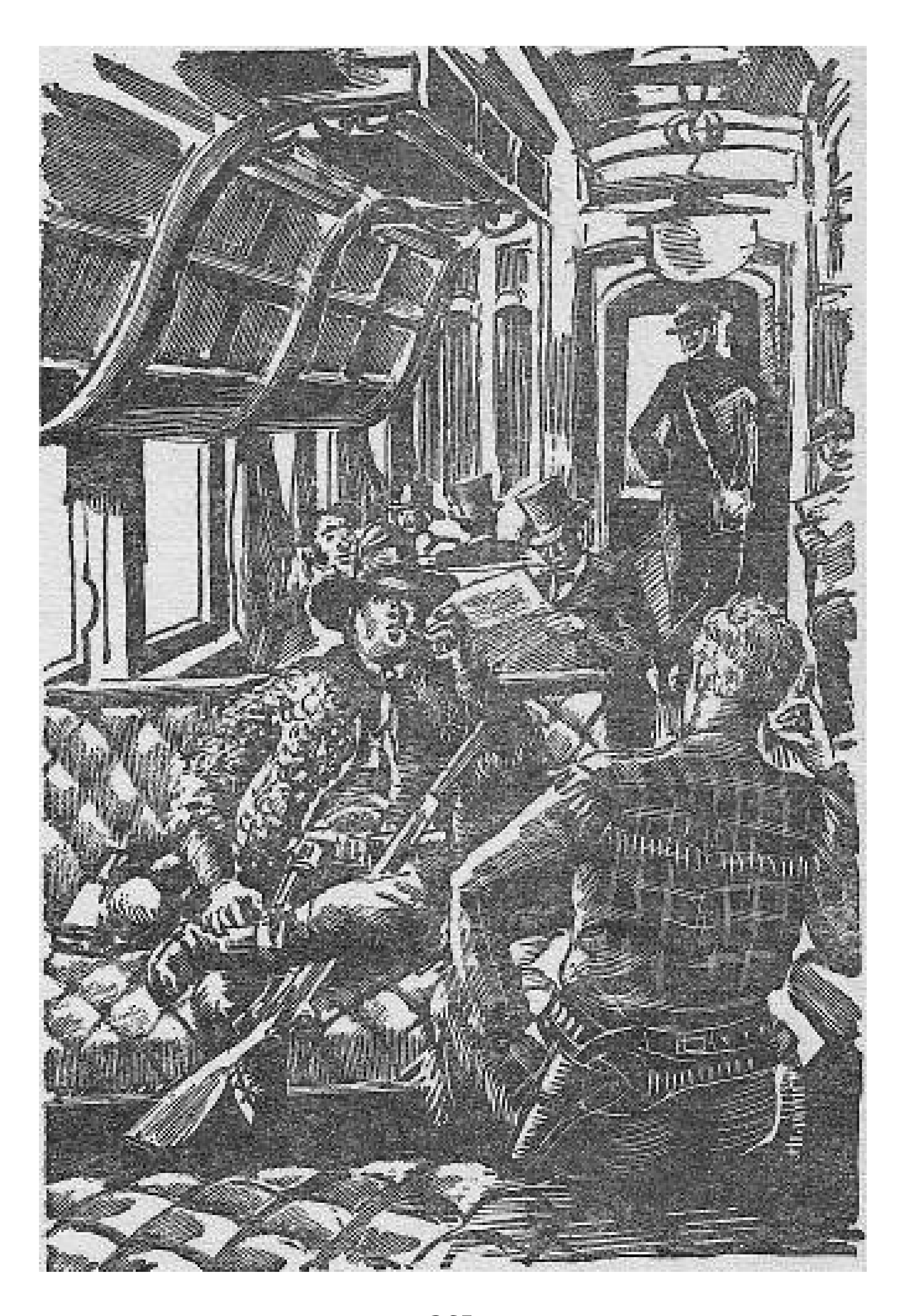
Mais les constructeurs du Pacific Railway comptaient encore d'autres ennemis, plus redoutables même que les Peaux-Rouges.

À cette époque, les prairies de l'Ouest étaient le refuge de nombreux hors-la-loi rejetés par les États de l'Est déjà civilisés. Ces dangereux individus formaient souvent des bandes criminelles, dont les exploits étaient parfois plus néfastes que les attaques des tribus sauvages.

On appelait ces malfaiteurs les *railtroublers*, c'est-à-dire destructeurs du rail, parce qu'ils s'attaquaient volontiers à la voie ferrée pour détrousser les voyageurs en pleine savane.

La population de l'Ouest était à tel point indignée des agissements de ces bandits qui mettaient à mort tous ceux qui tombaient en leur pouvoir, sans épargner les femmes, les vieillards ni les enfants, que, dès que l'un d'eux était capturé, on l'exécutait sans autre forme de procès.

Le jour où je pris le train à Omaha était un dimanche. Aucun de mes compagnons de voyage n'attira d'abord spécialement mon attention. Le second jour de mon voyage à Fremont je vis pourtant monter dans mon compartiment un individu dont l'aspect excita ma curiosité. Comme il vint s'installer juste en face de moi, je pus l'observer à loisir.



Ses manières et sa mise avaient je ne sais quoi de comique qui pouvait prêter à rire, mais j'avais déjà trop souvent rencontré dans le Wild-West de ces personnages à l'aspect fantasque pour que celui-ci excitât mon hilarité.

L'homme était de petite taille, mais si gros que son corps tendait à adopter la forme d'une boule. Il portait un manteau en peau de mouton, dont le poil, bien fourni jadis, ne subsistait plus que par rares touffes, qui évoquaient des oasis perdues dans le désert.

Ce manteau avait dû être confectionné à la mesure du voyageur. Mais soit que celui-ci eût considérablement grossi depuis, soit que la peau de mouton se fût rétrécie sous l'effet des intempéries, le manteau était devenu beaucoup trop court et étroit et ne pouvait même plus se boutonner ; quant aux manches, elles s'arrêtaient à peine aux coudes.

Sous cet étrange pardessus, l'homme portait une veste et une culotte de cuir, primitivement noire, mais qui maintenant brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et était si criblée de taches que je la soupçonnai de servir souvent de nappe et de serviette de table. Cette culotte découvrait des jambes bleuies par le froid. En glissant plus bas, le regard rencontrait une paire de chaussures si épaisses qu'elles semblaient destinées à défier l'éternité. Elles étaient faites de cuir brut et pourvues d'une semelle impressionnante, avec des clous énormes ; ainsi chaussé, on devait pouvoir écraser un crocodile sous ses pas.

Le couvre-chef de mon nouveau compagnon de voyage n'était pas moins étrange que le reste de son accoutrement, ayant perdu, au cours du temps, non seulement toute forme et toute couleur, mais encore une partie de son bord.

Autour de sa taille, que son embonpoint laissait à peine deviner, était nouée une sorte d'écharpe en guise de ceinture, où étaient accrochés un pistolet d'un modèle antédiluvien et un couteau de chasse ; il y pendait également une blague à tabac,

une cartouchière, une petite glace de bazar, une gourde et un jeu de fers à cheval démontables, enfin un étui dont le contenu devait rester pour moi longtemps un mystère et qui renfermait, ainsi que je finis par l'apprendre, un nécessaire à raser, objet d'un raffinement inouï dans le Wild-West.

Ce qui frappait le plus cependant, chez mon compagnon de voyage, c'était son visage. Celui-ci était rasé de près et semblait sortir des mains du coiffeur. Les joues rubicondes étaient si pleines et si rondes que c'est à peine si, parmi les coussins de graisse, on remarquait un petit nez camus et une paire d'yeux noirs et vifs.

Lorsque le bonhomme parlait ou souriait, ses lèvres se retroussaient sur des dents d'une blancheur éclatante, que, d'ailleurs, à tort ou à raison, je soupçonnais d'être fausses. Le menton s'ornait, à gauche, d'une énorme verrue en forme de cornichon, qui contribuait à accentuer l'effet comique produit par ce curieux personnage.

L'homme ne devait pas ignorer l'impression qu'il faisait sur des étrangers, mais il ne semblait en être aucunement gêné et affichait un superbe mépris à l'égard de l'opinion d'autrui.

Il tenait entre ses jambes, qu'il avait courtes et épaisses comme celles d'un éléphant, un fusil d'un modèle ancien et qui ressemblait, comme un œuf à un autre œuf, à l'arme favorite de mon vieil ami Sam Hawkens, que je n'ai pas besoin de présenter aux lecteurs de mes aventures[21].

En entrant dans le compartiment, le chasseur m'avait salué d'un bref : *« Good day », Sir*, mais à part cette formule banale de politesse, il ne semblait pas s'apercevoir de ma présence. Quant à moi, mon compagnon de voyage m'intéressait vive-

---

[21] Voir *Winnetou* et *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

ment, et je ne cessais de l'observer du coin de l'œil, aussi discrètement que possible, bien entendu.

Une heure plus tard, cependant, ce fut lui qui rompit le silence en me demandant la permission d'allumer sa pipe. Tant d'égards de sa part me surprit passablement, car un vrai chasseur de l'Ouest ne se soucie guère de savoir si ce qu'il fait a ou n'a pas le don de plaire aux autres.

– Fumez donc si le cœur vous en dit, répondis-je. Du reste, je vous tiendrai compagnie. Me permettez-vous de vous offrir un de mes cigares ?

Ce disant, je sortis de ma poche un étui de cuir et le lui présentai.

– *Thank you, Sir, you are very kind*. Je préfère cependant ma pipe. Ces rouleaux de feuille que vous appelez « cigares » sont une chose bien trop raffinée pour les gens de mon espèce.

Mon compagnon de voyage portait à son cou, suspendu à un cordon à la manière des trappeurs, un petit brûle-gueule d'aspect fort peu engageant. Il le prit et le bourra consciencieusement de tabac. Je m'empressai de lui offrir du feu, mais il refusa l'allumette que je lui tendais et tira de la poche de sa veste un de ces petits instruments répandus dans l'Ouest et que l'on appelle « punk » C'est une sorte de briquet primitif dont, avec un peu d'adresse et d'expérience, on parvient non sans peine quelquefois à enflammer l'amadou.

– C'est bien aimable à vous, me dit-il, mais comme dans la savane on ne trouve pas de bureaux de tabac, et, partant, pas d'allumettes, j'aime autant ne pas prendre ces habitudes de facilité.

Pendant une bonne minute, il se débattit contre son « punk » avant de réussir enfin à en faire jaillir une flamme. Ayant remporté cette petite victoire, mon compagnon de voyage se renferma de nouveau dans son mutisme et ne manifesta pas

la moindre envie de renouer notre conversation. Il fumait sa pipe avec délices, absorbé tout entier par cette opération. L'odeur de la fumée me révéla que son tabac contenait une forte proportion de barbe de maïs. Je ne m'en étonnai qu'à moitié, l'expérience m'ayant appris qu'en matière de tabac, comme en toute autre chose, les goûts diffèrent souvent.

À la première station, je descendis du train pour me dégourdir un peu les jambes, et mon compagnon en fit autant. Je le vis se diriger vers un wagon de bestiaux, attaché en queue de notre convoi et à l'intérieur duquel je remarquai un cheval. Le chasseur allait sans doute rendre visite à sa monture. En effet, il s'arrêta devant la portière entr'ouverte et s'assura que son cheval supportait bien le voyage.

Il remonta ensuite dans le compartiment et ne desserra plus les lèvres jusqu'à notre arrivée à Chayenne, station située au pied des Black Hills.

– Vous allez sans doute à Denver pour y prendre la ligne du Colorado ? me dit-il enfin.

– Point du tout, fis-je, je reste au contraire dans ce train.

– *Well !* dans ce cas, nous continuerons à faire route ensemble.

– Vous avez encore un long voyage à faire dans l'Ouest ? demandai-je.

– Cela dépend. Je ne suis pas encore fixé sur l'endroit où je descendrai. Je me déciderai en cours de route. Et vous ?

– Moi, je pense me rendre à Ogden City.

– Tiens, tiens. Alors, vous faites du tourisme ?

– Si vous voulez.

– Et vous vous proposez sans doute de visiter la cité des Mormons ?

– Oui, à l'occasion. Mais ce n'est pas le but de mon voyage : je vais aux monts du Windriver et aux Trois-Trétons.

Il me dévisagea d'un air incrédule.

– Aux Trois-Trétons ? Pas possible ! Seuls les vrais chasseurs de l'Ouest osent s'aventurer dans cette région. Je suppose que vous n'y allez pas seul, au moins. Vous rejoignez d'abord des amis ?

– Ma foi non. J'ai l'habitude de voyager seul.

Le petit homme replet eut un sourire amusé. Il me demanda :

– Ainsi, vous êtes bien décidé à aller tout seul aux Trois-Trétons ? Vous ignorez sans doute que ces montagnes sont infestées de Sioux et d'ours gris. Vous courez, en y allant, de gros dangers.

– Et cela serait-il que je ne verrais pas pourquoi je ne devrais pas y aller, du moment que j'en ai envie.

– Parce que c'est par trop imprudent, permettez-moi de vous le dire. Puis-je vous demander quelle est votre profession ?

– Je suis écrivain.

Mon compagnon manifesta un vif étonnement.

– Écrivain, dites-vous. C'est bien quelqu'un qui fait des livres ?

– Très exactement.

– Et vous en avez déjà fabriqué quelques-uns, dans votre vie ?

– Plusieurs même.

– C'est peut-être pour écrire un nouveau bouquin que vous allez aux Trois-Trétons ?

– Vous l'avez deviné.

Le petit homme replet eut un accès d'hilarité. Pas plus que mon ami Sans-Ears il ne pouvait concevoir qu'un homme dont le métier était de tenir la plume s'aventurât dans le cœur du Wild-West pour en affronter les terribles périls et, qui plus est, sans escorte !

– Très bien, fit-il en reprenant son sérieux. Si je comprends bien, vous vous apprêtez à écrire un ouvrage sur les Trois-Trétons, et vous vous y rendez pour vous documenter sur place, comme on dit ?

– Telles sont en effet mes intentions.

– Je vous en félicite. Mais puisque vous êtes écrivain, vous avez dû voir dans des livres des images représentant un ours gris ou un Indien sur le sentier de la guerre ?

– Bien sûr ! J'en ai vu plusieurs de ce genre.

– Et ces images ne vous ont jamais donné le frisson ?

– Non, jamais. Pourquoi ?

– Je me le demande moi-même, puisque je vois que vous avez pris la précaution d'emporter un fusil. Cela prouve suffisamment que vous avez l'intention de vous défendre. Car c'est bien un fusil que je vois là, dans le filet, au-dessus de votre tête, enveloppé dans une couverture ?

– En effet, c'est un fusil.

– Eh bien ! me permettez-vous de vous donner un conseil ?

– Je vous en prie.

– Mon conseil, le voici descendez du train à la prochaine station, prenez-en un autre en sens inverse et rentrez vite chez vous.

– Merci. Et, maintenant, puis-je vous demander à mon tour ce qui vous incite à me donner un tel conseil ?

– Ce qui m'y incite ? Mais le bon sens, bien sûr. Je ne dis pas, vous avez l'air d'un garçon solide, mais, à tout prendre, vous feriez mieux de vous contenter de la chasse à l'escargot et de laisser aux gens de l'Ouest la chasse à l'ours gris. Croyez-moi, c'est un drôle d'animal. Qui s'y frotte s'y pique, je puis vous le dire en connaissance de cause. Évidemment, les lectures vous ont un peu tourné la tête, et vous voudriez imiter les exploits des célèbres chasseurs du Wild-West. Méfiez-vous, jeune homme, il pourrait vous en cuire.

– Vraiment ? fis-je d'un air candide. La région est donc tellement dangereuse ?

– Plus que vous ne pensez. Et, si vous aviez l'imprudence d'y aller, vous ne tarderiez pas à vous en apercevoir à vos dépens. Mais, au fait, puisque vous êtes écrivain, vous avez lu sans doute les livres de Fenimore Cooper.

– Je pense bien.

– Bas de Cuir et Le dernier des Mohicans ?

– Je les ai lus tous les deux étant enfant.

– Je m'en doutais. Et vous avez entendu parler peut-être aussi des célèbres chasseurs de l'Ouest ?

– De ceux du temps de Fenimore Cooper ?

– Non, de ceux d'aujourd'hui.

– Je ne vois pas très bien à qui vous-voulez faire allusion, fis-je.

– Voulez-vous que je les nomme ? Eh bien ! ces célèbres chasseurs s'appellent : Winnetou, Old Firehand, Old Shatterhand, Old Death, Sans-Ears, le gros Walker et « Perche » Hilbers.

– Oui, ces noms ne me sont pas inconnus.

Le petit homme ne se doutait sûrement pas que, si je l'amusais, il m'amusait encore davantage.

– Je vois, dit-il, après une minute de réflexion. Eh bien ! si vous voulez avoir mon opinion, jeune homme, ces récits des aventures du Wild West sont une lecture dangereuse, et, si cela dépendait de moi, je les interdirais. Je le répète, ces livres sont un véritable fléau pour la jeunesse.

– Je ne suis pourtant pas un adolescent, risquai-je. Et je ne...

– Ne protestez pas, vous pouvez être sûr que j'ai raison. Tout le monde ne peut pas imiter les hauts faits de nos Westmen. Winnetou, le chef des Apaches, est capable de soutenir la lutte contre une trentaine de gaillards de votre espèce ; Old Firehand atteint sans peine d'une balle un moustique qu'il a choisi dans un essaim, et quant à Old Shatterhand il abat l'ours gris d'un seul coup de poing. Résignez-vous à l'avance, vous n'arriverez jamais à les égaler.

J'étais agréablement flatté d'entendre mon nom cité dans ce palmarès du Wild-West, mais je n'en laissais rien paraitre et écoutais les démonstrations de mon compagnon d'un air respectueux.

– J'ai, en effet, bien peur de ne jamais pouvoir les imiter, fis-je avec un soupir de regret.

– N'y comptez pas, poursuivit-il. Eh bien ! si l'un de ces trois chasseurs me disait qu'il va explorer les Trois-Trétons, je lui répondrais que l'entreprise est difficile, mais qu'après tout il

a des chances de la mener à bien. Mais quand c'est vous, jeune homme, qui m'exposez un tel projet, je souris. Après tout, sans vous vexer, vous n'êtes qu'un littérateur.

– Sans doute, mais...

– Et d'abord avez-vous seulement un cheval ?

– Ma foi, non !

Le petit homme replet fut pris d'un accès de rire.

– Ah ! ah ! ah ! Vous en avez de bonnes ! L'honorable apprenti Westman part à la conquête des Trois-Trétons et n'a même pas pensé à se pourvoir d'une monture. C'est donc à pied que vous comptez gagner cette région ?

– Pas du tout : simplement, je pensais que je pourrais acheter un cheval quelque part, en cours de route.

– Ah ! vraiment ?

– Ou, éventuellement, en capturer un dans la savane.

– De mieux en mieux ! Et vous vous imaginez que cela se fait comme ça, en un tour de main ?

– En un tour de main, ce serait trop dire, mais je n'aurais pas été le premier à réussir cet exploit.

– Bon, bon. Et c'est pour cela que vous vous êtes muni de ce lasso que vous portez en bandoulière. Voilà ce que j'appelle être prévoyant ! Mais votre lasso, je vous l'affirme, ne vous permettra pas plus de capturer un mustang qu'une mouche.

– Pourquoi pas ?

– Parce que vous êtes ce qu'on appelle un chasseur de dimanche, ou pour mieux dire un greenhorn. Là !

Ce mot, dans le langage des chasseurs de l'Ouest, est synonyme de novice, avec une forte nuance péjorative. Dans la bouche de mon compagnon de voyage, ce terme de mépris appliqué à ma personne était un argument massue destiné à m'écraser.

– Pourquoi diable me prenez-vous pour un greenhorn ? fis-je. Je vous fais vraiment cet effet-là ?

– Parbleu ! cela saute aux yeux ! Vous êtes tiré à quatre épingles, on dirait que vous sortez d'un grand magasin. Vos bottes brillent comme si vous n'aviez d'autres soucis que de les cirer. Vos leggings, flambant neuves, sont en peau de renne de première qualité. Vous arborez une chemise qu'une squaw indienne a mis quinze jours à broder, et je parie que vous avez payé votre chapeau au moins douze dollars. Vos armes aussi sont astiquées avec soin, mais je jurerais que vous ne vous êtes encore jamais servi de votre couteau Brownie, et que vous n'avez pas encore tiré un coup de votre Colt. Savez-vous seulement tirer à la cible ?

– Un peu. Un jour il m'est même arrivé de gagner une bouteille de champagne à la foire, avec une balle bien placée.

– Une bouteille de champagne à la foire ! Je vois le genre. Eh bien ! mon cher greenhorn, trêve de plaisanteries ! Rentrez tranquillement chez vous et oubliez vos projets insensés. N'importe quel chasseur de l'Ouest vous donnerait le même conseil. Un Old Shatterhand et un Old Firehand, par exemple, ne manquent jamais de...

– Excusez-moi, dis-je en l'interrompant. Qui est donc cet Old Shatterhand dont vous me parlez ? Est-il actuellement dans l'Ouest ?

– Vous m'en demandez trop. Je ne suis pas au courant de tous ses déplacements. La dernière fois que je suis passé à Fox-Head, j'ai rencontré le célèbre Sans-Ears – un chasseur comme

on n'en voit pas beaucoup, même dans le Wild-West, – qui m'a dit avoir fait route avec Old Shatterhand à travers la Californie. Il m'a raconté aussi que son ami venait de s'embarquer quelques jours auparavant pour l'Afrique. Il allait visiter, paraît-il, les régions inexplorées du Sahara.

– Il entreprenait sans doute un voyage de longue durée ? demandai-je.

– Sans doute. On ne fait pas le trajet d'Amérique en Afrique pour une excursion de quelques jours.

– Pourquoi surnomme-t-on ce chasseur Old Shatterhand, La Main-qui-frappe ? demandai-je.

– Parce que, comme je vous l'ai déjà dit, il abat d'un seul coup de poing l'ennemi le plus redoutable.

Décidément, s'il avait voulu me flatter, mon aimable compagnon de voyage n'aurait pu s'y prendre autrement.

– Oui, jeune homme, reprit-il après un moment de silence. Dans le Wild-West, il est bon d'avoir le poing solide. Ce ne sont pas les occasions de s'en servir qui manquent. Eh bien ! regardez un peu vos mains. On dirait les mains d'une demoiselle tant elles sont fines et blanches. On voit tout de suite qu'en fait de couteau c'est le coupe-papier que vous maniez le plus souvent.

– Pourtant je m'exerce parfois au maniement des armes, protestai-je.

– Allons ! allons ! vous voulez rire. Moi, je vous parle sérieusement. Encore une fois, rentrez chez vous, le Wild-West n'offre pas de distractions aux gentlemen de votre espèce.

Là-dessus il ralluma sa pipe qui s'était éteinte entre temps et s'enveloppa d'un épais nuage de fumée pour bien marquer qu'il n'avait plus rien à ajouter à ce qu'il venait de me dire si éloquemment.

De mon côté, j'estimai que la plaisanterie avait assez duré et je n'essayai pas de renouer notre entretien. Au cours de mes voyages dans le Wild-West, quand il m'arrivait de ne pas être reconnu par un Westman que le hasard me faisait rencontrer, je me faisais passer volontiers pour un novice, ou, selon l'expression en usage dans ces régions, pour un greenhorn. Les conseils que ces chasseurs endurcis me donnaient sur un ton généralement condescendant et la pitié qu'ils marquaient au pauvre débutant pour lequel ils me prenaient étaient toujours une source d'amusement pour moi. Cependant j'avais rarement ri d'aussi bon cœur, intérieurement du moins, qu'en écoutant les objurgations apitoyées de mon gros compagnon de voyage.

Ce qu'il venait de me dire m'intéressait d'ailleurs vivement, et cela pour plusieurs raisons. Ainsi j'étais surpris de voir à quel point les chasseurs du WildWest étaient au courant de mes projets et de mes déplacements. De mon voyage en Afrique, je n'avais parlé pourtant qu'à mon ami Winnetou, le chef des Apaches, et à Sam Hawerfield, mieux connu dans la savane sous le sobriquet hétéroclite mi-français mi-anglais de Sans-Ears. J'étais sûr que Winnetou n'avait confié mes intentions à personne. Ainsi, une parole qui avait dû échapper à Sam au cours d'une conversation avait suffi pour que mon projet de voyage fût connu de tous. Les chasseurs de l'Ouest forment en effet une sorte de confrérie, ou, si l'on veut, une caste, dont l'accès est extrêmement difficile, mais à l'intérieur de laquelle chacun connaît les faits et gestes de tous les autres.

Le soleil disparaissait déjà à l'horizon lorsque nous arrivâmes à Sherman. Après un bref arrêt, notre train repartit et, ayant roulé toute la nuit, nous atteignîmes, aux premières lueurs de l'aube, la station de Rawlins.

Au delà de cette localité commencent à se profiler les premiers contreforts d'un pays montagneux et aride, que ne vient pas rafraîchir le moindre cours d'eau, et dont la seule végétation consiste en de rares buissons d'artemisia. C'est un véritable dé-

sert de rochers, une sorte de petit Sahara, les oasis en moins. La blancheur crue du sol, due aux sels qu'il contient, fatigue les yeux. Pourtant, de cette contrée désolée qu'on dirait ravagée par quelque cataclysme préhistorique ayant fendu les rocs et labouré le sol de larges sillons, se dégage une impression étrange qui ne manque pas de grandeur. Par endroits, on se croirait devant un paysage lunaire.

Durant de longues heures, notre convoi parcourut cette région désertique. Nous dépassâmes les stations de Carbone et de Greenriver, situées à 846 milles à l'ouest d'Omaha. Enfin, le paysage changea peu à peu, et bientôt le train s'engagea entre deux montagnes couvertes de forêts denses, évoquant certains coins de Suisse.

Au sortir d'une verte et riante vallée, dont la vue nous avait plongés dans le ravissement, notre train se mit à grimper péniblement une côte aboutissant à un plateau, lorsque, tout à coup, nous ressentîmes un choc violent, accompagné d'un fracas assourdissant. Les valises tombèrent des filets, tandis que la locomotive sifflait à toute vapeur. Nous bondîmes de nos sièges, nous nous précipitâmes aux portières et constatâmes que le convoi s'était brusquement arrêté à la suite d'un coup de frein brutal. Que s'était-il donc passé ?

Presque aussitôt des cris se firent entendre, et je descendis du train pour chercher la raison de tout ce branle-bas.

Un spectacle désolant s'offrit à ma vue. Notre locomotive avait stoppé à une dizaine de mètres d'un convoi déraillé. La voie était jonchée de débris à moitié consumés et qui, par endroits, fumaient encore. Un rapide examen me révéla ce qui s'était passé.

Le train qui avait précédé le nôtre sur cette voie transportait des ouvriers à leur lieu de travail et comportait, en outre, plusieurs wagons de marchandises. Il avait été attaqué au cours de la nuit par des pirates du rail, que l'on appelle dans la savane

les *railtroublers*. Les agresseurs avaient déboulonné les rails, ce qui avait précipité le train hors de la voie et l'avait fait rouler en bas du remblai. Après avoir provoqué cette épouvantable catastrophe, les malfaiteurs avaient attaqué les rescapés et les avaient exterminés jusqu'au dernier. Puis, s'étant emparés de tout ce que le train transportait de précieux et ayant détroussé leurs victimes, ils avaient mis le feu aux wagons. Aucun voyageur ne semblait avoir survécu au drame.

C'était pour nous une chance inouïe que notre mécanicien ait aperçu assez tôt les tragiques débris qui encombraient la voie pour freiner à temps.

L'émotion de mes compagnons de voyage était indescriptible. Tous, ils avaient quitté leurs compartiments et se pressaient autour des wagons du convoi attaqué, dont il ne subsistait que la charpente de fer, affreusement tordue. Le premier mouvement de chacun avait été de porter secours aux victimes de l'accident, mais il avait fallu se rendre à l'évidence : rien ne restait à sauver. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de réparer la voie aussi vite que possible afin de pouvoir reprendre notre voyage.

À cette époque, où les accidents de ce genre étaient assez fréquents aux États-Unis, tout train devant effectuer un parcours tant soit peu important transportait quelques ouvriers spécialistes de la voie ferrée, munis des outils indispensables à la réparation des rails.

Lorsqu'ils eurent compris la situation, les voyageurs entourèrent le chef du convoi, le pressant de questions. Chacun était impatient de savoir si nous allions tenter quelque chose pour mettre la main sur les auteurs de cet horrible attentat. Le chef du train déclara de façon catégorique qu'il n'en avait ni le temps ni la possibilité. Déjà la réparation de la voie lui occasionnerait un retard de plusieurs heures sur l'horaire prévu, le déblaiement surtout étant une opération assez laborieuse. Il nous assura cependant qu'il ferait en sorte que le train pût repartir le jour

même. Quant à la poursuite des *railtroublers*, c'était l'affaire de la justice.

Tandis que la plupart des voyageurs contemplaient le spectacle tragique du train détruit, je quittai la voie pour rechercher les traces des malfaiteurs.

Le terrain était plat, couvert d'une herbe assez haute, et seuls quelques arbustes coupaient la monotonie du paysage.

Je me mis à inspecter le terrain méthodiquement, pas à pas, et à trois cents mètres environ du remblai, je remarquai enfin que le sol était foulé à un endroit entouré d'arbustes. Tout portait à croire que plusieurs hommes y avaient fait halte, soit pour se reposer, soit pour attendre quelque chose et, un peu plus loin, je découvris même l'endroit où leurs chevaux avaient été attachés.

Je me penchai attentivement sur la terre dans l'espoir d'y déceler des indices qui permettraient de tirer des conclusions quant au nombre des bêtes, de leurs cavaliers et à la composition de la cavalcade.

Après de laborieuses recherches, je finis par découvrir plusieurs indications intéressantes, dont l'ensemble me permit de faire quelques déductions concrètes.

Encouragé par ce premier succès, je poussai plus loin mes investigations, m'éloignant toujours du remblai, bien décidé à garder pour moi-même les résultats de ma petite enquête.

Lorsque je revins enfin vers la voie ferrée, en décrivant un demi-cercle, je me trouvai face à face avec mon amusant compagnon de voyage qui, poussé sans doute par le même sentiment que moi, venait lui aussi d'effectuer une tournée d'inspection à gauche du remblai, alors que, moi, je m'étais dirigé à droite.

Il fut passablement surpris de me voir surgir à l'improviste devant lui et à plusieurs centaines de mètres de notre wagon et s'écria :

– Tiens ! c'est vous ! Que cherchez-vous ici ?

– Ce que je cherche ? Mais ce que n'importe quel Westman chercherait à ma place. La trace des railtroublers, bien entendu.

– Ah ! Ah ! et vous l'avez trouvée, votre trace ?

– Ma foi, j'ai bien l'impression que oui. Et même j'ai pu recueillir quelques indices intéressants.

– Ah vraiment ? Je parie que vous avez déjà une version de l'affaire ?

– Ce serait trop dire. Certes, j'ai bien quelques idées là-dessus, mais je ne dispose pas encore de données suffisantes pour pouvoir me prononcer d'une façon définitive.

Le gros chasseur eut un sourire narquois.

– Vous parlez, jeune homme, comme les héros de vos romans d'aventures. Mais cela ne m'en impose pas. Pourquoi ne pas me dire franchement que vous n'avez rien trouvé du tout ? Nous avons affaire à des bandits fieffés, qui connaissent l'art de camoufler une piste. La preuve, c'est que moi, qui ne suis pourtant pas un novice, je n'ai rien découvert du tout. Alors vous n'allez pas me raconter que le premier greenhorn venu peut se montrer plus malin !

– Il n'est pas impossible pourtant, risquai-je, qu'un greenhorn soit doué d'une meilleure vue que là vôtre, soit dit sans vous offusquer.

– Ça par exemple !

– Le fait n'aurait rien d'extraordinaire, il me semble.

– Plaisantez à votre aise.

– Je ne plaisante pas. Êtes-vous sûr seulement d'avoir cherché du bon côté ? Vous vous êtes borné à explorer la partie du plateau qui est à gauche de la voie ferrée. Or point n'est besoin d'avoir des galons de Westman pour se rendre compte que de l'autre côté du remblai le terrain se prête beaucoup mieux à l'embuscade.

– Ah ! vous m'en apprenez ! Et pourquoi, je vous prie ?

– C'est bien simple. À gauche, le sol est à peu près nu, tandis qu'a droite des bouquets d'arbustes offrent çà et là d'excellentes cachettes.

Il me dévisagea avec étonnement, hocha la tête et dit :

– Ma foi, ce que vous venez de dire n'est peut-être pas plus bête qu'autre chose. Les rats de bibliothèque de votre espèce ont parfois des idées. Eh bien ! qu'avez-vous donc trouvé ?

– Plusieurs choses.

– Et encore !

– J'ai découvert, par exemple, que les railtroublers ont campé sous les arbustes que vous voyez d'ici et qu'ils avaient attaché leurs montures à ces coudriers, un peu plus loin.

– Tous mes compliments, jeune homme, dit le petit homme replet d'un ton mi-ironique, mi-sérieux. Et avez-vous pensé, au moins, à dénombrer leurs bêtes par la même occasion ?

Cette question était évidemment destinée à apporter la preuve de mon inexpérience. Car, au ton de sa voix, on devinait que mon interlocuteur était sûr que ma réponse serait négative. Comment, en effet, un greenhorn, à supposer même que la chance ait favorisé ses recherches, eût-il pu penser à se livrer à un tel examen ?

– Ils avaient vingt-six bêtes, répondis-je, imperturbable.

Le petit homme replet fronça les sourcils. Il me prenait pour un mystificateur, c'était évident.

– Vingt-six ? répéta-t-il, incrédule. Et sur quoi basez-vous cette affirmation ? Je ne pense pas que ces chevaux aient défilé devant vous pour vous permettre de les compter à votre aise ?

– Non, vous l'avez bien dit, ils n'ont pas défilé devant moi. Mais ils n'en ont pas moins laissé leurs traces sur le sol. Et les empreintes révèlent bien des choses à quiconque sait les lire.

– C'est votre cas, je suppose ?

– Parfaitement. C'est ainsi que je sais que, sur les vingt-six bêtes, huit seulement étaient ferrées. Quant aux cavaliers, ils étaient vingt-trois blancs et trois Indiens.

– De mieux en mieux !

– Ce n'est pas tout. Les empreintes m'ont révélé encore que le chef de la bande est un blanc qui boîte de la jambe droite.

– Et il a une verrue sur le nez, vous oubliez de l'ajouter ! fit mon compagnon de plus en plus ironique.

– Ça, je n'en sais rien. D'ailleurs, pour le moment, ce n'est pas ce qui compte. Ce qui est certain, c'est qu'il monte un mustang, qui est un étalon bai. L'un des trois Peaux-Rouges qui l'accompagnent est un chef de tribu. Je ne saurais dire en toute certitude de quelle tribu il s'agit, mais certains indices me portent à croire que c'est un Sioux de la tribu des Ogellalahs. Il a pour monture un cheval moreau.

L'assurance avec laquelle j'avançais toutes ces précisions semblait avoir jeté le trouble dans l'âme du gros chasseur. Il écoutait ma démonstration bouche bée et paraissait ne pas en croire ses oreilles. Comment diable le greenhorn que j'étais à ses yeux avait-il pu réunir tout ce faisceau de faits en si peu de temps ?

– *All devils !* s'écria-t-il enfin. Non, non, ce n'est pas sérieux. Vous avez l'imagination un peu vive, mon jeune ami !

– Je ne pense pas qu'un peu d'imagination soit un défaut, même dans le Wild-West, ripostai-je. Mais, en l'occurrence, je puis vous assurer que ce n'est pas mon imagination qui m'a suggéré tous ces détails. Ce que je viens de vous dire est inscrit sur le sol que j'ai examiné.

– Inscrit sur le sol ! Voyez-moi ça !

– Et vous êtes libre de lire ces traces à votre tour, si vous croyez que j'ai menti.

Il réfléchit une seconde, puis :

– J'admets, à la rigueur, que vous puissiez dénombrer d'après ces empreintes les sacripants qui ont causé ce malheur, encore que ce soit assez douteux. Mais, quand vous prétendez déduire de ces traces la couleur de la robe des montures, et même celle de la peau des cavaliers, alors, mon jeune ami, je ne marche plus ! Et vous allez encore plus loin : vous vous faites fort de déterminer la tribu à laquelle ces Peaux-Rouges appartiennent. Enfin, pour comble, vous déclarez du ton le plus naturel que le chef des bandits est boiteux ! Alors, vous comprenez, je commence à me demander si vous ne vous payez pas un peu ma tête.

– Quelle idée ! protestai-je, je ne l'oserais jamais !

L'homme me scruta du regard comme pour pénétrer mes pensées les plus secrètes. Puis il haussa les épaules :

– Eh bien ! nous allons voir. Venez avec moi. Je saurai bien si un greenhorn de votre espèce est capable de débrouiller une piste.

Il se dirigea à vive allure vers l'endroit que je lui avais indiqué, sans se départir de son sourire incrédule et moqueur. Je le laissai passer devant moi et le suivis en traînant un peu.

Lorsque je le rejoignis à l'endroit que j'avais reconnu pour avoir servi de campement aux agresseurs du convoi, il était tellement absorbé dans l'examen des empreintes qu'il ne s'aperçut même pas de ma présence.

Fouillant le fourré jusque dans ses moindres recoins, il se penchait sur chaque branche, sinon sur chaque feuille, tâtait et examinait le sol pouce par pouce. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'il leva enfin la tête et s'approcha de moi.

– Vous avez raison, Sir, dit-il. Ils étaient effectivement vingt-six. J'ai compté la trace des chevaux et j'ai constaté que dix-huit d'entre eux n'étaient pas ferrés. Tout cela est parfaitement exact. Mais tout le reste, jeune homme, n'est que pure fantaisie, et je vous conseille de ne pas recommencer la plaisanterie.

– Voilà la deuxième fois que vous m'accusez de plaisanter. Je vous parle pourtant le plus sérieusement du monde. D'ailleurs, vous-même vous avez certainement tiré de ces traces plus que vous venez de l'admettre.

– Certainement, reconnut-il. J'ai constaté qu'ils sont venus de cette direction-là, qu'ils ont effectivement campé ici et qu'ils sont partis par là. Mais c'est bien tout, et vous n'en savez pas plus long.

– Voulez-vous me suivre un peu, Sir, proposai-je. Je tâcherai de vous montrer comment un greenhorn de mon espèce, comme vous dites, peut interpréter les empreintes quand il s'en donne la peine.

– Je serais bien curieux de voir ça, jeune homme. Allons !

– Regardez d'un peu plus près la trace de ces chevaux. Trois de ces bêtes sont restées un peu à l'écart. Elles étaient couplées non point par l'encolure, mais par la croupe, à la manière indienne. Donc, on peut en conclure, sans grand risque de se tromper, qu'elles étaient montées par des Peaux-Rouges.

Le petit homme replet se pencha et vérifia soigneusement les empreintes des chevaux, puis les arbustes auxquels ils avaient été attachés. Le sol était humide, et les empreintes nettement tracées. Pour un observateur initié, la lecture devait en être assez facile. Or mon compagnon de voyage n'en était sûrement pas à sa première lecture de piste.

– *By God !* s'écria-t-il. Il y a du vrai dans ce que vous me dites là. À tout prendre, ces trois chevaux appartiennent sûrement à des Indiens.

– Maintenant, approchez-vous un peu de cette flaque d'eau. Ici, nos Peaux-Rouges ont fait un brin de toilette. Ils se sont lavé la figure et se sont enduits ensuite de nouvelles couleurs. L'eau est colorée et semée de plaques grasses.

– Ah ! Ah ! Vous croyez ?

– Sûrement. Ils ont appliqué leurs couleurs sur une couche de graisse d'ours. Voyez-vous, par là, sur le sol, ces empreintes circulaires ?

– Oui.

– Ce sont les traces des pots de couleurs. Il faisait chaud et la peinture avait un peu fondu au soleil. Il suffit de voir ces gouttes de peinture noire par terre. Tenez, là on distingue même une goutte de peinture rouge et deux gouttes de peinture bleue.

– *Yes*, je les vois...

– Eh bien ! quelle est la tribu indienne dont les couleurs de guerre sont le noir, le rouge et le bleu ?

– Les Ogellalahs.

– Vous voyez vous-même que ce n'est pas de la fantaisie.

Le petit homme replet ne répondit pas, mais son visage exprimait le plus profond embarras. Je poursuivis :

– Voulez-vous me suivre maintenant jusqu'à cet arbuste. En arrivant ici, notre bande de railtroublers s'est d'abord arrêtée à cet endroit marécageux. L'empreinte des sabots est encore remplie d'eau.

– Oui, en effet.

– Vous constatez aussi que deux d'entre les cavaliers ont poussé plus loin.

– C'est exact.

– Vous êtes d'accord pour admettre qu'il s'agit de deux chefs qui conduisent l'expédition ?

– Ou de deux éclaireurs.

– De deux chefs partis en éclaireurs en laissant les autres au campement, rectifiai-je. La logique la plus simple vous l'indique. Regardez maintenant la trace des sabots dans la boue, ici.

– Je l'avais déjà remarquée.

– Tant mieux. Alors, je vous apprendrai rien en vous disant que l'une des bêtes était ferrée, tandis que l'autre ne l'était pas. Les empreintes de cette dernière présentent d'ailleurs une curieuse particularité.

– Laquelle ?

– Les sabots de devant ont laissé une empreinte moins profonde que ceux de derrière. C'est là un détail révélateur. Qu'en concluez-vous ?

– Que la bête était montée à l'indienne, grommela le petit homme replet d'un air maussade.

– C'est exactement ce que je me suis dit. Regardez maintenant les traces de l'autre bête. Nul doute qu'elle fût montée par un blanc. Les sabots étaient ferrés, et ce qui est plus remar-

quable encore, ceux de devant, contrairement à l'autre bête, se sont enfoncés plus profondément dans le sol. Cela saute aux yeux, n'est-ce pas ?

– Certes, mais je voudrais savoir comment.

– Vous allez le savoir. Maintenant écoutez bien. Après avoir fait côte à côte quelques pas, les chevaux se sont mordus.

– Tiens ! À quoi voyez-vous ça ?

– À leurs empreintes, comme le reste. À cet endroit, la monture de l'Indien a bondi sur celle du blanc. Examinez un peu le sol et vous ferez à votre tour la même constatation.

– Bondi peut-être, mais mordu ? Je ne vois pas...

– Mais si, mais si. Regardez donc ces crins que je tiens dans ma main. Je les ai trouvés tout à l'heure, en arrivant sur les lieux. Ils proviennent de la crinière du cheval bai, celui du blanc, et ils lui ont été arrachés par l'autre bête qui l'a mordu.

– Savoir !

– Un peu plus loin, j'ai trouvé deux autres crins, noirs ceux-là. Ce sont des crins provenant de la queue. De la disposition des empreintes, il ressort que le cheval de l'Indien a mordu l'autre du côté de la crinière. Le cavalier indien a serré la bride, et son cheval a dépassé celui du blanc. C'est alors que ce dernier, furieux, lui a arraché quelques crins de la queue. Il les a gardés quelques instants entre ses dents, puis il les a rejetés. De tout cela, il est facile de déduire que l'Indien monte un cheval moreau et le blanc un cheval bai. J'ajouterai encore qu'il y a de fortes chances pour que ces montures soient des étalons, car les bandits viennent sûrement de loin, et il n'y a que des étalons pour se battre ainsi après une longue traite.

– Bien, bien, mais je ne vois pas en quoi tout cela peut vous avancer, grogna le petit homme replet.

– Vous allez le voir. Un peu plus loin, le blanc a mis pied à terre pour grimper sur le remblai de la voie.

– Oui, je vois très nettement les empreintes. Le sol est argileux.

– Dans ce cas, vous pouvez constater que les empreintes du pied gauche sont beaucoup plus profondes et mieux tracées que celles du pied droit. Le pied gauche semble supporter tout le poids de l'homme. Quelle est donc la conclusion qui s'impose, d'après vous ?

Mon compagnon de voyage était déjà convaincu, mais il ne voulait pas avoir l'air de me céder trop facilement.

– Cela peut vouloir dire bien des choses, répondit-il avec un geste vague.

– Pour moi, je n'en vois qu'une seule ; l'homme traîne la jambe droite : il boite.

– C'est possible.

– C'est certain.

– Admettons.

– Enfin, poursuivis-je, j'ai encore constaté que les deux bandits se sont montrés très imprudents.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ne se sont pas donné la moindre peine pour camoufler leurs traces. Or ce manque de précautions ne peut s'expliquer que de deux façons.

– À savoir ?

– Ou bien nos deux compères étaient bien certains qu'une fois leur forfait accompli ils auraient assez de temps pour se

mettre à l'abri, loin d'ici, ou bien ils comptaient rejoindre par la suite, à quelque distance d'ici, des complices plus nombreux.

– Je penche vers la première hypothèse, car rien ne semble justifier la seconde.

– Une fois de plus, nous ne sommes pas d'accord. C'est la première hypothèse qui ne me séduit pas, au contraire, car la piste indique très nettement que les bêtes étaient à bout, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elles venaient sûrement de fournir un gros effort. Avec des montures aussi mal en point, les bandits ne pouvaient guère songer à aller très loin, du moins pas tout de suite. Mais ce n'est pas tout.

– Que voulez-vous dire ?

– Un autre argument, qu'un simple raisonnement m'a suggéré, me fait également pencher pour la seconde hypothèse. Il est assez rare de voir trois Indiens se joindre à une vingtaine de blancs : les Peaux-Rouges sont trop méfiants pour cela. Dans ces conditions, je ne serais pas surpris d'apprendre que nos rail-troublers étaient attendus dans les montagnes du Nord par un fort contingent de guerriers rouges, que, depuis, ils ont eu tout le temps de rejoindre.

Le petit homme replet se gratta le menton, visiblement perplexe. Puis il me toisa de la tête aux pieds et s'écria :

– Assez plaisanté ; et maintenant dites-moi qui vous êtes en réalité.

– Je vous l'ai déjà dit. Je suis homme de lettres, et j'écris des récits de voyages.

– *Pshaw !* J'ai déjà entendu ce refrain-là, mais cette fois ça ne prend plus. Vous n'êtes ni un rat de bibliothèque, ni un greenhorn, malgré vos bottes astiquées et votre équipement de chasseur du dimanche.

J'esquissai un geste de protestation, mais il ne se laissa pas interrompre.

– Je vous répète que je ne suis plus dupe de vos histoires. Même parmi les chasseurs qui connaissent à fond la savane, on peut compter sur les dix doigts ceux qui savent lire une piste comme vous venez de le faire.

– Pourtant, je n'ai découvert que des choses bien simples. Je suis persuadé que vous-même, en vous donnant un peu plus de peine...

– Allons, allons, pas de flatteries. Jusqu'ici, je pensais, effectivement, qu'il ne me restait plus grand'chose à apprendre dans ce domaine, mais auprès de vous, mon cher monsieur, je rougis de mon ignorance.

– Vous auriez bien tort.

– Peut-être, mais là où je n'ai pas tort du tout, c'est de ne pas vous croire lorsque vous voulez vous faire passer pour un gratte-papier.

– Et pourtant je vous affirme, pour la troisième fois, que de mon métier je suis écrivain. Tout au plus connais-je un peu la savane, ayant fait dans le passé quelques excursions dans le Wild-West. J'ai eu la chance d'avoir pour compagnons quelques chasseurs avertis, qui m'ont initié à la vie de la savane et m'ont inculqué les éléments de l'art de lire les empreintes :

– Et tout cas, vous y excellez aujourd'hui. Mais, au fait, vous allez vraiment aux Monts du Windriver ?

– Certainement.

– Ne m'en veuillez pas si j'insiste pour vous démontrer combien votre projet est insensé. Pour s'aventurer dans ces parages, il ne suffit pas, croyez-m'en, de savoir interpréter les empreintes. Aussi au risque de vous fâcher, il faut que je vous dise carrément que vous n'avez aucune chance de réussir.

– Et pourquoi ?

– Parce que, pour une telle expédition, il aurait fallu prendre un tas de précautions que vous avez négligées.

– Je voudrais savoir lesquelles ?

– D'abord, il aurait fallu vous procurer une monture. Pas la première monture venue, bien entendu, mais un cheval à toute épreuve, ayant la résistance d'un chameau, la vitesse d'un lièvre, l'intelligence et la fidélité d'un chien.

– Pour remplir ces conditions, dis-je en souriant, j'aurais mieux fait d'emmener toute une ménagerie. Mais, rassurez-vous, cette bête rêvée, je l'aurai dès que j'en aurai besoin.

– Félicitations ! Serait-il trop indiscret de vous demander où vous vous proposez de la trouver ?

– Oh ! fis-je d'un geste négligent. On peut toujours s'acheter un cheval à une station de chemin de fer. Et...

– Sûrement, mais, si vous comptez sur les haridelles que les maquignons vous refilent, vous êtes fichu d'avance.

– N'importe quelle haridelle sera assez bonne pour me conduire dans la savane. Une fois là-bas, je n'aurai plus qu'à capturer un mustang à ma convenance.

– Vous croyez ça ? À la bonne heure ! Et vous vous sentez aussi de taille à dresser votre capture de façon à en faire une monture comme il vous en faut une pour ce voyage ?

– Je peux toujours essayer.

– C'est ça, essayez donc ! Mais il faudrait d'abord être sûr de trouver des mustangs là où vous allez.

– Vous semblez oublier que nous arrivons dans le Wild-West à l'époque où, précisément, buffles et mustangs s'en vont vers le nord, à la recherche de nouveaux pâturages. Ou je me

trompe fort, ou je rencontrerai plus d'un troupeau de mustangs d'ici les Trois-Trétons.

– Peut-être bien, dit le petit homme en haussant les épaules. Reste la difficulté de la capture. Je comprends maintenant pourquoi vous vous êtes muni d'un lasso...

– Dame ! j'en aurai besoin, en effet.

– À condition que vous sachiez vous en servir. Mais il y a aussi le dressage. Vous sentez-vous assez fort pour cela ?

– Ma foi, je ferai de mon mieux. Il m'est déjà arrivé de mettre à la raison des bêtes récalcitrantes.

– Je veux bien, fit-il d'un ton sceptique. Enfin, quand on va aux Trois-Trétons, il faut être absolument sûr de son coup de fusil. Êtes-vous bon tireur ?

– Je crois vous avoir dit que j'ai même gagné une bouteille de mousseux à une fête.

– Oui, oui, je me rappelle, dit-il avec un sourire indulgent. Néanmoins, je serais content de voir comment nous maniez un fusil. N'allez pas imaginer que je veuille vous faire subir un examen, mais j'ai une petite idée derrière la tête.

– Vraiment ? Vous m'intriguez.

– Je ne vous ferai pas languir longtemps. Allez donc chercher votre fusil, que vous avez emmailloté comme un nourrisson, et revenez ici. Je vous dirai alors ma petite idée.

Les manières du petit homme replet étaient fort amusantes. La perspective d'un examen à passer devant ce chasseur sceptique et incrédule me paraissait assez séduisante. Certes j'aurais pu couper court à ses railleries en lui révélant simplement mon nom, mais ce quiproquo m'amusait. J'avais toujours le temps de lui dire que je n'étais autre que cet Old Shatterhand dont il parlait avec tant de considération et auquel il semblait

s'intéresser si vivement. Enfin, si mon compagnon de voyage avait une idée derrière la tête, j'en avais une, de mon côté, d'autant plus que, depuis un long moment déjà, je croyais avoir deviné son identité.

– Ce sera comme vous voudrez, Sir, répondis-je. Nous allons faire quelques exercices de tir.

Ce disant, je remontai dans notre wagon pour chercher la couverture, dans laquelle j'avais enveloppé mes armes à feu, et j'allai rejoindre mon compagnon.

Je le trouvai entouré d'une vingtaine de personnes. J'allais donc passer mon examen devant un véritable jury.

Par bonheur, j'ignorais ce que c'était que le trac.

CHAPITRE II

SUR LA PISTE DES BANDITS

Assister à une séance de tir est une des distractions favorites des Yankees, en particulier de ceux de l'Ouest. Un certain nombre de voyageurs avaient eu vent, Dieu sait comment, de ce qui se préparait, et ils étaient accourus pour ne pas manquer le spectacle. D'autres les suivirent, et bientôt une nombreuse assistance forma cercle autour de nous, fort impatiente de voir comment j'allais m'en tirer.

Je dépliai ma couverture et sortis ma carabine.

– *Behold !* C'est une carabine Henry ! s'écria mon compagnon. Tous mes compliments ! Combien de coups consécutifs pouvez-vous en tirer ?

– Vingt-cinq.

Cadeau d'un de mes grands amis, armurier de la Nouvelle-Orléans, ma carabine Henry était un fusil à répétition ultra-moderne, dont on aurait cherché en vain l'équivalent à l'époque. C'était un véritable chef-d'œuvre de perfection, et très peu de chasseurs de l'Ouest pouvaient s'enorgueillir d'une telle arme. En effet, l'inventeur n'avait jamais consenti à répandre ce modèle d'une efficacité redoutable, car il craignait qu'il ne contribuât ainsi à rendre plus sanglants encore les massacres dont le Wild-West était, à cette époque, le théâtre.

– Vingt-cinq coups ! s'écria le gros chasseur. Mais c'est une arme extraordinaire. Je ne serais pas fâché d'en avoir une pareille.

– Je possède un autre fusil qui m'est encore plus cher, dis-je. Tenez, regardez ce « tueur d'ours ».

Ce disant, je sortis de la couverture mon autre arme, fusil robuste et puissant.

– *Pshaw !* fit mon compagnon, après y avoir jeté un coup d'œil distrait. C'est une arme honnête, certes, et surtout astiquée avec soin, comme tout ce que vous avez sur vous, mais j'en donnerais dix comme celle-là pour avoir l'autre.

Et il se reprit à admirer la carabine Henry.

– Question de goût, fis-je, tranquillement.

– De goût, mais surtout de jugeote, répliqua le chasseur, très sûr de lui. Tenez, votre fameux tueur d'ours ne vaut même pas ma vieille carabine Kentucky, dont le canon est tout rouillé, et qui ne m'a pas quitté depuis vingt-cinq ans.

– Quand vous aurez vu la marque de ce tueur d'ours, vous changerez peut-être d'avis, dis-je en lui tendant le fusil.

Il me rendit ma carabine Henry, examina soigneusement mon tueur d'ours et eut un sifflement admiratif.

– Je vous dois toutes mes excuses, Sir. Vous n'avez pas tort. Ce fusil de modeste apparence est effectivement une arme de choix. Je n'ai entendu parler que d'un seul exemplaire de ce modèle, et il paraît qu'il appartient à Old Shatterhand. Où diable avez-vous pu vous procurer une pareille merveille ?

– C'est encore un cadeau.

– Vous avez des amis généreux et qui s'y connaissent en armes. Mais êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'une contrefaçon ? Les fusils de cette marque ne courent pas la savane. Il y a longtemps qu'on n'en fabrique plus, et celui-ci me paraît tout neuf. Je ne crois pas qu'il ait déjà beaucoup servi.

– J’ai de bonnes raisons pour le croire authentique, fis-je. En tout cas, il est excellent. Nous allons l’essayer, si vous le voulez bien. Désignez-moi une cible s’il vous plaît.

– Commencez donc par le charger.

– Inutile, c’est déjà fait.

– Vous l’avez sans doute rempli de plomb. Eh bien ! je vous propose de viser cet oiseau perché sur la branche que voici.

Ce disant il pointa un arbre à une soixantaine de mètres de distance.

– Allons allons ! c’est bien trop loin ! protesta l’un des spectateurs.

– Je pourrais toujours essayer, déclarai-je.

Je sortis précautionneusement de la poche de mon gilet mon étui à lunettes, et j’essuyai posément mes verres avec mon mouchoir. Ces préparatifs, que j’avais prolongés à dessein, causèrent une véritable explosion de rire chez mon examinateur.

– Ah ! ah ! ah ! s’esclaffa-t-il en se tenant les côtes. C’est ça ! ne vous gênez donc pas, frottez encore un peu mieux vos verres, astiquez donc aussi la monture pendant que vous y êtes. Ah ! ces rats de bibliothèque ! Ça fait de drôles de tireurs !

La plupart des voyageurs souriaient, mais, quant à moi, je ne me départis pas de mon sérieux.

– Pourquoi riez-vous, Messieurs, demandai-je avec candeur et dignité. Dans ma profession, on a souvent la vue faible. On ne compulse pas impunément des bouquins pendant les longues soirées d’hiver. C’est précisément pour nous autres qu’on a inventé les verres. J’aurais tort de ne pas m’en servir, car j’estime qu’il vaut mieux viser juste avec des lunettes que de manquer son coup.

Ayant achevé le nettoyage de mes verres, je pliai mon mouchoir avec le même soin et le remis dans la poche de ma veste...

– Très juste, opina le petit homme de plus en plus amusé. Le dévoreur de livres parle d'or. L'ennui, c'est que, pendant qu'il essuyait ses verres, l'oiseau s'est envolé.

– Tant pis ! fis-je, résigné. Nous trouverons bien une autre cible.

– Certes ! mais si, avant chaque coup de feu, il vous faut cinq minutes pour sortir vos lunettes, les nettoyer et les ajuster, je ne donne pas cher pour votre scalpe dans le Wild-West.

L'oiseau que le petit homme replet m'avait désigné comme cible était, entre temps, venu se poser sur une autre branche, à environ deux cents mètres de nous. J'aurais pu l'abattre sans grande difficulté. Mais, à ce moment, j'entendis au-dessus de nos têtes un chant d'alouette. Je levai le regard et épaulai.

– Êtes-vous d'accord pour cette alouette ? demandai-je.

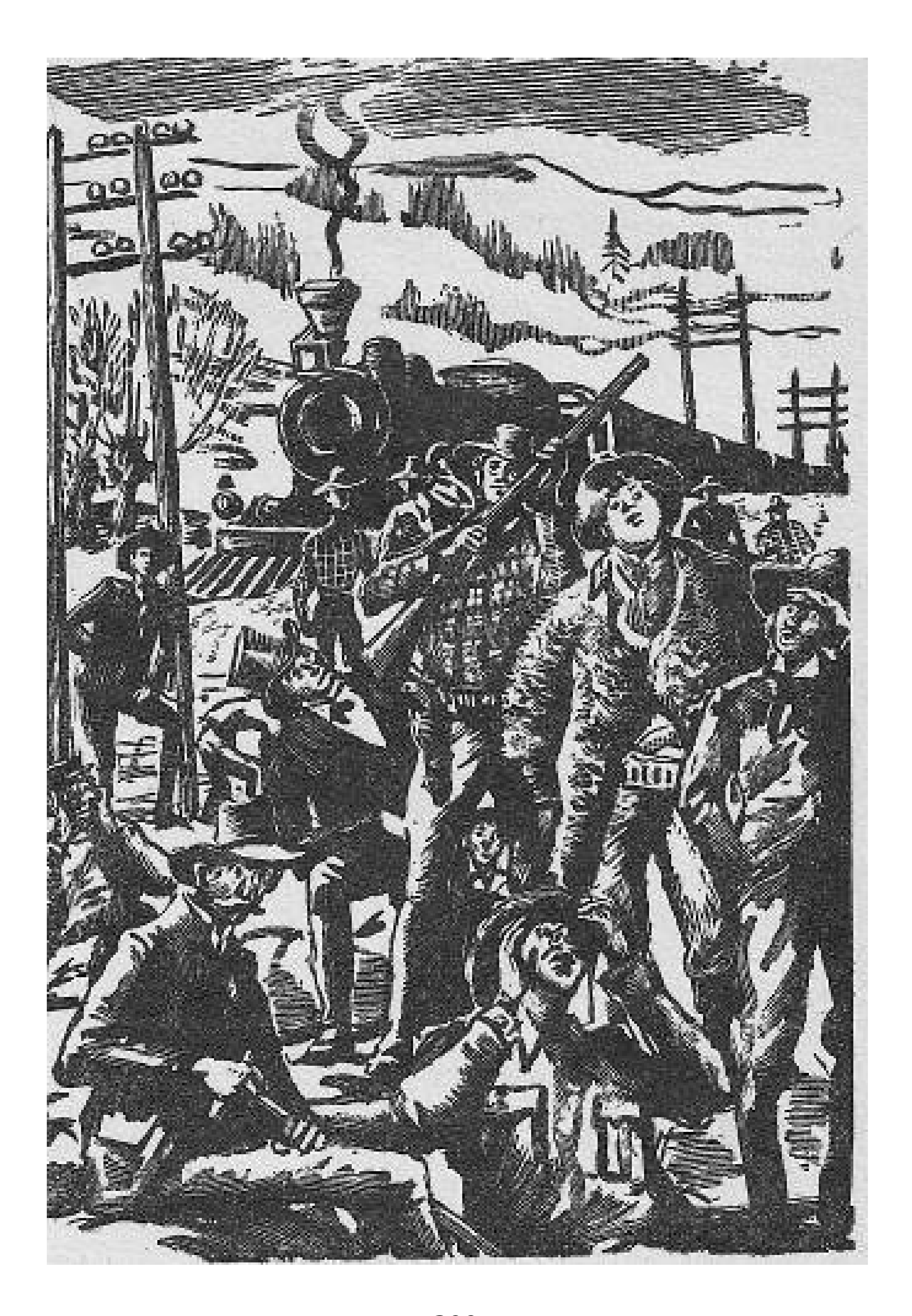
– Vous n'y pensez pas, jeune homme ! s'écria mon compagnon. À cette hauteur, un Sans-Ears lui-même raterait son coup.

– Laissez-moi faire, dis-je, tout en appuyant sur la gâchette.

Le coup partit, et il y eut quelques secondes de silence. Puis le petit homme s'écria, tout joyeux :

– Au revoir, petit oiseau ! Vous lui avez fait peur, et il s'est envolé. Décidément, vous êtes trop sûr de vous-même.

– Croyez-vous ? Eh bien ! je m'en vais vous montrer à quoi servent les lunettes. Mon alouette est tombée près de la voie ferrée, au pied de ce buisson que vous apercevez à une centaine de mètres d'ici.



Aussitôt, quelques spectateurs se précipitèrent dans la direction indiquée pour vérifier ce que je venais de dire. Ils ne tardèrent pas à revenir, et l'un d'eux nous tendit l'alouette, que ma balle avait traversée.

Le gros chasseur la prit pour l'examiner et s'écria :

– Sapristi ! Il l'a réellement touchée. Et non pas avec du plomb, mais avec une vraie balle !

– Un Westman rougirait de tirer un oiseau avec du plomb, dis-je… j'abandonne ce sport aux enfants et aux débutants.

– Mais vous ne vous rendez pas compte, mon jeune ami, que vous venez de réussir là un coup magnifique, fit mon compagnon. Évidemment, c'est un coup de chance, comme il n'en arrive pas souvent.

– Je suis prêt à tenter la chance encore une fois, dis-je. Choisissez une autre cible.

– Ça va ! ça va ! grommela-t-il. Ce n'est pas la peine de recommencer. Je crois que vous me faites marcher. Venez donc un peu avec moi, j'ai deux mots à vous dire.

Il me prit par le bras et m'emmena un peu à l'écart du groupe des spectateurs.

Nous fîmes quelques pas le long du remblai, puis nous nous dirigeâmes vers l'endroit où les empreintes laissées par les railtroublers se détachaient avec netteté sur le sol. Arrivés là, il sortit de sa poche son portefeuille, en tira un morceau de papier, le déplia, puis il s'agenouilla et le posa sur une des traces.

– *Well*, c'est exactement ce que je m'étais dit, fit-il pensif. Vous m'avez suggéré une idée qui s'avère juste.

– J'en suis bien heureux. Et puis-je savoir laquelle ?

– Je m'en vais vous le dire. Mais dites-moi d'abord : êtes-vous très pressé d'aller aux Trois-Trétons ?

– Pressé serait trop dire.

– Alors vous pouvez remettre cette expédition à un peu plus tard ?

– Si c'était nécessaire…

– Je crois que cela en vaudrait la peine.

– Eh bien ! je vous écoute, je suis maître de mon temps.

– C'est parfait. Avez-vous déjà entendu parler de Fred Walker ?

– Plus d'une fois.

– Et que savez-vous de lui ?

– On dit que c'est un chasseur courageux, connaissant fort bien la montagne et qui parle couramment, je crois, plusieurs dialectes indiens.

– Eh bien ! Fred Walker, c'est moi.

– Je l'avais deviné. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

– Vous me voyez ravi de faire la vôtre. J'espère que nous aurons l'occasion de nous mieux connaître par la suite. Voici donc de quoi il s'agit. Je suis à la recherche d'un certain Haller, avec qui il me tarde d'avoir une petite explication.

– Et vous voulez me demander de vous y aider ?

– Précisément. Ce gaillard s'est mis, il y a quelque temps, à la tête d'une bande de *bushrangers*[22] qui infeste la savane. Au cours de son existence, plutôt mouvementée, il a eu à plusieurs reprises maille à partir avec la police. J'ai certaines raisons de lui en vouloir, et, comme j'ai appris qu'il avait choisi l'Ouest pour théâtre de ses exploits, j'ai décidé d'aller le retrouver.

– Croyez-vous, demandai-je, qu'il soit pour quelque chose dans cet attentat contre le train ?

– J'en ai maintenant la preuve. Haller boîte du pied droit, et je viens de constater que l'empreinte de la monture du chef blanc des railtroublers correspond exactement à celle du sabot de son cheval, que j'ai eu autrefois l'occasion de calquer.

– C'est intéressant.

– N'est-ce pas ? Eh bien ! à moins qu'il s'agisse d'une coïncidence extraordinaire, Haller est l'auteur de cet attentat.

Une idée me traversa brusquement l'esprit.

– Vous dites bien Haller ? Connaissez-vous aussi son prénom ?

– Il s'appelle Sam, c'est-à-dire Samuel. Bien entendu, comme tous les individus louches, il a plusieurs noms de rechange, mais celui-ci est le vrai.

– Samuel Haller. Ce nom ne m'est pas inconnu. N'aurait-il pas travaillé comme comptable chez Rallow, le roi du pétrole ?

– Si, si, c'est bien lui.

– Il paraît qu'il a mangé la grenouille, puis, quand la chose à été découverte, il s'est enfui en emportant toute la caisse.

---

[22] Bandits de grand chemin.

– Les choses se sont passées un peu différemment, mais, en fin de compte, cela revient au même. Ce n'est pas Haller qui a emporté l'argent, mais le caissier en chef. Il a persuadé le malheureux de se joindre à lui pour cette opération fructueuse. Puis, lorsqu'il a obtenu ce qu'il voulait, il l'a attiré dans un guet-apens pour l'assassiner.

– Mais ce Haller a été arrêté, si je me souviens bien.

– Oui, le crime a été vite découvert, et la police a pu l'arrêter aussitôt. Malheureusement, il s'est évadé de la prison après avoir abattu deux de ses gardiens.

– Je me rappelle tout cela, les journaux en ont parlé...

– Il a essayé de s'embarquer pour la France, mais, quelques minutes avant le départ de son bateau, il a été repris à la Nouvelle-Orléans. Pendant qu'on l'emmenait en prison, il s'est échappé une seconde fois, tuant un inspecteur de police. C'est alors qu'il a gagné le Wild-West, dans l'espoir de se refaire, car, bien entendu, de son magot il ne lui restait plus un cent. Depuis il commet crime sur crime, et il est grand temps de mettre un terme à sa carrière.

– Vous avez décidé de le capturer ?

– Je me suis juré de le prendre, mort ou vif.

– Vous avez sans doute un compte personnel à régler avec lui.

Le petit homme replet se tut un instant, puis dit :

– Si vous voulez ; mais je n'en parle pas volontiers. Je vous le dirai peut-être un jour, quand nous nous connaîtrons mieux. Car, comme je l'ai dit tout à l'heure, j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

– Je l'espère moi aussi, dis-je d'un ton assez réservé.

Le gros chasseur ne sembla pas sensible à l'intonation voulue de ma voix et continua, volubile :

– Je me félicite du hasard qui m'a permis de prendre précisément ce train et de retrouver ainsi, grâce à vous, la trace du bonhomme. J'aurais, certes, de toutes façons, fini par mettre la main sur lui, mais, sans votre concours, j'aurais perdu un temps précieux.

Et comme je protestais, il renchérit :

– Si, si, ne dites pas le contraire. Votre aide m'a été inappréciable... Ainsi, vous avez découvert que le chef des railtroublers montait un cheval moreau. Ce détail m'a mis sur la bonne voie. Je vous dois une fière chandelle... Je vais me lancer immédiatement à la poursuite des bandits.

– Vous êtes un homme de résolutions rapides, fis-je.

– N'est-ce pas ? Eh bien ! voulez-vous m'accompagner ?

– Je ne vois pas en quoi un greenhorn de mon espèce pourrait vous être utile, dis-je sans quitter ma réserve.

– *Pshaw !* oubliez tout ce que je vous ai dit, je vous en prie, et ne m'en gardez pas rancune. Que voulez-vous, quand on est tiré à quatre épingles comme vous, il faut s'attendre à être traité en novice. J'ai rencontré bien des gens dans ma vie, mais je n'avais encore jamais vu personne poser des lunettes sur son nez pour tirer sur un oiseau. Je reconnais m'être trompé sur votre compte, et je vous en demande pardon. Vous ne m'en voulez plus, j'espère.

– N'en parlons plus.

– Alors, venez-vous avec moi ?

Je préférai ne pas m'engager pour le moment.

– Ne feriez-vous pas mieux de vous joindre à ceux qui vont arriver bientôt de la station la plus proche pour donner la chasse aux auteurs de l'attentat ?

– Oh ! je sais à quoi m'en tenir sur leur compte. Quelques dizaines d'ouvriers de la voie, flanqués d'un petit détachement de soldats. Cela ne me dit rien de faire bande avec eux. Un chasseur de l'Ouest vaut mieux qu'une centaine de ces gaillards-là.

– Pourtant beaucoup d'oies viennent à bout d'un cochon, comme disent les Indiens.

– Non, non, vous ne me persuaderez pas. Je suis bien décidé à ne pas les attendre. Quant à vous, je ne veux pas vous influencer, car j'aurais tort de vous cacher que l'expédition comporte quelques risques. Dans ce genre d'aventures, la vie d'un homme ne tient souvent qu'à un fil. Mais, comme j'ai vu que vous n'aviez pas froid aux yeux, je me suis dit que peut-être cette entreprise vous tenterait.

– Elle me tente, en effet, répondis-je. Seulement je n'ai pas l'habitude de me mêler des choses qui ne me regardent pas. Je ne connais pas du tout votre Samuel Haller, je n'ai aucun compte personnel à régler avec lui, et puis...

– Et puis ? insista Walker. Allez jusqu'au bout de votre pensée.

– Eh bien ! je me demande si ma compagnie vous conviendra.

Le petit homme replet cligna malicieusement de l'œil.

– Vous voulez dire que vous n'êtes pas sûr de vous plaire en ma compagnie. Je ne puis répondre à cela qu'une chose : le gros Walker n'est pas homme à se lier d'amitié avec n'importe qui et surtout pas à première vue. Mais, quand il donne son amitié à quelqu'un, vous pouvez être sûr qu'il s'agit d'un garçon tout à

fait exceptionnel et digne d'une confiance absolue. Ses amitiés sont rares, mais solides.

– Je suis un peu comme vous, fis-je. Moi non plus, je ne me lie pas facilement. Le plus souvent et le plus volontiers, je voyage seul. J'estime qu'on ne saurait être assez prudent dans le choix d'un compagnon de voyage.

– Ce n'est pas moi qui vous contredirai.

– Il arrive parfois, insistai-je, qu'on s'endorme dans la savane auprès d'un compagnon de voyage, persuadé qu'on est en sécurité. Et on ne se réveille plus jamais pour cette bonne raison que, pendant la nuit, votre compagnon vous a tranché la gorge pour s'emparer de ce que vous possédez.

C'en était trop. Le gros Walker se fâcha sérieusement :

– *Zounds !* jura-t-il. Si c'est toute la confiance que je vous inspire, alors vraiment...

– Ne vous emportez pas, monsieur Walker, je n'ai pas pensé à vous. Vous êtes un honnête homme, c'est inscrit sur votre visage.

– Alors à quoi rime donc tout ce que vous me racontez ?

– J'ai parlé d'une façon générale, sans faire allusion à vous, qui, non seulement êtes un honnête homme, mais qui avez encore pour mission de poursuivre les criminels. Car je n'ignore pas, monsieur Walker, que vous appartenez à la police.

Le petit homme replet pâlit.

– Quelle drôle d'idée ! balbutia-t-il.

– Une minute, monsieur Walker, mes idées sont peut-être drôles, mais ces idées, j'y tiens. Depuis dix minutes, j'ai la certitude que vous êtes policier... Ce n'est pas un déshonneur, et vous avez tort de protester avec une telle véhémence. Ne sont

admis dans la police que des hommes parfaitement honorables, à ce que je sache. Je reconnais d'ailleurs bien volontiers qu'à en juger d'après votre extérieur vous n'avez rien d'un policier. Et c'est tant mieux, car, si vous aviez l'air d'un policier, vous seriez un bien piètre détective.

– Pourtant, je vous assure...

– Allons donc. Permettez-moi de vous donner à mon tour un bon conseil : tâchez, à l'avenir, d'être un peu plus circonspect, afin que d'autres ne puissent soupçonner ce que je viens de deviner. Si jamais le bruit commençait à se répandre dans la savane que le gros Walker parcourt le Wild-West pour le compte de la police secrète, afin de mettre la main sur quelques individus en rupture de ban avec les autorités, il respirerait bientôt, comme disent les Apaches, le parfum des fleurs du côté de la racine.

– Je vous affirme que vous faites erreur, protesta-t-il encore, mais de plus en plus mollement.

– Tatata ! jouons cartes sur table et nous nous entendrons mieux. Très franchement, votre proposition me séduit, et la perspective de donner une bonne leçon à ces railtroublers m'enchante. Quant aux dangers dont vous me parlez, ils ne sont pas pour m'arrêter. Quand on aime la sécurité par-dessus tout, on reste tranquillement chez soi au lieu de venir dans le Wild-West. Seulement, s'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est jouer à cache-cache. Quand je décide de faire route ensemble avec quelqu'un, il faut que je sache très exactement à qui j'ai affaire.

Le gros Walker fronça les sourcils, réfléchit une seconde, puis dit en me regardant droit dans les yeux :

– C'est entendu, Sir, je vous donnerai satisfaction. J'ai, en effet, l'honneur d'appartenir au *Private Detective Corps* de Saint-Louis, à la tête duquel se trouve l'inspecteur en chef Sanler. On m'envoie parfois en service commandé dans la savane,

avec la mission de poursuivre des malfaiteurs qui, comme on dit, ont pris le maquis. Je mène une existence parfois très dure, mais je ne ménage pas mes efforts pour remplir convenablement les tâches qu'on me confie. Mon métier, je le sais, répugne à certains, chose que je comprends aisément ; toutefois j'estime que je n'ai pas à rougir de ma profession, puisque je n'accepte que les missions que je juge dignes de moi.

– Je n'ai aucun parti pris à l'égard de votre profession, dis-je, encore que vous soyez le premier chasseur de la savane qui ait mis son expérience au service de la police.

– C'est bien possible, car je n'en connais pas d'autre. J'ai d'ailleurs des raisons assez particulières de faire ce métier. Je vous en parlerai un jour, quand nous aurons plus de temps devant nous. En tout cas, c'est une bien triste histoire, puisqu'il s'agit de la fin tragique de deux êtres qui me furent très chers.

Que de fois n'ai-je pas entendu de semblables paroles dans la savane ! La plupart des chasseurs célèbres, et les meilleurs d'entre eux, ont choisi l'existence pleine de dangers du Wild-West à seule fin de venger quelque crime qui avait frappé leurs familles et détruit leur bonheur.

– Maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, reprit Walker, répondez-moi ouvertement voulez-vous, oui ou non, vous joindre à moi ?

– Tope-là ! voici ma main. Soyons bons amis, monsieur Walker, et espérons que nos efforts conjugués porteront leurs fruits.

– Merci. Je ferai, en tout cas, tout ce qui est en mon pouvoir. Mais ne m'appelez plus « monsieur » Walker, mais simplement Fred, comme tous mes amis. C'est plus simple et aussi plus court. Et, moi, puis-je savoir à mon tour votre nom ?

Je me nommai, en oubliant volontairement d'y ajouter mon surnom, le seul sous lequel j'étais connu dans la savane. Je

pensais, en effet, que j'aurais toujours le temps de lui révéler mon identité tout entière.

– Appelez-moi désormais Charles, ajoutai-je. Mais tenez, voici que la réparation de la voie est terminée. Le train va sans doute pouvoir repartir.

En effet, quelques voyageurs remontaient déjà en voiture.

– C'est bien, nous allons partir nous aussi de notre côté. Mais d'abord je vais chercher Victory.

– Victory ? Qui est-ce ?

– C'est mon cheval. Il ne paie pas de mine, mais il a de solides qualités, et je tiens beaucoup à lui. Il me porte depuis une dizaine d'années, et je n'accepterais pas de l'échanger contre le meilleur coursier du monde. À propos, avez-vous laissé des bagages dans le compartiment ?

– Non, rien. J'ai tout ce que je possède sur moi. Prévenons-nous nos compagnons de voyage que nous allons les quitter ?

– C'est complètement inutile. Moins ils seront renseignés, mieux cela vaudra.

Il s'approcha du wagon de marchandises où se trouvait son cheval et demanda au contrôleur de l'ouvrir. Le remblai était à cet endroit étroit et élevé, et je me demandais comment il allait procéder pour faire descendre sa bête. Cependant Walker ne parut pas embarrassé le moins du monde et s'écria :

– Hep ! Victory, *come on !*

À l'appel de son maître, Victory passa la tête dans l'ouverture et sembla explorer le terrain. Puis, rejetant ses grandes oreilles en arrière, il prit brusquement son élan, sauta avec une souplesse étonnante et, la seconde d'après, il atterrissait au bas du remblai.

Les témoins de cette scène ne purent réprimer un cri d'admiration, tant la performance de cette bête était remarquable. Victory sembla apprécier cet hommage, agita sa queue et fit entendre un hennissement joyeux.

Le nom de Victory convenait d'ailleurs assez mal à cette bête, d'aspect en somme minable. Âgée d'au moins quinze ans, sinon davantage, avec ses oreilles tombantes, ses poils clairsemés et ses côtes saillantes, la monture de mon nouvel ami présentait une singulière ressemblance avec la vieille Tony de Sans-Ears, dont j'ai longuement parlé dans un précédent ouvrage. Mais, au cours de mes longues pérégrinations dans la savane, j'avais appris à me méfier des apparences, et je ne doutai pas que, du moment que Walker tenait tant à lui, Victory devait être un cheval d'élite, sobre, intelligent et courageux. Mon impression devait, d'ailleurs, être confirmée par la suite.

Victory était sellé et harnaché, ce qui permit à Walker de le monter aussitôt. Nous nous dispensâmes de prendre congé de nos compagnons de voyage, et nous quittâmes le convoi sans rien révéler à personne de nos intentions : Je dois d'ailleurs dire que notre départ passa à peu près inaperçu. D'un naturel peu curieux, les Américains se mêlent rarement des affaires des autres. Nos compagnons ne nous connaissant point, nos projets ne pouvaient les intéresser.

Après avoir fait quelques centaines de pas, Walker s'arrêta.

– Vous voyez, maintenant, Charles, que c'est tout de même regrettable de ne pas vous être pourvu d'une monture. Nous faisons une drôle de caravane ensemble, et nous sommes réduits à n'avancer que bien lentement. Je ne demanderais pas mieux que de vous céder Victory de temps en temps, mais il ne se laisserait jamais monter par vous... Je suis la seule personne qu'il ait jamais toléré sur son dos.

– Il consentira peut-être à faire exception pour moi, risquai-je.

– J'en serais ravi, mais je suis sûr du contraire. Vous arriverez peut-être à vous mettre en selle, mais, aussi bon cavalier que vous puissiez être, cette bête têtue profitera de votre premier moment d'inattention pour vous désarçonner.

– Alors tant pis, j'y renonce. D'ailleurs, je ne tiens pas à engager une lutte avec votre cheval : cela nous fatiguerait trop tous les deux.

– C'est exactement ce que je pense. Ainsi, vous êtes condamné à aller à pied jusqu'à ce que je puisse vous capturer un mustang. Cela nous fera perdre du temps, mais tant pis ! Tiens, entendez-vous la locomotive siffler ? Tout le monde a repris sa place, le train va repartir.

En effet, le mécanicien donna de la vapeur, les roues s'ébranlèrent, et le « cheval de feu », comme disent les Indiens, prit son élan. Accélérant peu à peu son allure, il disparut bientôt à l'horizon, et seul un panache de fumée révéla encore un instant son passage dans le silence de la savane.

Nous poursuivions notre chemin, et je m'efforçais de régler mon pas à l'allure de Victory.

– Ne vous époumonez pas, dit Walker. Je vais retenir un peu ma bête, et nous marcherons plus doucement…

– N'en faites rien, répondis-je. J'ai toujours beaucoup pratiqué la course à pied, et les marches forcées ne sont pas pour m'effrayer. Un jour, je me suis amusé à essayer de rééditer l'exploit du coureur de Marathon, et, ma foi, j'ai fait mes quarante kilomètres en bien moins de trois heures. Évidemment, cela m'a passablement éreinté, et je n'aurais pas pu recommencer tout de suite. Ce que je fais maintenant est bien moins difficile.

– Donnez-moi au moins vos fusils, ils sont bien lourds.

– Un bon chasseur ne se sépare jamais de ses armes. Allons, continuons.

– *Well*, allons-y.

Je jetai ma couverture sur mon épaule, passai mes fusils en bandoulière et, côte à côte avec Victory, je m’engageai sur la piste des bandits.

La poursuite des railtroublers commençait...

CHAPITRE III

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

La piste des railtroublers était si nette que nous n'avions aucune peine à la suivre. Perpendiculaire à la ligne de chemin de fer, elle descendait le plateau dans la direction de l'est, puis s'engageait résolument vers le nord.

Nous la longeâmes à marche forcée jusqu'à midi. Nous fîmes halte alors pour nous restaurer un peu et laisser Victory paître à sa guise et se délasser. Nous n'avions que fort peu de provisions de bouche, car aucun de nous n'avait songé à s'en munir. Peu importait d'ailleurs, car un chasseur de l'Ouest, du moment qu'il possède un fusil et des cartouches, ne risque pas de mourir d'inanition dans la savane. Or ma cartouchière était pleine, et j'avais des armes de choix. Nous consommâmes donc sans scrupules les derniers sandwiches, certains qu'au cours de l'après-midi nous pourrions nous procurer de la nourriture.

La région que nous traversions était fortement boisée et accidentée. La piste, que nous avions reprise, longeait maintenant une petite rivière. Le sol était, par endroits, couvert d'une herbe dense, où l'empreinte des chevaux était parfaitement visible, si bien que nous pouvions suivre notre chemin sans nous arrêter une seule fois.

Vers la fin de l'après-midi, j'aperçus sur la berge un raton laveur et épaulai aussitôt. Ma balle le coucha mort, et le problème du dîner se trouva du coup résolu, car ce petit mammifère, que les Américains appellent *racoon*, a une chair succulente, très appréciée des chasseurs de l'Ouest.

À la tombée de la nuit, nous fîmes halte près d'un ravin, dont l'entrée était cachée par un écran de cotonniers...

Après avoir inspecté les environs, nous jugeâmes que nous pouvions, sans crainte d'être découverts, allumer un feu et faire rôtir notre viande. L'endroit était si bien abrité qu'il nous parut inutile de monter la garde à tour de rôle pendant la nuit, précaution que je n'aurais pas négligée si notre campement avait offert moins de sécurité.

Nous fîmes un excellent repas et nous nous étendîmes sur l'herbe après que Fred eut donné des soins à son fidèle Victory.

Le lendemain nous repartîmes dès l'aube et, dans les premières heures de l'après-midi, nous atteignîmes l'endroit où les bandits avaient passé la nuit. Nous constatâmes immédiatement qu'ils avaient allumé en pleine savane plusieurs feux de camp, sans le moindre souci de se dissimuler. Or il leur aurait suffi de faire quelque huit cents mètres de plus pour gagner un fourré qui leur aurait offert un campement bien plus discret.

Il était donc évident que les bandits ne faisaient pas grand cas de leurs éventuels poursuivants, ce qui semblait confirmer mon hypothèse sur leurs projets futurs.

Après s'en être éloignée légèrement pour raccourcir une boucle, la piste rejoignait de nouveau la rivière, dont le lit serpentait au milieu d'une plaine où la savane faisait place peu à peu à la forêt vierge.

Nous examinâmes alors la piste. Elle datait de la veille au soir ; les railtroublers avaient donc une journée d'avance sur nous. Nous étions, par conséquent à distance suffisante pour ne pas risquer une rencontre de nuit, et, comme la région semblait complètement déserte, nous nous sentions pour l'instant en parfaite sécurité.

Nous étions occupés à chercher un lieu propice pour y passer la nuit quand, tout à coup, un bruit me fit sursauter.



Débouchant d'un massif, montant un cheval noir et en conduisant par la bride un autre, lourdement chargé, un Indien venait de surgir à une trentaine mètres devant nous.

Il nous aperçut aussitôt, glissa prestement de son cheval et se plaça derrière lui, de sorte que sa monture formait un bouclier vivant au cas où nous aurions essayé de tirer sur lui. De son côté, il mit son fusil en joue et le braqua sur nous.

Toute cette scène se passa en bien moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire, de sorte que je ne pus même pas distinguer ses traits et que, seule, sa silhouette frappa mon regard.

Avec une souplesse qui contrastait avec sa corpulence, Fred imita l'exemple du guerrier rouge et se rangea derrière Victory. Quant à moi, faute de cheval, je perdis deux précieuses secondes, le temps de me précipiter vers les arbres les plus proches et de me placer derrière un tronc.

Ce retard, si minime fut-il, faillit me coûter la vie, car déjà l'Indien avait fait feu dans ma direction et, si la balle était partie une fraction de seconde plus tôt, elle m'aurait traversé le cœur. Mais elle ne fit que traverser ma manche et alla se ficher dans le tronc de l'arbre.

La manœuvre de notre agresseur était parfaitement claire ; il s'était immédiatement rendu compte que j'allais me réfugier derrière un arbre et qu'une fois là je me trouverais dans une situation infiniment plus avantageuse que mon compagnon. S'il engageait la lutte contre ce dernier, je pourrais, en avançant à la faveur des arbres, l'attaquer dans le dos et l'abattre facilement.

J'allais déjà épauler mon fusil pour riposter au coup qui m'avait manqué de si peu, quand, tout à coup, je baissai mon arme.

Les chasseurs du Wild-West savent que, tels les êtres humains, chaque fusil possède sa voix propre. Il n'est certes pas facile de distinguer la détonation d'une arme à feu de celle d'une

autre, mais la vie dans la savane aiguise tous les sens et en particulier l'ouïe. Quand on a souvent entendu la voix d'un fusil, on finit par la reconnaître entre mille autres. Il arrive ainsi fréquemment que deux amis se reconnaissent à une distance qui ne leur permet même pas de se voir, grâce au timbre de leurs armes.

C'est justement ce qui venait de se produire. Le fusil qui avait failli m'ôter la vie, je le connaissais aussi bien que l'arme que je venais d'épauler. Il appartenait à Winnetou, le glorieux chef des Apaches, qui, le premier, m'avait initié aux secrets de la savane et qui, depuis, était devenu mon ami le plus cher.

Au même moment, cependant, un doute traversa mon esprit : si j'étais sûr de reconnaître l'arme, pouvais-je l'être aussi quant à l'identité du tireur. Winnetou aurait pu faire don de son fusil à un de ses congénères, car échanger ses armes avec un ami est chose assez fréquente dans le Wild-West, ou encore avoir été obligé de l'abandonner dans quelque dramatique aventure. Décidé à en avoir le cœur net, j'interpellai l'Indien dans le dialecte apache :

– *Toselkhita, shi shteke.* (Ne tire pas, je suis un ami.).

– *To tistsa ta ti. Ni penivil* (J'ignore qui tu es. Sors de ta cachette), répondit-il.

– *Ni Winnetou, natan shis inté ?* (N'es-tu pas Winnetou, le chef des Apaches ?)

– *Ha-au* (C'est moi), s'écria-t-il.

Aussitôt je bondis de derrière mon arbre et courus vers lui.

– Charlie ! s'écria-t-il.

Il ouvrit ses bras et me serra contre sa poitrine.

– *Charlie, chi chteke, chi nta-ye* ! (Charlie, mon ami, mon frère !) dit-il tout à la joie de nous retrouver. *Chi inta ni inta chi itchi ni itchi*. (Mes yeux sont tes yeux, mon cœur est ton cœur.).

Moi aussi j'étais profondément ému de cette rencontre. Rien n'aurait pu me procurer une joie plus grande. Winnetou était pour moi plus qu'un ami, un frère, comme si un même sang avait coulé dans nos veines.

Lorsqu'il eut dominé son émotion, il se tourna vers Walker, dont, sur le moment, il avait complètement oublié l'existence.

– *Ti-ti uts ?* (Quel est cet homme ?) me demanda-t-il en désignant le gros chasseur, qui se dirigeait vers nous, l'air épanoui.

– *Aguan ute ncho, ehi chteke ni chteke*. (C'est un brave homme qui est de mes amis, et qui sera aussi des tiens), dis-je.

– *Ti tenlye aguan ?* (Comment s'appelle-t-il ?)

– *The thick Walker*, dis-je en anglais pour présenter mon compagnon.

Fred tendit avec empressement la main à Winnetou, qui la serra vigoureusement.

– L'ami de mon frère blanc est aussi mon ami. Nous nous serions peut-être exterminés mutuellement, mais heureusement Charlie avait reconnu la voix de mon fusil, comme d'ailleurs j'aurais reconnu celle du sien. Que font mes amis dans ces parages ?

– Nous poursuivons nos ennemis dont la trace se voit encore sur l'herbe, répondis-je.

– Je venais justement de remarquer ces empreintes et je me proposais de les examiner. J'arrive de l'Est, et mon chemin mène le long de cette rivière. Quels sont donc les hommes auxquels vous donnez la chasse ?

– Un groupe de blancs accompagnés de trois Ogellalahs.

À ces mots Winnetou fronça les sourcils. Puis il posa la main sur le tomahawk qui brillait dans sa ceinture et dit :

– Les fils des Ogellalahs sont des crapauds. Ils se terrent dans des trous où ils se sentent en sécurité. Mais qu'ils sortent de leur repaire, et Winnetou les écrasera.

Puis il se tourna vers moi et d'une voix adoucie :

– Winnetou demande à son frère Charlie la faveur de l'accompagner. Il veut poursuivre ces lâches à ses côtés.

L'aide de Winnetou valait bien celle de toute une équipe de chasseurs. Nous n'aurions pu rêver concours plus précieux pour notre expédition.

– Le chef des Apaches est le bienvenu, il est pour nous comme le chaud rayon du soleil par une froide matinée d'hiver. Nous sommes heureux qu'il consente à nous accompagner.

– Mon arme, c'est votre arme, ma main, c'est votre main et ma vie, c'est votre vie, fit-il solennellement. J'ai parlé. *Howgh !*

L'Apache avait visiblement fait une grosse impression sur Fred. Ce magnifique type d'Indien, noble et racé, ne pouvait qu'inspirer une vive admiration à un chasseur de la savane.

D'une taille à peine, supérieure à la moyenne, rien en apparence ne révélait en Winnetou une vigueur exceptionnelle. Mais le corps était harmonieusement proportionné, les membres déliés et nerveux, les mouvements souples et précis.

Winnetou était vêtu et armé de la même façon que lorsque nous nous étions quittés, quelques mois auparavant, au bord du Rio-Pecos, au terme d'une chevauchée mouvementée à la poursuite de deux pirates de la savane.

L'équipement du chef des Apaches était fort simple : à sa ceinture, brillait un couteau Bownie, arme par excellence des hommes de l'Ouest ; à son cou pendait un sachet de remèdes et le calumet de paix fait de terre sacrée. Ses cheveux tressés étaient disposés en casque et surmontés d'une plume d'aigle, insigne des chefs. Il tenait à la main son fusil à double canon.

– Que mes frères prennent place près de moi, dit le jeune Indien, nous allons satisfaire aux usages de la savane et fumer ensemble le calumet de paix.

Il s'assit sur l'herbe, ouvrit une poche de sa ceinture, en sortit un peu de tabac mélangé à des feuilles de chanvre et en bourra son calumet. Nous nous assîmes à ses côtés.

La cérémonie qui allait se dérouler était, dans l'esprit de l'Apache, destinée à confirmer l'alliance que j'avais conclue autrefois avec lui ; je savais qu'il aurait été inutile de chercher à tirer de Winnetou la moindre précision sur ses projets avant d'avoir obéi à cet usage sacré de sa race. Certes je connaissais assez bien Winnetou pour savoir qu'il ne partageait plus les croyances superstitieuses de ses frères, propagées par des sorciers sans scrupules ; il continuait cependant à observer certaines coutumes indiennes et se faisait même un point d'honneur à rester fidèle aux traditions séculaires de son peuple.

Après avoir allumé sa pipe, il se leva, envoya une bouffée de fumée vers le ciel, une autre vers le sol et quatre vers les quatre points cardinaux. Puis, s'étant rassis, il me tendit le calumet en disant :

– Que le Grand Esprit entende mon serment : mes frères sont comme moi et je suis comme mes frères. Nous sommes amis, unis dans le chagrin et dans la joie.

Je pris le calumet et, me levant à mon tour, je tirai six bouffées de fumée, en imitant les gestes de mon frère rouge.

Après quoi, je pris la parole à mon tour :

– Le Grand Manitou que nous vénérons règne sur la terre et dans les cieux. Il est notre père à tous, nous sommes des frères et, en vrais frères, nous nous soutiendrons au moment du danger. Le calumet de paix a scellé à nouveau notre ancienne alliance.

Je passai alors le calumet à Walker, qui, à son tour, envoya la fumée dans les six directions et dit :

– J'ai devant moi le grand Winnetou, le chef illustre des Mescalleros, des Mimbrenios et des Apaches. J'ai avalé la fumée de sa pipe et je suis devenu son frère. Nous sommes unis maintenant par une alliance indestructible.

Il se rassit et rendit le calumet à l'Apache, qui continua à le fumer. Ayant ainsi satisfait à la coutume indienne, nous pouvions parler librement.

– Et maintenant, je prie mon frère Charlie de me raconter ce qui lui est arrivé depuis que nous nous sommes quittés. A-t-il connu de nombreuses aventures ?

Je lui dis brièvement, quitte à revenir plus tard sur les détails, que bien des choses m'étaient effectivement arrivées depuis notre séparation. Il saisit que ma réticence était due à la présence de Walker, et aussitôt il changea de sujet.

– Comment mon frère a-t-il découvert la piste des Ogellalahs ?

Je relatai en quelques mots les circonstances dans lesquelles nous avions découvert l'attentat sur la voie ferrée et notre résolution de châtier les coupables. Puis je demandai à mon tour.

– Puis-je, à mon tour, savoir pourquoi mon frère Winnetou a quitté le wigwam de son père et poussé si loin dans le terri-

toire de chasse des Sioux ? Les relations entre Apaches et Sioux sont assez tendues à ma connaissance.

Il tira une bouffée de son calumet avant de me répondre :

– L'orage précipite sur la terre l'eau des nuages, mais le soleil l'attire à nouveau vers les hauteurs. Ainsi en va-t-il dans la vie des hommes. Que peut dire Winnetou des lunes à jamais révolues ?

Dans le langage des Indiens, ainsi que dans celui de certains peuples d'Orient, lune est synonyme de mois, ce qui est fort compréhensible.

Sa réponse vague ne me satisfit cependant pas et j'insistai pour avoir plus de précisions. Il me les fournit avec cette concision qui lui était propre :

– Un chef des Sioux avait gravement outragé Winnetou. Celui-ci se lança à sa poursuite et prit son scalpe. À son tour, il fut alors poursuivi par les guerriers sioux, mais il effaça ses traces et revint vers les wigwams de ses ennemis. Là il réussit à ravir leurs trophées, qui se trouvent maintenant sur le dos de la monture du chef mort. Voilà.

En ces quelques phrases dépouillées et presque sèches, le jeune Indien résumait toute une épopée. Des semaines durant, il avait chevauché dans la trace de son ennemi, des bords du Rio Grande dans le Sud jusqu'au Milk River dans le Nord, à travers la prairie et la forêt vierge, puis, après l'avoir abattu dans un combat loyal, il avait pénétré dans le camp fortifié d'une tribu hostile, risquant cent fois la mort et les pires tortures. Et le ton presque impersonnel et indifférent sur lequel il évoquait cette héroïque aventure montrait bien la simplicité de ce guerrier intrépide.

Brusquement il changea de sujet :

– Mes frères blancs me disent qu'ils poursuivent des Ogellalahs et leurs alliés blancs, que mon frère Charlie appelle railtroublers. Pourtant je ne vois qu'une seule monture pour eux deux.

– Je comptais justement m'en procurer une en capturant un mustang, dis-je.

– Le chef des Apaches a rencontré, à une demi-journée de marche d'ici, un troupeau de mustangs, mais ce serait une perte de temps que de chercher à le rejoindre. Mon frère Charlie fera mieux de prendre le cheval du chef Sioux. Il est dressé à l'indienne, mais il ne sera pas trop difficile à monter, je pense.

Une fois, déjà, Winnetou m'avait fait don d'un pur sang de grande valeur. J'éprouvais quelque scrupule à accepter à nouveau un cadeau aussi précieux.

– Je remercie de tout cœur mon frère rouge, répondis-je, mais je suis décidé à capturer un mustang. D'ailleurs la monture du chef Sioux est chargée et, sans elle, Winnetou ne pourrait transporter ses trophées.

Le chef des Apaches secoua énergiquement la tête :

– Winnetou n'accepte pas le refus de son frère. Charlie oublie que tout ce qui appartient à Winnetou lui appartient aussi. Quant aux trophées, de toutes façons, Winnetou ne peut les emporter dans la poursuite des Ogellalahs. Il va les enterrer ici et reviendra les chercher plus tard. Donc rien ne s'oppose à ce que mon frère blanc monte le cheval du chef Sioux. *Howgh !*

Persévérer dans mon refus, ç'aurait été froisser Winnetou. Force me fut donc d'accepter ce superbe cadeau.

Le cheval conquis par Winnetou était un coursier magnifique, à la crinière abondante, robuste et pourtant nerveux, dressé sans doute selon les meilleures méthodes indiennes.

– Quelle bête merveilleuse ! fit Fred admiratif. Vous ne trouveriez pas facilement sa pareille dans la savane. L'ennuyeux, c'est qu'elle ne soit pas sellée. Car je ne vous vois pas très bien assis sur le bât dont elle est harnachée.

– Ne vous en inquiétez pas, mon cher ami. Vous n'avez donc jamais vu des Indiens confectionner une selle avec un bât ? Je crois pouvoir y arriver moi-même, à condition de me procurer une peau de bête.

Winnetou m'approuva.

– Mon frère Charlie a raison. Dès demain, nous fabriquerons une selle convenable... Le chef des Apaches a relevé non loin d'ici la trace d'un loup de montagne, et nous l'aurons tué avant que le soleil se couche. Mes frères ont-ils quelques vivres ?

Je répondis affirmativement et il poursuivit :

– C'est parfait. Cela nous évitera une perte de temps et nous pourrons nous mettre immédiatement à la chasse au loup. Dès que nous l'aurons abattu, nous camperons et nous enterrerons les trophées sioux. Aux premières lueurs de l'aube, nous nous mettrons à la poursuite des railtroublers. Ils ont détruit le sentier du cheval de feu et provoqué la mort des innocents pour les piller. Selon la loi de la savane, ils méritent la mort, et c'est notre devoir de les châtier. Le Grand Manitou ne leur pardonnera pas leur crime, et il nous permettra de les atteindre. Howgh !

Nous quittâmes l'endroit où un heureux hasard nous avait si miraculeusement réunis, Winnetou et moi. Nous remontâmes un peu le cours de la rivière, puis nous nous enfonçâmes résolument dans la forêt, où nous ne tardâmes pas à découvrir la trace du loup. Après une brève poursuite, nous rattrapâmes l'animal, et Winnetou l'abattit d'un seul coup de fusil. Le loup appartenait à cette espèce que les Peaux Rouges appellent coyotes, mot qui figure dans tant de locutions indiennes.

Bientôt nous étions assis autour d'un bon feu de camp, occupés à confectionner une selle à mon usage. Le procédé ne m'était pas inconnu, mais, sans l'expérience et l'adresse de Winnetou, l'opération m'aurait donné bien du mal. Grâce à lui, en moins d'une heure, la selle fut prête et nous pûmes nous coucher. Par précaution, nous montâmes la garde à tour de rôle.

Le lendemain matin, nous enfouîmes les trophées de Winnetou : une somptueuse panoplie indienne et plusieurs de ces sachets de « remèdes » qui jouent un rôle si important dans la religion des Peaux-Rouges.

Après avoir marqué l'endroit d'un signe qui nous permettrait de le retrouver facilement le moment venu, nous repartîmes sur la piste des bandits. Ceux-ci auraient sans doute ri en apprenant que trois hommes avaient conçu l'audacieux projet de leur demander des comptes, à eux qui étaient dix-fois plus nombreux, et qu'ils étaient fermement résolus à les vaincre et à leur faire expier leurs crimes...

CHAPITRE IV

DEVANT LE CAMP ENNEMI

Dès le lendemain matin, quelques heures m'avaient suffi pour me rendre compte de l'excellence de ma monture. C'était un pur sang nerveux et plein de fougue, d'une endurance exceptionnelle par surcroît. Certes, un cavalier peu familiarisé avec les méthodes de dressage indiennes aurait eu du mal à le monter et aurait risqué de se laisser désarçonner à tout instant, mais, lors de mon séjour dans le camp des Apaches[23], j'avais eu l'occasion de m'initier à l'équitation indienne, si différente de la nôtre. Bientôt je sentis ma monture obéir à la moindre pression de mes genoux, et, de mon côté, j'appris si vite à prévoir et à comprendre les moindres réactions que bientôt monture et cavalier ne formèrent plus, en quelque sorte, qu'un seul être.

À plusieurs reprises, Fred Walker m'avait d'abord jeté des regards narquois, persuadé d'avance que je sortirais vaincu de cette lutte muette qui s'engage toujours entre un cavalier et une monture qui ne se connaissent pas, et c'est avec un étonnement non dissimulé qu'il constata peu à peu que le cheval sioux et moi nous faisions excellent ménage.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, la seule source d'étonnement du chasseur-détective. Mon amitié avec le célèbre chef apache lui en imposait beaucoup et l'intriguait visiblement. Il se demandait sans doute par quel miracle ce nouveau venu de la savane que j'étais pour lui avait pu lier une aussi solide amitié avec un

---

[23] Voir *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

des personnages les plus fameux du Wild-West. Il s'abstint cependant de me poser des questions, retenu en partie par une sorte de fierté, en partie par la discrétion professionnelle. Car la fameuse indiscrétion des Yankees ne s'applique qu'aux affaires, à la vie professionnelle, et ils se montrent au contraire tout réservés dès qu'il s'agit de la vie privée et des relations d'autrui.

De mon côté, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la résistance de Victory devant les épreuves auxquelles le soumettait cette course sur le sol rocailleux, qui aurait usé rapidement les forces d'un animal moins bien entraîné. Aussi, malgré toutes les difficultés du terrain, pouvions-nous avancer à une cadence assez rapide.

Vers midi, nous découvrîmes l'emplacement du campement de nuit des railtroublers, qu'ils avaient dû quitter six heures environ auparavant, à en juger par l'état de leurs traces. Ainsi donc l'avance qu'ils avaient sur nous se réduisait désormais assez vite.

La piste s'écarta bientôt de la rivière pour s'engager dans une gorge, au fond de laquelle serpentait un ruisseau. Nous nous restaurâmes à la hâte et, à notre tour, nous enfonçâmes dans le ravin.

Le chemin devenait de plus en plus malaisé et, sur le gravier que nous foulions, les traces disparaissaient souvent pendant plusieurs centaines de mètres pour ne réapparaître que lorsque les cailloux découvraient un peu de sol humide.

Winnetou se mit alors à examiner la piste avec plus d'attention, mettant même pied à terre de temps en temps pour la regarder de plus près. Je devinais ses pensées.

Lors d'une de ces haltes, il se tourna vers moi.

– *Uff !* Qu'en pense mon frère Charlie ? Où nous conduira ce sentier ?

– D’abord à la crête de la montagne, dis-je en souriant.

– Et après ?

– Après, il descendra l’autre versant de la montagne. Nous n’aurons d’ailleurs pas à le suivre pendant longtemps, car le moment où il faudra nous arrêter est proche.

– Mon frère blanc dit vrai, mais ne veut-il pas exposer plus clairement sa pensée ?

– Il faudra nous arrêter, car bientôt nous serons arrivés au terme de cette piste : le camp des Ogellalahs vers lequel se dirigent les railtroublers.

Winnetou acquiesça de la tête.

– Mon frère Charlie a le regard perçant de l’aigle et la subtilité du renard. Il a raison.

Ce disant, il remonta en selle et se remit en route. Mais, à partir de ce moment, nous ralentîmes notre allure.

– Que disiez-vous tout à l’heure ? demanda Walker en amenant Victory tout près de ma monture. Nous nous approchons déjà du camp des Ogellalahs ?

– C’est exact, nous n’en sommes plus loin. N’ai-je pas attiré, hier, votre attention sur ce fait extraordinaire que trois Peaux-Rouges se sont joints à un groupe d’une vingtaine de blancs ?

– Je ne vois pas le rapport.

– Pourtant, il en existe un, et, s’il vous échappe, vous m’obligerez à vous traiter à mon tour de greenhorn.

– *Haig-Ho !* Voilà qui est un peu fort ! Et pourquoi, s’il vous plaît ?

– Réfléchissez un peu. Ne croyez-vous pas qu'une petite bande de railtroublers risque trop à se livrer à sa criminelle besogne si elle ne peut compter sur l'appui de quelques complices rouges ?

– C'est évident !

– Mais ces complices rouges, qui sont nécessairement plus nombreux qu'eux, puisque la solution la plus simple est de s'assurer la protection d'une tribu, leur ont certainement posé des conditions. Vous êtes d'accord là-dessus, n'est-ce pas ?

– Cela tombe sous le sens.

– Ces conditions concernent évidemment le partage du butin. Toutes les fois que nos railtroublers commettent un crime, ils doivent probablement abandonner à leurs protecteurs une partie des objets ou de l'argent sur lesquels ils ont mis la main. Les trois Ogellalahs qui les ont assistés pendant l'attentat étaient sans nul doute chargés de recueillir la part des complices rouges.

– Mais pourquoi n'étaient-ils que trois ?

– Sans doute estimaient-ils que cet exploit ne justifiait pas un plus grand déploiement de forces. Mais cela ne signifie pas forcément que les Ogellalahs se contentent d'un rôle passif dans cette sinistre collaboration. J'ai d'ailleurs là-dessus une idée personnelle, dont je vous parlerai plus tard. En tout cas, je pense comme Winnetou que nos estimables frères de race ont rejoint, à un endroit dont nous ne sommes plus très éloignés, le gros des guerriers rouges dans le camp de ceux-ci. C'est là que le butin sera définitivement distribué et les projets de nouvelles campagnes débattus.

– Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y aura de nouvelles campagnes ?

– Ma foi, rien n'encourage autant qu'un succès. Or cette expédition a tout l'air d'avoir bien réussi.

Le gros Walker fronça les sourcils. Puis d'un ton incrédule :

– Mon cher Charlie, vous vous égarez dans des considérations philosophiques... Souvent vos déductions sont assez ingénieuses, j'en conviens, et vous ne manquez certainement pas de perspicacité. Mais, dès que vous abandonnez le terrain des réalités pour vous lancer dans la spéculation pure, je ne vous suis plus.

– Pourtant ce que je viens de vous dire relève de la logique la plus simple. Ce n'est pas la première fois que je piste des bandits de la savane de cette espèce, bien que ce ne soit pas là mon métier. D'autre part, je suis assez familiarisé avec la mentalité des Indiens. Pour deviner leurs projets, il suffit d'ailleurs de se mettre à leur place et d'essayer de réfléchir un peu.

– Où voulez-vous en venir ?

– Eh bien ! une fois admis que les railtroublers, soutenus par les Ogellalahs ne s'en tiendront pas à ce premier crime, tâchons de chercher contre qui sera dirigé leur prochain attentat.

– Voilà maintenant que vous allez jouer à l'oracle.

– Pas du tout, je continue simplement à raisonner. À qui le personnel de notre train a-t-il annoncé la nouvelle de l'agression ? Il n'est pas difficile de deviner que c'est la station la plus proche qui a été alertée la première. Et les railtroublers l'ont certainement prévu, tout comme nous.

– Je vous l'accorde.

– À la nouvelle de l'agression, la plupart des hommes capables de porter les armes qui se trouvaient dans cette station ont dû se mettre en route vers le lieu de l'attentat, avec l'intention de poursuivre les criminels. Quelle conclusion faut-il en tirer d'après-vous ?

– Eh bien ! simplement qu'ils auront du mal à les rattraper, puisque les bandits et leurs acolytes rouges disposent d'une forte avance.

– Et, moi, j'en tirerai encore une autre : à savoir que la station la plus proche, celle d'Echo Cañon, est actuellement à peu près sans défense.

– *Egod !* Je commence à saisir le fond de votre pensée.

– À la bonne heure ! Ajoutez maintenant à cette hypothèse – puisque ce n'est là qu'une hypothèse – que les Ogellalahs ont déterré leurs tomahawks et qu'ils sont sur le sentier de la guerre. Nous en avons la preuve dans les traces de peinture qu'ils ont laissées sur le sol. Ils comptent donc faire la guerre aux blancs, et j'ai comme une idée que ce sont les habitants d'Echo Cañon qui seront visés les premiers. Mais assez discuté. Nous voici arrivés à la source de notre ruisseau. Nous allons maintenant avoir à monter une côte assez rude, et il nous sera difficile de parler.

Nous avancions à flanc de montagne sur un chemin escarpé et parsemé d'obstacles. Après une demi-heure de marche laborieuse, nous atteignîmes un plateau, et nos chevaux purent enfin souffler un peu. La piste descendait maintenant vers une vallée que nous gagnâmes rapidement. Les traces suivaient une ligne parallèle au cours d'eau qui longeait cette vallée, dans la direction de l'Est.

À quelque temps de là, les empreintes s'éparpillèrent en se multipliant. C'est là que les bandits avaient fait halte à midi. Les restes de leur repas, épars sur le sol, confirmaient notre hypothèse qu'ils étaient tout près du but de leur voyage. Des os à moitié rongés montraient qu'ils n'étaient pas soucieux de ménager leurs provisions, sûrs de pouvoir bientôt les renouveler.

La piste tourna vers le nord, traversa plusieurs vallées. À mesure que nous avancions, les traces devenaient plus fraîches.

Nous devions user maintenant de mille précautions, car, à chaque pas, nous risquions de nous heurter à l'ennemi.

Vers le soir, nous atteignîmes le sommet d'une montagne, après avoir longé un sentier étroit, à peu près impraticable. Nous y fîmes une brève halte pour permettre à nos chevaux de souffler, et Winnetou partit en avant en éclaireur. Brusquement, il arrêta sa monture et leva le bras.

– *Uff !* nous fit-il de loin en étouffant sa voix.

Nous accourûmes et tournâmes nos regards du côté que nous indiquait l'Apache.

À nos pieds s'étendait une vallée assez profonde, que nous aurions mis une heure environ à traverser. Elle était à peu près dénuée d'arbres, à l'exception de quelques buissons, mais entièrement couverte d'un vert tapis d'herbe.

Au milieu de la vallée se dressaient, disposées en cercle, une trentaine de tentes indiennes, parmi lesquelles régnait une grande animation.

– Voilà le camp des Ogellalahs, dit Winnetou.

Nous nous trouvions effectivement devant la forteresse de l'ennemi, et c'est avec un vif intérêt que nous observions les allées et venues des alliés des railtroublers.

Une dizaine de Peaux-Rouges étaient occupés à préparer un repas sur un feu de camp, cependant que d'autres s'affairaient autour des tentes. À l'extrémité du camp, nous aperçûmes le squelette d'un buffle dont la chair séchait, pendue sur des cordes attachées à des pieux.

À quelque distance du camp, les chevaux des guerriers paissaient paisiblement.

– Ils sont plus nombreux que je ne pensais, dit Fred en désignant les Indiens.

Il se mit en devoir de dénombrer les tentes, puis se tournant à nouveau vers moi :

– Il y a trente-deux wigwams, déclara-t-il. Cela correspond à environ cent cinquante guerriers.

Winnetou qui, depuis notre arrivée, contemplait silencieusement la vallée, les sourcils froncés, rectifia :

– Il y a au moins deux cents guerriers, en comptant les blancs.

– Comptons les chevaux, proposai-je. C'est l'indice le plus sûr.

Chacun de nous se mit à compter les bêtes, et nous obtînmes le chiffre de 205. Toutes étaient des chevaux de monte.

L'aspect du camp pouvait-il nous renseigner sur les intentions de ses occupants ? Dès le premier coup d'œil, plusieurs détails m'avaient frappé. C'était un camp provisoire, dressé au cours d'une étape d'un voyage. Les Ogellalahs ne s'y livraient sûrement pas à la chasse : la région était peu giboyeuse, et surtout on n'y rencontrait pas de buffle, animal auquel les Indiens donnent le plus volontiers la chasse.

Un autre détail attira également mon attention. Les tentes étaient entourées de nombreux boucliers. Or, cette arme défensive par excellence, si utile dans les combats entre tribus indiennes et même dans les engagements contre les blancs, ne peut que gêner le chasseur, chez qui le souci de se protéger est dominé par celui de la vitesse.

Le caractère général du camp confirmait ainsi mon hypothèse, basée sur la découverte des couleurs de guerre : les Ogellalahs s'apprêtaient à se mettre en campagne.

Un peu à l'écart se dressait un wigwam de proportions plus importantes que les autres et dont le sommet s'adornait de

plumes d'aigle. C'était là, évidemment, le logis du chef de la tribu.

– Mon frère Charlie croit-il que les Sioux resteront longtemps dans cette vallée ? me demanda Winnetou à voix basse.

– Certainement pas. Ils ne tarderont pas à plier leurs tentes.

– Vous êtes bien affirmatif, observa Walker.

– Et pour cause. Regardez bien ce squelette de buffle. Il dissipera vos derniers doutes, si vous en avez.

– Vous aimez bien parler par énigmes.

– Pas du tout. N'avez-vous pas remarqué que ces os sont presque blancs. Signe qu'ils ont été exposés au soleil pendant quatre ou cinq jours. Ce temps a largement suffi pour que la viande étalée sur ces cordes soit sèche à point.

– Je n'en disconviens pas. Et puis après ?

– Ainsi, les guerriers rouges ont suffisamment de provisions de bouche, et il n'y a pas de raisons qu'ils prolongent leur séjour dans ces parages. Et comme ils ne sont pas là pour le seul plaisir du camping...

– Après tout, vous avez peut-être raison. Tenez, regardez un peu cet individu qui sort de la tente du chef. Croyez-vous que ce soit un blanc ou un Ogellalah. Je ne le vois pas très bien ?

L'Apache avait dû se poser la même question, puisque, plongeant une main dans sa poche, il en tira une longue-vue, qu'il braqua dans la direction du wigwam orné de plumes d'aigle. Il était exceptionnel, à cette époque, de voir un Peau-Rouge se servir d'un instrument d'optique, et Walker ne manqua pas de manifester sa surprise. Il ignorait que Winnetou avait à plusieurs reprises visité les grandes cités de l'Est et con-

naissait bien les conquêtes de cette fameuse technique, dont les blancs tirent tant de gloire.

Après avoir ajusté sa longue-vue, le jeune Indien examina attentivement l'homme qui venait d'attirer notre attention. Son visage s'assombrit, il ôta la longue-vue de ses yeux et me la tendit sans un mot.

– Mon frère reconnaît-il ce visage ? fis-je en portant à mon tour la longue-vue à mes yeux.

C'était un Peau-Rouge, encore jeune, et d'une stature athlétique. Ses vêtements étaient plus riches que ceux des autres guerriers, et une plume d'aigle ornait sa coiffure.

– Cet homme est Ko-Itche, le chef félon, dit Winnetou avec mépris. Winnetou l'a plusieurs fois rencontré, il a même combattu contre lui et ses guerriers, mais il n'a jamais réussi à le capturer. Il a la ruse d'un renard et la cruauté d'un coyote. Ses mains sont souillées du sang de mille victimes, mais Winnetou vengera celles-ci. Il provoquera Ko-Itche en combat singulier et lui fendra le crâne avec son tomahawk.

J'avais rarement entendu le chef des Apaches parler d'un adversaire avec autant de violence. J'en conclus que Ko-Itche était un ennemi redoutable, parce que ne reculant devant aucun crime.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que j'entendais prononcer le nom du chef des Ogellalahs. Plusieurs chasseurs de mes amis me l'avaient décrit comme un guerrier féroce, animé d'une haine farouche contre les blancs.

Ko-Itche signifie textuellement « la Bouche de Feu ». Ce nom, il le devait non pas, comme on pourrait le croire, à son fusil, mais à ses dons extraordinaires d'éloquence. On sait que les bons orateurs sont tenus en grande estime chez les Indiens, qui goûtent beaucoup les longues périodes rhétoriques et, pardessus tout, les métaphores pittoresques. Ko-Itche était passé

maître, disait-on, dans l'art d'enflammer ses auditeurs par ses harangues véhémentes.

Ayant examiné, l'espace d'une minute, les traits du chef Ogellalah, je passai la longue-vue à Walker.

– Voilà un gentleman dont nous ferions bien de nous méfier, dis-je. Il a, paraît-il, plus d'un tour dans son sac. Commençons toujours par nous dissimuler dans un fourré.

– Prudence est mère de sûreté, dit Walker, légèrement ironique.

– Selon un proverbe cher aux Indiens, ripostai-je, mieux vaut avoir peur que s'effrayer. Mais, rassurez-vous, je n'ai même pas peur. Simplement, le fait que les chevaux sont ici plus nombreux que les hommes me donne à réfléchir.

– Bah ! Une partie des guerriers est à l'intérieur des tentes, voilà tout, dit Walker en haussant les épaules.

– C'est fort possible, mais quelque chose me dit qu'un certain nombre d'entre eux rôdent aussi dans les alentours. Ko-Itche est un malin qui ne doit pas avoir l'habitude se laisser surprendre.

– Que mes frères m'attendent un peu, fit l'Apache. Winnetou ira chercher une cachette pour nous et nos montures.

Il disparut dans un fourré pour ne revenir qu'au bout d'un long moment en nous faisant signe de le suivre. Il nous conduisit à travers le sous-bois vers un taillis si épais que nous eûmes grand'peine à y pénétrer. C'était une cachette idéale, puisqu'elle comportait une petite clairière, où nous pûmes attacher nos chevaux.

Winnetou nous quitta presque aussitôt pour aller effacer notre piste, tâche fastidieuse et qui demande toujours du temps. Lorsqu'il revint près de nous, le soleil se couchait déjà à l'horizon.

Nous attendîmes dans la clairière que l'obscurité devînt totale. Étendus sur l'herbe épaisse et odorante, nous nous tenions prêts à bondir à chaque instant, au moindre bruit suspect, pour boucher les naseaux de nos montures, dont le hennissement pouvait risquer de trahir notre présence.

Enfin Winnetou se leva et déclara que le moment était venu de faire une tournée d'inspection. En effet, de l'endroit où nous étions, nous n'avions pas vue sur la vallée. Or il était essentiel de ne rien perdre de ce qui se passait dans le camp. Il partit donc et revint, au bout d'un quart d'heure, pour nous annoncer que les Ogellalahs avaient allumé plusieurs feux de camp.

– Il est évident qu'ils se croient en parfaite sécurité, déclara Fred. Ils seraient bien étonnés si on leur disait que trois gaillards sont là à les guetter.

– À n'en pas douter, acquiesçai-je. Certes, ils doivent deviner qu'ils sont poursuivis, mais, comme ils croient avoir affaire à ceux d'Echo Cañon, ils pensent avoir tout leur temps devant eux. De toutes façons, ils projettent de partir demain, à la première heure.

– Tant mieux, dit Walker. Cela nous permettra de faire tranquillement un petit somme d'ici là.

– Je trouve, moi, que nous avons mieux à faire qu'à dormir, fis-je. Et, d'abord, nous pourrions tâcher d'en savoir un peu plus long sur les projets des Ogellalahs.

– Winnetou va descendre dans la vallée pour les épier, fit l'Apache d'une voix calme.

– J'accompagne mon frère rouge. Fred restera ici pour surveiller nos montures. Nous laisserons nos fusils, qui ne pourraient que nous gêner. Nos tomahawks, nos couteaux et nos revolvers nous suffiront…

Le gros Fred approuva aussitôt mon plan. Sans vouloir le moins du monde l'accuser de lâcheté, j'avais déjà observé qu'il n'aimait pas à s'exposer quand ce n'était pas absolument indispensable. Or descendre dans la vallée et se glisser dans le camp des Ogellalahs était une entreprise assurément périlleuse.

Trois ou quatre jours seulement nous séparaient de la nouvelle lune. Pas une étoile ne brillait dans le ciel couvert de nuages. Silencieusement, nous nous glissâmes, Winnetou et moi, hors du taillis et gagnâmes notre poste d'observation de tout à l'heure.

– Maintenant, dit le chef Apache, nous allons nous séparer. Winnetou ira à droite, et son frère Charlie à gauche.

La seconde d'après, les ombres de la nuit s'étaient refermées sur lui.

De mon côté, avec d'infinies précautions, pour éviter de faire du bruit en heurtant un caillou ou en secouant trop fortement des branchages, je me mis à dévaler la pente de façon à aborder le camp ennemi par la gauche. Par moments, je devais avancer à tâtons tant l'obscurité était épaisse, et la descente qui, en plein jour, ne m'aurait guère demandé plus de cinq minutes, ne dura pas moins d'une heure. J'atteignis enfin le fond de la vallée, à quelques centaines de mètres du centre du camp.

Je m'aplatis alors dans l'herbe et, mon couteau entre les dents, je me mis à ramper vers la tente du chef. À chaque pas, maintenant, un nouveau danger me guettait. Mais je n'étais pas seul. De l'autre côté du camp, Winnetou, se glissant dans les hautes herbes, se dirigeait vers le même but...

CHAPITRE V

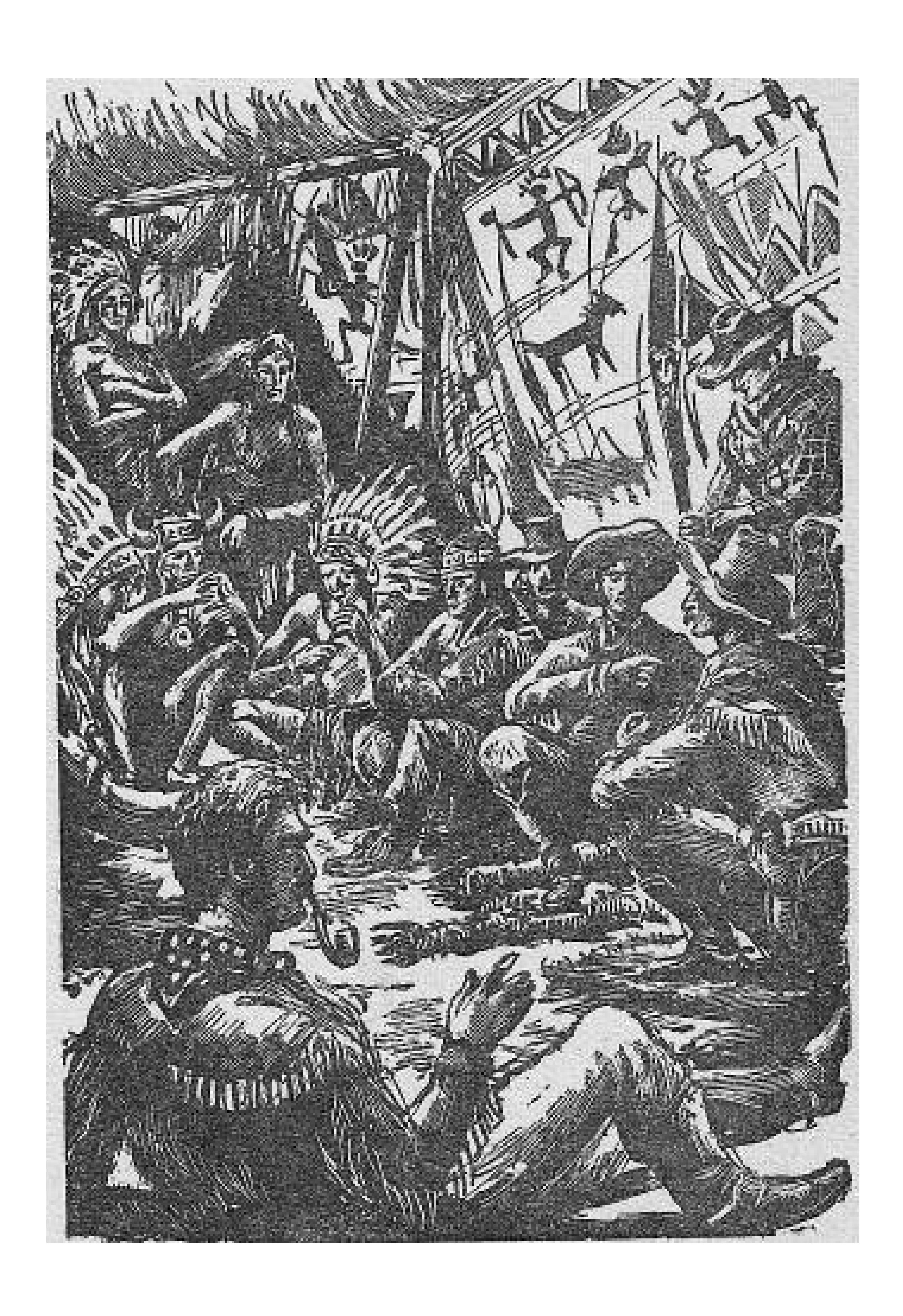
CONSEIL DE GUERRE CHEZ LES OGELLALAHS

Un feu qui flambait devant l'entrée du wigwam du chef éclairait les alentours. Afin de rester inaperçu, je pris soin de ne pas quitter la zone plongée dans l'ombre de la tente. J'avançais à la manière des quadrupèdes, en m'appuyant sur les mains et les genoux et en tâtant le terrain de crainte de heurter un objet et de provoquer un bruit qui aurait pu me perdre.

Par bonheur, le vent, qui était assez fort, soufflait dans la direction opposée à mon avance. Ainsi je n'avais pas à craindre d'être dépisté par l'odorat si sensible des chevaux indiens. À cet égard, la situation de Winnetou, qui avançait dans le sens contraire, était bien moins avantageuse que la mienne.

Pour franchir les deux cents mètres qui me séparaient de la tente, je mis un temps qui me parut infini. Je parvins enfin derrière la tente, me trouvant ainsi à quelques pas à peine des hommes assis en cercle autour du feu.

Je me rendis vite compte que je venais à point nommé pour assister à un conseil de guerre. Je distinguais nettement chacune de leurs paroles. Ils s'exprimaient dans cet anglais fortement mêlé d'expressions indiennes qui est le langage courant de la savane. Comme ils semblaient fort absorbés par la discussion, je m'enhardis à avancer la tête de derrière la tente pour pouvoir les observer en même temps que les écouter.



Les membres de cet étrange conseil de guerre étaient au nombre de huit : cinq blancs et trois Peaux-Rouges. Cependant, seuls les premiers prenaient une part active aux débats. Les Indiens, eux, se contentaient d'écouter et de hocher la tête de temps en temps. D'une manière générale, les Indiens, autant en raison de leur prudence innée qu'à cause de la sévère discipline à laquelle ils se soumettent, volontairement, dès leur jeune âge, évitent de s'exprimer librement, à haute voix, lorsqu'ils se trouvent autour d'un feu de camp et préfèrent communiquer entre eux par signes. Les Peaux-Rouges ne savent que trop bien qu'un feu de camp, telle une lampe les papillons de nuit, attire toujours les ennemis.

J'aurais d'ailleurs parié que ce feu devant la tente du chef avait été allumé par les blancs. La flamme, trop vive, projetait une lumière crue sur les environs, et il était à peu près certain que les Ogellalahs n'auraient pas commis l'imprudence d'éclairer le camp de cette façon.

Depuis un long moment déjà, un blanc conservait la parole. C'était un homme de haute taille, barbu, dont le front était traversé par une large cicatrice, trace d'un coup de couteau sans doute. La déférence avec laquelle on l'écoutait montrait qu'il s'agissait d'un des meneurs.

Une fois son exposé terminé, les autres lui posèrent des questions :

– À quelle distance d'ici se trouve Echo Cañon ? demanda l'un des railtroublers.

– À cent milles environ, répondit l'homme barbu. Deux journées et demie de marche au maximum. N'oubliez pas que le terrain est très mauvais et accidenté.

– Êtes-vous sûr seulement, patron, que notre calcul soit juste ? Et si la garnison d'Echo Cañon, au lieu de se lancer à

notre poursuite, est restée tranquillement dans ses baraquements ?

– Ce serait du propre, opina un troisième. Nous nous ferions joliment étriller !

Le barbu eut un petit rire méprisant :

– Aucun danger, fit-il. La garnison n'est sûrement pas restée à Echo Cañon, et, à cette heure-ci, elle est déjà à nos trousses. Nous avons laissé derrière nous une trace on ne peut plus nette, et vous pouvez être certains qu'ils sont en train de la suivre. Trente hommes ont perdu la vie dans l'accident, et nous avons pu nous emparer d'un butin considérable. Ils sont sûrement décidés à nous rattraper et à nous reprendre ce que, de notre côté, nous sommes décidés à garder.

Il y eut un petit silence, puis il ajouta avec un ricanement sinistre :

– Ils s'imaginent, ces imbéciles, qu'ils vont maintenant se venger de l'attentat. Ils sont à cent lieues de se douter que, si nous avons fait dérailler le train, c'est avant tout pour les attirer hors d'Echo Cañon, où les entrepôts regorgent de marchandises de prix et dont la caisse doit contenir des dizaines de milliers de dollars.

– Et la garnison représente combien d'hommes ?

– Entre cent cinquante et deux cents, fit le barbu, tous bien armés. Outre les cheminots et les gardes, il y a quelques marchands et employés, car la station compte plusieurs *stores*, et même des bars. Mais, je le répète, ce qui me paraît plus intéressant encore que les marchandises, c'est la caisse de l'administration régionale, car tous les paiements concernant les grands travaux entre Green River et Promontory, dans un rayon de deux cent trente milles, sont effectués à Echo Cañon. Et il ne s'agit pas seulement de salaires et de traitements, mais aussi du financement des travaux de construction.

– *High dau !* À la bonne heure ! Eh bien ! dis-nous ton idée jusqu'au bout, Rollins.

– Alors, écoutez-moi. Nous partirons demain, au petit jour. Nous prendrons d'abord la direction du nord, puis, après quelques heures de marche, nous nous diviserons en plusieurs petits groupes, de façon à dérouter nos poursuivants, qui ne sauront désormais quelle piste suivre.

– Ils feront comme nous : ils formeront plusieurs groupes, opina l'un des railtroublers.

– C'est possible, mais nous arriverons tout de même à les égarer en brouillant soigneusement nos traces. Et, pour plus de précaution, nous ferons encore quelques détours. Après quoi, nous mettrons tous le cap sur Greenfork. Là, nous serons de nouveau réunis, et nous n'aurons plus qu'à filer sur Echo Cañon, en évitant soigneusement les routes fréquentées. En partant demain dimanche à la première heure, nous sommes sûrs d'arriver à notre but avant mercredi matin.

– Il serait bon d'envoyer auparavant des éclaireurs.

– Cela va sans dire. Dès demain matin, une avant-garde, prenant le chemin le plus court, se mettra en route directement vers Echo Cañon. Arrivée à Panterhill, elle s'arrêtera pour nous attendre. Mon plan, comme vous voyez, est très simple.

– Et si, en dépit de toutes nos prévisions, une forte garnison restait à garder la station ? objecta un des bandits.

– Même en mettant les choses au pire et en supposant, ce que je ne crois pas vraisemblable, que tous les ouvriers et policiers restent à Echo Cañon, nous en viendrions à bout, car nous aurons l'avantage d'une attaque par surprise. Soyez sans crainte, le sort du combat sera décidé avant même que la lutte s'engage.

Je n'aurais certainement pu choisir un meilleur moment pour venir écouter les conciliabules des bandits. En l'espace d'un quart d'heure j'avais appris ce que je désirais savoir, et désormais tout ce que Rollins et ses acolytes pouvaient se dire ne présentait pour nous qu'un intérêt secondaire. Je n'avais plus aucune raison de prolonger ma présence au camp et décidai de revenir sur mes pas.

Prenant le plus grand soin à effacer mes traces, je me dirigeai vers l'endroit où je m'étais séparé de Winnetou. Comme il me fallait redresser l'herbe que j'aplatissais en rampant, ma progression était lente et pénible. Lorsque j'eus, enfin, regagné la lisière de la forêt, où je pouvais me sentir de nouveau en sécurité, et surtout reprendre la position debout, car j'avais les membres tout courbaturés, je poussai un soupir de soulagement.

Arrondissant mes mains autour de ma bouche, j'imitai le coassement du crapaud, signal convenu entre Winnetou et moi pour annoncer notre retour. Ce cri, venant de la forêt à cette heure de la nuit, ne pouvait paraître suspect aux Ogellalahs, puisque la région pullulait de ces batraciens. J'estimais qu'il était, en effet, urgent d'avertir mon ami de la réussite de ma mission : Winnetou n'avait aucune chance d'en apprendre plus long que moi et, en demeurant plus longtemps dans la vallée, il s'exposait inutilement.

Je me mis alors à remonter la côte et je regagnai sans obstacle le fourré, où Fred m'attendait déjà impatiemment.

– Eh bien ! quelles nouvelles rapportez-vous ? demanda-t-il, anxieux.

– Je vous raconterai tout par le menu, mais attendons d'abord le retour de Winnetou.

– Pourquoi attendre ? Je brûle d'impatience.

– Tâchez de freiner un peu votre curiosité, dis-je en riant. Je ne vous cacherai rien. Mais, de grâce, ne m'obligez pas à faire deux fois le même récit.

Force fut donc à Fred d'attendre Winnetou, qui, d'ailleurs, ne tarda pas à nous rejoindre. Bientôt nous entendîmes, en effet, le léger bruit des branchages écartés, et, l'instant d'après, la silhouette de l'Apache surgit des ténèbres.

– Est-ce bien mon frère Charlie qui m'appelait tout à l'heure ? demanda-t-il.

– Oui, c'est moi.

– Ainsi donc mon frère a pu mener sa tâche à bonne fin ?

– Oui, j'ai appris ce que je voulais savoir. Et le chef des Apaches a-t-il vu quelque chose d'intéressant ?

– Pas grand'chose. Il a perdu beaucoup de temps pour éviter les chevaux, et, au moment même où il arrivait près du feu de camp, il entendit le coassement du crapaud… Comme convenu, il rebroussa aussitôt chemin. Ainsi donc mon frère a pu surprendre les plans de l'ennemi ?

– Oui, j'ai eu de la chance.

– Mon frère blanc est un merveilleux éclaireur. Il a toujours réussi à percer les secrets de l'adversaire. Qu'il parle donc !

Je résumai fidèlement les propos échangés par les railtroublers autour du feu… Lorsque j'eus terminé mon récit, Fred vint me serrer la main.

– Toutes mes félicitations. Non seulement vous êtes un excellent éclaireur, comme dit Winnetou, mais encore vous avez fait preuve d'une étonnante perspicacité, puisque ce que vous avez entendu confirme en tous points votre hypothèse sur l'attaque d'Echo Cañon.

– Je n'ai pas grand mérite à l'avoir prévu. La chose allait de soi.

– Le chef des bandits s'appelle donc Rollins. Comment est-il ?

– Il a une cicatrice au front.

– Et vous avez dit qu'il portait la barbe ?

– Oui.

– Haller n'en portait pas, mais cela doit tout de même être lui, malgré sa barbe, car autrefois... La cicatrice provient d'un coup de couteau qu'il a reçu au cours de l'attaque d'une ferme, près de Leawenworth. Rollins est le quatrième faux nom que je lui connaisse. Qu'il porte la barbe ou non, qu'il se fasse appeler Pierre ou Paul, il finira bien par me tomber sous les pattes. Je l'aurai mort ou vif.

– Il faut tout de même tâcher de le capturer vivant. J'ai toujours évité de supprimer mes adversaires, si dangereux qu'ils fussent. J'ai érigé cette habitude en principe, et ce n'est que contraint et forcé que je me sers de mes armes. Et, même réduit à tirer, je me contente de mettre l'ennemi hors de combat au lieu de...

– Tout à fait comme Old Shatterhand, fit Fred en m'interrompant.

» Dans les moments les plus critiques, il évite de verser le sang humain et, quand il ne peut absolument pas faire autrement, il tire, mais en visant le bras droit ou les jambes de son adversaire. Mais, ce qu'il préfère, c'est encore terrasser l'ennemi de son redoutable coup de poing, qui a le pouvoir d'endormir les têtes les plus dures pendant une heure ou deux.

– *Uff !* s'écria Winnetou.

Le chef des Apaches venait seulement de comprendre que Walker ignorait encore que cet Old Shatterhand n'était autre que moi. Mais il eut vite fait de réprimer son étonnement et, comprenant que je voulais garder mon incognito, il resta silencieux. J'enchaînai aussitôt :

– Cependant, n'allez pas imaginer, Fred, que ma répulsion à verser le sang soit telle que je préférerais laisser ces bandits courir la savane plutôt que de les abattre. En agissant ainsi, je me rendrais en quelque sorte indirectement responsable des méfaits qu'ils pourraient commettre plus tard et du sang que, eux, n'hésiteraient pas à verser à la première occasion. Certes, nous pourrions nous lancer tout de suite à la poursuite des bandits et mettre à profit le premier moment favorable pour abattre leur chef, mais je crois qu'une telle fin serait presque trop douce pour un criminel dont la conscience est chargée de tant d'âmes. Non, j'ai un plan. Que Rollins et ses acolytes se dirigent donc tranquillement vers Echo Cañon, nous ne les en empêcherons pas.

– Et vous ne les empêcherez pas non plus d'attaquer la station sans défense ?

– Je n'ai pas dit cela. Il s'agit au contraire de les devancer et d'alerter la garnison d'Echo Cañon. Haller et ses complices y seront reçus avec tous les honneurs qu'ils méritent.

– *Well*, votre idée n'est pas mauvaise. À moins que la garnison d'Echo Cañon ne soit composée de poules mouillées, nous aurons ainsi le maximum de chances de capturer le bandit vivant. Seulement je crains bien que nous n'ayons affaire à forte partie. Ils sont nombreux, les gredins, et prêts à tout.

– Vous le saviez déjà lorsque nous avons décidé, à deux, de leur donner la chasse. À Echo Cañon, nous trouverons tout de même des alliés ; n'oubliez pas que c'est une place fortifiée.

– D'accord, mais je ne me fais pas d'illusions sur la valeur de nos alliés futurs. Tous ceux qui sont capables de combattre, ou presque, seront partis à la poursuite des bandits ; vous êtes le premier à l'affirmer.

– Aussi allons-nous tâcher de leur faire rebrousser chemin.

– Voilà qui est nouveau. Vous vous proposez donc d'aller au-devant d'eux ? Vous oubliez que, le temps de les avertir et de les ramener à Echo Cañon, les bandits occuperont déjà la place.

– Aussi faut-il faire le nécessaire pour que l'expédition retourne au plus vite à sa base.

– Et, pour cela, vous allez sans doute leur lancer un télégramme, à moins que vous ne disposiez d'un pigeon voyageur ?

– Eh bien ! non, Fred, ni l'un ni l'autre. Nous nous contenterons de fixer un message écrit bien en évidence à un arbre sur la piste qu'ils suivent.

– Reste à savoir si ceux d'Echo Cañon prendront au sérieux cet avertissement. Ils se diront peut-être que le message a été laissé là par les railtroublers afin de les égarer.

– Il faut donc que ce message soit rédigé de façon à leur inspirer entière confiance. Les membres de l'expédition auront sûrement entendu parler de deux voyageurs descendus du train sur le lieu de l'accident. Et, de toutes façons, notre piste, plus récente que celle des railtroublers, a dû attirer leur attention. Ce ne sont sûrement ni des enfants ni des imbéciles et, dans le nombre, il s'en trouvera un ou deux pour savoir interpréter ces traces et en déduire que nous les avons précédés dans la poursuite des bandits.

– Vous semblez bien sûr de votre fait.

– En tout cas, j'ai bon espoir. Je recommanderai à ces hommes d'éviter Greenfork et Panterhill, la première de ces localités étant le rendez-vous général de la bande, la seconde celui

des espions de Rollins, ainsi que je viens de l'entendre dans la vallée. Il ne faut pas que les bandits puissent se douter du retour de la garnison à Echo Cañon, aussi conseillerai-je aux poursuivants de gagner la station par le chemin du sud.

– Le plan de mon frère est parfait. Maintenant, nous n'avons plus de temps à perdre. Partons !

– Partir déjà ? Mais il fait nuit, objecta le gros Walker, qui, visiblement, n'aurait pas dédaigné un petit somme.

– Nous ne pouvons attendre, répondit l'Apache. Quand le soleil se lèvera, nous devrons être déjà bien loin.

– Et si les Ogellalahs découvrent que nous sommes passés par ici ? demanda Fred, toujours hésitant.

– Il n'y a pas de danger. Ils mettront immédiatement le cap sur le nord, sans remonter la vallée de ce côté.

Là-dessus, l'Apache se leva et alla détacher son cheval. Nous imitâmes son exemple et conduisîmes nos montures hors du fourré. Arrivés sur la pente, nous montâmes en selle et reprîmes dans le sens inverse le chemin que nous avions suivi à l'aller.

Ayant compris qu'il lui fallait décidément renoncer à dormir cette nuit-là, le gros Walker nous suivit sans enthousiasme et en poussant d'amers soupirs. Mais comme c'était, au fond, un vrai chasseur de la savane, il eut vite surmonté sa lassitude, et bientôt, il se mit à chevaucher gaillardement à nos côtés.

La nuit était complètement obscure et seuls les hommes du Wild-West pouvaient entreprendre cette course à l'aveuglette sur un terrain aussi difficile. Un cavalier européen aurait sans doute préféré conduire sa monture par la bride, mais les chasseurs de l'Ouest savent que, du cheval ou de l'homme, c'est le premier qui y voit le mieux dans l'obscurité.

Au cours de cette cavalcade pleine de difficultés, Winnetou, qui avançait en tête, donna toute sa mesure. Il nous conduisait par monts et par vaux, à travers des broussailles et des rochers, sans se tromper une seule fois de direction, sans s'écarter une seule fois de la piste invisible.

Ma monture se comporta admirablement pendant toute cette course et, si le vieux Victory n'était pas plus enchanté que son maître de cette traite nocturne, il s'en tira cependant fort bien.

Lorsque nous fûmes éloignés de quinze kilomètres environ du camp des Ogellalahs, nous ralentîmes un peu notre allure. L'aube commençait à poindre. Nous continuâmes encore pendant quelque temps dans la direction du sud, puis, ayant trouvé un endroit qui se prêtait particulièrement à la réalisation de mon plan, nous nous arrêtâmes. Un chêne séculaire, à la ramure imposante, barrait en quelque sorte le chemin. J'arrachai une feuille de mon carnet à dessin, traçai quelques lignes au crayon, puis attachai la feuille à l'arbre au moyen de deux clous improvisés avec deux bouts de bois bien taillés. Quiconque suivrait la trace des railtroublers ne pouvait manquer de remarquer ce message.

Après quoi, nous obliquâmes vers le sud-est.

À midi, nous dépassâmes Greenfork, en prenant soin de ne pas nous approcher du point où les Ogellalahs devaient se réunir. Ceux-ci allaient éviter sans doute la route fréquentée, où leur passage ne pouvait rester inaperçu, et avanceraient en pleine forêt. Nous, nous pouvions, au contraire, emprunter sans crainte le chemin le plus court.

Nous poursuivîmes notre marche toute la journée, ne laissant pas de répit à nos montures tant que le soleil se trouva au-dessus de l'horizon. Au moment où son disque rouge allait disparaître derrière les montagnes, nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée profondément encaissée. En son milieu, nous vîmes

un lac alimenté par une rivière venant de l’est, qui, après l’avoir traversé, poursuivait son chemin vers l’ouest.

Nous étions sur le point de chercher un emplacement favorable, lorsque nous arrêtâmes brusquement nos montures, frappés par la beauté du paysage qui venait de surgir devant nous. La côte qui nous faisait face était déboisée et couverte de magnifiques champs de culture, tandis que, dans le pré, qui occupait une partie de la vallée, paissaient paisiblement de nombreux chevaux, moutons, vaches et chèvres.

Au pied d’un rocher escarpé se dressaient des baraquements et quelques maisons en bois, et son sommet était dominé par une chapelle surmontée d’une immense croix.

Cette vision inattendue, au milieu des montagnes, rappelait irrésistiblement un paysage suisse. Comment ce paisible et charmant hameau, sorti, aurait-on dit, du vieux continent, avait-il pu naître dans ce site sauvage des Montagnes Rocheuses ?

CHAPITRE VI

HELLDORF SETTLEMENT

Sur le rocher, près de la chapelle, nous aperçûmes plusieurs personnes, qui ne semblaient pas avoir remarqué notre arrivée. Elles nous tournaient d'ailleurs le dos, regardant vers l'ouest, où le soleil, déjà invisible, baignait le paysage de ses ultimes rayons. Tout à coup, le son cristallin d'une petite cloche retentit.

Nous assistions donc, dans ce paysage grandiose, à un service divin, célébré devant la chapelle en bois. D'un geste instinctif, je me découvris.

– Qu'est-ce que c'est ? me demanda Winnetou, à qui le sens de cette scène échappait complètement.

– C'est un *settlement*, une colonie, fit Walker.

– Winnetou a bien compris que c'est là une colonie, mais que signifient ces sons argentés ?

– C'est la cloche du soir : elle sonne l'Angélus.

– *Uff !* Mais Winnetou ignore ce que c'est qu'une cloche du soir, et c'est la première fois qu'il entend parler de l'Angélus.

– Je vous expliquerai cela tout à l'heure, dit Walker.

Lorsque le dernier son de la cloche se fut évanoui, un chant retentit sur le rocher. C'était un chant *a capella*, à quatre voix, et, dès les premiers accords, j'éprouvai un profond étonnement. Je ne pus en croire mes oreilles, et ma surprise se mua en stupéfaction lorsque je distinguai les paroles de ce chant !

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !
Je dépose à tes pieds mon cœur.
Emporte-le jusqu'à ce trône,
Où Dieu reçoit, rouge couronne,
Les épines de mes douleurs.
Ave, ave Maria !

Je croyais rêver. C'était là un texte que j'avais composé moi-même. J'étais l'auteur de cet *Ave Maria*. Et, tandis que la suave mélodie s'insinuait dans mon cœur, une profonde et indicible émotion m'étreignait.

Plusieurs années auparavant, un de mes amis de Chicago, chef d'orchestre et compositeur bien connu dans cette ville, m'avait demandé de lui écrire les paroles d'un Ave Maria. Je m'étais acquitté volontiers de cette tâche, et lorsque, plusieurs semaines plus tard, j'avais assisté, pendant un concert, à la première audition de l'œuvre de mon ami, elle m'avait rempli d'une sincère admiration. Le public partageait sans doute mes sentiments, car le morceau avait eu un succès considérable.

Et voilà que maintenant j'entendais pour la seconde fois cette belle mélodie, loin de toute civilisation, en plein Wild-West, où je n'avais été accoutumé d'entendre que les chants de guerre sauvages des Peaux-Rouges. Et avec quelle perfection elle était exécutée par cette chorale des pionniers de l'Ouest !

Lorsque le dernier accord eut retenti au-dessus de la vallée, je pris ma carabine et tirai deux coups en l'air pour attirer l'attention des colons sur nous. Puis, éperonnant mon cheval, je m'élançai dans la vallée, traversai la rivière et me dirigeai tout droit vers les maisons de bois.

L'écho de mes coups de feu résonna longuement et fut cause d'une grande agitation parmi les colons. Les portes des

maisons s'ouvrirent, et des hommes, l'air inquiet, parurent sur le seuil. Mais il faut croire que mon aspect les rassura quelque peu, car ils s'avancèrent à ma rencontre sans trop de méfiance.

À l'entrée de l'une des maisons se tenait une brave vieille aux cheveux blancs. Ses vêtements étaient simples, mais propres, et la douceur de son visage, souriant et affable, reflétait cette sérénité d'âme qui est le privilège des consciences pures au terme d'une existence de labeur et de courage.

– *Good evening, grand mother !* (Bonsoir, grand'mère.) Ne craignez rien, je vous en prie, nous sommes d'honnêtes *backwoodsmen*. Me permettez-vous de mettre pied à terre ?

Elle acquiesça de la tête et répondit en souriant :

– *Wellcome, Sir*. Les honnêtes gens sont toujours les bienvenus parmi nous. Voici mon mari et mon fils Willy. Ils viennent à votre rencontre.

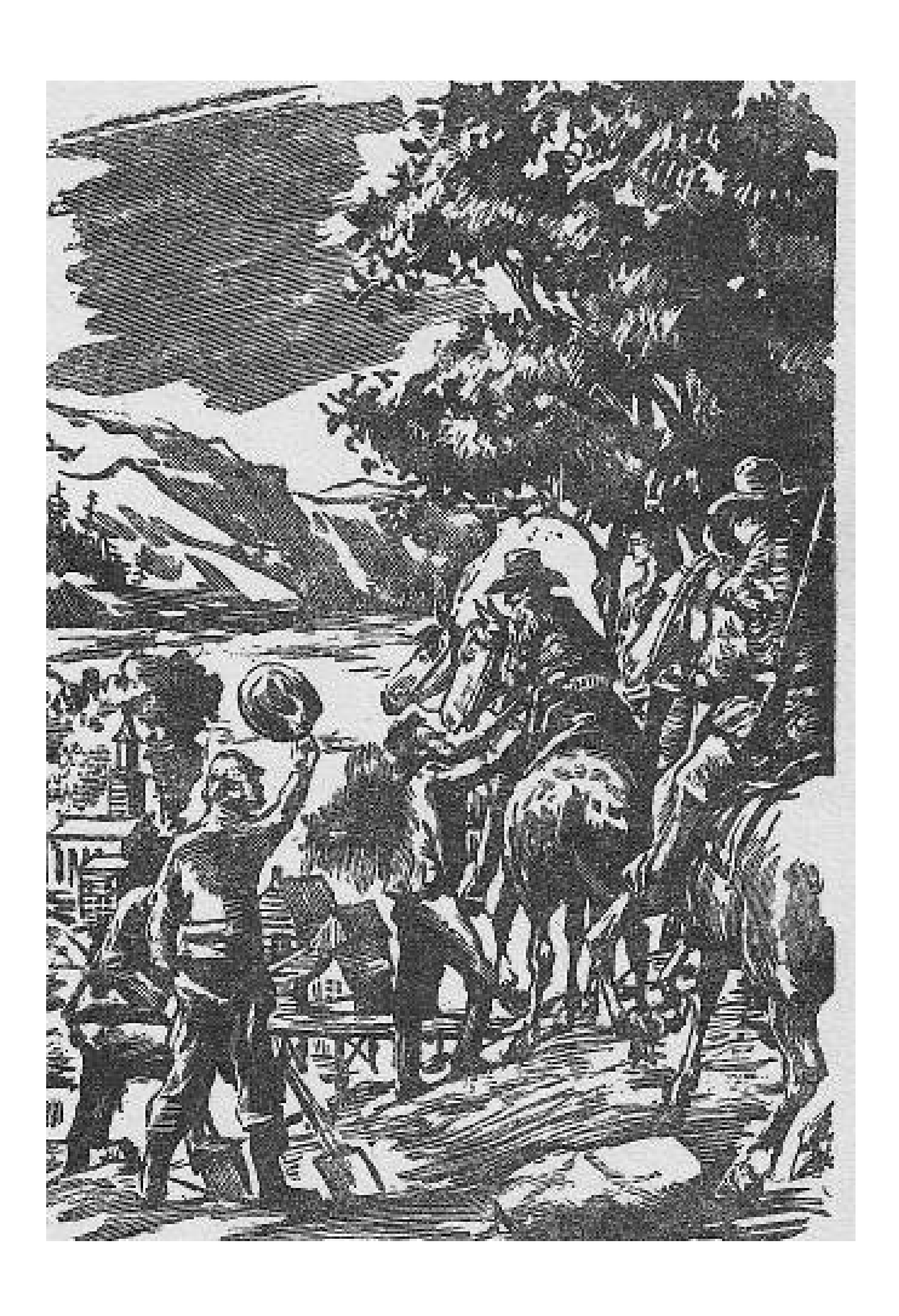
Les chanteurs, alertés par mes coups de feu, s'approchaient maintenant de moi à vive allure. À leur tête marchait un vieillard encore vert, suivi d'un solide gaillard, tous deux vêtus à la manière des trappeurs. Le vieillard me tendit cordialement la main et me salua en ces termes :

– Soyez le bienvenu à Helldorf Settlement ! C'est une joie pour nous de recevoir un voyageur. Descendez de votre cheval et venez vous reposer.

Je mis pied à terre, et nous échangeâmes une franche poignée de main.

– *Thank you, Sir*, dis-je. Je vous remercie de votre bon accueil. Serait-ce trop vous demander de donner l'hospitalité pour la nuit à trois voyageurs fatigués ?

– Cela va de soi. Vous trouverez dans ma maison tout ce qu'il vous faut.



À ce moment, un homme encore jeune, au visage ouvert, s'approcha de nous, me regarda attentivement et s'écria :

– C'est incroyable : Quelle bonne surprise ! Vous ne devinerez jamais, père Hillman, qui est notre visiteur.

Et comme le vieux nous regardait tour à tour, étonné, il vint vers moi, me serra vigoureusement la main, le visage rayonnant de joie :

– Je suis bien aise de vous revoir, Monsieur. Vous êtes bien l'auteur des paroles de l'*Ave Maria* que nous venons de chanter ?

C'était à mon tour de manifester ma surprise.

– Oui, en effet, mais comment me connaissez-vous ? Où nous sommes-nous rencontrés ?

– À Chicago. J'y faisais partie de la chorale dirigée par M. Balding, votre compatriote, qui est aussi le mien. C'est notre chorale qui a chanté votre œuvre en première audition… Vous souvenez-vous encore de ce fameux concert ? À cette époque, j'étais encore second ténor, mais, depuis, ma voix a baissé de registre, et je suis devenu baryton.

– Un ami de Bill !

– Son compatriote !

– Un poète !

– L'auteur de notre *Ave Maria*.

Ces exclamations joyeuses fusaient partout à la ronde. Hommes, femmes, enfants, vieillards se pressaient autour de moi. Chacun tint à me souhaiter la bienvenue, et je dus serrer des dizaines de mains.

Entre temps, Winnetou et Fred nous avaient rejoints. L'apparition du chef des Apaches suscita une grande sensation

parmi les colons, mais je m’empressai de dissiper l’inquiétude que la vue d’un guerrier rouge, armé de pied en cap, pouvait inspirer à nos paisibles hôtes.

– Permettez-moi de vous présenter Fred Walker, de mes amis, célèbre chasseur de la savane. Son compagnon est Winnetou, le grand chef des Apaches, qui vient vers vous en ami.

– Winnetou ! s’écria le vieux Hillman. J’ai entendu plus d’une fois parler de vos exploits ! C’est un grand honneur pour nous de recevoir votre visite.

Il ôta son chapeau, tendit la main à l’Apache et dit :

– *I am your servant, Sir.* (Je suis votre serviteur.)

Cette manière respectueuse de saluer le chef des Apaches était quelque peu exagérée et gauche, mais la joie du vieillard était à coup sûr sincère. Winnetou comprenait et parlait l’anglais fort bien. Il s’inclina à son tour, serra la main du colon et dit :

– *Winnetou is your friend. He loves the whites if they are good.* (Winnetou est votre ami. Il aime les blancs, quand ce sont de braves gens.)

Cependant une discussion amicale s’était élevée parmi les habitants de la colonie, qui se disputaient l’honneur de nous accueillir pour la nuit. Ce fut le vieux Hillman qui trancha les débats :

– C’est devant ma maison que les voyageurs se sont d’abord arrêtés, et, par conséquent, ils logeront tous les trois chez moi. Maintenant, permettez à nos hôtes de se reposer un peu, car ils ont derrière eux un long voyage.

Force fut aux autres de s’incliner. Nos bêtes furent conduites vers un hangar, qui servait d’écurie, tandis que nous étions introduits à l’intérieur de la maison. Une charmante jeune femme, l’épouse de Willy Hillman, nous y accueillit.

Cependant qu'on nous servait des rafraîchissements et de petits gâteaux salés destinés à nous ouvrir l'appétit, je me fis conter par le menu l'histoire du settlement dont nous étions les hôtes.

Tous les colons, cinq familles en tout, avaient autrefois habité Chicago et se connaissaient de longue date. Ils avaient longtemps caressé le projet d'acquérir une grande ferme pour l'exploiter en commun. Ils avaient amassé un peu d'argent dans la grande ville, mais, avant de fixer leur choix sur une région, avaient longtemps hésité. Un jour, cependant, un chasseur de l'Ouest leur avait vanté les richesses des Trois-Trétons et avait même ajouté que le sol renfermait des pierres rares, telles que l'agathe et l'opale. Le vieux Hillman, qui était lapidaire de son métier, avait été très impressionné par ce récit, et son enthousiasme pour les Trois-Trétons s'était communiqué aux autres... Ils étaient cependant assez prudents pour ne pas baser leur avenir sur la découverte de pierres rares ; ils avaient donc décidé de considérer cette affaire comme d'un intérêt secondaire et de s'attacher, avant tout, à fonder une exploitation agricole prospère et bien organisée.

Une fois la décision prise, le vieux Hillman était parti en éclaireur avec deux autres chefs de famille et, après plusieurs journées de recherche, ils avaient arrêté leur choix sur cette pittoresque vallée. Ils étaient alors retournés à Chicago pour ramener les autres dans ce qu'ils appelèrent leur settlement. Commença alors une existence très dure, faite de labeur et de privations. Il ne leur avait pas fallu moins de trois années d'un effort ininterrompu pour cueillir enfin les premiers fruits de leur travail.

– Avez-vous déjà eu l'occasion de pousser jusqu'aux Trois-Trétons ? leur demandai-je.

– L'automne dernier, mon fils Willy et son ami Bill, le jeune homme qui vous a rencontré à Chicago, ont essayé d'aller jusque-là pour faire l'ascension de la montagne. Mais ils n'ont

pas pu dépasser John Grace See. Au delà de ce lac, la forêt est trop sauvage et la montagne trop raide. Aussi ont-ils dû renoncer à leur projet et rebrousser chemin.

– Cela ne m'étonne pas, fis-je. Ce sont de robustes gaillards, mais point des hommes de l'Ouest.

– J'aurais cru pourtant mériter ce titre, après avoir passé trois ans dans cette région, dit Willy.

– Vous êtes devenus des colons, d'excellents colons même, mais on ne s'improvise pas Westman. Pour le devenir, il faut passer par un très rude apprentissage, qui vous manque forcément encore.

Comme cet argument ne semblait convaincre qu'à moitié Willy Hillman, je poursuivis :

– D'autre part, vous ne vous y êtes pas très bien pris pour votre ascension. Votre première grande erreur est d'avoir choisi l'itinéraire le plus court, celui qui s'approche le plus de la ligne droite. Or cette route ne sera pas praticable avant cinquante ans, tant elle est couverte de fourrés inextricables, repaires de loups et d'ours... Les précipices se succèdent, bordés de rochers abrupts, dont la seule vue donne le vertige et dont la surface glissante trahit le pied. Il faut y passer par des cañons dont chaque recoin peut cacher des Indiens hostiles. Un vrai Westman aurait suivi le cours du Salt River et du John Grace River, qui, tous deux, se jettent dans le Snake River. De là, vous n'aviez qu'à gagner les Snake River Mountains, les Treton Pass Mountains, puis le Treton Pass lui-même, et seulement ensuite les Treton Range, la chaîne des Trois-Trétons, qui s'étend sur une cinquantaine de milles anglais. Voilà pour votre itinéraire. L'autre erreur ; c'est de vous être lancés dans une entreprise aussi dangereuse à deux seulement. Ne m'en veuillez pas de formuler toutes ces critiques : elles me sont dictées par une sincère sympathie. Mais, au fait, avez-vous trouvé les pierres précieuses que vous y cherchiez ?

– Oui, quelques agathes, mais de très petite taille.

– Nous reviendrons peut-être sur ce sujet. Mon ami Winnetou connaît les Montagnes Rocheuses jusque dans leurs moindres recoins. Je vais m'informer auprès de lui.

Je savais que Winnetou ne parlait que rarement, et toujours à contre-cœur, des trésors que décelait le sol des Montagnes Rocheuses. Aussi, en lui posant la question, je craignais qu'il ne me répondît évasivement :

– Est-ce mon frère Charlie qui se propose d'aller à la recherche de l'or et des pierres ? demanda l'Apache d'un air grave.

N'ayant pas assisté au début de notre conversation, car il était passé dans les écuries pour jeter un coup d'œil sur nos chevaux, Winnetou ignorait pourquoi je l'interrogeais à ce sujet. Je m'empressai donc de lui expliquer de quoi il s'agissait.

Le chef des Apaches réfléchit longuement, puis s'adressant au vieux Hillman :

– Est-il permis à Winnetou d'exprimer un vœu ?

– Certainement. Lequel ?

– Winnetou désirerait entendre encore une fois le cantique que les hommes blancs ont chanté tout à l'heure sur le rocher. Après quoi, il leur expliquera où ils pourront trouver des pierres brillantes.

La réponse de l'Apache me causa une surprise très vive. *L'Ave Maria* dont les sons nous avaient accueillis à notre arrivée dans la vallée avait-il fait sur Winnetou une impression si forte, si profonde, qu'il se montrât prêt, pour l'entendre une fois de plus, à trahir le secret des Montagnes Rocheuses ?

– Notre chœur vous le chantera bien volontiers, fit Hillman.

– Que les hommes blancs prospectent la Montagne de l'Aigle, et ils y trouveront des pépites d'or en quantité. Quant aux pierres, il en existe un grand nombre dans la vallée du Beaverdam River, à l'endroit où cette rivière se jette dans le lac Yellowstone.

Tandis que je traduisais à mes hôtes les indications du chef apache et leur expliquais la manière la plus simple de gagner ces deux endroits, des voisins vinrent nous rendre visite, et force nous fut d'interrompre cette conversation.

Le repas fut simple, mais copieux, et la soirée qui suivit devait me laisser un souvenir inoubliable. Les colons étaient presque tous de fervents musiciens, et ils chantaient remarquablement. Ils nous firent entendre un véritable concert de chansons populaires, d'airs anciens et même quelques morceaux de musique classique.

Winnetou écouta, silencieux, ces flots de mélodies. Soudain il me demanda en langue apache :

– Quand ces hommes voudront-ils exécuter leur engagement ?

Je rappelai à Hillman la promesse faite au chef apache. Le vieillard pria alors les membres du chœur d'entonner l'Ave Maria. Mais à peine avaient-ils commencé que l'Apache leva la main et s'écria :

– Non, pas ici. Entre ces murs, le chant ne résonne pas bien. Winnetou vous prie de le lui faire entendre du haut de la montagne.

– Votre ami a raison, dit Bill. Ce cantique demande à être chanté au sein de la nature. Venez, sortons tous.

Les chanteurs se mirent à gravir la colline, tandis que nous demeurions dans la vallée.

Winnetou resta un moment à mes côtés, puis disparut dans les ténèbres.

Tout à coup, la douce et pure mélodie s'éleva au sommet de la colline :

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !

Nous écoutions ce chant sublime dans un silence recueilli. Les voiles de la nuit avaient enveloppé les chanteurs, et ainsi, sous la voûte étoilée du firmament, le cantique semblait couler du ciel.

Lorsque les derniers accords se furent évanouis, nous demeurâmes encore longtemps immobiles, profondément émus, et ne reprîmes le chemin de la maison de Hillman que lorsque les chanteurs, descendus de la colline, nous appelèrent. Cependant je cherchai en vain Winnetou parmi nous.

Tout d'abord je ne m'inquiétai pas de son absence, pensant qu'il ne tarderait pas à revenir ; mais comme, au bout d'une heure, il n'était toujours pas de retour, je pris mon fusil et partis à sa recherche, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque fâcheuse aventure.

En quittant la maison, je priai mes hôtes de ne point me suivre, quand bien même ils entendraient un coup de feu. En effet, il n'était pas impossible que Winnetou ait été victime d'un accident, mais, au fond de moi-même j'avais formulé une tout autre hypothèse sur l'absence prolongée de l'Apache.

Me tournant dans la direction où j'avais vu disparaître l'Apache, j'arrivai bientôt au bord du petit lac. Celui-ci était dominé par une falaise qui projetait une ombre épaisse sur l'eau sombre. Au sommet de cette falaise, j'aperçus la silhouette de celui que je cherchais. Immobile comme une statue, Winnetou

semblait perdu dans la contemplation de la nappe scintillante de l'eau.

À pas feutrés je grimpai sur la falaise, m'approchai de lui, sans troubler sa méditation. Un très long moment se passa avant que Winnetou sortît de son immobilité. Enfin il leva lentement le bras, désigna l'eau et dit avec tristesse :

– *Ti pa-apu chi itchi.* (Ce lac est comme mon cœur.)

Je ne répondis rien. Il y eut un nouveau silence, et ce n'est qu'après une longue pause que Winnetou reprit :

– *Ntcha-nha Manitou ncho : ehi aguan t'enese.* (Le Grand Manitou est bon. Je sens que je l'aime.)

Je savais que la moindre réflexion de ma part aurait immédiatement rompu le fil, de ses pensées et troublé ses sentiments. Je continuai donc à me taire. Cependant Winnetou poursuivait, le regard perdu au loin :

– Mon frère Charlie est un grand guerrier, mais il est aussi un homme de bon conseil. Mon âme est pareille à la sienne, et pourtant je ne le retrouverai jamais quand je serai arrivé aux territoires de chasse éternelle.

Cette pensée semblait l'affliger sincèrement. C'était là une nouvelle preuve de la profonde affection qu'il me portait. Il continua :

– J'ai entendu dire que, quand un blanc a eu une vie sans tache, son âme va au ciel. Mais où est le ciel de mon frère ?

– Où sont les territoires de chasse éternelle de Winnetou ?

– Le Grand Manitou règne sur toute la terre et sur les étoiles, dit Winnetou.

– Mais pourquoi accorde-t-il une si petite partie de cette terre à ses fils rouges, alors qu'il est si généreux pour ses enfants

blancs ? Que sont les territoires de chasse éternelle auprès de ce paradis merveilleux qui attend, dans l'au-delà, les blancs bons et justes ? Le Grand Manitou aimerait-il donc moins ses enfants rouges ?

Et comme l'Apache ne répondait pas, je repris :

– Mais ce n'est pas là la question. Le fait est que mes frères rouges commettent une terrible erreur. La foi des hommes blancs proclame : le bon Manitou est le père de tous les enfants, au ciel et sur la terre. Par contre, la foi des hommes rouges déclare : le grand Manitou n'est que le dieu des hommes rouges. Il leur ordonne de tuer tous les blancs. Mon frère Winnetou est sage et juste, qu'il réfléchisse.

Pas de réponse. Je me tus un instant, puis :

– Le Manitou des rouges est-il le même que celui des Visages-Pâles ? S'il en est ainsi, pourquoi permet-il que les hommes rouges disparaissent de la terre, alors que les blancs se multiplient et étendent leur domination sur toute la planète ? Supposons maintenant que le Manitou des rouges ne soit pas celui des Blancs. Alors ce dernier est infiniment plus puissant, et aussi plus miséricordieux que votre Dieu rouge. Le Dieu des Visages-Pâles leur donne ici-bas la terre et toutes ses richesses et, dans l'au-delà, la vie éternelle au paradis. Le Manitou des rouges, par contre, ne donne à ses fils que la savane désolée, les montagnes désertiques peuplées d'animaux féroces, où le meurtre fait loi. Et même dans les sombres territoires de chasse éternelle, c'est encore le règne du meurtre.

» Les guerriers rouges ajoutent foi à leurs sorciers qui leur promettent le pouvoir d'exterminer, dans l'au-delà, les âmes des blancs. Pourtant, si l'âme de Winnetou rencontrait sur ces territoires baignés de sang l'âme de son frère Charlie, voudrait-il le tuer ?

– *Uff !* s'écria l'Apache d'une voix rauque. Winnetou défendrait l'âme de son frère blanc contre tous les guerriers rouges. *Howgh !*

– En ce cas, que mon frère Winnetou veuille bien réfléchir. Ce qu'il vient de dire n'est pas en accord avec ce que lui racontent les sorciers.

Winnetou et moi, nous nous connaissions depuis de longues années. Nous avions partagé les périls et les triomphes de la vie aventureuse de la savane. Mais, durant toutes ces années d'amitié fraternelle, nous n'avions jamais abordé la question de nos croyances respectives, et cela sur la demande même de Winnetou. Je m'étais toujours gardé de faire la moindre réflexion qui, même indirectement, pût porter atteinte à sa foi. Je savais qu'il appréciait ma discrétion à ce sujet, et les paroles que je venais maintenant de prononcer devaient avoir d'autant plus de poids.

Il réfléchit longtemps, puis me posa cette question :

– Pourquoi tous les blancs ne sont-ils pas comme mon frère Charlie ? S'ils lui ressemblaient tous, Winnetou aurait confiance en leurs prêtres.

– Pourquoi tous les hommes rouges ne sont-ils pas comme mon frère rouge ? ripostai-je. Il y a des bons et des méchants, aussi bien parmi les Visages-Pâles que parmi les Indiens. La terre est grande, et l'on peut voyager mille journées sans revenir à son point de départ. Mon frère ne connaît qu'une toute petite partie de l'univers. Or, c'est précisément là où vit mon frère, dans la savane, que viennent se cacher ceux des blancs qui doivent fuir la justice de leurs frères de race parce qu'ils ont des crimes sur la conscience Voilà pourquoi Winnetou s'est fait une idée fausse sur la nature des blancs... Mon frère parcourt, solitaire, la prairie et la montagne, en chassant le buffle et en livrant combat à ses ennemis. Mais en retire-t-il une vraie joie ? La mort ne le guette-t-elle pas derrière chaque arbre, derrière

chaque rocher ? Son existence n'est-elle pas faite uniquement de soucis, d'efforts et de déceptions ? A-t-il jamais pu accorder toute sa confiance, toute son affection à un homme de sa race ? Son âme tourmentée trouve-t-elle le repos et la consolation dans son wigwam, orné d'horribles scalpes ? Or le Sauveur des hommes blancs a dit à tous ceux qui souffrent : « Venez vers moi, je vous donnerai le calme et la paix. » Je suis venu vers Lui et il a apaisé mon cœur. Pourquoi mon frère n'imiterait-il pas mon exemple ?

– Winnetou ne connaît pas celui que son frère blanc appelle le Sauveur.

– Je pourrais le lui faire connaître. Winnetou veut-il m'écouter ?

Il fit oui de la tête et dit :

– Mon frère Charlie a raison. Winnetou n'aime personne autant de lui. Il lui a donné toute sa confiance, il lui a ouvert son cœur plus qu'il ne l'a fait pour aucun de ses frères rouges. Oui, Winnetou n'a qu'un seul ami, et le sort a voulu que cet ami fût un Visage-Pâle et un chrétien. Mon frère connaît les pays de ce monde et leurs habitants ; il a voyagé partout et a lu les livres des blancs. Il est sage au conseil, courageux au combat et clément pour les vaincus. Il aime les hommes rouges et leur veut du bien. Il n'a jamais menti à son frère Winnetou, et aujourd'hui encore il lui dit la vérité. Winnetou ajoute plus de foi à ses paroles qu'à celles de tous les sorciers rouges et de tous les savants blancs. Les hommes rouges hurlent et font du tapage ; les hommes blancs chantent des cantiques qui résonnent délicieusement dans le cœur de l'Apache. Je prie mon frère de me répéter les paroles du cantique que je viens d'entendre ce soir.

Je lui récitai les paroles de *l'Ave Maria*, en lui en expliquant le sens. Je lui parlai ensuite de la religion du Christ en essayant de lui en faire comprendre la beauté et la grandeur. Ce n'est pas tant à sa raison que j'en appelais qu'à son cœur, et

j'employais un langage simple, mais sincère. Je ne terminai mon discours par aucune conclusion, laissant Winnetou maître de son jugement et de sa décision.

Il ne m'interrompit pas une seule fois et, lorsque j'eus terminé, il resta silencieux, plongé dans ses pensées. Enfin il se leva et me tendit la main.

– Mon ami Charlie a prononcé des paroles que l'Apache n'oubliera jamais. Les pensées de Winnetou vont maintenant vers le glorieux Manitou des blancs, fils du Créateur mort en croix, qui a enseigné aux hommes la bonté et le pardon. La foi des hommes rouges, c'est la haine et la mort ; celle des hommes blancs est l'amour et la vie. De la mort et de la vie, Winnetou sait maintenant ce qu'il devra choisir. Que mon frère Charlie soit remercié. *Howgh !*

Nous retournâmes au settlement, où nos amis commençaient déjà à s'inquiéter de notre absence. La conversation roulait sur les railtroublers et les Ogellalahs. Je fis remarquer aux colons que leur settlement, situé loin de tout centre civilisé, aurait dû être depuis longtemps fortifié. S'ils n'avaient pas été inquiétés jusque-là, c'était uniquement parce que la colonie était à l'écart des principales pistes suivies par les Peaux-Rouges. Il aurait suffi qu'un éclaireur rouge s'avisât de pousser ses recherches jusque-là pour que le fruit des trois années de labeur fût compromis et la vie même des colons mise en danger. Les quatorze chefs de famille et leurs femmes, quoique bien armés, n'auraient pu prétendre repousser l'attaque d'une tribu rouge ou d'une bande de pirates de la savane. Les colons en convinrent bien volontiers et décidèrent d'entreprendre sans tarder les travaux de fortification indispensables.

Je leur conseillai d'établir quelques ouvrages défensifs avec des troncs d'arbres équarris et des barres de fer, non point sur l'emplacement même de la colonie, mais un peu plus loin, sur une langue de terre avançant dans le lac. Cette disposition leur

permettrait de mettre à profit la défense naturelle que leur offrait le lac.

D'après mes calculs, le chemin que devaient emprunter les railtroublers pour se rendre à Echo Cañon passait assez loin du settlement, néanmoins je recommandai aux colons de se tenir sur leurs gardes et de procéder aussitôt à l'édification du barrage.

Lorsque, après le départ des autres colons accourus pour nous tenir compagnie, nous pûmes enfin nous coucher, l'heure était fort avancée. Pour la première fois depuis de longs jours, nous goûtâmes le plaisir d'un lit confortable. Le lendemain matin, nous nous levâmes de bonne heure et, après avoir remercié encore nos aimables hôtes de l'excellent accueil qu'ils nous avaient fait, nous nous mîmes en route.

Les colons nous accompagnèrent un bout de chemin, et nous dûmes leur promettre de ne pas oublier de leur rendre visite au cas où le hasard nous ramènerait dans la région. Je leur dis que cette occasion pourrait se présenter prochainement, à notre retour d'Echo Cañon.

Par une délicate attention, avant de nous quitter, les huit chanteurs formèrent un cercle et exécutèrent une dernière fois pour nous l'Ave Maria qui avait fait une si profonde impression sur Winnetou. L'Apache s'en montra touché et, le chant terminé, il serra vigoureusement la main de tous les membres du chœur.

– La mélodie des hommes blancs continue à résonner dans le cœur de Winnetou, dit-il. Le chef des Apaches a pris cette nuit une importante décision. Quels que soient les combats qu'il lui faudra livrer, il n'enlèvera plus jamais le scalpe d'un homme blanc, car il sait maintenant que les Visages-Pâles sont les enfants du Grand Manitou, qui est aussi le père de tous les hommes rouges. Voilà la promesse que Winnetou vous fait aujourd'hui.

Cette résolution était, certes, le premier fruit de notre entretien de la veille. Mais mes paroles ne susciteraient-elles pas d'autre écho dans l'âme, noble et sensible, du chef des Apaches ? J'avais de bonnes raisons pour croire que, bientôt, cette première décision serait suivie d'autres, plus importantes encore. Les questions que j'avais soulevées devaient depuis longtemps tourmenter l'esprit de l'Indien. Ainsi le grain met longtemps à mûrir au sein de la terre, mais, dès qu'il a germé, il croît rapidement sous l'effet bienfaisant du soleil et s'épanouit en fleur.

Nos bêtes s'étaient complètement remises des fatigues que nous avions dû leur imposer la veille. Elles avançaient maintenant au grand trot et nous pouvions espérer gagner Echo Cañon, dont les colons nous avaient indiqué le chemin le plus court, avant la tombée de la nuit. Durant toute la journée, Winnetou ne se départit pas de son silence, ne répondant à mes questions que par des monosyllabes. Pourtant, tandis qu'il chevauchait à notre tête, nous devançant tous deux de plusieurs longueurs de cheval, je crus l'entendre fredonner la douce mélodie de l'Ave Maria. Cela me frappa d'autant plus que, d'une manière générale, les Indiens ne sont guère musiciens. Dans l'après-midi, les contours des montagnes se firent plus nets. Nous avancions maintenant dans un véritable labyrinthe de gorges et de défilés. Enfin, le soir, arrivés au sommet d'une haute colline, nous aperçûmes, au loin dans la vallée, des bâtiments éparpillés autour de la voie ferrée. La station d'Echo Cañon et ses paisibles habitations ouvrières, que nous avions résolu de sauver d'une sauvage agression, se trouvaient à nos pieds.

CHAPITRE VII

HÉROS MALGRÉ LUI

Par cañon, terme d'origine espagnole, les Américains désignent une gorge sinueuse et profonde, creusée par un cours d'eau. Ce nom convenait parfaitement à Echo Cañon, situé au fond d'un vaste ravin parcouru par une rivière.

Depuis plusieurs années déjà la petite localité était desservie par une ligne de chemin de fer. Cependant la voie n'était que provisoire, et sa reconstruction figurait dans le plan des grands travaux. Ceux-ci se heurtaient, cependant, à de grosses difficultés dans cette région accidentée et ne progressaient que lentement. La direction avait même dû faire appel à un grand nombre de spécialistes.

Nous descendîmes dans la vallée par un petit sentier de montagne, au bas duquel nous rencontrâmes une équipe d'ouvriers occupés à faire sauter à la dynamite un bloc de granit. Notre arrivée causa un vif étonnement parmi les travailleurs : deux blancs armés jusqu'aux dents et conduits par un Indien, c'était là certes un spectacle assez insolite et plutôt inquiétant. Ils déposèrent aussitôt leurs outils et saisirent leurs armes.

D'un geste, j'essayai de les rassurer, puis en m'approchant d'eux :

– *Good day, gentlemen,* dis-je en les saluant. Laissez vos armes en repos, nous venons vers nous en amis.

– Mais qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux.

– Nous sommes des chasseurs, et nous vous apportons un message important. Qui commande actuellement le poste d'Echo Cañon ?

– C'est le colonel Rudge. Mais il est en voyage, et il faut vous adresser à l'intendant Ohlers, qui le remplace.

– Le colonel Rudge sera-t-il bientôt de retour ?

– Nous n'en savons rien. Il est parti à la poursuite des rail-troublers qui avaient attaqué un convoi.

– Où peut-on joindre son remplaçant.

– Descendez dans le village, on vous y renseignera.

Nous quittâmes les ouvriers et nous dirigeâmes vers le village. Celui-ci se composait de quelques blockhaus, de baraquements et de deux grandes bâtisses de pierre construites à la hâte. Il avait plutôt l'aspect d'un camp fortifié que d'une banale station de montagne. Une enceinte de pierre assez rudimentaire, mais solide, haute d'environ cinq pieds, accentuait encore cette impression.

On accédait au camp par une large porte de chêne qui était grande ouverte.

M'adressant à un ouvrier qui travaillait sur la voie, je lui demandai où se trouvait l'intendant. Il désigna une des deux maisons de pierre. Je m'y dirigeai aussitôt. Chemin faisant, je ne rencontrai que quelques cheminots occupés à décharger un wagon de marchandises contenant des rails.

Ayant mis pied à terre, nous pénétrâmes dans le bâtiment. C'était un vaste hangar qui servait visiblement de dépôt et où s'entassaient tonneaux, caisses et sacs. Un petit homme sec était en train d'ouvrir une caisse. À notre vue, il eut un mouvement de surprise.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il sur un ton rude.

Tout à coup, en remarquant Winnetou, il recula, effrayé.

– Un *Indsman* ! s'écria-t-il.

– Rassurez-vous, Monsieur, dis-je poliment, nous ne vous voulons pas de mal. Nous désirons parler à l'intendant.

– C'est moi-même, fit-il, en nous lançant un regard méfiant de derrière ses grosses lunettes.

– Excusez-nous, Monsieur, de vous déranger dans vos occupations, dis-je. Notre intention était d'abord de nous adresser au colonel Rudge, à qui nous apportons un message, mais on vient de nous dire qu'il est absent.

– C'est bien, je vous écoute, dit-il en jetant un regard furtif vers la porte.

– Il paraît que le colonel est parti à la poursuite d'une bande de railtroublers ?

– C'est exact.

– A-t-il emmené avec lui une nombreuse escorte ?

– Je ne puis répondre à cette question. Cela ne vous regarde pas.

– Sans doute, fis-je conciliant. Mais pourriez-vous nous dire au moins si vous êtes restés nombreux à Echo Cañon ?

– Vous êtes bien curieux, fit le petit homme sec en reculant insensiblement dans la direction de la porte. Pourquoi voulez-vous savoir tout cela ?

– J'allais justement vous le dire. Nous venons de...

Ce n'était plus la peine de continuer. Le petit intendant venait de nous fausser compagnie, ayant finalement gagné la sortie. Le grincement d'un verrou poussé précipitamment nous apprit que nous étions prisonniers.

Je me retournai vers mes amis. Winnetou répondit à mon regard interrogateur par un haussement d'épaules. Quant à Fred, il fit une grimace dégoûtée. Pour ma part, j'éclatai tout bonnement de rire. La situation était en effet assez cocasse.

– Nous voilà dans une souricière, dit Fred, furibond. Cet imbécile nous prend manifestement pour des bandits.

À ce moment, un coup de sifflet retentit à l'extérieur et, m'approchant de la fenêtre, je vis des ouvriers accourant de toutes parts vers le bâtiment où nous nous trouvions. La grande porte de chêne, l'unique issue du camp, était fermée. Je comptai les hommes qui s'étaient rendus à l'appel de l'intendant. Ils étaient seize. Celui-ci jeta quelques ordres.

– L'exécution va bientôt commencer, dis-je en riant. En attendant qu'on nous tue, essayons de notre côté de tuer le temps.

– Je vais vous offrir le cigare du condamné à mort, plaisanta Fred, que ma bonne humeur avait gagné. Dommage qu'il n'y ait pas de rhum.

Il s'empara d'une boîte de cigares ouverte placée sur une chaise et me la présenta. Je pris un cigare, frottai une allumette et donnai du feu à Fred.

Sur ces entrefaites, la porte grinça dans ses gonds et nous entendîmes la voix grêle de l'intendant.

– Ne tirez pas, bandits, sans quoi vous êtes perdus !

L'instant d'après, quelques ouvriers, armés jusqu'aux dents, firent irruption dans le hangar, suivis de l'intendant, qui se réfugia immédiatement derrière un tonneau. De là, il essaya de nous tenir en respect en brandissant vers nous un gros rifle.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il lorsque, protégé par ses gens, son arme et le tonneau, il se sentit enfin en sécurité.

– Drôle de question ! fit Fred amusé. Vous commencez par nous traiter de bandits, puis vous nous demandez de nous présenter. Sortez donc de votre cachette pour que nous puissions vous renseigner.

– Je ne suis pas fou, répondit l'homme. Il faut d'abord que je sache à qui j'ai affaire.

– Demandez-le gentiment et vous le saurez, mais nous n'avons pas d'ordre à recevoir de vous.

– Pour la dernière fois, je vous somme de me répondre : qui êtes-vous ?

– Allons, allons, ne vous mettez donc pas dans cet état-là, dit Fred. Je vois que vous allez faire une maladie si je ne vous réponds pas tout de suite, et j'en serais navré. Eh bien ! nous sommes des chasseurs de la prairie.

– Et quel est votre nom ?

– Notre nom n'a vraiment aucun intérêt pour vous.

– Dites donc ! cria l'intendant, au comble de la rage. Vous vous moquez de moi, je crois, mais ça ne va pas se passer comme ça ! Puisque que vous refusez de me révéler votre nom, dites-moi ce que vous venez chercher à Echo Cañon.

– Nous sommes venus ici pour vous mettre en garde.

– Nous mettre en garde ? Et contre quoi, s'il vous plaît ?

– Contre une bande d'Indsmen et de railtroublers qui se propose d'attaquer la station.

– Quelle histoire abracadabrante ! On ne me donne pas le change aussi facilement. J'ai tout de suite deviné que vous apparteniez vous-mêmes à cette bande de railtroublers. Vous êtes venus ici pour nous espionner, hein ?

– Si vous le prenez sur ce ton-là, dit Walker, j'ai bien peur, monsieur l'Intendant, que nous nous fâchions.

– Taisez-vous ! Je perds mon temps à vous écouter.

Et se tournant vers ses hommes :

– Arrêtez ces bandits, cria-t-il en enflant sa voix, et ligotez-les.

Les ouvriers ne manifestèrent pas un grand enthousiasme à exécuter cet ordre. Trois ou quatre à peine esquissèrent un pas vers nous, mais un geste énergique de Fred suffit à les arrêter à mi-chemin.

– Minute, les gars ! cria le gros Walker en levant la main.

Excédé, il avait décidé de mettre fin à cette scène stupide et plongeait la main dans sa poche pour en tirer son portefeuille contenant sa carte de policier, lorsque je l'arrêtai à mon tour :

– Laissez vos papiers tranquilles, Fred. Je serais bien curieux de savoir si dix-sept railroaders[24] suffisent à avoir raison de trois Westmen. Allez-y donc, Messieurs, si le cœur vous en dit. Mais je vous préviens charitablement : qui s'y frotte s'y pique.

D'un air menaçant, je m'armai de mes deux pistolets et me précipitai vers la porte. Winnetou et Walker, imitant mon exemple, braquèrent leurs armes sur les railroaders. Ceux-ci n'essayèrent même pas de bouger.

Cette petite démonstration avait suffi pour faire perdre à l'intendant sa superbe assurance. Avec une vitesse vertigineuse, il avait déjà disparu derrière son tonneau, et seul le canon de

[24] Cheminots.

son fusil, pointé vers le toit du hangar, indiquait encore l'endroit probable où pouvait se cacher son propriétaire.

La poltronnerie de leur chef n'était évidemment pas faite pour stimuler le courage des cheminots. Tous avaient visiblement envie de se mettre à l'abri et ne manifestaient pas la moindre intention de nous opposer résistance.

Négligeant le chef invisible, je m'adressai directement à eux :

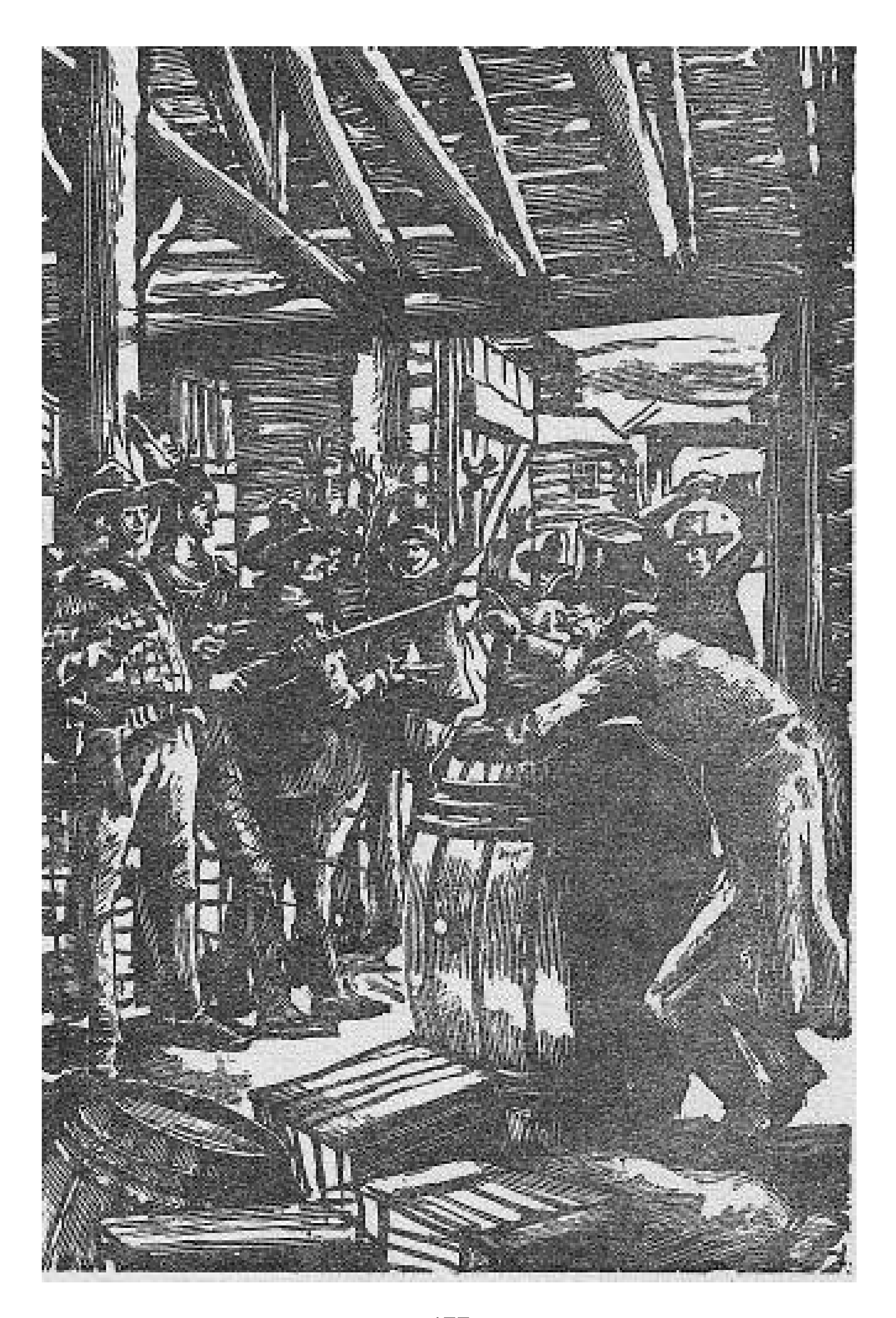
– Nous pourrions maintenant vous enfermer à notre tour dans ce hangar, mais nous n'en ferons rien. J'ai une communication à faire à ce courageux M. Ohlers, et je vous prie de me le retrouver. C'est dans votre intérêt que j'insiste pour lui parler, car, si vous m'obligez à partir sans vous avoir parlé, vous allez être tous égorgés par les Ogellalahs et leurs alliés.

Après quelques instants d'hésitation, le pusillanime remplaçant du colonel Rudge, toujours derrière son fût, consentit à montrer le bout de son nez. Voyant que rien de terrible ne lui arrivait, il finit par surgir tout entier de sa cachette. Je lui exposai alors la situation en quelques phrases succinctes. Lorsque j'eus terminé, l'intendant était blanc comme de la craie. Littéralement effondré par mes révélations, il alla, les jambes flageolantes, s'asseoir sur un bloc de pierres et balbutia d'une voix blanche :

– Je vous fais mes excuses, Sir. Ce que vous venez de me dire est sûrement vrai. D'ailleurs les voyageurs de votre train m'ont raconté que deux chasseurs n'étaient pas remontés dans leur compartiment pour continuer le voyage. C'était donc vous, Messieurs ?

» Et vous dites que ce gentleman qui vous accompagne est Mr. Winnetou. Soyez les bienvenus !

Puis se tournant vers Walker :



– J’ai déjà entendu parler de vous, monsieur Walker, et je suis heureux de recevoir votre visite. Et vous, Monsieur, pourrai-je savoir votre nom ?

Je me nommai sans révéler, cette fois encore, le surnom sous lequel j’étais connu dans le Wild.

– Enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Et maintenant nous pourrons peut-être parler de choses utiles. Croyez-vous que le colonel ait pu prendre connaissance du message que vous lui avez laissé dans la forêt ?

– J’en suis persuadé.

– Alors, il va sans doute se hâter pour revenir ici, n’est-ce pas ?

L’homme cherchait, visiblement, à être rassuré.

– Certainement, fis-je.

– Cela me fait plaisir, un très grand plaisir même. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien je serais content s’il pouvait déjà être là.

Je l’assurai que j’étais parfaitement capable de l’imaginer et lui demandai ce qu’il comptait faire.

Fort embarrassé, il se gratta longtemps le menton avant de me répondre :

– Voyez-vous, je n’ai à ma disposition que quarante hommes, qui travaillent sur la voie pour la plupart, dit-il d’une voix hésitante. Nous ne sommes pas assez nombreux et je crains fort...

– Eh bien ! insistai-je, voyant qu’il ne parvenait pas à terminer sa phrase.

– Je crains fort qu’il ne nous soit pas possible de nous défendre ici. Je me demande donc si nous ne ferions pas mieux...

Cette fois encore, il n'osa pas aller jusqu'au bout de sa pensée.

– Quoi ? Que voulez-vous faire ?

– Évacuer complètement Echo Cañon, dit-il dans un souffle honteux, mais soulagé d'avoir enfin exprimé son idée… qui n'avait rien d'héroïque.

– Vous n'y pensez pas ! protestai-je. Ce serait une lâcheté. Vous consentiriez à abandonner toutes les installations à ces bandits, leur laisser toutes vos réserves ? Mais ce serait briser votre carrière irrévocablement.

– Que voulez-vous que je fasse ? fit-il piteusement. J'aime mieux sauver ma peau que ma situation. On arrive toujours à s'employer dans la vie, mais on ne vit qu'une fois, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ne pas chercher à sauver l'une et l'autre, et votre honneur par-dessus le marché ? À propos, combien d'hommes le colonel a-t-il emmenés avec lui ?

– Une centaine, et ce sont précisément les plus vaillants.

– Je m'en aperçois.

Le petit homme feignit de n'avoir pas compris mon allusion et me demanda à son tour :

– Et combien sont les Indiens ?

– Plus de deux cents, en comptant les railtroublers.

– Sapristi ! Ils ne feraient qu'une bouchée de nous. Décidément, la seule solution raisonnable, c'est de nous écarter de leur chemin.

– *Pshaw !* En vous enfuyant, vous ne résoudrez rien. Dites-moi plutôt quelle est la station la plus proche disposant d'une forte garnison.

– Promontory. Il y a là environ trois cents hommes armés, y compris les ouvriers de la voie.

– Parfait. Lancez immédiatement un télégramme au commandant de Promontory pour lui demander de vous envoyer sur-le-champ une centaine de robustes et courageux gaillards.

Ce conseil, pourtant d'une grande simplicité, eut pour effet de plonger notre homme dans une profonde perplexité. Mais bientôt son visage s'éclaira :

– Après tout, vous avez raison. Vous venez de me donner là une excellente idée.

– Je suis enchanté qu'elle vous convienne. Demandez aussi à Promontory des provisions et des munitions. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Bien entendu, ce renfort doit arriver dans le plus grand secret, car, si les espions des Ogellalahs prennent vent de cela, l'attaque n'aura pas lieu.

– Tant mieux, alors ! s'écria le pacifique intendant, ravi par cette perspective.

– Ce n'est pas mon avis. S'ils renonçaient à vous attaquer pour le moment, ce ne serait que partie remise, et il serait à craindre que, la prochaine fois, ils tombent sur vous à l'improviste. Mieux vaut cent fois leur enlever une fois pour toutes le goût de ce genre d'aventures.

– Ce serait pourtant bon de gagner un peu de temps ! soupira Ohlers.

– Ce n'est pas certain. En tout cas, votre télégramme doit partir immédiatement. À quelle distance d'ici se trouve Promontory ?

– À quatre-vingt-onze milles.

– Y a-t-il là-bas une locomotive et des wagons ?

– Certainement.

– Parfait. Alors, demandez que le secours nous soit expédié demain dès la tombée de la nuit, afin qu'il arrive ici après-demain avant le jour. Les éclaireurs indiens ne pourront être ici que demain soir. D'ici là, nous aurons tout le temps nécessaire pour renforcer les fortifications du camp.

– C'est ça. Fortifions-nous ! s'exclama Ohlers.

– Rassemblez donc vos hommes et ordonnez-leur de relever partout le niveau de l'enceinte de trois pieds. Les hommes de Promontory vous donneront un coup de main dès qu'ils seront arrivés. Il faut que les murs soient assez hauts pour empêcher les Indiens de voir ce qui se passe à l'intérieur du camp.

– Allons donc ! De la montagne, ils verront quand même tout ce qu'ils voudront, objecta Ohlers.

– Ils ne verront que ce que nous voudrons bien leur montrer, rectifiai-je. J'irai moi-même au-devant des Ogellalahs, et vous serez avertis à temps de leur approche. Et maintenant, autre chose : tout le long de l'enceinte, à l'intérieur, il faudra élever une sorte de rempart avec des troncs d'arbres et des planches, d'où les défenseurs pourront faire le coup de feu au moment de l'attaque.

– Pourquoi pas, après tout, dit Ohlers. D'accord !

– Si mes estimations sont exactes, le colonel et ses hommes seront de retour avant l'attaque des Peaux-Rouges. Ainsi donc, en comptant les renforts de Promontory, nous serons deux cent quarante contre environ deux cents. De plus, nous serons protégés par des fortifications, tandis que l'adversaire sera exposé à nos balles. Enfin, l'élément surprise jouera entièrement en notre faveur. Dès la première salve, les assaillants seront décimés.

– Ils s'enfuiront en désordre et nous leur donnerons la chasse comme à des bêtes sauvages, dit en jubilant le petit in-

tendant, que la perspective d'un triomphe facile remplissait d'enthousiasme. Pif, paf ! quelques coups de feu et voilà l'ennemi mis en déroute !

– Espérons-le, dis-je en souriant. Mais, pour le moment, il ne s'agit pas de nous endormir sur nos lauriers futurs. Des tâches urgentes nous attendent. Avant tout, soyez assez aimable pour nous faire servir quelque chose à manger, car nous mourons de faim. Ensuite, vous aurez à lancer le télégramme à Promontory. Enfin, il faut immédiatement donner des ordres pour relever la hauteur de l'enceinte.

– C'est entendu, Sir, je vais faire le nécessaire. D'ailleurs, je n'ai plus aucune envie de m'en aller, car j'ai la conviction la plus absolue que les Ogellalahs seront battus à plate couture. Laissez-moi faire et vous verrez ce dont je suis capable. Quant à votre dîner, comptez sur moi, je m'en charge personnellement. Je suis ce qu'on appelle ici un *self-made man*, un homme qui s'est fait lui-même, et j'ai commencé ma carrière comme cuisinier.

Effectivement, M. Ohlers semblait bien plus familiarisé avec le maniement des casseroles qu'avec celui des armes, car le souper auquel nous fûmes conviés ne laissait rien à désirer.

Dès qu'ils eurent reçu des ordres, les ouvriers d'Echo Cañon se mirent à l'œuvre avec une véritable rage. Les travaux de fortification se poursuivirent sans relâche toute la nuit, et le lendemain, à l'aube, en me réveillant, je fus enchanté de voir combien ils avaient progressé.

Ohlers m'apprit alors que, non content d'avoir expédié la dépêche convenue la veille, il avait envoyé en outre à Promontory un message oral par le chef du train régulier de nuit. Mais cette précaution s'avéra bientôt superflue, car, vers la fin de la matinée, bien avant l'heure prévue par moi, le convoi de secours, formé dès la réception du télégramme, arriva à Echo Ca-

ñon. Il amenait une centaine de cheminots armés, des munitions et des vivres.

Les nouveaux venus se joignirent immédiatement à l'équipe travaillant aux fortifications et, grâce à leur concours, vers une heure de l'après-midi, le relèvement de l'enceinte était terminé.

Sur mon initiative, tous les tonneaux vides qui se trouvaient dans l'entrepôt furent remplis d'eau et placés derrière l'enceinte. Il n'était pas impossible, en effet, que nous ayons à soutenir un siège en règle, et une provision d'eau potable, qu'il fallait chercher assez loin, pouvait s'avérer nécessaire. En outre, il était prudent de parer contre un éventuel danger d'incendie.

Les stations voisines furent informées qu'aucune modification ne devait être apportée à l'horaire habituel des trains, afin de ne donner aucun soupçon à l'ennemi.

– Après le déjeuner, je partis avec Winnetou et Walker en exploration. Nous étions bien mieux qualifiés que les braves cheminots pour remplir cette mission, et d'ailleurs personne de la garnison d'Echo Cañon ne s'offrit à nous accompagner.

Il fut convenu que, dès que l'un de nous trois reviendrait au camp avec la nouvelle que les espions rouges étaient en vue, on ferait sauter une cartouche de dynamite, signal destiné à rappeler les deux autres... Une explosion de ce genre, courante dans ces chantiers, où il était souvent nécessaire de faire sauter des rocs, ne pouvait, en aucun cas, donner l'éveil à nos ennemis.

Après avoir fait quelques centaines de mètres ensemble, nous nous séparâmes. Certes, nous savions que les éclaireurs ennemis devaient venir du nord, mais des explications de l'intendant il ressortait qu'il existait trois sentiers au nord d'Echo Cañon. Rien ne nous permettait de deviner lequel de ces trois sentiers les espions des Ogellalahs allaient emprunter.

Je pris le sentier du nord-ouest, Winnetou celui du nord et Walker tourna vers le nord-est, s'engageant dans le chemin que nous avions suivi nous-mêmes la veille.

Il fallait nous tenir sur nos gardes, car, d'un moment à l'autre, l'ennemi pouvait surgir en face de nous…

CHAPITRE VIII

LE COMBAT

Après avoir escaladé un rocher, je m'enfonçai dans la forêt vierge traversée par un étroit sentier. Suivant toujours la direction du nord-ouest, j'atteignis, après trois quarts d'heure de marche, un endroit excellent pour me servir de poste de guet. Au sommet d'une hauteur couverte d'une végétation épaisse se dressait un immense chêne, au pied duquel croissait un sapin. Je grimpai en haut de ce dernier, saisis une branche du chêne, dont le tronc, à partir de ce niveau, n'était plus trop épais pour me permettre d'y grimper à son tour.

L'observatoire où j'étais juché était assez confortable, et surtout je me félicitai en constatant qu'il offrait en outre une excellente cachette. En effet, des frondaisons épaisses me dissimulaient parfaitement, alors que moi-même je pouvais embrasser du regard tout le panorama.

Je restai là plusieurs heures sans que rien ne vînt attirer mon attention, mais je ne relâchai pas pour cela ma vigilance.

Tout à coup j'aperçus au loin une dizaine de corbeaux s'élever en même temps des arbres. Cela pouvait n'être qu'un simple hasard ; cependant le fait que les oiseaux ne se formèrent pas pour un vol en groupe, mais, après avoir plané quelques minutes dans l'air, allèrent se poser, en décrivant des cercles, sur d'autres branches, plus proches de moi, me persuada du contraire. Nul doute qu'ils n'aient été effrayés par quelque apparition insolite.

Quelques minutes après, le même phénomène se répéta un peu plus près de moi : des hommes venaient sans doute du nord, effarouchant les oiseaux sur leur passage.

Je descendis de l'arbre et, prenant soin d'effacer mes empreintes, je repris mon chemin vers le nord. Je fis plusieurs centaines de mètres, puis, avisant un fourré épais, j'y pénétrai pour guetter l'arrivée des hommes, qui ne pouvaient être que les espions que j'attendais. Au bout de quelque temps, je vis, en effet, un groupe d'Indiens avançant à la file, tout près de ma cachette. Ils étaient six et, tels des fantômes, glissaient sans bruit sur le sol couvert de bruyère, en évitant soigneusement le moindre branchage dont le craquement risquait de les trahir.

C'était bien les éclaireurs Ogellalahs. Leurs visages étaient peints des couleurs de guerre.

À peine m'avaient-ils dépassé que je me redressai et me glissai hors du fourré. Il était évident que, par mesure de prudence, les éclaireurs continueraient à avancer là où le sous-bois était le plus dense et que cela les obligerait à effectuer de nombreux détours. Pour ma part, je pouvais me permettre d'emprunter un chemin plus direct, moins encombré d'obstacles, ce qui me permettrait de prendre de l'avance sur eux.

Je repris donc sans tarder le chemin du camp, en me glissant en bas du rocher abrupt qui fermait, au nord, la vallée d'Echo Cañon…

J'étais encore à un bon quart d'heure du camp, quand je m'aperçus qu'une activité intense y régnait. Le nombre des travailleurs avait dû augmenter considérablement pendant mon absence.

Au moment où je franchissais le remblai de la ligne de chemin de fer, j'aperçus Winnetou qui se dirigeait, lui aussi, à

grandes enjambées vers la station. Il me rejoignit bientôt, et je lui demandai :

– Mon frère rouge a-t-il rencontré, lui aussi, l'avant-garde des Ogellalahs pour être si vite de retour ?

– Winnetou est revenu parce qu'il sait qu'il n'y a plus rien d'intéressant à voir là-haut. Son frère Charlie a découvert les espions Ogellalahs.

– Qu'est-ce qui le fait croire à Winnetou ?

Le chef des Apaches sourit :

– Winnetou était assis sur un arbre, sa longue-vue à la main, quand il a aperçu, au loin, un autre grand arbre du côté où son frère blanc était parti. Et Winnetou a compris que Charlie, qui est un excellent éclaireur, avait choisi cet arbre comme poste d'observation. Après un certain temps, des points noirs apparurent dans le ciel. C'étaient des oiseaux alertés par l'approche des éclaireurs. Mon frère Charlie n'a pas pu manquer de remarquer l'envol des oiseaux et d'en comprendre la signification, et, peu après, il a dû voir aussi passer les hommes rouges.

Une fois de plus, Winnetou faisait preuve d'une perspicacité étonnante.

À l'entrée du camp, nous rencontrâmes un homme vêtu à la manière des trappeurs, que nous n'avions pas rencontré précédemment à Echo Cañon.

– Vous voilà de retour ! s'écria-t-il à notre vue. Les sentinelles vous ont vus descendre du rocher, et ils m'ont annoncé votre arrivée. Je suis le colonel Rudge, et je tiens à vous remercier tout de suite de l'inestimable service que vous nous avez rendu.

– Ne nous remerciez pas, colonel, nous n'avons fait que notre devoir. Voulez-vous maintenant donner l'ordre de faire

sauter une cartouche de dynamite afin d'avertir notre ami Walker, resté là-haut, qu'il est temps de descendre. Les espions Ogellalahs ne sont en effet plus très loin.

– Déjà ? s'étonna Rudge.

– Je viens de les voir de mes propres yeux. Il est temps aussi de donner l'ordre à vos hommes de gagner les baraquements, car, dans un quart d'heure, les espions auront gagné leurs postes de guet.

– *Well*, je vais m'en occuper sans retard. Je vous rejoins tout à l'heure.

Quelques minutes plus tard, une explosion retentit, assez forte pour donner l'alarme à Walker. La plupart des cheminots se retirèrent à l'intérieur des blockhaus et des baraquements. Le camp sembla se vider, et un observateur placé en haut de la colline n'aurait pu apercevoir que quelques ouvriers restés sur la voie.

Le colonel Rudge revint vers nous, l'air satisfait.

– Tout est en ordre. J'espère que, grâce à ce petit stratagème, nous réussirons à leur donner le change. Je n'oublie pas d'ailleurs que c'est à vous que nous devons d'avoir pu si bien organiser notre défense. C'est la Providence qui vous a envoyés dans ces parages. Nous vous sommes tous profondément reconnaissants.

– N'en parlons plus, je vous en prie ! Ainsi donc, vous avez bien trouvé notre message ?

– Comment ne l'aurions-nous pas remarqué ? Vous l'avez mis aussi en évidence que possible. Aussitôt, nous avons rebroussé chemin, et je vous prie de croire que nous ne nous sommes pas endormis en route. Et nous sommes arrivés à point nommé, comme vous voyez. Pour quand prévoyez-vous l'attaque ?

– D’après mes calculs, répondis-je, elle devrait avoir lieu demain, dans la nuit.

– D’ici là, nous aurons le temps de faire plus ample connaissance, dit le colonel Rudge en souriant. Et maintenant, si vous voulez bien m’accompagner chez moi et accepter un verre de bière, vous me feriez grand plaisir.

Il nous introduisit dans l’autre bâtiment, où se trouvait son bureau, meublé d’une façon rudimentaire, mais pratique et confortable.

Le colonel Rudge me faisait l’effet d’un homme énergique et résolu, que l’idée d’une bataille contre les Indiens ne devait pas effrayer, comme son peu courageux second. La glace fut vite rompue entre nous, et bientôt nous causâmes comme de vieux amis. Winnetou, dont il connaissait la réputation, gagna visiblement sa sympathie, bien que, fidèle à son habitude, l’Apache se fût montré peu loquace.

– J’ai quelques bouteilles de véritable *stout*, dit le colonel, je vais en ouvrir une. Mettez-vous à l’aise en attendant l’arrivée de M. Walker. Je pense qu’il ne tardera plus beaucoup.

Quelques minutes plus tard, en effet, Walker était de retour au camp. Il n’avait pas vu les éclaireurs des Ogellalahs : ceux-ci étaient passés loin de son chemin. Par contre, il avait fort bien entendu le signal et avait pris aussitôt le chemin du retour.

Nous passâmes deux ou trois heures chez le colonel à bavarder et à déguster sa bière : Rudge était un homme d’une grande expérience et un brillant conteur. Il nous relata avec beaucoup de verve quelques-unes de ses aventures.

Enfin, la nuit vint. Nous n’avions plus à craindre la curiosité des espions Ogellalahs, car ils ne pouvaient rien voir dans l’obscurité complète qui régnait. Sous la protection d’une garde importante, les ouvriers reprirent les travaux de fortification. Certes, en gros, les ouvrages étaient terminés, mais, dans ce

genre de travail, le mieux n'est jamais l'ennemi du bien. J'étais content de voir que le colonel tenait compte de mes suggestions et que mes conseils étaient suivis à la lettre.

Comme, cette nuit-là, notre présence n'était pas indispensable, nous nous rendîmes à l'invitation du colonel qui nous engageait à aller nous coucher, d'autant plus que quelques heures de repos n'étaient pas à dédaigner à la veille de la bataille. Pour permettre à tous les membres de la garnison de se préparer à la lutte dans de parfaites conditions physiques, un système de roulement fut organisé, et les diverses équipes se relayèrent aux travaux.

La nuit se passa ainsi en préparatifs, de même que la journée suivante. La nuit était sans lune, le ciel couvert de nuages, l'obscurité était totale. Mais, vers onze heures du soir, les nuages se dissipèrent et, à la lueur des étoiles, le terrain au delà des fortifications devint parfaitement visible.

Les défenseurs d'Echo Cañon étaient munis chacun d'un fusil et d'un couteau. Plusieurs possédaient en outre un revolver et un pistolet. Sachant que les Indiens attaquent de préférence après minuit, peu avant les premières lueurs de l'aube, il suffisait, pour l'instant, de laisser à leur poste les sentinelles, tandis que les combattants se reposaient, étendus sur l'herbe.

Un silence profond régnait sur la vallée, mais c'était un silence lourd de menaces.

À minuit, le colonel Rudge lança l'ordre à ses hommes d'occuper leurs postes de combat. Tandis que ceux-ci gagnaient les remparts circulaires élevés à l'intérieur de l'enceinte, nous allâmes, Winnetou et moi, nous placer près de la grande porte du camp. Je n'étais armé que de ma carabine Henry à répétition, ayant laissé mon tueur d'ours dans la chambre que le colonel Rudge avait mise à notre disposition.

Deux cents hommes environ étaient répartis le long des murs de l'enceinte. Une dizaine montaient la garde auprès des chevaux et une trentaine d'autres, choisis parmi les meilleurs, destinés à former la « masse de manœuvre », demeuraient en réserve au milieu du camp, prêts à se porter là où une intervention rapide pourrait faire pencher la balance en notre faveur.

Le temps nous semblait couler avec une lenteur désespérante. Déjà, certains commençaient à se demander si l'attaque aurait bien lieu cette nuit-là, lorsque, tout à coup, un léger bruit nous parvint. On aurait dit la chute d'un caillou sur le rail. L'instant d'après, un murmure, qu'une oreille non exercée aurait pu confondre avec le souffle du vent, parcourut la savane. Les Ogellalahs s'avançaient vers le camp, à pas de loup, prêts à l'attaque.

– Attention ! glissai-je à l'oreille de mon voisin.

Selon les ordres reçus, celui-ci transmit l'avertissement au combattant le plus proche qui le transmit à son tour à son voisin et, bientôt, tout le camp fut en état d'alarme.

Pendant ce temps, au delà de l'enceinte du camp, des ombres silencieuses glissaient toujours plus près de nous. L'attaque allait être déclenchée d'une seconde à l'autre.

Les ombres étaient maintenant toutes proches. Quelques pas les séparaient à peine de l'enceinte, lorsqu'une voix sonore et ferme s'éleva dans la nuit :

– *Selkhi Ogellalahs* ! *Ntsage sisi Winnetou natan Apaches ! Shne ko*. (Mort aux Ogellalahs ! Winnetou, le chef des Apaches, est là. Feu !)

Il leva son fusil orné de clous d'argent, le coup partit et, dans une lueur brève comme un éclair, nous vîmes les Ogellalahs se ruer à l'attaque de notre camp. L'instant d'après, une salve puissante, tirée par deux cents fusils, retentissait.

L'espace d'une seconde, le silence, un silence impressionnant, retomba dans la vallée, mais aussitôt après un vacarme infernal s'éleva, mettant les nerfs à nu et déchirant les tympans. Les Ogellalahs, surpris par notre salve, poussaient un cri de terreur que les parois du canon répercutaient en mille échos.

– Feu ! commanda à son tour le colonel Rudge, dont la voix puissante arriva à dominer ces clameurs d'épouvante.

Lorsque l'écho de la seconde salve se fut dissipé, la voix du colonel s'éleva de nouveau :

– Allons-y, les gars ! En avant !

Prestement, les hommes escaladèrent les murailles et se jetèrent sur l'ennemi, devançant ainsi l'attaque des assaillants.

Je restais seul à mon poste : Winnetou avait disparu depuis un moment. Je n'avais pas encore tiré un seul coup de feu, préférant attendre la suite des événements.

Un combat furieux s'engageait maintenant au dehors de l'enceinte. Mais quelques minutes suffirent pour affirmer la supériorité écrasante des défenseurs d'Echo Cañon. Les deux salves avaient à ce point clairsemé les rangs de l'adversaire que celui-ci ne pouvait plus espérer de salut que dans la fuite. Bientôt ce fut, effectivement, la débandade.

De mon poste, je pus voir les ombres noires glisser vers la forêt. Tout à coup, je crus reconnaître la silhouette d'un homme blanc, suivie d'une autre qui ne pouvait pas non plus être celle d'un Ogellalah. Dans leur fuite, les railtroublers passaient devant la porte de l'enceinte où j'étais posté.

J'estimai le moment venu d'épauler ma carabine. Tirer vingt-cinq coups de suite, sans avoir à recharger mon arme, c'était là un privilège redoutable ! Huit fois de suite, j'appuyai sur la gâchette et je cherchai du regard les autres bandits blancs. Mais je ne vis personne ; ceux qui avaient réussi à se sauver ne

devaient pas être nombreux, tous les autres étaient abattus ou faits prisonniers.

Quelques minutes plus tard, conformément à notre plan de combat, les défenseurs victorieux allumèrent plusieurs feux de camp, à la clarté desquels je pus voir la terrible moisson que la mort avait faite dans la vallée en l'espace de quelques minutes. Ce spectacle affreux me remplit de tristesse. Je m'en détournai instinctivement et me dirigeai vers le bureau du colonel. À peine y avais-je pénétré que la porte s'ouvrit, livrant passage à Winnetou. Je le regardai, étonné.

– Mon frère rouge est déjà de retour ? fis-je. Pourquoi n'apporte-t-il pas les scalpes de ses ennemis Ogellalahs ?

– Winnetou ne prendra plus le scalpe d'aucun ennemi, répondit l'Apache. Depuis qu'il a entendu la musique du ciel, il a pris la résolution de ne plus pratiquer cette coutume cruelle. *Howgh !*

– Combien d'ennemis le chef des Apaches a-t-il tué ? demandai-je.

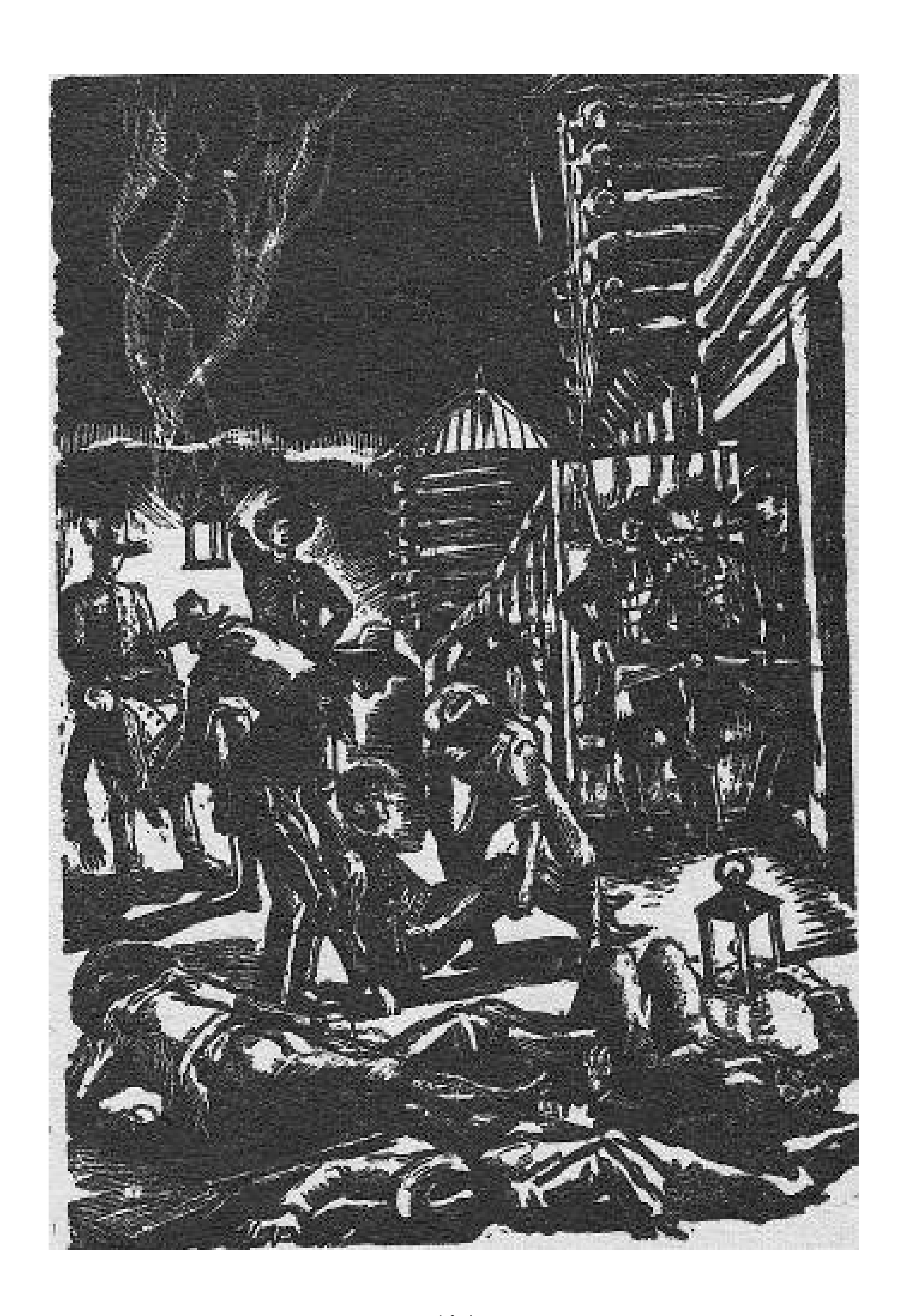
– Winnetou ne les a pas comptés. Son frère blanc, lui, n'a tué personne.

– Comment Winnetou le sait-il ?

Le chef des Apaches sourit.

– Pourquoi l'arme de mon frère blanc s'est-elle tue pendant toute la bataille ? Je n'ai entendu retentir sa voix qu'à la fin, lorsque les bandits blancs cherchaient à s'enfuir. Et pourquoi Charlie s'est-il contenté de les blesser ? Winnetou en a compté huit, qui sont tombés devant la porte, incapables de se relever. Tous ont été faits prisonniers.

Ainsi donc, chacun de mes coups avait porté, permettant de capturer une partie des railtroublers. J'espérais que leur chef se trouvait parmi eux.



À ce moment, Walker fit irruption dans la pièce :

– Charlie ! Winnetou ! venez vite ! Nous le tenons.

– Qui donc ? demandai-je. Haller ?

– Lui-même. Il a été blessé et n'a pas pu s'enfuir. C'est étrange ! Huit railtroublers portent des blessures absolument identiques. Ils ont tous été touchés à la hanche, ce qui les a immobilisés sur le coup.

– C'est effectivement étrange, Fred, dis-je sans rien laisser paraître.

– Aucun des Ogellalahs blessés n'a accepté de se rendre, alors que les blancs, eux, ont tous demandé grâce.

– Leurs blessures sont-elles graves ? demandai-je.

– Difficile à dire. Ils n'ont pas encore été examinés. Mais pourquoi restez-vous ici ? Venez avec moi. Sur deux cents agresseurs, c'est à peine si quatre-vingts ont pu s'enfuir. Cela mérite d'être vu.

Je me laissai entraîner par lui, sans grand enthousiasme, il est vrai. Le spectacle qu'offrait le champ de bataille aux premières lueurs de l'aurore était vraiment épouvantable. Cette phrase de je ne sais quel savant me revint à l'esprit : l'homme est le plus féroce des carnassiers. L'horreur de certains détails dépassait toute imagination, et je renonce à les décrire.

Je ne m'attardai pas à contempler cette lugubre vision. La pensée que ces bandits avaient mérité cette cruelle leçon ne me calmait qu'à moitié.

Les blessés furent pansés provisoirement par des infirmiers improvisés, et ce n'est que dans l'après-midi qu'ils furent examinés à fond par un médecin arrivé par le train. J'appris alors que l'état de Haller était sans espoir : la balle qui avait pénétré dans la hanche avait fracturé l'os du bassin et touché des or-

ganes vitaux. Bien qu'il se rendît compte que sa fin était proche, Haller ne manifestait pas le moindre repentir.

Je me trouvais dans ma chambre, vers la fin de l'après-midi, quand, tout à coup, la porte s'ouvrit, et Walker, l'air terrifié, entra :

– Venez vite, Charlie ! Nous devons partir immédiatement.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Helldorf Settlement vient d'être attaqué par les Ogellalahs.

– Comment l'avez-vous appris ?

– C'est Haller qui l'a dit. J'étais à son chevet, en train de l'interroger, quand le colonel est entré dans la pièce. Nous avons échangé quelques phrases, et je ne sais plus comment j'ai été amené à mentionner le nom de cette colonie. Là-dessus Haller m'a dit en ricanant qu'à l'heure qu'il était Helldorf Settlement devait être rasé. Le reste de la bande des Ogellalahs a attaqué ces braves gens au retour.

– C'est épouvantable ! Allez avertir immédiatement Winnetou et faites seller nos chevaux. Pendant ce temps, je vais tâcher de tirer d'autres renseignements de Haller.

Je me dirigeai donc vers l'entrepôt, transformé en infirmerie. Je n'avais pas revu le bandit depuis le jour où j'étais allé épier les railtroublers dans leur camp. Il était maintenant pâle comme un linge, mais ses yeux brillaient toujours d'un éclat féroce. Le colonel était toujours auprès de lui.

– Vous êtes bien Haller, dit Rollins ? demandai-je au blessé.

– Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? répondit-il, hargneusement.

Je compris aussitôt que je ne tirerais rien de lui par un interrogatoire direct. Malgré ma répugnance, force m'était de changer de méthode.

– Cela m'intéresse plus que vous ne pensez, ripostai-je. La balle qui vous a blessé, c'est moi qui l'ai tirée.

Il écarquilla les yeux et, d'une voix étouffée par la rage, il cria :

– Chien maudit ! Tu te vantes ! Ce n'est pas toi !

– Si fait, c'est bien moi qui t'ai blessé.

Une bordée d'injures grossières accueillit cette affirmation. Je gardai cependant mon sang-froid.

– Mon intention était seulement de vous blesser et, quand j'ai appris la gravité de votre état, je l'ai regretté sincèrement. Mais, puisque je vois que vous êtes un criminel invétéré, je n'ai plus de remords. Du moins, votre bande et celle de vos complices, les Ogellalahs, ne commettront plus de crimes.

– Ah ! vraiment ! Eh bien ! va faire un tour du côté de Helldorf Settlement et tu verras.

– *Pshaw !* Je ne verrais rien du tout... Il n'y a pas de danger qu'il y soit rien arrivé.

– Pas de danger, vraiment ? Pauvre imbécile ! Sache qu'il n'y reste plus pierre sur pierre. J'avais inspecté moi-même les lieux, et nous avions décidé d'attaquer le Settlement dès que nous aurions pillé Echo Cañon. Ici, nous n'avons pas eu de chance, mais les autres se sont sûrement rattrapés là-bas.

– C'est justement ce que je voulais savoir avec certitude. Merci du renseignement. Vous êtes bien à plaindre, Haller, car même cette vengeance vous sera refusée. Nous allons immédiatement à Helldorf Settlement porter secours aux colons.

Haller écumait.

– Vous pouvez toujours y aller. Les Ogellalahs ont entraîné tous les survivants, s'il y en a, pour leur faire subir des tortures. Nos morts seront vengés.

– Voilà un autre renseignement précieux, fis-je. Puisque vous m'apprenez que les Ogellalahs avaient l'intention de faire des prisonniers, nous les délivrerons.

– Vous ne savez pas ce que vous dites. Les Ogellalahs ne se laissent pas reprendre leurs captifs par le premier venu, ricana Haller.

Le voisin de lit du chef des railtroublers, qui me dévisageait depuis un moment, l'interrompit alors :

– Ce n'est pas le premier venu, Rollins. Il tiendra sa parole. Je le reconnais. C'est Old Shatterhand.

– Old Shatterhand ! s'écria le bandit. *All devils !* Je comprends maintenant pourquoi nous avons tous été blessés au même endroit. Eh bien ! je te souhaite...

Je n'entendis pas la suite de ses vociférations, car j'avais tourné les talons, et j'étais sorti de l'infirmerie. Tout à coup, quelqu'un me héla par mon nom. C'était le colonel Rudge qui m'avait suivi.

– Dites donc, cher ami. Est-ce vrai ce que je viens d'entendre ? Seriez-vous Old Shatterhand ?

– Oui, mon colonel... Le bandit qui m'a reconnu, je me souviens vaguement de l'avoir rencontré un jour, dans l'Ouest, au cours d'une partie de chasse. Mais, au fait, puisque vous êtes là, je vais en profiter, j'avais justement à vous parler.

– Je vous écoute.

– Nous allons immédiatement à Helldorf Settlement. Je voudrais vous demander de mettre à notre disposition quelques dizaines d'hommes courageux et résolus.

Le colonel réfléchit une seconde.

– La chose n'est pas facile. J'irais moi-même volontiers avec vous, et j'emmènerais toute la garnison. Malheureusement, je suis un soldat et en service commandé.

– Mais, si vous me refusez votre aide, que deviendront ces infortunés colons ? fis-je. Attaquer à trois un village sioux, c'est courir au-devant d'un échec.

– En tant que soldat, je ne puis absolument pas abandonner mon poste sans ordre. Si j'ai pu me mettre à la poursuite des railtroublers, c'est qu'il s'agissait d'une affaire en rapport avec mon service. Il m'est impossible d'ordonner à mes hommes de vous accompagner. Par contre, je vous autorise à parler à mes cheminots et à mes gardes et, si vous parvenez à recruter des volontaires, ce dont je ne doute pas, je ne m'opposerai pas à leur départ. Je mettrai naturellement à votre disposition autant de chevaux, d'armes et de munitions qu'il vous en faudra, à la condition que vous me retourniez le tout.

– Je vous en remercie infiniment, mon colonel. Je ne pouvais souhaiter davantage. Et maintenant, excusez-moi de vous quitter si brusquement, je n'ai plus une minute à perdre.

Deux heures plus tard, Winnetou, Walker et moi, nous nous trouvions à la tête d'une quarantaine d'hommes armés, sur la route de Helldorf Settlement. Quatorze heures s'étaient passées depuis que les Ogellalahs avaient fui en débandade la vallée d'Echo Cañon. Arriverions-nous à temps à Helldorf Settlement pour les empêcher de mettre à exécution leur funeste projet ?

CHAPITRE IX

LA PRAIRIE SANGLANTE

Nous parcourûmes la distance entre Echo Cañon et Helldorf Settlement d'une seule traite, sans la moindre halte. Connaissant parfaitement le chemin, c'est à peine s'il nous fallut un peu ralentir notre allure pendant la nuit. Je ne crois pas que nous ayons échangé, au cours de tout le trajet, plus de cent mots.

Winnetou, en particulier, ne desserra pas les lèvres une seule fois. Mais dans ses yeux brillait une flamme plus éloquente que n'importe quelle parole. Gare aux Ogellalahs si vraiment ils avaient attaqué la petite colonie !

Le lendemain, peu après midi, nous arrivâmes en vue de Helldorf Settlement. Lorsque nous eûmes grimpé en haut de la côte raide qui dominait la vallée, l'écume apparut à la bouche de nos montures que cette course avait épuisées.

Un coup d'œil nous suffit pour nous rendre compte que Haller avait malheureusement dit vrai et que nous arrivions trop tard. Des paisibles habitations de bois, il ne restait plus que des ruines fumantes.

– *Uff !* s'écria Winnetou en désignant le pitoyable spectacle. Les enfants du bon Manitou ont disparu. Winnetou écrasera ces coyotes d'Ogellalahs.

En pénétrant dans la vallée, nous vîmes que la petite chapelle n'avait pas non plus échappé à l'incendie qui avait dévasté la colonie : la croix gisait maintenant tristement dans la poussière.

Nous mîmes pied à terre, et les railroaders allaient se précipiter vers les restes des maisons quand, d'un geste, je les arrêtai : il ne fallait pas détruire les empreintes avant que nous ayons eu le temps de les examiner.

Malgré des recherches minutieuses, nous ne trouvâmes pas le corps d'un seul blanc dans le hameau ni aux environs. Avec l'aide de mes braves cheminots, j'écartai les débris fumants qui encombraient l'emplacement des maisons, mais, là non plus, nous ne découvrîmes pas de restes humains. Ce fut pour moi un grand soulagement.

Après être descendu de son cheval, Winnetou s'était précipité vers la colline, où il ne restait plus de la chapelle que des ruines. Il revenait maintenant, portant une petite cloche à la main.

– Winnetou a retrouvé la messagère du ciel, dit-il. Il va l'enfouir sous terre pour la mettre en sécurité jusqu'au moment où il reviendra victorieux.

Cependant Walker avait fouillé les bords du lac, pour voir si les habitants du settlement n'avaient pas été jetés à l'eau. Mais aucun indice ne vint confirmer cette crainte. L'examen des empreintes ne tarda d'ailleurs pas à me révéler que la colonie avait été attaquée en pleine nuit, que les colons n'avaient pu opposer aucune résistance aux assaillants et que les Ogellalahs, après ce triomphe facile, ayant fait main basse sur tout ce qui représentait quelque valeur, étaient partis dans la direction des États Idaho et Wyoming.

– Nous n'avons pas une minute à perdre, m'écriai-je. Il faut reprendre la poursuite et ne pas nous arrêter, aussi longtemps que les traces seront visibles. Nous aurons bien le temps de nous reposer quand la nuit sera tombée.

Ce disant, je sautai en selle, suivi par tous nos camarades. L'Apache, qui menait notre cavalcade à une allure d'enfer, ne

détachait pas son regard de la piste. Son visage exprimait une farouche résolution, qui s'était communiquée à chacun de nous. Certes, nous n'étions que quarante contre quatre-vingts, mais, quand on éprouve ce que nous ressentions tous, le nombre des ennemis ne compte plus.

Après une course ininterrompue de quatre heures, le crépuscule nous força à arrêter la poursuite. Nous dressâmes hâtivement un camp de nuit, et nous nous endormîmes aussitôt. Mais les premiers rayons du soleil nous trouvèrent déjà réveillés.

L'examen de la piste nous révéla que les Ogellalahs, qui avaient poursuivi leur course durant toute la nuit, avaient alors sur nous une avance d'une vingtaine d'heures. La raison de cette hâte était facile à deviner : ils savaient qu'ils allaient être poursuivis et, qui plus est, qu'ils le seraient par Winnetou, puisque celui-ci leur avait-révélé sa présence parmi nous lors de l'agression d'Echo Cañon.

Nos chevaux se ressentaient encore des fatigues de la course effrénée de la veille ; il nous fallut donc les ménager ; aussi la distance entre les bandits et nous ne diminuait-elle qu'insensiblement.

– Des heures précieuses passent, dit Walker dépité, et je crains fort que, cette fois encore, nous arrivions trop tard.

– J'espère bien que non, dis-je. Les Ogellalahs destinent certainement leurs captifs au poteau de tortures. Et leur village, où ils se proposent de se livrer à cette lugubre cérémonie, est encore loin.

– Savez-vous où il se trouve exactement ?

– Au delà du Quakingasp Ridge, répondit Winnetou. Nous aurons rattrapé ces chiens galeux bien avant.

Le troisième jour de la poursuite, une grosse surprise nous attendait. La piste se dédoublait : une partie des cavaliers, la plus nombreuse, avait continué sa marche vers le nord, tandis que l'autre se dirigeait vers l'ouest.

– Ils cherchent à nous dérouter, opina Walker.

– Nous allons voir cela, fit Winnetou. Que mes compagnons restent ici.

Là-dessus, il me fit un signe que je compris aussitôt. Cependant qu'il s'élançait sur la piste menant vers l'ouest, je continuai dans la direction du nord. Aussitôt que l'un de nous aurait trouvé un indice intéressant, il reviendrait sur ses pas.

Pendant un quart d'heure, je chevauchai sans rien apercevoir d'intéressant. La nature de la piste était telle qu'il m'eût été impossible d'en déduire le nombre des cavaliers qui avaient avancé à la queue leu leu chacun marchant dans les traces du précédent. Toutefois, la profondeur des empreintes des sabots semblait indiquer que le groupe ne comptait guère plus d'une vingtaine de bêtes.

Tout à coup je m'arrêtai. Je venais d'apercevoir sur le sol une traînée provenant sans doute de la chute d'un corps ou d'un objet assez volumineux. Près de là, une petite tache sombre sur le sable attira mon attention. J'en avais assez vu. Immédiatement, je remontai en selle et retournai au galop auprès de mes compagnons. Winnetou m'y attendait déjà.

– Mon frère Charlie a-t-il découvert quelque chose ? me demanda-t-il.

– Oui, en avant ! répondis-je.

Et sans perdre de temps en vaines explications, je me précipitai de nouveau sur la piste qui, je n'en doutais plus, était la bonne.

– *Uff !* s'écria l'Apache qui, sans réclamer de précisions, s'était lancé à mes côtés. Il ne doutait pas que j'avais acquis la certitude que les prisonniers avaient été entraînés vers le nord.

Arrivé à l'endroit où j'avais rebroussé chemin, l'Apache sauta à terre et examina la piste. Walker et moi, nous imitâmes son exemple.

– Eh bien ! Fred, dis-je, vous qui êtes un chasseur émérite, vous allez sans doute nous expliquer ces traces.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire, dit Walker. Le vent a éparpillé un peu le sable, voilà tout.

– Je ne pense pas que Winnetou partage votre avis, dis-je.

Le chef des Apaches leva la tête et dit :

– Mon frère Charlie a raison : cette piste est la bonne. C'est par ici que sont passés les Ogellalahs qui escortent les prisonniers blancs.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda Fred, moitié incrédule, moitié irrité de n'avoir rien deviné.

– Que mon frère blanc veuille bien se donner la peine d'examiner la piste. Cette petite tache sombre provient de quelques gouttes de sang ; à droite et à gauche, là où le sol semble être labouré, on peut reconnaître la trace de deux mains, et cette traînée a été laissée par un corps d'enfant...

– Tombé malencontreusement d'un cheval, et qui a dû saigner un peu du nez.

– Ah ! s'écria, étonné, le gros Walker.

– Tout cela est nettement inscrit sur le sol, mais il est fort à craindre que les traces se montrent moins éloquentes un peu plus loin.

Mes prévisions, malheureusement, étaient justes. Une dizaine de minutes plus tard, le chemin devint rocailleux, et les traces disparurent brusquement.

Nous mîmes immédiatement pied à terre et examinâmes attentivement le sol. Bientôt Winnetou poussa un bref *uff !* de satisfaction et revint près de moi, un gros fil à la main.

– Qu'en dites-vous, Fred ? demandai-je.

– Ce fil provient d'une couverture, constata au premier coup d'œil Walker.

– Très juste. Ces rusés Ogellalahs ont coupé une couverture en morceaux pour en entourer les sabots de leurs montures, afin de camoufler complètement leur piste. Nous aurons du mal, dorénavant, à les filer.

Nous continuâmes nos recherches et, à une centaine de pas plus loin, le gros Fred découvrit la trace, mal effacée, d'un mocassin indien. La position du pied indiquait approximativement la direction qu'avaient dû prendre les Ogellalahs.

Effectivement, à quelque distance de là, les traces des poursuivis se dessinèrent à nouveau. Les sabots des chevaux avaient été débarrassés de leurs chiffons. Quelle ne fut pas cependant notre surprise en voyant, auprès des empreintes des bêtes, celles des hommes : les cavaliers menaient maintenant leurs chevaux par la bride.

Winnetou arrêta sa monture et jeta un regard circulaire, qui amena sur son visage une expression soucieuse. Il s'exclama :

– *Uff !* l'Apache a compris.

Je l'interrogeai du regard.

– Ces coyotes d'Ogellalahs ont conduit leurs prisonniers aux cavernes du mont Hancock. Dans ces antres, les guerriers

de toutes les tribus sioux ont l'habitude d'offrir leurs captifs en holocauste au Grand Esprit.

– Mais pourquoi se sont-ils partagés en deux groupes ? demanda Walker.

– Le gros des Ogellalahs se dirige vers l'ouest, afin d'inviter tous les guerriers sioux des campements voisins à assister à ce grand sacrifice. Ils ont estimé que vingt hommes suffisaient pour escorter les captifs jusqu'aux cavernes. Ces derniers sont ligotés sur les chevaux, que les hommes rouges conduisent par la bride.

– Si mes souvenirs sont exacts, objecta Walker, le mont Hancock est situé entre les rivières Snake et Yellowstone. Nous en sommes encore à de longues journées de marche.

– Il existe deux monts de ce nom, répondit Winnetou, et celui vers lequel tendent les Ogellalahs n'est plus très loin d'ici. Nous y arriverons avant la tombée de la nuit.

– Mon frère Winnetou connaît-il cette région ? demandai-je.

– Winnetou connaît bien ce mont et aussi ses cavernes. Il a conclu jadis là-bas un traité d'alliance avec le père de Ko-Itche, que l'Ogellalah a rompu par la suite. Que mes frères blancs me suivent.

Ce disant, il éperonna son cheval et reprit sa course à notre tête. Notre chemin menait à travers des vallées et des défilés, puis, laissant les montagnes derrière nous, nous vîmes apparaître un vaste plateau s'étendant à perte de vue.

– Voici Jakom Akono, la prairie ensanglantée, me dit Winnetou sans ralentir son allure.

Nous foulions donc le sol de cette fameuse prairie du sang, de sinistre réputation. Je la connaissais pour avoir maintes fois entendu conter son histoire par les chasseurs de l'Ouest. C'est là

que les diverses peuplades de la tribu Dakota avaient l'habitude d'amener leurs prisonniers afin de les exterminer au cours de tournois sanglants. Le sol de cette prairie était imprégné du sang de milliers de victimes, frappées par les flèches ou les couteaux de leurs bourreaux indiens, brûlées sur le bûcher ou mortes au poteau de tortures. Aucun Indien étranger à cette tribu, et à plus forte raison aucun blanc, n'osait s'aventurer dans cette région tragique, que nous parcourions maintenant résolument, bravant tous les dangers. Il est vrai que notre guide s'appelait Winnetou.

Bientôt nous vîmes se profiler les contours d'une montagne isolée. Nous pénétrions dans la forêt qui s'étendait à ses pieds. Winnetou descendit alors de cheval et nous imitâmes son exemple.

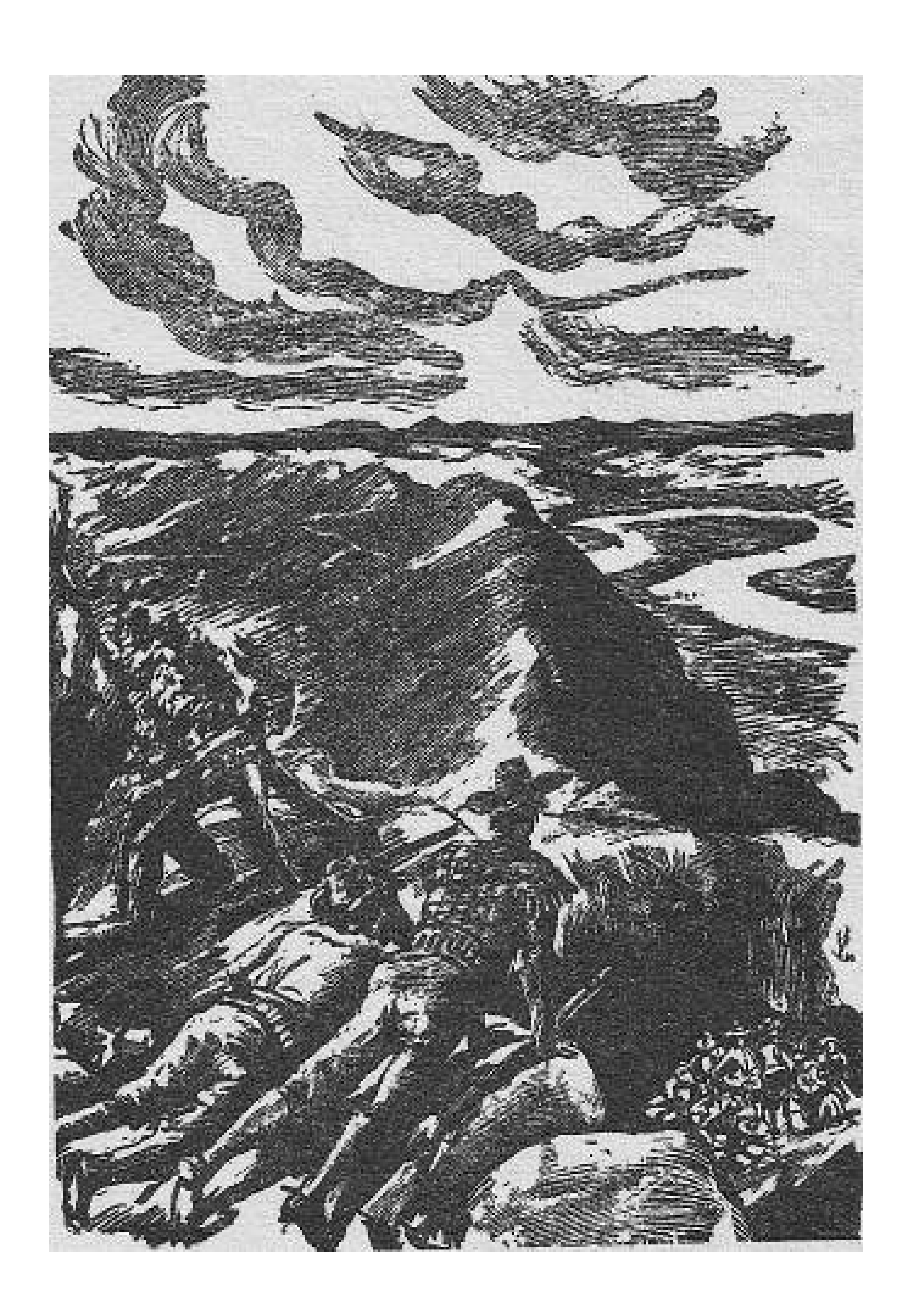
– Nous voici devant le mont Hancock, fit le chef des Apaches.

– Et où sont les cavernes ? demandai-je.

– Sur le versant opposé de la montagne. Que mon frère blanc m'accompagne, nous allons faire une reconnaissance. Les autres nous attendrons cachés dans la forêt.

Je confiai à Fred mes deux fusils, qui n'auraient pu que me gêner dans l'ascension, et je suivis Winnetou. Au bout d'environ trois quarts d'heure de marche, nous avions contourné la montagne, dont l'aspect trahissait son origine volcanique. Puis nous commençâmes l'ascension vers le sommet, à travers des sentiers sinueux, par endroits glissants et dangereux.

Pendant une demi-heure nous grimpâmes sans échanger une parole, en posant nos pieds avec précautions dans les crevasses du sol ou entre deux pierres et en prenant garde à ne pas déplacer les cailloux qui, en glissant, auraient pu donner l'éveil à l'ennemi. Enfin nous arrivâmes au sommet, couvert d'une épaisse végétation.



– Chut ! me glissa Winnetou, cependant qu'il se couchait sur le ventre et se mettait à ramper avec mille précautions.

Prenant la même position que mon guide, je me mis à glisser à travers les arbustes. Soudain, j'étouffai un cri d'étonnement. Au delà des broussailles qui m'en séparaient, béait un précipice en forme d'entonnoir : le cratère d'un volcan éteint. D'un diamètre de quarante pieds environ, il s'enfonçait dans le flanc de la montagne sur une profondeur de cent cinquante pieds au moins. En me penchant en avant, je pus fouiller du regard le fond du cratère. Quelle ne fut pas ma joie lorsque j'y aperçus les colons de Helldorf Settlement. Je les comptai un à un : personne ne manquait. Ils étaient entassés là sous la garde de quelques Ogellalahs.

Un coup d'œil me suffit pour comprendre combien il nous serait difficile de délivrer nos amis. Pourtant, pour délicat et périlleux qu'il fût, notre dessein n'était pas irréalisable. Trois conditions étaient indispensables pour s'attaquer à cette tâche : il fallait pouvoir compter sur l'aide de quelques hommes intrépides, disposer de cordes solides, puisque la paroi du cratère présentait plusieurs points d'appui possibles, enfin trouver un moyen expéditif d'éloigner les gardes.

Cette brève inspection avait amplement suffi à Winnetou. Il se retira et je le suivis.

– Cette caverne a-t-elle une autre issue ? demandai-je.

– Certainement, répondit Winnetou. Ce n'est pas par ici qu'on a introduit les prisonniers à l'intérieur. La véritable entrée se trouve sur le versant est de la montagne, mais il ne faut pas compter passer par là. Quelques hommes suffiraient à en interdire l'accès à toute une armée.

– C'est parfait, répondis-je. Il ne nous reste qu'à descendre par ici. Nous avons des lassos, et les railroaders ont, eux, d'excellentes cordes.

L'Apache acquiesça de la tête, et nous nous mîmes à descendre la montagne. Je m'étonnais de l'imprudence des Indiens, qui n'avaient pas jugé utile de poster des sentinelles sur le versant ouest de la montagne que nous venions de traverser dans les deux sens sans être inquiétés. Il est vrai que nous n'étions qu'au début de notre expédition.

CHAPITRE X

PRESSENTIMENTS

Lorsque nous rejoignîmes, Winnetou et moi, notre petite armée de cheminots volontaires, le soleil se couchait déjà à l'horizon.

Nous commençâmes immédiatement nos préparatifs, et notre premier soin fut de réunir tout ce que nous possédions en fait de cordages, afin de confectionner une longue échelle. Winnetou procéda alors à la sélection de notre corps d'expédition, choisissant vingt gaillards parmi les plus hardis et les plus robustes. Les autres auraient pour tâche de garder nos montures. Deux de ces derniers devaient, cependant, une heure après notre départ, s'engager à cheval dans la savane, contourner la montagne dans la direction de l'Est, puis allumer plusieurs grands feux, en évitant soigneusement de provoquer un incendie de la prairie. Dans notre plan, ces feux étaient destinés à détourner l'attention des gardes Ogellalahs et faciliter ainsi notre approche. Une fois leur tâche accomplie, les deux hommes devaient rentrer immédiatement au camp.

Le soleil disparut derrière les montagnes, et les nuages qui moutonnaient dans le ciel, à l'ouest, s'empourprèrent pour se décolorer peu à peu, puis se confondirent avec les ombres du crépuscule. Je regardai autour de moi. Winnetou avait disparu. Au cours de ces dernières heures, une étrange métamorphose s'était opérée en lui. L'expression, d'habitude si ferme de son regard, s'était adoucie ; une sorte de langueur mélancolique s'était répandue sur ses traits virils, et un pli barrait son front jadis si pur. Tout cela révélait pour moi une âme tourmentée et un esprit en proie à de graves préoccupations.

Je savais que Winnetou souffrait, et je souffrais avec lui. Peut-être était-il en mon pouvoir de l'apaiser un peu, pensais-je ; et je décidai de lui parler.

Je trouvai le chef des Apaches à la lisière de la forêt, adossé à un arbre et contemplant fixement les nuages qui pâlissaient à l'ouest. Bien que j'eusse marché sur la pointe des pieds, et malgré les pensées qui l'absorbaient, il m'entendit approcher et même reconnut mon pas. Sans se retourner, il me dit :

– Mon frère Charlie vient voir ce que devient son ami. Il a raison, car bientôt il ne pourra plus le voir.

Je posai la main sur son épaule et lui répondis :

– Des nuages épais semblent peser sur l'âme de mon frère Winnetou. Il faut les chasser.

Il leva la main et désigna la direction de l'ouest.

– Là, il y a un instant encore, brillait la flamme radieuse de la vie, mais maintenant elle a disparu et il fait sombre. Regarde peux-tu chasser les ombres qui se répandent sur le monde ?

– Non, je ne puis les chasser, mais demain matin la lumière renaîtra, et tout sera de nouveau baigné de clarté.

– Le soleil qui se lèvera demain éclairera de nouveau le mont Hancock, mais il ne brillera plus pour Winnetou. Son soleil à lui sera éteint, et plus jamais il ne montera à l'horizon. Les lueurs de l'aube le trouveront déjà dans l'autre monde !

– Mon frère Winnetou a tort de parler ainsi, dis-je d'un ton énergique. Ses sombres pensées sont sans raison.

Il secoua doucement la tête et ne répondit pas. Je repris :

– Mon frère Winnetou ne doit pas s'abandonner à ces tristes pressentiments. Certes, notre entreprise de ce soir s'annonce assez dangereuse, mais n'avons-nous pas affronté

plus d’une fois des périls plus redoutables ? Nous avons appris à regarder sans trembler la mort en face. Mon frère doit surmonter ce découragement passager, dû uniquement aux efforts que nous nous sommes imposés ces derniers jours.

– Mon frère se trompe : Winnetou ne se laisse jamais abattre par la fatigue, et jamais la lassitude de son corps ne parvient à détruire la tranquillité de son âme.

Comme je l’écoutais sans mot dire, il poursuivit :

– Mon frère Old Shatterhand me connaît et sait combien mon esprit est assoiffé de connaissance. Il m’a tendu la coupe du savoir, et j’y ai bu à longs traits. J’ai beaucoup appris, plus peut-être qu’aucun de mes frères, mais je suis resté, malgré tout, un homme rouge.

– C’est tout naturel, observai-je.

– Certes, mais il y a une chose qu’Old Shatterhand ne peut comprendre. Les blancs sont semblables à ces animaux domestiques dont les sens se sont peu à peu émoussés, tandis que les Indiens sont restés comme les bêtes de la savane, qui ne suivent que la voix de leur instinct. Les bêtes sauvages sentent bien la mort venir, et elles vont alors se cacher au plus épais des fourrés pour y vivre, dans la solitude, leurs derniers instants. C’est ce pressentiment, qui ne trompe jamais, que Winnetou éprouve en ce moment !

Je secouai la tête en protestant.

– Les sentiments humains ne sont pas infaillibles. D’ailleurs, Winnetou n’a-t-il encore jamais connu cette sensation ?

– Non, jamais.

– Il la ressent donc pour la première fois ?

– Oui.

– Eh bien ! comment peut-il la reconnaître ? Comment peut-il affirmer qu'elle annonce vraiment la mort ?

Mes pauvres arguments ne produisirent aucun effet sur Winnetou.

– C'est pourtant si clair ce que j'éprouve, dit-il doucement. Je sais que la mort est proche, et je ne peux pas me tromper. Mon frère blanc doit me croire : cette nuit même, l'âme de Winnetou s'en ira vers les territoires de chasse é...

Il allait dire « territoires de chasse éternelle », selon la croyance des Indiens. Mais il s'était tu soudain sans achever sa phrase. Et je compris ce qui se passait en lui.

Il posa sa main sur mon épaule et rectifia :

– J'irai là où le fils du Grand Manitou nous a précédés, afin de pouvoir nous accueillir dans le royaume de son père. C'est là qu'arrivera aussi un jour, un jour qui est encore bien loin, l'âme de mon frère Old Shatterhand. Nous nous retrouverons là-bas, et il n'y aura plus aucune différence entre hommes blancs et hommes rouges. Nous vivrons dans la paix éternelle : il n'y aura plus d'assassinats, plus de luttes fratricides, mais l'amour et la joie. Le bon Manitou jettera dans la balance les actes des blancs et ceux des rouges, et il saura combien de sang innocent il a été versé. Winnetou sera auprès de lui et lui demandera pitié pour les bourreaux de son peuple, les meurtriers de ses frères.

J'étais profondément ému par ces paroles, et quelque chose en moi me disait que Winnetou, que son instinct n'avait jamais trompé, ne devait pas être trompé cette fois non plus par ses pressentiments. Je me gardai cependant bien de lui laisser deviner l'affreuse inquiétude qui s'emparait de moi et dis d'une voix calme :

– Oui, Winnetou, nos âmes se retrouveront un jour, un jour lointain, dans l'au-delà, mais nous avons encore de longues années à vivre... Je le répète, mon frère rouge a dû surestimer

ses forces. Il a beau être le guerrier le plus résistant et le plus intrépide de son peuple, il n'en est pas moins un homme, et il est des limites que le corps humain ne peut dépasser. Aussi mon frère rouge a-t-il absolument besoin de repos. Il ne prendra pas part à l'attaque, cette nuit, mais restera ici, avec les hommes qui garderont nos montures.

Le chef des Apaches eut un sourire indulgent et secoua lentement la tête.

– Mon frère Charlie ne parle pas sérieusement.

– J'assure mon frère rouge que c'est exactement ce que je pense. Il m'a conduit tout à l'heure au bord du cratère éteint, au fond duquel se trouve notre ennemi, et Old Shatterhand a eu largement le temps d'examiner le terrain. Le plan de bataille est dressé, et je peux fort bien l'exécuter sans l'aide de Winnetou.

– Mon frère Charlie voudrait donc que je n'assiste pas au combat ? demanda-t-il les yeux brillants.

– Mon frère Winnetou a déjà fait son devoir. Il n'est pas indispensable que, dans l'état où il est, il s'expose à de nouvelles fatigues.

– Pourtant Old Shatterhand a fait, lui aussi, son devoir, et il insiste cependant pour combattre. Winnetou ne restera pas en arrière.

– Même si je le lui demandais au nom de notre amitié ? En m'écoutant, il m'en donnerait une nouvelle preuve.

– L'amitié que Winnetou porte à Old Shatterhand n'a plus besoin de preuves. Elle a été scellée mille et mille fois.

– C'est vrai, mais, précisément pour cela, j'ai le droit de demander à Winnetou d'exaucer mon désir.

– Que mon frère blanc ne me demande pas l'impossible. Il ne faut pas que l'on puisse dire que Winnetou, le chef des Apaches, a eu peur de la mort.

– Qui donc oserait émettre pareille supposition ?

– Et quand bien même il n'y aurait personne pour me reprocher ma lâcheté, il restera toujours quelqu'un pour me rappeler cette honteuse défaillance.

– De qui Winnetou parle-t-il ?

– De lui-même. Il sent que jamais il ne pourrait se pardonner cette faiblesse et ne serait plus digne d'être le chef d'un peuple courageux. Je suis convaincu d'ailleurs, que, malgré son insistance, Old Shatterhand serait le premier à me blâmer au fond de lui-même, si je l'écoutais. Plutôt que de mériter le nom de lâche, Winnetou préfère cent fois la mort.

Qu'aurais-je pu lui répondre ? Je restais silencieux, tandis que l'Apache continuait :

– Mon frère a raison, nous avons souvent bravé ensemble la mort. Old Shatterhand était prêt à l'accueillir à tout instant, et il m'a confié qu'il avait consigné ses dernières volontés dans son carnet de notes. S'il était venu à disparaître, ç'aurait été à moi de veiller à ce que sa volonté fût exécutée... C'est ce que les Visages-Pâles appellent un testament. Winnetou, lui aussi, a fait son testament, mais, jusqu'ici, il n'en a parlé à personne. Aujourd'hui que ses heures sont comptées, le moment est venu de demander à Old Shatterhand s'il veut accepter de recueillir son testament et d'exécuter ce qui y est écrit ?

– Certainement. Je crois que les pressentiments du chef des Apaches sont vains et qu'il verra encore de nombreuses saisons se succéder avant de quitter cette terre, mais, si le sort voulait qu'il mourût avant moi, ce serait pour moi un devoir sacré que d'accomplir sa volonté.

– Même si Winnetou demandait à son ami Charlie une chose difficile et liée à de terribles dangers ?

– Mon frère rouge sait qu'en toute circonstance il pourra compter sur moi.

– J'en étais sûr, Charlie. Mon frère blanc fera tout ce que Winnetou lui demande. Il est d'ailleurs le seul homme que je connaisse qui soit capable de s'en acquitter. Old Shatterhand se souvient-il du jour où, alors que nous nous connaissions à peine, nous échangeâmes nos idées sur la richesse ?

– Je m'en souviens parfaitement.

– Old Shatterhand m'a dit alors qu'il ne considérait pas l'or comme la seule richesse et qu'il n'était pas attaché aux trésors de la terre. Cependant j'ai cru deviner qu'il n'exprimait pas, ce jour-là, toute sa pensée. L'or gardait encore à ses yeux une très grande valeur, encore qu'il ne fût pas la seule qui ait eu prix à ses yeux. Avais-je raison de penser ainsi ?

– Winnetou ne se trompait pas entièrement.

– Old Shatterhand a-t-il changé depuis ?

– Je crois pouvoir affirmer que oui. Certes, comme tous les blancs, je connais la valeur de l'argent, mais la richesse matérielle et les jouissances faciles et éphémères qu'elle procure me tentent infiniment moins. Aujourd'hui, je sais que seuls les trésors du cœur peuvent donner le vrai bonheur.

– J'étais sûr d'avance de la réponse que mon frère Charlie allait me donner. Mon frère blanc sait que Winnetou connaît beaucoup d'endroits où on trouve de l'or en *nuggets* et en poussière, et il lui aurait suffi d'en indiquer un seul pour faire de Charlie un homme très riche. Mais cet homme riche aurait-il été un homme heureux ? Winnetou ne le pense pas. Le destin de Charlie n'est pas d'amasser des trésors qui lui permettraient de mener une existence oisive et molle. Son corps vigoureux et son

âme noble le destinent à une vie plus rude et plus élevée. C'est pourquoi Winnetou a préféré ne pas l'exposer à de vaines tentations en lui révélant les filons d'or. Mon frère m'en veut-il pour cela ?

– Non, nullement, répondis-je avec une entière sincérité.

J'étais auprès de mon ami le plus cher, qui se préparait à la mort et me transmettait ses dernières volontés. Comment aurais-je pu, à cet instant, être gagné par la convoitise de l'or ?

– Et pourtant, poursuivit-il, mon frère Charlie verra bientôt de l'or, beaucoup d'or. Mais cet or ne lui sera pas destiné. Quand Winnetou sera rayé du nombre des vivants, Old Shatterhand ira sur la tombe d'Intchou-Tchouna, le père de Winnetou. Il sait où la trouver, puisqu'il a accompagné le grand chef des Apaches à sa dernière demeure. Au pied du tombeau, du côté ouest, il creusera le sol et il y trouvera le testament de Winnetou.

– La volonté de mon frère sera faite, dis-je, dominant à grand'peine mon émotion. Nul danger n'est assez grand pour m'empêcher d'exaucer le vœu de Winnetou.

– Merci. J'ai terminé. Et maintenant il est temps de partir. Nous allons livrer un combat qui sera le dernier dans la vie de Winnetou. Faisons nos adieux, mon cher, mon très cher Charlie. Que le Grand Manitou te récompense de tout ce que tu as fait pour moi. Mon cœur est plein de sentiments que ma parole est impuissante à exprimer. Mais nous n'allons pas pleurer, n'est-ce pas, Charlie ? Nous sommes des hommes. Je souhaite que mon corps repose au pied de la montagne qui domine la vallée du Metsur, monté sur mon cheval et portant toutes mes armes, en particulier mon fusil à clous d'argent, qui m'a été si fidèle. Et quand mon frère retournera ensuite parmi les hommes, dont aucun ne l'aimera comme je l'ai aimé, qu'il pense parfois à Winnetou, qui fut son ami et son frère.

Sa voix était étranglée par les larmes, mais il se maîtrisa. Quant à moi, j'ai senti malgré moi mes yeux se voiler, tandis qu'une douleur indicible m'étreignait.

– Winnetou, Winnetou, mon ami, dis-je, ce n'est qu'un pressentiment, ta place est ici ! Reste, je t'en supplie !

– Non, je ne le peux pas, répondit-il d'une voix douce, mais ferme.

Puis, se dégageant de mon étreinte, il s'élança vers le camp.

Je le suivis à pas lents, en cherchant désespérément dans mon esprit un argument qui pût le retenir. J'aurais, à ce moment, donné volontiers ma vie pour en trouver un, mais, aujourd'hui, je sais qu'un tel argument n'existait pas.

De retour au camp, je trouvai Winnetou entouré de volontaires. D'une voix encore vibrante d'émotion, il donnait ses derniers ordres :

– La nuit est complète, dit-il. Il est temps de partir. Que mes frères nous suivent, Old Shatterhand et moi !

Ce disant, il s'engouffra le premier dans les ténèbres de la forêt.

CHAPITRE XI

KA-UT-SKAMASTI !

À la queue leu leu, nous grimpâmes prudemment vers le sommet de la montagne que nous avions, Winnetou et moi, explorée quelques heures auparavant. Cependant, étant donnée l'obscurité qui régnait, notre progression se heurtait alors à des difficultés bien plus considérables que pendant le jour. Nous réussîmes pourtant à atteindre sans encombre le bord du cratère.

Un grand feu de camp illuminait l'intérieur du précipice. Les prisonniers et leurs gardes, étendus sur le sol, semblaient dormir au milieu d'un profond silence.

Nous attachâmes une extrémité de l'échelle de cordages à un rocher solide et attendîmes le signal convenu. Quelque temps après, en effet, plusieurs lueurs jaillirent dans la savane. C'étaient nos hommes qui avaient allumé des feux, donnant ainsi l'impression qu'il y avait là un camp important. Une rumeur s'éleva dans le cratère, les gardes sautèrent sur leurs pieds et se précipitèrent vers la sortie pour voir ce qui se passait.

C'est ce que nous attendions précisément pour passer à l'action. Je saisis l'échelle, voulant descendre le premier, mais Winnetou m'écarta d'un geste ferme.

– C'est le chef des Apaches qui conduit, me dit-il. Mon frère blanc me suivra.

Et déjà il posait le pied sur l'échelle et commençait la descente. Je le suivis, précédant Walker. Il était convenu qu'à aucun moment le nombre de ceux qui se trouvaient sur l'échelle ne devait dépasser quatre. Au fur et à mesure que nous descen-

dions, nos hommes déroulaient lentement la corde, la laissant s'enfoncer dans le cratère. Par malheur, l'obscurité était totale et nous ne pûmes éviter de heurter quelques cailloux, qui glissèrent dans le précipice. L'un d'eux avait dû blesser un enfant, car un cri aigu nous parvint aussitôt du fond. L'instant d'après, la tête d'un garde indien apparut dans l'entrée éclairée par le feu de camp. Il chercha du regard la cause de la chute des cailloux et, apercevant l'échelle, il poussa un cri.

– Plus vite ! lançai-je aux hommes, qui continuaient à dérouler l'échelle.

Quelques secondes plus tard, Winnetou touchait le sol et je sautai à mon tour à terre.

Au même moment, des coups de feu retentirent à l'entrée de la caverne. L'une des balles m'effleura la joue, une autre frappa Winnetou, qui s'écroula.

Je m'élançai vers lui.

– Winnetou, mon ami ! criai-je. Es-tu blessé ?

– Winnetou va mourir, murmura-t-il.

Une sourde rage, comme je n'en avais jamais éprouvée auparavant, s'empara de moi. Déjà Walker, qui venait d'atteindre le bras de l'échelle, atterrissait à un pas de moi.

– Winnetou est blessé ! criai-je. En avant !

Sans même prendre la peine de saisir ma carabine et mon couteau, les poings nus, je me ruai sur les cinq Peaux-Rouges qui venaient d'apparaître dans l'entrée de la caverne. Ils étaient conduits par le chef, que je reconnus sans peine.

– Ko-Itche, ton heure a sonné !

Je lui assénai un coup de poing à la tempe, et il s'écroula comme une bûche. Le guerrier qui le suivait levait déjà son to-

mahawk sur moi, mais à ce moment la flamme du feu de camp projeta une vive clarté sur mon visage, et le Peau-Rouge recula, épouvanté.

– *Ka-ut-skamasti !* La Main-qui-frappe !

– Oui, Old Shatterhand est là ! Tu es perdu !

Je n'étais plus maître de moi-même. Une force irrésistible me poussait à semer la destruction autour de moi. Je voyais rouge. À son tour, l'Indien qui m'avait reconnu, s'écroula, comme foudroyé.

– *Ka-ut-skamasti !* hurlèrent les autres, en proie à la panique.

– Old Shatterhand ! s'écria Walker. Maintenant, je comprends tout. Nous avons gagné. En avant !

Un coup de couteau m'avait blessé à l'épaule, mais je ne le sentais même pas. Cependant que mon agresseur tombait à mes pieds, inanimé, Fred abattait deux autres Indiens à coups de revolver. Entre temps, les volontaires étaient tous descendus. La bataille était gagnée : sous la direction de Walker, ils parviendraient facilement à anéantir le reste des Ogellalahs. Ils n'avaient donc plus besoin de moi.

Je me penchai sur Winnetou, qui, étendu sur le sol, respirait avec peine :

– Où mon frère a-t-il été blessé ? demandai-je.

– *Ttsage-tche*, à la poitrine, répondit-il, en posant sa main gauche sur sa poitrine qui commençait à se couvrir de sang.

À l'aide de mon couteau, j'arrachai vivement la couverture qu'il portait toujours enroulée autour de son torse. Un coup d'œil me suffit pour constater que la balle avait pénétré dans le poumon droit. Je sentis mon cœur se serrer affreusement.

– Winnetou, Winnetou, murmurai-je, du courage ! Il y a encore de l'espoir !

– Que mon frère Charlie me soulève la tête. Je désire voir la fin du combat.

Mais la bataille était pratiquement terminée. La plupart des Indiens qui avaient tenté de regagner le cratère étaient mis immédiatement hors de combat.

Les autres avaient préféré s'enfuir, poursuivis par une partie de nos hommes.

Les colons enchaînés furent libérés au milieu d'exclamations de joie et de gratitude. Je voyais tout cela comme à travers un voile. Rien n'existait plus maintenant pour moi en dehors de mon ami que j'allais perdre. Sa blessure ne saignait plus, mais, sans doute, avait-elle provoqué une hémorragie interne.

– Que puis-je faire pour mon frère ? demandai-je angoissé.

Winnetou avait les yeux fermés et ne répondait pas.

Entre temps, les colons avaient saisi les armes abandonnées par leurs gardiens et s'étaient joints aux volontaires. Un long moment se passa.

Un peu plus tard, Walker revint. La joue éraflée par un coup de couteau. Tout joyeux, il m'annonça :

– Pas un Ogellalah n'a échappé. Cela a été mené rondement.

L'Apache gisait, immobile ; les railroaders qui s'étaient si courageusement battus et les colons formèrent un cercle muet autour de lui. Enfin Winnetou ouvrit les yeux.

– Mon frère a-t-il un désir à exprimer ? demandai-je.

Il fit oui de la tête et murmura :

– Mon frère blanc doit conduire ces hommes à l'endroit où le fleuve Metsur prend sa source. Ils trouveront là-bas les pierres qu'ils aiment tant ; ils les ont méritées.

– Mon frère a-t-il encore un autre vœu ?

– Que mon frère Charlie n'oublie pas sa promesse ! Qu'il prie pour l'âme de l'Apache ! Le bon Manitou l'écoutera.

Et après un bref silence :

– Winnetou serait heureux s'il pouvait entendre encore une fois le cantique de la reine des cieux.

Les colons entendirent la prière de Winnetou et, sur un signe du vieux Hillman, ils se mirent à monter l'échelle afin de pouvoir exaucer le dernier vœu du mourant. Winnetou les suivit du regard, mais, dès qu'ils furent au bord du cratère, il referma les yeux. Il prit ma main, et les premières mesures de l'*Ave Maria* retentirent au-dessus de nos têtes.

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !
Je dépose à tes pieds mon cœur.
Emporte-le jusqu'à ce trône,
Où Dieu reçoit, rouge couronne,
Les épines de mes douleurs.
Ave, ave Maria !

Winnetou entr'ouvrit les paupières. Un bonheur ineffable se répandit sur son visage. Il murmura :

– Et maintenant viennent les paroles qui chantent la mort, n'est-ce pas, Charlie ?

Les yeux voilés de larmes, j'acquiesçai, tandis que retentissait la dernière strophe de l'Ave Maria.

La lumière du jour s'efface,
La mort s'approche avec lenteur.
S'élargisse la prison du cœur
Puisque doit mourir l'âme lasse.
Prends, Madone, en tes pures mains,
Au bord de ce pas difficile,
Mon cœur sauvé des heures viles
Pour qu'il ressuscite demain.
Ave, ave Maria !

Lorsque les derniers sons se furent évanouis, l'Apache voulut parler. Il n'y parvint pas. Mais, en approchant mon oreille de ses lèvres, je l'entendis murmurer :

– Charlie, Winnetou croit au Sauveur. Winnetou est chrétien. Adieu, Charlie !

Un spasme convulsif le secoua, un flot de sang s'écoula de sa bouche. Le chef des Apaches me serra une dernière fois la main, puis son corps se détendit. Je sentis se desserrer soudain l'étreinte de sa main. Winnetou était mort.

Dois-je encore poursuivre mon récit ? Les grandes, les vraies douleurs ne se racontent pas !

Toute la nuit durant, je veillai son corps, muet, les yeux brûlants et secs. Dès les premières lueurs de l'aube, nous quittâmes le mont Hancock, car le gros des Ogellalahs pouvait arriver d'un moment à l'autre. Le corps de l'Apache fut enveloppé dans des couvertures et placé sur son cheval.

Le soir du lendemain, nous arrivâmes à la source du Matsur. Là, nous ensevelîmes le chef des Apaches, ainsi qu'il en avait exprimé la volonté, selon la coutume chrétienne, mais avec les honneurs dus à un grand chef indien. Il repose assis sur son cheval, tué d'une balle de fusil, avec toutes ses armes, dans les flancs d'un tertre que nous avons élevé. Mais ce ne sont pas les lugubres trophées indiens, les scalpes des ennemis, qui domi-

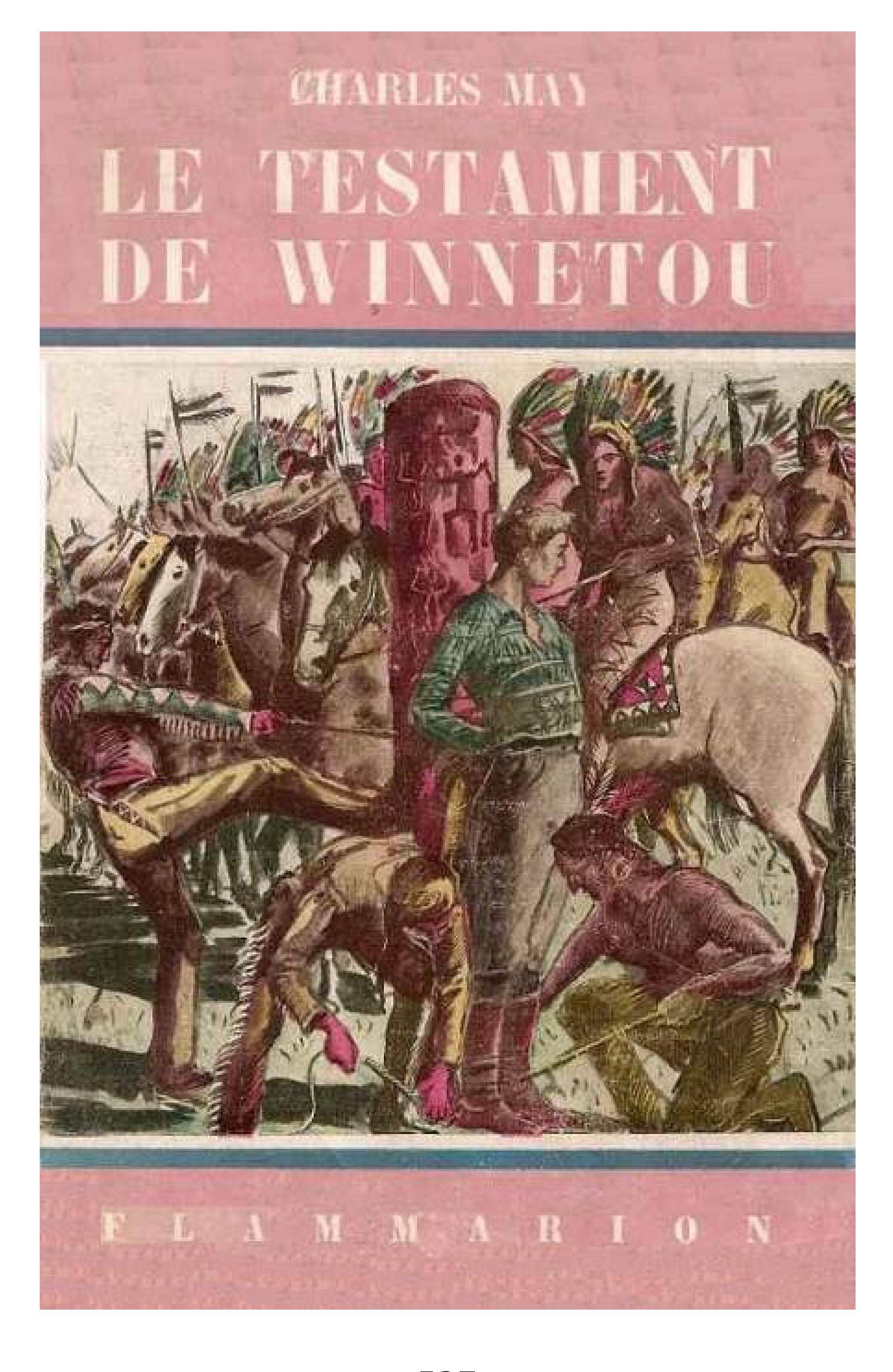
nent son tombeau, mais le symbole de la foi chrétienne : la Croix du Christ.

Dans le sable de la grève, nous trouvâmes non seulement des pierres précieuses, mais aussi une quantité importante de poudre d'or, qui récompensèrent largement les railroaders de leur aide courageuse. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, décidèrent de se joindre aux colons pour reconstruire leur settlement. Ils allaient élever une nouvelle chapelle, mais en lui gardant l'âme de l'ancienne : la petite cloche d'argent sauvée par Winnetou.

Quant aux autres cheminots, ils retournèrent à Echo Cañon, où ils devaient trouver Haller mort des suites de ses blessures. Ses complices qui avaient survécu allaient être livrés à la justice.

Pour ma part, il ne me restait qu'à prendre congé de Fred, qui se proposait de regagner Saint-Louis, et à me mettre en route vers le tombeau d'Intchou-Tchouna, le père de Winnetou, pour exécuter les dernières volontés de mon frère rouge.

LE TESTAMENT DE WINNETOU



CHAPITRE PREMIER

GATES ET Cie

Winnetou n'est plus ! On imagine l'état d'esprit dans lequel je me trouvais en répétant ces mots à la réalité desquels je ne parvenais pas à croire. « Winnetou n'est plus ! » Mon courageux compagnon de ma vie aventureuse dans le Wild-West, l'intrépide chef des Apaches, le justicier indien dont le seul nom faisait trembler les pirates rouges et blancs de la steppe, celui qui fut pour moi plus qu'un frère : mon meilleur ami venait de trouver la mort dans un combat héroïque[25].

Plongé par la douleur dans un abattement profond, je fus incapable, de longs jours durant, de quitter la tombe où reposait mon frère rouge, enseveli selon la coutume de sa tribu assis sur son cheval fidèle et portant toutes ses armes. Je me sentais comme un homme qui vient de recevoir un violent coup sur la tête et qui reste longtemps abasourdi par le choc. C'était une chance que mes ennemis n'aient pas découvert ma retraite, car, dans l'état où je me trouvais, j'aurais été bien incapable de me défendre. Qui sait, d'ailleurs, le danger m'aurait peut-être rendu les forces en m'arrachant à la torpeur qui me paralysait.

Je demeurai une quinzaine de jours dans la vallée où Winnetou dormait son dernier sommeil. Ce temps passé, je finis cependant par comprendre qu'il eût été insensé de prolonger cette lugubre veillée qui, loin d'apaiser ma douleur, l'avivait chaque jour davantage. D'ailleurs, n'avais-je pas une tâche urgente à

---

[25] Voir, dans la même collection, *Les Pirates du Rail.*

remplir ? Avant de mourir, Winnetou, qui avait pressenti sa fin, m'avait chargé d'exécuter ses dernières volontés. Et, avant tout, je devais retrouver son testament qu'il avait enfoui à Nugget-Tsill, près de la tombe de son père Intchou-Tchouna et de sa sœur Nso-Tsi, assassinés lâchement par un bandit blanc[26].

Je devais ensuite gagner les rives du Rio Pecos, afin de porter aux Apaches la triste nouvelle de la fin de leur chef. Certes, de telles nouvelles se répandent dans la savane comme une traînée de poudre, mais, comme j'avais assisté Winnetou dans son dernier combat et que j'avais recueilli ses dernières paroles, je ne pouvais pas me soustraire à ce pénible rôle de messager.

Bien des chasseurs de l'Ouest auraient peut-être emprunté un chemin moins à l'écart de toute agglomération humaine. Cependant, ma douleur me faisait rechercher la solitude, et je désirais ajourner le plus possible le moment où il me faudrait reprendre contact avec les humains.

Le chemin que j'avais choisi était assez dangereux puisqu'il me conduisait à travers les territoires de chasse des Comanches et des Kiowas, deux tribus redoutables qui me poursuivaient de leur haine. Les lecteurs de mes précédents ouvrages connaissent les démêlés que j'ai eus avec ces Indiens.

Grâce à ma connaissance de la région, je réussis cependant à éviter toute rencontre fâcheuse et à gagner, inaperçu, la vallée de la Gualpa. À quelque distance de ce cours d'eau, des empreintes de sabots attirèrent brusquement mon attention. La trace révélait le passage d'un petit groupe de cavaliers qui avançaient dans la direction que je suivais moi-même. Je ne tenais certes pas à rencontrer qui que ce fût, mais, plutôt que de modifier peut-être sans raison valable un itinéraire qui me convenait,

---

[26] Voir, dans la même collection, *Le Trésor des Montagnes Rocheuses.*

je décidai d'examiner de plus près la trace de ceux qui me précédaient.

À l'endroit où je me trouvais, le sol étant rocailleux, la piste, peu nette, était difficile à interpréter. Un peu plus loin, cependant, la nature du terrain changeait et je pus distinguer la trace de trois cavaliers. Une heure de marche à bonne allure nous séparait à peine.

Je continuai à avancer et, quelques centaines de mètres plus loin, les empreintes m'indiquèrent que les cavaliers avaient fait une brève halte. L'un d'eux était descendu de cheval pour resserrer sans doute une bride relâchée. Un coup d'œil sur l'empreinte me suffit pour constater que le pied qui l'avait laissée était chaussé d'une botte : j'en conclus qu'il s'agissait d'un blanc, puisqu'un Peau-Rouge aurait laissé la trace d'un mocassin. Les deux autres étaient restés en selle, mais il était peu probable qu'un cavalier blanc visiblement libre fût accompagné de deux Indiens. Bref, les trois hommes qui me précédaient étaient à peu près sûrement des Visages-Pâles.

Dans ces conditions, je décidai de continuer la chevauchée comme s'il n'y avait rien d'anormal. À la cadence de ma course, je n'allais pas tarder à rejoindre les trois cavaliers, mais la perspective de cette rencontre ne me troublait aucunement. D'ailleurs rien ne m'obligeait à faire ensuite route avec ces voyageurs.

Ces derniers avançaient au petit trot, et, au bout de deux heures environ, je les aperçus au milieu de la steppe. Au même moment, un peu plus loin, les contours des collines, entre lesquelles coulait la rivière Gualpa, se dessinèrent à l'horizon.

La nuit allait bientôt tomber et j'avais décidé de camper au bord du fleuve. Pourtant les voyageurs avaient sans doute le même dessein. La rencontre avec ces trois étrangers ne devait pas nécessairement modifier mon plan initial. Rien ne nous empêchait de camper séparément.

Je m'engageai bientôt dans les collines et, avançant à la faveur des buissons qui en couvraient les flancs, je rejoignis les cavaliers sans qu'ils se fussent aperçus de mon approche. Ils venaient de mettre pied à terre et s'étaient mis en devoir de déharnacher leurs montures. Ils étaient armés jusqu'aux dents, et leur aspect n'inspirait pas une confiance entière.

Je les saluai cependant fort courtoisement. Effrayés au premier moment, ils répondirent néanmoins à mon salut et, comme je m'étais arrêté à une certaine distance d'eux, ils vinrent lentement à ma rencontre.

– Vous nous avez fait peur, sir, dit l'un d'eux en riant.

– Vraiment ? fis-je, on dit pourtant que rien n'effraie celui qui a la conscience tranquille. À moins que j'aie une tête à faire peur aux gens.

– *Pshaw !* s'écria le cavalier. Vous n'avez pas une tête à faire peur, et il faut croire que notre conscience est parfaitement tranquille puisque nous jouissons tous les trois d'un sommeil excellent. Seulement les savanes de l'Ouest sont pleines d'embûches, et à la vue d'un visage inconnu on porte instinctivement la main à son arme. Heureusement, dans bien des cas, cette précaution s'avère inutile. Serait-il indiscret de vous demander d'où vous venez, sir ?

– Nullement, Messieurs, dis-je. Je viens de Beaver Fork.

– Et où allez-vous ?

– Du côté du Rio Pecos.

– Dans ce cas, votre voyage sera plus long que le nôtre. Nous n'allons pas plus loin que les *Mugworthills*.

Cette indication ne fut pas sans m'intriguer quelque peu, puisque les *Mugworthills* font partie de cette chaîne de montagnes que Winnetou et son père avaient surnommé les Nugget-Tsill. C'est là que se trouvait le tombeau d'Intchou-Tchouna et

de sa fille. C'était donc le véritable but de mon voyage, mais je m'étais bien gardé de le révéler à ces inconnus. Que pouvaient-ils chercher dans ces parages où l'on ne risquait pas de rencontrer âme qui vive.

Résolu à connaître leurs intentions, je leur demandai prudemment :

– Les *Mugworthills* ? Qu'est-ce que cette région ?

– Une région fort pittoresque. Elle doit son nom aux armoises qui y poussent en abondance.

« Mugwort » signifie en anglais armoise et effectivement cette plante domine la végétation des collines en question.

– Tiens ! tiens ! Vous allez donc cueillir de l'armoise ? Sans doute pour faire un mélange de tabac ?

– Pas précisément, répondit le cavalier. Ce ne serait pas la peine d'aller jusqu'aux Mugworthills pour de l'armoise. C'est tout autre chose que nous voulons y chercher.

– Et quoi donc ?

– Vous êtes bien curieux, me semble-t-il. Je regrette cependant de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, car je crains que vous ne soyez alors tenté de vous joindre à nous.

– Tais-toi donc, Gates, s'écria un de ses compagnons. Tu ne sais plus ce que tu dis.

– *Pshaw !* riposta le premier. Je sais très bien ce que je dis. Et si je parle peut-être un peu trop, c'est que, lorsqu'on pense tout le temps à une chose, la langue finit par vous démanger. Mais, rassure-toi, je n'ai pas bu une goutte aujourd'hui et je saurai me taire quand il faudra que je me taise.

Puis, se tournant vers moi :

– Permettez-moi d'être indiscret à mon tour. Qui êtes-vous, au juste ?

Les propos que les deux compagnons venaient d'échanger m'avaient paru pleins de sous-entendus, et je décidai d'en avoir le cœur net. Or, pour en savoir plus long sur le but de leur voyage, il était indispensable de me faire admettre dans ce petit groupe, en m'efforçant de paraître aussi insignifiant que possible. Aussi, leur répondis-je :

– Je suis trappeur, messieurs.

– Et quel est votre nom ? Peut-être préférez-vous le taire ?

– Je n'ai aucune raison de le taire, je m'appelle Jones.

– Voilà un nom original, plaisanta le voyageur. Mais, puisque vous êtes trappeur, où sont vos pièges ?

– Les Comanches me les ont enlevés, en même temps que tout ce que j'ai pu prendre depuis deux mois, répondis-je d'un air piteux.

– Pas de veine !

– Eh ! oui, pas de veine. Et encore j'ai de la chance d'avoir eu la vie sauve.

– Je comprends ! Ces gaillards-là n'épargnent aucun blanc qui leur tombe sous la patte. Et, ces derniers temps, ils ont été plus méchants que jamais.

– À qui le dites-vous ? Mais, à propos, croyez-vous que les Kiowas soient moins cruels.

– Ils se valent les uns les autres.

– Tiens ! cela ne vous empêche pourtant pas de vous aventurer dans leur territoire de chasse.



– Ce n’est pas pareil pour nous. Nous ne risquons rien chez eux.

– Comment cela ?

– Nous nous sommes munis de bonnes références. Un de nos amis, Mr. Santer, est un grand ami de leur chef Tangua.

Santer ! le cruel assassin d’Intchou-Tchouna et de sa fille ! On comprend que cette révélation produisit sur moi l’effet d’une décharge électrique. Je réussis cependant à me dominer, et je pris un air aussi indifférent que possible.

Puisque les trois hommes connaissaient Santer, le meilleur parti à prendre n’était-il pas de me joindre à eux ? C’était une occasion unique de me renseigner plus amplement sur ce dangereux malfaiteur qui nous avait tant de fois échappé, à Winnetou et à moi, au moment où nous croyions déjà le tenir à notre merci. Je savais en effet que Santer entretenait les meilleurs rapports avec la tribu des Kiowas, notamment avec leur chef Tangua, dont l’ambition n’égalait que la cruauté.

– Ce Mr. Santer est-il donc un personnage si influent ? demandai-je.

– Je pense bien. Les Kiowas n’ont rien à lui refuser. Mais, au fait, pourquoi ne descendez-vous pas de cheval ? Sans doute vous proposez-vous de camper au bord de la rivière, où l’on trouve de l’eau et de l’herbe verdoyante pour les chevaux.

– Peut-être, dis-je d’une voix hésitante, mais je ne vous connais pas et vous venez de dire vous-même qu’il faut se tenir sur ses gardes dans la savane.

– Il faut croire que nous avons l’air d’être des individus dangereux.

– Ce n’est pas ce que je veux dire, seulement vous ne cessez de m’interroger, alors que je ne sais même pas qui vous êtes et ce que vous faites ici.

– Qu’à cela ne tienne, nous allons nous présenter. Nous sommes des chasseurs du Wild-West et nous parcourons la savane. Je m’appelle Gates, le camarade que vous voyez à ma gauche est Mr. Clay et l’autre Mr. Summer. Eh bien ! je crois que vous êtes satisfait maintenant.

– Entièrement satisfait, Mr. Gates.

– Mettez donc pied à terre ou continuez votre voyage, à votre choix.

– Si vous le permettez, je resterai auprès de vous. Dans ces régions, plus on est nombreux, plus on est en sécurité.

– Nous n’y voyons pas d’inconvénient. Faisons donc un bout de chemin ensemble, le nom de Santer nous protégera tous.

Je ne me le fis pas répéter deux fois et, pour commencer, je descendis de mon cheval que j’attachai à un arbre.

– Qui est donc ce Mr. Santer dont vous parlez tant ? demandai-je à Gates, qui semblait décidément le plus bavard des trois.

– C’est un gentleman, et un vrai, comme il n’y en a pas beaucoup. Nous lui devrons une fière chandelle quand nous aurons accompli notre tâche.

– Vous le connaissez sans doute depuis longtemps ?

– Pas précisément. Il n’y a que quelques semaines que nous avons fait sa connaissance.

– Ah ? Et où l’avez-vous rencontré ?

– À Fort Arkansas. Vous semblez vous intéresser beaucoup à lui, dirait-on. Le connaîtriez-vous, vous aussi ?

– Croyez-vous que je vous aurais posé toutes ces questions si je le connaissais ?

– On ne sait jamais.

Je haussai les épaules d'un air indifférent, mais je n'en continuai pas moins mon interrogatoire.

– Vous dites que son nom suffit à vous protéger. Mais, puisque je bénéficierai moi aussi de sa protection, il est naturel que je m'intéresse à lui. Il me semble qu'il n'y a là rien d'étonnant.

– Bon ! Asseyez-vous donc et mettez-vous à votre aise. Avez-vous des provisions ?

– Un peu de viande séchée.

– Nous emportons, quant à nous, pas mal de vivres. Venez partager notre repas.

À première vue, on pouvait fort bien prendre ces trois cavaliers pour des pirates de la savane, à cause des nombreuses armes qu'ils portaient sur eux. Cependant, après les avoir observés pendant quelques minutes, j'eus plutôt l'impression d'avoir affaire à des gens honnêtes, du moins dans l'acception assez large que l'on donne à ce terme dans le Wild-West.

Nous choisîmes un campement au bord de la rivière et, une fois installés, nous sortîmes nos provisions. Le moment était tout indiqué pour faire plus ample connaissance.

– Ainsi les Peaux-Rouges vous ont dépouillé de tout ? reprit Gates. C'est bien fâcheux. Comment comptez-vous maintenant vous procurer de la nourriture ?

– Eh bien ! il ne me reste qu'à chasser.

– Vos armes sont-elles bonnes au moins ? Je vois que vous avez deux fusils.

– Oui. Le plus gros, c'est pour tirer des balles et l'autre est assez bon pour le menu gibier qu'on tue avec du plomb.

Je me gardai bien de leur révéler ce que valaient en réalité mes armes. D'ailleurs, si je leur avais dit que ces deux fusils qui ne payaient pas de mine étaient l'un une carabine Henry à répétition et l'autre le fameux « tueur d'ours » bien connu dans la savane, ils n'auraient pas manqué de deviner mon identité. Or il n'aurait pas été prudent d'apprendre à ces protégés de Santer qu'ils avaient affaire à celui que, dans le Wild-West, on appelait Old Shatterhand, la Main-qui-frappe.

– Vous êtes un drôle de phénomène, dit Gates. A-t-on jamais vu quelqu'un s'encombrer de deux fusils, alors qu'il suffirait d'une bonne carabine à double canon, pour le plomb et pour les balles ?

– Sans doute, mais, que voulez-vous, quand on a pris l'habitude d'une arme, on ne s'en sépare pas volontiers.

– Et qu'allez-vous faire dans la vallée du Rio Pecos, Mr. Jones ?

– Rien de particulier, ma foi. J'ai entendu dire que c'est une région très giboyeuse.

– Et vous croyez que les Apaches vous laisseront chasser à votre aise ? Méfiez-vous, ils pourraient vous donner du fil à retordre. À Beaver-Fork, vous n'avez perdu que vos pièges et vos peaux, mais au bord du Rio Pecos vous risquez de laisser votre peau tout simplement. Vous tenez tant que cela à y aller ?

– C'est-à-dire, je ne tiens pas à avoir des histoires, mais je n'ai pas le choix.

– Peut-être que si.

– Que voulez-vous dire ?

– Par exemple vous pourriez venir avec nous.

– Avec vous ?

– Et pourquoi pas ?

– À Mugworthills ?

– Précisément.

– Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

– La même chose que nous. Je me demande précisément si je dois vous mettre dans le secret. Qu'en pensez-vous, les gars ?

Clay et Summer se consultèrent du regard, puis Clay déclara :

– Ma foi, c'est un peu délicat. Mr. Santer nous a bien recommandé de ne rien dire à personne, mais il ne nous a pas caché qu'il ne serait pas mécontent si l'on était un peu plus nombreux. Alors, c'est en somme à nous de voir.

– Puisqu'il en est ainsi, opina Gates, je pourrais peut-être vous faire une proposition. Si j'ai bien compris, Mr. Jones, vous êtes en ce moment tout à fait libre de vos décisions ?

– Absolument libre.

– Et vous avez assez de temps devant vous ?

– Tout mon temps.

– Dans ce cas, rien ne vous empêche de participer à une affaire qui est susceptible de rapporter gros ?

– Certainement. Je n'ai jamais refusé de gagner de l'argent et les bonnes affaires m'intéressent toujours. Mais, bien entendu, il faut que je sache d'avance de quoi il s'agit.

– Votre curiosité est bien légitime, sir, vous aurez satisfaction. Vous m'inspirez confiance, je vais donc tout vous dire. Eh bien ! nous allons à Mugworthills pour y chercher des pépites d'or.

– Des *nuggets*, m'écriai-je. Pas possible ?

– Doucement, doucement, fit Gates, c'est parfaitement possible. Il paraît même qu'on en trouve pas mal là-bas.

– D'où le savez-vous ?

– De Mr. Santer, précisément.

– Il a donc vu le gisement ?

– Bien sûr que non, sans quoi il n'aurait pas besoin de nous.

– Mais, alors, il ne s'agit que d'une supposition. Cela devient tout de suite bien moins intéressant.

– Pardon : il ne s'agit pas d'une supposition, mais d'une certitude. Et puis Mr. Santer connaît aussi l'emplacement approximatif. Le champ des recherches est assez circonscrit.

– C'est curieux.

– C'est pourtant vrai. Je vais tout vous expliquer. Avez-vous entendu parler d'un certain Winnetou ?

– Le chef des Apaches ? Je pense bien !

– En ce cas, vous connaissez aussi Old Shatterhand ?

– Un peu, par ouï-dire.

– Eh bien ! ces amis inséparables se sont trouvés un jour, il y a déjà plusieurs années, dans la région de *Mugworthills*. Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls, mais en bande, puisque le père de Winnetou, un détachement de guerriers rouges et même plusieurs blancs les accompagnaient. Mr. Santer, lui-même, était du nombre. Un jour, il a surpris une conversation qui lui a révélé que Winnetou et son père allaient partir dans les montagnes pour y ramasser quelques « nuggets ».

– Il suffit donc d'y aller pour en ramasser à pleines poignées ?

– Il paraît. Mais écoutez la suite. Dès que les Apaches sont partis, M. Santer s'est mis à les filer pour savoir ce qu'il en était. Il s'est d'ailleurs dit avec juste raison qu'il serait bien dommage de laisser tout cet or à ces Peaux-Rouges qui ne savent même pas s'en servir.

– Ils ne savent pas ou peut-être ne veulent pas, fis-je observer.

– C'est sans intérêt, trancha Gates, puis il enchaîna : Vous savez bien que lorsqu'on piste quelqu'un on perd toujours du temps. Voilà pourquoi, lorsque Santer est arrivé près de l'endroit, les Peaux-Rouges – ils étaient trois, Winnetou, son père et sa sœur – avaient déjà fini de ramasser la quantité d'or dont ils avaient besoin et se trouvaient sur le chemin du retour. Ce n'était pas de chance, avouez-le !

– Je ne vois pas pourquoi. Il aurait suffi d'attendre que les Indiens se soient éloignés et continuer à suivre leurs traces.

– Ma parole, vous avez raison. Vous avez de la jugeote et j'espère que vous pourrez nous être utile. Mais, pour revenir à notre histoire, Mr. Santer n'a pas fait le même raisonnement que vous. Il s'était dit : puisque les Peaux-Rouges avaient les nuggets sur eux, ce n'était pas la peine d'aller chercher plus loin. Et il a tout simplement tiré sur eux.

– Les a-t-il atteints ?

– Oui, du moins le père et la fille. Il les a même tués et ils sont enterrés dans la région. Mais, au moment où il s'apprêtait à tirer sur Winnetou, Old Shatterhand survint brusquement et Santer dut s'enfuir. Toute la bande, blancs et Indiens, se mit alors à sa poursuite et il eut encore de la chance de pouvoir se réfugier chez les Kiowas, ennemis juré des Apaches. Il sut entrer

dans les bonnes grâces de leur chef et ils sont restés depuis de très bons amis.

– Et qu’est devenu l’or de Mugworthills ?

– J’y arrive, justement. Grâce à la protection des Kiowas, Sauter put retourner plusieurs fois Mugworthills pour y faire des recherches. Il y resta chaque fois plusieurs semaines, mais sans résultat. Pourtant, le trésor est là, cela ne fait aucun doute. Alors il eut l’idée de s’associer à quelques Westmen rompus à cette sorte d’entreprise : il s’était dit que plusieurs paires d’yeux voient toujours mieux qu’une seule. Nous ne sommes encore que trois, mais il ne tient qu’à vous que nous soyons quatre. Il doit y avoir là-bas suffisamment d’or pour tout le monde.

– Vous avez donc bon espoir de réussir ?

– Un espoir ? Vous voulez dire une certitude ! Les Apaches étaient revenus si rapidement de leur expédition que l’or ne doit pas se trouver bien loin de l’endroit où Sauter a tiré sur eux. Le champ des recherches sera donc limité et ce serait vraiment le diable si nous ne réussissions pas. Nous avons tout notre temps devant nous, rien ne nous empêche de rester des mois sur les lieux s’il le faut. Mais j’espère bien réussir plus tôt. Eh bien ! qu’en pensez-vous ?

– Que voulez-vous que je vous dise. En tout cas, il y a une chose qui me déplaît fortement dans cette histoire.

– Laquelle ?

– Il y a trop de sang dans cette affaire.

– Bah ! qu’est-ce que cela peut faire ? Vous n’en êtes aucunement responsable, pas plus que nous autres. Deux rouges ont été envoyés dans l’autre monde, et puis après ? Tout cela, maintenant, c’est de l’histoire ancienne. Personne ne s’en soucie. Nous allons retrouver cet or, le partager équitablement, après

quoi nous pourrons nous retirer des affaires et vivre comme des millionnaires.

Je voyais bien maintenant à quelle sorte de gens j'avais affaire. Ce n'étaient sûrement pas des représentants de la lie du Wild-West, répandus un peu partout dans la savane, mais ce n'étaient pas non plus des individus d'une très haute moralité. Ils n'attachaient pas plus de prix à la vie d'un Indien qu'à celle d'un fauve que l'on peut abattre sans aucun scrupule. Ils étaient tous les trois assez jeunes et sans doute manquaient un peu d'expérience et de discrétion : la désinvolture avec laquelle ils m'avaient mis dans le secret de Santer, alors que nous venions à peine de faire connaissance, en était une preuve manifeste.

Ai-je besoin de dire que ce concours de circonstances m'enchantait autant qu'il me surprenait ? Il m'épargnait bien des efforts pour retrouver Santer avec lequel j'étais bien décidé de régler enfin un compte déjà ancien.

Prenant bien soin de ne pas trahir ma satisfaction, je hochai la tête d'un air sceptique.

– Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, le voici : nous arriverons peut-être un jour, au prix de laborieuses recherches, à mettre la main sur des nuggets, mais j'ai bien peur que nous ne puissions jamais en profiter.

– Et pourquoi pas ? Puisque nous les aurons trouvés.

– Ce n'est pas tout de trouver, il faut encore pouvoir garder ce qu'on a trouvé.

– Et pourquoi ne le garderions-nous pas, cet or ?

– Tout simplement parce qu'on nous le prendra.

– Qui donc ?

– Santer.

– En voilà une idée !

– Êtes-vous vraiment sûrs de le bien connaître ?

– Suffisamment pour avoir confiance en lui.

– Pourtant vous m'avez dit vous-mêmes que vous ne le connaissiez que depuis peu.

– On voit tout de suite à qui on a affaire, quoi ? Et puis il jouit d'une excellente réputation. Tous ceux qui le connaissaient au Fort ne disaient de lui que du bien.

– Où est-il maintenant ?

– Il est allé voir le chef des Kiowas, Tangua, sur le Red River. Nous nous sommes quittés hier, après nous être donné rendez-vous à Mugworthills.

– Qu'est-il allé faire chez les Kiowas ?

– Porter à Tangua un message de la plus haute importance. Winnetou, son ennemi le plus redoutable, est mort.

– Comment ? Winnetou est mort ?

– Oui, il a été tué dans un combat par des Sioux. Vous pensez si cela fera plaisir à Tangua ! Mais Santer ne restera pas longtemps chez les Kiowas et nous allons nous retrouver tous à Mugworthills. C'est un homme très correct, et je suis sûr que vous vous entendrez bien avec lui.

– Peut-être, fis-je évasivement. Mais, en tout cas, je serai très prudent.

– À son sujet ?

– Parfaitement.

– Vous n'avez pourtant pas la moindre raison de vous méfier de lui.

– On ne sait jamais. Un homme qui n'hésite pas à abattre deux êtres humains pour s'emparer de quelques pépites est capable de bien des choses.

– Là, franchement, vous exagérez. Les Indiens sont des sauvages et ils ont assez de meurtres sur la conscience pour qu'on ne soit pas obligé de se gêner avec eux. Surtout que, de toute façon, leur race est condamnée à disparaître.

– Allons donc, protestai-je, je ne saurais vous suivre dans ce raisonnement. Si les Indiens sont voués à la disparition, c'est précisément parce que les blancs sont en train de les exterminer, directement ou indirectement. Et les hommes comme Mr. Santer seront pour beaucoup dans la disparition de cette race. À mon avis, les Indiens ont droit à la vie tout comme nous puisque ce sont des hommes au même titre que nous.

– Vous parlez comme un missionnaire.

– Pardon, je parle simplement comme un homme qui a un cœur et un cerveau. Cependant laissons là cette discussion théorique et venons-en aux faits. Je crois, moi aussi, qu'il ne s'agit pas, à Mugworthills, d'un gisement mais bien d'un trésor immense caché par les Indiens.

– Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

– Il suffit de connaître tant soit peu la région pour savoir que ce n'est pas un terrain à filons d'or. Et puis la façon dont les Indiens s'y sont pris pour rapporter des pépites d'or montre bien qu'il s'agissait d'une cachette, sans quoi ils auraient dû mettre quelque temps à fouiller la terre.

– Ma foi, c'est assez sensé.

– Le trésor des chefs apaches ne doit pas consister en une poignée de pépites, la tribu des Apaches étant la plus riche de la savane. D'ailleurs le père de Winnetou n'aurait pas cherché une

cachette aussi éloignée de son village pour quelques misérables nuggets.

– Tant mieux ! dit Gates.

– Oui, tant mieux ou tant pis. Car, au partage, chacun de nous se verrait propriétaire de toute une fortune, et en l'occurrence cela pourrait être fort dangereux. Un homme comme Mr. Santer, qui est possédé par la hantise de l'or, ne résisterait peut-être pas à la tentation de réunir toutes ces parts en une seule, en s'instituant légataire universel de ses associés qu'il aurait supprimés.

En observant Gates, je constatai que j'avais réussi à faire naître dans son esprit un léger doute sur la pureté des intentions de Santer. Cependant, il ne fut pas prêt à l'admettre, surtout à cause du regret qu'il aurait eu à renoncer à une affaire sur laquelle il fondait tant d'espoirs. Aussi me répondit-il sur un ton assez froid.

– Puisque vous vous obstinez à considérer M. Santer comme un homme de peu de foi et que vous craignez de courir un danger en vous joignant à nous, libre à vous de n'en rien faire. D'ailleurs, je ne sais même pas si Mr. Santer serait content de vous avoir pour aide. C'était pour vous rendre service que je vous avais fait cette proposition.

– Je m'en rends parfaitement compte et je vous en sais gré, répondis-je, car je ne tenais pas à rompre avec les trois chercheurs d'or.

– Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, ne serait-ce que par égard pour nous, tâchez de ne plus avancer des hypothèses désobligeantes sur un homme que vous n'avez même pas vu.

Je n'insistai plus et la conversation se mit à rouler sur d'autres sujets. Nous bavardâmes jusqu'à une heure bien avancée de la nuit et je finis par dissiper la mauvaise impression que

mes insinuations au sujet de Santer avaient produites sur les trois chasseurs.

Gates et ses compagnons m'auraient sans doute approuvé si je leur avais révélé tout ce que je savais sur ce bandit. Cependant il ne me paraissait pas nécessaire de le faire. J'avais affaire à des garçons inexpérimentés et trop crédules qui, si je leur dévoilais mes projets, risquaient de me nuire plutôt que de m'être utile, et cela sans même y mettre de la mauvaise volonté.

Il était plus de minuit lorsque nous décidâmes de prendre un peu de repos. Bien que notre campement me parût assez sûr, je procédai à une inspection attentive des environs, puis je proposai de veiller à tour de rôle. Mes compagnons y consentirent, sans beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs.

Dès l'aube, nous fûmes sur pied tous les quatre et nous nous mîmes aussitôt en route en direction des Mugworthills. Les associés de Santer ne se doutaient évidemment pas que c'était là également le but primitif de mon voyage.

CHAPITRE II

SUR LA TOMBE DU CHEF DES APACHES

Contrairement à mes compagnons de route, qui affichaient une grande insouciance, j'étais passablement préoccupé. La perspective d'une rencontre avec les Kiowas ne troublait aucunement la tranquillité de Gates et de ses amis ; ils pensaient qu'il suffisait de mentionner le nom de Santer pour éviter tout ennui. Je ne partageais malheureusement pas leur assurance et je redoutais des complications. Aussi, alors que les autres dédaignaient toute mesure de précaution, pour ma part je ne cessai de me tenir sur mes gardes, sans trop y insister – afin de ne pas indisposer mes compagnons.

Par bonheur, cependant, la journée se passa sans incident. Le soir, nous campâmes en pleine prairie. Gates proposa d'allumer un feu de camp, projet auquel il dut renoncer faute de bois, ce dont je me félicitai intérieurement. Notre repas, qui se composait de conserves de viande, ne nécessitait pas la cuisson, et des flammes au beau milieu de la savane n'auraient servi qu'à attirer l'attention des Peaux-Rouges.

Le lendemain matin, nous déjeunâmes avec le reste de nos provisions et désormais notre seule ressource fut la chasse. À ce propos, Gates crut nécessaire de me faire tout un cours de cynégétique qui ne manqua pas de m'amuser.

– Que voulez-vous, mon cher Mr. Jones, dit-il pour conclure, vous n'êtes qu'un trappeur et non un chasseur. Ce n'est pas tout d'avoir des armes, encore faut-il savoir s'en servir. Tenez, êtes-vous capable par exemple de tuer un lièvre qui file à une centaine de mètres de vous ?

– À une centaine de mètres ? fis-je. Hum ! cela me paraît un peu loin.

– Mais non ! Ce n'est pas trop loin, mais vous n'y arriverez évidemment pas. D'une manière générale, vous avez tort de trimballer cet énorme fusil. Il est peut-être bon pour tirer sur un clocher, mais, pour ce qui est du gibier, qui est une cible mouvante, c'est une tout autre question. Cependant ne vous faites pas de soucis. Vous êtes en bonne compagnie et vous ne risquez pas de mourir d'inanition.

– Vous tirez donc si bien ?

– Nous sommes des chasseurs de la prairie, des Westmen authentiques. Alors, vous comprenez...

Et, par modestie sans doute, il n'acheva pas sa phrase.

– Évidemment, c'est très bien, risquai-je, mais est-ce suffisant ?

– Que vous faut-il encore ?

– Il faut encore qu'il y ait du gibier, car le plus habile chasseur du monde ne peut tuer que ce qu'il voit.

– Allons donc ! Du gibier, on en trouvera toujours !

– En êtes-vous bien sûr ! Ici, dans cette savane, je ne crois pas qu'il y ait des chances de rencontrer d'autre gibier que les antilopes, et celles-ci courent si vite qu'on n'arrive pas à les bien viser.

– Très juste ! Mais rassurez-vous : à Mugworthills, il y a des forêts et qui dit forêt dit gibier.

– Quand comptez-vous y arriver ?

– Vers midi sans doute, si nous ne nous sommes pas trompés de direction, ce que je ne crois pas.

Je savais, quant à moi, parfaitement que la direction que nous suivions était la bonne. Depuis la veille déjà, c'était moi qui, pratiquement, conduisais notre caravane, sans qu'elle s'en aperçût. J'étais devenu, à l'insu de mes compagnons, le guide de la petite troupe.

Le soleil n'avait pas encore atteint le zénith quand apparut à l'horizon une chaîne de montagnes fortement boisées.

– Est-ce les Mugworthills ? demanda Clay.

– Oui, sans aucun doute, répondit Gates. Mr. Santer nous les a assez décrits. C'est bien ainsi que ces collines se présentent à un voyageur venant du nord. Dans une demi-heure, nous serons arrivés.

– Une demi-heure ne me paraît pas suffisant, répliqua Summer, d'habitude si taciturne. Tu oublies que le versant nord de ces montagnes n'est pas praticable.

– Je ne l'oublie pas, aussi ne voulais-je pas dire que nous aurons atteint le but de notre voyage, mais seulement que nous aurons gagné la région des Mugworthills. Une fois là, il nous faudra contourner la montagne, jusqu'au défilé qui donne accès aux collines exposées au sud.

Je voyais que Santer avait fourni à ses aides toutes les indications nécessaires.

– Et c'est sans doute dans ce défilé que nous devons rencontrer Mr. Santer ? fis-je.

– Non, non, dit Gates, il nous a donné rendez-vous au sommet de la montagne.

– Pourrons-nous l'escalader à cheval ?

– Eh ! oui, à cheval. Ou, plus exactement, nous descendrons de cheval et nous conduirons nos bêtes par la bride. Car il n'y a pas de chemin proprement dit.

– Est-il absolument indispensable de grimper sur les hauteurs ? Ne pourrions-nous pas rester dans la vallée ou au moins y laisser nos bêtes ?

– On voit bien que vous n'êtes qu'un trappeur, mon cher Monsieur. Si nous devons camper dans les montagnes pendant des semaines, il serait ridicule et dangereux de laisser un homme seul pour garder les chevaux.

– C'est possible. Si je vous pose toutes ces questions, c'est parce que je ne connais pas l'endroit.

– Enfin... Toujours est-il qu'il nous faut gagner le sommet, car c'est là que se trouve le tombeau du chef des Apaches et de sa fille.

– Et c'est là-haut que nous allons camper ?

– Parfaitement.

– Même la nuit ?

Toutes ces questions pouvaient paraître saugrenues, mais j'avais cependant d'excellentes raisons pour les poser. Afin de trouver le testament de Winnetou, je devais, suivant l'indication du jeune Apache, creuser le sol à la tête du tombeau de son père. Or il va sans dire que je ne souhaitais pas avoir des témoins pendant que je me livrerais à cette opération. Et voilà que Gates m'annonçait que c'est précisément à cet endroit qu'il comptait établir son campement. Comment les dissuader de ce projet ? J'aurais même voulu éviter de fouiller la terre pendant la nuit, car le testament était sans doute soigneusement caché et mes recherches ne s'annonçaient pas faciles.

– Et pourquoi n'y camperions-nous pas la nuit ?

– Ma foi, tout le monde n'aime pas coucher dans un cimetière.

– Tiens ! vous auriez peur ?

– Ce n'est pas que j'aie peur, mais votre idée me paraît un peu macabre.

– Ça, par exemple ! Vous l'entendez, mes gars ? Mr. Jones trouve trop macabre de coucher près du tombeau de deux Indiens. Autrement dit, il a peur des fantômes. C'est vraiment trop drôle !

Il partit d'un rire sonore. Clay et Summer partagèrent son hilarité. Quant à moi, je me contentai de hausser les épaules : il m'était parfaitement égal d'être considéré par ces trois gaillards comme un poltron.

– Vous êtes sans doute superstitieux, cher Monsieur. Rassurez-vous cependant : les morts ne reviennent jamais sur terre, et les mânes de ces deux Peaux-Rouges se garderont bien de quitter leur territoire de chasse éternelle, où ils goûtent la parfaite félicité. D'ailleurs, à supposer même qu'ils s'avisent de venir vous taquiner la nuit, vous n'aurez qu'à nous appeler, nous saurons les chasser.

– Je vous remercie de votre obligeance, dis-je, mais j'espère ne pas avoir à vous déranger. Simplement, l'idée de coucher près d'une tombe me paraît de mauvais goût et la place ne nous manquera pas.

Entre temps nous étions arrivés au pied des montagnes. En effet, il était impossible de tenter l'ascension de ce côté, et nous tournâmes vers l'ouest pour gagner le défilé qui ouvrait l'accès du massif du côté sud. Trois quarts d'heure plus tard, nous pénétrions au cœur de la chaîne de montagnes. Le défilé débouchait dans une vallée au fond de laquelle coulait une rivière étroite. Un peu plus loin, le cours d'eau se dédoublait. Nous descendîmes alors de cheval et, en suivant le lit rocailleux d'un torrent de montagne, nous nous mîmes à grimper péniblement vers les hauteurs.

Gates avançait en tête, et je restais intentionnellement en arrière. Notre guide s'arrêta une ou deux fois, tâchant de se rappeler avec précision les indications que lui avait données Santer. Sa mémoire, vraiment excellente, n'eut pas de défaillance et il nous conduisait avec assurance.

À la cime de la montagne, il s'engagea dans une forêt, à travers laquelle il nous mena vers une clairière. Une fois là, il s'arrêta et s'écria :

– Bravo, mon petit Gates, tu ne t'es pas trompé. Voici le tombeau. Le voyez-vous ? Nous sommes arrivés à notre but, il n'y a qu'à s'installer et à attendre Mr. Santer.

En effet, nous étions bien arrivés. À quelques mètres de nous, se dressait un tertre entouré de plusieurs rangées de pierres : le tombeau d'Intchou-Tchouna. C'est là que le sage et intrépide chef des Apaches reposait, assis sur son cheval, paré de toutes ses armes, son sachet à remèdes au cou. Près de là, il y avait une pyramide de pierres, formée autour d'un arbre en sorte que celui-ci prolongeait sa pointe. C'est là que Nso-Tsi dormait son dernier sommeil.

Pendant nos pérégrinations communes, nous sommes venus plusieurs fois, Winnetou et moi, sur le tombeau de ses chers disparus. Je m'y retrouvais une fois de plus, mais sans lui. Cependant, pour la première fois depuis sa mort, je sentais sa présence à mes côtés, à cet endroit qui fut pour lui un lieu de pèlerinage. Je l'entendais encore jurant de se venger de Santer, qui lui avait ravi ce qu'il avait de plus cher : un père qu'il vénérait et une sœur à qui il vouait une véritable adoration.

Me voilà maintenant sur ce tombeau, attendant le meurtrier que le bras de Winnetou n'avait pu atteindre. N'étais-je pas le seul héritier de mon frère rouge, héritier de ses sentiments et de sa vengeance ?

La voix de Gates m'arracha à mes méditations.

– Que trouvez-vous de si intéressant dans ces deux tombes ? Voilà dix minutes que vous les fixez comme fasciné. Allons, ressaisissez-vous ! À supposer même que les esprits des défunts quittent leur sépulture, ils ne le font que la nuit.

Je laissai sans riposte ce nouveau trait d'esprit. J'attachai tranquillement mon cheval, puis, selon mon habitude, j'allai faire un petit tour pour inspecter les environs. Lorsque je revins, Gates et ses amis s'étaient déjà mis à l'aise. Ils s'étaient installés sur le tombeau même du chef apache, à l'endroit précis où je devais effectuer mes recherches.

– Décidément, vous avez la « bougeotte », s'écria Gates. Vous êtes bien impatient, me semble-t-il, de trouver ces *nuggets*. Venez donc vous reposer, nous avons tout notre temps. D'ailleurs, il est bien entendu que, pour les recherches, nous ne nous séparerons pas une seconde, afin d'éviter que l'un de nous ne mette tout seul la main sur l'or et qu'il ne soit tenté de nous le cacher.

Les manières de Gates commençaient à m'agacer. Certes, il ne savait pas qui j'étais, mais cela ne l'autorisait pas à me traiter de la sorte. Je lui répondis donc un peu de haut, mais sans arrogance, car je ne tenais pas à le froisser.

– Il me semble, cher Mr. Gates, que vous me prenez pour un gamin malhonnête. Ne serais-je donc pas libre de mes mouvements ?

– Cela dépend de ce que vous entendez par là. Du moment que vous avez adhéré à notre association, il ne faut pas oublier que vous êtes membre d'une équipe, et que, par conséquent, votre liberté s'en trouve réduite.

– Mais non pas au point d'être à vos ordres. Dans une équipe, tous les membres sont égaux.

– Pardon ! Il faut toujours un chef pour commander.

– Et ce chef, c'est vous, n'est-ce pas ?

– Parfaitement.

– Je ne suis pas d'accord avec vous. Car, s'il doit y avoir un chef pour commander cette équipe, ce ne peut être que Mr. Santer.

– En l'absence de Mr. Santer, c'est moi qui le remplace.

– Remplacez-le, si vous le voulez, auprès de vos deux camarades, mais, moi, je ne reconnais pas votre autorité. N'oubliez pas que Mr. Santer ne m'a pas encore engagé, et je ne me considérerai comme membre de votre association que lorsque je serai tombé d'accord avec Mr. Santer. Mais nous perdons notre temps en discussions inutiles. Puisque mes allées et venues vous intriguent, sachez que si je me suis éloigné, c'est pour me rendre compte si nous sommes en sécurité. Vous qui vous targuez d'être des Westmen avertis, vous devriez savoir qu'on ne campe jamais dans une forêt sans s'être assuré au préalable qu'on est bien seul. C'est cette précaution élémentaire que j'ai prise, et vous, au lieu de m'en remercier, vous me recevez avec des reproches.

– Dans ce cas, veuillez m'excuser. Ainsi, vous avez cherché des traces ?

– Très exactement.

– Et savez-vous au moins comment on s'y prend ?

– Un peu.

– Et nous qui croyions que vous vous étiez précipité pour chercher des pépites.

– Voilà une idée qui ne se serait jamais présentée à mon esprit. J'ignore même la direction qu'il faut prendre. Nous sommes obligés d'attendre Mr. Santer, car vous n'êtes pas plus avancés que moi. Mr. Santer seul peut savoir de quel côté il faut

chercher l’or, à supposer toutefois qu’il y ait de l’or par ici, ce qui, après tout, est assez problématique.

– Pourquoi problématique ? Vous avez admis vous-même qu’après ce qui s’est passé ici entre les Peaux-Rouges et Santer il était évident qu’un trésor était caché en ces lieux.

– Je l’ai admis, en effet, et je n’ai pas changé d’avis. Mais j’ai réfléchi et j’en suis arrivé à cette conclusion que, s’il y avait autrefois de l’or ici, il n’y en a sûrement plus aujourd’hui.

– Une drôle d’idée encore ! Pourquoi n’y en aurait-il plus puisqu’il y en avait.

– Tout simplement parce qu’on est venu le chercher.

– Qu’est-ce qui vous le fait supposer ?

– J’ai raisonné très simplement et je m’étonne que les Westmen expérimentés que vous êtes n’aient pas eu la même idée que moi.

– Vous parlez par énigmes. Expliquez-vous donc un peu. Qui serait venu chercher le trésor ?

– Winnetou, tout simplement. D’après tout ce que j’ai entendu dire de lui, c’était non seulement un guerrier très courageux, mais aussi un homme très rusé.

– Eh bien ?

– En homme rusé qu’il était, Winnetou n’a pas dû manquer de deviner que le meurtrier de son père connaissait l’existence de la cachette du chef des Apaches. Il savait pertinemment que Santer reviendrait sur les lieux dès qu’il pourrait, dans l’espoir de retrouver le trésor. Alors, il a pris la seule décision raisonnable, et que vous auriez prise vous-même à sa place, il a transporté le trésor ailleurs. Eh bien ! Mr. Gates, répondez-moi franchement : si vous aviez de l’or, continueriez-vous à le garder dans une cachette à peu près découverte ?

Gates fronça les sourcils. Son cerveau semblait travailler intensément.

– Nom d'une pipe ! s'écria-t-il. Vous pouvez avoir raison, mais, après tout, ce n'est qu'une hypothèse.

– Autrement dit, vous prenez Winnetou pour un imbécile. Vous êtes bien le premier, à ce que je sache.

– Alors, d'après-vous, il n'y a plus rien à faire ici.

– Hélas !

– Eh bien ! permettez-moi de formuler quelques objections à votre hypothèse. En voici une : la cachette était assez sûre pour que Winnetou se soit dit qu'elle ne risquait pas d'être découverte. Est-ce impossible ?

– Pas absolument.

– Vous voyez vous-même. Quant aux autres, arguments, je préfère vous les donner en présence de Mr. Santer. Je suis curieux d'ailleurs de connaître son opinion concernant votre hypothèse.

– Soit. Et quand arrivera-t-il, d'après vous ? – Dans la journée de demain ?

– Permettez-moi d'en douter. Il se trouve que je connais la région de Saltfork, où il s'est rendu après vous avoir quittés. En faisant très vite, il peut être là après-demain soir, mais en aucun cas plus tôt. Comment allons-nous passer le temps d'ici là ?

– Nous allons chasser. De toute façon, nous avons besoin de viande.

– Très bien. Mais je vous préviens que je ne suis pas très fort à la chasse. Tenez-vous absolument à ce que je vous accompagne ?

Mon idée était naturellement de profiter de leur absence pour déterrer le testament de Winnetou. Malheureusement Gates ne se prêta pas à cette combinaison.

– Je n'y tiens pas du tout, car vous seriez encore capable d'effaroucher le gibier. Je n'emmène que Clay, à nous deux, nous ferons sûrement du bon travail. Vous n'aurez qu'à rester ici avec Summer. Au fait, nous pouvons partir tout de suite.

Il prit en effet son fusil et s'en fut en compagnie de Clay. Est-ce pour me surveiller qu'il a tenu à me laisser Summer ? Continuait-il à me soupçonner de vouloir me livrer à des recherches à leur insu ? Je rejetai cependant bien vite cette hypothèse... La façon dont il me traitait montrait qu'il ne me prenait pas pour un garçon trop malin, or une telle entreprise supposait pas mal d'audace et d'astuce. La raison qu'il avait invoquée pour refuser mon concours à la chasse était assez caractéristique de l'opinion qu'il avait de moi. Et il avait saisi cette occasion pour afficher son dédain à l'égard des trappeurs. Cela me confirma encore dans mon impression que Gates n'était pas très au courant des choses du Wild-West, car tous ceux qui connaissent réellement la savane et les Montagnes Rocheuses savent que, pour faire le métier de trappeur, il faut d'abord être un bon chasseur, connaître à fond les différentes sortes de gibier et leurs mœurs, exceller dans l'art de lire les pistes, être capable de faire face aux dangers les plus divers, bref être ce qu'on appelle un Westman digne de ce nom.

Gates et Clay revinrent le soir, ne rapportant pour tout gibier qu'un jeune lièvre de quatre livres environ, ce qui était bien peu de chose pour quatre gaillards à l'appétit solide, qui n'avaient rien d'autre à manger.

Le lendemain matin, Gates, se promettant de faire mieux, repartit dans la forêt, en emmenant cette fois Summer. Le butin n'en fut guère plus riche : quelques pigeons sauvages vieux et coriaces. Le plat que Summer en confectionna était rien moins qu'appétissant.

– Décidément, nous n’avons pas de chance, dit Gates en guise d’excuse. La région n’est pas giboyeuse.

– Ces pigeons doivent être les frères de la colombe de l’arche de Noé, dis-je. Ils semblent avoir battu le record de longévité.

– Vous avez beau jeu de vous moquer de nous, fit Gates, vexé.

– Oh ! je ne me moque pas ! Quand on a l’estomac creux, on n’est pas d’humeur à plaisanter.

– Eh bien puisque vous êtes si exigeant, vous n’avez qu’à faire mieux pour ce soir.

– D’accord, je relève le défi. Je vous promets d’apporter de quoi faire un excellent rôti.

– À moins que vous ne reveniez bredouille, ironisa Gates.

– Ce n’est pas à craindre. En mettant les choses au pire, je tuerai toujours un lièvre ou quelques pigeons préhistoriques.

Sur ce, je saluai mes compagnons et je partis, mes deux fusils en bandoulière. Pendant que je m’éloignais, j’entendis Gates dire aux autres :

– Regardez-le avec sa bombarde sur le dos. Je crois que les gros arbres de la forêt risquent plus que le gibier.

Je n’en entendis pas davantage, et aujourd’hui je regrette amèrement de n’avoir pas ralenti le pas et prêté l’oreille à la suite de son discours. Si j’avais été bien inspiré, je serais même revenu en arrière pour assister en témoin invisible à la conversation de mes « associés ». Cela m’aurait permis d’apprendre un détail qui était pour moi de la plus haute importance. Je devais, par la suite, avoir la preuve que ces trois gaillards étaient si parfaitement persuadés de ma maladresse et de mon inexpérience qu’ils n’avaient pas un instant ajouté foi à ma promesse. Dési-

reux de me confondre, et aussi de s'assurer un repas pour le soir, ils tombèrent d'accord pour partir tous les trois à la chasse.

Effectivement, ils quittèrent bientôt notre campement et s'enfoncèrent dans la forêt. Si je l'avais su ! Cette fois la place était libre et j'aurais pu fouiller le sol à loisir, découvrir le testament de Winnetou et prendre connaissance de son contenu. Après quoi j'aurais eu encore le temps d'aller à la chasse et de tirer quelque gibier. Mais le sort en décida autrement.

Tandis que je m'engageais dans la forêt, je réfléchissais sur la direction à prendre. Mes compagnons étaient partis vers le sud, c'est-à-dire qu'ils avaient refait en sens inverse le chemin que nous avions suivi en arrivant. Ils avaient mis sûrement en fuite tout le gibier de ces parages, et c'était perdre son temps que d'aller sur leurs traces. Aussi pris-je résolument la direction du nord.

L'état de la végétation, dans cette partie de la forêt, révélait qu'aucun être humain n'y était passé depuis de longues années, et j'avais toutes les raisons d'espérer que ma chasse serait bonne. Cependant le soleil dardait ses rayons d'aplomb – il n'était encore que midi – et, à cette heure de la journée, le gibier au repos dans les fourrés n'est pas facile à dépister. Je devais donc m'estimer satisfait lorsque, en moins d'une heure, je réussis à abattre deux dindes sauvages bien grasses. Riche de ce butin, je pouvais rentrer sans honte au campement.

Arrivé devant le tombeau, je n'y trouvai personne. Où étaient donc Gates et ses amis ? Auraient-ils eu l'idée enfantine de guetter mon arrivée, cachés dans les arbres, pour m'accueillir par des ricanements et des plaisanteries au sujet de ma prétendue maladresse ?

Ou peut-être, ce qui me sembla probable, étaient-ils partis à la chasse tous les trois, ne voulant pas, par excès de prudence, compter sur mon rôti. Je les appelai par leurs noms, mais je n'obtins aucune réponse.

Ah ! si cela pouvait être vrai, s'ils avaient eu la bonne idée de me laisser seul ici pendant quelque temps ! Pour m'en assurer, je fis un tour dans un espace de quelques centaines de pas et examinai soigneusement les pistes. Ayant acquis la certitude que Gates et ses amis s'étaient réellement éloignés, je me mis aussitôt à l'œuvre.

Je tirai mon couteau et je découpai précautionneusement un grand carré dans la croûte du sol, sans endommager les herbes, dans l'intention de le remettre ensuite à l'endroit où j'aurais creusé, afin de ne laisser aucune trace de ma fouille. Par surcroît de précaution, j'étendis ma couverture, qui devait recueillir la moindre parcelle de la terre enlevée ; j'en aurais besoin ensuite pour combler le trou.

Je travaillai avec une vitesse fiévreuse, car mes trois compagnons pouvaient revenir d'un instant à l'autre. De temps en temps, je m'arrêtais, dressant les oreilles, guettant le moindre bruit suspect. Je prenais donc toutes les précautions qui s'imposaient en la circonstance, cependant mon anxiété était telle que l'acuité de mes sens devait s'en ressentir.

Le trou, dans le sol, devenait de plus en plus profond ; il atteignit près d'un mètre quand mon couteau heurta une pierre. Je la sortis, et j'en découvris une autre, placée exactement au-dessous de la première. L'ayant écartée, je vis un petit espace vide ménagé dans la terre au moyen de pierres. Au fond de cette cachette se trouvait une peau plusieurs fois repliée. C'était le testament de mon frère rouge, Winnetou.

Je le saisis, je l'enfouis précipitamment dans ma poche et je me mis en devoir de faire disparaître les traces de mon travail.

Tout cela me demanda moins de temps que je n'avais osé l'espérer. Je secouai le contenu de la couverture dans le trou, j'aplatis le sol de mes mains et je recouvris le tout du carré d'herbes mis de côté. Quand tout fut fini, je constatai avec satis-

faction qu'il aurait fallu une perspicacité extraordinaire pour deviner que le sol venait d'être fouillé à cet endroit.

Je poussai un soupir de soulagement. J'avais réussi à mener à bien ma tâche, ou du moins je le croyais.

À nouveau, je prêtai l'oreille. Comme tout était silencieux alentour, j'avais assez de temps pour ouvrir le testament. La peau était pliée en forme d'enveloppe et en contenait une seconde dont les extrémités étaient cousues au moyen d'un tendon de cerf. Je fis sauter le lien, et le testament de Winnetou, qui consistait en plusieurs feuilles de papier couvertes d'une écriture serrée, apparut à mes yeux.

Que faire ? Me mettre à lire tout de suite ou remettre la lecture à un moment plus propice ? Je décidai de ne pas attendre. Quand bien même mes trois compagnons surviendraient, je n'étais pas obligé de leur dire ce que représentaient ces feuillets. Je leur aurais fait croire qu'il s'agissait d'une lettre que je portais depuis longtemps dans ma poche. Ils n'avaient pas à se mêler de mes affaires personnelles et j'étais sûr de pouvoir, au besoin, tracer une limite à leur curiosité.

Le testament était écrit de la propre main de Winnetou, à qui son maître blanc, Klekih-Petra, avait enseigné l'écriture des blancs. Pendant notre longue amitié, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir l'écriture de Winnetou : elle n'était certes pas très belle, mais elle révélait une forte personnalité, eu même temps qu'un effort naïf de former les caractères selon les règles apprises. Chaque lettre formait comme un dessin en soi, exécuté avec une grande application. Ce testament avait dû demander au jeune Indien de longues heures d'un travail laborieux.

Je n'ai pas honte d'avouer que, devant cette écriture familière, mes yeux s'emplirent de larmes. Je dominai cependant mon émotion et me mis à lire.

« Charlie, mon frère.

« Tu es en vie et Winnetou, qui t'aimait tant, n'est plus. Pourtant son âme reste auprès de toi, tu la tiens même dans tes mains, puisque son essence est exprimée dans ces feuilles.

» Tu vas apprendre à l'instant les dernières volontés de ton frère rouge et ses recommandations qui resteront gravées dans ta mémoire. Ce testament n'est d'ailleurs pas le seul qu'il laisse sur terre, puisqu'il en a confié un autre aux oreilles de ses guerriers rouges. Toutefois, celui-ci est entièrement écrit pour toi.

» Tu verras de l'or, beaucoup d'or et je te prie de n'en user que de la façon que je vais t'indiquer. Cet or se trouvait autrefois ici, à *Nugget-Tsill*, cependant, depuis que Santer, l'assassin des miens, en a appris l'existence, je l'ai transféré ailleurs. Il se trouve maintenant à *Deklil-To*[27], où nous avons été un jour ensemble. Voici quelques indications qui te permettront de le retrouver. Tu devras remonter à cheval *l'Indeltche-Tchil*[28] jusqu'à la chute d'eau de *Tche-Choch*[29]. Là, tu devras descendre de cheval et grimper... »

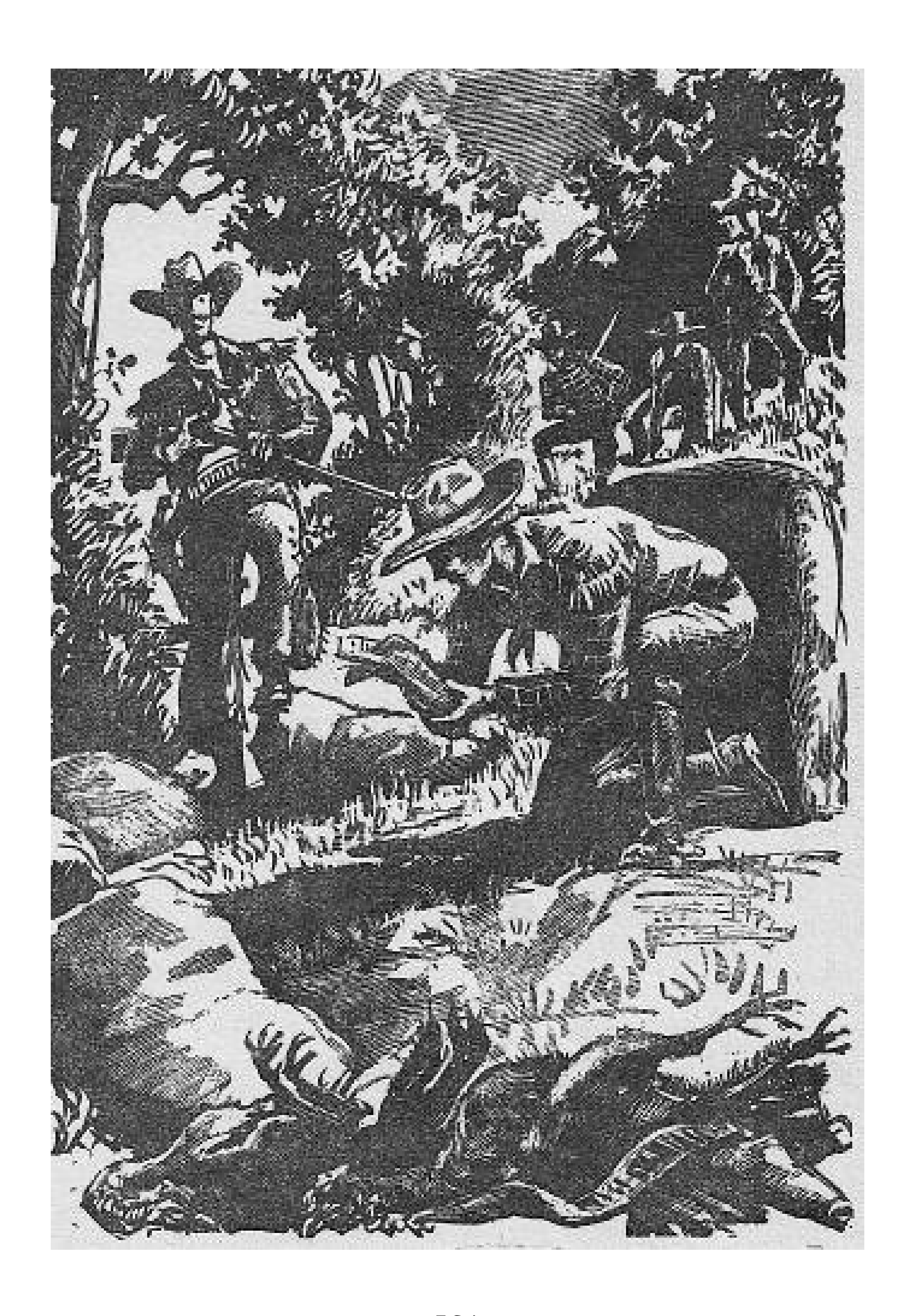
– *Good-day*, mister Shatterhand ! Je vous dérange dans votre lecture ?

---

[27] Les Eaux Sombres.

[28] Forêt des Pins.

[29] Rocher de l'Ours.



Je levai les yeux et je compris que, dans ma hâte d'apprendre les dernières volontés de Winnetou, j'avais commis la plus grande imprudence de ma vie. J'avais posé les deux dindes à une dizaine de mètres derrière moi et j'en avais fait de même pour mes armes. Adossé contre la pierre tombale d'Intchou-Tchouna, je présentais le dos à quiconque arrivait de la vallée. Dans cette position, je n'avais pas vu l'homme se glisser près de mes fusils. Je ne pouvais donc plus espérer me saisir de ceux-ci, alors que le nouveau venu braquait sur moi sa propre arme.

Je reculai instinctivement. L'homme qui se tenait devant moi n'était autre que Santer !

Mon impardonnable imprudence m'avait mis à la merci de l'un des pirates les plus redoutables de la savane.

CHAPITRE III

PRISONNIER DES KIOWAS

En l'espace d'une seconde, je mesurai toute la gravité de ma situation. Instinctivement, je portai ma main droite à ma ceinture pour saisir mon revolver, mais je me rappelai aussitôt que je l'avais retirée avant de me mettre à creuser le sol, car elle m'aurait gêné dans ce travail. Par surcroît de précaution, – et l'ironie du sort voulut que cette précaution devînt une imprudence, – j'avais même désarmé mon revolver. Celui-ci se trouvait maintenant à une dizaine de mètres de moi, auprès de mon couteau.

Mon geste n'avait pas échappé à Santer, qui me cria d'un ton menaçant :

– Pas un geste, ou je tire ! Et je ne plaisante pas.

Son regard rempli de haine ne me laissa aucun doute sur la sincérité de sa menace. Cependant j'avais déjà eu le temps de recouvrer mon sang-froid. Puisqu'il n'avait pas tiré sur moi tout de suite, il avait sans doute à mon sujet d'autres intentions que celle de me mettre à mort séance tenante. Tout espoir n'était donc pas perdu. Pour le moment, la condition essentielle de mon salut était le calme et la rapidité de ma décision.

– Enfin, je te tiens, poursuivit-il. Inutile de chercher à t'échapper. Tu aurais beau courir vite, les balles de mon fusil seraient bien plus rapides que tes jambes. Je te répète, pas un geste, sans quoi je tire. Quand on a affaire à toi, il faut se tenir sur ses gardes.

Je haussai les épaules avec mépris.

Santer jouissait trop de son triomphe pour ne pas être tenté de prolonger cette conversation. L'occasion était trop belle. Narguer impunément un Old Shatterhand réduit à l'impuissance, c'était là un plaisir qu'il goûtait intensément.

– Je t'ai fait une petite surprise. Tu ne m'attendais pas si tôt, hein ?

– Ma foi, non, répondis-je, imperturbable.

– D'après tes savants calculs, je ne pouvais être là que demain soir. Mais il est dangereux de se croire toujours plus malin que les autres.

Ces paroles me révélèrent que Santer avait rencontré mes compagnons, qui l'avaient mis au courant de nos rapports. Gates et ses amis ne devaient donc pas être bien loin. Cette circonstance m'était favorable, car, s'ils ne pêchaient pas par excès de scrupules quand il s'agissait de la vie d'un Peau-Rouge, ces chasseurs d'or n'étaient certainement pas des assassins et Santer hésiterait sans doute à me supprimer en leur présence. Cela risquait en effet de les éclairer sur la véritable nature de leur associé.

Je jetai un regard circulaire, mais je ne vis personne. Cependant Santer continuait son discours, comme si, en dehors de moi, il avait tout un auditoire pour l'admirer.

– Effectivement, je devais aller à Saltfork pour apprendre à mon ami Tangua que ce chien de Winnetou est mort. Seulement, voilà, tu n'as pas pensé que je pourrais rencontrer chemin faisant des guerriers kiowas en reconnaissance. Cela m'a épargné la course jusqu'à leur village, puisque ces guerriers se sont chargés de transmettre le message à leur chef. J'ai eu la chance de rencontrer au pied de la montagne mon ami Gates, qui m'a parlé d'un certain Mr. Jones rencontré en route. La description de ses deux fusils, un grand et un petit, m'a mis tout de suite la puce à l'oreille. Je lui ai demandé d'autres détails, et j'ai vite

compris que ce soi-disant Mr. Jones ne pouvait être que toi. Je suis monté aussitôt pour te cueillir à ton retour, mais tu étais déjà là. Tant mieux, car je n'aime pas attendre. Mais, puisque j'ai eu la délicate attention de répondre par avance à toutes les questions que tu avais envie de me poser, tu vas à ton tour satisfaire ma curiosité. Qu'as-tu cherché dans le tombeau de l'Apache ?

– Je n'ai rien cherché du tout.

– Allons, inutile de nier, je t'ai vu fouiller le sol. Tu en as retiré un papier que tu gardes encore dans la main. Qu'est-ce que c'est ?

– Une note de mon tailleur.

– Ah ! c'est ainsi ? Tu essaies de plaisanter ? Encore une fois, je t'ordonne de me dire ce que c'est.

– Je viens de te le dire. Et, si tu ne me crois pas, approche-toi un peu pour voir toi-même.

– Pas si bête. Je ne m'approcherai de toi que lorsque tu seras ligoté. Alors, tu es bien décidé à ne pas me dire ce que tu cherches à Nugget-Tsill ?

– La même chose que toi. Je cherche le trésor.

– Je l'avais tout de suite deviné.

– Oui, mais, en fait de trésor, je ne trouve que des notes de tailleur.

– Nous allons voir ça tout de suite. En tout cas, ta belle assurance ne te servira à rien, tu es perdu.

– Peut-être. L'un de nous deux l'est certainement.

– Tu ne manques pas d'aplomb, canaille. Mais je sais que les chiens de ton espèce aboient jusqu'à ce qu'on les fasse taire une fois pour toutes. Oui, tu ne m'apprends rien en me disant

que tu es venu chercher le trésor, mais il se trouve que tu as tiré les marrons du feu pour moi.

– Attention ! ils sont encore tout chauds, tu pourrais te brûler les doigts.

– Quelle touchante sollicitude ! Ne crains rien, je prendrai toutes les précautions nécessaires. Et, d'ailleurs, le petit papier qui semblait t'intéresser si vivement tout à l'heure m'épargnera bien du mal. Allons, sois raisonnable ! Veux-tu me le donner ?

– Tu n'as qu'à venir le chercher. À moins que tu ne préfères que je te l'apporte ?

– Ne bouge pas ! Allons, les gars ! Sortez ! Et prenez-lui ce papier.

Je vis alors Gates, Clay et Sommer surgir de derrière les arbres où ils étaient dissimulés et se diriger vers moi d'un pas plutôt hésitant.

– Allez, dépêchez-vous ! Commencez par le ligoter.

Gates sortit alors de sa poche une courroie et me dit d'un ton d'excuse :

– Vous nous avez trompés, Mr. Shatterhand. Pourquoi vous êtes-vous présenté à nous sous un faux nom ? Maintenant, vous voilà dans de beaux draps grâce à vos mensonges. Je suis obligé de vous ligoter. N'essayez pas de résister : vous avez entendu Mr. Santer.

– Allons, allons, n'usez pas votre salive inutilement, cria Santer qui s'impatientait. Et toi, laisse tomber le papier et tends les bras.

J'allais m'exécuter puisque aussi bien je ne voyais rien de mieux à faire pour le moment. Mais tout à coup une idée traversa mon esprit comme dans un éclair. Il y avait peut-être un

moyen de renverser la situation à mon profit. C'était risqué sans doute, mais la chose en valait la peine.

– Qu'attendez-vous ? Que je tire peut-être ? Allons, lâche le papier !

Je laissai tomber à terre le testament de Winnetou.

– Et, maintenant, tends tes bras.

Avec une apparente docilité, je tendis les bras en avant, tout en faisant un pas à gauche, de façon que Gates se trouvât du coup placé entre Santer et moi.

– Allons, Gates, écartez-vous, cria Santer. Vous ne voyez pas que vous me gênez ? Si je dois tirer, c'est vous qui...

Il ne put achever sa phrase, car je l'en empêchai d'une façon assez brusque. Saisir Gates par la taille, m'élancer avec mon fardeau en guise de bouclier sur Santer, puis jeter ma charge sur le bandit ne fut en effet pour moi que l'affaire d'une seconde. Pris au dépourvu, Santer essaya d'esquiver le projectile humain, cependant il perdit l'équilibre. L'instant d'après, je lui assenais un coup vigoureux sur la tête. Cependant qu'il tombait évanoui, je me précipitais sur les trois chasseurs abasourdis par la rapidité et l'imprévu de la scène.

– Ne m'obligez pas à vous faire partager le sort de votre patron, à qui j'ai dû rappeler qu'on m'appelle la Main-qui-frappe. Si vous ne déposez pas immédiatement vos armes, je tire. Je ne plaisante pas, moi non plus, vous entendez ?

Je venais effectivement de m'emparer du revolver de Santer, que je tenais braqué sur le groupe des chasseurs d'or. Sans esquisser un geste de résistance, ils exécutèrent mon ordre.

– Et maintenant, veuillez prendre place au pied de cette tombe. Allons, j'attends !

D'une démarche hésitante, les trois gaillards gagnèrent la place indiquée.

– Là ! Maintenant, ne bougez plus ! Je ne vous ferai pas de mal, car je sais que, si vous vous êtes attaqués à moi, c'est parce que vous avez été abusés par Santer. Toutefois, si vous faites la moindre tentative pour fuir, je n'aurai plus aucun égard pour vous.

Gates, qu'un contact un peu brusque avec Santer et le sol avait mis un peu mal en point, frottait ses membres endoloris.

– C'est épouvantable, gémit-il. Je me suis senti transformé en ballon. Je crois que j'ai quelque chose de cassé.

– Je ne le crois pas. Et de toute façon vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même. Que cela vous serve de leçon. Mais, à propos, où avez-vous trouvé ces courroies ?

– C'est Mr. Santer qui nous les a données.

– En avez-vous d'autres encore ?

– Quelques-unes.

– Remettez-les-moi toutes.

Gates sortit une demi-douzaine de courroies de sa poche et me les tendit. Je les employai à attacher solidement les jambes de Santer, et aussi ses poings derrière son dos.

– Cette fois-ci, il n'y a pas de danger qu'il essaie de s'échapper. Cela vous dirait-il quelque chose, Messieurs, que j'en fasse autant pour vous ?

– Non, merci, protesta Gates. J'ai eu mon compte. Nous préférons rester là tranquillement tant qu'il vous plaira.

– Eh bien ! je vous l'accorde, mais à condition de ne pas bouger. Vous avez eu la preuve que je n'aime pas plaisanter.

– Hélas ! Et dire que nous vous avons pris pour un simple trappeur !

– Je ne considère pas cela comme un affront. Mais, au fait, vous qui n'êtes pas trappeurs, mais chasseurs, avez-vous rapporté du gibier ?

– Ma foi non, pas la moindre grive.

– Alors, ce sera à mon tour de vous offrir du produit de ma chasse. Regardez ces deux dindes ! Si vous me promettez d'être bien sages, je vous invite à dîner. Cela me fournira l'occasion de vous conter quelques exploits de ce brave Mr. Santer, que vous vous obstinez à considérer comme un gentleman. Et, lorsque vous aurez tout entendu, vous reconnaîtrez sans peine que votre honorable associé est une parfaite canaille. Mr. Santer pourra d'ailleurs assister à cette petite séance, puisque le voilà qui reprend ses esprits.

Effectivement Santer remua, puis ouvrit les yeux ; et son regard tomba sur moi. J'étais justement en train d'ajuster ma ceinture où était attaché mon revolver. Ses yeux se posèrent tour à tour sur ses trois associés assis, désarmés, sur la tombe.

– Que se passe-t-il ? gémit-il. Je ne peux pas remuer... Je suis ligoté.

– Eh ! oui, vous êtes ligoté. C'est que la situation a un peu changé depuis quelques minutes. Soyez beau joueur et reconnaissez que le coup a été régulier.

– Chien maudit ! grogna-t-il, furieux.

– Calmez-vous. Cela ne vous sert à rien de vous mettre dans cet état.

– Que le diable t'emporte !

– Changez de ton, je ne goûte pas beaucoup ces familiarités.

Santer se tourna vers ses camarades et leur cria :

– J'espère que vous n'avez pas bavardé ?

– Non, répondit Gates.

– Qui est-ce qui les empêcherait de bavarder, si le cœur leur en dit ? fis-je. Au fait, de quoi s'agit-il ?

– De rien.

– Et moi je vous dis que vous allez parler. Ne m'obligez pas à vous tirer les vers du nez.

– Tu perds ton temps, bougonna Santer.

– Je répète que, si tu ne te décides pas à parler tout de suite, tu t'en repentiras. Allons, je t'écoute.

– Après tout, je ne vois pas pourquoi je ferais des mystères, dit Santer pour ne pas avoir l'air de s'être laissé intimider. Il s'agit de cet or, voilà tout.

– Et que sais-tu au sujet de cet or ?

– J'ai deviné où est la cachette. Et j'ai eu la bêtise de le leur dire.

– Est-ce bien vrai ? demandai-je à Gates.

– Tout à fait vrai.

– Et il ne vous a rien dit d'autre ?

– Non, c'est tout.

– Je vous conseille de me dire toute la vérité. Si vous me cachez des choses, cela pourrait vous coûter cher.

Gates hésita une seconde, puis, avec un accent de sincérité, déclara :

– Je vous affirme qu'il ne nous a parlé que de la cachette de l'or.

– Que voulez-vous, je ne vous crois pas. Je vous préviens une dernière fois que votre réticence pourrait vous causer bien des ennuis. Santer ne vous a-t-il pas dit qu'il a rencontré des Kiowas en chemin ?

– Si, il nous l'a dit.

– Et que, par conséquent, il n'a pas été forcé d'aller à Saltfork ?

– Nous le savons.

– Combien étaient-ils, les Kiowas ?

– Une soixantaine.

– Qui était leur chef ?

– Pida, le fils du grand chef Tangua.

Je connaissais bien ce jeune guerrier, que j'avais même fait prisonnier, lors d'une expédition dans le camp des Kiowas, quelques années auparavant[30].

– Bien, fis-je, et où sont maintenant ces guerriers ?

– Ils sont retournés à leur campement.

– Est-ce bien vrai ?

– Aussi vrai que je suis ici.

---

[30] Voir dans la même collection : *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

– Je veux bien vous croire, Mr. Gates. Mais, si vous me trompez et que vous ayez à en subir les conséquences, vous ne pourrez pas me reprocher de ne vous avoir pas prévenus. Quant à la cachette du trésor, Santer n'en sait pas plus long que vous. Vous êtes bien naïfs de croire à tous les mensonges qu'il vous débite. Je suis navré de devoir vous dire que vous vous êtes dérangés inutilement en venant ici. Vous auriez beau fouiller toute la région, vous n'y trouveriez pas plus d'or que de poils dans le creux de ma main, et cela pour cette bonne raison que le trésor a été enlevé d'ici.

Ce disant, je ramassai le testament de Winnetou, le remis dans son enveloppe de cuir et le glissai dans ma poche.

– Pourtant, dit Gates, Mr. Santer doit être mieux renseigné que vous.

– Je vous répète qu'il ne sait absolument rien.

– Est-ce à dire que vous êtes mieux renseigné que lui ? Vous savez donc où est cet or ?

– Peut-être.

– Eh bien ! où ?

– Je regrette de ne pouvoir satisfaire votre curiosité, mais il m'est absolument interdit d'en parler.

– Dans ce cas, vous reconnaissez que vous êtes contre nous et non pas pour nous.

– Ce n'est pas être contre vous que de contester votre droit à cet or. Il ne vous appartient pas.

– C'est Mr. Santer qui en décidera.

– Désormais Mr. Santer ne décidera de rien du tout. Il devra répondre de ses actes. J'ai en effet l'intention de le transpor-

ter dans le fort le plus proche pour le remettre aux mains de la justice.

– Vraiment ? Je serais bien curieux de voir comment vous comptez vous y prendre.

– Vous ne tarderez pas à le voir.

– J’espère bien que non. On vous en empêchera.

– Qui donc ?

– Des amis qui ne sont plus bien loin. Ils arrivent. Tenez, les voilà !

Ces dernières paroles furent un véritable cri de triomphe. Au même moment, d’épouvantables clameurs retentirent de tous côtés, et de derrière les arbres surgirent des Peaux-Rouges, le visage barbouillé de couleurs de guerre. C’étaient des Kiowas qui avaient réussi à nous cerner et qui se précipitaient maintenant sur moi, en brandissant leurs tomahawks.

Gates m’avait menti : Santer avait amené avec lui des Kiowas à Nugget-Tsill. Ainsi que je devais l’apprendre par la suite, dès qu’ils avaient connu la nouvelle de la mort de Winnetou, ils avaient décidé de fêter cet heureux événement sur la tombe même du père de leur ennemi le plus redoutable. C’était conforme aux coutumes de cette tribu indienne.

Pour fâcheuse et inattendue qu’elle fût, cette agression ne me fit pas perdre mon sang-froid. Au premier moment, bien décidé à me défendre, je tirai mon revolver, mais, lorsque je me vis entouré d’une soixantaine de guerriers, je remis mon arme à ma ceinture. Il ne fallait pas songer à résister, pas plus qu’à fuir. Je me contentai de repousser ceux qui s’étaient le plus rapprochés de moi et je criai d’une voix sonore.

– Old Shatterhand ne résistera pas aux guerriers kiowas. Leur jeune chef Pida est-il ici ? C’est à lui, à lui seul, que je me rends de plein gré.

Les rouges s'écartèrent un instant et se tournèrent vers Pida, qui n'avait pas pris part à l'attaque et se tenait adossé à un arbre.

– De plein gré ? ironisa Santer. Comme s'il avait le choix ! Cet aventurier qui s'intitule pompeusement Old Shatterhand doit se rendre ou il sera abattu comme un chien. Allez-y, les braves !

Mais il se gardait bien de s'approcher de moi, bien qu'il fût déjà délivré de ses liens par ses acolytes.

Les Kiowas obéirent à son ordre et se ruèrent sur moi. Cependant, voulant me capturer, ils m'attaquèrent sans armes. Je me défendis de mon mieux, envoyai à terre un ou deux gaillards avec quelques directs bien placés, mais je ne me faisais pas d'illusions sur l'utilité de cette résistance. Au moment où j'allais être réduit à l'impuissance, Pida s'écria :

– Arrêtez ! Laissez-le ! N'avez-vous donc pas entendu qu'il est prêt à se rendre ?

Les guerriers rouges s'écartèrent de nouveau, ce qui ne fut pas du goût de Santer.

– Pourquoi le ménagez-vous ? Frappez-le, allez-y, je l'ordonne.

Mais les Kiowas ne bougèrent pas. Leur jeune chef se dirigea alors vers Santer, et d'une voix rien moins que respectueuse :

– Ce n'est pas à toi de donner des ordres à mes hommes. Aurais-tu oublié que les guerriers kiowas ont un chef ici ? Est-ce toi qui les commandes ?

– Non, c'est toi. Mais je suis un ami des Kiowas, un allié, et j'ai mon mot à dire.

– Un ami des Kiowas ? Où as-tu pris le droit à ce titre ?

– Je le tiens de ton père.

– Tu mens, Tangua, le chef des Kiowas ne t'a jamais appelé son ami. Tu es un Visage-Pâle que nous tolérons parmi nous, mais c'est tout.

J'étais bien tenté de mettre à profit la confusion produite par cette discussion dans les rangs des Kiowas pour m'échapper. J'avais certaines chances de réussir, car les regards des Peaux-Rouges étaient tournés vers Santer et Pida. Cependant, si j'avais voulu fuir, j'aurais dû abandonner mes armes, que je n'avais pas sur moi. Or il aurait été imprudent de me fier à mon seul revolver.

Pida se dirigea alors vers moi.

– Old Shatterhand est mon prisonnier, dit-il. Veut-il me remettre tout ce qu'il a sur lui ?

– Oui, répondis-je.

– Et il se laissera ligoter aussi sans résistance ?

– Oui.

– Eh bien ! qu'il me donne ses armes.

J'étais satisfait de constater que le jeune chef me traitait avec un certain respect. Sans mot dire, je lui remis mon revolver et mon couteau. Au même moment Santer s'empara de ma carabine Henry et de mon tueur d'ours. Pida s'en aperçut et lui demanda :

– Pourquoi prends-tu ces deux fusils ? Tu ferais bien de les remettre à leur place.

– Pourquoi ? Ils sont à moi.

– Pas du tout, répliqua Pida, ils appartiennent à mon prisonnier, donc ils sont à moi. Selon les lois de la savane, tout ce qu'un prisonnier possède devient la propriété de celui qui le

capture ! Tu ne vas tout de même pas prétendre que c'est toi qui as capturé Old Shatterhand ?

– Si vous avez pu mettre la main sur Old Shatterhand, c'est uniquement grâce à moi. Il serait donc juste que vous me laissiez ses armes. Mais je serai généreux. En même temps que le prisonnier, je vous abandonne son tueur d'ours. Je me contenterai de la carabine.

– Tu n'as aucun droit au prisonnier et, quant à la carabine, tu la laisseras où elle est.

– Non, je suis bien décidé à la garder.

– Prenez-la-lui ! cria Pida à ses guerriers.

– Ne me touchez pas, hurla Santer. Je vais me défendre. Gare à celui qui...

– Reprenez-la-lui, répéta Pida sans se laisser émouvoir.

Quelques guerriers rouges se dirigèrent vers Santer, qui, ayant compris que les Kiowas ne plaisantaient pas, lâcha brusquement la carabine.

– Tenez, prenez-la ! Je n'insiste pas pour le moment. Mais je vous répète que je ne renonce pas à mes droits. J'en appellerai à Tangua.

– Libre à toi, répondit Pida avec un mépris manifeste.

Ses guerriers lui apportèrent mes fusils, tandis que d'autres me demandèrent d'étendre les mains pour les ligoter. À ce moment, Santer s'approcha de moi.

– Réflexion faite, je n'y tiens même pas, dit-il à Pida. Garde tous les deux si cela te fait plaisir. Je me contenterai, pour le prix de tous les services que je viens de vous rendre, de ce que je trouverai dans les poches de cet homme et en particulier dans celle-ci.

Et il tendit la main vers la poche dans laquelle j'avais glissé le testament de Winnetou.

– Arrière ! lui criai-je.

Il eut un recul instinctif, mais reprit bien vite son assurance et, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ironique :

– Sapristi, tu ne manques pas d'audace ! Tu es prisonnier, tu n'es pas assez bête pour ne pas comprendre que tu es fichu et tu essaies encore de crâner. Mais tu perds ton temps. Je veux savoir quel est ce papier que tu as déterré.

– Essaye donc de me le prendre !

– Rassure-toi, je n'y manquerai pas. Évidemment je me passerai de ton autorisation.

Ce disant, il fit un nouveau pas vers moi, écarta mon garde d'un geste autoritaire et me saisit par la veste. Mal lui en prit, car, comme je n'étais pas encore entièrement attaché, d'un geste brusque je me débarrassai du lien qu'on m'avait passé autour du poignet droit, je reculai d'un pas et j'assenai à Santer un coup vigoureux sur la tête. Le bandit s'écroula sans connaissance et resta à terre inerte comme une loque.

– *Uff, uff, uff !* s'écrièrent les Kiowas autour de moi. C'était bien envoyé.

– Et, maintenant, finissez de me ligoter, fis-je en me tournant vers le guerrier qui avait commencé à m'attacher.

– Old Shatterhand mérite bien son nom, dit Pida, ses mains savent frapper. Mais, au fait, qu'est-ce que c'est que ce papier que Santer te réclame ?

– Une lettre, répondis-je, car je ne tenais naturellement pas à lui révéler la vérité.

– Mais pourquoi s’intéresse-t-il tant à ce message ? Le concerne-t-il par hasard ?

– *Psahw !* Il ne sait même pas de quoi il y est question. Mais suis-je ton prisonnier ou celui de Santer ?

– Pourquoi cette question ? J’ai déjà dit que tu es à moi.

– Alors pourquoi tolères-tu qu’on m’attaque et qu’on cherche à me dépouiller ?

– Pida n’avait besoin que de tes armes, tes autres affaires ne l’intéressent pas.

– Mais est-ce là une raison de permettre à cet homme de me les voler ? Old Shatterhand est-il donc un gamin que tout le monde peut fouiller impunément ? Je me suis rendu en tout honneur à toi, chef de ces guerriers. As-tu oublié que je suis, moi aussi, un guerrier et que jamais un Santer n’oserait me molester si j’étais en liberté ?

Les Indiens respectent le courage et la fierté même chez leurs ennemis. Les Kiowas savaient très bien qui j’étais, et en particulier Pida, qui avait été mon prisonnier, n’ignorait pas que si les rôles avaient été renversés, je n’aurais pas toléré qu’un tiers s’attaquât à lui.

Je vis que j’avais raison de faire appel à sa loyauté, car il s’approcha de moi et, d’un ton qui n’avait rien d’hostile, me dit :

– Old Shatterhand est le plus vaillant des chasseurs blancs. Par contre, celui qu’il a terrassé est un homme à deux langues et à deux visages. Je ne permettrai pas qu’il fouille dans tes poches.

– Je te remercie. Tu es digne d’être un chef et ton nom deviendra glorieux dans toute la savane. Un guerrier courageux tue ses ennemis, mais ne les humilie pas inutilement.

Mes paroles le touchèrent profondément, et c'est presque d'un ton de regret qu'il me dit :

– Oui, oui, un vaillant guerrier tue ses ennemis. Aussi Old Shatterhand devra-t-il mourir, et même subir des tortures.

– Torturez-moi et tuez-moi si vous voulez, vous n'entendrez pas de moi la moindre plainte. Mais éloignez de moi cet homme là.

Entre temps, on avait fini de me ligoter les poignets, et les Kiowas m'ordonnèrent de m'étendre sur le sol, afin qu'ils pussent passer des courroies autour de mes jambes.

À ce moment, Santer se releva péniblement, se frotta la tête et, ayant repris ses esprits, vint à nouveau vers moi.

– Tu as osé me frapper, scélérat ! Tu me paieras ça.

Il se pencha sur moi, prêt à me saisir par le cou.

– Ne le touche pas ! lui cria Pida. Je te le défends, c'est mon prisonnier.

– Ce chien a eu l'audace de me frapper et il faut que je me venge. Je ne permettrai pas que…

Il ne put continuer ses vociférations, car, mettant à profit l'instant de répit que m'avait valu l'intervention de Pida, je ramenai mes jambes vers moi et, les rejetant énergiquement, lui donnai un double coup de pied qui le fit chanceler, puis s'écrouler. Se tordant de douleur, il hurlait comme un damné. Il essaya cependant de se redresser pour se jeter de nouveau sur moi. Mais ses forces le trahirent et, à peine relevé, il tituba à nouveau. Cependant, il ne voulut pas renoncer à sa vengeance ; il tira de sa ceinture son revolver et, d'une main tremblante, fit feu sur moi. Il me manqua évidemment et cela ne fit qu'augmenter sa rage.

– Ta dernière heure a sonné, chien galeux ! vocіféra-t-il.



Il voulut tirer à nouveau, mais il en fut empêché par un guerrier qui le saisit par le bras. Un corps à corps s'engagea, pendant lequel le coup partit en l'air.

– Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? hurla Santer. Je suis libre de faire ce qui me plaît, et il me plaît d'abattre ce chien qui m'a frappé.

– Non, tu n'es pas libre de faire ce qui te plaît, dit Pida qui s'était approché de lui et avait mis la main sur son bras. Je te le dis pour la dernière fois : Je suis le seul maître ici et, si tu oses lever de nouveau la main sur Old Shatterhand, ce sera ton dernier geste. J'ai parlé, *howgh !*

– Mais que voulez-vous faire de ce chien ? demanda Santer.

– Nous en déciderons en conseil.

– En conseil ? Quel besoin avez-vous de tenir conseil ? Vous n'avez qu'à le tuer une bonne fois, et tout le monde en sera débarrassé.

– Je n'ai pas besoin de ton avis. Old Shatterhand mourra, et cela doit te suffire.

– Il mourra, c'est entendu, mais quand ? Vous êtes venus ici pour fêter la mort de Winnetou, votre ennemi le plus acharné. Ne serait-ce pas la meilleure façon de célébrer cet événement que de torturer ici, jusqu'à la mort, celui qui fut son meilleur ami.

– Je ne sais si nous pouvons faire cela.

– Pourquoi ?

– Parce que nous devons ramener notre captif à notre camp et le remettre à mon père Tangua. Old Shatterhand lui a autrefois broyé les jambes dans un combat, c'est donc à lui de décider de quelle mort il devra périr.

– Vous voulez le ramener dans votre campement ! Quelle sottise !

– Tais-toi ! Pida, le jeune chef des Kiowas, te défend de lui parler sur ce ton.

– Je répète pourtant que vous êtes en train de faire une sottise. Savez-vous combien de fois Old Shatterhand a été prisonnier ? Or chaque-fois il a pu s'évader grâce à sa ruse. Si vous ne le mettez pas à mort tout de suite, il s'échappera encore cette fois.

– Il ne nous échappera pas. Nous le traiterons avec tous les égards qui lui sont dus, mais il sera si bien surveillé qu'il ne pourra même pas tenter de fuir.

– C'est le comble ça, traitez-le avec tous les égards, railla Santer. Vous allez lui rendre des honneurs. Pourquoi ne mettriez-vous pas une couronne de lauriers sur sa tête, pendant que vous y êtes ?

– Pida ne sait pas ce que c'est qu'une couronne de lauriers, mais il sait par contre qu'Old Shatterhand mérite un traitement autre que celui qui te serait réservé, à toi, par exemple, si tu étais notre prisonnier.

Décidément le jeune chef des Kiowas ne manquait aucune occasion pour manifester son mépris à Santer. Pourtant celui-ci ne s'en formalisa pas et continua à discuter :

– Bon, bon, maintenant je sais au moins à quoi m'en tenir. Je maintiens que j'ai des droits sur cet homme. J'étais prêt à y renoncer pour vous faire plaisir, mais, puisque vous le prenez ainsi, j'ai changé d'avis. Dans cette affaire, j'ai un mot à dire au même titre que vous. Et, si, vous, vous avez décidé de le traiter avec tous les égards, moi, de mon côté, j'ai décidé de veiller à ce qu'il n'oublie pas qu'il est prisonnier. Sans moi, il vous échapperait sûrement, mais heureusement je suis là pour avoir l'œil sur

lui. Et, puisque vous rentrez dans votre camp, je vous accompagne.

– Tu feras que tu voudras, dit Pida, je ne peux pas t'interdire de nous suivre. Mais, je te répète, gare à toi si tu touches à Old Shatterhand. Tu aurais à faire à moi. Et, maintenant, nous allons tenir conseil.

Ayant désigné quelques guerriers parmi les plus âgés, Pida les entraîna à l'écart, et les conciliabules commencèrent. Les autres guerriers restèrent auprès de moi. Ils s'entretenaient aussi, mais à voix si basse que je ne pus distinguer la moindre parole. Je devinai toutefois qu'ils marquaient leur satisfaction d'avoir capturé Old Shatterhand. Toutes les tribus voisines leur envieraient l'honneur de mettre à mort, au milieu de tortures cruelles, le chasseur blanc qui passait pour être insaisissable.

J'observais attentivement leurs visages, et je dois dire qu'aucun d'entre eux ne reflétait la haine à mon égard. Certes, quelques années plus tôt, alors que je venais de blesser grièvement leur chef, en l'estropiant pour la vie, leur fureur ne connaissait pas de borne et ils m'auraient sûrement déchiqueté sur-le-champ, sans autre forme de procès. Mais leur ressentiment s'était estompé depuis et ma réputation s'était entre temps établie dans la savane. Aucun Kiowa n'ignorait que je n'étais pas un ennemi juré des Peaux-Rouges, à l'instar de certains Westmen, et que la vie d'un Indien ne valait pas moins à mes yeux que celle d'un blanc.

Seul Tangua, le grand chef des Kiowas, continuait sans doute à me vouer une haine inextinguible, car son infirmité devait lui rappeler à chaque instant celui qui en était la cause.

Cependant j'aurais eu tort de conclure, des regards presque respectueux des guerriers kiowas, qu'il me restait encore quelque espoir quant au sort qu'ils me réservaient. Un Indien peut fort bien éprouver de l'estime à l'endroit d'un ennemi, sans que ce sentiment l'amène à renoncer à cette vieille coutume des

Peaux-Rouges qui veut qu'un adversaire capturé soit mis à mort au terme de tortures raffinées. Il était donc plus raisonnable de ne pas me bercer de vaines illusions. Le fait même qu'ils me considéraient comme un prisonnier de marque aggravait mon cas. Car ils auraient peut-être épargné un homme à la tête duquel ils n'attacheraient pas de prix, mais ils ne renonceraient sûrement pas à la cérémonie de la mise à mort d'un ennemi, qui constituerait un véritable événement dans la savane. De telles cérémonies sont pour les Indiens ce que sont pour les blancs les spectacles de théâtre, et elles jouissent d'une popularité immense. Ces guerriers, qui me dévisageaient avec une sorte de sympathie, devaient déjà être impatients de voir comment je me comporterais au poteau de torture.

Certains imputent trop hâtivement cette coutume à une cruauté foncière des Peaux-Rouges. C'est là, cependant, un jugement par trop superficiel. Le mépris des souffrances physiques est la première vertu d'un guerrier indien qui y est entraîné dès sa prime jeunesse. Si le hasard des combats l'amène lui-même au poteau de torture, châtiment qui n'est réservé qu'aux ennemis connus pour leur bravoure, il subira toutes les épreuves sans faire entendre le moindre gémissement. Cette suprême preuve de courage lui vaudra l'admiration de ses frères et aussi de ses ennemis. Il ne faut pas s'étonner ; dès lors, qu'un Indien exige d'autrui le même stoïcisme qui est à la base de sa conception de l'honneur.

À considérer les choses sous cet angle, il ne me restait plus aucune chance de salut. Mais ce n'était pas la première fois que je me trouvais en aussi mauvaise posture, et l'expérience m'avait montré qu'aussi inextricable qu'une situation puisse paraître elle n'est jamais sans issue. Seuls sont perdus ceux qui s'avouent tels et renoncent par avance à la lutte. L'espoir et la foi sont la première condition du succès, mais il ne suffit pas, évidemment, d'attendre les bras croisés, que le sort vienne vous tirer d'embarras sans que vous ayez vous-même à combattre. Le proverbe ne dit-il pas : Aide-toi, le ciel t'aidera ?

Pendant ce temps, Santer avait pris à part ses trois compagnons et s'était mis à leur parler à voix basse. Je n'avais pas de peine à deviner l'objet de son discours. Gates et ses amis, auxquels mon nom n'était pas inconnu, savaient fort bien que je n'étais ni un assassin ni un bandit, et l'attitude de Santer à mon égard avait dû les impressionner désagréablement. Ils se reprochaient peut-être aussi de m'avoir livré aux Peaux-Rouges par leurs réticences et leurs mensonges. Ils ne devaient pas avoir la conscience tranquille puisque, après tout, ce n'étaient pas des hommes foncièrement corrompus. Il était évident que Santer cherchait à se disculper à leurs yeux.

Le conseil des Kiowas ne dura pas longtemps. Bientôt les guerriers se levèrent et Pida fit connaître à tous la résolution de l'assemblée :

– Aussitôt leur repas terminé, les guerriers kiowas se mettront en route afin de regagner leur camp.

Cette décision ne semblait pas être du goût de Santer. D'un air mécontent il se dirigea vers Pida.

– Vous m'aviez dit pourtant tout à l'heure que vous resteriez ici quelques jours avant de repartir.

– Il faut croire que nous avons changé d'idée, répondit laconiquement Pida.

– Vous aviez pourtant l'intention de fêter ici la mort de Winnetou.

– Certes, mais le moment n'est pas encore venu.

– Quand ce moment viendra-t-il ?

– C'est Tangua qui nous le dira.

Les réponses évasives du Kiowa excédaient Santer. Il parvint cependant à dominer sa mauvaise humeur.

– Faites ce que vous voulez, dit-il, mais, quant à moi, je ne vois vraiment pas la raison de revenir sur votre décision.

– Je ne te dois aucune explication, pourtant je te dirai pourquoi nous agissons ainsi, car je veux qu'Old Shatterhand puisse m'entendre.

Il se dirigea vers nous et, s'adressant plutôt à moi qu'à Santer, il dit :

– En venant ici, nous voulions effectivement fêter la mort de Winnetou, chef des Apaches. Mais, à ce moment, nous ne nous doutions pas que le meilleur ami de Winnetou, Old Shatterhand, tomberait lui aussi entre nos mains. Cette capture fait que notre joie est double. Winnetou fut notre ennemi, mais ce fut tout de même un rouge, alors qu'Old Shatterhand est non seulement un ennemi, mais encore un Visage-Pâle. Sa mort est donc un événement encore plus heureux, qui se doit d'être célébré au milieu de grandes solennités. Je n'ai emmené qu'une petite partie de nos guerriers et ni mon âge ni mon expérience ne peuvent m'autoriser à décider de la façon dont doit mourir Old Shatterhand. C'est à Tangua, le plus ancien et le plus vénéré de nos chefs, de prendre une décision. Voilà pourquoi nous regagnerons notre camp. Nous avons hâte de montrer à nos frères et à nos sœurs le prisonnier que nous leur amenons.

Santer, cependant, continua à ergoter :

– Pourtant, quel endroit pourrait être plus propice à la torture d'Old Shatterhand que celui où nous nous trouvons ? Cet homme doit mourir sur le tombeau de ceux pour l'amour de qui il est devenu votre ennemi.

– C'est possible, répondit Pida. Et nous aurons toujours le moyen de le ramener ici, si telle est la volonté de Tangua.

– Tu sais bien qu'il n'est pas question de revenir ici, puisque Tangua ne peut pas monter à cheval.

– Il arrive de transporter des invalides avec une paire de chevaux. D'ailleurs, quoi que Tangua décide, Old Shatterhand sera enterré ici.

Santer ne dissimula pas sa surprise.

– Même s'il devait mourir dans votre camp, à Saltfork ?

– Même alors.

– Je ne comprends pas. Vous seriez prêts à transporter son corps jusqu'ici ?

– Parfaitement.

– Qui le ferait ?

– Moi-même.

– Allons donc ! Toi, un vaillant guerrier kiowa, tu n'hésiterais pas à transporter le corps de ce chien blanc ? Et pour quoi faire ?

– Je vais te le dire, afin que tu apprennes à mieux connaître Pida, le jeune chef des Kiowas. Je veux aussi qu'Old Shatterhand apprenne la manière dont je compte le remercier de m'avoir épargné autrefois, alors qu'il pouvait m'abattre sans peine.

Et, en se tournant vers moi, il continua :

– Old Shatterhand est certes un ennemi, mais un ennemi au cœur noble et dont nous respectons le courage. Il y a plusieurs années, il aurait pu tuer Tangua, mais il n'a fait que l'estropier. Tous nos guerriers savent qu'il évite autant que possible de verser le sang des rouges. Aussi, puisqu'il doit mourir, la fin que nous lui réservons sera-t-elle celle des héros. Il lui sera permis de donner la preuve ultime de son courage en subissant sans gémir des tortures les plus horribles qui aient jamais été infligées à un homme. Et, quand il aura rendu l'âme, son

corps ne sera pas jeté dans le fleuve en pâture aux poissons, ni dans la prairie où il serait la proie des loups et des corbeaux. Tel un chef, il devra avoir un tombeau, qui sera un monument à notre gloire, à nous, les Kiowas, qui l'avons vaincu. Pida a entendu dire que Nso-Tsi, la belle fille des Apaches, la sœur de son ami Winnetou, lui a donné autrefois son âme. Aussi son corps reposera-t-il auprès de celui de Nso-Tsi, afin que leurs âmes puissent s'unir dans les territoires de chasse éternelle. C'est ainsi que Pida lui exprimera sa reconnaissance de ne pas avoir rompu le fil de ses jours. Mes frères rouges ont entendu mes paroles. Sont-ils d'accord avec moi ?

– *Howgh ! Howgh !* acquiescèrent les guerriers kiowas.

Décidément, le fils du chef était un jeune homme exceptionnel et d'une générosité d'âme peu commune. Je ne pouvais que lui être reconnaissant de vouloir m'accorder une fin aussi glorieuse et surtout d'avoir eu la pensée délicate de m'ensevelir auprès de Nso-Tsi et d'Intchou-Tchouna. Néanmoins, j'espérais ne pas lui donner l'occasion de manifester à mon égard sa magnanimité, du moins de la façon qu'il venait de décrire.

Pendant que les guerriers rouges entouraient leur chef en lui exprimant leur approbation, Santer vint vers moi et me cria en ricanant :

– Toutes mes félicitations. Convoler en justes noces avec une belle Indienne dans les territoires de chasse éternelle, voilà un sort que plus d'un pourrait vous envier. J'espère que vous m'inviterez au banquet nuptial.

Je haussai les épaules sans lui répondre, mais il trouva cette plaisanterie si spirituelle, qu'il insista :

– Alors, j'attendrai ton faire-part. Je peux compter sur toi, hein ?

– Il ne s'agit pas de cela, dis-je imperturbable, puisque tu me précéderas, et de beaucoup, dans les territoires de chasse éternelle !

– Tiens ! tiens ! Et comment imagines-tu cela ? Tu espères donc pouvoir t'enfuir ? Je suis sensible à ta franchise, mais, rassure-toi, je veillerai bien à ce que tu ne puisses pas exécuter tes projets.

Les Kiowas terminaient leurs préparatifs de départ. On défit les liens de mes pieds, mais on m'attacha en revanche à deux guerriers rouges entre lesquels je devais marcher. Pida me passa mes fusils en bandoulière. La caravane se mit en marche, à pied naturellement, les montures des Kiowas étant restées dans la vallée.

Santer et ses trois acolytes fermaient la marche, en conduisant leurs bêtes par la bride. Un guerrier kiowa s'était chargé de mon cheval.

Arrivés dans la vallée, nous campâmes de nouveau. Les Indiens allumèrent quelques feux de camp et firent rôtir de la viande sèche, dont ils avaient emporté une forte provision. J'en reçus une portion si copieuse que, bien que l'appétit ne me fît pas défaut, j'eus quelque mal à en venir à bout. Je n'en laissai pas cependant une miette, car je tenais à être en bonne condition physique et, au surplus, je n'étais pas sûr de pouvoir prendre à l'heure voulue mon repas suivant. En effet, si je parvenais à m'évader, le souci de me procurer de la nourriture devrait passer au second plan.

Pendant que je mangeais, on m'avait libéré les mains, mais j'étais l'objet d'une surveillance si étroite qu'il n'était pas question de tenter de profiter de cette liberté.

Une fois le repas terminé, les Kiowas remontèrent à cheval, et, quant à moi, je fus attaché à ma bête. Notre caravane prit alors le chemin du village indien. Tandis que nous regagnions la

savane, je jetai un dernier regard en arrière vers le Nugget-Tsill. Me serait-il donné de revoir encore une fois le tombeau d'Intchou-Tchouna et de sa fille ? J'espérais y retourner bientôt bien vivant ; et non point dans un cercueil, suivant le plan de Pida.

Les lecteurs de mes précédentes aventures connaissent déjà le chemin qui mène de Nugget-Tsill à Saltfork, je n'en entreprendrai donc pas la description, et cela d'autant moins qu'aucun événement extraordinaire ne marqua ce trajet. Durant tout le voyage, les Peaux-Rouges ne cessèrent de me surveiller très étroitement, et leur vigilance se serait-elle relâchée une seconde que je n'aurais pas pu en profiter, car Santer, de son côté, ne me quittait pas des yeux. Bien plus que les Kiowas, il redoutait mon évasion. Il ne manquait d'ailleurs pas une seule occasion de me créer des difficultés, de rendre encore plus pénible mon sort déjà peu enviable et de me narguer à plaisir. Je ne lui accordais aucune attention et je ne lui fis pas le plaisir de relever ses insultes d'un goût douteux. Pida veillait d'ailleurs à ce qu'il ne pût me causer aucun ennui sérieux.

Pendant toute la cavalcade, les Indiens ne semblèrent pas s'apercevoir de la présence de Gates, de Clay et de Summer. Je voyais bien que ces derniers avaient grande envie de me parler, et je ne pense pas que Pida les en eût empêchés, mais Santer ne les quittait pas d'une semelle. Il ne tenait pas évidemment à ce que je pusse dévoiler la vérité à ses camarades. Le mot « camarades » caractérise d'ailleurs mal les rapports entre le bandit et ses nouvelles recrues. En effet, tant qu'il s'agissait de l'aider dans ses recherches, Santer, qui avait besoin des services des trois chasseurs, les ménageait et les flattait même à l'occasion. Certes, une fois le trésor découvert, il n'aurait pas eu de scrupules à se débarrasser d'eux de la façon la plus expéditive, mais c'est là une autre question. En tout cas, la situation avait bien changé depuis qu'il les avait engagés. Gates n'avait pas manqué de raconter à Santer ce que je pensais du trésor, à savoir que celui-ci avait dû être enlevé par Winnetou, et les feuilles qu'il

m'avait vu déterrer semblaient prouver que j'étais bien renseigné. Dès lors, ses recherches étaient devenues inutiles et, par conséquent, il n'avait plus besoin d'aides. Il n'aurait pas été mécontent de pouvoir planter là ses associés, dont la présence ne faisait que l'encombrer. Mais comme il n'avait aucun prétexte décent pour les congédier, les trois hommes suivaient notre caravane.

Il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour s'apercevoir que, pendant tout le voyage, Santer était préoccupé par les papiers qui se trouvaient dans ma poche. Depuis que Pida lui avait interdit de m'en dépouiller, il ne restait à Santer que deux façons de s'en emparer : me les voler pendant la nuit, entreprise qui comportait de gros risques, ou attendre notre arrivée au village, où il pouvait espérer persuader Tangua de les lui abandonner. Il avait autrefois rendu des services au chef des Kiowas, qui n'hésiterait sûrement pas à satisfaire son désir. Et cette éventualité me tourmentait, je l'avoue, bien plus que la perspective de mon « martyre » que Pida avait décrit en des termes terrifiants.

Réussirai-je à sauver les feuilles où mon cher Winnetou avait consigné ses dernières volontés et les empêcher de tomber entre les mains de son pire ennemi ? Telle était la question qui m'obsédait, tandis que nous nous approchions du camp des Kiowas.

CHAPITRE IV

LE JUGEMENT DE TANGUA

Le camp des Kiowas était situé à l'endroit où le Saltfork se jette dans le Red River. Il nous fallut traverser ce fleuve, et nous le fîmes à un endroit où ses eaux ne sont pas très profondes. Comme quelques heures de marche nous séparaient encore du but de notre voyage, Pida dépêcha en avant deux cavaliers qui devaient porter à Tangua l'annonce de notre arrivée. La nouvelle de la capture d'Old Shatterhand devait provoquer une vive joie parmi les sujets de Tangua.

Nous nous trouvions encore dans la savane, et la forêt qui s'étendait tout autour du confluent n'était pas encore en vue que déjà nous pûmes voir venir à notre rencontre plusieurs cavaliers au grand galop. Ils n'avançaient pas en groupe, mais isolément, ou tout au plus par deux ou trois suivant la vitesse de leur monture. C'étaient des Kiowas impatients de voir ce spectacle rare : Old Shatterhand ligoté et réduit à l'impuissance.

Nous ayant rejoints, ils lancèrent des cris sonores, me jetèrent un regard rapide et se mirent en queue de notre caravane. Aucun d'eux ne manifesta à ma vue cette curiosité intempestive et grossière que montrent en pareille circonstance les blancs « civilisés ». Les Peaux-Rouges sont en effet beaucoup trop fiers pour trahir l'intérêt ou l'émotion qu'ils ressentent devant des étrangers et à plus forte raison devant des ennemis.

Ainsi donc notre cavalcade grossissait de minute en minute. Lorsque j'aperçus enfin la masse sombre de la forêt, nous étions déjà environ quatre cents hommes, tous guerriers dans la pleine force de l'âge. Depuis mon dernier passage dans cette ré-

gion, le campement des Kiowas avait dû s'agrandir considérablement.

Les tentes des Kiowas étaient dressées parmi les arbres. Dans les allées, grouillait une foule composée surtout de vieillards, de femmes et d'enfants. Ces derniers n'étaient pas tenus à la même réserve que les guerriers, et, comme ils usaient largement de la liberté qu'ils avaient de manifester leurs sentiments, j'étais littéralement assourdi par le tapage qu'ils menaient. Cris, hurlements, rires, quolibets, tout cela concourait à créer une cacophonie indescriptible, témoignage de l'intérêt que notre arrivée suscitait dans le camp.

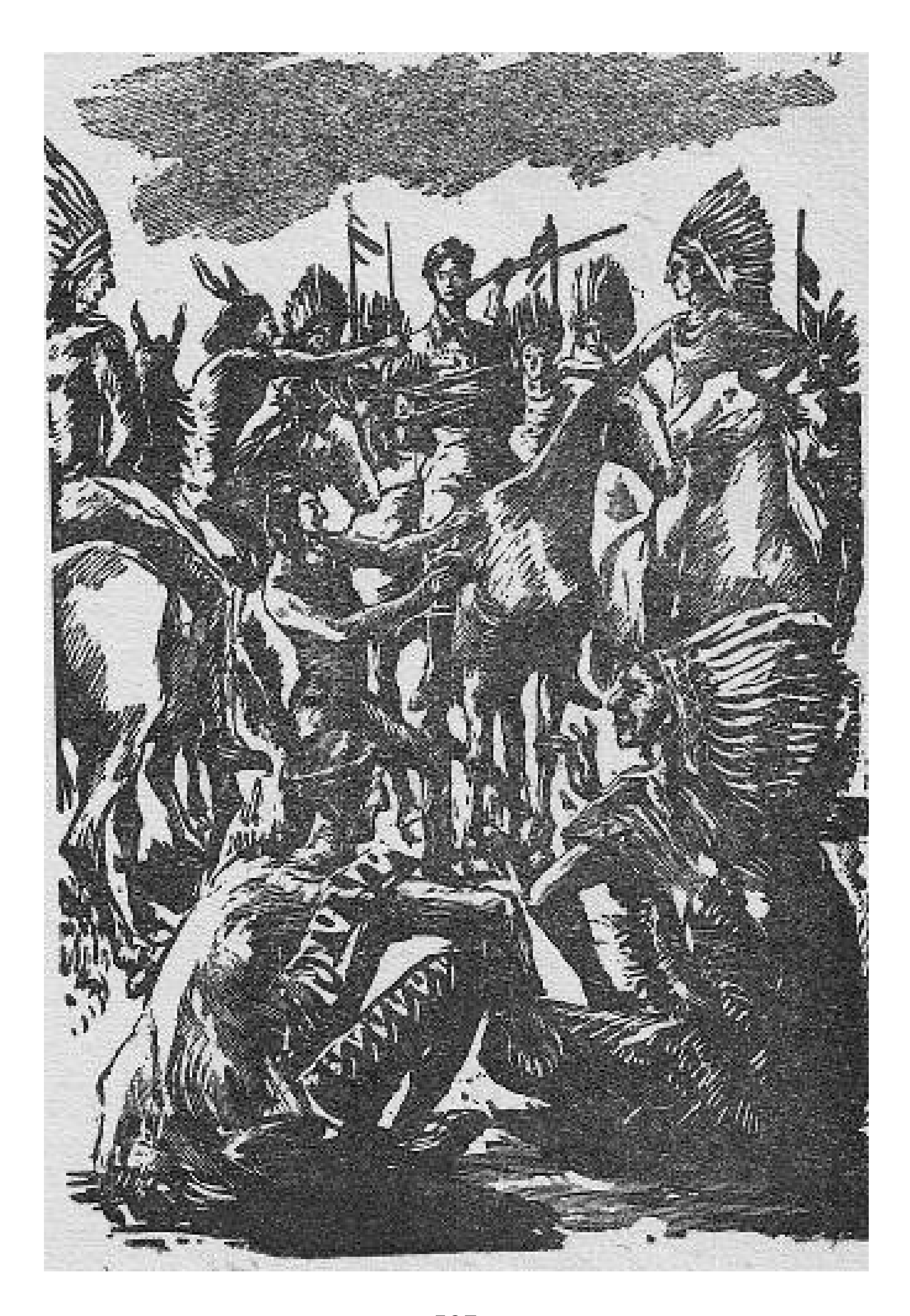
Tout à coup, Pida, qui chevauchait à la tête de la caravane, leva le bras, d'un geste impératif, et le silence se fit aussitôt. Sur un autre signe du jeune chef, les guerriers formèrent un demi-cercle autour de Pida, qui était venu se placer auprès de moi, son prisonnier.

Santer imita son exemple et vint, lui aussi, vers moi, mais Pida ne lui accorda pas la moindre attention.

C'est en cette formation que nous nous dirigeâmes vers une vaste tente, dont le faîte était orné d'une plume d'aigle, insigne du chef.

Devant l'entrée de la tente, je vis un homme assis à la mode indienne. Je reconnus du premier coup d'œil Tangua, le grand chef de la tribu des Kiowas. Il avait considérablement vieilli depuis notre dernière rencontre : il était d'une maigreur squelettique, et ses longs cheveux avaient complètement blanchi. Mais une lueur de haine dans son regard montrait qu'il n'avait pas changé de sentiment à mon sujet.

Pida mit pied à terre et ses guerriers suivirent son exemple. Le demi-cercle se resserra de plus en plus autour de nous, chacun voulait entendre les paroles par lesquelles Tangua allait m'accueillir.



Je fus détaché de ma monture, les liens de mes pieds furent ôtés, de sorte que je pus me tenir debout devant le chef. Je n'étais guère moins curieux que les autres de savoir ce que celui-ci allait me dire, mais Tangua ne parut pas pressé de satisfaire notre curiosité.

Il me toisa longuement, promenant son regard de ma tête à mes pieds et de mes pieds à ma tête. Dans ses yeux, brillait une flamme de mauvais augure. Enfin il baissa les paupières.

Un silence profond régnait au camp, on aurait entendu voler une mouche. Seuls les chevaux, au loin, poussaient de temps en temps un hennissement. Tangua ne parlait toujours pas. Cette scène qui se prolongeait était à la fois terrifiante et grotesque. Excédé, j'allais déjà y mettre fin en prenant le premier la parole, quand Tangua rompit enfin le silence :

– La fleur aspire à la rosée, mais l'air est torride. Déjà la fleur penche sa tête, près de mourir, lorsque tout à coup la pluie bienfaisante arrive.

Il se tut de nouveau, fit une brève pause et reprit :

– Le buffle erre dans la savane couverte de neige, cherchant vainement quelque nourriture. Avec des mugissements plaintifs, il appelle le printemps, mais la belle saison tarde à venir. Le buffle dépérit, ses forces baissent, déjà sa fin est proche. C'est alors qu'une brise tiède se lève et, avant d'expirer, la bête s'enivre du souffle printanier.

Quelle étrange énigme que celle de l'âme humaine ! L'homme qui se tenait devant moi fut jadis un guerrier rusé et perfide. Il m'avait poursuivi de sa haine, m'avait couvert d'insultes et de railleries, puis s'était juré de me tuer. Cependant, lorsque je me trouvai face à face avec lui dans un combat à la vie et à la mort et qu'il fut réduit à ma merci, je l'avais épargné. Maintenant que le hasard venait de nous réunir à nouveau, le seul sentiment que j'éprouvais devant cet homme, qui n'était

plus que l'ombre de lui-même – véritable fantôme dont la voix même semblait venir d'outre-tombe – mais qui pourtant tenait ma vie entre ses mains, était le sentiment d'une immense pitié.

Il parla de nouveau, en remuant à peine ses lèvres exsangues.

– Cette fleur, ce buffle, c'était Tangua. Il aspirait à la vengeance, mais en vain. Des jours passaient, des mois, puis des années, et son heure ne venait toujours pas... Déjà il sentait proche le moment de sa mort quand soudain il vit venir l'instant si ardemment désiré.

D'un geste brusque, il leva son bras décharné, se redressa et, comme en transe, cria d'une voix aiguë :

– Oui, cet instant est venu !... Chien, je te tiens enfin ! Tu mourras, et de quelle mort !

Épuisé, il s'affaissa sur son siège et referma les yeux. Personne n'osait rompre le silence, pas même Pida, qui se tenait toujours près de moi.

Un long moment s'écoula, puis Tangua, ayant repris ses esprits, demanda :

– Comment ce coyote puant vous est-il tombé entre les mains ?

Santer s'empressa de saisir cette occasion pour intervenir. Devançant Pida, à qui la question s'adressait, et qui allait déjà parler, il fit un pas vers Tangua et dit :

– C'est grâce à moi qu'il a pu être capturé. Veux-tu que je te dise comment ?

– Parle !

Santer se lança alors dans un long récit, destiné à faire ressortir les mérites qu'il avait eus dans ma capture. Inutile de dire

que sa version des événements était loin d'être objective ni conforme à la vérité. Personne, pourtant, ne l'interrompit. Pida était trop fier pour souligner son propre mérite et les vantardises de Santer ne suscitaient en lui que du mépris. Santer termina enfin son exposé, qu'il conclut en ces termes :

– Ainsi donc c'est à moi que tu dois de pouvoir aujourd'hui assouvir ta vengeance. Tu en conviens, n'est-ce pas ?

– Oui, dit le vieux.

– Alors, je vais te demander une faveur.

– Laquelle ?

– Old Shatterhand a dans sa poche un papier parlant. Je voudrais l'avoir.

Par le terme « papier parlant », les Indiens désignent une lettre ou un document.

– À qui appartient ce papier ?

– Pas à lui. Il l'a trouvé. Je suis allé exprès à Nugget-Tsill pour le chercher, mais malheureusement il m'a devancé...

– Bien, il est à toi, prends-le-lui.

Jubilant d'avoir obtenu si facilement gain de cause, Santer vint vers moi. Je ne dis rien, ne fis pas le moindre mouvement, mais je le fixai d'un regard menaçant. Intimidé, il n'osa pas d'abord me toucher.

– Vous avez entendu, sir, les paroles du chef, dit-il d'une voix hésitante.

Il était devenu poli, me donnait même du « sir ». Comme je ne répondais pas, il ajouta :

– Mister Shatterhand, soyez raisonnable et prenez-en votre parti. À quoi bon résister ? Je suis obligé de fouiller dans vos poches.

Il fit encore un pas vers moi et allongea la main. J'attendis qu'il fût tout près, puis, de mon double poing ligoté, je lui assenai sur le menton un coup si vigoureux qu'il chancela et s'écroula.

– *Uff !* s'écrièrent quelques Peaux-Rouges.

Tangua, cependant, se fâcha et se mit à vociférer.

– Ce coyote se défend malgré ses liens. Ligotez-le donc plus solidement pour qu'il ne puisse plus bouger et prenez-lui ce papier parlant.

C'est alors que Pida, jusque-là silencieux, intervint :

– Mon père, le grand chef des Kiowas, est un homme sage et juste. Il écoutera la voix de son fils.

Une lueur de tendresse brilla dans les yeux de Tangua, qui sembla un instant reprendre son aspect humain, puis, d'un ton adouci, il demanda :

– Que signifient les paroles de mon fils ? La demande de Santer n'est-elle pas légitime ?

– Elle ne l'est pas.

– Pourquoi ?

– Ce n'est pas Santer qui a vaincu Old Shatterhand, mais les guerriers kiowas. Old Shatterhand a renoncé à la résistance et s'est rendu à moi de plein gré. C'est donc mon prisonnier à moi.

– Évidemment.

– En conséquence, à qui revient son cheval, ses armes et tout ce qu'il a sur lui ?

– À toi.

– De quel droit alors Santer exige-t-il que lui soit livré ce papier parlant ?

– Ce papier lui appartient.

– Peut-il le prouver ?

– Le fait qu'il est allé à Mugworthills pour le chercher le prouve. Old Shatterhand n'a fait que le devancer.

– Si ce papier lui appartient, il doit savoir ce qu'il contient. Si je me trompe, que mon père me le dise.

– Tu ne te trompes pas.

– Eh bien ! que Santer nous dise quel est le langage de ce papier.

Le défi de Pida plongea Santer dans un vif embarras. Il se doutait bien que ces feuilles avaient trait au trésor de Nugget-Tsill, mais il n'en était pas absolument sûr. Et, surtout, il ne tenait aucunement à mettre les Peaux-Rouges dans le secret. Si ce papier indiquait une nouvelle cachette, il voulait être seul à la connaître. Aussi essaya-t-il d'éluder cette épreuve.

– Le contenu de ce papier ne saurait intéresser personne en dehors de moi-même. Le fait que je me suis rendu à Mugworthills pour le prendre suffit à prouver qu'il est mon bien. Si Old Shatterhand a pu le trouver avant moi, c'est uniquement parce que mon désir de vous apprendre au plus tôt la mort de Winnetou m'a mis en retard.

– C'est juste, dit Tangua. C'est Santer qui nous a apporté la nouvelle. Qu'on lui donne le « papier parlant », c'est sa propriété.

L'expression du visage de Pida m'indiqua qu'il renonçait à braver la volonté de son père pour soutenir ma cause. Après tout, au nom de quoi se serait-il exposé pour me permettre de conserver un papier dont il ne pouvait soupçonner l'importance ? Aussi pris-je moi-même la parole :

– Les paroles de Santer peuvent paraître justes, mais elles ne le sont pas. Il ment comme toujours. Ce n'est pas pour ce papier qu'il est venu à Mugworthills.

Le son de ma voix fit tressaillir le vieillard, mais, l'instant d'après, il éclata :

– Avez-vous entendu l'aboiement de ce coyote puant ? Mais cela ne lui servira de rien, la cause est entendue.

– Pida, le jeune et vaillant chef des Kiowas, a dit que Tangua était juste et sage, continuai-je imperturbable. Si cela est vrai, il ne prendra aucune décision avant d'avoir examiné les faits.

– Cela va de soi.

– Alors, dis-moi franchement si tu me crois capable de mentir.

Tangua hésita un moment, puis dit :

– Old Shatterhand est le plus redoutable des Visages-Pâles, il est aussi mon pire ennemi, mais je ne l'ai encore jamais entendu parler avec deux langues.

– Eh bien ! puisque tu le reconnais, je t'affirme que personne en dehors de moi ne pouvait savoir où se trouvait ce papier ni ce qu'il contient. Santer n'en savait pas davantage que n'importe qui. C'est lorsqu'il a vu ce papier dans ma main que l'idée lui est venue de s'en emparer. J'espère que tu me crois.

– Tangua veut bien croire que Old Shatterhand ne ment pas, mais je n'ai pas non plus de raisons de soupçonner que

Santer a menti. Tangua veut être juste, aussi lui faut-il des preuves.

– Je puis t'en fournir pour ma part. Santer est venu à plusieurs reprises à Mugworthills, Tangua le sait bien, puisqu'il lui a permis d'y chercher de l'or. C'est dans le même but qu'il y est allé cette fois, et non point pour y chercher un papier.

– C'est un mensonge ! cria Santer.

– Non, c'est la vérité. Puisque Tangua veut des preuves, qu'il s'informe donc auprès des trois amis de Santer. Il les a amenés là-bas pour l'aider dans ses recherches, et il n'était pas alors question d'un papier.

Gates et les deux autres ne pouvaient me démentir et leur perplexité était évidente. Craignant d'être trahis par eux, Santer se hâta d'intervenir.

– Je soutiens que c'est pour chercher ce papier que je me suis rendu à Mugworthills. Tout au plus voulais-je profiter de cette occasion pour effectuer quelques fouilles. C'est pour cela que j'ai fait appel à ces amis, que ce papier ne pouvait intéresser d'aucune façon.

Ces paroles produisirent sur Tangua l'effet escompté par Santer.

– Santer a très bien répondu, dit le vieil Indien. Ainsi, les deux parties semblent avoir raison. Comment savoir la vérité ?

– Ce n'est pas difficile, fis-je. Invite Santer à te dire si ce papier a de la valeur pour lui.

– Bien sûr qu'il en a ! s'écria Santer. Il est évident que j'y tiens même beaucoup puisque j'ai fait un si long chemin pour le retrouver.

– Très bien, mais dans ce cas tu dois savoir s'il s'agit d'un seul papier ou de plusieurs.

– De plusieurs, bien sûr, dit Santer qui m'avait vu feuilleter le testament.

– Combien de papiers y a-t-il exactement ? Deux, trois, quatre, cinq ?

Santer se tut, craignant de se compromettre par une réponse trop précise.

– Vous voyez bien qu'il ne sait pas, fis-je mettant à profit son silence.

– Et qu'est-ce que cela prouve ? C'est un détail dont on n'est pas forcé de se souvenir.

– Soit, dis-je. Mais, alors, il doit se souvenir au moins si l'écriture de ces feuilles est à l'encre ou au crayon. Mais je parie que, cette fois encore, il se gardera bien de répondre.

Je prononçai ces paroles d'un ton intentionnellement ironique, afin de provoquer une réponse immédiate de Santer. En effet, cette question était un piège. Santer savait que l'encre est introuvable dans le Wild-West, sauf dans les forts, et que les chasseurs ne se servent généralement que de crayon dans les rares circonstances où il leur arrive d'écrire. Il était donc à prévoir qu'il supposerait que le document était fait au crayon. Or Winnetou avait écrit son testament à l'encre, et même à l'encre rouge. Il n'y avait vraiment pas de chance qu'il pût deviner cette dernière particularité.

– Si vous croyez me confondre, dit Santer railleur, détrompez-vous. Il s'agit d'une écriture au crayon.

– Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, dis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre hésitant.

– Absolument sûr, fit-il triomphalement. Je dis bien que l'écriture de ces feuilles est au crayon.

– Très bien, dis-je. Dans ce cas, il ne me reste qu'à demander à ceux des guerriers kiowas qui ont déjà vu des « papiers parlants » et savent distinguer les marques de l'encre de celles de crayon, de venir plus près pour examiner ces papier.

Deux Peaux-Rouges se présentèrent. Je dis à Pida :

– Je prie le jeune chef des Kiowas de sortir ces papiers de ma poche et de les montrer à ses hommes. Il peut également prendre comme témoins les camarades de Santer. Ce dernier, toutefois, doit rester à l'écart.

Les « experts » ne tardèrent pas à se prononcer. Unanimement ils déclarèrent que l'écriture était à l'encre.

– Imbéciles ! grommela Santer. Ils ne connaissent même pas la différence entre l'encre et le crayon. Et dire que je voulais les prendre pour associés !

Mais il n'osa pas protester contre l'avis des Indiens, ni reprocher ouvertement à Gates sa sincérité, qu'il jugeait déplacée.

Pida remit alors les feuilles dans leur enveloppe et se tourna vers son père :

– Old Shatterhand a vaincu son adversaire, dit-il. Mon père, le grand chef des Kiowas, sait maintenant ce qu'il faut penser des droits que Santer a sur ces papiers.

– Ces papiers parlant appartiennent à Old Shatterhand, déclara solennellement le vieillard.

– Et puisque Old Shatterhand est mon prisonnier, ajouta Pida, ils sont maintenant ma propriété. Pour que deux Visages-Pâles y tiennent tant, il faut qu'ils soient importants. Je les garderai dans mon sachet à remèdes.

Je ne savais si je devais me réjouir de ce nouveau jugement de Salomon ou le déplorer. Je savais que Santer n'avait pas renoncé pour si peu à s'emparer du testament, et, en somme, ces

papiers étaient plus en sécurité chez Pida que sur moi, qui étais enchaîné. Si le bandit m'avait attaqué la nuit, j'aurais pu difficilement empêcher qu'il s'appropriât le testament de Winnetou. Mais il m'était par contre pénible de me séparer de ces papiers, sans compter que j'aurais sûrement du mal à rentrer en leur possession au cas où je parviendrais à m'évader.

Santer, de son côté, n'accueillit cette décision qu'avec un enthousiasme médiocre. Il se mordit les lèvres et, d'un ton qu'il voulut rendre détaché, il dit :

– Garde-les, tant pis ! J'aurais voulu avoir ces papiers qui n'ont d'intérêt que pour moi, mais, après tout, cela n'est pas très important puisque je les sais par cœur. Ils n'ont aucune valeur pour toi, car tu ne sais pas lire. Venez, mes amis, dit-il en s'adressant à Gates et à ses compagnons, nous n'avons plus rien à faire ici et il est temps de nous chercher un abri pour la nuit.

Il s'éloigna, suivi de Gates, Clay et Summer. Ni Tangua, ni son fils ne cherchèrent à les retenir. L'affaire des papiers ainsi close, je pensais qu'on s'occuperait de ma personne. Je ne me trompais pas. Se tournant vers son fils, Tangua dit :

– Je vois que vous n'avez pas vidé les poches de votre prisonnier puisqu'il gardait encore, en venant ici, ses papiers parlants. Pourquoi avez-vous omis de le faire ?

– Parce que c'était inutile, répondit Pida. Old Shatterhand va mourir de toute façon au poteau de torture et il est superflu de lui infliger cette humiliation. Nous lui avons pris ses armes, et cela suffit. Tout ce qu'il a sur lui me reviendra après sa mort.

Je pensais que Tangua, qui n'avait aucune raison pour m'épargner des humiliations, protesterait, mais le vieux chef enveloppa son fils d'un regard tendre qui reflétait la fierté.

– Pida, le jeune chef des Kiowas, est un guerrier plein de noblesse, dit-il, il tue ses ennemis, mais il ne les déshonore pas. Sa gloire éclipsera bientôt celle du maudit Apache dont nous

venons d'apprendre la mort. Tangua lui réserve la faveur de pouvoir plonger son couteau dans le cœur d'Old Shatterhand au moment où l'âme de ce dernier sera prête à quitter son corps torturé. Ainsi donc son scalpe reviendra à Pida, qui pourra s'enorgueillir d'avoir non seulement capturé mais aussi tué le Visage-Pâle le plus dangereux qui ait foulé le sol de nos prairies. Et maintenant je vais tenir conseil avec les Anciens pour décider de la manière dont ce chien blanc devra périr. En attendant notre décision, qu'on l'attache à l'arbre de la mort !

Sur un geste de sa main, deux guerriers kiowas s'emparèrent de moi et m'entraînèrent vers le poteau de torture.

CHAPITRE V

À L'OMBRE DU POTEAU DE TORTURE

L'« arbre de la mort » était un vieux pin mesurant plus de deux pieds de diamètre et entouré de toutes parts de pieux dont je devais bientôt apprendre la destination. Ainsi que son nom l'indiquait, c'est à cet arbre que les Kiowas attachaient leurs prisonniers, afin de leur infliger la mort au milieu des tortures. À l'une des branches inférieures étaient pendues des courroies à l'aide desquelles on m'attacha solidement à l'arbre. Deux guerriers rouges armés jusqu'aux dents continuèrent à me garder, assis à terre, l'un à gauche, l'autre à droite.

Cependant, les anciens de la tribu formèrent un demi-cercle autour de Tangua, afin d'arrêter dans le moindre détail le cérémonial de ma mise à mort.

Les délibérations n'étaient pas encore commencées quand Pida vint vers moi pour examiner mes liens. Les trouvant trop serrés, il les relâcha un peu et dit aux gardiens.

– Votre devoir est de surveiller étroitement le prisonnier, mais je vous défends de le tourmenter. Old Shatterhand est un grand chef, et il n'a jamais fait souffrir inutilement ses adversaires. L'heure de sa torture n'est pas encore venue.

Puis il s'éloigna pour prendre part aux délibérations.

Peu à peu, des femmes, des jeunes filles et des enfants s'attroupèrent sur la place pour contempler cette curiosité que je représentais à leurs yeux. Mes gardes les tenaient à distance bien que je ne fusse l'objet d'aucune manifestation hostile. Les femmes indiennes désiraient simplement voir de près le chas-

seur blanc dont elles avaient toutes entendu parler et dont la mort prochaine devait constituer un spectacle sans précédent.

Parmi, les femmes se trouvait une jeune Indienne, âgée de dix-sept ans environ, dont la tenue n'était pas celle d'une squaw, c'est-à-dire d'une femme mariée. À défaut d'une grande beauté, elle avait de la grâce et de la gentillesse qui la distinguaient dans la foule. Je sentis se poser sur moi le regard doux de ses grands yeux de velours, qui fit revivre en moi le souvenir de Nso-Tsi, la sœur de Winnetou.

Elle sentit sans doute que je l'observais, car, intimidée, elle s'écarta un peu des autres. Comme je la suivais des yeux, elle rougit brusquement, hésita une seconde, puis s'éloigna d'un pas lent. Arrivée au seuil d'une tente, elle se retourna, me jeta un dernier regard, puis disparut à l'intérieur.

– Qui est cette jeune enfant des Kiowas qui vient de partir ? demandai-je à mes gardes.

Ceux-ci n'avaient pas reçu la consigne de ne pas m'adresser la parole. Aussi l'un d'eux me répondit-il de bonne grâce :

– C'est Kaho-Oto, les « Cheveux-Noirs », la fille de Sus-Homasha.

Sus-Homasha signifie « Une Plume », et, comme je m'étonnais de ce nom étrange, le garde m'expliqua :

– Au temps où il était encore enfant, ce guerrier avait reçu la permission de porter une plume dans ses cheveux à la suite d'un acte de courage. Depuis on l'appelle ainsi. Tu as donc remarqué sa fille ?

– Oui, elle est charmante, dis-je sans attacher trop d'importance à ces paroles.

– Notre jeune chef a pris pour squaw la sœur de Kaho-Oto.

– Tiens, c'est donc la belle-sœur de Pida ?

– Oui. Son père se trouve parmi les guerriers. Tu peux l'apercevoir d'ici. C'est cet homme de haute taille avec une grande plume dans sa chevelure.

Là-dessus notre conversation prit fin. Je ne me doutais pas alors des conséquences qu'elle aurait pour moi.

Le conseil de guerre dura assez longtemps. Deux heures plus tard, il n'était pas encore terminé. Enfin on vint me chercher pour me faire connaître le verdict des Anciens.

Je dus écouter d'abord un long discours de Tangua sur les crimes des blancs contre les Indiens en général, puis sur les miens contre sa tribu en particulier. Il termina ce réquisitoire en exposant les raisons de sa rancune personnelle à mon égard. Comme la plupart des chefs indiens, c'était un orateur habile, usant d'un langage pittoresque et suggestif, qui n'avait rien à envier sur le chapitre de la dialectique à nos hommes politiques et à nos avocats. En mon for intérieur je ne pus que rendre hommage à son talent de procureur général.

Vint ensuite l'exposé du jugement. Je fais grâce au lecteur de la description détaillée des tortures diverses qui m'étaient réservées et je me bornerai à noter qu'aucun blanc de ma connaissance n'avait jamais été voué à une mort aussi lente et précédée d'aussi savants préparatifs. Tout cela prouvait que j'étais tenu en grande estime dans cette aimable tribu des Kiowas.

Pour sévère qu'il fut, le jugement contenait cependant une clause qui me faisait plaisir : mon exécution ne devait avoir lieu qu'après le retour d'un détachement de Kiowas assez important parti en expédition, car on ne voulait pas priver une partie des guerriers du spectacle de mon supplice.

J'avais écouté l'énoncé du jugement avec calme, en m'efforçant de rester conforme à l'image que les Indiens se faisaient d'un homme digne d'un si grand honneur. Lorsqu'on m'autorisa à prendre la parole, non pas certes pour discuter le

verdict, qui était irrévocable, mais pour exprimer mon sentiment – occasion que les condamnés indiens saisissent habituellement pour flétrir et insulter leur juges, – je me contentai de déclarer en quelques paroles concises que j'étais victime d'une injustice, en me gardant bien de faire des allusions blessantes à l'adresse de ceux qui avaient décidé de mon sort.

Mon attitude ne manqua pas de susciter une vive surprise parmi les Peaux-Rouges, car renoncer, en de telles circonstances, à invectiver et à exaspérer ses juges est considéré comme un manque de courage et ma réputation de courage était bien établie. Je m'attendais à cette réaction de la foule, mais c'est à bon escient que je m'étais montré si réservé. Je ne tenais pas en effet à outrager Pida, qui m'avait témoigné tant de générosité, ni les Kiowas en général qui, vu l'hostilité qui les opposait aux Apaches, n'étaient pas tenus à tant d'égards envers un ami notoire de cette tribu. Réflexion faite, je préférai étonner les Kiowas, qui, je l'espérais bien, ne verraient pas dans mon attitude un signe de lâcheté, que d'approfondir leur ressentiment à mon égard.

Conduit à nouveau à l'arbre de la mort, je passai devant la tente de Sus-Homasha. La jeune fille se tenait sur le seuil. Je m'arrêtai et lui demandai :

– Ma sœur rouge doit être contente de voir le méchant Old Shatterhand capturé et condamné à mort ?

Elle se troubla, hésita une seconde, puis répondit :

– Old Shatterhand n'est pas méchant.

– Qu'est-ce qui te le fait croire ?

– Tous les Kiowas le savent.

– Pourquoi alors veulent-ils ma mort ?

– Parce que tu as mutilé Tangua. Et puis tu n'es plus un Visage-Pâle depuis que tu es devenu un Apache.

– Je n'ai jamais cessé d'être un Visage-Pâle.

– Non, puisque Intchou-Tchouna, le chef des Apaches, t'a admis dans sa tribu et à même fait de toi un chef. N'as-tu pas absorbé une goutte du sang de Winnetou et n'a-t-il pas fait de même pour toi ?

– C'est exact, mais ce faisant je ne portais aucun préjudice aux Kiowas. Pendant les années qui se sont succédées depuis, je n'ai pas fait souffrir inutilement un seul guerrier kiowas. Kaho-Oto ne devrait pas l'ignorer.

– Old Shatterhand connaît donc mon nom.

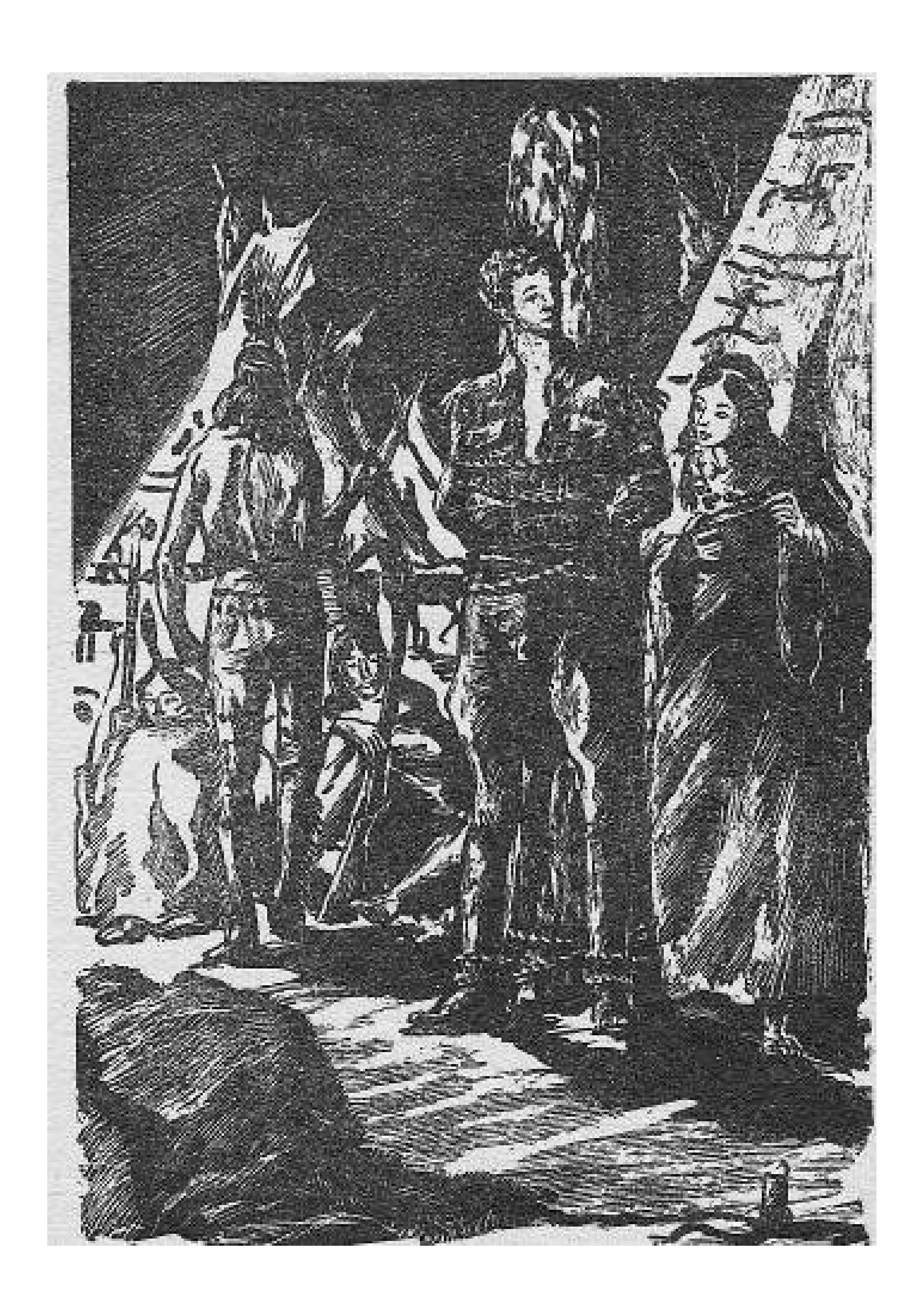
– Oui, j'ai tenu à le connaître, ainsi que celui de ton père, qui est un noble guerrier. Je te souhaite de vivre autant d'années qu'il me reste d'heures à passer dans ce monde. *Howgh !*

Et je repris mon chemin, suivi de mes gardes. Ceux-ci n'avaient pas cherché à m'empêcher de parler à Kaho-Oto, nouvelle preuve du respect avec lequel ils me traitaient. Je ne m'y trompais cependant pas ! Je devais ce traitement exceptionnel à la magnanimité de Pida, qui était parvenu à influencer son père lui-même. Ne dit-on pas qu'une branche jeune et vigoureuse peut revivifier et remplir d'une sève meilleure un tronc qui déjà dégénère ?

Je fus de nouveau attaché à l'arbre, mais cette fois les guerriers et même les femmes et les enfants restèrent à une distance respectueuse. Sans doute un ordre avait-il été donné de ne pas m'importuner par leur curiosité. J'en fus enchanté, car je commençais à trouver gênant de servir de cible à tous les regards.

Un peu plus tard, je vis Kaho-Oto sortir de sa tente, un plat à la main. Elle vint vers moi et dit :

– Mon père m'a permis de t'apporter de la nourriture. L'accepteras-tu ?



– Volontiers, répondis-je. Toutefois je ne puis me servir de mes mains qui sont attachées.

– Cela ne fait rien, tu dois rester attaché. Je te donnerai à manger moi-même.

Le plat qu'elle m'apportait contenait du rôti de buffle coupé en menus morceaux. Elle les piquait un à un sur un petit couteau qu'elle avait apporté et me les mettait dans la bouche. Old Shatterhand gavé comme une volaille par une jeune Indienne ! Malgré les circonstances, la scène aurait pu paraître grotesque. Elle l'aurait été peut-être si celle qui me nourrissait eût été une distinguée lady et non point une fille des Peaux-Rouges pour qui la chose n'avait rien d'extraordinaire. Les gardes aussi semblaient trouver cela naturel, à en croire l'air sérieux avec lequel ils nous regardaient.

Cet étrange repas terminé, l'un de mes gardes dit à la jeune fille, comme pour la récompenser de sa peine :

– Old Shatterhand trouve Kaho-Oto charmante. Il nous l'a dit.

La jeune fille s'empourpra, et je crois que, moi-même, je ne devais pas être moins rouge qu'elle. Elle s'enfuit sans dire un mot, mais bientôt s'arrêta et se retourna.

– Pourquoi mon frère rouge se moque-t-il de moi ?

– Il ne se moque pas de toi, fis-je. Ce qu'il dit est la vérité. Comme je leur demandais ton nom, j'ai ajouté que je te trouvais charmante.

Cette fois la confusion de la jeune fille fut telle qu'elle se précipita vers sa tente, sans même me jeter un regard.

CHAPITRE VI

CONVERSATION AVEC SUS-HOMASHA

Le soleil commençait déjà à décliner lorsque je remarquai Gates rôdant parmi les tentes.

– Ai-je le droit de parler à ce Visage-Pâle ? demandai-je à mes gardes.

– Certainement, à condition toutefois que tu ne lui demandes pas de t'aider à t'évader.

– Je puis te rassurer, fis-je. Cet homme est le dernier à qui j'aurais recours pour un pareil service.

J'appelai donc Gates, qui vint vers moi d'un pas hésitant, ne sachant s'il devait répondre à mon appel ou faire la sourde oreille.

– Approchez-vous donc, lui criai-je. Vous aurait-on défendu de m'adresser la parole ?

– Non, fit-il, mais cela pourrait déplaire à Mr. Santer.

– Pourquoi cette supposition ? Vous l'a-t-il dit ?

– C'est-à-dire que... eh bien ! oui, il nous l'a dit.

– Il doit avoir peur que je vous révèle quelques détails de son passé.

Gates protesta timidement :

– Non, je vous assure, ce n'est pas ça. Et puis, croyez-moi, vous vous faites une idée fausse de lui, Mr. Shatterhand.

– Allons donc ! Si quelqu'un se méprend sur son compte, c'est bien vous.

– Mr. Santer est un gentleman et je ne veux pas qu'on dise du mal de lui. D'ailleurs l'opinion d'un ennemi est rarement juste.

– Pour cela, vous avez raison, je suis son ennemi. Il ferait bien de se méfier de moi.

– Se méfier de vous ? Hum... Excusez-moi, sir, mais quand on en est là où vous êtes...

– Où je suis ? Peut-être... En tout cas, c'est à vous que je dois d'être ici.

– À moi ? Pourquoi ?

– Parce que vous m'avez menti à Mugworthills. Je vous avais demandé si les Kiowas allaient venir et vous m'avez répondu négativement. Si vous m'aviez dit la vérité, nous ne serions pas là, ni vous, ni moi.

– Que voulez-vous dire ? Pour ma part, je ne suis pas si mal que cela ici. Et, en ce qui vous concerne, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même.

– Hum !... Il n'est pas du tout certain que votre situation soit plus enviable que la mienne. À votre place, je craindrais des surprises désagréables.

– Quelles surprises ?

– Celles que Santer vous réserve.

– Je vous assure que vous vous méprenez sur son compte. Ainsi vous affirmez qu'il a juré votre perte, alors que je sais pertinemment qu'il ne vous veut pas de mal.

– Vous m'en apprenez ! fis-je. Et de qui tenez-vous les preuves de l'amitié qu'il me porte ?

– De lui-même.

– De mieux en mieux. Décidément, il vous fait accroire tout ce qu'il veut. C'est un filou fieffé.

– Pardon, Mr. Santer est un gentleman, correct et généreux. Il serait certainement heureux de vous tirer de ce mauvais pas.

– Si vous le croyez, je renonce à vous convaincre. Tant pis pour vous si un jour vous apprenez à vos dépens qui est ce sinistre individu.

– Que voulez-vous insinuer ?

– Je vous l'ai déjà dit. Vous le servez dans l'espoir de toucher une part de ce fameux trésor. Je vous ai expliqué que vous n'avez aucune chance de trouver le trésor à Mugworthills.

– Eh bien ! si ce n'est pas à Mugworthills, nous le trouverons ailleurs. Mr. Santer saura bien où il faut le chercher.

– Alors, il ne le sait pas encore.

– Non, mais il ne tardera pas à l'apprendre.

– En êtes-vous sûr ?

– Sûr et certain. Dans un jour ou deux, il aura le renseignement, il nous l'a affirmé solennellement.

– Et qui lui fournira ce renseignement ?

– Ça, il ne nous l'a pas dit, mais c'est son droit. Nous avons confiance.

– Tant mieux pour vous, l'espoir fait vivre, fis-je ironique. À propos, où habitez-vous ?

– Dans une tente fort confortable. Nous y logeons tous les quatre.

– Est-ce loin d'ici ?

– Pas très. C'est la tente voisine de celle de Pida.

– C'est étrange. C'est lui qui vous a offert cette tente ?

– Non, mais Tangua a permis à Santer de choisir lui-même sa tente. Il paraît que c'est une loi de l'hospitalité indienne.

– Eh bien ! si vous voulez connaître mon avis, ce détail est une raison de plus de vous méfier de Santer. Je ne serais pas étonné si un de ces quatre matins Santer vous brûlait la politesse. Vous en seriez alors pour vos frais, et vous pourriez même vous trouver en bien fâcheuse posture. Car, alors, les Kiowas auraient de bonnes raisons pour vous en vouloir.

– Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire. Parlez plus clairement.

– Il est bon parfois de ne pas mettre les points sur les *i*. C'est mon dernier avertissement : méfiez-vous, car, si votre crédulité vous entraînait dans une mauvaise aventure, je ne suis pas sûr de pouvoir vous aider alors.

– Nous aider ?... balbutia Gates, interloqué. Alors que vous êtes prisonnier, et nous sommes libres ?

– La roue tourne parfois... En tout cas...

– Fichtre ! s'écria Gates en m'interrompant. Le voici qui arrive. Il nous a vus ensemble.

Effectivement, la silhouette de Santer venait de surgir au bout d'une allée. Nous ayant remarqués, il se dirigeait vers nous à pas rapides.

– Vous avez en lui une confiance illimitée et vous tremblez de peur à sa vue, remarquai-je ironiquement.

– Je n'ai pas peur de lui, seulement cela doit lui déplaire de me voir en conversation avec vous.

– Il ne vous reste plus qu'à courir au-devant de lui pour implorer son pardon, répondis-je.

La voix de Santer nous parvint de loin.

– Que venez-vous chercher ici, Gates ? Ne vous ai-je pas dit qu'il ne faut pas adresser la parole cet homme ?

– Je passais par ici... et il m'a appelé..., balbutia Gates piteusement.

– Vous n'aviez pas besoin de lui répondre, dit Santer avec hargne. Allez, déguerpissez !

– Voyons, Mr. Santer, je ne suis pas un gamin.

– Taisez-vous, et venez avec moi. En avant !

Il le prit par le bras et l'entraîna avec lui. Il fallait que son emprise sur ces trois chasseurs fût bien grande pour qu'il pût traiter de la sorte ce pauvre Gates.

Les gardes qu'on m'avait donnés comprenaient l'anglais et n'avaient pas perdu un mot de notre conversation. Après le départ de Santer et de Gates, le plus loquace des deux fit même remarquer :

– Ces trois blancs sont des moutons qui suivent un loup. Dès que le loup aura faim, il les dévorera. Ils ont tort de ne pas écouter les avertissements de Old Shatterhand.

Quelques minutes après, j'eus la visite de Pida. Il venait, paraît-il, pour vérifier mes liens, mais il en profita pour me demander si je n'avais aucune réclamation à formuler. Il me désigna les pieux qui entouraient l'arbre et dit :

– Old Shatterhand doit être fatigué d'être resté si longtemps debout. Il pourra se coucher pendant la nuit entre ces quatre poteaux. Il peut le faire dès maintenant, s'il le veut.

– Non, fis-je, ce n'est pas la peine. Je peux attendre.

– Bien, il s’étendra alors après le souper. Le chasseur blanc a-t-il un désir à exprimer ?

– Non, fis-je, mais j’ai un conseil à te donner.

– Lequel ? Je le suivrai, si la chose est en mon pouvoir.

– Oui, elle est en ton pouvoir. Je te prie de te méfier de Santer.

– Oh ! fit-il négligemment. Pida n’a rien à craindre de la vermine de cette espèce.

– C’est juste, cependant même la vermine peut se révéler parfois dangereuse. J’ai entendu dire que cet homme loge dans ton voisinage.

– Oui, cette tente était justement vide.

– Dommage. Il ne te reste qu’à prendre garde qu’il ne puisse pénétrer chez toi.

– Bah ! je le mettrais à la porte s’il s’avisait de venir m’importuner.

– Et s’il se glissait sous ta tente dans la nuit, à ton insu ?

– Je veillerai bien.

– Mais il peut venir en ton absence.

– Alors, c’est ma squaw qui le chassera.

– Tu sais qu’il convoite les papiers parlants que tu portes sur toi.

– Il ne les aura pas. Il aurait beau s’introduire dans ma tente, il ne les trouverait pas.

– Je l’espère. J’ai encore une autre prière à t’adresser : je voudrais jeter encore un coup d’œil sur ces papiers.

– Pourquoi ? Tu les as déjà vus ?

– Oui, mais pas entièrement.

– En ce cas, tu les verras. Mais pas maintenant, parce qu'il fait déjà nuit, on n'y voit presque pas. Je te les apporterai demain matin.

Pourquoi n'ai-je pas insisté pour voir le testament de Winnetou tout de suite, malgré l'obscurité ? Avec un peu de peine j'aurais pu le déchiffrer. C'était la dernière occasion pour moi de prendre connaissance de son contenu d'un bout à l'autre. Si j'avais pu prévoir que le danger était si proche, j'aurais fait l'impossible pour obtenir satisfaction. Au lieu de cela, je dis à Pida :

– Je te remercie. Toutefois, ces papiers parlants ne sont pas la seule chose que Santer convoite. Il a aussi jeté son dévolu sur mes fusils. Ils sont célèbres dans la savane, et à juste titre, car ce sont des armes uniques en leur genre. Elles se trouvent chez toi, n'est-ce pas ?

– Oui, je les garde précieusement.

– Tu ne saurais être trop vigilant.

– Pour te rassurer, fit Pida, je te dirai que ces fusils, protégés contre l'humidité par deux couvertures, se trouvent sous mon lit. Des armes comme celles-ci méritent qu'on prenne soin d'elles. Malheureusement, je ne sais me servir que du « tueur d'ours ». Le maniement de la carabine Henry m'est inconnu. Je sais, comme tout le monde, qu'elle a été fabriquée à ton intention et que l'on peut tirer, sans recharger, de nombreuses balles coup sur coup. Tu es le seul à en connaître le secret, et c'est bien regrettable.

– Si tu le désires, je suis prêt à t'initier à son mécanisme.

– Je t'en remercie, d'autant plus que rien ne t'oblige à me rendre ce service. Pour te marquer ma reconnaissance, je veille-

rai à ce que tous tes désirs soient exaucés jusqu'au moment de ton supplice. *Howgh !*

Et il me quitta sans se douter que, par ces paroles, il venait de confirmer mes espoirs en une libération prochaine.

La présence dans le camp de ces trois chasseurs de race blanche, qui devaient tout de même éprouver à mon égard un minimum de solidarité, m'ouvrait certaines perspectives. S'il eût été exagéré de m'en remettre à eux pour organiser mon évasion, il était à peu près sûr qu'ils ne refuseraient pas de m'aider à me débarrasser de mes liens. Un coup de couteau adroit, à un moment où la vigilance de mes gardes se serait relâchée, aurait suffi à me sauver Malheureusement, mon entretien avec Gates et son attitude lamentable devant Santer m'avait montré qu'il n'y avait peut-être rien à espérer de ce côté-là.

Et voilà que Pida venait me proposer de lui donner des leçons de tir avec ma carabine Henry ! Tout à l'heure mon rêve le plus hardi ne m'avait suggéré encore que la possession d'un couteau. Mais la carabine Henry ! Cela dépassait tout ce que je pouvais espérer. Afin que je puisse faire une démonstration avec cette arme, il fallait que mes mains fussent libres. Saisir le couteau que Pida portait à sa ceinture et libérer à leur tour mes pieds ne serait pour moi que l'affaire d'une seconde. Je serais alors libre et armé de ma carabine à répétition. Certes, la tentative était audacieuse, mais je ne risquais que ma vie. Or je ne pouvais me sauver de toute façon que par un acte désespéré.

Pour le moment, il ne me restait qu'à patienter. Bientôt, profitant de la permission de Pida, j'allais m'étendre sur le sol pour essayer de dormir. Je comptai les pieux autour de l'arbre de la mort ; ils étaient au nombre de seize, quatre de chaque côté. Je savais qu'en pareil cas on couchait le prisonnier entre quatre pieux, chaque membre attaché à l'un d'eux. L'installation était donc prévue pour quatre prisonniers.

Certes, le confort des captifs couchés ainsi laissait à désirer, mais cet arrangement rendait impossible toute tentative d'évasion, même s'il arrivait aux gardes de s'assoupir.

Entre temps, l'obscurité était devenue complète, et, devant les tentes, je vis s'allumer les feux sur lesquels les squaws préparaient leur souper. Bientôt parut Kaho-Oto apportant un repas copieux qui me fut servi de la même façon que le repas précédent. Cette fois, cependant, nous n'échangeâmes pas un mot, et je me contentai de remercier la jeune fille, lorsque j'eus terminé.

Après son départ, comme je me sentais passablement fatigué, je demandai à mes gardes si je pouvais me coucher. Pendant que je mangeais, mes gardes avaient été relayés par deux autres, qui n'étaient pas moins bien disposés à mon égard. Ils m'annoncèrent que Pida lui-même viendrait bientôt pour m'installer.

Ce ne fut cependant pas le fils du chef qui vint me voir, mais Sus-Homasha, le père de la jeune fille qui s'était si gentiment offerte à prendre soin de moi. M'ayant longuement examiné, il dit à mes gardes :

– Je prie mes frères de s'éloigner. J'ai à parler sans témoins à ce Visage-Pâle. Je les rappellerai avant de partir.

Les gardes exécutèrent son ordre et la déférence qu'ils lui témoignaient prouvait que, bien qu'il ne fût pas chef, Sus-Homasha jouissait d'une très grande considération parmi les membres de sa tribu.

Le guerrier s'approcha de moi, attendit un peu, puis parla d'un ton solennel :

– Les Visages-Pâles habitaient autrefois au delà de la grande eau. Ils avaient là-bas beaucoup de terres, et ils n'avaient aucun besoin de venir ici. Ils sont pourtant venus, des armes redoutables à la main et des mensonges à la bouche. Ils sont venus pour mettre à feu et à sang notre savane et notre forêt, pour

s'emparer de nos richesses et pour s'installer en maîtres dans nos terrains de chasse.

Il se tut. Ce préambule était bien dans la manière indienne. Chaque fois qu'un Peau-Rouge adressait un discours à un blanc, il commençait inévitablement par cet exposé de charges contre les intrus venus d'au delà de l'océan. Mais ce n'était sûrement pas pour me faire entendre une harangue sur ce thème bien connu que le noble guerrier était venu me rendre visite à l'arbre de la mort. Curieux de voir ce qu'il voulait, je me gardai bien de l'interrompre.

La pause se prolongea. L'Indien me scrutait du regard, comme attendant une réplique, une objection sans doute. Cependant, comme je me taisais obstinément, il reprit :

– Les hommes rouges les ont d'abord accueillis en amis, mais les Visages-Pâles leur ont répondu par le vol et le meurtre.

Nouvelle pause.

– Aujourd'hui encore, ils s'efforcent de nous dépouiller du peu qui nous reste et, là où leur ruse échoue, ils emploient la violence.

Décidément, l'éloquence de Sus-Homasha ne dépassait pas l'honnête moyenne. On voyait que ce n'était pas dans des joutes oratoires qu'il avait gagné sa plume. Il ne pouvait en tout cas rivaliser avec Tangua, qui usait d'un langage à la fois pittoresque, incisif et véhément.

Je ne répondais toujours pas, attendant qu'il en vînt aux faits.

– Lorsqu'un homme rouge se trouve en face d'un Visage-Pâle, il peut être sûr que celui-ci est son ennemi mortel.

Il m'interrogea du regard, escomptant une protestation. Je ne me départais toujours pas de mon mutisme.

– Sus-Homasha serait-il dans l'erreur ? Existe-t-il des Visages-Pâles qui ne soient pas nos ennemis ?

J'étais bien décidé à ne pas desserrer les lèvres avant de l'avoir entendu formuler une interrogation directe. Elle vint en effet.

– Old Shatterhand ne veut donc pas me répondre ? Est-ce parce qu'il sait que ce que je reproche aux Visages-Pâles est vrai ?

– Oui, c'est vrai. Sus-Homasha a raison.

– Nous avons donc raison de considérer les Visages-Pâles comme nos ennemis ?

– Vous avez raison.

– Mais s'en trouve-t-il qui ne nourrissent pas à notre égard de sentiment aussi hostiles ?

– Il en existe quelques-uns.

– Sus-Homasha désire entendre Old Shatterhand en nommer un seul.

– Je pourrais en nommer plusieurs, un grand nombre même, mais j'y renonce. Il te suffit de bien ouvrir les yeux pour en voir un devant toi.

Le Kiowa, bien qu'il m'eût parfaitement compris, n'en laissa rien paraître et dit avec une feinte ignorance :

– J'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois devant moi que Old Shatterhand.

– Il s'agit bien de lui.

– Ainsi donc, tu te ranges parmi ces Visages-Pâles qui ne sont pas aussi hostiles à notre égard que la plupart de leurs frères ?

La conversation prenait un ton trop conventionnel à mon gré. Je décidai d'y mettre un grain d'imprévu.

– Non, répondis-je. Tu te trompes.

Cette réponse eut pour effet de désorienter complètement mon interlocuteur. Il avait si minutieusement préparé ses batteries, et voilà que ma fantaisie bouleversait tout son plan. J'eus sincèrement pitié de lui.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il. En quoi me tromperais-je ?

– Tu emploies des expressions qui ne sont pas exactes. Tu me demandes si je ne suis pas aussi hostile à votre égard que certains de mes frères. La question est mal posée, puisque je ne suis pas hostile du tout à votre race.

– Vraiment ? Dois-je comprendre que tu n'as jamais tué ni blessé un Peau-Rouge ?

– Jamais, à moins d'y avoir été absolument contraint. Je ne suis aucunement hostile aux Indiens, mais au contraire je suis leur ami, et je le leur ai souvent prouvé. Toutes les fois qu'il m'a été possible, j'ai cherché à protéger les hommes rouges contre les attaques injustes des Visages-Pâles. Si tu veux être équitable, tu es obligé de l'admettre.

– Sus-Homasha est équitable.

– Tu connais l'amitié profonde qui me liait à Winnetou. Lui et moi nous étions des frères. Winnetou n'était-il donc pas un homme rouge ?

– Il l'était, certes, mais il était aussi notre ennemi.

– S'il était votre ennemi, c'est que vous l'avez bien voulu. Mais Winnetou aimait tous les hommes rouges autant qu'il aimait ses frères apaches. Le grand chagrin de sa vie était de voir les hommes rouges s'épuiser en des luttes fratricides. C'est éga-

lement mon sentiment. Depuis que je vis dans la savane, je m'efforce de vous prouver l'amitié que je vous porte.

J'avais fait cette déclaration sur un ton non moins solennel que celui qu'il avait adopté pour me parler. Lorsque je me tus, il baissa la tête, attendit quelques minutes, puis dit :

– Old Shatterhand dit vrai. Si tous les hommes blancs pensaient comme lui, il y aurait sans doute moins de haine entre nos deux peuples. La savane est vaste, hommes rouges et hommes blancs pourraient y vivre côte à côte sans s'entre-tuer. Mais nous n'y pouvons rien, Winnetou est mort, et Old Shatterhand devra subir bientôt le supplice.

Le préambule terminé, il en venait aux faits.

Je croyais deviner sa pensée, mais je le laissai parler sans intervenir :

– Old Shatterhand est un homme courageux, dit-il. Aussi lui destinons-nous des tortures longues et pénibles. Ses ennemis auront-ils le plaisir de le voir défaillir ?

– Non. Si je dois mourir, je saurai regarder la mort en face sans faiblir.

– Si tu dois mourir. Doutes-tu donc de ta fin prochaine ?

– Oui.

– Tu es bien audacieux de prononcer de telles paroles.

– La lâcheté n'est pas le propre de Old Shatterhand, tu le sais bien.

– Dois-je comprendre que tu espères encore t'enfuir ?

– C'est exactement ce que je voulais dire.

– *Uff !* s'écria Sus-Homasha en levant le regard vers le ciel comme pour prendre celui-ci à témoin de ma témérité. Et tu ne

crains pas de me l'avouer ? Jusqu'ici, tu as été traité avec beaucoup de douceur, mais à l'avenir nous devrons nous montrer plus sévères envers un captif aussi prétentieux.

– Votre douceur ou votre sévérité n'ont rien à voir avec mon évasion. Et, quant à la prétention que tu me reproches, je ne crois pas agir à la légère, en disant franchement ma pensée. Ce serait, au contraire, une lâcheté que de vous dissimuler mes espoirs.

– Sans doute, mais tu es bien téméraire.

– Je ne le crois pas. Et d'ailleurs j'ai une raison pour te parler ouvertement.

– Laquelle ?

– Tu devrais la deviner. Et, si tu ne la devines pas, tu ne tarderas pas à l'apprendre.

Il réfléchit une seconde, puis en secouant la tête :

– Je ne comprends pas les raisons de Old Shatterhand, mais qu'importe ! Tout ce que tu m'as dit n'aura pour effet que de redoubler notre vigilance. D'ailleurs les paroles de Old Shatterhand ne reposent sur rien. Il sait lui-même qu'il est perdu, mais il se refuse à l'admettre, afin de pouvoir garder sa fierté.

– C'est faux. Je suis certain de pouvoir m'enfuir.

– Tu te trompes. Tu n'échapperas pas au supplice.

– J'affirme que j'y échapperai.

– Non pas en cherchant à te sauver en tout cas. Tu n'as qu'un moyen, un seul, d'éviter le poteau de torture.

– Je serais curieux de le connaître, demandai-je, comme si je ne doutais pas de ce qu'il allait me proposer.

– Il faut que tu fasses appel à moi pour t'aider.

– Je te remercie, mais je n’ai pas besoin de ton aide.

– Tu es plus fier encore que je ne le pensais. Cependant il est insensé de refuser une aide quand il s’agit de sauver sa vie. D’autant plus que je ne réclamerai pas ta reconnaissance. Si je le fais, c’est parce que je veux que la liberté te soit rendue. Kaho-Oto est venue ici te donner à manger, n’est-ce pas ?

Je voyais notre conversation prendre une tournure que j’aurais voulu éviter. Mon refus et mon attitude obstinée n’avaient d’autre but que d’empêcher ce guerrier de mêler sa fille à mon destin. Mais, si j’étais opiniâtre, Sus-Homasha l’était encore davantage.

– Oui, répondis-je à contre-cœur.

– Tu sais qu’elle est ma fille. Elle compatit vivement à ton sort.

– Dans ce cas, Old Shatterhand est bien à plaindre. Pour un guerrier courageux, la compassion est un affront.

Sus-Homasha protesta avec véhémence.

– Personne ne songe à te faire un affront, ni moi, ni ma fille. Elle a beaucoup entendu parler de toi, avant même qu’elle t’ait vu. Elle sait que Old Shatterhand est un grand guerrier blanc et son désir est de te sauver.

– Cela prouve que Kaho-Oto a bon cœur. Malheureusement elle ne peut rien pour moi.

– Si, elle peut tout.

Je feignis encore de ne pas comprendre.

– Je sais que tu connais bien les coutumes des hommes rouges, puisque tu connais même leur langage. Mais peut-être en ignores-tu certaines.

– C’est possible.

– Tu as déclaré tout à l’heure que tu trouvais Kaho-Oto charmante.

– C’est une erreur. Je n’ai rien dit de semblable à ta fille. Elle m’a apporté de la nourriture, et, lorsqu’elle est partie, un de mes gardes m’a demandé comment je la trouvais. Voilà tout.

– C’est exactement la même chose. Je n’ai pas voulu dire que tu aies flatté ma fille, mais seulement qu’elle te plaisait. Sais-tu qu’un homme qui épouse une jeune fille de chez nous peut être admis dans la tribu des squaws ?

– Je le sais.

– Sais-tu que cela est possible même pour un ennemi et aussi pour un ennemi fait prisonnier ?

– Oui, je le sais.

– Sais-tu que ce prisonnier est alors gracié et que sa liberté lui est rendue ?

– Je le sais aussi.

– *Uff !* Alors tu m’as compris.

– Je te comprends depuis longtemps déjà.

– Ma fille te plaît et tu lui plais. Veux-tu la prendre pour squaw ?

– Non.

Un long silence suivit. Sus-Homasha semblait indigné. Moi, un candidat au supplice, voué à la mort certaine, refuser la main de la fille d’un des guerriers les plus respectés dans la tribu ! Cela dépassait son entendement.

Se ressaisissant, il me demanda sèchement :

– Pourquoi refuses-tu ?

La situation était délicate. Pouvais-je lui révéler mes véritables mobiles sans le vexer profondément ? Comment lui dire qu'un Européen, surtout d'un certain niveau, ne pouvait lier sa vie à celle d'une Indienne, aussi charmante fût-elle ? Pouvais-je en effet me résoudre à passer tout le reste de mon existence, loin de la civilisation, dans un village indien ? Car je n'étais pas capable d'agir à l'instar de tant de bandits blancs qui avaient une femme indigène dans chaque tribu ou presque, épousant par intérêt et quittant sans scrupules des jeunes filles dont la vie était désormais brisée. Je ne pouvais évidemment lui dire tout cela, et il fallait trouver un autre argument susceptible de le convaincre.

– Mon frère rouge a dit tout à l'heure qu'il considérait Old Shatterhand comme un grand guerrier. J'ai bien peur cependant que ces paroles ne correspondent pas à sa pensée et qu'il ait de Old Shatterhand une opinion toute différente.

– Mais non, Sus-Homasha a parlé sincèrement, assura-t-il.

– Comment alors peux-tu me proposer de sauver ma vie lâchement grâce à la pitié d'une jeune fille ? Sus-Homasha accepterait-il à ma place un tel marché ?

– *Uff !* s'écria l'Indien.

Il n'ajouta rien d'autre à cette exclamation et sembla réfléchir. La raison que je venais de lui donner, si elle ne l'avait pas convaincu, l'avait du moins profondément troublé. Aussi est-ce sur un tout autre ton qu'il me demanda, une minute plus tard.

– Que pense Old Shatterhand de Sus-Homasha ?

– Je pense que c'est un guerrier courageux et averti. Je lui confierais sans hésitation le commandement dans la bataille et j'écouterais avec attention son avis au conseil.

– Accepterais-tu de devenir son ami ?

– Bien volontiers.

– Et que penses-tu de sa fille cadette, Kaho-Oto ?

– Je pense que c'est la plus pure et la plus ravissante des filles des Kiowas.

– Mérite-t-elle de trouver un mari ?

– Tout guerrier auquel tu voudrais faire l'honneur de la lui donner pour squaw devrait s'estimer fier et heureux.

– Ainsi donc, si tu refuses, ce n'est point par mépris pour moi ou ma fille ?

– Loin de moi pareille pensée. Mais, si Old Shatterhand a le droit de défendre sa vie et de reconquérir sa liberté, il n'a pas le droit de les accepter de la main d'une jeune fille.

– *Uff ! Uff !* Ton scrupule ne serait-il pas exagéré ?

– Certainement pas. Old Shatterhand ne doit pas commettre un acte que les guerriers évoqueraient devant un feu de camp en faisant la moue. Ai-je raison ?

– Peut-être.

– Old Shatterhand doit-il permettre qu'on dise qu'il a été sauvé de la mort par une jeune et jolie squaw ?

– Certes, c'est assez délicat.

– Non, aucune hésitation n'est permise. Mon suprême devoir n'est-il pas de sauvegarder mon honneur, même au prix de ma vie ?

– Certainement.

– Je suis heureux que tu me comprennes. Mais alors tu comprends aussi la raison de mon refus. Néanmoins, je te remercie, et je remercie aussi Kaho-Oto, la plus délicieuse fleur des Kiowas. Je voudrais vous prouver ma gratitude autrement que par des paroles.

– *Uff ! Uff !* Old Shatterhand est un homme exceptionnel. Il est regrettable qu'il doive mourir. La proposition que je viens de lui faire était le seul moyen de le sauver, malheureusement il l'a rejetée. Pourtant Sus-Homasha ne lui en veut pas, car il comprend parfaitement ses scrupules. Ma fille aussi sera triste en apprenant la réponse de Old Shatterhand, mais elle le comprendra, j'en suis sûr.

– Je l'espère. Je serais désolé si elle pensait que je l'avais dédaignée.

– Elle ne le pensera pas. La fière attitude ne fera qu'accroître l'estime qu'elle te porte et, quand le moment viendra où tu devras te soumettre au supplice à l'arbre de la mort, elle se réfugiera dans ma tente et se voilera le visage en signe de deuil. *Howgh !*

Sur ce, il esquissa un geste de salut et s'en fut.

Dès qu'il fut parti, les gardes revinrent à leur poste. Je poussai un soupir de soulagement. La tournure qu'avait prise notre conversation et sa conclusion dépassaient mes espoirs. L'alerte avait été chaude, car, si je n'avais pas réussi à persuader Sus-Homasha de ma loyauté, j'aurais trouvé en lui un ennemi redoutable, dont l'hostilité aurait pu m'être néfaste.

Peu après le départ de Sus-Homasha, Pida vint pour examiner mon installation pour la nuit.

On me fit étendre les jambes et les bras et chacun de mes membres fut attaché à un pieu. Une couverture pliée fut glissée sous ma tête en guise d'oreiller et je fus recouvert d'une autre couverture pour me protéger de la fraîcheur de la nuit. S'étant enquis si je n'avais pas de désirs à formuler et ayant reçu une réponse négative, Pida me salua et partit.

Je devais cependant recevoir une autre visite encore ce jour-là. Ce fut celle de mon fidèle cheval moreau, qu'on avait laissé paître toute la journée dans les prés environnants.

M’ayant découvert, il poussa un hennissement joyeux, puis il alla s’allonger non loin de moi. Les gardes, qui l’avaient observé avec curiosité, le laissèrent faire : ce n’était évidemment pas un cheval qui pouvait me libérer de mes liens.

Cette preuve de fidélité que me donnait ma monture me toucha profondément. Mais, abstraction faite de toute considération sentimentale, le voisinage de cette bête n’augmentait-il pas mes chances d’évasion ? Si l’occasion se présentait, malgré tout, de fuir la nuit, ce serait pour moi une facilité inespérée que de pouvoir sauter aussitôt en selle. J’espérais que mon cheval aurait l’inspiration de conserver cette bonne habitude et qu’il viendrait me rejoindre tous les soirs, sous l’œil indulgent des gardes.

J’avais eu bien peur de ne pouvoir m’endormir dans cette posture peu confortable et je ne m’étais pas trompé. Écartelé et ligoté comme je l’étais, mes membres ankylosés me causaient de réelles souffrances. Lorsque, la fatigue prenant le dessus, je parvenais à m’assoupir pour un quart d’heure, je ne tardais pas à être réveillé par des sensations de douleur. Ces alternances de brefs instants de repos et de longues minutes de tortures, qui me donnaient l’avant-goût de celles que je devais endurer, durèrent toute la nuit, une nuit qui semblait ne devoir jamais se terminer. Lorsque, enfin, le ciel se mit à pâlir à l’est et que mes gardes se levèrent et vinrent vers moi pour me détacher des pieux et me ligoter à nouveau à l’arbre de la mort, j’éprouvai une intense sensation de soulagement.

Encore quelques nuits passées dans ces conditions, et, quelque bonne que soit la nourriture que m’apporterait Kaho-Oto, je ne manquerais pas d’épuiser mes forces et je me trouverais bientôt dans un état de résistance physique amoindrie. Certes, il eût suffi que je fasse comprendre à Pida combien il m’était pénible de supporter cette position de longues heures durant, pour qu’il m’épargnât cette épreuve. Mais je ne pouvais espérer obtenir cette faveur que contre la promesse de ne pas

chercher à m'évader pendant la nuit, et je ne voulais pas prendre un pareil engagement. De toute façon d'ailleurs, telle réclamation ne pouvait que diminuer mon prestige aux yeux des Kiowas, et il me paraissait important de sauvegarder ma réputation à leurs yeux. Aussi, sitôt conçue, je rejetai cette idée.

La sensation de la faim me rappela Kaho-Oto. Serait-ce encore elle qui m'apporterait mon petit déjeuner ? Après la réponse faite à son père, la chose n'était pas sûre.

Pourtant, vers sept heures du matin, la jeune Indienne aux cheveux noirs vint, droite et légère, portant un plat à la main. Je la saluai et elle me répondit, mais notre échange de propos se borna à des formules de politesse. Son regard me révéla cependant qu'elle ne m'en voulait pas ; tout au plus son visage exprimait-il une profonde tristesse.

Un peu plus tard, Pida vint me voir. Comme précédemment, il s'assura que mes liens ne me gênaient pas trop, puis il m'apprit qu'il allait partir à la chasse avec un groupe de guerriers pour ne revenir que dans le courant de l'après-midi. Je consentirais sans doute à attendre son retour, me dit-il, pour examiner les « papiers parlants » qui m'intéressaient. Il ne voulait pas, en effet, faire attendre ses guerriers.

Une fois de plus, le jeune Kiowa, en me posant cette question, me prouvait qu'il me tenait en estime et qu'il entendait me traiter comme il me l'avait promis. Je lui répondis que je n'étais pas pressé, bien que ce contretemps me fût assez pénible. Je pensais pour me consoler qu'après tout rien ne pressait. Dans l'état où j'étais, je ne pouvais de toute façon exécuter les dernières volontés de Winnetou.

Pida s'éloigna et bientôt je le vis monter à cheval et partir au galop, suivi de ses guerriers.

CHAPITRE VII

LE SACHET À REMÈDES

Les premières heures de la matinée ne furent marquées par aucun événement digne d'être rapporté. Personne ne vint me voir et la population du camp ne s'attroupait plus autour de l'arbre comme la veille. La consigne de Pida était rigoureusement observée.

Vers onze heures cependant, je vis Santer déboucher de l'allée. Il conduisait par la bride sa monture sellée et harnachée et portait un fusil en bandoulière. À ma grande surprise, il se dirigea vers moi et, arrivé près de l'arbre, il s'arrêta et dit :

– La cuisine de nos amis Kiowas est détestable, aussi ai-je décidé de faire moi-même ma popote. Mais, pour cela, il me faut trouver du gibier. Cependant, je ne voudrais pas m'absenter sans vous avoir salué au préalable Mr. Shatterhand. J'espère rencontrer dans la savane notre ami Pida qui est si bien disposé à votre égard et qui ne semble pas éprouver à mon endroit une trop vive sympathie.

Il espérait une réponse, mais je le laissais parler sans desserrer les lèvres.

– Vous n'êtes pas très loquace aujourd'hui, Mr. Shatterhand.

Je ne bronchai pas.

– C'est bien dommage que je vous trouve d'une humeur aussi taciturne, cher ami. Nous aurions en effet bien des choses à nous dire. À moins que vous ne soyez frappé subitement de surdité. Allons, un bon mouvement.

Et il me tapota jovialement sur l'épaule.

– Va-t'en, canaille ! m'écriai-je à bout de patience.

– Tiens ! tiens ! Vous n'avez donc pas perdu l'usage de la parole ? J'avais quelques questions à vous poser, mais puisque vous ne voulez pas m'écouter… tant pis ! Tant pis pour moi, mais surtout pour vous !

Il me lança un regard scrutateur, presque effronté. Il y avait dans son attitude plus que de la provocation : un air de triomphe. La langue lui démangeait, c'était évident.

– Oui, j'avais des choses à vous demander, reprit-il. Sur un sujet qui vous intéresse très vivement, si je ne m'abuse.

Il attendit, espérant que ces paroles auraient raison de mon mutisme obstiné, mais, devant mon silence, il éclata de rire.

– Ha ! Ha ! Ha ! Entre nous soit dit, nous offrons un bien curieux spectacle. Old Shatterhand, le célèbre chasseur, le justicier de la savane, attaché au poteau de torture et, devant lui, cette canaille de Santer en liberté ! Ironie du sort ! Et ce n'est pas tout ! À propos, cher ami, connaissez-vous une forêt que les Indiens appellent Indeltche-Tchil. Je crois avoir bien retenu le nom, n'est-ce pas ?

Ces paroles me firent l'effet d'un coup de fouet. Le nom de cette forêt figurait dans le testament de Winnetou. Mon regard le fixa comme pour le transpercer.

– Juste ciel ! On dirait que vous voulez me foudroyer du regard. Par quoi vous aurais-je offensé ?

– Scélérat ! Où as-tu entendu ce nom-là ?

– Entendu ? Qui te dit que je l'ai entendu ? Je le connais, voilà tout. J'en connais d'autres encore. Celui de Tche-Choch, par exemple. Es-tu déjà allé au lieu ainsi nommé ?

– Bandit ! Tu me paieras ça !

– Du calme ! du calme, dit-il avec une odieuse bonhomie. Au lieu de t'agiter, dis-moi plutôt si tu connais un endroit nommé Deklil-To. Je crois que tu as visité ces parages et je te serais reconnaissant de fournir tous ces renseignements que tu pourrais me donner.

– Je comprends maintenant, criai-je. Tu as lu les papiers que...

– Oui, je les ai lus. Mr. Shatterhand trouve-t-il à y redire ?

– Bandit ! Tu as volé Pida !

– Volé ! Tu en as de bonnes ! J'ai simplement repris mes affaires. Cela ne s'appelle pas voler, à ce que je sache. Les papiers, emballage compris, se trouvent maintenant chez leur légitime propriétaire.

Il souligna ces paroles en donnant une tape sur la poche de sa veste, avec un air d'extrême satisfaction.

– Arrêtez cet homme ! Ne le laissez pas partir ! criai-je à mes gardes. Qu'attendez-vous ?

– M'arrêter ? ricana Santer en sautant en selle. Fais-le, si tu peux.

– Arrêtez-le donc ! Il a volé Pida ! Il ne faut pas le laisser partir.

J'avais jeté ces cris au comble de l'émotion et en faisant des efforts désespérés pour me dégager. Mes gardes s'étaient levés, mais, malgré mes adjurations, ils n'esquissèrent pas le moindre mouvement pour retenir Santer. Celui-ci s'éloigna au grand galop, pendant que les deux Kiowas me dévisageaient, stupéfaits.

En proie à une véritable crise de rage, je me débattis comme un fou. Le testament de Winnetou était entre les mains

de Santer, ce testament que personne, en dehors de moi, ne devait connaître ! Du coup, j'oubliai la douleur de mes membres meurtris, possédé entièrement par la volonté impérieuse de reprendre mon bien. Dans un suprême effort, je bandai tous mes muscles et... je me sentis soudain choir à terre. Mes liens étaient rompus.

– *Uff ! Uff !* s'écrièrent mes gardes.

Ils se précipitèrent sur moi, cherchant à m'immobiliser.

– Laissez-moi donc ! hurlai-je. Je ne veux pas m'enfuir, mais arrêter cet homme qui a volé votre jeune chef !

Mais les gardes ne voulaient pas m'entendre. Pendant que je luttais contre eux, la population du village, alertée par mes cris, accourut en masse vers l'arbre de la mort. Je me débattis aussi longtemps que je pus, distribuant des coups de poings à droite et à gauche, mais, comme seules mes mains étaient libres, ma résistance fut de courte durée et je fus bientôt maîtrisé et enchaîné à nouveau au poteau.

Ma tentative de me libérer avait provoqué parmi les Kiowas moins d'indignation que d'étonnement. Je vis quelques guerriers hocher la tête en regardant mes liens.

– *Uff ! Uff !* répétaient-ils, admiratifs. Un buffle ne les aurait pas brisés. C'est incroyable.

À mesure que je reprenais mon sang-froid, une vive douleur dans mes membres se faisait plus sensible. La chair de mes poignets pendait en lambeaux, mettant les os à nu. Je ne me serais pas cru capable, moi non plus, d'un pareil exploit.

– Qu'avez-vous donc tous à me regarder ! m'écriai-je. Vous n'avez pas encore compris ? Ce Visage-Pâle que vous avez laissé échapper a volé Pida. Sautez à cheval, ramenez-le !

Mes appels n'eurent pas plus d'effet que des cris lancés dans le désert. Personne ne bougea. Des longues minutes

s’écoulèrent. Enfin, je vis surgir de la foule Sus-Homasha. Se frayant rapidement un passage, il se dirigea vers moi.

– Ai-je bien entendu ? Tu prétends que Santer a volé les « papiers parlants » de Pida ?

– Je l’ai dit, et c’est vrai. Ne perdez pas un instant. Vous pourrez encore le rattraper.

– Si c’est la vérité, nous devrons consulter Tangua sur ce qui nous reste à faire. Santer a été après tout notre hôte.

– Il ne l’est plus, puisqu’il s’est enfui après vous avoir volé. Consultez Tangua, si vous voulez, mais, pour l’amour du ciel, faites vite !

Sus-Homasha jeta un regard sur les liens rompus restés à mes pieds, se pencha pour les ramasser, les examina et hocha la tête.

– Oui, dit-il, Old Shatterhand mérite bien sa réputation. Quel dommage qu’il doive mourir ! Pourquoi le sort a-t-il fait de lui non point un Kiowa, mais un Visage-Pâle ?

Là-dessus il partit en emportant mes liens, suivi des autres guerriers. Je restai à peu près seul avec mes gardes.

J’attendais son retour avec une impatience croissante. Le temps avançait avec une lenteur effrayante. J’espérais à chaque instant que la poursuite de Santer allait être organisée, et quelle ne fut pas ma déception lorsque je vis que l’animation dans le camp reprenait son cours normal. Je suppliai alors mes gardes de me faire connaître la décision de Tangua. Comme ils l’ignoraient eux-mêmes et qu’ils n’avaient pas le droit de quitter leur poste, ils appelèrent un guerrier, qui ne tarda pas à nous apporter la nouvelle. Tangua s’était opposé à l’idée de la poursuite de Santer. Il n’attachait aucune importance aux « papiers parlants », d’autant plus, disait-il, que, ne sachant pas lire, Pida ne pouvait en tirer aucun profit.

On imagine ma fureur devant cette décision à la fois stupide et malveillante à mon égard. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang, étouffant dans mon impuissance. Mes gardiens me regardaient d'un air soucieux : sans doute se demandaient-ils s'ils devaient s'attendre à une nouvelle tentative d'évasion. Je ne méditais évidemment rien de pareil, mais je bouillonnais littéralement de rage, sachant que j'étais condamné à l'immobilité. Je finis cependant par me dominer, du moins en apparence, bien décidé à saisir la première occasion qui s'offrirait pour fausser compagnie aux Kiowas. Aucun risque ne me paraîtrait trop grand pour tenter ma chance.

Deux ou trois heures s'écoulèrent dans cette attente quand j'entendis enfin une voix féminine qui semblait appeler au secours. Quelques minutes auparavant, j'avais vu Kaho-Oto sortir de sa tente et s'éloigner, mais je n'y avais guère pris garde à ce moment-là. Maintenant, elle revenait à sa tente en courant et appelant son père d'une voix angoissée. Elle rentra dans la tente et en ressortit l'instant d'après, accompagnée de son père. Tous les deux s'élancèrent à pas de course vers le centre du camp. Les Kiowas qui se trouvaient sur leur chemin se joignirent à eux. Nul doute qu'un événement important venait de se produire, et j'avais le pressentiment que cet événement n'était pas sans rapport avec le vol du testament.

Quelques minutes plus tard, je vis Sus-Homasha revenir sur ses pas et se diriger vers moi. Il me cria de loin :

– Old Shatterhand est un homme savant. Comprend-il aussi la médecine ?

– Oui, répondis-je sans hésiter, d'abord parce que j'avais effectivement de fortes notions de médecine, mais surtout parce que je me rendis compte aussitôt que, pour me conduire auprès d'un malade, les Kiowas seraient bien obligés d'ôter mes liens.

– Ainsi, tu es capable de guérir un malade ?

– Certains malades, sûrement.

– Et connais-tu aussi l'art de réveiller les morts ?

– Quelqu'un est donc mort ? Qui ?

– Ma fille.

– Je viens pourtant de voir à l'instant Kaho-Oto, dis-je, étonné.

– Il ne s'agit pas de Kaho-Oto, mais de sa sœur aînée, la squaw de Pida. On vient de la trouver ligotée et inerte sur le sol de sa tente. Sans doute a-t-elle voulu empêcher ce Visage-Pâle de voler les « papiers parlants » et voilà ce qu'il a fait d'elle. Le guérisseur l'a examinée et il affirme qu'elle est morte. Old Shatterhand veut-il essayer de lui rendre la vie ?

– Conduisez-moi auprès d'elle.

On me détacha aussitôt de l'arbre et on se contenta d'allonger les liens de mes chevilles et de mes poignets. C'est dans cet état que je fus mené dans la tente de Pida.

J'étais sincèrement navré de ce qui était arrivé, mais au moins avais-je la satisfaction d'avoir prévu le coup de Santer. J'espérais que l'avis du guérisseur indigène était faux et que la sœur de Kaho-Oto n'était qu'évanouie et peut-être blessée en mettant les choses au pire. Ce n'était pas la première fois qu'un sorcier indien se trompait dans son diagnostic ; parfois, d'ailleurs, c'était moins par ignorance que par ruse qu'il concluait à la mort, afin de pouvoir, par la suite, rehausser son prestige par une prétendue résurrection, ce qui était considéré chez les Indiens comme le sommet de l'art médical ! À tout prendre, je me félicitais de cet incident qui m'ouvrait des perspectives inespérées puisque c'est dans la tente de Pida que se trouvaient mes deux armes, dont je connaissais même la cachette. Je n'avais pas vu Santer les emporter et j'en avais conclu

que le tueur d'ours et la carabine Henry étaient toujours à la place décrite par Pida.

Un attroupement barrait l'entrée de la tente de la malade. Cependant, à notre vue, les Kiowas s'écartèrent respectueusement et nous pûmes pénétrer sans difficulté à l'intérieur.

Au centre de cette tente, à peine plus vaste et plus confortable que celle d'un simple guerrier, gisait une jeune femme à même le sol. Un vieillard à l'aspect rébarbatif assisté de Kaho-Oto s'affairait autour d'elle. Je n'eus pas de peine de reconnaître en lui le sorcier du village. Lorsqu'ils nous virent entrer, ils se redressèrent tous les deux.

– L'âme a quitté ce corps pour s'envoler vers les territoires de chasse éternelle, dit solennellement le sorcier. La faire revenir n'est plus dans le pouvoir des hommes.

Il semblait sérieusement ennuyé, d'abord parce qu'il avait perdu tout espoir de produire le grand miracle, ensuite parce qu'il n'aimait pas voir des concurrents empiéter sur sa science. Il n'ignorait pas qui j'étais, connaissant ma réputation d'« homme savant », et il était vexé qu'on eût fait appel à moi pour contrôler son jugement.

– Old Shatterhand a consenti à examiner la morte pour voir s'il ne peut rien pour elle, dit Sus-Homasha. Laissons-le faire.

Je mis un genou à terre avec mes mains entravées, je procédai à l'examen méthodique de la jeune femme. Effectivement, le pouls ne battait plus, à moins que les pulsations ne fussent imperceptibles. La respiration aussi semblait avoir cessé. Cependant le corps, bien que complètement inerte, ne présentait ni cette froideur ni ce raidissement qui font conclure à la mort. Tout espoir n'était donc pas perdu.

Sous les yeux ébahis des présents, je sortis de ma poche une petite glace, objet de luxe inouï dans la savane, et je

l'appliquai sur les lèvres de la femme de Pida. Lorsque je la retirai, je vis qu'elle était couverte d'une légère buée. La jeune femme respirait encore.

– Tout effort est vain, intervint le sorcier. Elle est morte et personne au monde ne saurait la ramener à la vie.

– Old Shatterhand l'essaiera pourtant, répondis-je.

– Tu crois vraiment que c'est possible ? demanda le père d'une voix où vibrait l'espoir.

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir et j'espère y réussir.

– Ressuscite-la, je t'en supplie, ressuscite-la ! dit Kaho-Oto en mettant ses deux mains sur mon épaule en signe de supplication.

– Oui, je vais le faire, dis-je, mais, pour faire revenir l'âme dans ce corps, je dois être seul dans cette tente avec la morte.

– Faut-il que nous sortions tous ? demanda le père.

– Oui, c'est indispensable.

– *Uff !* Te rends-tu compte de ce que cela signifie ?

– Quoi donc ? demandai-je, bien que sachant parfaitement à quoi il faisait allusion.

Aussitôt entré dans la tente, j'avais remarqué ma selle et ma couverture accrochées à une paroi et, à côté, mon revolver et mon couteau. Tels des trophées, ces objets étaient destinés à parer l'intérieur de la tente. Quant à mes fusils, ils devaient se trouver à l'endroit décrit par Pida.

– Tes armes se trouvent ici, répondit Sus-Homasha. Si tu t'en emparais, tu pourrais tenter de t'évader. Me promets-tu de ne pas y toucher ?

La situation était bien embarrassante. Un coup de mon couteau m'aurait débarrassé définitivement de mes liens et, une fois en possession de mon fusil à répétition, je pouvais tenir tête à toute une armée de Kiowas. Certes, l'entreprise était hardie, mais fort tentante. Je rejetai cependant bien vite ce projet. Exploiter ainsi l'évanouissement d'une jeune femme me paraissait indigne de moi. Toutefois la situation pouvait offrir d'autres chances et je ne pouvais promettre à la légère à Sus-Homasha de ne rien tenter pour me libérer.

Mon regard se posa par hasard sur une peau de bête où étaient rangés divers accessoires de couture de femmes indiennes, ciseaux, aiguilles de toutes sortes, différents objets pointus destinés sans doute à percer le cuir et enfin un ou deux petits couteaux. Ces petites lames employées aux travaux féminins étaient généralement très tranchantes. C'étaient autant d'instruments possibles de ma libération.

Cette pensée avait traversé mon esprit comme un éclair et, sans perdre un instant, je répondis :

– Je te promets solennellement de ne pas toucher à mes armes. Si vous n'avez pas confiance, emportez-les. En tout cas ; il faut que vous sortiez.

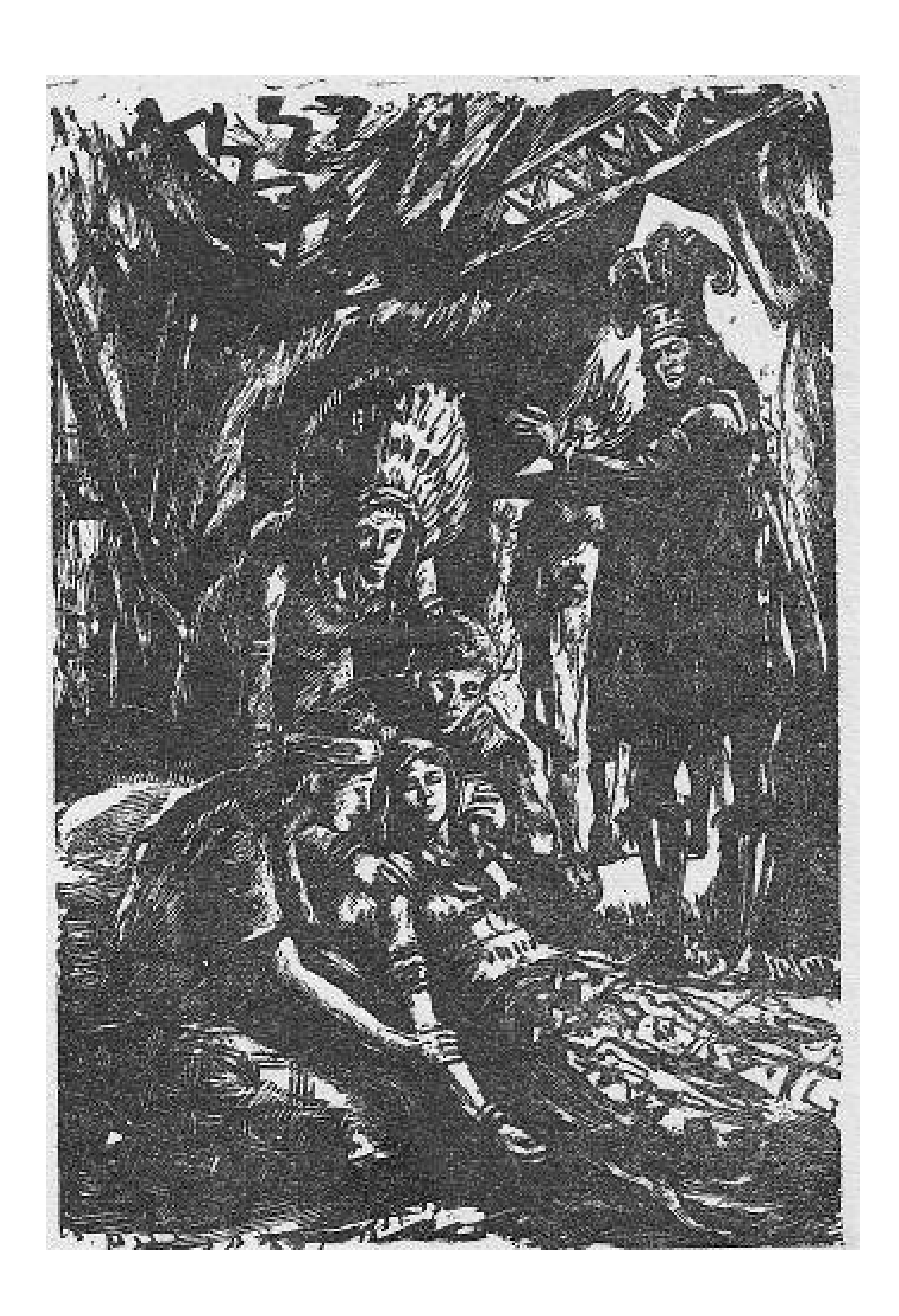
– Nous allons sortir, mais sans emporter tes armes. Old Shatterhand tient ses promesses.

Il hésita cependant un instant, puis il dit :

– J'ai une autre condition encore à te poser. Tu dois m'excuser, mais avec Old Shatterhand on ne prend jamais assez de précautions.

– Parle !

– Depuis que tu as été détaché de l'arbre de la mort, tu n'es plus notre prisonnier qu'à moitié. Qui sait si tu ne tenterais pas de t'évader autrement qu'à l'aide de tes armes.



– Eh bien ?

– Promets-moi de ne pas le faire.

– Tu ne peux me demander de te promettre chose pareille. Je serais le dernier des lâches si je ne tentais pas de m'évader. Toutefois, je puis te donner l'assurance que je ne le ferai pas maintenant.

– Dois-je comprendre que tu te laisseras reconduire à l'arbre de la mort, afin que l'on t'y attache à nouveau ?

– Parfaitement. Tu as ma parole.

– *Uff ! Uff !* Cela me rassure.

Et se tournant vers sa fille et le sorcier, il dit :

– Suivez-moi dehors. Old Shatterhand n'a pas deux langues comme Santer, nous pouvons nous fier à sa parole.

Il sortit et les deux autres firent de même. Le sorcier ne lui obéit d'ailleurs que de mauvaise grâce et, avant de quitter la tente, il jeta un regard soupçonneux dans ma direction. Cependant, comme il avait déclaré que le cas de la femme de Pida ne relevait plus de sa compétence, il ne lui restait qu'à s'incliner devant la volonté de Sus-Homasha.

Resté enfin seul, je saisis à nouveau ma glace de poche et je l'appliquai une fois de plus sur les lèvres de la jeune femme. Les traces de la respiration, plus nettes, révélaient que la femme de Pida revenait peu à peu à la vie. Dans une demi-heure, ou une heure au plus, elle sortirait sans doute de son évanouissement, même sans mon secours. La perte de connaissance était provoquée soit par une profonde émotion, telle que la peur, soit par un traumatisme. Je rejetai bien vite la première hypothèse : deux heures s'étaient passées depuis le départ de Santer et, sauf chez des sujets atteints de névrose, un choc psychique n'entraîne pas un évanouissement aussi prolongé. Il était donc

probable que la sœur de Kaho-Oto avait reçu un coup, un coup sur la tête sans doute.

Avec précaution, j'examinai soigneusement la boîte crânienne de la malade. Je ne tardai pas à découvrir une bosse derrière la tempe gauche, dissimulée par l'épaisse chevelure de la jeune femme. C'était sans aucun doute la trace d'un coup. Le cas était, en somme, moins grave que je ne l'avais craint.

Je me redressai alors et j'allai prendre, sur la peau de bête, une de ces lames dont les Indiennes se servent pour tailler le cuir et je la glissai dans la manche droite de ma chemise.

Ce geste ne m'avait pas demandé plus de quelques secondes et je retournai aussitôt près de la malade.

M'étant assuré que le coup assené sur la tête n'avait causé aucune lésion en dehors de cette petite bosse, je me suis mis à masser celle-ci, d'abord avec douceur, puis de plus en plus énergiquement. La jeune femme fit enfin entendre un léger soupir et, l'instant d'après, elle ouvrit les yeux. Son regard, d'abord inexpressif, s'anima ; je vis même qu'elle me reconnaissait.

– Old Shatterhand, murmura-t-elle.

– Oui, c'est moi, fis-je.

– Toi... ici ?... balbutia-t-elle. J'ai mal à la tête... Tout devient noir de nouveau devant moi...

Je compris qu'elle était sur le point de retomber dans son évanouissement et je décidai de l'en empêcher. Lui saisissant énergiquement le poignet, je lui dis :

– Il faut réagir contre la souffrance. Si tu perds connaissance de nouveau, tu es perdue. Il faut que tu luttes contre cette faiblesse. Garde les yeux ouverts ! Dis-moi ce qui s'est passé.

Mes paroles produisirent l'effet escompté. La jeune femme fit un visible effort pour surmonter sa faiblesse, essaya même de se dresser sur son séant, puis, portant la main à sa tempe, elle dit :

– J'étais seule quand Santer est entré ici... Il a réclamé le sachet à remèdes de Pida. Comme je refusais, il m'a frappée... et j'ai tout de suite perdu connaissance.

– Et le sachet ? L'a-t-il emporté ?

Elle leva le regard vers un des pieux qui soutenaient les cloisons de la tente et poussa un cri d'épouvante :

– *Uff ! Uff !* Le sachet n'y est plus. Il l'a pris. Je suis une misérable ! Pida va me tuer.

C'est donc cela que voulait dire Santer en se vantant devant moi d'avoir emporté le testament avec son emballage ! L'emballage, c'était le sachet à remèdes.

Les lecteurs de mes précédents ouvrages savent quel prix les Peaux-Rouges attachent à cette collection de remèdes, dont le caractère est plutôt religieux que médical. Ils savent aussi au prix de quels efforts, de quelles privations et de quelles peines, le jeune guerrier parvient à constituer le contenu de son sachet à remèdes sans lequel il ne sera pas admis aux territoires de chasse éternelle. L'adolescent qui veut accéder au rang des guerriers quitte le village et se retire dans la forêt. Pendant quelque temps, il s'abstient de toute nourriture et même de boisson. À bout de force et rongé par la fièvre, il a des hallucinations qu'il attribue à une force surnaturelle. L'objet ou l'être qui apparaît le premier dans ses cauchemars sera sacré pour lui jusqu'à la fin de ses jours. Si, par exemple, il voit une chauve-souris, il ne connaîtra pas de répit avant d'avoir capturé une de ces bêtes. Une fois en possession de son fétiche, il rentre au village, le remet au sorcier afin que celui-ci lui fabrique un remède. Ce remède est pour l'Indien ce qu'il a de plus précieux. S'il le

perd, c'est comme s'il perdait l'honneur. Aucun guerrier rouge n'affronterait une bataille sans ce talisman dont il ne se sépare jamais, sinon pour aller à la chasse. Aussi Pida n'avait-il pas emporté son sachet dans son expédition. Je ne doutais pas que le jeune Kiowa tenterait l'impossible pour rentrer en possession de son phylactère dérobé.

– Te sens-tu assez forte pour me parler ? demandai-je à la jeune femme.

– Oui, ma faiblesse passe, dit-elle. Tu m'as rendu la vie, comment pourrais-je te prouver ma gratitude ?

– Tu ne me dois aucune gratitude. N'importe qui aurait fait la même chose à ma place.

Comme elle protestait, je me levai et j'écartai le rideau qui masquait l'entrée de la tente.

Entre temps, une foule de Peaux-Rouges s'était attroupée autour de Kaho-Oto et de Sus-Homasha. L'angoisse se peignait sur tous les visages.

– Vous pouvez entrer, dis-je. La vie est revenue dans le corps de la morte.

Je renonce à décrire la sensation que cette nouvelle provoqua dans l'assemblée et je ne cherche pas non plus à dépeindre la joie de la sœur et du père de la jeune femme. Un miracle venait de se produire, et l'auteur de ce miracle, c'était moi.

– Old Shatterhand est un grand sorcier, se répétait-on à la ronde. Il est plus savant que le nôtre et il sait même reprendre sa proie à la mort.

Mon triomphe était complet. Personne ne chercha à contester mon mérite et mon « confrère » indigène avait jugé préférable de s'éclipser, se reconnaissant vaincu.

Ce triomphe trop facile me causa une légère sensation de gêne, cependant je me gardai bien de diminuer mon mérite aux yeux des Kiowas. En laissant intacte leur illusion sur mes pouvoirs surnaturels, j'augmentais peut-être mes chances d'évasion. Je me contentai donc de prescrire à la malade des compresses glacées et je fis même une démonstration de la manière de les appliquer.

Bientôt, cependant, la joie des Kiowas fit place à l'indignation lorsqu'ils apprirent le vol du sachet à remèdes. Ils clamaient des injures contre Santer et proféraient des menaces farouches. Tangua fut aussitôt mis au courant, et il est facile d'imaginer la colère de ce vieillard irascible qui, à seule fin de me contrarier, avait interdit la poursuite du voleur. Maintenant, celui-ci était bien loin, avec mes « papiers parlants », mais aussi avec le talisman sacré de son fils.

Des bribes d'une discussion violente s'échappaient de la tente du grand chef qui, dans sa rage impuissante, invectivait sans doute ses conseillers. Quelques minutes plus tard, deux détachements de guerriers partaient au grand galop : le premier chargé sans doute d'avertir Pida, l'autre avait pour tâche de découvrir la piste du voleur et d'y guider Pida dès qu'il serait revenu.

Au milieu de cette agitation générale, on semblait oublier jusqu'à mon existence et, sans la promesse donnée à Sus-Homasha, j'aurais pu tenter de m'évader avec de grosses chances de succès. Je me laissai cependant reconduire à l'arbre de la mort par le beau-père de Pida. Il eut soin de m'y attacher lui-même, en prenant des précautions pour éviter de me faire mal.

Pendant toute cette opération, il ne cessa de glorifier ma science et d'exprimer sa reconnaissance éternelle, qu'il promettait de me prouver d'une façon un peu particulière.

– Tu mérites de subir les tortures réservées aux plus illustres des chefs rouges, me dit-il. Jamais encore Visage-Pâle n'a eu pareille occasion de prouver son courage à l'arbre de la mort. Lorsque ton âme gagnera les territoires de chasse éternelle, tu seras accueilli comme un égal par les plus vaillants des guerriers rouges.

J'étais tenté de lui répondre qu'il me faisait décidément trop d'honneur et que je me passerais volontiers de toute cette fête, mais je n'en fis rien.

– Tu dois reconnaître que j'avais raison en insistant pour que Santer soit poursuivi sans délai. Si vous n'aviez pas dédaigné mon conseil, le sachet à remèdes serait déjà entre vos mains. Mais, ainsi, il est peu probable que vous puissiez mettre la main sur Santer !

– Pourquoi ? Nos guerriers découvriront sa trace et finiront par le capturer.

– Rien n'est moins sûr. Santer a une excellente monture et ce n'est pas la première fois qu'il échappe à ses poursuivants. Quel dommage que je ne puisse pas me lancer sur ses traces !

Il sembla réfléchir un instant, puis dit :

– Au fond, rien ne t'empêche de le poursuivre.

– Comment le ferais-je, puisque je suis enchaîné ici ?

– Old Shatterhand a prouvé qu'on peut se fier à sa parole. Je persuaderai Tangua de te laisser partir avec Pida à la poursuite de Santer à condition que tu promettes de revenir ici et de te laisser attacher à nouveau à l'arbre de la mort. Si tu acceptes, je garantirai ton retour de ma propre personne.

Je ne savais si je devais rire ou m'indigner de cette proposition absurde. La confiance que j'inspirai à ce brave Sus-Homasha devenait décidément par trop gênante.

– Non, merci, répondis-je. Je renonce à poursuivre Santer et tout ce que je demande, c'est qu'on en finisse avec moi au plus vite. Puisque je dois mourir, autant mourir tout de suite.

– Tu as raison, dit-il, et chacun sait que tu es un héros. Malheureusement le moment de ton exécution n'est pas encore venu. Il faudra te résigner à attendre le retour du détachement parti en expédition et aussi celui de Pida, qui ramènera le voleur de son talisman. Il faut que toute la tribu puisse assister à cette fête mémorable. Il ne te reste donc qu'à prendre patience.

Il s'en alla vivement, sans me laisser le temps de répondre. Sans doute croyait-il que ce nouvel ajournement de mon supplice me laissait inconsolable.

À vrai dire, tout cela m'était parfaitement indifférent, puisque j'étais bien décidé à décliner l'insigne honneur qu'on voulait me faire en me torturant. Je disposais désormais d'un moyen efficace, et j'étais résolu à ne pas attendre plus longtemps et à tenter ma chance cette nuit même.

En moins d'une heure, Pida fut retrouvé et je le vis arriver au grand galop. Il entra d'abord dans sa tente, où il ne resta que quelques minutes, et il se rendit ensuite chez son père. Il discuta longuement avec celui-ci, puis vint me trouver. Il semblait très calme, mais je devinais qu'il lui en coûtait de maîtriser son émotion et sa colère.

– Old Shatterhand a fait revenir à la vie ma squaw bien-aimée, dit-il, et il a droit à ma reconnaissance. Est-il au courant de tout ce qui vient de se passer ?

– Oui. Comment va ta femme ?

– Elle éprouve encore quelque douleur à la tête, mais le contact de l'eau froide la soulage. Sans doute ne tardera-t-elle pas à se remettre complètement.

– C'est certain. Le coup a été assez violent, mais par bonheur il n'a provoqué aucune lésion grave. Pida a-t-il pris une décision ?

– L'âme de Pida a également reçu un coup violent, et il ne saurait guérir avant que le sachet à remèdes soit retrouvé.

– Espérons que tu le retrouveras bien vite. Tu aurais pu t'épargner ce malheur si tu avais écouté mes avertissements.

– Hélas ! Old Shatterhand avait raison. Quel dommage que mes guerriers au moins n'aient pas suivi son conseil lorsqu'il les engageait à poursuivre Santer. Alors, il eût été facile de le rattraper.

– Il n'est pas encore trop tard, mais Pida n'a plus un instant à perdre.

– Je le sais. Aussi suis-je venu uniquement pour prendre congé de toi. Ton exécution est une fois de plus différée. Sus-Homasha m'a dit que tu trouvais le temps trop long et je regrette de ne pouvoir rien faire pour toi. Tu devras attendre mon retour.

– Volontiers.

Je parlais sérieusement, mais il crut que je dissimulais mes sentiments et se mit à me consoler :

– Je sais qu'il est dur d'attendre longtemps une mort certaine. J'ai ordonné à tes gardes et à tous ceux qui restent au camp de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour rendre cette attente moins pénible. Elle serait encore plus supportable si tu acceptais la proposition que je vais te faire.

Il me regarda, mais je m'abstins de toute question :

– Cela te plairait-il de m'accompagner ? dit-il.

– J'en serais ravi, dis-je.

– *Uff ! Uff !* Voilà qui me fait plaisir. À nous deux, nous réussirons sûrement à mettre la main sur le voleur. Je vais détacher tes liens et te remettre tes armes.

– Attends une minute. J'ai des conditions à te poser. Tout à l'heure déjà Sus-Homasha est venu me trouver pour me proposer de t'accompagner. J'ai refusé, car, pour participer à cette poursuite, il faut que je sois libre.

– Tu seras libre pendant toute la poursuite, si c'est cela que tu veux dire. Je sais que Santer est aussi ton ennemi et que tu dois tenir à sa capture. En conjuguant nos forces, nous sommes plus sûrs du succès. La seule condition que, pour ma part, j'ai à te poser, c'est que, Santer une fois pris, tu consentes à te faire ramener ici.

– Dans ce cas, je refuse, répondis-je avec fermeté. Old Shatterhand n'est pas un chien de chasse que l'on relâche pour le lancer à la poursuite du gibier et que l'on enchaîne à nouveau une fois sa tâche accomplie.

– Old Shatterhand vient de prononcer là des paroles bien inconsidérées. Pida lui conseille de bien réfléchir avant de lui donner une réponse définitive. Si tu tiens à revoir un jour les « papiers parlants », tu ne dois pas refuser de contribuer à la capture du voleur.

– Mes « papiers parlants » ne sont pas les seuls en jeu. Il y a également ton sachet à remèdes.

Il hocha la tête, mais n'insista plus. Il était visiblement déçu.

– Je t'aurais emmené volontiers, mais puisque tu ne veux pas... Cela ne change en rien, évidemment, mon sentiment de reconnaissance : je n'oublierai jamais que tu as sauvé ma squaw. Je voudrais tant faire quelque chose pour toi.

– Tu en auras peut-être l'occasion.

– Vraiment ? Quelle est la pensée de Old Shatterhand ?

– Peux-tu me dire ce que sont devenus les trois compagnons de Santer ?

Le visage de Pida s'assombrit, mais il répondit aussitôt.

– Ils sont dans leur tente.

– Sont-ils libres ?

– Non, on les a ligotés. Ce sont des amis de l'homme qui a volé mon sachet à remèdes.

– Pourtant, ils sont innocents, et tu ne l'ignores pas.

– Certes, ils ne cessent de protester de leur innocence, mais Santer est maintenant notre ennemi, et les amis de nos ennemis sont nos ennemis. Ils mourront sur le poteau de torture.

– Je te répète qu'ils ne sont pour rien dans cette affaire. Ils n'étaient même pas au courant des intentions de Santer.

– Cela ne nous regarde pas. Ils n'avaient qu'à t'écouter. Je sais que Old Shatterhand les a mis en garde contre Santer.

– Que Pida, le jeune et déjà glorieux chef des Kiowas, prête attention aux paroles de Old Shatterhand. Je suis prêt à mourir, moi, sur le poteau de torture et je ne demande rien pour moi-même. Mais, pour ces trois hommes, j'ai une prière à t'adresser.

– *Uff !* Laquelle ?

– Je te prie de leur rendre la liberté.

– Leur rendre la liberté ? répéta Pida étonné. Old Shatterhand parle-t-il sérieusement ?

– Oui, je parle tout à fait sérieusement. Pida doit le faire pour moi, c'est une faveur que je lui demande. N'a-t-il pas dit

tout à l'heure qu'il se souviendrait de ce que j'ai fait pour sa squaw.

Pida détourna le visage pour dissimuler la lutte oui se déroulait en lui. Enfin il dit :

– Old Shatterhand n'est pas comme les autres Visages-Pâles, il ne ressemble à personne. Qui aurait la prétention de le comprendre ? S'il m'avait demandé une faveur pour lui, je la lui aurais accordée sans doute pour lui marquer ma gratitude. Il aurait pu me demander par exemple de lui donner une chance d'échapper à la mort : il aurait eu alors à soutenir un combat singulier contre le plus fort et le plus courageux de nos guerriers. Peut-être en serait-il sorti vivant comme autrefois quand il combattit contre mon père Tangua. Mais voilà que ce n'est pas pour lui-même qu'il demande une faveur, mais pour les autres.

– Oui, c'est ainsi, et je réitère ma demande.

– Eh bien ! soit. Les trois Visages-Pâles seront libres à une condition.

– Parle donc !

– Cette libération m'acquittera de toute la dette de reconnaissance que j'ai envers toi. Nous serons quittes, entièrement quittes.

– C'est ainsi que je l'entendais.

– Dans ce cas, je vais tout de suite accomplir ma promesse. Toutefois ces hommes doivent au moins reconnaître les torts qu'ils ont eus envers toi en refusant de t'écouter et de suivre tes conseils. Ils seront amenés ici, devant l'arbre de la mort, afin qu'ils puissent te remercier. *Howgh !*

Il me quitta et se dirigea vers la tente de son père.

J'étais certain que celui-ci n'approuverait pas la promesse que Pida venait de me faire et qu'il tenterait de lui faire re-

prendre sa parole. Cependant, je connaissais assez bien le jeune Kiowa pour ne pas douter de lui.

Effectivement, un quart d'heure plus tard il apparut de nouveau sur le seuil de la tente du chef et s'engagea dans une allée. Bientôt je le revis venant dans ma direction, suivi de Gates et de ses amis, portant toutes leurs armes et conduisant leurs montures par la bride. À une cinquantaine de mètres de distance, Pida s'arrêta et fit signe aux trois blancs de continuer. Par discrétion sans doute, il ne voulait pas assister à notre entrevue.

Arrivés près de moi, les trois chasseurs me saluèrent avec déférence et c'est d'un ton fort embarrassé que Gates me dit :

– Mister Shatterhand, nous avons appris ce qui s'est passé et nous en sommes sincèrement navrés. Cependant nous ne comprenons pas pourquoi on fait tant de bruit pour un malheureux sachet de médicaments.

– Vous vous dites des chasseurs du Wild-West et vous me posez une question qui révèle une totale ignorance des mœurs des Indiens. La perte de son sachet à remèdes est le plus grand malheur qui puisse arriver à un guerrier rouge. Sans cet objet sacré, l'âme d'un guerrier indien ne saurait être admise aux territoires de chasse éternelle et elle est condamnée alors à errer dans le néant pendant l'éternité.

– Vous avez sans doute raison, dit Gates, car Pida et ses guerriers ont fait un tapage épouvantable et nous ont ligotés sans ménagements, je vous prie de le croire. Nous en avons encore les membres tout meurtris. Qu'est-ce qu'ils passeront à Santer s'ils mettent la main sur lui !

– Il aura bien mérité tout ce qui lui arrivera. J'espère que vous avez fini par comprendre qu'il s'est moqué de vous.

– Ce n'est sûrement pas aimable de sa part d'avoir pris la fuite en nous laissant dans le pétrin. Que je sois damné si je comprends pourquoi il avait besoin des médicaments de ce

Peau-Rouge. Il faut croire qu'il est devenu fou. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse...

– Erreur. C'est précisément ce qui devrait vous intéresser. Le sachet à remèdes de Pida contient mes papiers, où la nouvelle cachette des *nuggets* est décrite avec précision.

– *All devils !* Est-ce possible ?

– Hélas !

– Dans ce cas, vous qui avez lu les papiers, vous devez connaître cet endroit.

– Parbleu !

– Eh bien ! dites-nous tout de suite où c'est. Nous y rattraperons sûrement ce voleur de Santer et je vous garantis qu'il recevra la correction qu'il mérite.

– Cela ne vous servirait à rien de connaître l'endroit. Vous êtes crédules comme des enfants, et Santer vous roulerait une fois de plus. Je vous ai toujours dit que c'était une naïveté de croire qu'il partagerait avec vous quoi que ce soit. Il était bien décidé à se débarrasser de vous le moment venu.

– Ce qui est fait est fait, n'en parlons plus, dit Gates. Le jeune Peau-Rouge nous a dit que c'est à vous que nous devions notre liberté. Est-ce bien vrai ?

– C'est exact. Vous étiez condamnés à mourir au poteau de torture. Je suis intervenu en votre faveur.

– Nous ne savons pas comment vous remercier, sir. Nous vous devons une fière chandelle et nous ne sommes pas près de l'oublier, soyez-en sûr. Mais vous-même, qu'allez-vous devenir !

– Bah ! je serai torturé.

– Jusqu'à la mort ?

– Il y a des chances.

– Cela nous fait de la peine, n'en doutez-pas, sir. Ne pourrions-nous pas faire quelque chose pour vous ?

– Hélas ! on ne peut plus rien pour moi. Si vous retournez dans les pays civilisés, dites bien que Old Shatterhand n'est plus de ce monde et qu'il a été exécuté par les Kiowas.

– C'est un bien triste message que vous nous confiez là. J'aimerais donner de bien meilleures nouvelles de vous.

– Il ne tenait qu'à vous de pouvoir le faire, car c'est à votre sottise que je dois d'être ici. C'est vous qui m'avez livré aux Kiowas à Mugworthills. C'est donc vous qui serez responsables de la mort terrible qui m'attend. Si vous avez le moindre sentiment humain, le remords vous poursuivra durant toute votre existence. Je n'ai plus rien à vous dire, partez !

Mes paroles plongèrent Gates et les deux autres dans une confusion sans borne. Ils restaient là à me regarder, sans savoir quel parti prendre. Ils secouèrent tristement la tête à plusieurs reprises et semblèrent vouloir se justifier par de larges gestes d'impuissance. Enfin, ils se décidèrent à partir, non sans me lancer de loin des regards apitoyés et contrits.

À peine avaient-ils disparu que Pida monta à cheval à son tour et s'éloigna, suivi d'un détachement de guerriers. Il ne me jeta pas le moindre regard, puisque aussi bien nous étions quittes. Il était sûr d'ailleurs de me retrouver à son retour, attaché toujours au même arbre fatidique, aussi sûr que je l'étais de le retrouver bien avant son retour, quelque part au bord du Rio Pecos ou dans la Sierra-Rita, sur la trace de Santer.

Les événements allaient montrer lequel de nous deux avait raison.

CHAPITRE VIII

ÉVASION

À midi, Kaho-Oto m’apporta comme la veille un repas copieux. Je ne manquai pas de m’enquérir, à cette occasion, de l’état de sa sœur. La jeune fille me répondit que celle-ci souffrait bien moins et qu’elle sentait ses forces revenir rapidement. Tout en me parlant, la jeune Indienne me regardait avec tristesse, et je lus dans son regard qu’elle aurait voulu me parler. Comme elle n’osait pas aborder le sujet qui lui tenait à cœur, je fis le premier pas pour l’encourager.

– Ma sœur rouge a sans doute quelque chose à me dire. Pourquoi ne parle-t-elle pas ?

Elle hésita un instant, puis dit :

– Kaho-Oto pense que Old Shatterhand a eu tort d’agir comme il l’a fait.

– Que veut dire ma sœur rouge ?

– Il aurait dû accompagner Pida à la poursuite du fugitif blanc.

– Pourquoi l’aurais-je fait ?

– Kaho-Oto pense que c’est un digne sort de mourir sans un gémissement au poteau de torture, mais que continuer à vivre dans l’honneur est un sort encore plus beau.

– Certes, mais, même en partant, j’étais condamné à mourir. Je devais donner ma parole que je me laisserais ramener au poteau de torture.

– Pida était bien obligé de te poser cette condition, mais, si tu avais accepté, les choses auraient pu tourner en ta faveur. Vous auriez pu, par exemple, fumer en voyage le calumet de paix et devenir des frères.

– Veux-tu dire qu'une fois devenu le frère de Pida je n'aurais pas été exécuté ? Était-ce cela l'intention de ton beau-frère ?

– Je le crois.

– Tu as peut-être raison, mais moi, de mon côté, j'avais des raisons de refuser. Tout cela n'a plus beaucoup d'intérêt d'ailleurs. Ton désir serait-il de m'épargner la mort ?

– Oui, dit-elle d'un ton ferme. N'as-tu pas rendu la vie à ma sœur ?

– Eh bien ! puisque c'est ainsi, ne te tourmente pas à mon sujet. Old Shatterhand sait toujours ce qu'il fait.

Elle plongea son regard dans le mien, jeta un coup d'œil du côté des gardiens, puis esquissa un geste d'impatience. Je devinai sa pensée. Elle aurait voulu me parler des possibilités de m'évader, mais elle n'osait pas le faire devant les guerriers chargés de ma surveillance. Lorsque son regard se posa à nouveau sur moi, je lui souris et je lui dis :

– Les yeux de ma jeune sœur sont éloquents comme des paroles. Old Shatterhand y lit ce qui se passe dans le cœur de Kaho-Oto. Ses pensées ne sont plus un secret pour lui.

– En es-tu sûr ?

– Oui, et je peux affirmer que le vœu de ma sœur sera exaucé.

– Quand ?

– Bientôt.

– Puisses-tu dire vrai ! Kaho-Oto en serait heureuse !

Elle partit, visiblement soulagée et pleine d'espoir. Lorsqu'elle revint le soir, l'expression mélancolique avait disparu de son visage. La nuit était tombée, et les feux de camp étaient allumés, mais leur clarté ne pénétrait pas sous les arbres où les ténèbres étaient profondes.

Kaho-Oto se tenait tout près de moi en présentant la nourriture à mes lèvres. Tout à coup je sentis une légère pression sur mon bras. C'était un avertissement : elle allait me dire quelque chose d'important. Les gardes, qui se tenaient à une quinzaine de pas de nous, pouvaient, en effet, nous entendre, mais le geste de la jeune fille leur avait évidemment échappé.

– Il ne reste plus sur le plat que quelques bouchées pour Old Shatterhand, dit-elle. Peut-être la faim de Old Shatterhand n'est-elle pas encore apaisée. S'il a besoin de quelque chose, qu'il me le dise.

Elle avait mis l'accent sur ces dernières paroles, dont je devinai sans peine le sens caché. Elle voulait provoquer de ma part une réponse destinée à donner le change aux gardes, où il devait être question de nourriture, mais où je nommerais l'objet dont j'avais besoin pour me libérer.

– Ma sœur rouge est trop bonne, lui répondis-je, et je la remercie de sa sollicitude. Qu'elle se rassure cependant : j'ai mangé à ma faim et j'ai tout ce qu'il me faut. Tout ce que je te demanderai, c'est de me dire comment va la squaw du jeune chef des Kiowas.

– Elle ne souffre presque plus, mais elle continue à appliquer le linge humide sur son front.

– C'est bien, il faut qu'elle continue à se soigner. Qui est auprès d'elle ?

– C'est moi.

– Même la nuit ?

– Oui, je continuerai à veiller auprès d’elle.

– Il ne faut pas la laisser seule. Son état pourrait encore réclamer des soins.

– Je resterai dans sa tente jusqu’au matin.

Sa voix tremblait, elle m’avait parfaitement compris.

– C’est bien, dis-je, alors nous nous reverrons.

– Oui, alors nous nous reverrons.

Elle s’en fut. Les gardes ne se doutaient pas que je venais de faire comprendre à Kaho-Oto que je comptais passer dans la tente de Pida pendant la nuit. La jeune Indienne ne s’était évidemment pas méprise sur le sens de mes paroles.

Pousser jusqu’à la tente de Pida, qui se trouvait au centre du village, comportait certains dangers, mais j’étais cependant obligé d’y aller, puisque mes armes étaient toujours chez le jeune chef des Kiowas.

La certitude de trouver Kaho-Oto dans cette tente me rassurait, car je ne doutais pas qu’elle serait prête à m’aider. Je regrettais cependant de devoir reprendre mes armes en présence des deux sœurs qu’on ne manquerait pas d’accabler ensuite de graves reproches, lorsque mon évasion serait découverte. On les blâmerait de ne pas avoir donné l’alarme, alors qu’on pouvait encore me rattraper. Il me fallait absolument trouver une solution qui dégagerait les jeunes Indiennes de la responsabilité de ma fuite.

Réflexion faite, un seul moyen était à envisager : il ne me resterait qu’à ligoter Kaho-Oto et sa sœur, qui s’y prêteraient sûrement de bonne grâce. Elles n’auraient qu’à affirmer ensuite que, d’un coup de poing, je leur avais fait perdre connaissance. Peu de temps après mon départ, elles pourraient d’ailleurs ap-

peler au secours. J'avais en effet suffisamment confiance en ma monture pour me contenter d'une légère avance sur mes poursuivants éventuels.

Oui, le plan était bon et son succès ne tenait qu'à mon adresse. J'étais persuadé que Kaho-Oto, qui venait de me donner la preuve de son dévouement, et sa sœur se prêteraient à cette combinaison. Cette dernière ne me refuserait pas ce service, car elle était persuadée que je lui avais sauvé la vie.

Un peu plus tard, deux autres guerriers vinrent remplacer mes gardes. Sus-Homasha les accompagnait. Il était grave et taciturne, mais plein de bienveillance. Il tint à m'installer lui-même pour la nuit, craignant que les gardes n'aient une conduite brutale à mon égard. Il avait pitié de moi en raison des blessures récentes de mes poignets.

Je me couchai, comme la veille, entre les quatre pieux. Avant de tendre ma main pour qu'on l'attachât, je tirai prudemment la lame de ma manche gauche, où je l'avais cachée. Au moment où on allait serrer le nœud, je sursautai et portai ma main à ma bouche comme sous l'effet de la douleur causée par le contact de la courroie. En même temps, de la main droite, je passai la lame entre mon poignet et le lien et j'entaillai profondément ce dernier.

– Faites doucement, dit Sus-Homasha à mes gardes, tandis qu'ils attachaient mes membres aux pieux. Vous avez touché ses plaies. Le moment de soumettre Old Shatterhand à la torture n'est pas encore venu.

Je laissai alors glisser la lame de ma main en notant bien le lieu de sa chute. Je comptais bien en effet la saisir de ma main gauche, une fois celle-ci libérée.

Les Kiowas, m'ayant trouvé assez solidement enchaîné, étendirent sur moi une couverture et en glissèrent une autre

sous ma tête, en guise d'oreiller, comme ils l'avaient fait la veille.

Sus-Homasha me souhaita bonne nuit et, avant de prendre congé de moi, il éprouva le besoin de me dire :

– Cette nuit, Old Shatterhand ne pourra pas tenter de s'évader. Avec ses blessures aux poignets, il serait incapable de rompre une fois de plus ses liens.

Il s'éloigna et les deux gardes s'installèrent à mes pieds.

Il est des hommes qui, dans les moments critiques, ne parviennent pas à dominer leurs nerfs. Je ne suis pas de ceux-là. Dans les instants décisifs, je suis toujours maître de moi-même, et le sang-froid ne me fait alors jamais défaut. Cette nuit où se jouait mon sort, j'étais parfaitement calme.

Je laissai d'abord passer une heure, puis une autre. Un à un les feux de camp mouraient. Un seul restait allumé, celui qui brûlait devant la tente de Tangua, baignant les alentours d'une clarté fantomatique. La nuit était fraîche. Depuis longtemps, mes deux gardes s'étaient allongés sur le sol, la tête tournée vers moi. Le moment était venu.

D'un geste brusque mais bien calculé, je finis de rompre, sous la couverture, le lien de ma main gauche, entamé avec la lame. À tâtons, je cherchai celle-ci sur le sol et je la trouvai sans peine. L'instant d'après, mes deux mains étaient libres.

Cependant, il restait encore un problème difficile à résoudre. Pour couper les liens de mes chevilles, j'étais obligé de m'asseoir et de me pencher en avant. Ce geste risquait fort d'éveiller l'attention de mes gardes. Je pouvais évidemment me glisser sous la couverture, mais, même alors, la manœuvre n'était pas sans danger. Il fallait me rendre compte avant tout si mes gardes veillaient.



Afin d'en avoir le cœur net, j'esquissai un léger mouvement sous la couverture. Les Indiens ne bougèrent pas. Je répétai le même geste avec moins de précaution, toujours sans provoquer la moindre réaction de leur part. Il était évident que les deux gardes s'étaient assoupis. Dans ce cas, la rapidité de l'exécution m'assurait plus de chances de succès que les précautions. Je me dressai sur mon céans et, grâce à la lame tranchante, je recouvrai aussitôt la liberté de mes mouvements. L'instant d'après, deux coups de poings vigoureux sur le crâne de mes gardes les firent passer du sommeil dans un évanouissement profond. Sûr dorénavant de ne pas être dérangé, je découpai tranquillement deux carrés dans la couverture, et je les employai à bâillonner solidement les deux gardes, puis avec les courroies de mes liens, je les ligotai à leur tour.

Cette besogne accomplie, je fis quelques mouvements pour dégourdir mes membres ankylosés. Merveilleuse sensation de bien-être ! Mais le temps pressait, il fallait agir vite. Je m'aplatis sur le sol et je me mis à ramper dans la direction de la tente de Pida, non sans m'être assuré au préalable que mon cheval était venu, comme la veille, me rejoindre près de l'arbre de la mort.

Avançant avec d'infinies précautions, je gagnai bientôt la demeure du jeune chef des Kiowas. Je venais d'écarter légèrement la tenture qui masquait l'entrée quand, tout à coup, j'entendis un bruit à ma gauche, comme si quelqu'un marchait sur la pointe des pieds.

– Kaho-Oto, chuchotai-je.

– Old Shatterhand, me répondit-elle à mi-voix.

Je me redressai alors et je demandai :

– Pourquoi n'es-tu pas dans la tente ?

– Il n'y a personne dans la tente, répondit-elle. Puisque ma sœur est malade, j'ai préféré la faire transporter sous le toit de mon père, où elle restera jusqu'au retour de son mari.

Décidément, la jeune Indienne ne manquait pas d'ingéniosité. Cette ruse innocente me dispensait d'avoir recours à ce simulacre d'agression dont la seule pensée m'était pénible.

– Mes armes sont-elles toujours là ? demandai-je.

– Naturellement. Tes fusils, enveloppés dans une couverture, sont sous la couche de Pida. Old Shatterhand a-t-il un cheval ?

– Oui, ma monture m'attend. Il ne me reste plus, Kaho-Oto, qu'à te remercier. Tu as été bonne pour moi, je ne l'oublierai jamais.

– Old Shatterhand est bon pour tout le monde. Pense-t-il revenir un jour parmi nous ?

– Bientôt, je l'espère. Je compte revenir en même temps que Pida, qui deviendra mon ami et mon frère.

– Vas-tu suivre sa trace ?

– Oui. Et j'espère le rejoindre d'ici peu.

– Dans ce cas, ne lui parle pas de moi. Personne, en dehors de ma sœur, ne doit savoir ce que j'ai fait.

– Rassure-toi, personne ne le saura.

– Merci. J'ai confiance en toi. Je te souhaite bonne chance. Il me faut partir maintenant, ma sœur doit déjà s'inquiéter.

Avant de nous séparer, je lui serrai la main et, sans que j'aie pu comprendre ce qu'elle faisait, elle porta la mienne à ses lèvres. Puis elle disparut, légère comme une fée. Vivement ému, je m'arrêtai un instant et la suivis du regard. Brave petit cœur !

Je pénétrai alors sous la tente et, à tâtons, cherchai mes armes. Je découvris aisément mes fusils enveloppés dans une couverture, mon couteau et mon revolver. Quant à ma selle, je

la retrouvai à l'endroit où je l'avais remarquée le matin, accrochée à la paroi de la tente.

Tout cela ne me demanda pas plus de quelques minutes et je pus bientôt rejoindre ma monture et la seller. Une fois prêt, j'allai voir ce que faisaient mes gardes. Ils avaient repris leurs esprits, mais, ligotés et bâillonnés, ils étaient incapables de donner l'alarme.

– Les guerriers kiowas n'ont pas de chance avec Old Shatterhand, dis-je à voix basse. Ils seront privés du spectacle de sa torture. Je vais rejoindre Pida pour l'aider à capturer Santer et à reprendre le sachet à remèdes. Dites à votre chef Tangua qu'il soit sans crainte pour son fils, je le protégerai. Les fils et les filles des Kiowas m'ont témoigné de la bienveillance, je vous prie de les remercier en mon nom. J'aurai sans doute l'occasion de leur prouver que je ne suis pas un ingrat. *Howgh !*

Je m'éloignai en conduisant prudemment ma monture par la bride. Lorsque je fus assez loin pour ne plus risquer d'éveiller par le galop de mon cheval, les Kiowas endormis, je sautai en selle et je pris résolument la direction du sud.

La nuit était sans lune, et, dans l'obscurité presque totale, il n'était pas question pour moi de rechercher les traces de Santer et de ses poursuivants. Je savais cependant que Santer s'était dirigé vers le Rio Pecos et cela me suffisait.

Quelques minutes de réflexion m'avaient suffi pour acquérir cette certitude. Il était évident que Santer, en possession du testament de Winnetou, s'était lancé à la recherche de l'or. Cependant, la plupart des indications contenues dans le testament de Winnetou devaient être inintelligibles pour lui. Déjà dans les premières lignes que j'avais eu le temps de parcourir figuraient trois termes en langue apache. Santer avait dû comprendre le premier d'entre eux : Indeltche-Tchil, Forêt des Pins. Quant aux deux autres, Deklil-To et Tche-Choch, Eaux Sombres et Rocher de l'Ours, leur sens devait lui échapper. Et les aurait-il compris,

que cela ne lui aurait servi à rien, puisque c'est Winnetou et moi qui avions baptisé ainsi ces deux endroits. En dehors de nous, seuls deux Apaches, ceux qui nous avaient accompagnés, les connaissaient. Il s'agissait de deux anciens de la tribu, qui, depuis quelque temps, ne quittaient plus guère le pueblo du Rio Pecos. Ils étaient en somme les seuls à pouvoir renseigner Santer sur le chemin à prendre.

Je présumais que Santer chercherait à s'informer auprès des Apaches. Comme personne dans cette tribu n'ignorait les aventures que j'avais vécues avec Winnetou au Deklil-To, on ne manquerait pas de l'adresser aux deux vieux guerriers. Certes, Santer, l'assassin de Nso-Tsi et d'Intchou-Tchouna, risquait gros en s'aventurant dans le village ennemi, mais je savais que ce bandit assoiffé d'or ne reculerait devant aucun péril pour s'emparer du trésor des Apaches. De plus, il avait un atout considérable dans le jeu : le testament de Winnetou, dont l'enveloppe en cuir portait la marque du chef apache. En manœuvrant habilement, et en mettant à profit ce document, il avait de bonnes chances de gagner la confiance des Apaches.

Le tout était de pouvoir arriver avant Santer au village des Apaches. Si j'y parvenais, j'étais sûr de pouvoir déjouer tous ses plans. Mais la chose n'était pas facile. Le bandit avait une avance de toute une journée et de la moitié de la nuit. Aurais-je la chance de le battre dans cette course effrénée ?

CHAPITRE IX

AU PUEBLO DES APACHES

Je chevauchai pendant plusieurs heures, sans ralentir le galop de mon cheval, et j'avais bon espoir de réussir dans mon entreprise quand ma monture commença à donner des signes de fatigue. Cela m'étonna vivement car, après un repos de plusieurs jours, elle aurait dû être en pleine forme. J'examinai soigneusement ses sabots, croyant y découvrir la cause de la gêne qu'elle éprouvait visiblement à avancer, mais je ne vis rien d'anormal. Depuis que le soleil avait surgi derrière les collines, notre course ne cessait de ralentir et je commençais à désespérer, lorsque, vers le soir, procédant à un nouvel examen des sabots de mon cheval, je décelai une inflammation provoquée par une longue épine qui s'était implantée profondément dans la chair. La pauvre bête devait souffrir depuis de longues heures et il était même étonnant qu'elle eût accepté de me porter jusque-là.

Je fis une halte pour retirer l'épine, mais, même ainsi soulagé, le cheval ne se remettait que lentement et force me fut de lui accorder quelque repos. Le lendemain soir, il devint évident que ce contre-temps m'avait irrémédiablement empêché de rattraper l'avance de Santer. Le bandit allait arriver au village des Apaches bien avant moi. Il me restait cependant un espoir. Peut-être n'obtiendrait-il pas les renseignements avant mon arrivée, et dans ce cas rien n'était perdu.

Le lendemain matin, je constatai que je m'étais rapproché sensiblement du Rio Pecos, dont me séparaient à peine quelques heures de marche. J'étais en pleine savane, je ne voyais pas encore à l'horizon le large ruban du fleuve, quand

deux cavaliers indiens vinrent à ma rencontre. C'étaient des Apaches, qui, m'ayant aperçu, foncèrent à toute allure dans ma direction. Je ne tardai pas à reconnaître en l'un d'eux Yato-Ka, un des guerriers les plus estimés de la tribu. L'autre était tout jeune encore, et son visage m'était inconnu !

Yato-Ka ne tarda pas à me reconnaître à son tour. Il agita son fusil en guise de salut et éperonna sa monture, qui redoubla de vitesse.

Après les salutations d'usage, je lui demandai :

– Quel chemin suivent mes amis apaches ? Je vois qu'ils ne sont ni sur le sentier de guerre, ni en expédition de chasse.

– Nous nous dirigeons vers le nord pour nous rendre sur la tombe de notre chef Winnetou, afin de célébrer sa mémoire, répondit Yato-Ka.

– Ainsi, vous avez appris la nouvelle de sa mort ? fis-je.

– Oui, nous l'avons apprise il y a quelques jours et le deuil a assombri nos camps et nos villages.

– Mes amis savent-ils que j'ai participé au combat au cours duquel votre chef vénéré a trouvé la mort ?

– Nous le savons. Old Shatterhand nous contera tout et il sera notre guide lorsque nous partirons en expédition pour venger la mort du grand chef des Apaches.

– Oui, nous aurons l'occasion bientôt de parler de tout cela plus longuement, mais permettez-moi d'abord de vous poser une question : n'êtes-vous que deux pour accomplir ce long voyage ?

– Non, nous partons en éclaireurs. Il nous faut en effet avancer avec prudence, car ces chiens de Comanches ont une fois de plus déterré le tomahawk de la guerre. Les autres guerriers nous suivent à quelque distance.

– Sont-ils nombreux ?

– Leur nombre est cinq fois plus grand que celui des doigts à mes deux mains.

– Cinquante ? Et qui les conduit ?

– Til-Lata[31], qui a été élu pour succéder à Winnetou.

– Je connais ce vaillant guerrier. Vous n'auriez pu faire un meilleur choix. Mais, au fait, n'avez-vous pas rencontré sur votre chemin un cavalier blanc ?

– Si, nous en avons croisé un.

– Quand ?

– Hier. Il nous a demandé de lui indiquer le chemin de Tche-Choch.

– Et vous l'avez fait ?

– Nous n'avons pu le faire, l'ignorant nous-mêmes, et nous lui avons conseillé d'aller trouver le vieil Inta, dans notre pueblo.

– *Uff !* C'est ce Visage-Pâle que je cherche. Il est le meurtrier d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi. Je dois le capturer.

– *Uff ! Uff !* s'écrièrent les deux Apaches, consternés. L'assassin d'Intchou-Tchouna ! Et nous avons été assez imprudents pour lui donner des conseils.

– C'est regrettable, mais vous ne pouviez pas deviner à qui vous aviez affaire. Il n'est pas trop tard, heureusement, pour réparer votre erreur. Toutefois, pour cela, il vous faut rebrousser

---

[31] La Main Sanglante.

chemin et venir avec moi. Je vous conduirai plus tard sur le tombeau de mon frère. Venez vite !

Je serrai les flancs de ma monture, qui s'élança au galop. Les deux Indiens me suivirent.

– Si nous allons vite, me cria Yato-Ka, nous pourrons peut-être trouver l'assassin au village.

Après deux heures de course, nous atteignîmes le Rio Pecos. L'eau n'étant pas très profonde à ce niveau, nous pûmes traverser le fleuve sans encombre et poursuivre notre voyage. Pendant que nos bêtes s'abreuvaient, j'avais pu relater en quelques mots à mes compagnons les circonstances de ma rencontre avec Santer à Nugget-Tsil et mes aventures chez les Kiowas.

– Ainsi donc, Pida, le jeune chef des Kiowas, est à la poursuite de Santer ? demanda Yato-Ka.

– Oui.

– Est-il seul ?

– Il a suivi le groupe de guerriers envoyé par son père pour capturer Santer et il à dû le rattraper.

– De combien d'hommes dispose-t-il donc ?

– Je les ai comptés au moment de leur départ. Ils étaient dix sans Pida.

– Ils ne sont pas très nombreux.

– Pour capturer un seul fugitif, onze guerriers suffisent amplement.

– *Uff !* Les fils des Apaches seront bien contents de pouvoir capturer Pida et ses guerriers et de les attacher au poteau de torture.

– Ils ne le feront pas, dis-je d'un ton ferme.

– Pourquoi ? Les Kiowas ne pourront pas nous échapper. Sans doute guettent-ils le départ de Santer aux abords de notre pueblo et, comme nous savons où les chercher, ils ne tarderont pas à être nos prisonniers.

– Sans doute, mais ils ne mourront pas au poteau de torture.

– Les paroles de Old Shatterhand m'étonnent. Les Kiowas sont nos ennemis et ils sont aussi les siens. Ne l'ont-ils pas attaché à l'arbre de la mort ?

– Si, mais ils m'ont traité avec égards, et je considère aujourd'hui Pida comme un ami.

– *Uff !* s'écria l'Apache étonné. Je reconnais bien Old Shatterhand, dont l'habitude a toujours été d'épargner ses ennemis. Je me demande cependant si Til-Lata sera d'accord avec lui.

– Il le sera certainement.

– Cela me paraît fort douteux. C'est un guerrier et il applique avec sévérité les lois de la guerre. Il sait que ses ennemis n'auraient pas pitié de lui s'il tombait en leur pouvoir et lui non plus n'a pas pitié d'eux.

– Mais ne suis-je pas, moi aussi, un chef des Apaches ?

– Si, tu l'es, depuis que tu as bu le sang de Winnetou et que ce dernier a bu le tien. Tu es devenu alors le sang de notre sang, la chair de notre chair. Tu es devenu aussi un chef des Apaches et chaque tribu de notre peuple te doit le respect.

– N'ai-je pas été nommé chef bien avant Til-Lata ?

– De nombreuses lunes avant lui.

– C'est donc lui qui doit se conformer à ma volonté.

Il se rendit à mes raisons ; je voyais cependant qu'il n'était pas entièrement convaincu. Mais, à ce moment, un fait nouveau sollicita notre attention. Nous venions de remarquer une nouvelle piste qui, longeait la rive droite du Rio Pecos en direction du pueblo des Apaches, dans le même chemin que nous devions emprunter. Nous examinâmes attentivement la trace sans pouvoir cependant en déduire le nombre de cavaliers, ceux-ci ayant avancé à la file indienne. Tout portait cependant à croire que ce fussent là les guerriers kiowas poursuivant Santer. Effectivement, un peu plus loin, la file des cavaliers s'était disloquée, et nous pûmes constater qu'il s'agissait de Peaux Rouges au nombre de onze.

– Les guerriers apaches qui te suivent remontent-ils le cours du fleuve ? demandai-je à Yato-Ka.

– Certainement, répondit l'Indien. Ils ne manqueront pas de rencontrer les Kiowas, qui sont moins nombreux qu'eux.

– La distance qui nous sépare encore d'eux est-elle grande ?

– Lorsque nous t'avons rencontré, nous avions sur eux une avance d'une demi-journée de marche.

– Et les Kiowas, comme les traces l'indiquent, ne sont guère qu'à une demi-heure de nous. Pressons le pas pour les rattraper avant qu'ils ne rencontrent les guerriers apaches.

Je m'élançai au galop, suivi de mes compagnons. Bientôt nous arrivâmes à une boucle du fleuve. Là, les Kiowas, qui connaissaient parfaitement le terrain, avaient quitté le bord de celui-ci pour prendre un raccourci. Les traces étaient maintenant toutes fraîches. Nous avancions à une forte allure et mon cheval, qui ne se ressentait plus de sa piqûre, était redevenu l'admirable coursier qu'il avait toujours été.

Enfin, de petits points mobiles surgirent à l'horizon. C'étaient sans nul doute les Kiowas conduits par Pida. Nous for-

çâmes encore la vitesse et, comme la distance entre ceux que nous poursuivions et nous-mêmes diminuait, nous pûmes bientôt constater qu'ils avançaient à la file indienne, ils ne semblaient pas nous avoir remarqués.

Brusquement, ils s'arrêtèrent, se concertèrent une minute, puis, rebroussant chemin, ils retournaient dans notre direction.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Yato-Ka.

– Ils ont dû apercevoir les guerriers apaches et, comme ceux-ci sont bien plus nombreux qu'eux, ils préfèrent éviter la rencontre. À présent, ils doivent nous avoir remarqués aussi, mais nous ne sommes que trois, aussi nous ne craignent-ils pas.

– Voici en effet nos frères, je viens de les apercevoir, s'écria triomphalement Yato-Ka, en désignant un point au delà du groupe de Pida. Ils poursuivent les Kiowas à toute vitesse.

– Très bien, dis-je. Il est temps que vous alliez rejoindre tous les deux vos guerriers tout en évitant les Kiowas. Dites à Til-Lata qu'il s'arrête pour m'attendre. Je vais pendant ce temps parler à Pida.

Les deux éclaireurs apaches suivirent mon conseil, pendant que je bifurquais légèrement à gauche pour allez au-devant des Kiowas. Quelques minutes plus tard, ceux-ci pouvaient déjà me reconnaître. J'entendis en effet Pida pousser un cri d'étonnement, mais il continuait à galoper à toute allure. Dirigeant mon cheval au-devant de lui, je lui criai :

– Halte-là ! Ne craignez rien, je vous protégerai contre les Apaches.

Il faut croire que sa confiance en moi était grande, car aussitôt je le vis freiner sa monture, et ses guerriers suivirent son exemple. L'instant d'après, je me trouvais auprès de lui.

– *Uff !* Old Shatterhand ici ? s'écria-t-il. Qui t'a libéré ?

– Personne. Je me suis libéré par mes propres moyens. Ne t'en avais-je pas prévenu ? Cependant, tu n'as rien à craindre de moi. Tu es mon ami, et, aussi longtemps que je suis auprès de toi, les Apaches ne s'attaqueront pas à toi.

– *Uff !* Est-ce bien vrai ?

– Tu as ma parole.

– Je ne doute pas de la parole de Old Shatterhand. Il ne m'a jamais menti.

– Jette un regard en arrière. Les Apaches, prévenus par mes deux compagnons, ont déjà mis pied à terre. Ils attendent que je les rejoigne. Avez-vous découvert les traces de Santer ?

– Oui, mais nous n'avons pas eu le temps de le rattraper. Sa piste mène vers le pueblo des Apaches.

– Tu as donné une preuve de courage en le suivant jusqu'ici, étant donné l'hostilité qui vous oppose à cette tribu ennemie.

– Quel est le guerrier qui ne risquerait pas, sa vie pour reconquérir son sachet à remèdes ?

– Désormais tu ne risques plus la tienne. Descends de cheval. Nous allons fumer le calumet de paix.

– *Uff !* Old Shatterhand considère donc Pida digne d'être son frère malgré tout ce qui s'est passé ?

– Oui, mais il faut faire vite, car je ne veux pas abuser de la patience des Apaches.

Nous mîmes pied à terre et fumâmes le calumet de paix, scellant notre alliance par ce rite indien. Après quoi, ayant recommandé à Pida d'attendre mes instructions, je m'élançai vers les Apaches, qui se tenaient groupés en demi-cercle autour de Til-Lata.

Je connaissais bien ce guerrier apache, réputé pour sa bravoure et son orgueil. Il m'avait jadis témoigné de l'amitié. Arrivé auprès de lui, je le saluai cordialement et j'ajoutai :

– Old Shatterhand arrive aujourd'hui vers vous seul, car son ami Winnetou n'est plus à ses côtés. Je conterai bientôt à mes frères les derniers instants de leur grand chef, mais je désire auparavant entretenir Til-Lata des Kiowas qui attendent mon retour non loin de là.

– Yato-Ka m'a déjà communiqué ton désir, répondit Til-Lata.

– Et quel est ton avis ? demandai-je.

– Old Shatterhand est un chef des Apaches et sa volonté sera respectée. Les dix guerriers kiowas peuvent regagner tranquillement leurs tentes, personne ne cherchera à leur nuire.

– Il y en a onze en réalité, car leur jeune chef Pida est avec eux, fis-je observer.

– J'ai vu que Old Shatterhand a fumé avec Pida le calumet de paix. Il peut s'approcher et nous le traiterons comme un invité aussi longtemps qu'il le voudra. Cependant, une fois parti, il redeviendra notre ennemi, ainsi que le veut la loi de la guerre.

– C'est ainsi que je l'entends moi aussi, fis-je. Cependant, les guerriers apaches me suivront, car nous sommes sur la piste de l'assassin d'Intchou-Tchouna. Lorsque nous aurons capturé le meurtrier, je les conduirai sur la tombe de leur grand chef. *Howgh !*

– *Howgh !* acquiesça Til-Lata, et, pour confirmer notre accord, il me tendit la main.

Je pus alors retourner auprès de Pida et je lui fis part de notre convention. Il renvoya aussitôt ses guerriers dans leur camp et nous allâmes rejoindre le détachement de Til-Lata.

Sans perdre un instant, nous nous lançâmes à la poursuite de Santer.

Ayant regagné la rive du Rio Pecos, nous en suivîmes le cours jusqu'au soir. Alors, nous nous arrêtâmes pour camper et, devant les Apaches réunis autour du feu de camp, je relatai en détail les circonstances dans lesquelles leur chef bien-aimé avait trouvé la mort. Mon récit produisit sur ces hommes endurcis une profonde impression. Ils demeurèrent longtemps silencieux, puis honorèrent la mémoire du disparu en évoquant les faits marquants de sa vie glorieuse.

La veillée se prolongea bien avant dans la nuit, et nous nous remîmes en route aux premières lueurs de l'aube. Nous chevauchâmes à allure forcée durant toute la journée, ne nous accordant qu'une brève halte vers midi pour nous restaurer. Enfin, au soleil couchant, le pueblo des Apaches nous apparut.

C'était une construction en gradins, conçue de telle sorte que les habitations de chaque étage étaient précédées d'une terrasse. Les étages étaient reliés entre eux par des échelles que l'on retirait dès qu'un ennemi était signalé. Grâce à cette disposition, la forteresse était à peu près inexpugnable, car l'assaillant éventuel se verrait obligé de la prendre étage par étage, et les échelles de fortune dont il pourrait disposer constitueraient une cible facile pour les défenseurs bénéficiant d'abris solides. Le pueblo comprenait une dizaine d'étages.

Notre arrivée produisit une vive sensation parmi les habitants, qui ne s'attendaient pas à ce retour précipité de l'expédition de Til-Lata. Ce dernier, formant un porte-voix de sa main, annonça :

– Old Shatterhand est parmi nous. Que les guerriers apaches se hâtent pour le recevoir.

Des clameurs s'élevèrent dans le pueblo, s'amplifiant d'étage en étage. On descendit des échelles, qui n'étaient pas

faites de cordes, mais d'énormes troncs d'arbres dans lesquels on avait taillé des échelons. Des centaines d'Apaches se précipitèrent à ma rencontre, me souhaitant la bienvenue et m'assaillant de mille questions relatives à la mort de leur grand chef. Je les écartai cependant d'un mouvement de la main et je demandai :

– Où est Inta ? J'ai à lui parler d'urgence.

– Il est chez lui. Nous allons l'appeler tout de suite.

– Ce n'est pas la peine. Il est vieux et malade, et il faut lui épargner les fatigues. J'irai le trouver moi-même.

Je fus conduit dans une espèce d'antre creusé dans le contre-fort d'un roc. Le vieillard manifesta de la surprise, mais aussi de la joie en me voyant et, selon l'habitude indienne, il s'apprêtait à m'accueillir par un long discours de bienvenue. Je l'en empêchai cependant :

– Un Visage-Pâle est-il venu te voir ? lui demandai-je.

– Oui, répondit-il.

– Quand ?

– Hier.

– Est-il reparti ?

– Oui. Il ne s'est pas attardé ici pendant un temps plus long que celui que les Visages-Pâles appellent une heure.

– Que te voulait-il ?

– Il m'a demandé de lui indiquer où se trouve exactement Delklil-To. Il m'a dit que Winnetou lui avait interdit de révéler son nom, mais il m'a montré sa marque tracée sur un morceau de cuir. Notre chef l'a chargé d'exécuter ses dernières volontés.

– Et tu lui as fourni les indications ?

– Oui. Je lui ai dit comment trouver le lac de Delklil-To, la forêt d'Indeltche-Tsil et le rocher Tche-Choch, au-dessus de la chute d'eau.

– Tu lui as indiqué aussi le petit sentier qui conduit à ce rocher ?

– Oui, je lui ai tout dit. Cela m'a fait plaisir d'évoquer ces lieux où je m'étais rendu pour la dernière fois en ta compagnie et en celle de Winnetou. Hélas ! le grand chef des Apaches nous a quittés pour rejoindre son père dans les territoires de chasse éternelle. J'espère bientôt les suivre moi-même.

Comment aurais-je pu reprocher sa légèreté à ce vieillard qui croyait de bonne foi exécuter la dernière volonté de son chef défunt. Cependant je tenais à tout savoir.

– Le cheval du Visage-Pâle était-il très fatigué ?

– Au contraire, il semblait vigoureux. Aussi, bien que nous l'ayons invité à rester quelque temps, le Visage-Pâle a-t-il pu repartir aussitôt.

– C'est tout ce qu'il vous a demandé ?

– Avant de partir, il a exprimé encore le désir d'emporter un peu d'étoupe pour confectionner une mèche, ainsi que de la poudre. Il en fallait même beaucoup.

– De la poudre à canon ?

– Oui, de celle qu'on emploie pour faire sauter les rochers.

– As-tu pu voir de près ce morceau de cuir qui portait la marque de Winnetou.

– Non, il l'a sorti un instant d'un sachet à remèdes et l'y a remis aussitôt. Cela m'a même étonné, puisque je sais que les Visages-Pâles ne portent pas de sachets à remèdes.

– *Uff !* s'écria Pida qui m'avait accompagné chez le vieil Apache. Ainsi, il l'a toujours ! Ce sachet à remèdes m'appartient, il me l'a volé.

– Il l'a volé ? demanda Inta, stupéfait. Cet homme est donc un voleur ?

– Pire qu'un voleur.

– Pourtant il portait sur lui la marque de Winnetou.

– Un autre vol. Ce Visage-Pâle n'est autre que Santer, l'assassin d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi.

Cette révélation plongea le vieil Apache dans un désespoir sans borne. Nous ne cherchâmes même pas à le consoler et nous partîmes en le laissant à ses amères méditations.

Force m'était de reconnaître que j'avais jusque-là échoué dans mon entreprise puisque Santer gardait à peut près toute son avance. Pourtant tout l'espoir n'était pas perdu et Til-Lata était de mon avis.

– En ne perdant pas un instant et en nous mettant tout de suite en route, dit-il, peut-être le rattraperons-nous avant qu'il puisse gagner les Eaux-Sombres. Le clair de lune nous permettra de ne pas interrompre notre course. À moins que Old Shatterhand n'ait besoin de repos, ajouta-t-il.

– En un moment pareil, on ne songe pas au repos, dis-je. Je pense que le jeune chef des Kiowas sera de mon avis.

– Pida ne veut pas connaître de répit, fit ce dernier, avant d'avoir reconquis son sachet à remèdes.

– Ainsi donc, nous sommes d'accord. Nous prendrons le temps de nous restaurer et de changer nos chevaux. Il m'est pénible de me séparer de ma monture, mais je n'ai pas le choix. Le fait que Santer se soit muni d'une mèche ne me dit rien qui vaille.

C'est ainsi que, deux heures à peine après notre arrivée au pueblo, nous repartîmes montant des bêtes fraîches et pourvues d'une forte provision de vivres. Notre expédition se composait, outre Til-Lata, Pida et moi-même, d'une vingtaine d'Apaches. À vrai dire, nous n'avions pas besoin d'une escorte aussi nombreuse, car le seul territoire étranger qu'il nous fallait traverser était celui des Mimbrenios, amis des Apaches, cependant Til-Lata tenait à se prémunir contre d'éventuelles difficultés.

Plus de deux cents milles séparent le pueblo des Apaches du lac des Eaux-Sombres. La plus grande partie du trajet conduit à travers un terrain extrêmement accidenté et rocailleux, fort malaisé à suivre. Le reste du chemin passe dans une région montagneuse, de sorte qu'il ne fallait pas compter moins de douze jours de voyage pour arriver à notre but.

Il était superflu de nous attarder à chercher les traces de Santer. Pour aller aux Eaux-Sombres, il avait emprunté sûrement l'itinéraire indiqué par Inta et que nous suivions nous-mêmes. C'était le chemin le plus direct et, si Santer s'en écartait, cela ne pouvait que réduire son avance.

Aucun incident notable ne survint au cours des dix premiers jours de notre chevauchée. Le onzième jour, nous rencontrâmes deux Peaux-Rouges, dont le plus âgé ne m'était pas inconnu. C'était le Mimbrenio qui avait jadis renouvelé notre provision de viande, alors que je traversais cette région avec Winnetou. Le plus jeune était son fils.

L'Indien me reconnut de son côté et poussa un cri de joie.

– Est-ce possible ? Old Shatterhand est vivant !

– On me croit donc mort chez vous ?

– Oui, on m'a raconté que tu avais été tué par des Sioux.

Quelque chose me dit que ce « on » n'était autre que Santer.

– C'est sans doute un Visage-Pâle qui t'a rapporté cette nouvelle ?

– Oui, il nous a raconté que Old Shatterhand et Winnetou avaient trouvé tous deux la mort dans un terrible combat. Je l'ai cru puisqu'il avait sur lui la marque de Winnetou et aussi son sachet à remèdes.

– Il a tout de même menti puisque me voici bien en vie.

– Alors, Winnetou n'est pas mort non plus ?

– Hélas ! Winnetou est bien mort. Où as-tu rencontré ce Blanc ?

– Dans notre camp. Il est venu pour échanger son cheval, trop fatigué, contre une monture plus fraîche et a demandé un guide pour le conduire à Deklil-To. Nous n'avions jamais entendu parler d'un endroit de ce nom, mais, quand il nous eut décrit ce lieu, j'ai compris qu'il s'agissait du lac que nous appelons Chich-Ti, c'est-à-dire Mer Noire. Il nous a offert en échange le sachet à remèdes de Winnetou. J'ai accepté le marché, je lui ai donné une monture fraîche et, accompagné de mon fils, je l'ai conduit hier à Chich-Ti.

– Ce Visage-Pâle t'a trompé. As-tu le sachet à remèdes qu'il t'a laissé ?

– Oui, le voici.

Il nous montra l'objet à la vue duquel Pida poussa un cri de joie. C'était bien son sachet à remèdes. Il fit un geste pour le prendre, mais le Mimbrenio protesta énergiquement. Je m'empressai de dissiper le malentendu.

– Ce sachet à remèdes appartient au jeune chef des Kiowas, dis-je. De sa vie durant, Winnetou ne l'a même pas vu.

– Es-tu sûr de ce que tu affirmes ? demanda le Peau-Rouge.

– Absolument sûr, et je te prie de n'en pas douter.

– Dans ce cas, ce blanc a abusé de moi. Ce sachet m'a coûté un excellent coursier et deux jours de voyage. J'ai encore peine à y croire, mais comment douter de la parole de Old Shatterhand ? Je vais donc rendre le sachet à son propriétaire, mais je reviens sur mes pas pour faire payer cher à ce Visage-Pâle de m'avoir si ignoblement dupé.

– En ce cas, faisons route ensemble, car nous aussi nous sommes à sa poursuite.

Le Mimbrenio accepta la proposition et notre cavalcade augmenta de deux cavaliers. On imagine la joie de Pida, qui put enfin suspendre à son cou l'objet sacré qui lui rendait son honneur de guerrier. Il avait atteint le but de son voyage. Atteindrais-je aussi le mien ?

Le jour suivant, le soleil était déjà couché quand nous arrivâmes au lac des Eaux-Sombres. Nous étions harassés de fatigue et, d'ailleurs, l'heure était trop tardive pour nous mettre à la recherche de Santer. Nous préparâmes donc notre campement, sans allumer de feu bien entendu, pour ne pas donner l'éveil à l'assassin de Intchou-Tchouna.

Après avoir quitté les bords du Rio Pecos, nous avions traversé la région sud-ouest du Nouveau-Mexique, et nous nous trouvions maintenant en plein Arizona. Cette contrée, qui était le territoire de chasse des Gilenios, une branche de la vaste tribu des Apaches, était triste et désertique, dominée par les rochers. À l'exception des vallées des rares cours d'eau, le sol rocailleux était à peu près nu, aucune végétation ne pouvant résister aux rayons brûlants du soleil.

La région du lac des Eaux-Sombres constituait une véritable oasis dans ce désert de pierres. C'était une vaste cuvette arrosée de plusieurs sources qui grossissaient les eaux du lac.

Celles-ci alimentaient à leur tour un cours d'eau qui coulait en direction de l'ouest.

Les flancs escarpés des collines qui dominaient le lac étaient couverts d'épaisses forêts qui se miraient dans les eaux du lac, leur conférant ce reflet sombre qui nous avait suggéré le nom de Deklil-To. Le rocher qui bornait le lac à l'est était le plus élevé. Au sommet de cette falaise, qui avançait hardiment au-dessus de l'eau, une source impétueuse jaillissait, dont les eaux s'écoulaient dans le lac et formaient une cascade d'une centaine de pieds de haut. C'est de cette chute d'eau qu'il était question dans le testament de Winnetou. Juste au-dessus de la cascade, se trouvait une caverne creusée dans la masse du rocher dans laquelle je n'avais pu pénétrer alors que je visitais ces parages avec Winnetou. Par la suite, l'Apache en avait certainement découvert l'accès.

Cette caverne était surplombée par une énorme saillie du rocher qui formait un véritable toit au-dessus du lac, semblant défier les lois de la pesanteur. Devant cette étrange falaise, on se demandait par quel miracle de la nature cette masse rocheuse n'avait pas encore été précipitée dans l'eau par son propre poids.

Tout près de là, à droite, se dressait un autre rocher où nous avions jadis tué un grizzly. Voilà pourquoi Winnetou avait appelé cet endroit Tche-Choch, c'est-à-dire le Rocher de l'Ours.

En suivant les indications du testament de Winnetou, Santer avait dû, la veille, s'arrêter là pour s'emparer du trésor des Apaches. Mon impatience était telle que je n'arrivai à m'endormir que tard dans la nuit.

Le soleil venait à peine de poindre à l'horizon lorsque nous nous levâmes. Aussitôt nous nous mîmes en devoir de rechercher les traces du bandit. Comme le sol ne nous fournissait aucune indication, je décidai de monter au sommet du rocher où j'espérais bien trouver le voleur du testament. Til-Lata et Pida

étaient les seuls à me suivre, les guerriers apaches devaient nous attendre dans la vallée.

Nous pénétrâmes dans la forêt de pins que Winnetou mentionnait dans son testament. Elle montait à pic et aboutissait au Rocher de l'Ours. « Là, tu devras descendre de cheval et grimper... » avait écrit l'Apache. C'était la dernière phrase de son testament que j'avais pu lire. Où fallait-il grimper ? Sans doute vers la caverne. Le rocher était de plus en plus escarpé, et nous n'avançâmes désormais qu'à grand'peine. Cette ascension nous conduisit juste au-dessus de la caverne. Là, nous nous arrêtâmes, dans l'impossibilité de faire un pas en avant. S'il existait un chemin conduisant à l'antre, ce n'était sûrement pas de ce côté qu'il fallait le chercher. Comme je regrettais de n'avoir pu lire jusqu'au bout le testament de Winnetou.

Nous étions déjà sur le point de revenir sur nos pas, lorsqu'une détonation déchira l'air et une balle heurta le rocher, tout près de moi. Une voix que je connaissais bien me criait :

– Toi ici ? Je te croyais déjà crevé. Mais mieux vaut tard que jamais, et tu mourras maintenant !

Il m'envoya une seconde balle qui m'effleura presque. Santer était un tireur redoutable, mais d'où il était, c'était une véritable gageure que de vouloir m'atteindre. Il se tenait en effet tout au bord de la plate-forme rocheuse, à l'entrée de la caverne.

– Rassure-toi, je n'ai pas dit mon dernier mot, cria Santer. Mais j'ai le temps, moi. C'est toi qui es pressé. Il te tarde de lire le testament de Winnetou et de mettre la main sur l'or, hein ? Malheureusement pour toi, tu es un peu en retard, et tu ferais mieux d'en faire ton deuil tout de suite.

Abrité derrière une saillie, j'écoutais ses vociférations sans répondre. Cependant l'éloquence de Santer n'avait pas besoin de stimulant.

– Mr. Shatterhand ne trouve pas le bon chemin ? C'est vraiment ennuyeux ! Il n'a donc pas lu grand'chose du testament de son ami apache. Et puisqu'il en est ainsi, non seulement il ne connaît pas l'entrée, mais il ignore l'existence de la sortie de derrière. Ce n'était vraiment pas la peine de se donner tant de mal pour venir jusqu'ici ! Old Shatterhand rentrera bredouille, ha ! ha ! ha !

La situation était critique. Santer était à quelques pas du trésor et je ne voyais toujours pas le moyen de l'empêcher d'exécuter son plan jusqu'au bout. Une seule solution s'offrait à moi, une solution à laquelle je répugnais, à vrai dire : abattre le bandit d'un coup de fusil.

Cependant, si l'angle de tir était défavorable pour Santer, il l'était aussi pour moi. Je quittai donc mon abri et descendis le rocher d'une vingtaine de mètres et épaulai ma carabine.

– Tiens ! l'ami Shatterhand s'apprête à tirer. Attends donc que je t'offre une meilleure cible.

Il disparut dans l'antre, mais, au bout de quelques minutes, je le revis perché sur le toit rocheux de celui-ci. Il vint jusqu'au bord du rocher, qui s'avançait au-dessus de l'eau. Rien qu'à le voir j'avais le vertige. Quelque chose de blanc brillait dans sa main.

– Tiens ! Regarde un peu, hurla-t-il. C'est le testament de Winnetou. Je le connais par cœur et je n'en ai plus besoin. Tout est prêt, la mèche brûle et tu en es pour tes frais.

Il déchira les feuilles et les éparpilla au-dessus du lac. Les morceaux de papier tombèrent lentement un à un dans les eaux profondes et noires. Une colère terrible s'empara de moi.

– Écoute-moi donc, canaille ! criai-je.

– Avec joie. Je t'écoute toujours volontiers, railla Santer.

– Intchou-Tchouna te salue !

– Merci.

– Nso-Tsi aussi !

– Merci encore.

– Et voici au nom de Winnetou !

J'avais épaulé mon tueur d'ours et je tenais en joue le bandit. Cette fois, il ne m'échapperait pas. Déjà le coup allait partir... Mais que se passait-il ? Mon bras tremblait-il de rage contenue ? Santer avait-il bougé ? Ou peut-être le rocher, las de rester suspendu depuis des siècles dans l'espace, s'était-il mis à vaciller ? J'abaissai mon arme pour mieux me rendre compte de ce qui arrivait.

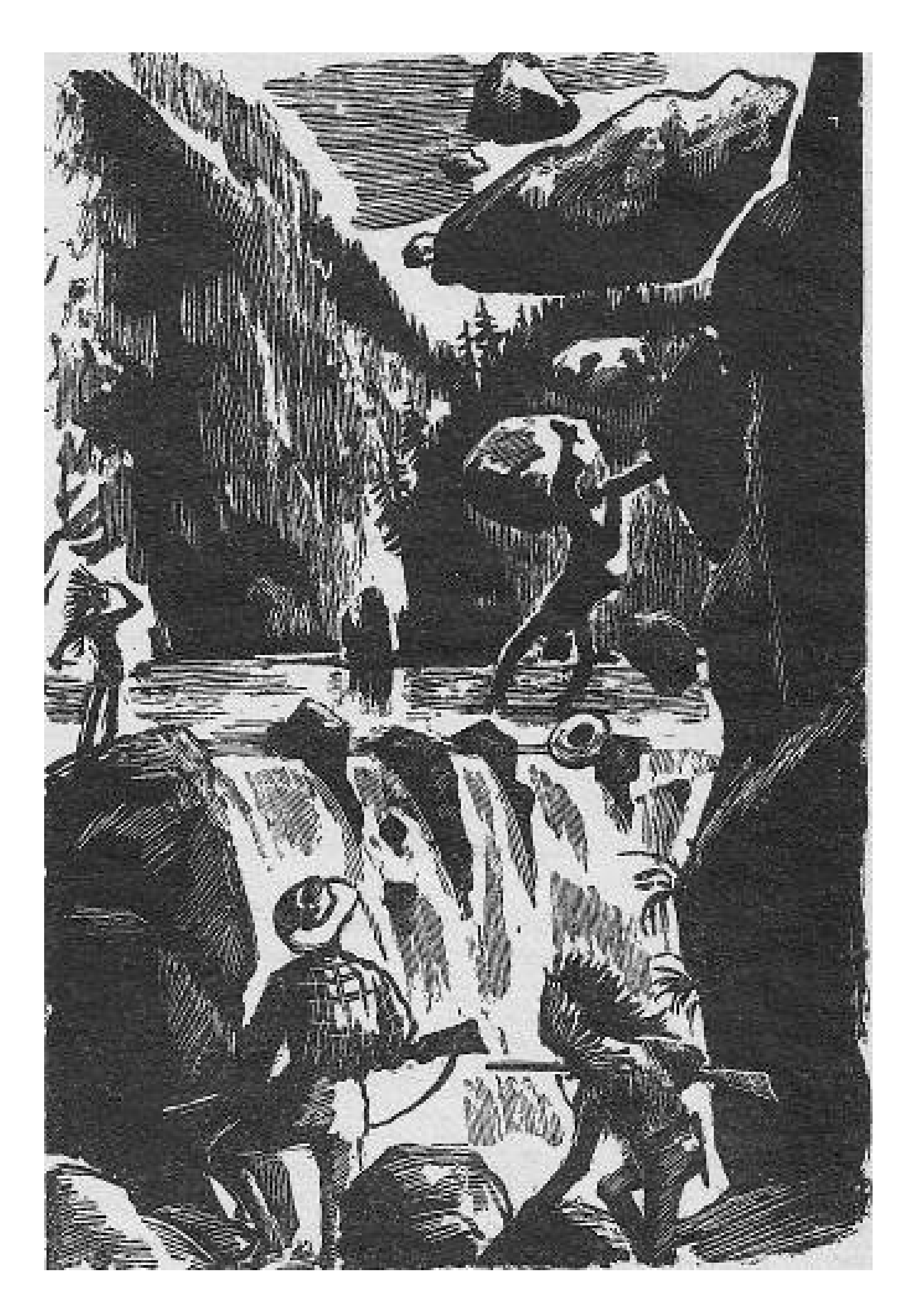
Je ne pus en croire mes yeux. C'était en effet le rocher qui oscillait. Puis, ce fut un grondement sourd et profond, une colonne de fumée s'échappa de l'antre, une explosion, suivie aussitôt de plusieurs autres d'une violence croissante secoua le rocher. Sur la plate-forme, Santer, les bras levés au ciel, hurlait, appelant au secours. L'instant d'après, le rocher perdait définitivement son équilibre et s'écroulait avec un fracas infernal dans les eaux sombres du lac, entraînant dans sa chute l'assassin d'Intchou-Tchouna. Un épais nuage de fumée continuait à flotter sur le rocher démoli.

Fasciné par ce spectacle grandiose et terrifiant, je restai comme pétrifié, sans pouvoir faire un geste.

– *Uff !* s'écria Pida. Le Grand Esprit a jugé le criminel et a fait s'écrouler le rocher sous lui.

Til-Lata désigna alors les eaux agitées du lac qui, à ce moment, faisaient penser à une chaudière en ébullition, et dit, d'une voix rendue rauque par l'émotion :

– C'est l'Esprit du mal qui l'a entraîné dans ces eaux, où il restera jusqu'à la fin des siècles.



De la vallée, nous montaient les cris des Apaches qui, impressionnés par cette formidable explosion, nous appelaient. Les deux chefs rouges se précipitèrent auprès d'eux. Quant à moi, je rendis grâce à la Providence de m'avoir épargné le devoir d'exécuter le bandit. Il était l'artisan de sa propre fin, son propre bourreau, puisqu'il avait lui-même provoqué l'explosion qui l'avait fait périr.

J'étais si bouleversé par ce que je venais de voir que je ne parvenais pas à surmonter la faiblesse qui s'était emparée de moi. Tout tourbillonnait autour de moi et je fermai les yeux. Mais je continuais à voir le rocher oscillant et à mes oreilles résonnaient toujours les appels désespérés de Santer.

Que s'était-il passé au juste ? Les faits n'étaient pas difficiles à reconstituer ; Winnetou avait pris ses précautions. Dans son testament, il avait décrit la cachette et indiqué la façon de découvrir le trésor. Mais il s'était exprimé d'une manière spéciale, afin que je fusse le seul à pouvoir comprendre le sens exact de ses phrases. Tout autre que moi, essayant de s'emparer du trésor, était voué à périr en interprétant mal ses indications. Sans doute Winnetou avait-il posé une mine dont l'explosion avait provoqué la perte de Santer.

Mais qu'était devenu le trésor ? Sa cachette était-elle restée intacte ou bien, faisant partie de la masse de rocher avait-elle été précipitée dans le lac, dérobant ainsi à jamais le trésor à la convoitise des humains ?

Ce qui me tourmentait le plus, cependant, c'était la disparition du testament de mon ami le plus cher. Mais était-il irrémédiablement perdu pour moi ? Cette idée agit sur moi comme un aiguillon, me rendant mes forces. À mon tour, je me précipitai au fond de la vallée dans l'espoir d'en trouver quelques fragments.

Arrivé au bord du lac, je vis flotter à la surface un petit carré blanc. Je me jetai à l'eau, je saisis le bout de papier et je na-

geai dans la direction où je venais d'apercevoir plusieurs autres morceaux du testament. Je regagnai alors le bord et je mis tous les fragments à sécher au soleil. Quelques minutes plus tard, j'essayai de déchiffrer l'écriture délavée. Mais tout ce que je pus lire, ce furent, çà et là, quelques mots incohérents. « ... Faire sauter le roc... donneras le tiers... car la pauvreté... distribuer en outre... pas de vengeance. » C'était peu de chose, et cependant assez pour deviner le reste. Je garde précieusement ces petits bouts de papier, qui sont pour moi comme une relique.

Plus tard, nous étant remis un peu de notre émotion, nous entreprîmes des investigations méthodiques. Une partie des Apaches se mit à chercher, dans la vallée, le cheval de Santer. Sans doute le bandit l'avait-il attaché à un arbre et, si nous ne le délivrions pas, il était condamné à mourir de faim. Le restant des guerriers monta avec nous dans les hauteurs, à la recherche du chemin qui menait à la grotte et que Winnetou avait été le seul à connaître. Pendant de longues heures, nos efforts restèrent infructueux. Soudain, une idée traversa mon esprit. La dernière phrase que j'avais pu lire dans le testament de Winnetou revint à ma mémoire. « Là, tu devras descendre de cheval et grimper... » Le mot « grimper » m'avait suggéré d'abord une montagne, si bien qu'en arrivant je n'avais envisagé que l'ascension du roc. Cependant ne pouvait-on pas grimper aussi à un arbre ? Mon regard venait de se poser justement sur un pin très élevé qui croissait tout près de la falaise. J'y grimpai vivement et, une fois au sommet, je me rendis compte qu'on pouvait sauter de là sur le bord du rocher, sans grande difficulté. Je ne doutais pas que ce fût le seul accès possible de l'antre. Effectivement, une fois sur cette terrasse, on trouvait un petit sentier qui, contournant le rocher, s'arrêtait net à l'endroit où la plate-forme rocheuse s'était détachée de la falaise par suite de l'explosion. Si le trésor n'était pas au fond du lac, il devait se trouver quelque part de ce côté.

J'appelai les guerriers apaches qui, grimpant à leur tour au sommet du pin, me retrouvèrent sur la terrasse, et, de là, nous

commençâmes nos recherches... Nous ne laissâmes pas une seule pierre en place, fouillant le sol dans tous les sens ; tout cela sans découvrir la trace du trésor. Pourtant, s'il y avait eu là le moindre indice, il ne nous aurait pas échappé, car nous savions tous lire sur le sol. Mais les pierres restaient muettes, et, si elles connaissaient le secret de Winnetou, elles le gardaient jalousement.

Le soir, de guerre lasse, nous descendîmes dans la vallée. Les guerriers envoyés à la recherche du cheval de Santer vinrent nous rejoindre. Plus heureux que nous, ils avaient trouvé ce qu'ils avaient cherché. Je fouillai aussitôt les poches de la selle, mais leur contenu n'offrait aucun intérêt.

Nous passâmes encore quatre jours au bord du lac des Eaux-Sombres. J'ai la ferme conviction que, si le trésor du chef apache avait été épargné par l'explosion, nous n'aurions pas manqué de le trouver. Mais il n'était plus à notre portée, il gisait sûrement, et gît encore, au fond de Deklil-To...

Nous retournâmes au pueblo des Apaches, les mains vides, mais avec la certitude que le meurtre d'Intchou-Tchouna et de Nso-Tsi était enfin vengé.

Ainsi disparut le testament de Winnetou, dernière expression de la volonté de l'ancienne dynastie des Apaches. Intchou-Tchouna et sa fille étaient morts depuis des années, Winnetou avait quitté à son tour le monde et le moment n'était sans doute pas loin où la tribu des Apaches, et, hélas ! toute la race rouge, étaient appelée à disparaître. Une race noble et héroïque qui savait mépriser les richesses que donne l'or et qui préféra périr plutôt que de déchoir.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2013

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : RenéJP, Jean-Marc, GilbertC, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.